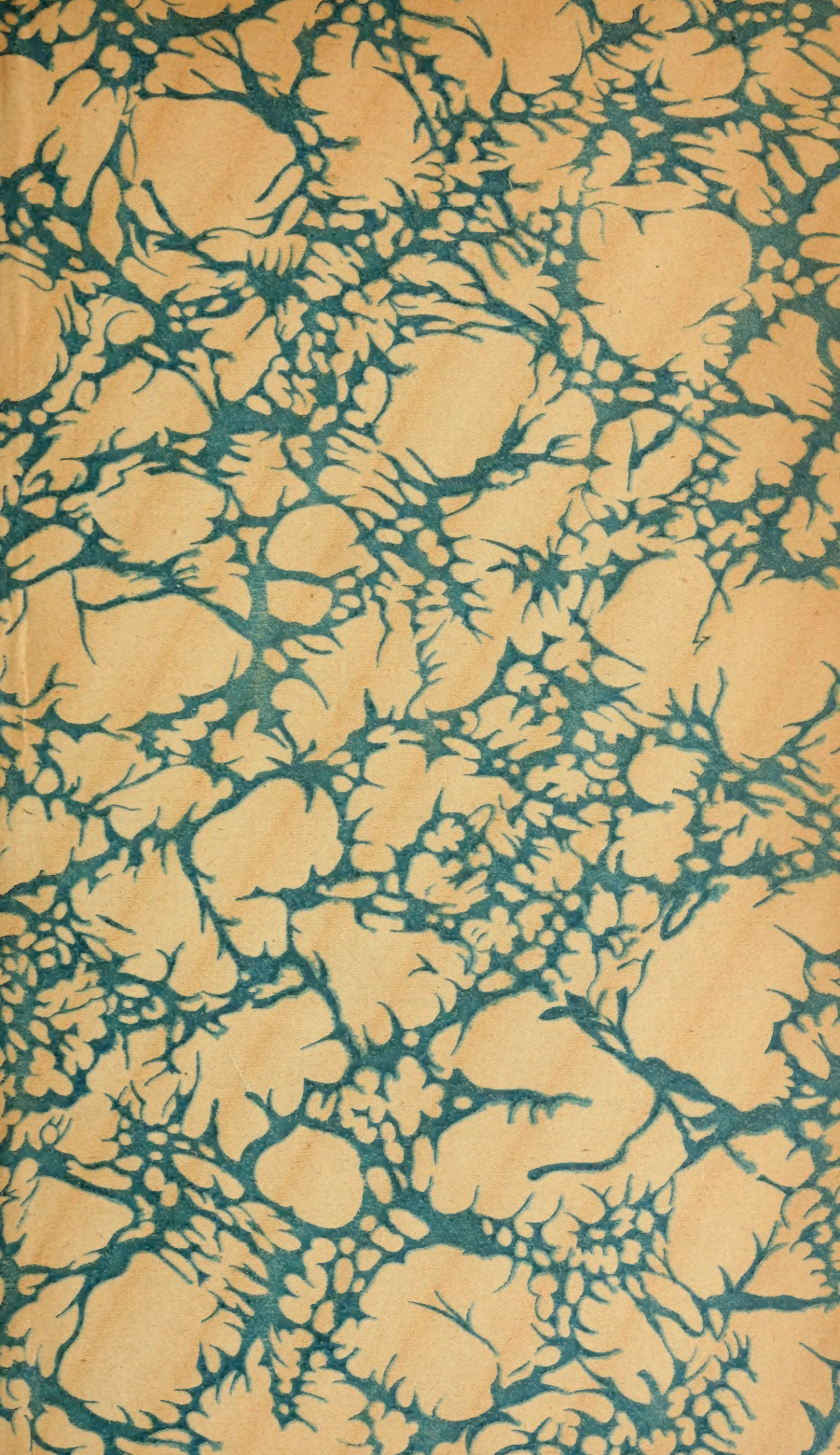








Archaeol

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ NATIONALE

DES ANTIQUAIRES

DE FRANCE

1916



PARIS

C. KLINCKSIECK

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

11, RUE DE LILLE, 11

176337
27.11.22



DC

2

S73

1916-17

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

1916



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1916.

MM. E. LEFÈVRE-PONTALIS,	Président.
C. ENLART,	Premier Vice-Président.
H. MARTIN,	Deuxième Vice-Président.
E. MÂLE,	Secrétaire.
P. VITRY,	Secrétaire adjoint.
E. CHÉNON,	Trésorier.
G. ESPINAS,	Bibliothécaire-Archiviste.

Membres de la Commission des Impressions.

MM. A. HÉRON DE VILLEFOSSE.
M. PROU.
E. MICHON.
Ph. LAUER.

**Membres de la Commission de publication
des METTENSIA.**

MM. M. COLLIGNON.
H. OMONT.
A. BLANCHET.

Membres de la Commission des Fonds.

MM. G. LAFAYE.

A. BLANCHET.

P. GIRARD.

LISTE

DES MEMBRES HONORAIRES

Au 15 Juillet 1916.

MM.

1. HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue Washington, 16 (5 janvier 1876-5 janvier 1898 — *Brunet de Presle-Le Blant*).
2. HEUZEY (Léon), G. O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), directeur honoraire des Musées nationaux, professeur honoraire à l'École des Beaux-Arts, membre honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Exelmans, 90 (1^{er} mai 1867-3 mai 1899 — *de La Saussaye-Chabouillet*).
3. GUIFFREY (Jules), O. ✻, membre de l'Institut (Académie des beaux-arts), administrateur honoraire de la Manufacture nationale des Gobelins, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (7 février 1877-14 décembre 1904 — *Marion-Wescher*).
4. THÉDENAT (l'abbé Henry), ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Campagne-Première, 7 (8 novembre 1882-2 mai 1906 — *de Barthélemy*).

MM.

5. VOGÜÉ (le marquis Melchior DE), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur, rue Fabert, 2 (4 juillet 1860-5 janvier 1911 — *Le Bas-Delisle*).
 6. SCHLUMBERGER (Gustave), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Montaigne, 29 (7 février 1877-8 mars 1912 — *Boutaric-Longnon*).
 7. GAIDOZ (Henri), ✱, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Servandoni, 22 (7 novembre 1877-5 février 1913 — *Renier-Saglio*).
 8. LASTEYRIE (le comte Robert DE), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire à l'École des chartes, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, au Saillant, par Allasac (Corrèze), et à Paris, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis (5 novembre 1879-3 décembre 1913 — *Egger-Mowat*).
 9.
 10.
-

LISTE
DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS
HONORAIRES

Au 15 Juillet 1916.

MM.

1. HIRSCHFELD (Otto), associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie des sciences et professeur à l'Université de Berlin, à Charlottenburg, près Berlin, Mommsenstrasse, 6 (10 janvier 1893).
 2. OUVAROFF (la comtesse), présidente de la Société impériale archéologique de Moscou, à Moscou (8 avril 1893).
 3. LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), à Rome, palazzo Lovatelli, piazza Campitelli (7 juin 1893).
 4. SCHLOSSER (le chevalier Julius von), directeur des collections d'armes et d'objets d'art de la Maison impériale, à Vienne, Daungasse, 2 A (1^{er} février 1905).
 5. PIRENNE (Henri), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand, à Gand, rue Neuve-Saint-Pierre, 132 (6 janvier 1909).
 6. BILSON (John), vice-président du Royal archaeological Institute, membre du conseil de la Société des Antiquaires de Londres, à Hessle, Yorkshire (6 mars 1912).
 7. CANTARELLI (Luigi), professeur à l'Université de Rome, à Rome, via Principe Umberto, 132 (6 mars 1912).
 8.
 9.
 10.
-

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS

Au 15 Juillet 1916.

MM.

1. DUCHESNE (Mgr Louis), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École française de Rome, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, passage Stanislas, 2, et à Rome, au Palais Farnèse (3 décembre 1879 — *Deloche*).
2. ROUGÉ (le vicomte Jacques DE), au château de Bois-Dauphin, par Précigné (Sarthe) (5 juillet 1882 — *Quicherat*).
3. BAPST (Germain), ✱, rue d'Aguesseau, 9 (4 février 1885 — *Dumont*).
4. COLLIGNON (Maxime), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Saint-Germain, 88 (6 janvier 1886 — *Delisle*).
5. BABELON (Ernest), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, professeur au Collège de France, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue de Verneuil, 30 (7 avril 1886 — *Passy*).

MM.

6. RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), ✱, conservateur honoraire au Musée du Louvre, à Saint-Maurice (Seine), avenue de Gravelle, 104 (12 janvier 1887 — *Ramé*).
7. HOMOLLE (Théophile), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), administrateur général de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue des Petits-Champs, 8 (4 mai 1887 — *Rayet*).
8. DURRIEU (le comte Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur honoraire au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Malakoff, 74 (7 mars 1888 — *Ch. Robert*).
9. OMONT (Henri), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général des bibliothèques, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), rue Raynouard, 17 (9 janvier 1889 — *Bordier*).
10. BAYE (le baron J. DE), avenue de la Grande-Armée, 58 (3 avril 1889 — *Aubert*).
11. DELABORDE (le comte H.-François), ✱, professeur à l'École des chartes, rue de Phalsbourg, 14 (4 février 1891 — *Guérin*).
12. MARTHA (Jules), ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Bagneux, 16 (4 février 1891 — *Perrot*).
13. PROU (Maurice), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École des chartes, secrétaire du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), rue Madame, 75 (6 mai 1891 — *Nicard*).

MM.

14. CAGNAT (René), O. 勳, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, boulevard du Montparnasse, 96 (6 janvier 1892 — *Flouest*).
15. MICHON (Étienne), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Barbet-de-Jouy, 26 (9 janvier 1895 — *de Laurière*).
16. LAFAYE (Georges), 勳, professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 126 (9 janvier 1895 — *Guillaume*).
17. BLANCHET (Adrien), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Émile-Augier, 10 (11 décembre 1895 — *de Montaiglon*).
18. GIRARD (Paul), 勳, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue du Cherche-Midi, 55 (9 décembre 1896 — *Courajod*).
19. LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), 勳, professeur à l'École des chartes, directeur de la Société française d'archéologie, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue de Phalsbourg, 13 (13 janvier 1897 — *Prost*).
20. ENLART (Camille), 勳, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, membre de la Commission des monuments historiques, rue de Vaugirard, 58 (3 mai 1899 — *Read*).
21. MARTIN (Henry), 勳, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, 1 (5 juillet 1899 — *Duplessis*).

MM.

22. TARDIF (Joseph), docteur en droit, cité Vaneau, 8 (5 juillet 1899 — *Heuzey*).
23. MONCEAUX (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, rue de Tournon, 12 (13 juin 1900 — *Saglio*).
24. STEIN (Henri), conservateur aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Gay-Lussac, 38 (13 juin 1900 — *Longnon*).
25. CLÉMENT PALLU DE LESSERT (A.), docteur en droit, rue de Vaugirard, 23 (9 janvier 1901 — *Berger*).
26. MÉLY (Fernand DE), rue de la Trémoille, 26 (4 février 1903 — *de la Noë*).
27. MAURICE (Jules), rue Crevaux, 10 (4 février 1903 — *Müntz*).
28. TOUTAIN (Jules), ✱, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, professeur à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue du Four, 25 (3 février 1904 — *U. Robert*).
29. MAZEROLLE (Fernand), conservateur du Musée et des Archives de la Monnaie, à la Direction générale des monnaies et médailles, quai Conti, 11 (1^{er} mars 1905 — *Mowat*).
30. MARQUET DE VASSELLOT (Jean-J.), conservateur adjoint du département des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, rue de Marignan, 19 (1^{er} mars 1905 — *Guiffrey*).
31. LOISNE (le comte Auguste MENCHE DE), docteur en droit, rue de Varenne, 51 (4 avril 1906 — *Rey*).

MM.

32. MÂLE (Émile), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Navarre, 11 (6 juin 1906 — *Thédenat*).
33. ESPÉRANDIEU (le commandant Émile), *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Clamart, avenue Victor-Hugo, 208 (4 juillet 1906 — *Molinier*).
34. VITRY (Paul), conservateur adjoint du département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs, avenue des Sycomores, 16 bis (9 janvier 1907 — *Bouchot*).
35. LAUER (Philippe), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, boulevard Jules-Sandeau, 25 (5 décembre 1907 — *Beurlier*).
36. D'ALLEMAGNE (Henry), *, archiviste paléographe, rue des Mathurins, 30 (1^{er} avril 1908 — *Hauvette*).
37. ROMAN (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), au château de Picomtal, par Embrun (Hautes-Alpes) (3 juin 1908 — *de Boislisle*).
38. CHÉNON (Émile), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, rue des Écoles, 30 (1^{er} juin 1910 — *d'Arbois de Jubainville*).
39. ESPINAS (Georges), attaché au ministère des Affaires étrangères, boulevard Saint-Germain, 198 (1^{er} mars 1911 — *de Vogüé*).
40. PRINET (Max), directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Versailles, rue d'Anjou, 10 (1^{er} mai 1912 — *Schlumberger*).
41. BATIFFOL (Mgr Pierre), chanoine titulaire de Notre-Dame, rue Cujas, 2 (5 février 1913 — *Ruelle*).

MM.

42. ROY (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des comptes, avenue Rapp, 20 (7 mai 1913 — *Gaidoz*).
43. CHAPOT (Victor), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, rue Madame, 69 (4 février 1914 — *de Lasteyrie*).
44. SERBAT (Louis), archiviste paléographe, rue de Chateaubriand, 8 (4 février 1914 — *de La Tour*).
45.
-

LISTE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 15 Juillet 1916.

Associés correspondants nationaux¹.

Ain.

MM.

* NODET (le Dr Victor), à Bourg, place Bernard, 23 (6 juillet 1904).

CHANEL (Émile), professeur au lycée Lalande, président de la Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg, rue Bel-Air (6 mars 1907).

Aisne.

PILLOY (Jules), ✱, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Saint-Quentin, rue Calixte-Souplet, 28 (13 février 1884).

VAUVILLÉ (Octave), à Pommiers, par Soissons, et à Paris, rue Christiani, 17 (2 mars 1887).

SOUCHON (Joseph), archiviste honoraire du département de l'Aisne, à Paris, rue Bridaine, 11 (4 mars 1891).

1. La Commission des impressions croit devoir rappeler qu'aux termes de l'art. 2 du règlement, la qualification d'*associé correspondant national* ou *étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 45 membres résidents et aux 10 membres honoraires.

L'astérisque désigne les associés correspondants qui ont racheté leurs cotisations annuelles, conformément à l'article 32 du règlement.

MM.

MOREAU-NÉLATON (Étienne), ✱, à La Fère-en-Tardenois, et à Paris, faubourg Saint-Honoré, 73 bis (1^{er} avril 1914).

Allier.

LEBRUN (Eugène), au château de la Baume, au Veurdre, et au Vésinet (Seine-et-Oise), rue Thiers, 12 bis (5 juillet 1905).

MALLAT (Antonin), à Beauregard, par Bellerive-sur-Allier, et à Paris, rue des Écoles, 24 (7 avril 1909).

Alpes (Basses-).

RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), C. ✱, ministre plénipotentiaire, au château d'Allemagne, par Riez (4 février 1885).

Alpes (Hautes-).

* MANTEYER (Georges PINET DE), au château de Manteyer, et à Paris, quai de Béthune, 34 (7 juin 1899).

Alpes-Maritimes.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), à Nice, Carabacel, 33, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 40 (7 juin 1900).

ROUQUETTE (le D^r), ✱, médecin-major de 1^{re} classe en congé, correspondant du Ministère, à Nice, place de la Liberté, 4 (6 décembre 1905).

* GUEBHARD (le D^r Adrien), ✱, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Saint-Vallier-de-Thiery, et à Paris, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 4 (6 juin 1906).

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), ingénieur des arts et manufactures, à Nice, rue Macarani, 13, et à Paris, rue Bonaparte, 21 (3 juin 1908).

BENSA (Thomas), directeur du Musée municipal des beaux-arts, à Nice, rue des Ponchettes, 15 (1^{er} février 1911).

MM.

LEVROT (Joseph), conservateur adjoint de la Bibliothèque et des Archives municipales, à Nice, rue Gioffredo, 60 (22 mai 1912).

Ardèche.

* LE SOURD (Auguste), à Saint-Maurice, par Baix, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 189 (6 avril 1910).

Ardennes.

VINCENT (le Dr Henri), à Vouziers, rue des Moulins (6 janvier 1892).

LIEBBE (Elias), au château de Trugny, par Rethel, et à Paris, rue Pergolèse, 48 (14 septembre 1898).

Ariège.

BÉGOUEN (le comte), au château des Espas, à Montesquieu-Avantès, par Saint-Girons.

Aube.

LE CLERT (Louis), conservateur du Musée archéologique de Troyes, à Troyes, rue Ambroise-Cottet, 4 (4 mars 1891).

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), à Troyes, rue de la Monnaie, 38 (16 mai 1894).

TILLET (Jules), architecte en chef des monuments historiques, à Nogent-sur-Seine, et à Paris, rue de Miromesnil, 76 (1^{er} juillet 1914).

Aude.

AMARDEL (Gabriel), à Narbonne (5 juillet 1893).

Bouches-du-Rhône.

CLERC (Michel), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, directeur du Musée d'archéologie de Marseille, à Marseille, château Borély (7 décembre 1898).

MM.

GÉRIN-RICARD (Henry DE), secrétaire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, à Marseille, rue Wulfran-Puget, 33 (5 février 1902).

ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), à Marseille, rue Monteaux, 10 (5 novembre 1902).

Calvados.

* RAINAUD (Armand), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen (27 février 1889).

BESNIER (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen, rue Bicoquet, 62 (7 mars 1900).

Cantal.

PAGÈS-ALLARY (J.), à Murat (2 février 1910).

Charente-Inférieure.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de La Rochelle, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à La Rochelle, rue Gargoulleau (6 février 1884).

Cher.

Goy (Pierre DE), au château d'Étrechy, par Dun-sur-Auron (2 avril 1884).

SAINT-VENANT (Julien BARRÉ DE), *, inspecteur des eaux et forêts en retraite, ancien président de la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges, rue de la Petite-Armée, 1 (3 janvier 1900).

GAUCHERY (Paul), ingénieur-architecte, à Vierzon (6 mai 1903).

BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), archiviste paléographe, à Villecomte, par Les Aix-d'Angillon, et à Paris, avenue de Clichy, 91 (4 avril 1906).

DESHOULIÈRES (François), directeur adjoint de la Société française d'archéologie, au château de l'Isle-sur-Arnon, par Ids-Saint-Roch, et à Paris, rue de la Tour, 49 (9 janvier 1907).

MM.

ROGER (Octave). bibliothécaire de la Société des Antiquaires du Centre, président de la Commission du Musée de Bourges, à Bourges, rue Moyenne, 24 (7 juillet 1915).

Corse.

* BONAPARTE (le prince Roland, membre de l'Institut (Académie des sciences), à Calvi, et à Paris, avenue d'Iéna, 10 (3 juin 1891).

Côte-d'Or.

MONTILLE (Léonce DE), ✱, président de la Société d'histoire de Beaune, à Beaune, rue Maufoux, 40 (7 avril 1880).

LOUIS-LUCAS (Paul), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Dijon, à Dijon, boulevard Carnot, 2 (5 mars 1884).

MILLON (Henry). conseiller à la Cour d'appel de Dijon, à Dijon, rue du Palais, 23 (2 juillet 1884).

LEJAY (l'abbé Paul), agrégé de l'Université, professeur à l'Institut catholique de Paris, à Pontailler-sur-Saône, et à Paris, rue du Cherche-Midi, 119 (5 mars 1890).

DAGUIN (Fernand), ✱, docteur en droit, à Chamesson, et à Paris, rue de l'Université, 29 (6 février 1895).

COROT (Henry), à Savoisy (1^{er} avril 1896).

POINSSOT (Louis), inspecteur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, à Dijon, et à Paris, rue Pierre-Nicole, 7 (1^{er} mars 1899).

* TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), au château de Dracy, par Vitteaux (30 mars 1904).

EPERY (le Dr René), à Dijon, place Grangier, 6 (1^{er} décembre 1909).

ESDOUHARD D'ANISY (P.), au château de Puligny, par Puligny-Montrachet (31 mars 1915).

Dordogne.

FAYOLLE (le marquis Gérard DE), président de la Société

MM.

historique et archéologique du Périgord, conservateur du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre, et à Périgueux, rue du Plantier, 18 (3 juin 1885).

CHEYLUD (Émile), à La Roche-Chalais (23 février 1898).

* BABUT (le commandant A.), ✱, à Monfaucon, par Le Fleix, et à Paris, rue des Gatines, 23 (3 avril 1907).

Doubs.

EBERSOLT (Jean), à Montbéliard, et à Paris, rue Charles-Dickens, 1 (6 mai 1914).

Drôme.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Romans, rue des Clercs, 3 (3 février 1869).

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), à Montélimar, rue du Jeu-de-Paume (4 juin 1890).

BREHOT DU LUT (F.), au château de Confolin, à Bourg-lès-Valence (7 juin 1905).

Eure.

RÉGNIER (Louis), à Évreux, rue du Meilet, 17 (6 mars 1890).

PORÉE (le chanoine Adolphe), curé de Bournainville, par Thiberville (23 avril 1890).

* COUTIL (Léon), à Saint-Pierre-du-Vauvray (6 mars 1895).

JOIN-LAMBERT (Arthur), conseiller général de l'Eure, au château de Livet, par Pont-Authou (7 avril 1897).

VASNIER (Henri), ✱, ancien officier, lauréat de l'Institut, membre du Musée social, à Saint-Georges-de-Vièvre (6 juillet 1904).

SAYVE (le marquis DE), à Saint-Germain-la-Campagne, et à Paris, avenue Rapp, 20 (6 mai 1914).

Eure-et-Loir.

JANSSENS (le comte Gaston DE), au château de Romainville, par Cloyes, et à Paris, rue Vineuse, 9 bis (4 mai 1892).

MM.

MERLET (René), archiviste honoraire d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue de Beauvais, 14 (7 mai 1902).

BONNARD (L.), ✱, docteur en droit, membre de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue des Grenets, 15, et à Paris, rue de Courcelles, 119 (5 février 1908).

Gard.

MARIGNAN (Albert), à Fonsfougacière, par Aigues-Vives, et à Paris, rue des Beaux-Arts, 5 (4 février 1891).

BARY (Albert DE), ancien officier d'état-major, au château de Rousson, par Salindres, et à Paris, avenue de la Bourdonnais, 15 (5 avril 1911).

Garonne (Haute-).

PASQUIER (Félix), archiviste du département de la Haute-Garonne, à Toulouse, rue Saint-Antoine-du-T, 6 (2 novembre 1887).

Gers.

LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), au château de la Plagne, par Montesquiou (7 mai 1890).

LAUZUN (Philippe), président de la Société archéologique du Gers, secrétaire perpétuel de la Société académique d'Agen, correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à Valence-sur-Baïse (26 juillet 1899).

Gironde.

JULIAN (Camille), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, à Bordeaux, rue Vital-Carles, 14, et à Paris, rue du Luxembourg, 30 (10 janvier 1894).

MM.

- * MAREUSE (Edgar), à Bègles, et à Paris, boulevard Haussmann, 81 (5 juin 1895).
- PARIS (Pierre), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, directeur de l'Institut hispanique de Madrid, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts, à Bordeaux, à l'École municipale des Beaux-Arts (23 février 1898).
- BRUTAILS (Auguste), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la Gironde, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux, juge au tribunal supérieur d'Andorre, à Bordeaux, rue d'Aviau, 13 (20 avril 1898).
- AMTMANN (Théodore), archiviste et bibliothécaire de la Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux, cours de la Martinique, 68 (26 avril 1898).
- * LUR-SALUCES (le marquis Alexandre de), à Sauternes, et à Paris, rue Dumont-d'Urville, 10 (3 février 1904).
- FOURCHÉ (P.), à Arcachon, villa Menton, place Brémontier (3 février 1904).

Hérault.

- CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), ingénieur civil, à Montpellier, rue des Étuves, 18 (12 juin 1878).
- BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault, à Montpellier, rue des Patriotes, 36 (7 novembre 1883).
- JOUBIN (André), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, à Montpellier, avenue du Stand, 10 (6 mars 1901).
- BONNET (Émile), avocat à la cour d'appel, à Montpellier, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, 11 (7 mai 1902).
- SAHUC (Joseph), à Saint-Pons-de-Thomières (5 décembre 1906).
- LE BARS (Yvon), au château de Mercorent, près Béziers (1^{er} décembre 1909).

MM.

GRANIER (le chanoine M.), vicaire général honoraire, à Montpellier, à l'Évêché (1^{er} avril 1914).

Ille-et-Vilaine.

JOÜON DES LONGRAIS (Frédéric), à Rennes, place des Lices, 28 (11 avril 1881).

BOSSARD (l'abbé Pierre), à Bruz (10 janvier 1900).

Indre.

CREUSOT (J.), à Châteauroux, rue des Notaires, 1 (7 mars 1900).

LA VÉRONNE (Geoffroy DE), au château du Bouchet, par Rosnay, et à Paris, rue de Grenelle, 121 bis (1^{er} juin 1910).

GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), au château de Diors, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 1 (2 juillet 1913).

Indre-et-Loire.

BEAUMONT (le comte Charles DE), à Chatigny, par Fontettes, et à Paris, rue de Bourgogne, 21 (24 juillet 1894).

JOULIN (Léon), O. ✱, membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Tours, rue d'Entraygues, 81 (3 décembre 1902).

Isère.

DELACHENAL (Roland), à Crémieu, et à Paris, rue de Babylone, 4 (5 juin 1895).

BIZOT (Ernest), conservateur du Musée et de la Bibliothèque de Vienne, à Vienne, rue Victor-Hugo, 51 (6 novembre 1900).

MULLER (Hippolyte), bibliothécaire de l'École de médecine, à Grenoble (7 novembre 1906).

Jura.

GUICHARD (l'abbé Alphonse), docteur en théologie, curé de Grozon (6 février 1889).

MM.

BRUNE (l'abbé Paul), curé de Mont-sous-Vaudrey (6 mars 1889).

Landes.

THOLIN (Georges), ✱, archiviste honoraire de Lot-et-Garonne, à la Mirande, Saint-Sever-sur-Adour (5 mars 1873).

BOUGLON (le baron DE), à La Bastide-d'Armagnac (1^{er} juillet 1903).

Loir-et-Cher.

* PLAT (l'abbé Gabriel), à Vendôme (3 avril 1907).

MARCHÉVILLE (Louis DE), au château de Lassay, par Romorantin, et à Paris, rue Meissonier, 4 (3 décembre 1914).

Loire.

BRASSART (Éleuthère), à Montbrison (4 novembre 1885).

SAINT-PULGENT (A. DE), à Montbrison (12 décembre 1900).

DESJOYEUX (Claude-Noël), au château de la Garde, par Montbrison, et à Paris, rue du Bac, 108 (5 mars 1913).

THIOLIER (Noël), notaire, à Saint-Étienne, rue du Général-Foy, 10 (1^{er} juillet 1914).

Loiret.

CASATI (Charles), ✱, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris, au château de la Javelière, par Boiscommun, et à Paris, rue de Prony, 29 (5 mars 1873).

COURET (le comte Alphonse), ancien magistrat, à Orléans, rue du Devidet, 16, et à Paris, rue Rousselet, 1 (7 novembre 1877).

* BANCHEREAU (J.), à Orléans, quai Barentin, 6 (7 février 1912).

HARCOURT (le comte Louis D'), ✱, au château de Pont-Chevron, par Ouzouer-sur-Trézée, et à Paris, avenue Bosquet, 9 (7 mai 1913).

Lozère.

MM.

BARBOT (Jules), à Mende (1^{er} juillet 1903).

Maine-et-Loire.

FARCY (Louis DE), à Angers, rue du Canal, 23 (30 janvier 1884).

URSEAU (le chanoine Charles), chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers, à Angers (7 mars 1906).

Marne.

DEMAISON (Louis), correspondant de l'Institut [Académie des inscriptions et belles-lettres], archiviste honoraire de la ville de Reims, à Reims, rue Nicolas-Perseval, 21 (20 juillet 1881).

JADART (Henri), ✱, secrétaire général de l'Académie de Reims, conservateur honoraire de la Bibliothèque et du Musée de Reims, à Reims, et à Fontenay-sous-Bois (Seine), avenue Marigny, 58.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), ✱, archiviste au ministère des Affaires étrangères, à Vinay, par Épernay, et à Paris, rue Friant, 36 (11 janvier 1888).

MILLARD (l'abbé Aristide), curé de Saint-Gond, par Sézanne (12 juin 1889).

KRAFFT (Hugues), ✱, au château de Toussicourt, par Hermonville, et à Paris, rue de Lubeck, 42 (4 juillet 1906).

Marne (Haute-).

ROYER (Charles), conservateur du Musée de Langres, à Langres (4 décembre 1889).

MARCEL (le chanoine Louis), supérieur du petit séminaire de Langres, à Langres (6 juillet 1892).

MONTREMY (François DE), attaché au Musée de Cluny, à Nomécourt, par Joinville, et à Paris, rue de la Trémoille, 2 (5 juin 1911).

Meurthe-et-Moselle.

MM.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy, rue Héré, 26 (7 mars 1883).

PERDRIZET (Paul), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, à Nancy, avenue de la Garenne, 4 (6 mars 1901).

BEAUPRÉ (le comte Jules), à Nancy, rue de Serre, 18 (1^{er} février 1905).

GOURY (Georges), ancien conservateur au Musée lorrain, à Nancy, rue des Tiercelins, 5 (3 mars 1909).

Morbihan.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), député, à Vannes, place de l'Évêché, 5, et à Paris, boulevard Saint-Michel, 21 (14 décembre 1887).

GRAND (Roger), ancien archiviste du Cantal, à Kerverho, Arradon, par Vannes (5 juin 1901).

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, président de la Société polymathique du Morbihan, conservateur au Musée archéologique de Vannes, au château de Beaulieu, par Bignan (5 février 1902).

Nièvre.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), archiviste paléographe, au château de Luanges, par Guérigny, et à Paris, rue du Bac, 44 (1^{er} juillet 1868).

MIROT (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Clamecy, et à Versailles, rue Royale, 75 (1^{er} mars 1899).

FAULQUIER (Bernard), archiviste paléographe, au château de Montjoux, par Saint-Honoré, et à Paris, boulevard Haussmann, 157 (7 novembre 1900).

Nord.

RIGAUX (Henry), à Lille, rue du Chaufour, 14 (4 février 1874).

MM.

- HÉNAULT (Maurice , archiviste et sous-bibliothécaire de la ville de Valenciennes, à Valenciennes (11 décembre 1895).
- DU TEIL (le baron Joseph , ✱, à Saint-Momelin, par Watten, et à Paris, quai Debilly, 2 (5 juin 1901).
- THÉRY (Louis), avocat, à Lille, square Duthilleul, 17 (30 mars 1904).
- THÉODORE (Émile), conservateur adjoint des Musées (Palais des Beaux-Arts), à Lille, rue Solférino, 197 (6 décembre 1905).
- CHABRUN César, docteur en droit, professeur à l'Institut catholique de Lille, à Lille, rue d'Holbach, 14 (10 janvier 1906).
- LEURIDAN (l'abbé Théodore), archiviste du diocèse de Cambrai, à Roubaix, rue des Arts, 14 (9 janvier 1907).
- BAUCHOND (Maurice , docteur en droit, membre de la Commission historique du département du Nord, à Valenciennes, place du Neuf-Bourg, 28 (3 avril 1907).
- LEVÉ (A.), ancien magistrat, président de la Commission historique du département du Nord et du Musée Wicar, à Lille, rue des Pyramides, 6, et à Paris, rue Thiers, 4 (7 mars 1916).

Oise.

- CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), membre de la Commission des monuments historiques, à Senlis, et à Paris, boulevard Pereire, 198 (13 décembre 1876).
- MULLER (le chanoine Eugène), aumônier de l'hospice Condé, à Chantilly (25 juillet 1888).
- * BONNAULT D'HOÛET (le baron Xavier DE , archiviste paléographe, à Compiègne, place du Château (14 avril 1897).
- LEBLOND (le Dr Victor), président de la Société académique de l'Oise, à Beauvais, rue des Halles, 74 (6 mars 1907).

Orne.

- DUVAL (Louis), archiviste honoraire du département de

MM.

l'Orne, à Alençon, rue de Cazault, 47 (18 février 1868).

GODET (l'abbé Henri), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (7 avril 1886).

BOUTRY (Léon), à Alençon, rue de la Barre, 5 (7 février 1900).

TOURNOUËR (Henri), au château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé, et à Paris, boulevard Raspail, 5 (5 mars 1913).

Pas-de-Calais.

LHOMEL (le comte Georges DE), à Montreuil-sur-Mer, et à Paris, rue Marbeuf, 27 (7 décembre 1898).

RODIÈRE (Roger), à Montreuil-sur-Mer (5 novembre 1902).

* DROUET (Édouard), ingénieur aux mines de Liévin, à Liévin (1^{er} avril 1908).

Puy-de-Dôme.

AUDOLLENT (Auguste), doyen de la Faculté des lettres de l'Université, directeur du Musée municipal de Clermont-Ferrand, à Clermont-Ferrand, chemin de l'Oradou, 1 (5 mars 1890).

CHARVILHAT (le D^r G.), à Clermont-Ferrand, rue Blatin, 4 (6 janvier 1909).

BARANTE (le baron Claude DE), au château de Barante, par Dorat (7 mars 1916).

Pyrénées (Basses-).

CROIZIER (le marquis DE), ✱, membre du Conseil supérieur des colonies, au château de Jouandin, à Bayonne, côte Saint-Étienne (9 novembre 1892).

* LEMAIRE (Arthur), à Saint-Jean-de-Luz, et à Paris, rue de Rome, 35 (3 février 1897).

ZEILLER (Jacques), agrégé de l'Université, professeur à l'Université de Fribourg, à Jurançon, près Pau, et à Paris, rue du Vieux-Colombier, 8 (1^{er} mai 1901).

MM.

GRAMONT (le comte Sanche DE), au château de Vignal, par Pau, et à Paris, rue de l'Université, 179 (4 février 1914).

Pyrénées-Orientales.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), évêque de Perpignan (10 juillet 1889).

PUIG (Joseph), à Perpignan (7 janvier 1914).

Rhône.

CONDAMIN (le chanoine James), professeur à l'Institut catholique de Lyon, place Bellecour, 26 (2 avril 1890).

BUCHE (Joseph), professeur agrégé au lycée de Lyon (Saint-Rambert), à Villeurbanne, rue de Lorraine, 8 (25 janvier 1899).

VIAL (E.), à Lyon, quai de la Charité, 29 (1^{er} février 1905).

BIROT (le Dr J.), à Lyon, rue du Plat, 31 (5 avril 1905).

* BEYSSAC (Jean), à Lyon, quai de l'Archevêché, 15 (7 juin 1905).

CHERVIN (le Dr), à Thizy, et à Paris, avenue Victor-Hugo, 82 (6 juillet 1910).

BILLIARD (Raymond), à Charentay, et à Lyon, quai Saint-Vincent, 23 (7 décembre 1910).

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon, à Lyon, rue Franklin, 57 (1^{er} février 1911).

BÉGULE (Lucien), à Lyon, rue Sala, 3 (3 janvier 1912).

Saône-et-Loire.

CHARMASSE (Anatole DE), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Autun (14 mars 1866).

DESEILLIGNY (Jules PIERROT-), à Autun, et à Paris, avenue Henri-Martin, 47 (14 décembre 1887).

BIDAULT DE GRÉSIGNY, au château de Boulay, par Baudrières (2 mai 1906).

MM.

BOIROT (Max), à Bourbon-Lancy, et à Paris, rue Lamar-tine, 26 (2 juin 1909).

HANNEZO (Jules), à Mâcon, rue Bel-Air, 5 (8 janvier 1913).

VIREY (Jean), archiviste paléographe, à La Chevanière, par Charnay (5 avril 1916).

Sarthe.

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), à Couléon, par La Chapelle-Saint-Rémy (17 juillet 1895).

TRIGER (Robert), inspecteur général de la Société fran-çaise d'archéologie, au Mans, rue de l'Ancien-Évêché, 5 (7 mai 1902).

FLEURY (Gabriel), imprimeur, à Mamers (2 décembre 1903).

LÉCUREUX (Lucien), archiviste paléographe, professeur au lycée du Mans (5 avril 1916).

Seine.

BAYET (Charles, C. ✻, correspondant de l'Institut (Aca-démie des inscriptions et belles-lettres), directeur honoraire de l'enseignement supérieur, à Paris, rue de Talleyrand, 3 (2 juillet 1879).

* SORLIN-DORIGNY (Albert), à Paris, avenue Félix-Faure, 32 (1^{er} juin 1881).

WEISS (André), ✻, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, place de Breteuil, 8 (5 mars 1884).

BLOCH (Gustave), O. ✻, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, à Paris, avenue d'Orléans, 118 (11 juin 1884).

BORDES (l'abbé Jean-Marie), à Paris, boulevard Raspail, 234 (4 mars 1885).

VILLENOISY (François DE), bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque natio-nale, à Paris, rue Washington, 32 (1^{er} juillet 1891).

LEPRIEUR (Paul), ✻, conservateur du département des pein-

MM.

tures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, à Paris, rue des Écoles, 38 (6 janvier 1892).

BORDEAUX (Paul), à Neuilly-sur-Seine, boulevard Maillot, 98 (3 février 1892).

FOURNIER (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, rue Campagne-Première, 6 *bis* (5 juillet 1893).

* DURIGHELLO (Ange), à Neuilly-sur-Seine, rue Charles-Laffitte, 25 *ter* (10 janvier 1894).

CASTANIER (Prosper), à Choisy-le-Roi (24 janvier 1894).

* EUDE (Émile), ingénieur-architecte, à Paris, rue François-Millet, 12 (3 juillet 1895).

SÉJOURNÉ (le R. P. Joseph), à Paris, rue du Bac, 34 (11 décembre 1895).

CAPITAN (le Dr Louis), ✱, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'École d'anthropologie, chargé de cours au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, vice-président de la Commission des monuments mégalithiques, à Paris, rue des Ursulines, 5 (6 janvier 1897).

* CASTELLANE (le comte Henri DE), à Paris, rue Saint-Dominique, 11 (4 mai 1898).

* EXPERT (Henry), sous-bibliothécaire au Conservatoire national de musique, à Antony (Seine), rue Velpeau, 18 (1^{er} juin 1898).

DIEUDONNÉ (Adolphe), conservateur adjoint au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Suresnes, rue Guillaume Lenoir, 7 (1^{er} février 1899).

GAUDIN (Paul), ingénieur, à Paris, rue de la Grande-Chaumière, 6 (12 juillet 1899).

GUIMET (Emile), O. ✱, directeur du Musée Guimet, à Paris, au Musée Guimet, place d'Iéna (4 avril 1900).

KOECHLIN (Raymond), membre du Conseil des Musées

MM.

nationaux, président de la Société des Amis du Louvre, à Paris, quai de Béthune, 32 (4 décembre 1901).

LACOMBE (Paul), ✱, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de Moscou, 5 (5 mars 1902).

ROUSSEAU (F.), à Paris, rue Claude-Bernard, 63 (3 décembre 1902).

POUPARDIN (René), secrétaire de l'École des chartes, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Paris, boulevard Saint-Michel, 72 (4 mars 1903).

FURCY-RAYNAUD (Marc), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris, avenue des Champs-Élysées, 120 (11 mars 1903).

DIMIER (Louis), agrégé de l'Université, à Paris, rue du Puits-l'Ermite, 8 (2 décembre 1903).

VIDIER (Alexandre), inspecteur général des bibliothèques et des archives, à Boulogne-sur-Seine, rue de Sèvres, 25 (3 février 1904).

MAGNE (Charles), secrétaire général du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 47 (2 mars 1904).

BOINET (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, boulevard Raspail, 286 (30 mars 1904).

BUTIN (Charles), à Paris, villa Mozart, 3 (6 juillet 1904).

LEMOISNE (Paul-André), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Thiais, et à Paris, rue de l'Université, 91 (6 juillet 1904).

*NOCQ (Henry), ✱, à Paris, quai Bourbon, 29 (1^{er} mars 1905).

AUBERT (Félix), archiviste paléographe, avocat à la Cour d'appel de Paris, à Saint-Mandé, rue de l'Épinette, 17 (6 décembre 1905).

ROCHE (Denis), à Paris, boulevard Raspail, 99 (7 mars 1906).

MM.

- LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), ✱, à Paris, quai Bourbon, 19 (7 mars 1906).
- * LANGLOIS (l'abbé M.), bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris, à Paris, boulevard Montparnasse, 150 (3 mai 1906).
- MANNEVILLE (Charles), secrétaire général adjoint du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 9 (6 juin 1906).
- * JAMESON (Robert), à Paris, avenue Vélasquez, 6 (4 juillet 1906).
- MARTIN-CHABOT (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris, rue de Lille, 37 (9 janvier 1907).
- MARTROYE (François), à Paris, boulevard Saint-Germain, 131 (1^{er} avril 1908).
- CORBIERRE (l'abbé Auguste), à Paris, rue Cassette, 7 (3 juin 1908).
- * PICARD (Auguste), C. ✱, directeur honoraire de l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, à Paris, rue de Maubeuge, 73 (2 décembre 1908).
- * LEFÈVRE (Louis-Eugène), à Paris, rue Jouffroy, 36 bis (3 mars 1909).
- AUBERT (Marcel), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue des Saints-Pères, 13 (5 mai 1909).
- CHATELAIN (Louis), attaché à la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de la Sorbonne, 17 (1^{er} décembre 1909).
- * MORIN-JEAN, à Paris, boulevard de Clichy, 33 bis (5 mars 1913).
- GOBILLOT (René), bibliothécaire à la Bibliothèque d'art et d'archéologie, à Paris, avenue Kléber, 77 (4 mars 1914).

Seine-et-Marne.

- HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), ✱, à Chartranges, par la Ferté-Gaucher, et à Paris, rue de l'Université, 29 (2 juin 1886).

MM.

* RIDDER (André DE), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, au Mée, et à Paris, rue de Marignan, 22 (8 mai 1901).

GASSIES (Georges), professeur de première au collège de Meaux, vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Meaux, impasse Hattingais, 3, rue de la Cordonnerie (5 février 1902).

* MAYEUX (Albert), architecte diplômé du gouvernement, à Lagny, et à Paris, rue Joubert, 39 (6 mai 1903).

HUSSON (Georges), vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Couilly, pavillon des Caves (6 mai 1908).

MEURET (Maurice), à Fontainebleau, rue Saint-Merry, 130, et à Paris, rue de Berry, 33 (2 décembre 1908).

Seine-et-Oise.

MARTIN-SABON (Félix), ingénieur, à Ronquerolles, et à Paris, rue Mansart, 5 bis (2 avril 1890).

LEGRAND (Maxime), à Étampes, rue Saint-Jacques, 98 (10 janvier 1900).

GUIFFREY (Jean), conservateur adjoint du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, à Saint-Cyr, villa Saint-Jean, et à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (6 février 1901).

GUSMAN (Pierre), artiste peintre, à Grosrouvre, et à Paris, boulevard Edgar-Quinet, 22 (6 mars 1901).

* RODOCANACHI (Emmanuel), ✱, à Andilly, et à Paris, rue de Lisbonne, 54 (11 mars 1903).

DEPOIN (Joseph), secrétaire général de la Société historique du Vexin, à Pontoise, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 150 (4 mai 1904).

* MORGAN (Jacques DE), C. ✱, directeur général honoraire des antiquités de l'Égypte, ancien délégué général en Perse du ministre de l'Instruction publique, à Croissy-

MM.

sur-Seine, rue Alfred-Dormeuil, 1, et à Paris, rue des Ursulines, 5 (1^{er} mars 1905).

* BIVER (Paul), au château de Villiers-le-Bâcle, par Gif, et à Paris, rue de Prony, 14 (6 janvier 1909).

LESORT (André), archiviste du département de Seine-et-Oise, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à Versailles, rue Mademoiselle, 35 (5 avril 1909).

* BOUCLIER (Albert), trésorier de la Société française de numismatique, au château du Rouvray, par Condé-sur-Vesgre, et à Paris, avenue de Messine, 30 (5 janvier 1910).

BESNARD (Charles-Henri), architecte, aux Ormes, par Saint-Rémy-lès-Chevreuse, et à Paris, rue de Bagneux, 16 (6 avril 1910).

* RHEIN (André), archiviste paléographe, à Versailles, rue Neuve, 11 (4 mai 1910).

FORMIGÉ (Jules), à Montfermeil, boulevard Hardy, 1, et à Paris, quai Debilly, 52 (15 mai 1912).

SAINT-PÉRIER (le comte DE POILLOUE DE), à Morigny, par Étampes, et à Paris, rue du Bac, 24 (8 janvier 1913).

COURCEL (Valentin CHODRON DE), à Montcourcel, par Athis-Mons, et à Paris, rue de Vaugirard, 20 (5 février 1913).

LORIN (Félix), à Rambouillet, rue de Paris, 2, et à Paris, quai Debilly, 52 (3 juin 1914).

LA ROCHE-GUYON (le duc DE), au château de la Roche-Guyon, et à Paris, boulevard des Invalides, 18 (7 juin 1916).

Seine-Inférieure.

ALLARD (Paul), ancien magistrat, à Senneville, par Fécamp (10 décembre 1879).

LE BRETON (Gaston), O. ✻, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), directeur honoraire du Musée archéologique départemental, à Rouen, rue Thiers, 25 bis (1^{er} février 1882).

KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), ✻, ingénieur, au

MM.

Tréport, et à Paris, avenue des Champs-Élysées, 102 (3 janvier 1883).

PRÉVOST (Gustave), ancien magistrat, à Rouen, rue Chasselière, 52 (6 juin 1888).

FOVILLE (Jean DE), bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Rouen, et à Paris, rue de Lille, 30 (9 janvier 1901).

COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), au château de Sainte-Foy, par Longueville (3 avril 1901).

VESLY (Léon DE), directeur du Musée départemental des antiquités, à Rouen, rue des Arsins, 1 (5 mars 1902).

COUTAN (le Dr), à Rouen, rue d'Ernemont, 10 (14 décembre 1904).

Sèvres (Deux-).

MARTIN (Gabriel), ✱, à Airvault, et à Paris, rue de Villerssexel, 7 (1^{er} juin 1904).

CLOUZOT (Étienne), attaché à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, à Niort, et à Fontenay-sous-Bois (Seine), rue Dalayrac, 37 (5 avril 1905).

CLOUZOT (Henri), conservateur de la Bibliothèque municipale Forney de Paris, à Niort, et à Fontenay-sous-Bois, rue Dalayrac, 37 (7 février 1906).

Somme.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), ancien secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, au château de Nesle, à Nesle (23 juillet 1884).

GUYENCOURT (Robert DE), à Amiens, rue Gloriette, 1 (9 janvier 1889).

* GUERLIN (Robert), ancien président de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, rue Saint-Louis, 30 (3 février 1892).

MACQUERON (Henri), à Abbeville (7 novembre 1900).

BOULANGER (C.), ✱, ancien notaire, conservateur honoraire du Musée, à Péronne (9 janvier 1901).

* DES FORTS (Philippe FEUGÈRE), archiviste paléographe, au

MM.

château d'Yonville, par Hallencourt, et à Paris, rue de Sèvres, 29 (1^{er} juin 1904).

DUBOIS (Pierre), à Amiens, rue Pierre-l'Ermite (6 juin 1906).

VALOIS (Jules DE), à Aumâtre, par Oisemont (7 février 1912).

Tarn.

ANDRIEU (Jean), greffier du Tribunal civil, à Albi, rue du Séminaire, 42 (5 novembre 1913).

Tarn-et-Garonne.

BRUSTON (Charles), ✱, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Toulouse, à Montauban, rue de la Banque, 37, et à Paris, avenue Mozart, 79 (7 mars 1894).

Var.

ROUSTAN (François), architecte du département et des monuments historiques du Var, à Toulon, rue Dumont-d'Urville, 2 (4 février 1903).

Vaucluse.

* REQUIN (le chanoine Henri), correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), conservateur du Musée du Palais des Papes, à Avignon, rue Velouterie, 16 (6 janvier 1904).

Vendée.

VALLETTE (René), directeur de la Revue du Bas-Poitou, à Fontenay-le-Comte (23 juillet 1884).

ARNAULDET (Pierre), licencié en droit, au Fossé-Rouge, et à Alfortville, rue de l'Union, 10 (24 janvier 1894).

Vienne.

CHAUVET (Gustave), ✱, ancien président de la Société

MM.

archéologique et historique de la Charente, à Poitiers, rue du Jardin-des-Plantes, 30 (2 avril 1884).

GINOT (Émile), bibliothécaire-archiviste de la ville de Poitiers, à Poitiers, rue de la Tranchée, 16 (3 janvier 1900).

Vienne (Haute-).

FAGE (René), avocat, au Mas-du-Puy, par Verneuil-sur-Vienne, et à Neuilly-sur-Seine, rue de l'École de Mars, 10 (3 novembre 1886).

DEMARTIAL (André), à Limoges, boulevard Louis-Blanc, 23 (7 février 1912).

Vosges.

BOSSE (E.), receveur de l'enregistrement, à Mirecourt (1^{er} décembre 1909).

Yonne.

PETIT (Ernest), *, conseiller général de l'Yonne, président de la Société des sciences de l'Yonne, à Vausse, par L'Isle-sur-Serein, et à Paris, rue du Bellay, 8 (7 février 1883).

*VILLETARD (l'abbé Henri), curé de Champvallon, par Senan (6 janvier 1902).

TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), au château de la Vieille-Ferté, par La Ferté-Loupière, et à Paris, rue Monsieur, 5 (1^{er} février 1911).

DESCHAMPS Paul, archiviste paléographe, à Truchien, et à Paris, rue d'Assas, 28 (7 janvier 1914).

Algérie et Tunisie.

CARTON (le Dr Louis), *, correspondant de l'Institut Académie des inscriptions et belles-lettres), à Khéredine, villa Stella (3 février 1892).

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), *, des Pères Blancs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions

MM.

- et belles-lettres), archiprêtre de la primatiale de Carthage, à Carthage (11 décembre 1895).
- * ROUVIER (le Dr Jules), ✱, professeur à l'École de médecine d'Alger (28 juillet 1897).
- MERLIN (Alfred), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, à Tunis, et à Paris, boulevard du Montparnasse, 73 (2 décembre 1903).
- * DONAU (le lieutenant-colonel R.), O. ✱, commandant militaire des territoires du Sud tunisien, à Medenine (6 décembre 1905).
- * BOURBON (Henry), à Carthage, villa Marie-Thérèse (5 décembre 1906).
- MAGUELONNE (Jules), directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre du département de Constantine, président de la Société archéologique de Constantine, à Constantine, rue de France, 7 (2 décembre 1908).
- RENAULT (Jules), architecte à la direction générale des travaux publics, correspondant du ministère à Tunis, place Sidi-el-Bahri, 6 (5 mai 1909).

**Associés correspondants nationaux résidant
à l'étranger.**

- LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), de l'ordre des Frères Prêcheurs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Jérusalem, au couvent de Saint-Étienne, et à Paris, rue du Bac, 34 (6 mars 1895).
- GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), assistant général des Augustins de l'Assomption, à Rome, piazza Ara Coeli, 11 (11 décembre 1895).
- MORIN (le R. P. dom Germain), de l'ordre des Bénédictins, à Munich, Akademiestrasse, 23^{III} (13 mai 1896).

MM.

LABANDE (L.-H.), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais de Monaco, à Monaco, rue du Tribunal, 10 (6 janvier 1904).

BESSE (le R. P. dom J.-M.), de l'ordre des Bénédictins, à l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé, à Chevetogne, par Leignon, province de Namur (Belgique) (8 janvier 1908).

Associés correspondants étrangers.

Allemagne.

PFLUGK-HARTTUNG (le Dr Julius von), à Berlin, N. W., Spenerstrasse, 23 (1^{er} décembre 1886).

HIRSCHFELD (Otto), voir p. 9.

Autriche-Hongrie.

SCHLOSSER (le chevalier J. von), voir p. 9.

GYÖRY DE NADUDVAR (Arpad de), archiviste aux Archives impériales, à Vienne, Minoritenplatz (3 décembre 1902).

Belgique.

DOGNÉE Eugène-M.-O., 薙, à Bruxelles, rue de la Besace, 18 (6 juin 1867).

CLOQUET (Louis), professeur à l'Université de Gand, à Gand, boulevard Léopold, 9 (3 décembre 1884).

CUMONT (Georges), avocat, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, rue de l'Aqueduc, 19 (6 avril 1887).

WITTE (Alphonse de), ingénieur, à Bruxelles, rue du Trône, 55 (3 avril 1889).

SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), membre de la Commission royale des monuments, président du tribunal de première instance, à Tournai, rue Royale, 45 (29 juillet 1896).

DESTREE (Joseph), conservateur au Musée des antiquités,

MM.

- à Bruxelles, parc du Cinquenaire, 109 (20 avril 1898).
- DONNET (Fernand), administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers, rue du Transvaal, 45 (4 avril 1900).
- GASPAR (Camille), à Bruxelles, rue des Coteaux, 20 (3 décembre 1902).
- GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury DE), au château d'Elsegheem, près Audenarde, Flandre-Orientale, et à Bruxelles, rue de l'Industrie, 15 (7 janvier 1903).
- CUMONT (Franz), associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels de Bruxelles, à Rome, Corso d'Italia, 19, et à Paris, boulevard de Courcelles, 3 (3 février 1904).
- LOË (le baron Alfred DE), conservateur au Musée du parc du Cinquenaire, à Etterbeek, avenue d'Auderghem, 82 (7 février 1906).
- PIRENNE (Henri), voir p. 9.

Danemark.

- SCHMIDT (le professeur Valdemar), *, professeur à l'Université, à Copenhague, Frederiksholm Canal, 12 (3 juin 1868).

Espagne.

- MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), à Madrid, Divino Pastor, 5 (6 novembre 1867).
- GESTOSO Y PEREZ (José), conservateur du Musée municipal, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts de Séville, à Séville, Gravina, 27 (6 avril 1898).

Etats-Unis d'Amérique.

- * FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., professeur d'archéologie et d'histoire à l'Université de Princeton, New-Jersey (1^{er} mars 1905).

Grande-Bretagne et Irlande.

MM.

RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), aide de camp de S. M. le Roi, au château de Rougemont, canton de Vaud (Suisse) (10 décembre 1884).

EVANS (Arthur-John), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de la Société des Antiquaires de Londres, conservateur de l'Ashmolean Museum à Oxford, à Youlbury Berks, près Oxford (8 avril 1891).

* HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), à Oxford, King's College (5 février 1896).

* THOMPSON (Henry-Yates), O. ✱, à Londres W., Portman Square, 19 (3 janvier 1900).

SELTMAN (E.-J.), à Kinghoe, Great Berkhamsted, Herts (3 juillet 1901).

BILSON (John), voir p. 9.

Italie.

LOVATELLI (la comtesse), voir p. 9.

* LAZZARONI (le baron), à Rome, et à Paris, rue Spontini, 16 (3 décembre 1902).

CANTARELLI (le professeur Luigi), voir p. 9.

BESSO (le commandeur Marco), à Rome, corso Vittorio-Emmanuele, 51 (5 janvier 1916).

Roumanie.

VASCHIDE (M^{me} Victoria), à Bukarest, et à Paris, rue d'Assas, 6 (2 juillet 1902).

Russie.

OUVAROFF (la comtesse), voir p. 9.

* BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch), ✱, ministre de l'agriculture, président de la Commission impériale d'archéologie, à Pétrograd, Galernaïa, 58 (5 février 1896).

MM.

- * BOULYTCHEF (S. Exc. Nicolaï Ivanovitch), maréchal de la noblesse de Kalouga, membre de la Commission impériale d'archéologie, à Kalouga, et à Pétrograd, quai Anglais, 24 (7 mai 1902).
- * CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch), à Pétrograd, Fontanka, 34 (2 décembre 1903).
- * TITOFF (André DE), conseiller d'État, conservateur du Musée archéologique, à Rostoff-la-Grande, gouvernement de Yaroslav (6 juin 1906).
- KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), membre du Conseil de l'Empire, membre de la Commission impériale d'archéologie, à Kiev (3 avril 1907).
- * GOLOUBEV (Victor DE), ✱, à Paris, avenue du Bois-de-Boulogne, 26 (3 juin 1908).
- ROERICH (Nicolas DE), directeur de la Société impériale d'encouragement des arts, à Pétrograd, Moïka, 83 (10 mars 1909).

Suède.

- ROOSVAL (Johnny), professeur agrégé à l'Université d'Upsal, à Stockholm, Norr Mälarstrand, 24 (4 février 1914).
- STROMBON (Sixten), à Herserud près Stockholm (10 février 1915).

Suisse.

- FAZY (Henry), professeur d'histoire à l'Université, à Genève, boulevard Helvétique, 24 (4 février 1863).
- BRIQUET (Charles-Moïse), à Genève, rue D. Colladon, 1 (23 décembre 1885).
- * NÄEF (Albert), architecte, inspecteur général des monuments historiques de la Suisse, Haute-Combe, avenue Ruchonnet, à Lausanne (Vaud) (16 novembre 1892).
- MANDACH (Conrad DE), à Berne, et à Paris, rue de Las-Cases, 15 (1^{er} juillet 1903).
- VOGT (l'abbé Albert), conservateur de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, à Fribourg, route de Lausanne, 37 (20 décembre 1905).

MM.

STÜCKELBERG (Ernest-Alfred , professeur extraordinaire à l'Université de Bâle, à Bâle (7 février 1906).

BESSON l'abbé Marius , professeur au grand séminaire, professeur agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg, à Fribourg (3 mars 1909).

DEMOLE |Eugène|, conservateur du Cabinet de numismatique, Musée d'art et d'histoire, à Genève, rue du Marché, 40 (7 février 1912).

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS NATIONAUX
ET ÉTRANGERS

Au 15 Juillet 1916.

MM.

ALLARD (Paul), Seine-Inférieure.
AMARDEL (Gabriel), Aude.
AMTMANN (Théodore), Gironde.
ANDRIEU (Jean), Tarn.
ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), Bouches-du-Rhône.
ARNAULDET (Pierre), Vendée.
AUBERT (Félix), Seine.
AUBERT (Marcel), Seine.
AUDOLLENT (Auguste), Puy-de-Dôme.
AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, Morbihan.

BABUT (le commandant A.), Dordogne.
BANCHEREAU (Louis), Loiret.
BARANTE (le baron Claude DE), Puy-de-Dôme.
BARBOT (Jules), Lozère.
BARY (Albert DE), Gard.
BAUCHOND (Maurice), Nord.
BAYET (Charles), Seine.
BEAUMONT (le comte Charles DE), Indre-et-Loire.
BEAUPRÉ (le comte Jules), Meurthe-et-Moselle.
BÉGOUEN (le comte), Ariège.
BÉGULE (Lucien), Rhône.
BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), Cher.
BENSA (Thomas), Alpes-Maritimes.

MM.

- BERTHELÉ (Joseph), Hérault.
BESNARD (Charles-Henri), Seine-et-Oise.
BESNIER (Maurice), Calvados.
BESSE (le R. P. dom J.-M.), Belgique.
BESSO (le commandeur Marco), Italie.
BESSON (l'abbé Maurice), Suisse.
BEYSSAC (Jean), Rhône.
BIDAULT DE GRÉSIGNY, Saône-et-Loire.
BILLIARD (Raymond), Rhône.
BILSON (John), Angleterre.
BIROT (le D^r J.), Rhône.
BIVER (Paul), Seine-et-Oise.
BIZOT (Ernest), Isère.
BLOCH (Gustave), Seine.
BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch),
Russie.
BOINET (Amédée), Seine.
BOIROT (Max), Saône-et-Loire.
BONAPARTE (le prince Roland), Corse.
BONNARD (L.), Eure-et-Loir.
BONNAULT D'HOUËT (le baron DE), Oise.
BONNET (Émile), Hérault.
BORDEAUX (Paul), Seine.
BORDES (l'abbé), Seine.
BOSSARD (l'abbé), Ille-et-Vilaine.
BOSSE (E.), Vosges.
BOUCLIER (Albert), Seine-et-Oise.
BOUGLON (le baron DE), Landes.
BOULANGER (C.), Somme.
BOULITCHOFF (S. Exc. N. DE), Russie.
BOURBON (Henry), Tunisie.
BOUTRY (Léon), Orne.
BRASSART (Éleuthère), Loire.
BREGHOT DU LUT (F.), Drôme.
BRIQUET (Charles-Moïse), Suisse.
BRUNE (l'abbé Paul), Jura.
BRUSTON (Charles), Tarn-et-Garonne.

MM.

BRUTAILS (Auguste), Gironde.

BUCHE (Joseph), Rhône.

BUTTIN (Charles), Seine.

CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), Oise.

CANTARELLI (Luigi), Italie.

CAPITAN (le D^r Louis), Seine.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), Pyrénées-Orientales.

CARTON (le D^r Louis), Tunisie.

CASATI (Charles), Loiret.

CASTANIER (Prosper), Seine.

CASTELLANE (le comte Henri DE), Seine.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), Hérault.

CHABRUN (César), Nord.

CHANEL (Émile), Ain.

CHARMASSE (Anatole DE), Saône-et-Loire.

CHARVILHAT (le D^r G.), Puy-de-Dôme.

CHÂTELAIN (Louis), Seine.

CHAUVET (Gustave), Vienne.

CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch),
Russie.

CHERVIN (le D^r), Rhône.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), Drôme.

CHEYLUDE (Émile), Dordogne.

CLERC (Michel), Bouches-du-Rhône.

CLOQUET (Louis), Belgique.

CLOUZOT (Étienne), Deux-Sèvres.

CLOUZOT (Henri), Deux-Sèvres.

CONDAMIN (le chanoine James), Rhône.

CORBIERRE (l'abbé Auguste), Seine.

COROT (Henry), Côte-d'Or.

COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), Seine-Inférieure.

COURCEL (Valentin CHODRON DE), Seine-et-Oise.

COUBET (le comte Alphonse), Loiret.

COUTAN (le D^r), Seine-Inférieure.

COUTIL (Léon), Eure.

CREUZOT (J.), Indre.

MM.

CROIZIER (le marquis DE), Basses-Pyrénées.

CUMONT (Franz), Belgique.

CUMONT (Georges), Belgique.

DAGUIN (Fernand), Côte-d'Or.

DELACHENAL (Roland), Isère.

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), Tunisie.

DEMAISON (Louis), Marne.

DEMARTIAL (André), Haute-Vienne.

DEMÔLE (Eugène), Suisse.

DEPOIN (Joseph), Seine-et-Oise.

DESCHAMPS (Paul), Yonne.

DESEILLIGNY (Jules PIERROT-), Saône-et-Loire.

DES FORTS (Philippe FEUGÈRE), Somme.

DESHOULIÈRES (François), Cher.

DESJOYEUX (Claude-Noël), Loire.

DESTRÉE (Joseph), Belgique.

DIEUDONNÉ (Adolphe), Seine.

DIMIER (Louis), Seine.

DOGNÉE (Eugène), Belgique.

DONAU (le lieutenant-colonel R.), Tunisie.

DONNET (Fernand), Belgique.

DROUET (Édouard), Pas-de-Calais.

DUBOIS (Pierre), Somme.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), Somme.

DURIGHELLO (Ange), Seine.

DU TEIL (le baron Joseph), Nord.

DUVAL (Louis), Orne.

EBERSOLT (Jean), Doubs.

EPERY (le D^r René), Côte-d'Or.

ESDOUHARD D'ANISY (P.), Côte-d'Or.

EUDE (Émile), Seine.

EVANS (Arthur-John), Grande-Bretagne.

EXPERT (Henry), Seine.

FAGE (René), Haute-Vienne.

MM.

FARCY (Louis DE), Maine-et-Loire.
FAULQUIER (Bernard), Nièvre.
FAYOLLE (le marquis Gérard DE), Dordogne.
FAZY (Henry), Suisse.
FLEURY (Gabriel), Sarthe.
FORMIGÉ (Jules), Seine-et-Oise.
FOURCHÉ (P.), Gironde.
FOURNIER (Paul), Seine.
FOVILLE (Jean DE), Seine-Inférieure.
FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., États-Unis d'Amérique.
FURCY-RAYNAUD (Marc), Seine.

GASPAR (Camille), Belgique.
GASSIES (Georges), Seine-et-Marne.
GAUCHERY (Paul), Cher.
GAUDIN (Paul), Seine.
GÉRIN-RICARD (Henry DE), Bouches-du-Rhône.
GERMAIN DE MAIDY (Léon), Meurthe-et-Moselle.
GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), Rhône.
GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), Italie.
GESTOSO Y PEREZ (José), Espagne.
GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury DE), Belgique.
GINOT (Émile), Vienne.
GOBILLOT (René), Seine.
GODET (l'abbé Henri), Orne.
GOLOUBEV (Victor DE), Russie.
GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), Indre.
GOURY (Georges), Meurthe-et-Moselle.
GOY (Pierre DE), Cher.
GRAMONT (le comte Sanche DE), Basses-Pyrénées.
GRAND (Roger), Morbihan.
GRANIER (le chanoine M.), Hérault.
GUEBHARD (le Dr Adrien), Alpes-Maritimes.
GUERLIN (Robert), Somme.
GUICHARD (l'abbé Alphonse), Jura.

MM.

GUIFFREY (Jean), Seine-et-Oise.

GUIMET (Émile), Seine.

GUSMAN (Pierre), Seine-et-Oise.

GUYENCOURT (Robert DE), Somme.

GYÖRY DE NADUDVAR (Arpad DE), Autriche-Hongrie

HANNEZO (Jules), Saône-et-Loire.

HARCOURT (le comte Louis D'), Loiret.

HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), Grande-Bretagne.

HÉNAULT (Maurice), Nord.

HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), Seine-et-Marne.

HIRSCHFELD (Otto), Allemagne.

HUSSON (Georges), Seine-et-Marne.

JADART (Henry), Marne.

JAMESON (Robert), Seine.

JANSSENS (le comte Gaston DE), Eure-et-Loir.

JOIN-LAMBERT (Arthur), Eure.

JOUBIN (André), Hérault.

JOULIN (Léon), Indre-et-Loire.

JOÜON DES LONGRAIS (Frédéric), Ille-et-Vilaine.

JULLIAN (Camille), Gironde.

KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), Seine-Inférieure.

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), Russie.

KOECHLIN (Raymond), Seine.

KRAFFT (Hugues), Marne.

LABANDE (L.-H.), Principauté de Monaco.

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), Aube.

LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), Gers.

LACOMBE (Paul), Seine.

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), Turquie d'Asie.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), Alpes-Maritimes.

LANGLOIS (l'abbé M.), Seine.

LA ROCHE-GUYON (le duc DE), Seine-et-Oise.

LAUZUN (Philippe), Gers.

MM.

- LA VÉRONNE (G. DE), Indre.
LAZZARONI (le baron), Italie.
LE BARS (Yvon), Hérault.
LEBLOND (le D^r Victor), Oise.
LE BRETON (Gaston), Seine-Inférieure.
LEBRUN (Eugène), Allier.
LE CLERT (Louis), Aube.
LÉCUREUX (Lucien), Sarthe.
LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), Seine.
LEFÈVRE (Louis-Eugène), Seine.
LEGRAND (Maxime), Seine-et-Oise.
LEJAY (l'abbé Paul), Côte-d'Or.
LEMAIRE (Arthur), Basses-Pyrénées.
LEMOISNE (Paul-André), Seine.
LEPRIEUR (Paul), Seine.
LESORT (André), Seine-et-Oise.
LE SOURD (Auguste), Ardèche.
LESPINASSE (René LEBLANC DE), Nièvre.
L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), Morbihan.
LEURIDAN (l'abbé Théodore), Nord.
LEVÉ (A.), Nord.
LEVROT (Joseph), Alpes-Maritimes.
LHOMEL (le comte Georges DE), Pas-de-Calais.
LIEBBE (Elias), Ardennes.
LOË (le baron Alfred DE), Belgique.
LORIN (Félix), Seine-et-Oise.
LOUIS-LUCAS (Paul), Côte-d'Or.
LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), Italie.
LUR-SALUCES (le marquis Alexandre DE), Gironde.
- MACQUERON (Henri), Somme.
MAGNE (Charles), Seine.
MAGUELONNE (Jules), Algérie.
MALLAT (Antonin), Allier.
MANDACH (Conrad DE), Suisse.
MANNEVILLE (Charles), Seine.
MANTEYER (Georges PINET DE), Hautes-Alpes.

MM.

MARCEL (le chanoine Louis), Haute-Marne.

MARCHÉVILLE (Louis DE), Loir-et-Cher.

MAREUSE (Edgar), Gironde.

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), Alpes-Maritimes.

MARIGNAN (Albert), Gard.

MARTIN (Gabriel), Deux-Sèvres.

MARTIN-CHABOT (Fernand), Seine.

MARTIN-SABON (Félix), Seine-et-Oise.

MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), Espagne.

MARTROYE (François), Seine.

MAYEUX (Albert), Seine-et-Marne.

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), Sarthe.

MERLET (René), Eure-et-Loir.

MERLIN (Alfred), Tunisie.

MEURET (Maurice), Seine-et-Marne.

MILLARD (l'abbé Aristide), Marne.

MILLON (Henry), Côte-d'Or.

MIROT (Léon), Nièvre.

MONTILLE (Léonce DE), Côte-d'Or.

MONTREMY (François DE), Haute-Marne.

MOREAU-NÉLATON (Étienne), Aisne.

MORGAN (Jacques DE), Seine-et-Oise.

MORIN (dom Germain), Bavière.

MORIN-JEAN, Seine.

MULLER (le chanoine Eugène), Oise.

MULLER (Hippolyte), Isère.

MUSSET (Georges), Charente-Inférieure.

NAËF (Albert), Suisse.

NOCQ (Henry), Seine.

NODET (Victor), Ain.

OUVAROFF (la comtesse), Russie.

PAGÈS-ALLARY (J.), Cantal.

PARIS (Pierre), Gironde.

PASQUIER (Félix), Haute-Garonne.

MM.

- PERDRIZET (Paul), Meurthe-et-Moselle.
PETIT (Ernest), Yonne.
PFLUGK-HARTTUNG (le D^r Julius von), Allemagne.
PICARD (Auguste), Seine.
PILLOY (Jules), Aisne.
PIRENNE (Henri), Belgique.
PLAT (l'abbé Gabriel), Loir-et-Cher.
POINSSOT (Louis), Côte-d'Or.
PORÉE (le chanoine Adolphe), Eure.
POUPARDIN (René), Seine.
PRÉVOST (Gustave), Seine-Inférieure.
PUIG (Joseph), Pyrénées-Orientales.

RAINAUD (Armand), Calvados.
RÉGNIER (Louis), Eure.
RENAULT (Jules), Tunisie.
REQUIN (l'abbé), Vaucluse.
RHEIN (André), Seine-et-Oise.
RIDDER (André de), Seine-et-Marne.
RIGAUX (Henry), Nord.
RIPERT-MONCLAR (le marquis de), Basses-Alpes.
RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), Grande-Bretagne.
ROCHE (Denis), Seine.
RODIÈRE (Roger), Pas-de-Calais.
RODOCANACHI (Emmanuel), Seine-et-Oise.
ROERICH (Nicolas de), Russie.
ROGER (Octave), Cher.
ROOSVAL (Johnny), Suède.
ROUQUETTE (le D^r), Alpes-Maritimes.
ROUSSEAU (F.), Seine.
ROUSTAN (François), Var.
ROUVIER (le D^r Jules), Algérie.
ROYER (Charles), Haute-Marne.

SAHUC (Joseph), Hérault.
SAINT-PÉRIER (le comte de POILLOUE de), Seine-et-Oise.
SAINT-PULGENT (A. de), Loire.
SAINT-VENANT (Julien BARRÉ de), Cher.

MM.

SAYVE (le marquis DE), Eure.
SCHLOSSER (le chevalier Julius von), Autriche.
SCHMIDT (le professeur Valdemar), Danemark.
SÉJOURNÉ (le R. P. Paul-M.), Seine.
SELTMAN (E. J.), Angleterre.
SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), Belgique.
SORIANO Y TOMBA (Ramón DE), Espagne.
SORLIN-DORIGNY (Albert), Seine.
SOUCHON (Joseph), Aisne.
STROMBON (Sixten), Suède.
STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), Suisse.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), Marne.
THÉODORE (Émile), Nord.
THÉRY (Louis), Nord.
THIOLLIER (Noël), Loire.
THOLIN (Georges), Landes.
THOMPSON (H. Yates), Grande-Bretagne.
TILLET (Jules), Aube.
TITOFF (A. DE), Russie.
TOURNOÛR (Henri), Orne.
TRIGER (Robert), Sarthe.
TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), Côte-d'Or.
TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), Yonne.

URSEAU (le chanoine Charles), Maine-et-Loire.

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), Drôme.
VALLETTE (René), Vendée.
VALOIS (Jules DE), Somme.
VASCHIDE (M^{me} Victoria), Roumanie.
VASNIER (Henri), Eure.
VAUVILLÉ (Octave), Aisne.
VESLY (Léon DE), Seine-Inférieure.
VIAL (E.), Rhône.
VIDIER (Alexandre), Seine.
VILLENOISY (François DE), Seine.

MM.

VILLETARD (l'abbé Henri), Yonne.

VINCENT (le D^r Henri), Ardennes.

VIREY (Jean), Saône-et-Loire.

VOGT (l'abbé Albert), Suisse.

WEISS (André), Seine.

WITTE (Alphonse DE), Belgique.

ZEILLER (Jacques), Basses-Pyrénées.

LISTE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE. Académie des inscriptions et belles-lettres.

AIN, *Bourg*. Société d'émulation.

AISNE, *Saint-Quentin*. Société académique.

— *Soissons*. Société archéologique, historique et scientifique.

ALLIER, *Moulins*. Société d'émulation du Bourbonnais.

ALPES (HAUTES-), *Gap*. Société d'études historiques des Hautes-Alpes.

ALPES-MARITIMES, *Nice*. Nice historique.

— — Société des lettres, sciences et arts.

AUBE, *Troyes*. Société académique de l'Aube.

AVEYRON, *Rodez*. Société des lettres, sciences et arts.

BELFORT (Territoire de). Société belfortaine d'émulation.

BOUCHES-DU-RHÔNE, *Aix*. Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

— — Facultés de droit et des lettres.

— *Marseille*. Société archéologique de Provence.

CALVADOS, *Caen*. Académie des sciences, arts et belles-lettres.

— — Société des Antiquaires de Normandie.

— — Société française d'archéologie.

— *Bayeux*. Société des sciences, arts et belles-lettres.

CANTAL, *Aurillac*. Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne.

CHARENTE, *Angoulême*. Société archéologique et historique de la Charente.

CHARENTE-INFÉRIEURE, *Saintes*. Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure.

— — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

CHER, *Bourges*. Société des Antiquaires du Centre.

— — Société historique du Cher.

CORRÈZE, *Brive*. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

CÔTE-D'OR, *Dijon*. Académie de Dijon.

— — Commission des antiquités de la Côte-d'Or.

— *Beaune*. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.

— *Châtillon-sur-Seine*. Société archéologique et historique du Châtillonnais.

— *Semur*. Société des sciences historiques et naturelles.

CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

CREUSE, *Guéret*. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

DORDOGNE, *Périgueux*. Société historique et archéologique du Périgord.

DOUBS, *Besançon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société d'émulation du Doubs.

— *Montbéliard*. Société d'émulation.

DRÔME, *Valence*. Société départementale d'archéologie et de statistique.

EURE, *Évreux*. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.

EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société archéologique d'Eure-et-Loir.

— *Châteaudun*. Société dunoise.

FINISTÈRE, *Brest*. Société académique.

GARD, *Nîmes*. Académie de Nîmes.

— *Alais*. Société scientifique et littéraire.

GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— — Faculté des lettres.

— — Société archéologique du midi de la France.

GIRONDE, *Bordeaux*. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société archéologique de la Gironde.

HÉRAULT, *Montpellier*. Académie des sciences et lettres.

— — Société archéologique.

— *Béziers*. Société archéologique.

ILLE-ET-VILAINE, *Rennes*. Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.

INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société archéologique de Touraine.

ISÈRE, *Grenoble*. Académie delphinale.

— — Société de statistique, des sciences naturelles et arts du département.

JURA, *Lons-le-Saulnier*. Société d'émulation.

LANDES, *Dax*. Société de Borda.

LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.

— *Vendôme*. Société archéologique du Vendômois.

LOIRE, *Montbrison*. La Diana, société historique et archéologique du Forez.

LOIRE (HAUTE-), *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.

LOIRE-INFÉRIEURE, *Nantes*. Société archéologique.

LOIRET, *Orléans*. Société archéologique de l'Orléanais.

— — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.

LOZÈRE, *Mende*. Société d'agriculture, sciences et arts.

MAINE-ET-LOIRE, *Angers*. Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

MARNE, *Châlons-sur-Marne*. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne.

— *Chaumont*. Société d'histoire, d'archéologie et des beaux-arts.

— *Reims*. Académie de Reims.

— *Vitry-le-François*. Société des sciences et arts.

MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société historique et archéologique.

MEURTHE-ET-MOSELLE, *Nancy*. Académie de Stanislas.

— — Société d'archéologie lorraine.

MEUSE, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts.

— *Verdun*. Société philomathique.

MORBIHAN, *Vannes*. Société polymathique du Morbihan.

NORD, *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des arts.

— *Avesnes*. Société archéologique.

— *Cambrai*. Société d'émulation.

— *Douai*. Société centrale d'agriculture, sciences et arts.

— *Dunkerque*. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.

— *Roubaix*. Société d'émulation.

OISE, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise.

— *Compiègne*. Société historique.

— *Noyon*. Comité archéologique, historique et scientifique.

— *Senlis*. Comité archéologique.

PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.

— *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.

PUY-DE-DÔME, *Clermont-Ferrand*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

RHÔNE, *Lyon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

RHÔNE, *Lyon*. Bulletin historique du diocèse de Lyon.

— *Tarare*. Société scientifique et littéraire.

— *Villefranche*. Société des sciences et arts du Beaujonais.

SAÔNE-ET-LOIRE, *Mâcon*. Académie.

— *Autun*. Société éduenne.

— *Chalon-sur-Saône*. Société d'histoire et d'archéologie.

— — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

SARTHE, *Le Mans*. Société archéologique du Maine.

SAVOIE, *Chambéry*. Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

SAVOIE (HAUTE-), *Annecy*. Société florimontane.

SEINE, *Paris*. Association pour l'encouragement des études grecques.

— — Bibliothèque d'art et d'archéologie.

— — Bibliothèque de la ville de Paris.

— — Comité des travaux historiques.

— — Commission du vieux Paris.

— — Société d'anthropologie.

— — Société d'histoire ecclésiastique de France.

— — Société de l'histoire de France.

— — Société de Saint-Jean.

— — Société française de numismatique et d'archéologie.

SEINE-ET-MARNE, *Melun*. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.

— *Meaux*. Société littéraire et historique de la Brie.

— *Fontainebleau*. Société historique et archéologique du Gâtinais.

SEINE-ET-OISE, *Versailles*. Commission des antiquités de Seine-et-Oise.

— — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

SEINE-ET-OISE, *Pontoise*. Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin.

— *Rambouillet*. Société archéologique.

SEINE-INFÉRIEURE, *Rouen*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure.

— *Le Havre*. Société havraise d'études diverses.

SÈVRES (DEUX-), *Niort*. Société historique et scientifique.

SOMME, *Amiens*. Académie d'Amiens.

— — Société des Antiquaires de Picardie.

— *Abbeville*. Société d'émulation.

TARN-ET-GARONNE, *Montauban*. Société archéologique.

VAR, *Toulon*. Académie du Var.

VAUCLUSE, *Avignon*. Académie de Vaucluse.

VENDÉE, *La Roche-sur-Yon*. Société d'émulation de la Vendée.

VIENNE, *Poitiers*. Société des Antiquaires de l'Ouest.

VIENNE (HAUTE-), *Limoges*. Société archéologique et historique du Limousin.

VOSGES, *Epinal*. Société d'émulation des Vosges.

— *Saint-Dié*. Société philomathique vosgienne.

YONNE, *Auxerre*. Société des sciences de l'Yonne.

— *Sens*. Société archéologique.

ALGÉRIE, *Alger*. Société historique algérienne.

— *Bône*. Académie d'Hippône.

— *Constantine*. Société archéologique du département.

— *Oran*. Société de géographie et d'archéologie.

TUNISIE, *Carthage*. Institut de Carthage.

— *Sousse*. Société archéologique.

Sociétés étrangères.

- ALSACE-LORRAINE, *Colmar*. Société d'histoire naturelle.
— *Metz*. Académie de Metz.
— — Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alterthumskunde.
— *Mulhouse*. Société industrielle.
— *Strasbourg*. Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.
- BELGIQUE, *Anvers*. Académie d'archéologie de Belgique.
— *Bruges*. Société d'émulation pour l'étude des antiquités de l'histoire de Flandre.
— *Bruxelles*. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.
— — Commission royale d'art et d'archéologie.
— — Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.
— — Société d'archéologie.
— — Société des Bollandistes.
— — Société royale de numismatique.
— *Courtrai*. Cercle archéologique et historique.
— *Gand*. Cercle historique et archéologique.
— *Liège*. Société liégeoise de littérature wallonne.
— *Malines*. Cercle archéologique, littéraire et artistique.
— *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut.
— *Namur*. Société archéologique.
- BULGARIE, *Sofia*. Société archéologique bulgare.
- CANADA, *Halifax*. The Nova-Scotian Institute of science.
- DANEMARK, *Copenhagen*. Aarbøger for Nordisk oldkyndighed og historie.
— — Kongelige Nordiske oldskrift-Sels-

— kab (Société royale des Antiquaires du Nord).

EGYPTE, *Le Caire*. Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

ESPAGNE, *Barcelone*. Institut d'estudis catalans.

— *Madrid*. Académie royale de l'Histoire.

— — Sociedad española de excursiones.

— — Revista de archivos, bibliotecas y museos.

— *Valladolid*. Sociedad castellana de excursiones.

ÉTATS-UNIS, *Baltimore*. Johns Hopkins University.

— *Chicago*. Académie des sciences.

— *Norwood*. Archæological Institute of America.

— *Philadelphie*. American philosophical Society.

— *Topeka*. Kansas State historical Society.

— *Washington*. Smithsonian Institution.

— *Worcester*. American Antiquarian Society.

GRANDE-BRETAGNE, *Londres*. Society of Antiquaries of London.

— *Cambridge*. Cambridge Antiquarian Society.

— *Dublin*. Royal Irish Academy.

— *Edimbourg*. Royal Society of Edinburgh.

— — Society of Antiquaries of Scotland.

— *Jersey*. Société jersiaise.

ITALIE, *Rome*. Reale Accademia dei Lincei.

— — Istituto italiano di numismatica.

— — British School at Rome.

— *Bologne*. Regia deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.

— *Catane*. Società di storia patria per la Sicilia orientale.

— *Faenza*. Museo internazionale delle ceramiche.

— *Florence*. Biblioteca nazionale centrale.

— *Gênes*. Società ligure di storia patria.

— *Milan*. Società storica lombarda.

— *Modène*. Regia Accademia di scienze, lettere ed arti.

— *Padoue*. Rivista di storia antica.

ITALIE, *Turin*. Reale Accademia delle scienze.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Institut grand-ducal de Luxembourg, section historique.

PAYS-BAS, *Lecwarden*. Friesch genootschap van geschied-, oudheid- en taalkande (Société frisonne d'histoire, d'archéologie et de philologie).

PORTUGAL, *Lisbonne*. Museu ethnographico português.

— *Porto*. Portugalia.

RUSSIE, *Dorpat*. Imperialis universitas Jurievensis.

— *Ékaterinebourg*. Société ouralienne des amis des sciences naturelles.

— *Helsingfors*. Suomen Muinaismuisto-Yhdistys (Société archéologique finlandaise).

— *Moscou*. Société impériale archéologique.

— *Pétrograd*. Académie impériale des sciences.

— — Commission impériale archéologique.

SUÈDE, *Stockholm*. Kungl. vitterhets historie och antikvitets Akademien (Académie royale des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités).

SUISSE, *Bâle*. Historische und antiquarische Gesellschaft.

— *Genève*. Société d'histoire et d'archéologie.

— *Lausanne*. Société d'histoire de la Suisse romande.

— *Stans*. Historischer Verein der fünf Orte, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug.

— *Zürich*. Antiquarische Gesellschaft.

— — Musée national suisse.

BIBLIOTHÈQUES

RECEVANT LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

École des Beaux-Arts, à Paris.

École des Chartes, à la Sorbonne, Paris.

École française d'Athènes.

Musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

Universités d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen,
Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Mont-
pellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Toulouse, Alger.

Académie de Chambéry.

Service des Antiquités de la Régence de Tunis.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

ROBERT MOWAT

MEMBRE HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

(1823-1912)

Par M. Victor CHAPOT, membre résident.

Lue dans la séance du 3 mai 1916.

Messieurs,

Il me souvient que, plusieurs fois, le labeur silencieux d'une grande salle de bibliothèque où je me trouvais fut interrompu soudain par une voix puissante — une ancienne voix de commandement. Chacun des travailleurs en éprouva quelque émoi ; mais toujours, et bien vite, les rires, les impatiences se calmèrent devant le visage vénérable du nouvel arrivant ; celui-ci n'était autre que le commandant Mowat, le regretté confrère que nous avons perdu il y a quelques années. L'âge avancé où il était parvenu ne lui avait rien enlevé de sa bonne humeur ni de sa verdeur intellectuelle ; mais il avait perdu la finesse de l'ouïe et s'entendait difficilement lui-même.

Autre misère, il ne se sentait plus la force de gravir sans fatigue de nombreux étages ; or, en ce temps-là, nul moyen mécanique ne transportait encore les visiteurs jusqu'aux combles du Louvre ; il avait dû par suite renon-

ter aux réunions de notre Société, alors que moi-même j'y devenais assidu. Mes relations avec lui s'en trouvèrent fort espacées. Je le rencontrais seulement de temps à autre au Quartier Latin et nous échangeions quelques mots. Mais nous ne fîmes vraiment connaissance qu'au cours des entretiens prolongés, à son domicile, que me permit une candidature.

Il était de ceux qui facilitent la tâche du solliciteur, et même le malchanceux qui ne discernait aucun encouragement implicite devait, j'imagine, partir réconforté. On revenait volontiers, à l'occasion d'une nouvelle tentative, à la vieille maison de la rue des Feuillantines, vestige unique du couvent qu'Hugo a célébré : un vrai logis d'antiquaire. On suivait jusqu'au bout l'escalier monumental, digne du grand siècle, et l'on trouvait devant soi, avertis par un vigoureux coup de sonnette, Philémon et Baucis. Elle, s'effaçait discrètement ; lui, simple et cordial, vous mettait vite à l'aise, repoussant plus loin, sans façon, sur la table à manger, les reliefs attardés du dernier casse-croûte. Et l'on parlait des scrutins attendus ; d'habitude il savait les titres de chaque concurrent et lui épargnait l'ennui de les faire longuement valoir. Au moment de prendre congé, il conduisait son hôte au cabinet qui abritait ses recherches et ses pensées, une cellule de bénédictin, encombrée dans tous ses recoins et éclairée par un jour oblique. Il faisait entrevoir à l'importun les « espérances » qu'ouvre la loi constante, inéluctable, du renouvellement ; et il y avait dans ce propos peut-être un peu d'ironie, mais voilée ; avant tout, une aimable et souriante philosophie.

Telle m'apparaît, à son déclin, la figure attachante que j'avais à faire revivre ici. Sur l'homme privé, sur sa vie extra-scientifique, je ne suis point en mesure d'apporter le moindre inédit ; il va de soi que ses contemporains ont disparu et je ne puis que rappeler les maigres renseignements recueillis par la génération suivante¹.

1. Voir surtout : Ém. Espérandieu, *Revue épigraphique*, t. I



Robert Knight Mowat naquit à Londres, le 19 juin 1823, d'une famille écossaise originaire des îles Orcades ; mais il était tout enfant quand son père obtint la naturalisation française, et en outre la situation de directeur civil des ateliers de fusées à la Pyrotechnie militaire de Metz. C'est dans cette ville que le jeune Robert commença ses études, en qualité d'externe au lycée. A l'époque, le musée local, assurément, devait se réduire à peu de chose ; sa fondation était des plus récentes (1822) et il n'a pris que peu à peu le développement que l'on sait¹. Il n'est cependant pas défendu de supposer que le collégien, d'esprit très éveillé comme il devait le prouver dans l'âge mûr, profita de toutes les ressources offertes par la paisible cité provinciale, et que les prédilections de Mowat pour le gallo-romain dérivent en partie de l'initiation première que se procura sur place l'adolescent.

Déjà, vers la douzième année, ne s'intéressait-il pas aux vieux sous ? Sous Louis-Philippe, une large tolérance donnait libre cours aux espèces les plus invraisemblables : tournois ou autres pièces des Bourbons et, par fortune, billon romain ou bronze gaulois sortaient sur le marché des poches des paysans. Mowat et des camarades convertis à ses goûts achetaient ces vieilleries à bon compte ou même les troquaient contre monnaie plus neuve. Tel fut le commencement de son médaillier. Cette passion fut encouragée par un officier numismate, auquel des amis le présentèrent, l'éminent de Saulcy, qui enseigna la mécanique à l'École militaire de Metz jusqu'en 1842.

Néanmoins, c'est dans une voie très différente que le collectionneur juvénile s'engagea tout d'abord : il fut

(1913), p. 91-94 (avec portrait) ; A. Dieudonné et F. de Villenoisy, *Revue numismatique*, 4^e série, t. XVII (1913), p. 117-120.

1. Les progrès en sont retracés par M. Ém. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, Paris, t. V (1913), p. 378.

admis en 1844 à l'École polytechnique, puis à l'École d'application d'artillerie, ce qui le fit revenir à Metz. Les circonstances, presque aussitôt, lui donnèrent un rôle. Un régiment s'était mutiné, protestant contre les sévérités maladroites du colonel. Les officiers se dérobaient, l'autorité militaire délégua les élèves de l'École auprès des meneurs : de ceux-ci, plus d'un fut persuadé par l'adresse et la calme raison de Mowat.

Que devint-il ensuite ? Je perds sa trace et brusquement la retrouve à propos d'un acte des plus honorables. Quand Napoléon III voulut appuyer son coup d'État sur un plébiscite illusoire, il admit au vote l'armée dont il se sentait maître. Même parmi elle s'élevèrent des voix courageuses pour refuser l'approbation à un acte de violence. Du nombre était celle de Mowat. Ce que sa carrière en souffrirait, il ne l'ignorait pas, mais, dans un cas de conscience, il était incapable de transiger.

Il avait cependant déjà le grade de capitaine quand survint la guerre de Crimée ; elle lui ménagea une mission de premier plan. Il eut à commander l'une des quatre batteries qui, du Mamelon vert, dominaient le pont de Traktir¹, sur la rivière de la Tchernaa ; elles défendirent cet important passage contre une armée russe de secours, qui tenta sur ce point, le 16 août 1855, une inutile diversion, et contribuèrent au bombardement de la tour de Malakoff, enlevée d'assaut le 8 septembre. Sur le long et terrible siège, notre confrère, paraît-il, racontait de nombreuses et piquantes anecdotes ; l'une d'elles mérite d'être rapportée, pour ceux qui ne l'auront pas recueillie de ses lèvres. Un jour, en plein bombardement, un officier russe se dressa bravement sur la tranchée et, d'un geste large, salua ses ennemis. Mowat, transporté d'instinct par un pareil élan, bondit sur le parapet qui protégeait ses pièces

1. Dès cette époque, il s'intéressait à l'onomastique. M. Salomon Reinach signale (*Revue archéologique*, 1912, t. II, p. 424-425) l'ardeur avec laquelle il critiquait l'expression courante : bataille de Traktir. « Traktir signifie auberge ; on doit donc dire : du Traktir. »

et rendit le salut. N'allons pas croire que ce récit trahît la moindre vanité. Ce qui enchantait le narrateur, c'était la chevaleresque bravoure de l'adversaire. Il tenait d'autant plus à vulgariser ce menu fait qu'il avait l'armée russe en haute estime. « En Crimée, disait-il, Russes et Français, lorsqu'ils ne se battaient pas, s'entendaient à merveille. » S'ajoutant à des témoignages qui me sont personnellement arrivés, cette déclaration m'étonne moins que quiconque. La malheureuse expédition d'Orient avait brouillé deux cours; elle devait contribuer à rapprocher deux peuples.

Suit une période fort obscure pour moi de l'existence de mon prédécesseur. Pourtant, sous la fin de l'Empire, son nom pénètre dans un milieu nouveau, celui-là même auquel il devra d'échapper à l'oubli. Notre officier, qui a quelques loisirs, est un lecteur régulier de la *Revue archéologique* : l'intérêt qu'il y prend lui suggère la pensée d'une collaboration, pour laquelle il invoque d'abord timidement son titre d'abonné. On insère, en 1866, deux courtes « lettres » qui déjà font pressentir la manière de l'auteur et l'ordre de questions dont il sera préoccupé. De menus articles s'y ajoutent en 1868, 1869, 1870. Mais, au milieu de cette dernière année, éclate inopinément le grave conflit qui va peut-être enrayer cette vocation naissante. Point du tout; le hasard a fait qu'elle en profita.

*
* * *

Entre temps, à la longue, le quatrième galon était venu. Le commandant Mowat se trouva à la tête d'un groupe d'artillerie de l'armée de Châlons; il prit part aux combats de Mouzon, de Bazeilles et, blessé à la jambe, le 1^{er} septembre, par un obus qui avait éclaté sous son cheval, fut ramassé par l'ennemi sur le champ de bataille de Sedan.

Prisonnier! Ce mot sinistre passe dans nos lectures et nos conversations quotidiennes. Sa signification n'en est point affaiblie. Certes, les captifs d'il y a quarante-cinq

ans ont connu les affronts et les épreuves physiques, — beaucoup ne sont point rentrés dans leur patrie; — enfin l'espoir des revanches prochaines n'a pu longtemps les soutenir. Du moins, la rapidité foudroyante des succès faciles n'incitait pas le vainqueur à des contraintes, à des sévices contraires au droit des gens. C'est aujourd'hui seulement que des combattants malheureux sont, outre-Rhin, les premières victimes d'une disette croissante de vivres et de bras. Au surplus, il y eut toujours des degrés dans la brutalité, des nuances d'une geôle à l'autre; Mowat, semble-t-il, était assez bien tombé.

Sa résidence obligatoire fut à Stettin, ville ingrate et très poméranienne, où s'unissent les seules beautés du commerce et du caporalisme, où le plus impénitent des rêveurs serait fort peu tenté d'opposer la vieille Allemagne des romantiques à la Germanie « organisée ». Mais le directeur du gymnase, — nous dirions du lycée, — mit une vaste bibliothèque à la disposition du pauvre désœuvré. Il faut croire que ce fonctionnaire, qui l'aida même pécuniairement, n'eut qu'une pensée de bienveillance, et non celle, plus maligne, de convaincre son obligé de la supériorité intellectuelle des Allemands. Décidément, depuis lors, ce peuple a fait de tristes progrès.

Mowat accepta. Il comprit sagement que la science est un domaine à part, où nul ne peut prétendre à un compartiment bien clos, isolé, où les haines les plus légitimes, les plus obligatoires ne sauraient empêcher les pénétrations réciproques. Un érudit messin l'avait présagé : « Vous reviendrez à l'histoire. » Il se souvint du pronostic et se mit au travail. Son champ d'études s'élargit : de la linguistique et des monnaies, il s'étendit à l'épigraphie.

Cette science était à l'ordre du jour. Mommsen lui assurait un bel avenir en faisant prévaloir le classement géographique des textes. Après les *Inscriptiones regni Neapolitani*, où s'affirmait la méthode définitive, venait de paraître le premier tome du *Corpus* latin. C'est sur ces deux répertoires que se pencha avec persévérance l'étudiant de quarante-huit ans. Apprentissage plus lent que

par la lecture d'un manuel, mais bien meilleur pour l'assouplissement de l'esprit. Grâce à cette forte direction, le prisonnier de Stettin fut à peine un autodidacte; on pourrait le compter parmi les disciples de Mommsen. Le savant de Berlin, à ce moment, épanchait volontiers sa froide gallophobie. Mowat n'a jamais estimé ce caractère : l'homme témoignait, selon l'heure, et indépendamment des courants officiels, une courtoisie extrême, — je l'ai éprouvé comme bien d'autres, — et un brutal mépris, surtout pour les vaincus. Mais le savant en imposait à notre confrère, qui trouvait en lui un guide pour tous sujets de son choix et qui, à la même date, variant ses exercices, à la fois porté vers l'onomastique et désireux de perfectionner sa connaissance de l'allemand, entreprit de traduire l'important mémoire du même : *Die römischen Eigennamen*.

Rendu à la liberté, il fut envoyé à Rennes, sa dernière garnison. Sa vie, désormais, avait un but nouveau. Comme bien l'on pense, ce grand consciencieux n'eut garde de négliger son escadron du 10^e d'artillerie. Mais la carrière des armes ne lui offrait plus aucune perspective, et les heures de liberté qu'elle laisse avaient besoin d'un aliment. En Bretagne, il excursionnait, explorait les petits musées, les collections, cherchait les vieilles pierres; à Corseul, dans les Côtes-du-Nord, il fit revenir au jour une inscription tournée contre le mur de l'église. Seulement les moyens de travail lui faisaient défaut et il aspirait à jouir des ressources de Paris. Le ministre, le général de Cissey, lui avait promis le commandement du fort avancé de Palaiseau; la nomination n'était pas signée et déjà le portefeuille de la guerre passait à un autre titulaire, le général Du Barrail; celui-ci ne se sentit pas engagé par un simple projet du précédent; les choses en restèrent là. La déception de Mowat fut cruelle; il demanda aussitôt sa mise à la retraite. Prenant sans doute pour un coup de tête ce qui était un acte réfléchi, les bureaux lui firent attendre plusieurs années une libération bien méritée. Quand elle lui fut enfin accordée, en 1877, il alla s'établir

dans la capitale, sur la montagne Sainte-Geneviève. Une seconde vie s'ouvrait à son activité; on l'eût bien étonné alors si on lui avait prédit qu'elle durerait trente-cinq ans.

*
* *

Son nom était déjà connu avec avantage dans le monde des érudits. Membre de fondation de la Société de linguistique, en 1865, et membre assidu, il en fut président en 1878. Dans son discours inaugural¹, il retraçait les origines et les débuts de ce groupement, exprimait le regret qu'on ne s'occupât pas davantage en France de la langue gauloise². Son nom cesse en 1906 de figurer dans la liste des adhérents; il a dû se retirer à la dérobée, ne pouvant plus entendre et suivre les discussions. Il y avait longtemps participé, apportant des notes curieuses sur les étymologies, l'évolution de certaines formes, le sens de quelques mots rares, montrant une connaissance approfondie de dialectes très variés.

C'est aussi en 1878, le 6 novembre, qu'il fut élu membre résidant de notre compagnie, sans avoir accompli le stage ordinaire d'associé correspondant. Il remplaçait le baron de Guilhermy, comme lui né à Londres, comme lui animé d'une vocation précoce, développée et entretenue en marge d'une carrière qui n'y répondait pas, mais spécialiste d'une tout autre sorte que lui-même; et cependant, comme s'il eût pressenti et souhaité l'hommage au prédécesseur, depuis traditionnel, il est manifeste, par quelques-uns de ses articles, qu'il avait étudié avec grand intérêt l'œuvre de Guilhermy.

Le 14 décembre 1904, il se voyait attribuer, j'allais dire au choix, le titre de membre honoraire laissé libre par Alexandre Bertrand. Ses confrères avaient hâte d'affirmer leur gratitude envers des services exceptionnels. Bien

1. *Bulletin de la Société de linguistique*, n° 15, p. LXXII-LXXVI.

2. Sur ses travaux en cette matière, cf. J. Vendryès, *Revue celtique*, t. XXXIV (1913), p. 127 et suiv.

peu de sociétaires, en effet, ont déployé dans nos séances une ardeur, une diligence comparables aux siennes. Elles procédaient en partie, je le concède, d'un trait particulier de sa nature sur lequel il convient de s'arrêter.

Entré pleinement dans la production scientifique aux approches de la cinquantaine, il a dû se convaincre qu'il n'avait plus « l'âge des longs espoirs et des vastes pensées ». Il a bien, de-ci de-là, rassemblé sous un titre unique quelques essais n'offrant pas trop de disparates; il n'a publié aucun livre. En revanche, il a dispersé par centaines, ce n'est point trop dire, des mémoires, articles, notules de quelques pages, parfois de quelques lignes, avec lesquels, suivant une affirmation que je crois vraisemblable, on constituerait une vingtaine de volumes. Cet éparpillement même m'a fait renoncer, non sans ennui, à mon premier projet de joindre à cette notice une bibliographie complète des travaux de mon prédécesseur; elle remplirait trop de pages, et lui-même ne serait plus là pour s'excuser, avec son bon sourire, de submerger notre *Bulletin*. Il avait néanmoins, voilà près de trente ans, dressé semblable liste¹ jusqu'à 1887. c'est-à-dire pour le premier tiers de sa vie d'érudit, qui ne fut pas le plus fécond; il invitait les autres à imiter cet exemple; on ne l'a pas suivi; il n'aurait pas aimé sans doute à persévérer seul. La *Revue numismatique*² a, d'autre part, énuméré sommairement toutes ses contributions à la science des monnaies, qui l'accapara presque entièrement à compter de la date indiquée plus haut. Je me bornerai donc à définir sa manière. Son art indéniable de proposer en peu de mots, sur des questions bien circonscrites, une opinion et une controverse était des mieux appropriés à nos ordres du jour. Comme l'a dit M. Salomon Reinach³, « il

1. *Bulletin épigraphique de la Gaule*, t. VI (1886), p. 298-302.

2. T. XVII de la 4^e série (1913), p. 117-120; voir aussi dans la *Gazette numismatique française* de notre confrère M. Mazerolle, t. IX (1905), p. 113 et suiv.

3. *Revue archéologique*, loc. cit.

n'avait pas son pareil en *micrographie* ». Pour achever le portrait, au prix de force néologismes, j'ajouterai : ni en *microscopie* ou *microphilie*.

Il n'aime pas seulement les petites notices ; il cherche passionnément les petits sujets et les petits objets. L'onomastique, d'où il était parti, le rendait attentif à un mot, une forme isolée. La tendance ainsi acquise, il la conserve partout, en épigraphie, en numismatique. Je ne voudrais pas donner à entendre que seules les inscriptions très courtes l'ont retenu ; encore ne serait-ce qu'un peu d'exagération. Nous le trouvons curieux des diplômes militaires ; mais ces textes assez longs ont la redondance administrative ; les mêmes formules s'y répètent ; du dernier découvert, on n'attend qu'un renseignement nouveau sur quelque point de détail : une date à préciser, l'histoire à compléter d'un corps de troupes, d'une garnison, une lacune à combler dans quelque protocole impérial. Et tout cela devait séduire naturellement un ancien officier. Cependant il s'arrêtera davantage devant un fragment mutilé où subsistent quelques lettres, devant un graffite toujours laconique ; il demandera à tel bloc effrité la connaissance, intégrale et définitive, d'un nom propre, nom d'homme, de prince, de divinité, nom de peuple ou bien de lieu, et fera à cette occasion les rapprochements indiqués. Si, en épigraphie, il s'attaque à un sujet d'ensemble, son examen portera sur les sigles ou abréviations. Il s'est peu adonné à l'archéologie figurée ; il n'y était cependant pas étranger. On l'a vu occupé de quelques mosaïques, principalement des débris ; dans celle de Lillebonne, ce qui lui tire l'œil, c'est le sigle K dans un coin. On a de lui des communications très rares sur des statues gallo-romaines, de plus fréquentes sur des statuettes minuscules.

En face de tel ou tel monument, son regard se fixe d'instinct sur le menu détail, sur l'anomalie, la particularité singulière. Sur une stèle que voit-il ? Le bas-relief quelquefois ; mais plus encore l'intéresse la trace des

monnaies dont fut ornée la pierre où on les avait incrustées. Le répertoire de son choix, c'est, — parallèlement à tout ce qui met en jeu l'ingéniosité d'esprit : isopsépie, cryptographie, formules talismaniques, strophes cruciformes, carrés magiques, combinaisons secrètes de lettres, — la foule, généralement plus dédaignée, des pièces de vitrines : *calculi* pour les jeux, *tabulae lusoriae*, dés à jouer, lampes, cachets d'oculistes, bulles de plomb, couteaux, amulettes, moules, pesons et poids, sceaux, petites plaques votives de métal, bagues, tessères, tuiles légionnaires et, bien entendu, les médailles.

Mais, dira-t-on, si réduit que soit le plan d'une pièce, le graveur y sait introduire parfois bien des choses, un monde en miniature : il y rend la silhouette d'une statue, celle d'un temple ou de plusieurs, même une scène historique. Qu'à cela ne tienne ! Voulant à toute force trouver le fin du fin, Mowat, sur une monnaie, cherchera de préférence l'empreinte d'un poinçon plus petit et se livrera avec passion à l'étude des contremarques ; pour lui-même, chez lui, il en réunira toute une collection. Quand l'espèce examinée n'est pas contremarquée, il en néglige à peu près le type, d'habitude, et va tout droit à la légende. La numismatique, il ne l'aborde pas en artiste ; mais en outre je dirais pour un peu qu'il n'est pas foncièrement numismate ; la meilleure preuve que j'en puisse produire, c'est que la rareté ou l'état de conservation d'un exemplaire l'émeuvent médiocrement ; il ne se soucie guère non plus de la reconstitution des séries. Là encore, il reste avant tout linguiste et épigraphiste. Et de même, maniant ou regardant un vase, un anneau, une fibule, un bijou quelconque, il a d'abord envie, et souvent se contente, de déchiffrer une inscription, généralement un mot, sur l'anse, le manche ou dans un cartouche dissimulé¹. *In tenui labor*, telle eût pu être sa devise.

1. Cf. ses *Marques de bronziers sur objets antiques*, dans le *Bulletin épigraphique de la Gaule*, t. III (1883), p. 261-285.

*
* *

Quand fut fondé, en 1881, le *Bulletin épigraphique de la Gaule*, il attira à lui tout ceux qui devaient en France se placer au meilleur rang dans la science des inscriptions romaines. Notre confrère ne pouvait manquer d'en devenir un des principaux rédacteurs. Deux ans plus tard, après la mort prématurée de Florian Vallentin, il en assumait la direction. Il prit pour lui les besognes sans joie et sans gloire de chronique et de bibliographie; mais il n'en apporta pas moins une collaboration de première importance, et ses nombreux articles se bloquent aisément pour la plupart sous trois divisions essentielles.

Il composa en premier lieu un *Corpus* provisoire des inscriptions latines de Paris. La « Ville lumière », comme la qualifiait au berceau son nom de *Lutetia*, — dont Mowat lui-même avait indiqué¹ l'étymologie : *Loucetia*, la brillante, — lui procurait peu de textes, et la plupart, très courts, relevaient de cet *instrumentum domesticum* où il savait faire tant de jolies trouvailles. Ce travail sur matériaux secondaires témoignait d'une si heureuse méthode et d'une telle solidité que Mommsen le prit pour base d'un de ses cours de Berlin. Venait ensuite l'étude, dont j'ai parlé, sur ces sigles, dont l'auteur proclamait avec énergie le genre féminin. C'était enfin un essai développé sur la *domus divina* et la consécration des *divi*, avec tout l'appareil des textes qui l'établissaient à l'égard de chacun. Mowat, on le voit, tendait alors à réagir contre le penchant qui le portait aux pures monographies, et comme directeur il favorisait les vastes entreprises : le *Cours d'épigraphie* de notre confrère, M. Cagnat, vit le jour pour la première fois dans les numéros du *Bulletin épigraphique*.

Hélas! en dépit des concours éminents dont il bénéficiait, le vaillant périodique, peu soutenu financièrement, mourut, faute d'abonnés, après six ans d'efforts méri-

1. *Revue archéologique*, 1878, t. I, p. 94-108.

toires. On devine la déception de Mowat, qui pouvait concevoir l'ambition légitime de jouer, en quelque mesure, le rôle d'initiateur, de chef de file. Ce n'est pas par l'enseignement qu'il avait chance d'y parvenir; il était déjà bien tard pour lui. Quand il se risqua à briguer une chaire du Collège de France, sa candidature se heurta à des concurrences redoutables; l'ancienneté de l'âge le desservait plutôt, du moment qu'elle n'allait point de pair avec celle des titres scientifiques. Le *Bulletin*, par lui gouverné, l'aurait au moins mis en mesure d'exercer une action subsidiaire, mais efficace et enviable, même d'un point de vue tout désintéressé.

Le destin lui refusa cette haute satisfaction; il semble qu'il en soit demeuré quelque temps un peu désorienté : sa production se ralentit et, détail significatif, l'épigraphie n'y occupe plus qu'une place très accessoire. La *Revue archéologique* reçut cependant de lui un inventaire complet des inscriptions de la cité des Lingons conservées à Dijon et à Langres¹; mais sans doute son dossier sur le sujet était-il commencé depuis assez longtemps. Pendant quelques années il s'éparpille, se tient légèrement à l'écart; il arrête ses communications à l'Académie des Inscriptions, ne collabore qu'avec réserve au *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio, mal adapté à son tour d'esprit². Mais à la longue il se confine de plus en plus dans l'étude des monnaies. Ce sont les revues savantes vouées à ce programme qui désormais recueilleront la plus grande part de son activité : avant tout la *Revue numismatique* française, auprès de laquelle il se multiplia, et aussi, principalement dans les tout derniers temps de sa vie, des recueils analogues d'Italie, d'Autriche, de Grèce et d'Angleterre.

L'antiquité ne réussit pas à l'accaparer; non seulement il fut toujours très curieux de rattacher le présent au passé, — cherchant par exemple l'origine du nom de la

1. *Revue archéologique*, 1889, t. II, p. 363-379; 1890, t. I, p. 403-423; t. II, p. 26-62.

2. Il ne s'y chargea que de deux rubriques insignifiantes : *Con-sacrani* et *Dorsuale*.

Camargue, des cornes que le diable porte encore aujourd'hui dans l'imagerie courante, d'un usage étrange conservé dans un régiment britannique et qu'il expliquait à merveille en remontant jusqu'à la conquête romaine¹; mais il se laissa attirer par des problèmes, monétaires ou autres, plus rapprochés de notre époque et qui devaient lui rendre l'amusant souvenir des achats ou échanges négociés dans son adolescence. Notre Société lui doit un savant mémoire sur *l'Origine germanique du pied de roi et les caractères de la réforme des poids et mesures opérée par Charlemagne*; il y voyait une généreuse tentative pour mettre un terme au séculaire antagonisme de deux races. — Que de réflexions elle nous inspire à l'heure présente! — Ailleurs, il étudiait une monnaie de roi wisigoth, une ordonnance de Louis XIV sur le cours en Alsace des espèces étrangères, d'autres sur la circulation des écus français en Suisse; une médaille française du *Risorgimento* italien; des monnaies papales et florentines de la Renaissance; la destination des méreaux et l'usage frauduleux des jetons; un méreau de l'Eglise réformée de Troyes; le buste d'une comtesse d'Eu, etc... Tout cela nous prouve une fois de plus son ouverture d'esprit. Nous en aurons une confirmation curieuse en tâchant d'établir quelques groupements dans les travaux de sa vieillesse.

*
* * *

Chacun sait que, vers la fin du dernier siècle, l'Égypte commença de prendre une des toutes premières places dans les investigations du monde savant. Notre confrère, on le conçoit, ne pouvait à son âge s'engager dans les arcanes de la papyrologie. Mais son oreille, déjà paresseuse, n'en perçut pas moins les échos renvoyés par la vallée du Nil. Pour s'élancer vraiment dans cette voie pleine de promesses, il lui aurait fallu reculer toujours

1. *Archaeologia Aeliana*, 3^d Series, vol. III (1907), p. 213-228.

plus son horizon, pénétrer plus avant dans l'hellénisme avec lequel il n'avait jamais été très familier. Il avait bien jadis publié ou revu quelques inscriptions grecques; sur ce domaine, il ne se sentait pas parfaitement à l'aise; une méthode attentive et prudente ne rachetait pas entièrement l'insuffisance de la préparation initiale. On a dit avec raison qu'il étudiait « en Romain » la numismatique grecque elle-même; en effet, il en isolait l'élément latin, impérial; l'élément local, municipal, lui échappait d'ordinaire.

C'est cependant encore par les monnaies qu'il se mit en contact avec les choses d'Égypte : avant de dresser la *Bibliographie numismatique de l'Égypte grecque et romaine*¹, il avait déjà scruté le sens mystérieux des symboles qui, sur les pièces d'or répandues par les ateliers royaux des Lagides, commémoraient les fêtes dionysiaques d'Alexandrie. Un autre symbole monétaire, le vase sacrificatoire des reines d'Égypte, lui indiquait les traces d'une vaisselle de luxe devenue trésor culturel dans les temples affectés aux sépultures des Ptolémées; et le type d'une monnaie alexandrine de Domitien lui suggérait un rapprochement avec la peinture du portique de Naples mentionnée par Philostrate. Au Congrès d'archéologie chrétienne de 1900, il proposait une explication inédite de la formule IXΘΥΣ gravée sur les médailles d'Alexandrie.

L'Égypte, malgré tout, ne l'attira que peu d'années. Avec le temps, ses forces avaient baissé; il sortait moins de chez lui, se trouvait amené par suite à se contenter davantage des ressources qu'il y trouvait et à explorer mieux ses tiroirs. Il avait constitué peu à peu un médaillier, qui fut pour lui le point de départ d'un certain nombre d'études nouvelles. Elles portaient sur la technique monétaire, les essais de répétition pratiqués avant la frappe définitive, la division du travail dans les officines,

1. *Journal international d'archéologie numismatique*, t. III (1900), p. 344-350.

sur les martelages, abrasions et surfrappes et concernaient enfin principalement cette difficile question des contremarques sur laquelle l'illustre initiateur, Eckhel, avait jeté le discrédit par ce jugement sévère : *molesta materia*. Pourtant de Saulcy s'en était occupé. Le commandant Mowat ne se laissait point rebuter facilement ; il fournit à l'exégèse des contremarques une longue série de « contributions ».

Ce dernier mot, à vrai dire, il ne l'a guère employé ; ce serait le plus juste pour qualifier son œuvre : il n'a pas tenté une théorie générale ; il a élucidé nombre de problèmes détachés. Esprit analytique, intrigué par les microcosmes, il n'éprouve jamais le besoin de reconnaître le tout d'un sujet, de l'envisager dans son ensemble. Il l'abordera sous divers angles tour à tour, éclaircira des questions connexes et ce sera tout. Si d'aventure tel ouvrage de sa plume semble à cet égard me contredire, il faut remarquer que la matière traitée par lui échappe à toute synthèse. Il nous a donné, plus exactement envoyé, comme pour nous dire adieu, un long mémoire intitulé : *Les conspirateurs et les prétendants non reconnus par le Sénat, depuis Jules César jusqu'à Romulus Augustus*. Œuvre érudite, exacte, bien informée ; au demeurant, c'est une nomenclature. Les grandes entreprises l'intéressent, mais surtout celles qui établissent des inventaires. Il avait fait un rapport sur les papiers et documents recueillis par Léon Renier en vue d'un recueil des inscriptions romaines de la Gaule ; il a un jour exposé à cette place l'état des travaux de la commission du *limes* de Germanie et de Rhétie. Il a décrit par le menu des trésors monétaires nouvellement mis au jour (trésors de Monaco, de Tarse et d'Aboukir) et exposé ses vues, originales, sagaces, fruits d'une longue expérience, sur l'ordre qu'il conviendrait de suivre dans la confection d'un recueil général des monnaies antiques. Tout cela, on en doit convenir, se rapporte à des catalogues, à des répertoires et non à des doctrines.

Ce caractère typique de son activité fournit sans doute

une réponse à l'interrogation implicite que contient ce mot de M. Salomon Reinach : « On s'étonnait qu'il n'appartînt pas à l'Académie des Inscriptions. » Pour conquérir cette haute consécration, qu'obtiennent communément ceux qui apportent à l'édifice du savoir les grosses pierres de taille plutôt que le blocage, il lui a manqué, — une position officielle peut-être, — mais aussi le talent de se résumer soi-même, de concentrer ses recherches, et ce renoncement, souvent pénible, qui fait qu'on s'interdit de battre les buissons. On y courait volontiers, d'ailleurs, en sa compagnie; autant qu'agréable, c'était instructif. S'il examine des sujets minuscules, il a le don de les élargir; chemin faisant, il ouvre des parenthèses — et des aperçus. Il accumule les rapprochements, les emprunts à des sciences très diverses et met à contribution une mémoire qu'on devine fidèle, très fournie et pleine d'à-propos. Ses solutions de détail sont de celles qu'en d'autres disciplines on qualifierait d'élégantes; très ingénieuses, elles peuvent, à un moment donné, par l'effet de découvertes imprévues, se révéler inexactes; elles ont du moins rarement péché contre les règles de la critique. On conçoit qu'ainsi doué, ainsi outillé, il ait rendu de précieux services au Comité des travaux historiques et scientifiques.

L'utilité de ses conseils, ceux-là ne l'ignoraient point, savants ou amateurs de province, qui tant de fois firent appel à son obligeance inépuisable, et auxquels il adressait sans les compter, dans cette langue sobre et précise qui était la sienne, de longues consultations écrites. Ont-ils toujours, ces disciples ignorés, avoué la source de leur surprenante érudition? Notre confrère, en tout cas, n'a rien revendiqué de ses droits. Et lui, qui incarnait la probité, se vit un jour, pour une question de priorité touchant des inscriptions d'Amiens qu'il avait fait connaître, vivement pris à partie par un homme arrivé, Ernest Desjardins. Habituellement, les querelles de cette sorte s'éternisent; cette fois, je n'ai trouvé réplique ni duplique; la

réponse, courtoise, mais décisive, de Mowat¹ lui assura d'emblée le dernier mot.

Un homme de science n'a point pour juges ses seuls compatriotes, et l'opinion de l'étranger semble même à première vue mieux garantie. Il est vrai qu'elle tient compte, à son insu, des verdicts nationaux, des situations acquises; pour les honneurs officiels, académiques, il se fait, et c'est inévitable, une sorte d'échange spontané. Mais un indépendant, un isolé, n'a point son signalement tout prêt. Aussi l'on aime à voir quels suffrages lui sont venus, et notamment de l'Allemagne. En ce pays, la chose n'est pas d'hier, un nationalisme exubérant inspire souvent les critiques ou les silences; Minerve, sans fausse honte, fait de Mercure son parèdre; on ne ménage point au concurrent une publicité abusive. Or, Mowat fut là-bas estimé à son prix; peut-être le tempérament germanique a-t-il pensé se retrouver dans une méthode de travail qui ne se satisfaisait jamais de l'à peu près; notre confrère, autant que qui que ce fût, poussait l'enquête jusqu'au fond, *gründlich*. Les spécialistes d'Allemagne lui ont su gré d'avoir, un des premiers en France, reconnu aux médailles d'or d'Aboukir, dont un musée prussien tirait orgueil, une authenticité qu'on leur dénia d'abord chez nous et qui, en Angleterre, laissait hésitants les gens du métier². Il devint en 1907 membre d'honneur de la Société de numismatique de Vienne; il était depuis longtemps membre ordinaire de l'Institut archéologique de Berlin.

*
* *

En l'arrachant de ce monde avant l'affreuse tourmente où nous passons, la mort lui a épargné des émotions cruelles. Que n'eût-il pas souffert, héros de nos revers anciens, en repérant sur la carte, derrière la ligne sinueuse

1. *Revue archéologique*, 1882, t. I, p. 187-191.

2. Cf. R. Weil, *Zeitschrift für Numismatik*, t. XXX (1913), p. 318 et suiv.

qui délimite provisoirement deux types d'humanité inconciliables, au delà d'un saillant qu'elle couvre et renforce, cette ville de Metz où s'écoulèrent ses jeunes années et dont le poids des ans l'eût fait désespérer de voir la délivrance ! Et qu'aurait ressenti ce dévot pèlerin aux sanctuaires du passé, — lui qui, chez nous, se préoccupait de la protection des objets d'art ou d'antiquité conservés dans les lieux du culte et menacés par la rupture du Concordat, — en apprenant le long martyre des cathédrales et des églises de villages !

Sa fin fut digne de sa vie. Prévoyant l'approche du terme, il eut à cœur de témoigner qu'un homme peut ennoblir le souci de se survivre. Qu'allaient devenir ses collections, d'un intérêt si particulier, bien que son flair et sa patience en eussent principalement fait les frais, et dont un marchand eût tiré bon profit ? Son vœu fut deviné ; il accueillit avec sa bonne grâce coutumière et son désintéressement instinctif les offres qui lui vinrent du Cabinet des médailles, auquel il avait fait plus d'un don généreux ; une belle suite de cachets d'oculistes et de pièces contremarquées¹ a trouvé refuge, grâce à lui, dans notre Bibliothèque nationale.

Tranquille de ce côté, mais privé des joies de l'étude par les progrès d'un mal sans rémission, dont il suivait avec sang-froid le cheminement continu, il se permit encore deux inventaires, les derniers : celui des membres de sa famille qui auraient à annoncer une disparition, dont il laissait en blanc la date, et celui des collègues ou amis, à qui ce faire-part serait envoyé. L'un des nôtres a noté les mots suprêmes qu'il prononça, le 19 novembre 1912, au jour qui finissait le cinquième mois de sa quatre-vingt-dixième année : « A présent c'est la fin ; qu'elle vous serve d'exemple ; je vais vous montrer comment un homme doit

1. 410 monnaies contremarquées, d'époques très diverses ; cf. A. Dieudonné, *Revue numismatique*, 4^e série, t. XIV (1910), p. 412-413.

mourir. » Plus d'un dut suivre le convoi, à qui, discret et modeste, il n'avait point donné place dans sa liste.

*
* *

Et je crains fort, n'étant point numismate, pas même comme lui, d'avoir très mal mis en lumière l'œuvre scientifique du commandant Mowat. Puissé-je au moins avoir dignement retracé une noble existence ! L'usage respecté auquel je viens d'obéir m'a valu bien des lectures profitables — et une pointe d'émotion.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 1^{er} TRIMESTRE DE 1916.

Séance du 5 Janvier.

Présidence de M. P. GIRARD, président sortant,
et de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président élu.

Ouvrages offerts :

DELATTRE (A.-L.). *Un fragment de lampe chrétienne et une lampe entière*. Tunis, 1915, in-8°.

DURRIEU (P.). *Valona base d'une expédition française contre les Turcs projetée par le roi Charles VIII (1494-1495)*. Paris, 1915, in-8°.

E.-A. (G. D'). *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*. T. XIII : CUN-DES. Évreux, 1914, in-8°.

MAZZINI (U.). *Correzioni critiche di aluine date nel regesto del codice Pelavicino*. Genova, 1914, in-8°.

MERLIN (A.). *Guide du Musée Alaoui*. 2^e édit., s. d., 1915, in-8°, pl.

M. P. Girard, président sortant, prononce le discours suivant :

« Messieurs,

« Si les honneurs sont souvent une charge que l'on quitte sans regret, je n'en dirai pas autant de la présidence de notre Société. Ce fardeau que j'appréhendais, que je voyais avec crainte se rapprocher de moi un peu

plus chaque année, me semble aujourd'hui avoir si légèrement pesé sur mes épaules, que, près d'en être libéré, je ne puis me défendre de quelque mélancolie, tant votre bienveillance a su me le rendre agréable. Confiné dans des études auxquelles vos entretiens font généralement peu de place, étranger à ces recherches sur le moyen âge sur lesquelles s'édifient la plupart de vos travaux, j'ai le sentiment de vous avoir plus d'une fois étonnés par mon ignorance, à moins que, d'aventure, je ne vous aie désarmés par mon attention. Que d'horizons vous m'avez ouverts, et combien vous m'avez rendu sensible cette vérité, que plus on avance en âge, plus on s'aperçoit qu'on ne sait rien, ou si peu de chose, au regard du champ infini de la science, que ce peu est égal à rien. Je vous remercie pour tout ce que vous m'avez appris, et plus encore, peut-être, pour la manière dont vous me l'avez appris, car, en ces temps de patriotiques angoisses et d'inquiétudes, hélas ! trop justifiées pour des vies infiniment chères, vous avez, avec un amical empressement, répondu à mon appel, secondé mes efforts pour faire que nos séances fussent toujours remplies comme il convient qu'elles le soient. Que ceux qui n'ont pas ménagé leur peine afin que ce but fût atteint, que ceux aussi qui se sont spontanément offerts à animer nos réunions en y prenant la parole, soit pour de brèves observations, soit pour des communications développées, veuillent bien accepter l'expression de ma sincère reconnaissance. Grâce à eux, pendant cette année *terrible*, plus terrible cent fois que celle qui a déjà mérité ce nom dans notre histoire, nous sommes restés fidèles au devoir de toute société savante, qui est de poursuivre avec calme, dans les crises même les plus graves, sa vie scientifique. Une telle conduite porte en elle sa récompense, parce qu'elle est une image de l'ordre, et que l'ordre, où qu'il règne, l'activité raisonnée et volontaire sont encore les meilleurs antidotes contre la dépression morale. J'ajouterai qu'elle est d'un bon exemple, et que, si peu connus que nous soyons de la foule, en ces combles du Louvre où elle ne viendra jamais nous chercher, il

n'est pas de maîtrise de soi-même, de stricte observance d'une règle ancienne et vénérable, qui n'ait au dehors son modeste rayonnement. Vous l'avez bien compris, Messieurs, et, en dépit de vos préoccupations civiques ou des deuils de famille qui vous ont brisés, vous avez voulu que tout se passât ici comme à l'ordinaire. Soyez loués pour cette ferme attitude qui vous honore.

« C'est la tâche essentielle de votre président, avant de remettre à son successeur ses éphémères pouvoirs, de rendre hommage devant vous à ceux que nous avons perdus. Il se trouve que la liste, dans cette année douloureuse, en est relativement courte; nous allions même atteindre l'année nouvelle sans qu'aucun de nos confrères, membres résidants, nous eût été ravi, quand la mort sournoise est venu frapper, sinon l'un des plus jeunes, du moins l'un de ceux que sa vigueur apparente semblait mettre à l'abri, pour longtemps encore, d'un tel coup, notre cher et amèrement regretté Noël Valois. Vous vous rappelez avec quel bagage déjà considérable il sollicita vos suffrages, lorsque, le 9 décembre 1896, il se présenta à la place vacante par le décès d'Eugène de Rozière : une remarquable thèse, soutenue en Sorbonne, sur *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249), sa vie et ses ouvrages*, l'*Inventaire des arrêts du Conseil d'État (Règne de Henri IV)*, *Le Conseil du roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, qui achevait de mettre en lumière ses précieuses qualités d'historien érudit et pénétrant, et qui lui avait valu, en 1889, le grand prix Gobert, les deux premiers volumes de *La France et le Grand Schisme d'Occident*, tels étaient ses titres à votre choix, et je passe sous silence divers travaux de moindre étendue, mais d'une importance souvent capitale pour l'histoire ou l'histoire littéraire, publiés dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, ailleurs encore.

« A partir du moment où il fut des vôtres, Noël Valois, avec cette conscience et ce haut sentiment du devoir qui le distinguaient, donna à notre Société tout ce qu'il put

de son activité et de son temps, et vous n'avez pas perdu le souvenir des études précises et fines qu'il apportait à nos séances. Elles se rattachaient le plus souvent à ses recherches d'histoire, elles étaient le fruit d'heureuses rencontres faites par lui dans les bibliothèques de France ou de l'étranger. Il n'était point, à proprement parler, un antiquaire, c'est-à-dire quelqu'un qui s'est fait une spécialité d'interroger les monuments; ses instruments de travail, ses sources étaient les textes. Il s'en excusait parfois avec une modestie charmante, ce qui ne l'empêchait pas de parler, à l'occasion, en biographe il est vrai, mais aussi en critique éclairé et judicieux, de Jean Fouquet, de François Clouet ou de Fra Angelico. Vous vous souvenez de ce joli mémoire, conduit avec une méthode parfaite, qu'il inséra dans le volume de notre Centenaire et qui a pour sujet un fragment de triptyque, œuvre du maître de Fiesole, ayant fait partie de la collection Timbal avant d'appartenir à notre confrère. Ce petit panneau de bois peint sur fond or représente le Crucifiement, et dans le personnage agenouillé au pied de la croix, Valois, montrant l'inanité des hypothèses antérieures, reconnaît, avec beaucoup de vraisemblance, le cardinal espagnol Jean de Torquemada, célèbre amateur d'art et frère en religion de l'Angelico, auquel il aurait commandé ce triptyque vers 1447, à Rome, ou peut-être quelques années plus tôt, à Florence. Un goût héréditaire attirait Noël Valois vers la peinture, et s'il n'eût donné à ses travaux une orientation toute différente, il eût probablement écrit sur l'histoire de l'art avec autant de sûreté qu'il écrivit sur l'histoire proprement dite. C'était un esprit singulièrement fin, sans subtilité vaine; vous avez pu le constater dans diverses circonstances. La notice qu'il lut devant vous le 3 mars 1897 sur M. de Rozière, en vertu d'une décision de notre Société qui avait précédé de peu son élection, est un modèle de conscience, de convenance, d'appréciation compétente et délicate du savant et de l'homme auquel il succédait. Quand plus tard, à l'Académie des Inscriptions, il eut à faire l'éloge de l'helléniste Jules

Girard, dont il occupait le fauteuil, ce furent les mêmes qualités de psychologie déliée qu'il mit en œuvre, et on le vit aussi à l'aise sur ce terrain, qui lui était moins familier, que sur celui de l'École des chartes. Il excellait à faire revivre une figure, qu'elle appartint à l'époque contemporaine ou au moyen âge, et peignait un caractère de notre temps du même pinceau large et habile dont il ressuscitait un Jacques de Thérines, un Jean Rigaud, ou ce Jacques Duèse qui fut pape sous le nom de Jean XXII, et dont l'activité fougueuse et clairvoyante, autoritaire, impitoyable à l'hérésie a suggéré à notre confrère l'un des plus beaux et des plus vivants portraits qu'il ait tracés. Ses excellentes études avaient fait de lui un humaniste qui ne plia jamais sous le poids des documents, et dont la plume savait rendre, sans qu'il parût lui en coûter, à la réalité proche ou lointaine sa forme et sa couleur. A ses peintures se mêlait volontiers une pointe d'humour qui ne surprenait que ceux qui le connaissaient mal. L'année du Centenaire, il était secrétaire de notre Compagnie, et vous avez encore présent à la mémoire le tableau qu'il déroula sous vos yeux de son histoire, depuis les temps héroïques de l'Académie celtique jusqu'à nos jours; des applaudissements unanimes accueillirent ce spirituel morceau, dont la gaieté alerte et malicieuse contrastait quelque peu avec la solennité du lieu, lequel n'était autre que le grand Salon Carré du Musée du Louvre, mis obligeamment à la disposition de notre Société par le directeur des Beaux-Arts d'alors, le directeur actuel des Musées nationaux.

« Mais tout cela, pour Valois, n'était que l'accessoire; le principal, le fonds, c'étaient ses grands travaux historiques. Engagé dans l'examen de l'une des plus redoutables épreuves qu'ait eu à subir la papauté, il ne pouvait s'arrêter en chemin, et il n'y songea pas. Le tome III et le tome IV et dernier de son magistral ouvrage sur *La France et le Grand Schisme d'Occident* sont de 1901 et de 1902. Le 23 mai 1902, l'Académie des Inscriptions l'admettait au nombre de ses membres ordinaires. Je ne puis

me permettre d'exprimer une opinion sur cette œuvre importante. Ce qui y apparaît aux yeux d'un profane, c'est la lumineuse ordonnance d'une matière aussi complexe que l'histoire de ces quarante années d'un trouble profond dont souffrit la chrétienté tout entière. On demeure confondu de la puissance de cet esprit clair que n'accablent ni la masse ni la contradiction des témoignages, qui les domine, les contrôle, les juge et les emploie au mieux de ses intérêts, qui sont ceux de la vérité. Mais quel acquis et quelle spécialisation, si l'on peut dire, universalisée par un lent effort, suppose un pareil travail ! Quelle méthode apprise dès les jeunes années et dont on a gardé le pli salubre ! Quel solide jugement pour établir les responsabilités, pour les répartir équitablement entre les acteurs religieux et laïques de ce long drame d'où sortit momentanément diminuée l'autorité du Saint-Siège, sans profit, à ce qu'il semble, pour le pouvoir séculier ! Il ne m'appartient pas d'assigner à Noël Valois une place parmi nos historiens ; d'autres, plus autorisés, se chargeront de le faire ; mais je ne pense pas être contredit si je déclare que le *Grand Schisme d'Occident*, l'*Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII* (1906), *Le pape et le concile*, en deux volumes (1909), le mettent au premier rang des savants français qui se sont fait de nos jours une spécialité de l'histoire religieuse. Son inlassable activité n'était point, pourtant, satisfaite. Le trente-quatrième volume de l'*Histoire littéraire de la France*, distribué peu de jours avant sa mort, lui est dû en grande partie, et il contient, en dehors de quelques monographies assez courtes dont il est l'auteur, la belle étude à laquelle j'ai fait allusion sur Jean XXII, dont les 239 pages in-4° représentent l'équivalent d'un livre, et quel livre ! le plus captivant.

« Je ne veux pas revenir sur l'homme qu'était notre confrère ; je l'ai rapidement et très imparfaitement esquissé ici même sous le coup de l'émotion de sa fin imprévue¹.

1. *Bulletin*, 1915, p. 269.

Qu'il me soit permis, cependant, de rappeler que si, chez lui, le talent avait plusieurs faces, le caractère n'en avait qu'une : il était d'une droiture qui, dès l'abord, inspirait la confiance et ne tardait pas à conquérir l'affection. Sa chaleur naturelle se tempérail de réserve, mais *tempérer* est un terme impropre : sa réserve n'était qu'un voile qui masquait l'éclat de ses sentiments sans en atténuer l'ardeur; la flamme contenue jaillissait parfois, surtout au temps de sa jeunesse. Avec les années s'était élevée et élargie sa conception de la vie; il était un conseiller très sûr, qui eût été de plus en plus écouté. Si les différentes sociétés savantes dont il faisait partie ont perdu en lui un de leurs représentants les plus éminents pour le savoir et le labeur scientifique, je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que l'épreuve tragique que nous traversons l'avait encore grandi intellectuellement et moralement, et qu'il eût été l'un de ceux qui contribueront efficacement, ne serait-ce que par la seule vertu de l'exemple, à refaire la France de demain.

« A cette perte si sensible s'ajoute pour nous, Messieurs, celle de quelques-uns de nos correspondants nationaux ou étrangers. Le trouble général dans lequel s'est écoulée l'année qui vient de finir, la difficulté des communications internationales me rendent, je l'avoue, quelque peu suspecte la brève nomenclature que j'ai entre les mains; je souhaite bien vivement que des révélations ultérieures ne viennent point l'amplifier.

« Mgr Douais, mort évêque de Beauvais, n'était encore que l'abbé Douais lorsqu'il prit rang parmi nos correspondants nationaux le 3 avril 1889. Il était, à cette époque, attaché comme professeur d'histoire à l'Institut catholique de Toulouse et venait d'être honoré, au concours des Antiquités de la France, d'une « mention » pour la découverte et la publication qu'il avait faites, deux ans plus tôt, du cartulaire de l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse (844-1200), perdu au milieu des registres d'une paroisse où personne n'avait eu l'idée de l'aller chercher. C'était un curieux, ami des vieux livres, attentif aussi aux trou-

vailles de l'archéologie locale. On lui doit diverses études sur l'histoire des Albigeois, sur l'Inquisition dans le midi de la France, sur l'organisation des Frères Prêcheurs au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle. Dans toutes les sociétés qui l'avaient appelé à elles, il déployait une activité infatigable. Il fut secrétaire général de la Société archéologique du midi de la France et comptait parmi les membres de la Société de l'histoire de France. Ceux qui l'ont connu ont conservé le souvenir de son optimisme bienveillant, qui s'était mué, dans ces derniers temps, en bonté agissante et ferme. Devant les maux qu'il vit fondre sur notre pays, « son cœur — j'emprunte les paroles d'un de ses panégyristes — ne céda pas, mais ce fut sa santé. Soutenant son clergé, ses fidèles, tout son peuple souffrant, par la vertu d'un esprit averti par la science, éclairé par la foi, gardant jusqu'au bout le sourire de l'espérance, il mourut¹. »

« M. Auguste Rey, l'un de nos correspondants, depuis 1900, pour le département de Seine-et-Oise, n'était point, pour beaucoup d'entre vous, un inconnu. Beau-père de notre ami Bernard Haussoullier, de l'Académie des Inscriptions, s'il assistait rarement à nos séances, il vous y lut un jour un savant travail que vous n'avez pas oublié et qui figure dans le tome X de la septième série de nos *Mémoires*. C'est une étude sur le tombeau des Poncher, de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, sujet maintes fois traité, mais sur lequel notre confrère répand une lumière nouvelle en affirmant, avec preuves à l'appui, la collaboration de Jacques Bachot, l'un des « imagiers » déjà *italianisants* de l'école de Troyes, à la décoration de ce monument. En parcourant ces pages bourrées de références, et quelques autres, qui les avaient précédées de peu, sur *La fin de Jean de Poncher, petit-neveu de Semblançay*, qui croirait avoir affaire aux divertissements d'un ancien élève de l'École polytechnique et de l'École d'État-major, ayant démissionné pour devenir, à Paris, fondé de pouvoir d'agent de change, profession qu'il exerça pendant près de qua-

1. Henry Cochin, *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France* (18 mai 1915).

rante ans? Il en était ainsi, pourtant; Auguste Rey se consolait des chiffres par l'érudition, vers laquelle le portait un penchant naturel, qu'avaient encouragé deux voisins de campagne, ses amis Léopold Pannier et Arthur de Boislisle, le diligent éditeur des *Mémoires* de Saint-Simon. Il a beaucoup écrit, et justement à la campagne, ou inspiré par les séjours qu'il y faisait chaque année, durant la belle saison, au village de Saint-Prix, dont il fut maire, et maire modèle, profondément dévoué à sa commune et volontiers philosopant sur l'administration communale, comme l'atteste un important ouvrage où reparait le polytechnicien économiste qu'il était resté, et qu'il ne cessa d'être en dépit de ses goûts de recherche érudite. Mais c'est par ces goûts et par la façon charmante dont ils se manifestent dans son œuvre qu'il est surtout attachant. Sous le titre modeste de *Notes sur mon village*, il avait publié de nombreux opuscules concernant l'histoire de Saint-Prix et de la région environnante, et c'est une joie de le suivre dans ces récits pleins de choses, soit qu'il y évoque le passé de la vieille église, soit qu'il y fasse revivre quelques-uns des personnages, hôtes s'attardant ou visiteurs d'un jour de ce coin de l'Ile-de-France, tels que Boileau et M^{lle} de Bertouville, la Silvie, d'après l'auteur, de la célèbre romance, tels encore que les Sedaine, Paul-Louis Courier, la famille Hugo, tant d'autres. Puis ce sont de plus récents souvenirs, ceux de la guerre de 1870, consignés dans le volume intitulé : *Journal et impressions du maire et du curé de Saint-Prix pendant la guerre*; il s'agit de l'abbé de Gesne et de M. Carlin, l'un des prédécesseurs d'Auguste Rey à la mairie. Laissons cette période trop voisine de nous pour ne considérer que les époques antérieures : c'est là vraiment qu'apparaissent les services rendus par M. Rey à la petite histoire, à celle qui ressuscite les petites patries. Il prenait visiblement à ces résurrections un très vif plaisir; cela perce dans son style, souvent spirituel, et dans sa minutie de généalogiste scrupuleux. C'était un homme d'un commerce agréable et sûr; il représentait éminemment parmi nous cette classe

d'amateurs qui cherchent dans la science un délassement à des occupations plus pratiques et plus lourdes, qui voient dans le labeur purement intellectuel une noblesse et auxquels nous ne saurions faire trop d'accueil.

« Le capitaine Engelhard nous appartenait depuis 1907 en qualité de correspondant national dans l'Eure. Fils d'un commandant de la garde impériale, petit-fils d'un grognard de l'Empire, il était destiné à devenir un soldat. Il le devint et franchit rapidement les degrés de la hiérarchie. Quand éclata la guerre actuelle, déjà miné par l'affreux mal qui devait l'emporter, il ne put y prendre part. Son patriotisme en souffrit cruellement. Il s'en dédommageait comme il pouvait, en parlant, en écrivant; il était poète, et ses origines alsaciennes l'attachaient passionnément à l'idée de la revanche. Parmi de nombreuses poésies, il a laissé un manuscrit, le *Cahier de la Revanche*, où se trahissent ses regrets et ses espérances. Les hasards de sa carrière l'ayant amené à faire un assez long séjour à Lisieux, ce fut là qu'il se découvrit une sorte de vocation pour les recherches historiques. On lui doit un intéressant travail sur l'évêque Cauchon et son prétendu repentir après la condamnation de Jeanne d'Arc, ainsi qu'un grand nombre d'articles publiés, pour la plupart, dans des périodiques locaux, *Les événements de 1572 à Lisieux*, *Les chanoines-comtes de Lisieux*, *Voyage de François I^{er} en Normandie*, *Jeanne d'Arc et la critique contemporaine*, etc. Les circonstances et sa santé lui ayant refusé le bonheur de servir son pays par l'épée, il le servit par la plume; c'était trop peu pour ses désirs; c'est assez pour le devoir, et cela suffit.

« Ceux de nos correspondants que nous avons perdus à l'étranger sont, à ma connaissance, MM. Unger, Helbig, Garofalo et Polivanoff.

« Le premier avait été admis dans notre Société en 1871, le 28 juin, sur un rapport de M. Michelant, contre-signé par le vénérable Émile Egger. Cette date et ces noms nous reportent à des temps lointains, que les événements se sont chargés de rapprocher étrangement de

nos pensées. Professeur à l'Université de Christiania, M. Unger était notre unique correspondant en Norvège. Je n'ai pas à rappeler ici sa longue carrière scientifique, remplie en majeure partie par des travaux relatifs à l'ancienne littérature de son pays. Qu'il me suffise de mentionner, parmi ses œuvres les plus importantes et qui nous intéressent le plus spécialement, l'édition qu'il donna, en 1860, de la *Karlamagnus-Saga*, dans un programme de l'Université de Christiania. Il était, de l'aveu des juges compétents, un des savants étrangers qui connaissaient le mieux notre littérature du moyen âge et mérite à ce titre notre sympathie.

« Helbig, dans l'archéologie classique, était une grande figure. Tout jeune, a-t-il conté lui-même, il s'était montré collectionneur, épris d'observation, de classification, s'essayant sur les plantes, les minéraux, les fossiles, avant de passer aux monuments de l'art grec, étrusque et romain. Il possédait une qualité plus rare qu'on ne le pense chez ceux qui s'occupent d'études archéologiques : il savait voir, et comme ses connaissances étaient infinies, son cerveau ressemblait à une encyclopédie vivante où l'antiquité se trouvait répartie avec ordre dans autant de cases qu'il en fallait pour la contenir presque tout entière. Après de fortes études à l'Université de Göttingue, où il eut pour maîtres Sauppe et Curtius, puis à celle de Bonn, où il connut Otto Jahn et Welcker, il fut envoyé à l'Institut archéologique de Rome, et, dès ce moment, l'Italie fut sa seconde patrie. Attaché à la direction de l'Institut, qui avait alors à sa tête un homme aimable et réservé, d'une parfaite courtoisie, Henzen, admis dans la haute société romaine, élu membre de l'Académie des Lincei, c'est à Rome qu'il est mort, à soixante-seize ans, dans sa villa du Janicule, après une carrière traversée de bien des difficultés, mais étonnamment féconde. Je n'énumérerai pas ses multiples travaux. On y peut distinguer deux principaux groupes : ceux qui ont pour objet la peinture campanienne et ceux vers lesquels l'orientèrent les découvertes de Schliemann à Mycènes. C'est au second groupe qu'appartient son

ouvrage capital, *L'épopée homérique expliquée par les monuments*, dont la première édition parut en 1884, en allemand; une deuxième suivit en 1887; une traduction française, présentée au public par notre confrère, M. Collignon, fut publiée à Paris en 1894. Helbig en préparait laborieusement une troisième, qu'il n'acheva pas; l'art compliqué de la préhistoire de la Méditerranée orientale, le doute des esprits devant les problèmes qu'il soulève, l'incertitude, en somme, des résultats auxquels conduit une comparaison, impossible à serrer, entre les monuments et les descriptions d'Homère, tout cela, joint à l'âge, avait ralenti son ardeur. L'œuvre n'en restera pas moins comme un admirable essai auquel devront avoir recours tous ceux qui tenteront, par la même voie, d'éclaircir le mystère de l'Épopée; sans elle, peut-être, Reichel n'eût jamais songé à écrire sa belle étude, moins ambitieuse et, partant, plus probante, sur les armes homériques.

« Helbig aimait sincèrement la France, où il s'était fait des amis; il laisse un fils qui combat dans l'armée italienne. En 1894, il était entré à l'Académie des Inscriptions comme associé étranger, succédant à De Rossi. Vous l'aviez fait des vôtres l'année précédente. La déclaration de guerre lui fut un coup douloureux. Je tiens de mon confrère Salomon Reinach, avec lequel il était lié, qu'il conserva longtemps l'illusion que les États-Unis interviendraient, au besoin par la force, pour prévenir le choc formidable qu'il redoutait.

« M. Garofalo, professeur à l'Université de Naples, est l'auteur de nombreux mémoires sur l'antiquité grecque et romaine. Son ouvrage le plus important est une histoire des Allobroges dans laquelle il remonte aux origines de ce peuple, s'étend sur ses rapports avec les Ligures, les Gaulois, les colons grecs, sur ses destinées au temps de la conquête et de la domination romaines, réunit ce qu'on peut savoir de sa civilisation et de ses mœurs. Il avait publié un travail analogue sur les Helvètes, et divers articles sur les Gaulois de l'Espagne et du Portugal, sur les Celtes de l'Asturie et de la Lusitanie portugaise. La

question du cens sous l'Empire romain, particulièrement dans les Gaules, avait aussi sollicité sa curiosité, et on lui doit encore une étude sur la *Population de la Gaule au temps de César* et une *Géographie des Gaules sous l'Empire romain*. Vous voyez l'unité de cette grande et intelligente activité : elle s'était donné pour tâche l'examen de quelques-uns des problèmes qui intéressent nos origines nationales ; elle a donc droit au tribut de notre hommage reconnaissant.

« La nouvelle du décès de M. Polivanoff nous est parvenue par M. le baron de Baye, que la guerre, vous le savez, retient en Russie depuis le début des hostilités. Son Excellence Vladimir Polivanoff, membre du Conseil de l'Empire, grand maréchal de noblesse du gouvernement de Simbirsk, fondateur de la Société des Archives de cette ville, vous est connu par son exploration de la nécropole de Mouranka à laquelle M. de Baye prit part. Il y a près de vingt ans, notre confrère vous en présentait les résultats sous la forme d'une publication luxueusement illustrée et vous en disait l'intérêt pour l'histoire ethnographique et archéologique de la Russie centrale. M. Polivanoff était un ami de la France qui, par ses initiatives heureuses dans le domaine de la recherche scientifique et du développement de la vie intellectuelle, honorait grandement son pays.

« Il me resterait, Messieurs, me conformant à la coutume, à opposer aux tristesses de l'année les joies ou les fiertés qu'ont pu nous procurer, au cours de ces douze mois, les succès de nos confrères. Mais de ces succès, nous n'en avons point à enregistrer. Les académies, où la mort a frappé comme d'habitude, ont, jusqu'ici, estimé sage et décent d'ajourner toute élection à l'époque encore incertaine où les choses de France seront rentrées, sinon dans l'ordre, du moins dans le repos, et, d'autre part, je l'avoue, je ne me suis pas senti le cœur de feuilleter les palmarès officiels pour y chercher la mention de quelque travail de l'un de vous honoré d'une récompense assurément bien méritée. Ce sont d'autres objets, d'autres actes qui ont

attiré mes regards, ce sont les services rendus par plusieurs d'entre vous, les plus jeunes, à la défense nationale, dans les formations sanitaires, dans les états-majors ou même au front. Voilà les rivalités qui conviennent à l'heure présente, et voilà les récompenses qui priment toutes les autres, celles que décerne dans le secret de la conscience la pensée de l'austère ou périlleux devoir accompli simplement. Heureux et dignes d'envie ceux qui l'ont affronté ; c'est à ceux-là que vous me permettrez aujourd'hui d'adresser nos vives et affectueuses félicitations.

« Mais j'ai tort de dire que j'ai négligé les palmarès. L'un deux m'est par hasard tombé sous les yeux, et j'y ai vu citée à l'ordre du jour du dévouement obscur, du sacrifice quotidien la Croix-Rouge française, que préside notre cher et vénéré doyen M. le marquis de Vogüé. Réjouissons-nous de voir cette grande institution figurer sur la liste, toujours trop courte, des prix de vertu, comme pour marquer du sceau de la charité militaire une vie toute de bienfaisance et d'honneur.

« Je dois, en terminant, vous signaler quelques changements survenus dans notre Société. Si Georges Perrot, qui fut le maître de beaucoup d'entre nous et notre ami à tous, n'a pas encore été remplacé, le nombre de nos correspondants, nationaux ou étrangers, s'est légèrement, très légèrement accru : M. Esdouhard d'Anizy nous représentera dans la Côte-d'Or, M. Octave Roger dans le Cher, M. Sixten Strombonn en Suède, à Herserud, près de Stockholm, où il est conservateur du Musée Röhssort. A tous trois je souhaite la bienvenue parmi nous.

« Nous perdons comme trésorier M. Henri Martin, pour le récupérer comme deuxième vice-président. M. Chénon a bien voulu recueillir son héritage, du moins, a-t-il ajouté, jusqu'à la fin des hostilités. Souhaitons que les hostilités finissent le plus tôt possible, et que M. Chénon, après avoir été notre trésorier de la guerre, reste notre trésorier de la paix. Laissez-moi, en attendant, remercier son prédécesseur des dix années d'obligeante assistance qu'il a données à notre Compagnie. C'est grâce à lui que, récem-

ment, à l'exemple des bonnes femmes de France, elle a pu tirer de son bas de laine de quoi souscrire modestement, mais honorablement, à l'emprunt national. Il m'en voudrait de ne pas rappeler que, si c'est sur lui qu'ont pesé tous les soucis de l'opération, toutes les formalités et les interminables attentes, l'idée première en revient à notre cher confrère M. Omont.

« Puisque je suis entré dans la voie des remerciements, je n'aurai garde d'oublier le zèle de M. Espinas à s'occuper de notre bibliothèque et celui des membres de la Commission des impressions à faire en sorte que, malgré les lenteurs inévitables du temps de guerre, nos publications paraissent sans retard excessif. Vous savez tous ce que nous devons, pour la rédaction de notre *Bulletin* et la composition de nos *Mémoires*, à MM. Héron de Villefosse et Michon. J'ajoute qu'envers le premier nous sommes, en plus, redevables cette année des innombrables messages qui, de toute part, et notamment de la Russie et du Canada, nous sont parvenus en réponse à la belle protestation dont il avait pris l'initiative après le premier attentat, qui devait être suivi de tant d'autres, contre la cathédrale de Reims. Ces sympathies vibrantes d'indignation, envoyées de France ou de l'étranger, nous confirmeraient, s'il était nécessaire, dans le sentiment de la justice de notre cause et fortifieraient notre résolution de venger tous ces vieux monuments, orgueil de notre art et parure de notre territoire, dont les plaies ont été étalées devant vous par plusieurs de nos confrères, en particulier par MM. Jadart et Demaison.

« Messieurs, l'an dernier, Noël Valois, en quittant la présidence, m'enviait le plaisir qu'il escomptait pour moi de célébrer avec vous la victoire de la France et de ses alliés. Nous n'en sommes pas, hélas ! encore là. Mais où trouver plus de raisons d'espérer et de croire que dans ce qui nous entoure ? Sur quel point du globe et dans quelle période de l'histoire du monde a-t-on vu un peuple surpris, sans préparation suffisante, par un adversaire qui, depuis près d'un demi-siècle, méditait son coup de force,

se ressaisir après une série d'échecs, attaquer et vaincre, puis, profitant du genre de guerre qui lui était imposé, s'organiser sous le feu, décupler ses moyens d'action, se porter sur de nouveaux et lointains champs de batailles, et, malgré les erreurs et les fautes commises, malgré les défaillances mêmes, tenir en respect l'ennemi, le harceler, l'épuiser, avec une habileté sans cesse accrue par l'expérience et une ténacité, une constance dont, à la veille d'un effort pour lui si nouveau, il se serait jugé lui-même incapable? N'est-ce pas là déjà une victoire, la victoire remportée sur l'inertie, la légèreté, l'indifférence, la faiblesse, et n'est-ce pas un spectacle inattendu et saisissant offert à tous ces observateurs intimidés du dehors, qui n'osent encore en exprimer leur admiration, mais qui, bientôt, affranchis de leurs craintes, la crieront aux quatre vents du ciel?

« Il me plaît de finir sur cette espérance et, j'ose dire, cette certitude. J'invite M. Eugène Lefèvre-Pontalis à vouloir bien occuper le fauteuil que je lui cède et M. Émile Mâle à prendre la place de M. le comte de Loigne, que je remercie de son dévouement et que j'admire pour le courage avec lequel il a continué jusqu'au bout ses fonctions de secrétaire, en dépit du plus cruel des deuils, noblement supporté. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, au nom de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur du service des antiquités et des arts de Tunisie, la 2^e édition du *Guide du Musée Alaoui*.

« Ce Musée, établi dans l'ancien harem du Bardo, a été inauguré en 1888 et n'a cessé depuis de se développer. Sous l'habile direction de notre confrère M. Merlin, il s'est enrichi de pièces de premier ordre, notamment des antiquités découvertes au fond de la mer auprès de Mahdia, entre Sousse et Sfax. On se souvient qu'en 1907 des pêcheurs d'éponges trouvèrent en cet endroit le chargement d'un bateau, comprenant environ soixante colonnes de marbre et de nombreux objets mobiliers. Ce navire,

qui avait fait naufrage sur la côte d'Afrique au début du premier siècle avant l'ère chrétienne, renfermait également des bronzes très remarquables et d'une valeur exceptionnelle pour l'histoire de l'art grec; ils sont maintenant exposés dans les salles XIV à XVII.

« Douze planches en phototypie accompagnent le texte de ce guide dont les sobres notices permettent au visiteur de se faire une idée juste des richesses archéologiques de la Tunisie et d'en emporter un souvenir précis. »

Sur le rapport de M. E. Michon, M. le commandeur Marco Besso, présenté par Mgr Duchesne et M. le comte Durrieu, est élu associé correspondant étranger.

Séance du 12 Janvier.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

M. le comte Durrieu, membre résidant, fait la communication suivante :

« Notre *Bulletin* de l'année 1915¹ contient le texte d'une communication de notre confrère M. le comte de Loisne où est traitée, d'une manière savante, la question des portraits de Jeanne de Boulogne, fille de Jean II, comte d'Auvergne, qui fut la seconde femme de Jean de France, duc de Berry, le prince si célèbre par son amour pour les arts. M. le comte de Loisne a mentionné, à ce propos, des statues de Jeanne de Boulogne, l'admirable dessin d'Holbein, conservé au Musée de Bâle, qui a été exécuté d'après l'original, plus tard détruit, de la tête d'une de ces statues, enfin une des figurines en os sculpté du rétable offert à l'abbaye de Poissy par le duc de Berry, œuvre de l'art italien, conservée au Musée du Louvre.

« A la liste de ces représentations, il faut ajouter un petit portrait peint de Jeanne de Boulogne, rendu précieux par son origine certaine, et que j'ai eu occasion de

1. P. 119 à 122.

publier en 1906 dans la *Gazette des beaux-arts*, en tête d'un article sur *Les « Belles Heures » de Jean de France, duc de Berry*¹, manuscrit connu aussi sous la désignation d'« Heures d'Ailly », d'après le nom d'un possesseur du xix^e siècle, et qui appartient à M. le baron Edmond de Rothschild, mon confrère de l'Institut.

« C'est dans une miniature du manuscrit en question que se trouve ce portrait de Jeanne de Boulogne, faisant suite immédiatement dans le volume à un autre portrait, également publié par moi, qui est celui du mari de Jeanne de Boulogne, c'est-à-dire du duc Jean de Berry. La princesse est représentée en oraison, agenouillée devant un prie-Dieu drapé d'une étoffe fleurdelisée et qu'abritent deux rideaux pouvant glisser sur des tringles; le pan d'un de ces rideaux est soulevé par un des serviteurs de la maison ducale, qui tient une masse d'huissier. La tête, tournée de profil à gauche, est surmontée d'une couronne d'or à fleurons, posée sur les cheveux qui bouffent en masse à hauteur de la tempe, en laissant très dégagé le front, de forme bombée. De la couronne pend, en arrière, un voile d'étoffe blanche qui vient se rattacher par le bas à l'ample robe dont s'enveloppe le corps. L'ensemble du costume est simple, mais d'une grande élégance de coupe. L'image est de fort petite dimension. Néanmoins, comme je le disais déjà en la publiant pour la première fois en 1906, la confrontation avec le dessin d'Holbein du Musée de Bâle démontre qu'il s'agit bien d'un véritable portrait, visant à l'exacte ressemblance. Si réduite que soit la tête, on y reconnaît les traits distinctifs de la physionomie de Jeanne de Boulogne, tels qu'ils se trouvaient dans la statue dont Holbein a vu et dessiné l'original, son front découvert et bombé, ses cheveux massés vers les tempes, son nez à la Roxelane, son air de finesse intelligente.

« Les manuscrits qui, comme celui où se trouve notre portrait, ont appartenu au duc Jean de Berry avaient des origines variées. Les uns avaient été simplement achetés

1. *Gazette des beaux-arts*, année 1906, t. I, p. 265-292.

par le duc. D'autres étaient arrivés en sa possession par suite de dons qu'il avait reçus, ou par voie d'échanges. Enfin, il se rencontrait quelques volumes de choix, spécialement des livres de prières à son usage personnel, que le duc de Berry avait fait exécuter lui-même par des artistes attachés à sa maison et que l'on appelait « les ouvriers de Monseigneur ». Or, les « Belles Heures », possédées aujourd'hui par M. le baron Edmond de Rothschild, rentrent dans cette dernière catégorie en quelque sorte exceptionnelle. Sur le premier feuillet du manuscrit, le secrétaire du duc de Berry, Jean Flamel, a inscrit une note, disposée comme une sorte d'ex-libris, qui débute ainsi : « Ces « heures fist faire tres excellent et puissant prince Jehan, « filz de roy de France, duc de Berry, etc... » D'autre part, le livre est minutieusement décrit dans deux inventaires des biens mobiliers du duc Jean, dressés en 1413 et 1416, et leur description se termine par cette phrase : « Les- « quelles heures Monseigneur a fait faire par ses ouvriers. »

« Ainsi donc, le petit portrait de Jeanne de Boulogne que j'ai publié en 1906 et sur lequel j'appelle à nouveau l'attention se rencontre, non seulement dans un manuscrit provenant de son mari le duc de Berry, mais dans un manuscrit que le duc avait fait directement combiner et peindre par des « ouvriers » à son service. On peut supposer que, passionné pour les arts comme il l'était, le duc n'a pas dû se désintéresser du choix préalable des sujets à traiter dans les peintures du volume, et que c'est par conséquent à une galante intention de sa part envers sa femme que le portrait de celle-ci doit d'être venu prendre place dans les « Belles Heures » tout à côté du portrait de son époux, ou plutôt, pour être tout à fait exact, sur le verso du même feuillet dont le recto porte l'effigie du duc Jean. Ces considérations donnent évidemment un intérêt tout particulier, en même temps qu'une certitude absolue d'authenticité, à ce petit portrait de la princesse qui fut la seconde femme du duc Jean de Berry. »

MM. Bapst et Marquet de Vasselot présentent quelques observations.

M. Prinet doute de l'authenticité des armoiries qui figurent sur le prie-Dieu de la statue de Jeanne de Boulogne signalée par M. de Loisne.

M. de Loisne pense également que ces armoiries ont été refaites.

M. F. Martroye, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« L'emploi du terme *superstitio* dans plusieurs constitutions impériales rend utile d'en déterminer la signification pour l'interprétation de ces lois. De nombreux textes de Cicéron¹, de Tite-Live², d'Horace³, de Tacite⁴, de Justin⁵, de Lactance⁶, de saint Augustin⁷, de saint Isidore⁸, il résulte que, depuis l'époque classique jusqu'au vi^e siècle, le terme *superstitio* a eu constamment l'acception de vaine imagination de la crédulité. On le trouve employé à propos de cultes ou de pratiques religieuses, usitées chez les barbares ou importées à Rome, comme le montrent divers passages de Virgile⁹, de Tacite¹⁰, de Pline le Jeune¹¹ et de Festus¹²; mais toujours comme un qualificatif attribuant à ces usages, à ces croyances un caractère de superstition vaine, absurde ou odieuse.

« C'est dans le même sens de qualificatif défavorable que les constitutions de Théodose et de ses successeurs l'appliquent au judaïsme, aux sectes contraires à la foi catho-

1. Cicéron, *De natura deorum*, II, 28; — *De legibus*, II, 16; — *De divinatione*, I, 4; II, 72.

2. Tite-Live, lib. XXXIX, 16.

3. Horace, *Sat.*, II, 3, v. 77-81.

4. Tacite, *Ann.*, I, 28, 29, 79; XII, 59; *Hist.*, I, 11; II, 4, 78; III, 58; IV, 44, 61; V, 13; *Agricola*, 11.

5. Justin, IX, 7.

6. Lactance, *Divinae Institutiones*, IV, 28.

7. Saint Augustin, *De civitate Dei*, IV, 30; VI, 2.

8. Saint Isidore, *Etymologiae*, lib. VIII, cap. III, 6 et 7.

9. Virgile, *Énéide*, VIII, v. 188.

10. Tacite, *Ann.*, II, 85; III, 60; XI, 15; XIII, 32; XIV, 30; XV, 44; *Hist.*, IV, 81, 83; V, 8; *Germanie*, 39, 43, 45.

11. Pline le Jeune, *Ep.*, X, 97.

12. Pompeius Festus, *De significatione verborum*, XVI.

lique et, à l'époque où les empereurs allaient bientôt pouvoir affecter de douter de l'existence d'un reste de païens, au paganisme¹. Une seule constitution, d'ailleurs relative aux juifs, contient l'expression *cujuscumque superstitionis sint*²; mais rien ne permet de conclure de cet exemple unique, et si vague, que le terme *superstitio* désignait les religions étrangères par opposition à la *religio* de l'État. Des textes de Cicéron³, de Tite-Live⁴, de Valère Maxime⁵ et un texte des sentences de Paul⁶ prouvent, au contraire, de la façon la plus certaine, que le terme *religio* n'était point réservé à la religion de l'État romain et que les religions étrangères, même prohibées et déclarées perverses, étaient dénommées *religiones*⁷. »

M. Monceaux indique que dans le Code Théodosien *superstitio* désigne des sectes étrangères à l'Église catholique.

M. Chénon croit qu'il y a eu une évolution du mot qui a fini par signifier une secte dissidente.

Séance du 19 Janvier.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

DURRIEU (P.). *Les goûts archéologiques d'un pharmacien*

1. *Cod. Theod.*, XII, 1, 158; XVI, v, 10, 34, 39; VII, 6; VIII, 28; x, 20; *Const. Sirmond.*, 12. Cf. *Bulletin des Antiquaires*, 1915, p. 280 et suiv.

2. *Cod. Theod.*, XII, 1, 158 (13 févr. ou sept. 398).

3. Cicéron, *De legibus*, II, 15.

4. Tite-Live, liv. XXXIX, 8, 10, 15, 16.

5. Valère Maxime, liv. I, chap. III.

6. *Julii Pauli Sententiarum*, lib. V, tit. XXI, § 2 : *qui noras, et usu, vel ratione incognitas religiones inducunt, ex quibus animi hominum moveantur, honestiores deportantur, humiliores capite puniuntur*.

7. Dans Plaute, on trouve le mot *superstitiosus* employé avec le sens de devin. *Curculio*, vers 400 et suiv. (acte III, v. 27); *Amphitryo*, acte I, s. 1, v. 167; *Rudens*, acte IV, s. 4, v. 95.

militaire de l'armée française en Espagne sous le premier Empire. Paris, s. d., in-4°.

PRINET (M.). *Sceau attribué à la maréchaussée du duché de Bourgogne.* Paris, 1915, in-8°.

M. H. Omont, membre résidant, signale la cession récemment faite à la Bibliothèque nationale par les héritiers Buvignier, de Verdun, d'une très importante collection de pièces historiques sur la Lorraine et les Trois-Évêchés, recueillies jadis par le comte Emmery et l'abbé Clouët; c'est en quelque sorte le complément de l'ancienne collection de Lorraine et de la collection messine léguée, il y a quelques années, à la Bibliothèque nationale par notre regretté confrère Auguste Prost.

« Les documents, originaux et copies, qui composent cette collection, formeront plus de cent soixante volumes, dont la meilleure partie est relative à l'histoire de Metz et du pays messin, depuis le XII^e siècle jusqu'à la Révolution inclusivement. On y trouve, à côté de nombreuses pièces originales des XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, des lettres des rois Henri II, Charles IX, Henri III, de Catherine de Médicis, etc.; la correspondance des Praillon, agents de France à Metz au XVI^e siècle; les papiers d'un protestant célèbre du XVII^e siècle, Paul Ferry, de Metz; de très nombreux documents sur l'évêché, le chapitre et les abbayes de Metz et du diocèse; sur l'administration municipale de Metz, avec des comptes originaux des XV^e et XVI^e siècles; sur le parlement de Metz et les différentes juridictions du pays messin; sur le commerce et l'industrie en Lorraine, etc.

« La plus ancienne pièce de cette collection est une charte originale, avec sceau pendant de Bertram, évêque de Metz¹, datée de 1192; c'est sans doute l'une des plus anciennes chartes connues d'un évêque de Metz, c'est en tout cas le plus ancien titre connu qui fasse mention d'un hôpital à Metz², et on nous permettra d'en reproduire le texte :

Bertrammus, Dei gratia, Mettensis episcopus, omnibus

1. *Gallia christiana*, XIII, 752-755.

2. Voir la *Notice sur l'hôpital Saint-Nicolas de Metz*, par

ad quos littere iste pervenerint salutem. Dignum est et rationi consentaneum ut cum Dominus dicat in Euvangelio : « Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis¹ », et sibi impensa reputet que pro ipso pauperibus impenduntur, domus ille a Christi fidelibus majoribus et amplioribus sublevantur beneficiis, ubi pauperes hospitalitatem accipiunt et cotidie recreantur. Eapropter donationem illam quam pie recordationis predecessores nostri domui Hospitalis, in novo suburbio site, pro sua salute pia devotione fecerunt, ratam habemus et presentis scripti patrocínio communimus. Nulli ergo liceat hanc predecessorum nostrorum donationem ac nostram confirmationem infringere, vel ei aliquatenus ausu temerario contrarie. Si quis autem domum ipsam vel in predicta donatione de quartis videlicet, vel in aliis elemosinis a fidelibus sibi pro animarum suarum remedio collatis inquietatione aliqua fatigare forte presumpserit; indignationem Dei omnipotentis et beati prothomartyris Stephani et nostram incursurum se noverit, et donec resipiscens ad emendationem venerit, vinculo se cognoscat anathematis innodatum. Acta sunt hæc anno Dominice Incarnationis .M°.C°.XC° II°. , indictione .x^a. , epacta .iiij^a. , concurrente .iiij°. , anno vero pontificatus nostri .xiiij°. , domino Henrico Romanorum imperatore feliciter per Dei gratiam imperante. Amen. Amen. Amen.

« Sceau ovale, en cire rouge, sur lacs verts et blancs, représentant l'évêque, mitré, assis sur son trône, tenant sa crosse et un livre ouvert. Autour la légende : +BER-TRAM'. DĪ. GRA. [METEN]SIS EPC. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, lit, au nom

M. Loredan Larchey, dans les *Mémoires de l'Académie impériale de Metz*, 34^e année, 1852-1853, 2^e série, 1^{re} année, 2^e partie. Histoire-Lettres (Metz, 1853, in-8°), p. 173-228. La plus ancienne pièce citée par L. Larchey et conservée aux archives de l'hôpital est une bulle du pape Innocent III (1206), qui ne figure pas dans l'édition des lettres de ce pape donnée par La Porte du Theil. Cf. *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine*, 1^{re} année, 1888-1889, p. 197.

1. *Matth.*, XXV, 40.

de M. J. Formigé, associé correspondant national, une note sur les sépultures gallo-romaines de Bouillé-Courdault (Vendée) :

« M. Vallette dans une communication faite à la Société à la séance du 25 mars 1914¹, et MM. Vallette et Charbonneau-Lassay, dans deux articles insérés dans la *Revue du Bas-Poitou*², ont signalé et décrit la découverte à Bouillé-Courdault (Vendée) d'un groupe de tombes gallo-romaines. On a trouvé au même endroit un grand sarcophage de pierre entouré d'autres sépultures, dont un certain nombre par incinération, ainsi qu'une quantité de pièces de verrerie, de terre cuite, de fer, d'os, de bronze et d'albâtre : le tout est très bien indiqué dans les articles que nous signalons. Nous ne reviendrons donc pas sur le détail de la trouvaille.

« Il n'existe pas d'indication précise permettant de dater ces sépultures. Néanmoins, le caractère général des objets recueillis autorise à les placer à la fin du III^e siècle ou au début du IV^e; cependant, certains portent des ancres et des croix et cette constatation semble indiquer qu'une partie des tombes était chrétienne.

« Divers sondages opérés aux alentours un peu au hasard ont permis de découvrir un grand nombre de débris romains et cela sur une étendue qui dépasse 150 mètres sur 60. Il s'agit donc bien nettement d'un cimetière et non pas d'un petit groupe de tombes isolées. Ce cimetière a certainement duré longtemps, car les fouilles ont dégagé jusqu'à trois rangées de tombes superposées.

« Comment motiver la présence de ce cimetière important dans cet endroit isolé? C'est à première vue bien surprenant; il n'y a aux alentours aucune construction romaine. On m'a bien affirmé que, dans un champ, « le champ de la Croix », situé à 250 mètres environ au nord, on avait trouvé, il y a une cinquantaine d'années, des restes romains, fragment de colonne et parties de murs avec des traces d'enduits peints. Mais je n'en ai rien vu;

1. *Bulletin*, 1914, p. 161-162.

2. Année 1914, 1^{re} et 2^e livraisons.

du reste, cela pourrait provenir seulement d'une autre tombe et non pas d'une construction importante.

« En revanche, Bouillé dut être occupé depuis la plus haute antiquité. En effet, à l'emplacement du château situé à 200 mètres environ au sud des tombes, sur une petite butte, on a recueilli deux lames d'épées en bronze et des haches en pierre. Or, il existe entre le château et les tombes une des plus belles sources de la Vendée, qui naît dans un bassin d'environ trente mètres de diamètre, source d'une limpidité magnifique. Certaines légendes locales s'y rattachent : elle guérirait les maux d'yeux ; une procession organisée par un temps de grande sécheresse y aurait obtenu une pluie abondante, etc. Faut-il trouver dans ces pratiques un vestige du culte des sources si en faveur chez les Gaulois ?

« En ce cas, le centre religieux créé près de la source motiverait peut-être la présence du cimetière qui, sans cela, paraîtrait bien important pour une agglomération romaine supposée et si modeste qu'elle n'aurait laissé aucune trace.

« La région avoisinant Bouillé-Courdault se trouvait, au temps des Romains, sur le bord des immenses marais de la Basse-Sèvre. L'accès en était facile ; la voie de Nantes à Saintes la traversait. De plus, sa population devait être nombreuse puisqu'on y a fait un certain nombre de découvertes d'objets gallo-romains, par exemple à Benet, Le Langon, Nalliers, Saint-Sigismond, Saint-Médard-des-Prés, etc.

« Ces considérations peuvent peut-être expliquer la présence d'un cimetière important en un lieu vénéré où l'on aurait apporté les défunts pour les ensevelir. Le cas ne serait pas un isolé, puisqu'aux Alyscamps d'Arles on enterrait des morts amenés jusque-là de cités fort éloignées. »

M. F. Martroye, associé correspondant national, poursuit l'étude du sens du mot *superstitio*.

« Dans la littérature antérieure à l'époque classique, le

terme *superstitiosus* se trouve employé avec le sens de devin ou de sorcier. Plaute lui donne cette acception¹, et il a le même sens dans des vers, peut-être d'Ennius, cités par Cicéron². On y lit, en effet, le passage suivant : « O « ma mère, de toutes les femmes la meilleure, je suis en « proie à de superstitieuses visions ; j'obéis à Apollon qui « m'ordonne de prononcer des oracles. » *Missa sum superstitiosis hariolationibus*. Et Cicéron ajoute : « Poème... qui « exprime ma pensée, qui dit que la fureur³ produit ordinairement de véridiques vaticinations » ; il ne s'agit donc point de vaines imaginations. La signification exacte de ces mots *superstitiosis hariolationibus*, Cicéron semble l'expliquer quand il dit ensuite : « J'ai parlé le plus brièvement que je l'ai pu des oracles inspirés par les songes « et la fureur, de ces oracles que j'ai dit étrangers à « l'art⁴ » ; et au paragraphe suivant : « Comme je l'ai déjà « dit, ce n'est point à la divination naturelle, c'est à l'art « qu'il faut attribuer les explications qu'on obtient par « voie de conjectures ou bien en recueillant des observations sur les événements ; et c'est là le domaine des « aruspices, des augures, des devins⁵. » Cette distinction entre l'art et la divination naturelle est exprimée par le mot *superstitiosus* dans un autre passage d'Ennius, cité également par Cicéron⁶ : « Ce n'est point l'art, ce n'est « point la science qui les a fait devins ; ce sont de superstitieux prophètes. »

*Non enim sunt ii arte divini, aut scientia
Sed superstitiosi vates.*

1. Plaute, *Amphitryo*, acte I, s. 1, v. 167; *Curculio*, acte III, v. 27; *Rudens*, acte IV, s. 4, v. 95.

2. Cicéron, *De divinatione*, I, 31.

3. Cicéron définit en ces termes la fureur prophétique : « Il y a dans les esprits une faculté de pressentiment qui nous vient du dehors et que la divinité a renfermée en nous. Quand elle s'excite vivement, on l'appelle fureur ; c'est alors que l'âme est en quelque sorte séparée du corps et exaltée par une inspiration divine » (*De divinatione*, I, 31).

4. *De divinat.*, I, 32.

5. *Ibid.*, I, 33.

6. *Ibid.*, I, 58.

La divination dite superstitieuse est ainsi celle qui est due à l'inspiration naturelle et qui, étrangère à l'art, à la science divinatoire, lui est surajoutée. Le terme *superstitio* semble par conséquent avoir eu d'abord la signification d'excédant, de surplus ajouté à ce qui est établi. C'est le sens qui se retrouve dans la définition que Festus donne du mot *religiosus* : *religiosi dicuntur, qui faciendarum praetermittendarumque rerum divinarum secundum morem civitatis dilectum habent, nec se superstitionibus implicant*¹. Cette acception s'est conservée, concurremment avec celle de superstition au sens vulgaire, jusqu'au moyen âge, où le mot *superstitio* se voit usité pour désigner une vexation, un excédant exigé en surplus des prestations établies et ordinaires². »

M. Pallu de Lessert signale que dans les textes de droit *superstitiosus* signifie superflu, inutile, exagéré. En ce qui a trait aux choses religieuses, le mot *superstitio* indique une piété exagérée et bientôt s'applique à la sorcellerie. Désignant les superstitions indigènes, il s'est appliqué tout naturellement aux superstitions étrangères.

M. Cagnat approuve cette interprétation.

MM. Monceaux, Toutain et Martroye présentent quelques observations.

Séance du 26 Janvier.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

BÉGOUEN (comte). *Une copie inconnue des mémoires de Malenfant, greffier du parlement de Toulouse*. Toulouse, 1914, in-8°.

CHAPOT (V.). *Fossés et tranchées dans les guerres de l'antiquité*. Paris, 1915, in-8°.

1. Pompeius Festus, *De significatione verborum*, XVI.

2. Du Cange, *Glossarium med. et inf. latinit.*, v° *Superstitio*.

HÉRON DE VILLEFOSSE (A.). *Joseph Déchelette (1862-1914)*. Dijon, 1915, in-8°.

LOISNE (comte DE). *Portraits inédits de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal, de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York*. Paris, 1903, in-8°, pl.

M. J. Toutain, membre résidant, donne lecture de la communication suivante :

« Deux monuments de sculpture récemment découverts à Alésia, dans les fouilles de la Société des sciences de Semur, méritent de retenir l'attention des archéologues par deux détails en apparence inattendus et exceptionnels. Ces deux monuments sont : 1° la réplique du Satyre au repos exhumée en 1913 d'une cave située entre le théâtre et l'église primitive de Sainte-Reine ; 2° l'hermès d'Hercule trouvé en 1912 au lieu dit en Surelot, à l'extrémité ouest de la parcelle cadastrale n° 400. Le premier de ces monuments a été publié dans *Pro Alesia*¹, le second dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*².

« Le Satyre au repos d'Alésia se présente sous les traits d'un éphèbe, presque entièrement nu, sauf une draperie qui couvre son épaule gauche, debout, les jambes croisées, appuyé sur un cippe dans une attitude naturelle et reposée, accompagné d'un animal placé à sa droite et qui lève vers lui la tête et l'une des pattes de devant. Dans l'étude que j'ai consacrée à ce monument, j'ai évité de qualifier l'animal, dont la tête a disparu. Il me semblait imprudent d'y voir une panthère, comme c'est le cas pour la plupart des figures de cette série. Les quatre fortes mamelles placées par le sculpteur sous le ventre de la bête, la forme trapue et lourde du corps et de l'arrière-train ne conviennent guère à un félin ; enfin, bien que le morceau soit mutilé, l'aspect même donné à la peau ne saurait se prêter à la restitution d'une panthère. Notre érudit confrère, M. Hannezo, a bien voulu m'écrire, après avoir

1. Nouvelle série, t. I, p. 22 et suiv. (pl. I, II et III, fig. 1 et 2).

2. Année 1913, p. 418 et suiv. (pl. XLV).

examiné les reproductions qui accompagnent l'article publié dans *Pro Alesia*, qu'à ses yeux l'animal en question était une laie ou une truie. Je crois que son interprétation est exacte et judicieuse ; elle est certainement plus vraisemblable que toute autre. Le sculpteur qui a modelé le groupe d'Alésia a donc donné pour compagnon au Satyre non pas un félin, mais un animal de race porcine.

« L'hermès d'Hercule, d'autre part, n'est pas non plus conforme au type courant de l'art gréco-romain. « Si l'on « examine avec attention la tête de l'animal dont la peau « recouvre le torse du héros, on ne tarde pas à se convaincre qu'il est impossible d'y reconnaître une tête de « lion. Bien que tous les détails n'en soient pas d'une netteté parfaite, il est néanmoins aisé de remarquer qu'il « n'y a dans cette tête aucune trace de crinière, mais que « par contre la tête est celle d'un animal cornu. Lorsqu'on « regarde la tête de face, on voit en effet deux cornes disposées en croissant au-dessus de la partie médiane du « front ; à l'extrémité droite de la tête, on distingue « l'oreille de forme triangulaire ; celle de gauche a disparu dans la mutilation qu'on a fait subir à la statue pour la « transformer en gargouille ou en gouttière. Cette disposition des cornes et des oreilles et la forme même de « ces dernières sont caractéristiques des têtes de bovidés. » Après avoir observé que cet hermès d'Alésia était la seule image d'Hercule, aujourd'hui connue, qui présente cette particularité, je me suis efforcé de trouver dans la légende gréco-romaine du héros la cause de cette dérogation au type accoutumé, et non sans réserve j'ai proposé de l'expliquer par une allusion à l'épisode bien connu des vaches de Géryon.

« Aujourd'hui, rapprochant cet hermès d'Hercule de la réplique du Satyre au repos, constatant la présence dans chacun de ces deux monuments d'un détail anormal, je crois qu'il faut aborder une autre voie pour en rendre compte. Ici et là, nous sommes en présence d'une œuvre, dont le motif général est emprunté sans aucun doute à l'art gréco-romain, mais à laquelle une particularité assez

inattendue prête une curieuse originalité. Or, l'archéologie gallo-romaine connaît toute une série d'œuvres analogues. Ce sont les nombreuses images de divinités gallo-romaines, dans lesquelles la physionomie banale des dieux et des déesses se combine avec des attributs nettement étrangers à l'iconographie religieuse de la Grèce et de Rome. Il ne sera pas superflu de rappeler ici quelques-unes de ces images : le Jupiter à la roue, dieu chevelu et barbu, tenant, comme dit fort justement M. Renel, « le foudre « gréco-romain dans la main droite et dans la main gauche « la roue celtique à sept rayons ¹ » ; — le Dispaten ou le Silvanus au maillet : « assimilé par les Romains à leur « Pluton », écrit encore M. Renel, « il offre maintes fois « des attributs de Sérapis, d'autres fois il rappelle plutôt « Hercule, seulement la massue est remplacée par le maillet et la peau de lion par une dépouille de loup ; le « même dieu a fréquemment à ses côtés un loup ou un « chien ² » ; — la Diane assise de côté sur un sanglier, court vêtue, les bras et les mollets nus, les pieds chaussés de sandales, le carquois en bandoulière, un javelot à la main ³ ; — les nombreux Mercures, reconnaissables soit au pétase, soit à la bourse, quelquefois désignés formellement par une inscription, mais qui se distinguent du type classique tantôt par la physionomie âgée et le visage barbu comme le Mercure de Lezoux ⁴, tantôt par un attribut exceptionnel, le serpent cornu, comme le Mercure du groupe bien connu de Nérès ⁵, ou encore l'aigle sur lequel le dieu est posé, comme dans la figurine de bronze publiée par M. S. Reinach ⁶. On pourrait encore citer à titre d'exemple un petit Apollon de bronze, tenant le pedum et la flûte de Pan ⁷.

1. Ch. Renel, *Les religions de la Gaule*, p. 258.

2. *Ibid.*, p. 253.

3. S. Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, p. 50, n° 29.

4. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. II, n° 1609.

5. *Ibid.*, n° 1573.

6. S. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 82, n° 71.

7. *Ibid.*, p. 46, n° 22.

« Il n'est donc pas douteux que les Gallo-Romains aient pris de très larges libertés avec les types divins qu'ils ont empruntés à l'art de la Grèce et de Rome : amalgamant le type de Jupiter avec leur roue ou rouelle symbolique, celui de Pluton-Sérapis avec le maillet ou le barillet, celui de Diane avec le sanglier, modifiant la physionomie classique de Mercure tout en lui laissant ses attributs caractéristiques, transférant de Silvain ou de Pan à Apollon le *pedum* et la flûte rustiques. C'est le même procédé que l'on saisit dans certains groupes, où se mêlent de pures images gréco-romaines et des idoles grossières et monstrueuses. L'exemple le plus typique de ces groupes disparates est le fameux autel de Reims, sur lequel on voit, au-dessous d'un fronton aplati dont un rat occupe le centre, Apollon et Mercure avec leur physionomie classique, placés debout à droite et à gauche d'un dieu accroupi, le front orné de bois de cerf, le cou ceint d'un torques, tenant sur son avant-bras gauche un sac dont sa main droite fait sortir de petits objets ronds, peut-être des glands ou des faines qui tombent devant lui entre un cerf et un taureau¹.

« C'est donc, malgré l'apparence, un fait pour ainsi dire normal en archéologie gallo-romaine que cette substitution d'une laie à la panthère dans la réplique du Satyre au repos, du taureau au lion dans l'hermès d'Hercule. Mais pourquoi la laie plutôt qu'une autre femelle, pourquoi le taureau plutôt qu'un autre fauve? C'est que le sanglier et le taureau étaient en Gaule des animaux sacrés, tandis que la panthère et le lion sont restés absolument étrangers à la religion gauloise. Le sanglier servit d'enseigne et de type monétaire à plusieurs peuples gaulois, principalement entre la Somme, la Loire et ses affluents, le Jura et le Rhin; il figure par exemple sur les monnaies des Sénon, des Éduens, des Séquanes, c'est-à-dire dans les parties de la Gaule voisine d'Alésia². Se fondant sur

1. Espérandieu, *op. cit.*, n° 3653; cf. A. Bertrand, *L'autel de Saintes*, p. 7 et pl. III.

2. Ch. Renel, *op. cit.*, p. 195-197. Cf. A. Blanchet, *Manuel de*

la fréquence des noms d'hommes et des noms de lieux dans lesquels on peut reconnaître le mot *Tarvus* ou *Taurus*, M. Renel conclut que le domaine du taureau sacré semble être « toute la Gaule de l'est, du centre et du nord-ouest, depuis le pays des Ambiens jusqu'à celui des Séquanes et des Helvètes, et depuis les terres des Trévires jusqu'à celles des Santons¹ ».

« Qu'un sculpteur gaulois ait donné une laie pour compagnie au Satyre dont il modelait l'image, qu'un autre ait jeté sur l'épaule d'Hercule une peau de taureau au lieu de la peau de lion accoutumée, il n'y a donc là rien qui doive nous surprendre. Tous deux ont agi en vrais Gallo-Romains. Leurs œuvres, après et avec tant d'autres, nous prouvent que nos ancêtres n'ont pas accepté servilement les importations gréco-romaines. Ils sont restés fidèles à leurs traditions nationales, et ce sont précisément ces survivances gauloises qui donnent tant d'intérêt, malgré leur laideur et leur maladresse, à nombre de statues, de reliefs ou de bronzes exhumés du sol de notre pays. »

M. Babelon observe que les divinités gréco-romaines se modifient d'une manière analogue en Égypte.

MM. Pallu de Lessert et Toutain présentent quelques observations.

M. É. Chénon, membre résidant, annonce à la Société que M. l'abbé Lescure, second vicaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, vient de découvrir dans le dallage de la nef de cette église une inscription qui semble inédite et qui concerne un des Pluyette. Il y a eu deux Pluyette : Jean et Nicolas. Jean fut principal du collège des Bons-Enfants-Saint-Victor au xv^e siècle. La date 1504 prouve qu'il s'agit, non de Jean, mais de Nicolas.

M. le comte Durrieu, membre résidant, à propos de la

numismatique française, t. I, p. 13 : « Le sanglier, dont la représentation surmonte souvent les enseignes, peut être à bon droit considéré comme le véritable emblème national de la Gaule. »

1. Ch. Renel, *op. cit.*, p. 197-199.

miniature dont il a parlé déjà et où se voit Notre-Dame de Paris, revient sur les représentations de Notre-Dame dans les miniatures. Une miniature des *Heures d'Étienne Chevalier* de Fouquet montre le chevet. Dans deux miniatures des *Grandes Chroniques* il y a également des vues de Notre-Dame. Mais on ne trouve nulle part l'intérieur.

« Dans les *Grandes Chroniques*, en revanche, figure une vue intérieure de la Sainte-Chapelle.

« Une miniature d'un Froissart du Musée britannique, représentant l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, montre aussi Notre-Dame et la Sainte-Chapelle. »

M. H. Martin, membre résidant, signale une vue de l'intérieur de Notre-Dame. La miniature se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal dans le Missel des évêques de Paris du commencement du x^v^e siècle, où un évêque officie dans une des chapelles de l'église.

Séance du 2 Février.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

M. E. Michon, membre résidant, dépose sur le bureau, au nom de M. Héron de Villefosse, membre honoraire, le volume de 1914 des *Mémoires* de la Société.

Sur le rapport de M. E. Michon, M. le commandeur Marco Besso, présenté par Mgr Duchesne et le comte Durrieu, est élu associé correspondant national.

M. le comte de Loisne, membre résidant, communique à la Société la photographie d'un portrait qui figure sur un volet de triptyque conservé au musée de Douai¹ et qui représente le vieux chroniqueur artésien, Nicaise Ladam, roi d'armes de l'empereur Charles-Quint.

« Agenouillé, de trois quarts à droite, devant un priedieu, les mains jointes, dans l'attitude de la prière, il est

1. N° 24 du *Catalogue*.

coiffé d'une toque de velours rouge brodée d'or et ses épaules sont couvertes d'un manteau fourré. Sa main droite est ornée de deux bagues. Sur le bras droit est passé un tabard en drap d'or de forme triangulaire, aux armes impériales : aigle à deux têtes chargé d'un écusson parti et écartelé de Castille, Léon, Aragon, Sicile, Grenade, Autriche moderne, Bourgogne moderne, Bourgogne ancien et Flandre. Près de lui est agenouillé son fils aîné et en arrière se tient debout saint Nicaise, son patron, tenant son chef entre les mains. Paysage à l'arrière-plan. Le personnage, aux traits réguliers, mais un peu vulgaires, paraît âgé d'une soixantaine d'années.

« Le panneau de chêne (0^m80 × 0^m26) sur lequel est peint ce portrait est le volet de droite d'un ancien triptyque conservé à Arras, avant la Révolution, dans l'église de Saint-Jean-en-Ronville, où Nicaise Ladam avait été inhumé. Il était placé au-dessus de son tombeau¹. Sur la face extérieure du panneau, la mort, appuyée sur une bêche de fossoyeur, est représentée en grisaille et on lit, en quarante-six vers, une inscription donnant l'abrégé de la vie du personnage².

« Né à Béthune en 1465, Nicaise Ladam, qui, dans ses écrits, prit souvent le pseudonyme de « Le Songeur³ », fut successivement roi d'armes de l'empereur Maximilien, puis de Charles-Quint, sous le nom de *Grenade*, et suivit ce dernier dans ses nombreux voyages. Vers la fin de sa vie, il fut nommé prévôt de Bapaume, gouverneur-concierge de son château ; mais il résigna ces fonctions pour passer ses dernières années à Arras, où il mourut le

1. Voir de Loisne, *Épigraphie ancienne de la ville d'Arras*, Arras, 1909, in-4°, p. 185, n° 410. L'église de Saint-Jean-en-Ronville a été détruite en 1792.

2. Cette inscription a été publiée, pour la première fois, par le P. Ménestrier, *Recherches sur le blason*, t. II, p. 145. Cf. *Mémoires de l'Académie d'Arras*, 2^e série, t. VIII, p. 349 ; de Loisne, *op. cit.*, p. 185, note ; *Catalogue du Musée de Douai*, p. 56.

3. Brunet, *Manuel de librairie*, t. V, p. 441-442.



*Portrait de Nicaise Ladam.
Volet de triptyque attribué à Jean Bellegambe.
Musée de Douai.*

28 septembre 1547, à l'âge de quatre-vingt-deux ans¹. Il est surtout connu par une chronique rimée (1488-1546), dont plusieurs exemplaires manuscrits sont conservés dans diverses bibliothèques², et qui est plutôt un long panégyrique de Charles-Quint qu'une œuvre historique. Il est aussi l'auteur de plusieurs épitaphes et écrits, en vers et en prose, imprimés à l'époque, en caractères gothiques³.

« Quant au portrait, qui fait l'objet de cette communication, c'est une bonne œuvre de l'école flamande du premier tiers du xvi^e siècle, qui présente tous les caractères

1. Voir sur Nicaise Ladam, *Arch. du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, 2^e série, t. III, p. 461, et t. V, p. 422; van Aremberg, dans *Biographie nationale de la Belgique*, t. XI, p. 15-21; *Bulletin de la Commission historique de la Belgique*, t. XI, p. 226 et suiv.; A. de Cardevacque, *Dictionnaire biographique du Pas-de-Calais*, p. 307-308; Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 560, v^o Joannes Adam; de Loisne, *Épigraphie de l'arrondissement de Béthune*, art. Lozinghem; Michaud, *Biographie universelle*, t. XXII, p. 422-423; Ulysse Chevalier, *Répertoire des sources historiques*, bio-bibliographie, t. II, c. 2733. Aucun de ces auteurs ne signale le portrait de Nicaise Ladam.

2. La bibliothèque d'Arras, avant son incendie, possédait plusieurs copies de cette chronique; une, allant de 1488 à 1541 (in-folio parvo papier; *Catal. Quicherat*, n^o 187¹); une autre, de 1544 à 1545 (*Ibid.*, n^o 187²); une troisième, de 1541 à 1546 (*Ibid.*, 187³); une quatrième enfin, de 1488 à 1525 (*Ibid.*, n^o 298). La bibliothèque de Valenciennes en conserve une autre, allant de 1488 à 1545, sous le titre : *Chronique abrégée fait en rime par Nicaise Ladam, roy d'armes de l'empereur Maximilien, intitulé Grenade...* (*Catal. Molinier*, n^o 661, fol. 1-118). Une autre copie, à la bibliothèque de Bruxelles (mss. 14864 et 14865), va de 1488 à 1543. C'est celle qu'a analysée M. le baron de Reiffenberg dans les *Comptes-rendus de la Commission royale d'histoire de Belgique*, t. III, p. 31-36; t. V, p. 31; t. VI, p. 310; t. VIII, p. 44, et t. XI, p. 266. D'autres copies existent aux bibliothèques de Lille (*Catal. Le Glay*, p. 27) et de Courtrai (1492 à 1545). Nous en possédons également une dans notre bibliothèque. Cf. Lelong, *Bibl. histor.*, t. II, n^o 1718; d'Héricourt, *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, t. VI, p. 310-316; Sanderus, *Bibl. des manuscrits de la Belgique*, t. I, p. 200; Lambin, *Messenger des sciences et des arts de Belgique*, 1835, p. 271-277.

3. Brunet, *op. cit.*

de la ressemblance. Nous n'hésitons pas, bien que l'historien de Jean Bellegambe ne l'ait pas catalogué dans son œuvre, à l'attribuer à l'auteur du célèbre retable d'Anchin¹. Même dessin ferme et facile, même coloris chatoyant du peintre douaisien qui a été surnommé « le maître des couleurs », même paysage à l'arrière-plan, suivant la tradition des anciens miniaturistes. De plus, comme dans le triptyque de l'Immaculée-Conception², la partie extérieure du panneau est peinte en grisaille. On sait d'ailleurs que Bellegambe³ avait une sœur qui habitait Arras, qu'il séjourna dans cette ville de 1530 à 1534⁴ et que c'est pendant cette période de sa vie qu'à la demande de Martin Asset, abbé de Saint-Vaast, il peignit les deux magnifiques triptyques qui, avant l'incendie de la cathédrale, décoraient le bras gauche du transept. On les a admirés à l'exposition du Petit Palais⁵.

1. Ce polyptyque a été légué par le D^r Escallier à l'église de Notre-Dame de Douai, dont il était, avant l'occupation allemande, le plus bel ornement. Voir, à son sujet, abbé Dehaisnes, *Étude sur le retable d'Anchin*, Arras, 1860, in-8°.

2. Deux volets de ce triptyque, qui provient des Récollets de Douai et qui a été peint en 1526, sont également conservés au Musée de Douai (*Catal.*, n° 23).

3. Voir sur ce peintre : Asselin et Dehaisnes, *Recherches sur l'art à Douai aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1864, in-8°; Mgr Dehaisnes, *L'œuvre de Jean Bellegambe*, Lille, 1890, in-8°; F. Brassart, *Jean Bellegambe, auteur du tableau de l'Immaculée-Conception* (*Souvenirs de la Flandre wallonne*, t. III, p. 162); Forster, *Voyage à Paris et en Bourgogne par la Belgique* (*Journal des beaux-arts* du 15 nov. 1865); Preux, *Résurrection d'un grand artiste : Jean Bellegambe* (*Souvenirs de la Flandre wallonne*, t. II, p. 81); Siret, *Dictionnaire des peintres*, t. I, p. 80-81; Vasari, *Le vite de pittori*, t. VII, p. 583-584; Wauters, dans *Biographie nationale de la Belgique*, t. II, p. 126-132; Id., *Jean Bellegambe de Douai*, Bruxelles, 1862, in-8°.

4. Voir Dehaisnes, *La vie et l'œuvre de Jean Bellegambe*, p. 145-147 et 159.

5. Ces deux triptyques, dont un représente l'Adoration de l'Enfant-Jésus, l'autre le Christ aux mains des bourreaux, avec saint Antoine et saint Roch, sur les volets latéraux (Dehaisnes, *op. cit.*, p. 148 et suiv.), avaient été enlevés de la cathédrale d'Arras avant

« Le panneau central du triptyque de Saint-Jean-en-Ronville a été perdu. Celui de gauche, conservé également au Musée de Douai, représente Jeanne Ricquart, première femme de Nicaise Ladam. Comme celui de droite, il disparut à la Révolution. Tous deux furent retrouvés, vers 1850, chez un brocanteur d'Arras, qui les vendit au Musée de Douai, où nous espérons bien les revoir, quand la malheureuse ville sera libérée du joug allemand¹. »

M. C. Enlart, membre résidant, annonce que deux nouvelles travées de la cathédrale de Soissons viennent de s'écrouler.

Il ne subsiste plus que la moitié de la nef.

M. M. Prinet, membre résidant, présente quelques textes qui démontrent qu'en français du moyen âge le nom *Aurais* ou *Aussais* désignait bien, comme on l'admet généralement, l'Alsace et non, comme on l'a récemment prétendu, le pays d'*Ajoie* ou *Elsgau*.

son incendie. Déposés dans une maison voisine, ils ont été fort endommagés par des éclats d'obus. Leurs magnifiques cadres de la Renaissance ont été réduits en miettes.

1. A la séance de la Commission départementale des Antiquités du Pas-de-Calais du 4 novembre 1854, M. de Linas déposait sur le bureau la copie d'un portrait de Nicaise Ladam, dont l'original appartenait à M. d'Hagérue, de Lozinghem. Cette aquarelle portait l'inscription : « Pourtraict de Nicaise Ladam, roy d'armes de l'empereur Ch^{es} V^e enterré à Saint-Jean-en-Ronville à Arras, l'an 1547, quadruple ayeul en ligne collatérale de Léonor le François, esc^r, s^r de Rigauville » (*Bulletin de la Commission départementale*, t. I, p. 242-243). Elle a été gravée par Mark, en reproduisant, dans le haut, les armes parlantes de Nicaise Ladam, intitulé *Grenade*, comme héraut ou roi d'armes : « d'azur, à 3 gerbes d'or liées du même, posées 2 et 1, à l'écusson d'argent, en cœur, chargé d'une grenade de gueules tigée et feuillée de sinople. » Il est facile de reconnaître que le prétendu original que possédait M. d'Hagérue n'était qu'une copie plus ou moins exacte, d'après le panneau du Musée de Douai.

Séance du 9 Février.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

CHAUVET (G.). *Notes sur les débuts de l'âge de fer. Hypothèse sur les amas de cendres de Nalliers (Vendée)*. Poitiers, 1914, in-8°.

— *Petites notes d'archéologie charentaise*. Nos IV et V. Angoulême, 1912-1915, 2 vol. in-8°, pl.

— *Préhistoire charentaise*. Caen, 1914, in-8°.

— *La préhistoire en Charente*. Le Mans, 1913, in-8°.

— *Projet d'aménagement des antiquités préromaines au Musée des Grandes-Écoles*. Poitiers, 1915, in-8°.

— *Trésor de l'étang de Nesmy (Vendée)*. Poitiers, 1915, in-8°.

FOOTE (R. B.). *Madras Government Museum. The Foote collection of Indian prehistoric and protohistoric antiquities. Catalogue raisonné*. Madras, 1914, in-8°.

MARCEL (chanoine). *Une chapelle de la Renaissance à la cathédrale de Langres*. Chaumont, 1913, in-4°, pl.

— *Le frère de Diderot : Didier-Pierre Diderot*. Paris, 1913, in-8°, pl.

— *Les livres liturgiques du diocèse de Langres*. 2^e supplément. Paris-Langres, 1912, in-8°.

— *Le Père Lacordaire à Langres*. Langres, 1914, in-8°.

— *Une tante de Molière au monastère de l'Annonciade de Langres. Sœur Marie-Alexis Poquelin (1609-1682)*. Paris, 1914, in-8°.

REA (A.). *Madras Government Museum. Catalogue of the prehistoric antiquities from Adichanallur and Perumbar*. Madras, 1915, in-8°, pl.

WICKERSHEIMER (Dr E.). *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris (1395-1516)*. Paris, 1915, in-4°, pl.

M. H. Omont, membre résidant, donne, au nom de M. Georges Guigue, archiviste en chef du Rhône, quelques détails sur une récente et importante découverte de documents historiques qui sont venus enrichir le dépôt des archives départementales.

« Au cours de réparations à la toiture de l'une des chapelles de la cathédrale de Lyon, des ouvriers ont fortuitement mis au jour, cachées sous des débris de toute sorte, quatre caisses de bois renfermant de très nombreuses liasses de parchemins et papiers provenant des archives de l'ancien chapitre métropolitain. Parmi les documents les plus importants ainsi découverts, il faut signaler le *Grand Cartulaire* de 1560, que l'on considérait comme perdu, de nombreux registres d'actes capitulaires de 1447 à 1734, et surtout plus de 700 pièces originales, du ix^e au xviii^e siècle, bulles de papes, diplômes d'empereurs et de rois de France, etc., en faveur de l'église de Lyon. Le plus ancien de ces documents est un diplôme original, le seul connu, avec un sceau admirablement conservé, du roi de Provence Charles, fils de l'empereur Lothaire I^{er} (861). »

M. L. Mirot, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Si l'histoire de l'hôtel royal Saint-Pol a été minutieusement étudiée par M. F. Bournon¹, cependant quelques points sont encore demeurés obscurs relativement à sa constitution et à son démembrement. Ce fut, on le sait, Charles V qui acquit, de 1361 à 1365, divers immeubles, dont la réunion forma le nouvel hôtel du roi. Ces acquisitions furent au nombre de quatre : en 1361, le Dauphin acquit l'hôtel du comte d'Étampes ; en 1362, celui des abbés de Saint-Maur ; en 1364, la demeure d'un bourgeois de Paris, Simon Verjal ; en 1365, l'hôtel des archevêques de Sens. Ces immeubles se trouvaient situés dans un quadrilatère formé par les rues actuelles : Saint-Antoine

1. *L'hôtel royal de Saint-Pol*, dans *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. VI (1879), p. 54-179.

au nord, Saint-Paul à l'ouest, du Petit-Musc à l'est, le quai des Célestins, anciennement rue des Barrés au sud. Mais on n'a pu encore situer exactement dans ces limites l'emplacement de ces diverses acquisitions, sauf en ce qui touche l'hôtel des archevêques de Sens. Grâce aux travaux de M. Prou et de M. Ch. Sellier, on sait que cet hôtel était situé sur le quai actuel des Célestins, tenait au nord à la rue des Lions-Saint-Paul, à l'est à la rue du Petit-Musc (sauf une partie de la maison d'angle, actuellement l'École Massillon) et qu'à l'ouest il se terminait à la hauteur du mur mitoyen des n^{os} 8-10 du quai des Célestins. Mais on ne sait rien de précis sur les trois autres immeubles.

« Il est toutefois possible de les déterminer, grâce à des documents contemporains et à un plan conservé aux Archives nationales, sous la cote S. 1066^a. Ce plan, ou mieux ce brouillon de plan, fut dressé au début du xviii^e siècle, vers 1710, par l'inspecteur du domaine, lors d'un procès provoqué par un édit de 1709 enjoignant aux propriétaires de parties aliénées du domaine royal de représenter leurs titres à l'enregistrement. Cette mesure fiscale fut appliquée à Paris à des portions de la rue Saint-Antoine que l'administration royale prétendait provenir de l'hôtel Saint-Pol, et que l'archevêché soutenait être de la censive de Saint-Éloi. Pour appuyer ses prétentions, l'inspecteur du domaine dressa le plan dont il est question, en se servant des contrats d'adjudication faits lors du lotissement de l'hôtel Saint-Pol. Disons de suite que ce plan, exact au point de vue de l'emplacement des lots et des contenances, est assez fantaisiste en ce qui concerne les limites sur rue, soit par négligence, puisqu'il s'agit d'un brouillon, soit intentionnellement. Quoi qu'il en soit, il ressort nettement de ce document que les deux parties principales de l'hôtel Saint-Pol, l'hôtel de la Reine et l'hôtel du Beautreillis étaient situés le premier rue Saint-Paul, le deuxième rue Saint-Antoine, et que l'on peut, grâce à ce plan, établir la distribution des hôtels qui, au xiv^e siècle, ont formé l'hôtel Saint-Pol.

« La première acquisition de Charles V fut l'hôtel du

comte d'Étampes, sis « lés l'église de Saint-Paul, tenant « d'une part au cimetière de lad. église et aux jardins de « l'archevêque de Sens, d'autre... ». Cette désignation semble bien indiquer que cet hôtel était rue Saint-Paul; le censier de Saint-Éloi du ^{xiv}^e siècle le confirme; on y voit en effet que, à côté du presbytère, se trouvait l'hôtel du comte d'Eu. Ce comte d'Eu était Gautier de Brienne, dont la fille et héritière, Jeanne, épousa Louis III d'Évreux, comte d'Étampes. Cet hôtel d'Eu et d'Étampes correspond donc à ce que l'on appela, du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e siècle, l'hôtel de la Reine ou la Court de la Reine, situé entre le presbytère de Saint-Paul et l'hôtel des archevêques de Sens et ayant sa façade sur la rue Saint-Paul.

« Si l'hôtel de la Reine correspond à l'hôtel d'Eu-Étampes, l'hôtel du Beautreillis correspond lui aussi à l'hôtel des abbés de Saint-Maur. Ce dernier immeuble, situé près de Saint-Paul, tenait d'une part à la maison de Robert de Saint-Yon et aux jardins de la maison d'Yolande de Flandre, dame de Cassel, vers le cimetière Saint-Paul, et au jardin du dauphin, c'est-à-dire à l'ancien hôtel d'Étampes, d'autre part à la maison d'Étienne le Tonnellier et à la rue du Petit-Musc; derrière, il aboutissait à une allée séparant le jardin de l'hôtel de Sens de celui du dauphin. Disons en passant que cette allée correspond vraisemblablement au tracé de la rue des Lions-Saint-Paul.

« Cette maison d'Yolande de Flandre, comtesse de Bar, nous est connue; elle était située rue Saint-Antoine; en 1358, Yolande donna cet hôtel, sis rue Saint-Antoine, hors la porte, tenant d'une part à Guillemette de Saint-Yon, d'autre à l'hôtel de Saint-Maur, à bail viager à Gautier le Blont et à sa femme; il fut ensuite possédé par le chancelier Pierre d'Orgemont et ses fils Nicolas et Guillaume; ce dernier le vendit à Hémon Raguier qui, avant 1423, en fit don à l'œuvre Saint-Paul. Cet immeuble formait les onzième et douzième maisons de la rue Saint-Antoine, après la rue Saint-Paul, du côté droit en allant vers la Bastille. Quant à la maison de Guillemette et de

Robert de Saint-Yon, elle appartenait, en 1462, à Gérard de Conflans, maître des comptes; on la connaissait sous le nom de *Maison du Pressoir* ou de la *Corne de Daim*. Or, en 1462, Louis XI fit don à Charles de Melun, bailli de Sens, de l'hôtel du Beautreillis ou de la Pissotte, donné par Charles VII à Antoine de Chabannes et confisqué par ce dernier à l'avènement de Louis XI. L'acte de donation royale indique que cet hôtel tenait, à l'ouest, à l'hôtel de Gérard de Conflans et au cimetière Saint-Paul, à l'est, à la maison de Jean Raquin et avait sa façade rue Saint-Antoine. La maison de J. Raquin était située rue Saint-Antoine; elle avait pour enseigne l'*Annonciation* et faisait à peu près le coin de la rue actuelle du Beautreillis. On peut donc, semble-t-il, l'identifier avec la maison possédée, en 1362, par Étienne le Tonnelier. L'hôtel du Beautreillis, comme l'hôtel de Saint-Maur, tenait à l'est à la rue du Petit-Musc, et on peut les identifier avec certitude.

« Quant à la troisième acquisition de Charles V, la maison de Simon Verjal, elle était située rue du Petit-Musc, sans doute entre le jardin de l'hôtel de Saint-Maur et l'hôtel de Sens, et disparut de bonne heure pour être englobée dans les jardins et dépendances de l'hôtel de la Reine.

« L'hôtel Saint-Pol ainsi constitué ne reçut plus qu'une adjonction. En 1418, Charles VI acquit pour loger les maîtres de son hôtel une maison rue Saint-Paul, tenant à l'hôtel d'Aumont, aujourd'hui hôtel la Vieuville; cette maison paraît bien représenter ce que l'on appela la maison ou l'hôtel des Lions.

« Habité par Charles V et Charles VI, l'hôtel Saint-Pol fut abandonné dès le règne de Charles VIII, et ce dernier prince en commença le dénombrement. Il donna l'hôtel du Beautreillis à Antoine de Chabannes qui se le vit confisqué en 1462; mais, en 1491, Charles VIII le rendit à son fils Jean de Chabannes, comte de Dammartin et de Saint-Fargeau. Louis XI donna à l'église Saint-Paul l'hôtel de la Reine; cette concession, renouvelée en 1519 par François I^{er}, ne fut jamais réalisée. Mais François I^{er} vendit en 1516 l'hôtel de Sens à Jacques Galliot de Genouillac,

grand maître de l'artillerie; l'hôtel des Lions fut donné viagèrement à Anne de Resnes, premier huissier à la Chambre; une partie de l'hôtel de la Reine à Gabriel de la Guiche.

« Mais le véritable dénombrement eut lieu lorsque le roi, par son ordonnance de Sainte-Menehould du 13 septembre 1543, eut ordonné de vendre et lotir les hôtels royaux, vieux et ruinés, dont il ne tirait aucun profit et dont l'aliénation procurerait, au contraire, un produit appréciable au trésor. L'hôtel Saint-Pol fut loti; on ouvrit sur son emplacement trois rues, deux perpendiculaires à la rue Saint-Paul, la rue Neuve-Saint-Paul, aujourd'hui rue Charles V, et la rue des Lions, et une autre rue parallèle à la rue du Petit-Musc, c'est-à-dire rue du Beautreillis. Divisé en trente-six lots, l'hôtel de la Reine fut vendu en 1544; l'hôtel du Beautreillis, divisé en trente-cinq lots, fut aliéné en 1555; le produit de la vente fut de 30,444 l., sans y comprendre l'hôtel de Sens, qui fut divisé en treize lots, mais dont les contrats d'adjudication ne nous ont pas été conservés.

« On peut, grâce à ces contrats et grâce au plan dressé au début du xviii^e siècle, tracer assez exactement les limites de l'hôtel Saint-Pol.

« Sur la rue Saint-Antoine au nord, il avait une façade d'environ 40 mètres; cette façade commençait à 30 mètres environ du passage Saint-Pierre et arrivait jusqu'à l'angle est de la rue du Beautreillis; là, toute une rangée d'immeubles privés séparait le jardin de l'hôtel de la rue Saint-Antoine jusqu'à la rue du Petit-Musc, sur une profondeur d'environ 30 mètres; à une égale distance de la rue Saint-Antoine, le mur de l'hôtel longeait la rue du Petit-Musc, presque jusqu'à l'angle du quai des Célestins; là se trouvait une maison appartenant à ces religieux et qui devint l'hôtel Fiaibet, depuis École Massillon; le long du quai, l'hôtel Saint-Paul avait une façade de 90 mètres, jusqu'au mur mitoyen des n^{os} 8-10 du quai, et par un angle droit rejoignait l'actuelle rue des Lions qu'il suivait jusqu'à la rue Saint-Paul; il présentait sur cette dernière rue une façade

d'environ 8 à 9 mètres, qui était l'entrée de l'hôtel des Lions, suivait, sur une profondeur d'environ 25 mètres, l'autre côté de cette rue, rejoignait à angle droit la rue Neuve-Saint-Paul. Des maisons particulières occupaient l'espace qui le séparait de la rue Saint-Paul entre la rue des Lions et la rue Neuve-Saint-Paul. Se dirigeant à l'ouest, le mur de l'hôtel rejoignait la rue Saint-Paul à l'angle sud de la rue Neuve-Saint-Paul et, sur une longueur de 55 mètres environ, avait sa façade sur la rue Saint-Paul, jusqu'au presbytère, représenté actuellement par le n° 28 des immeubles de cette rue. Suivant une ligne droite jusqu'à l'extrémité est du cimetière Saint-Paul, il rejoignait à angle droit la rue Saint-Antoine.

« Les lots achetés soit par des officiers de finance, soit par des conseillers au Parlement, mais surtout par des entrepreneurs de charpenterie, de maçonnerie et des marchands de bois, furent rapidement construits, et il ne resta bientôt plus aucune trace de ce qui fut pendant plus de soixante ans l'habitation préférée de Charles V et de Charles VI. »

M. le comte Durrieu, membre résidant, communique le texte d'une curieuse prière, attribuée à saint Léon, « pape de Romme », qu'il a trouvée dans un livre d'heures de la fin du xv^e siècle, à l'usage de Bourges.

« En dépit de sa haute attribution, cette prière, qui est donnée dans le manuscrit comme étant d'une efficacité suprême, présente, par l'étrangeté de sa rédaction, l'apparence d'une pratique de pure superstition. Ce sont des prières à dire au moment d'un duel judiciaire, pour écarter le diable, pour ne pas mourir de mort subite, pour écarter la tempête en pleine mer, pour guérir de la fièvre, etc. »

M. Enlart rappelle que le pape Léon était considéré comme un auteur magique : on le donnait comme l'auteur de l'*Enchiridion Leonis papae*.

Mgr Batiffol fait remarquer que la prière cabalistique du Missel de Bourges rappelle certaines prières gnostiques.

Séance du 16 Février.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

M. H. Clouzot, associé correspondant national, fait hommage à la bibliothèque de la Société d'une série de brochures du P. de La Croix, qui sont devenues introuvables.

« Ces brochures, condamnées par les supérieurs du P. de La Croix, ont été mises par lui au pilon. Le P. de La Croix voyait dans des bas-reliefs de Saint-Florent, qu'on considérait comme chrétiens, des déesses-mères. »

Le président adresse les félicitations de la Société à M. M. Prou, membre résidant, à l'occasion de sa nomination comme directeur de l'École des chartes.

M. H. Martin, membre résidant, présente quelques observations au sujet de la lecture faite par M. le comte Durrieu à la séance précédente de diverses prières singulières transcrites dans un livre d'heures.

« Ces prières sont tirées de l'*Enchiridion* attribué au pape Léon III, contemporain de Charlemagne, qui est encore en usage de nos jours parmi les personnes qui s'adonnent à l'occultisme.

« Souvent des mots inscrits au moyen âge sur des peintures, des objets d'art, des épées, mots dont le sens donne lieu à des interprétations diverses, devraient sans doute être considérés comme de simples formules magiques. »

MM. Prou, Dimier et Buttin présentent quelques observations.

Mgr Batiffol, membre résidant, examine l'opinion qui veut que la Chandeleur remplace l'ancienne fête des Lupercales.

MM. Durrieu, Toutain, Monceaux et Chénon présentent diverses observations.

Séance du 23 Février.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

- BRIQUET (C.-M.). *Le symbolisme et les filigranes*. Besançon, 1916, in-8°.
- LEFÈVRE (L.-Eug.). *Le portail royal d'Étampes et la doctrine de saint Irénée sur la Rédemption (II^e et XII^e s.)*. Paris, 1915, in-8°, pl.
- MICHON (E.). *Bibliographie des catalogues du Musée des antiques du Louvre*. Besançon, 1916, in-8°.
- *Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs*. Paris, 1916, in-8°, pl.
- TOUTAIN (J.). *Le culte du crocodile dans le Fayoum*. Paris, 1915, in-8°.
- *Les divinités domestiques du pays des Éduens*. Paris, 1915, in-8°, pl.
- *Rapport général sur les fouilles exécutées à Alésia par la Société des sciences de Semur en 1913*. Paris, 1915, in-8°, pl.

Mgr Batiffol, membre résidant, développe sa communication sur la fête de la Chandeleur :

« L'opinion qui considère la fête de la Chandeleur comme la suite de la fête des Lupercales, en ce sens que l'Église aurait substitué la fête chrétienne à la fête païenne, est une opinion que l'on peut dire classique, acceptée aussi bien par les historiens de la religion romaine que par les historiens de la liturgie catholique. Cette opinion ne serait pas nouvelle, s'il était vrai, comme on l'a cru quelquefois, qu'elle ait été énoncée pour la première fois par Bède, et j'avoue que l'autorité de Bède serait grande ici.

« Mais déjà, si l'on veut bien examiner de près le texte de Bède, on conviendra que Bède n'a pas énoncé si fermement l'opinion dont on lui attribue la paternité. Il dit que

Numa a voué le mois de février au dieu *Februus*, qui serait le même que Pluton, et que les païens tenaient pour une divinité de lustration : il était nécessaire de procéder à une lustration de la cité en ce mois où l'on s'acquittait envers les dieux Manes. — Ainsi s'exprime Bède, qui a trouvé (est-ce chez Lydus ?) que *februare* signifie purifier par une lustration, qui a trouvé un dieu *Februus* identique à Pluton, et qui enfin, sachant que février était aussi le mois des *Parentalia*, a imaginé une relation entre les devoirs rendus aux morts du 13 au 21 février et la lustration de la cité en ce même mois¹. Bède ne dit pas le nom de cette lustration, il la connaît sans doute un peu vaguement, mais il a la notion nette que février, qui, pour lui, vient de *februare*, est un mois de lustration de la cité : « *Secundum (mensem Numa) dicavit Februo, id est Plutoni, qui lustrationum potens credebatur, lustrarique eo mense civitatem necesse erat, quo statuit ut iura diis manibus solverentur.* »

« Bède poursuit : La religion chrétienne a opportunément « changé » cette lustration traditionnelle, car, dans le même mois de février, le jour de sainte Marie, tout le peuple et le clergé font une procession au chant des psaumes, d'église en église et par les lieux congrus de la ville, procession où tous portent à la main les cierges allumés que l'évêque a distribués. Au début du VIII^e siècle, Bède connaît donc la procession de la Chandeleur comme un usage établi, il ne nous dit pas depuis quand. Cette procession est attachée à la fête de sainte Marie, c'est-à-dire à la fête du 2 février. Elle a pour caractéristique les cierges que portent les fidèles et les clercs et que l'évêque

1. Cf. Lyd., *De mensibus*, IV, 25 (éd. Wuensch, p. 83) : « Ο δὲ Λαβειὼν ἀπὸ τοῦ πένθους λέγει κληθῆναι τὸν φεβρουάριον..., ἀλλὰ μὴν καὶ φεβρουᾶρε τὸ καθάραι τὰ πονητικὰ καὶ βιβλικά καλεῖ, φέβρον τὸν Πλούτωνα. Lydus est contemporain de Justinien et de Justin. Saint Augustin avait dit déjà : « *Terminalia eodem mense Februario celebrari dicunt, cum fit sacrum quod vocant Februum, unde mensis nomen accepit* » (*Civ. Dei*, VII, 7). Et ailleurs : « *Februarius a Februis sacris Lupercorum* » (*Contra Faustum*, XVIII, 5).

a distribués à cet effet. La lustration païenne a disparu :
« ... *hanc lustrandi consuetudinem bene mutavit christiana*
« *religio.* »

« Dans ce changement opéré par la religion chrétienne, Bède ne tient plus compte des devoirs rendus aux morts : on sait de reste que notre commémoration des fidèles trépassés du 2 novembre est une création de Cluny à la fin du x^e siècle. Bède n'établit pas davantage de relation entre la fête de la Purification de la Vierge, *dies sanctae Mariae*, et la lustration abolie. Mais Bède voit une relation entre la procession qui se fait ce jour-là (le 2 février) et la *lustrandi consuetudo* que les païens observaient en février (le 15 février) : la procession tient lieu de la *lustratio civitatis* païenne. Voici les termes mêmes de Bède :
« ... *solverentur. Sed hanc lustrandi consuetudinem bene*
« *mutavit christiana religio, cum in mense eodem, die sanc-*
« *tæ Mariae, plebs universa cum sacerdotibus ac ministris,*
« *hymnis modulatae vocis, per ecclesias perque congrua*
« *urbis loca procedit, datosque a pontifice cuncti cereos in*
« *manibus gestant ardentes*¹. »

« Le *De ratione temporum*, qui a été achevé par Bède en 727, est d'un temps où la liturgie romaine était devenue la liturgie de l'Église anglo-saxonne : nul doute que la fête du 2 février et sa procession furent introduites en Angleterre avec la liturgie romaine. La liturgie gallicane n'avait pas dans sa tradition de fête de la Vierge, ni au 2 février, ni au 25 mars, ni au 15 août, ni au 8 septembre : elle ne connaissait qu'une fête de la Vierge

1. Bède, *De tempor. ration.*, 12 (*Patr. lat.*, t. XC, p. 351). Le texte de Bède est copié par Amalaire, *De eccl. off.*, III, 43 (t. CIV, p. 1160). Bède ne mentionne pas la bénédiction des cierges. Le texte de Bède est la source dont dépend le sermon attribué (mais contesté) à saint Ildefonse de Tolède, *De purificatione S. Mariae* (*P. L.*, t. XCVI, p. 277). Et c'est peut-être le sermon du faux Ildefonse dont dépend le sermon du faux saint Éloi, *In die purificationis S. Mariae* (*P. L.*, t. LXXXVI, p. 602). — Voir Wissowa, *Religion und Kultur der Römer* (1902), p. 173; Hild, art. *Lupercalia* du *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio, t. III (1904), p. 1400.

que Grégoire de Tours, au ^{vi}^e siècle, place au milieu de janvier, « *mediante mense undecimo*¹ », et qui était fixée, nous le savons d'ailleurs, au 18 janvier. Le Sacramentaire d'Autun de la fin du ^{vi}^e siècle, désigné sous le nom impropre de *Missale gothicum*, qualifie cette fête d'Assomption et a une *Missa in adsumptione sanctae Mariae* entre l'Épiphanie et la Sainte-Agnès². La liturgie wisigothique ou mozarabe, qui n'a jamais connu la fête gallicane de la Vierge du 18 janvier, avait, dès le ^{vii}^e siècle, une fête de la Vierge le 18 décembre, et cette fête était consacrée surtout au mystère de l'Annonciation. L'Église wisigothique fêtait au 15 août l'*Adsumptio sanctae Mariae*. Elle n'avait aucune fête de la Vierge au 25 mars, ni au 8 septembre. Aucune trace de la fête du 2 février avant le ^{xi}^e siècle³.

« On voit à ce rapide inventaire que la fête du 2 février est propre à la liturgie romaine et s'est avec elle et par elle propagée de Rome en Occident.

« A Rome même, les quatre fêtes de la Vierge (2 février, 25 mars, 15 août, 8 septembre) étaient des fêtes d'importation byzantine. Au début du ^{vii}^e siècle, le pape saint Grégoire ne les connaît pas⁴. Mais le Sacramentaire gélasien, qui représente la liturgie romaine au début de son introduction en pays gallican, au cours du ^{vii}^e siècle, a les quatre fêtes de la Vierge⁵. Détail qui a son prix, le Sacramentaire gélasien n'a aucun indice de la procession du 2 février, pas davantage de procession aux trois autres fêtes. Ce trait confirme une information décisive du *Liber*

1. Gregor. Turonen., *In glor. mart.*, 9 (*P. L.*, t. LXXI, p. 713).

2. Mabillon, *De liturgia gallicana* (1729), p. 211. Sur cette fête gallicane de la Vierge, *Ibid.*, p. 118-119, et Duchesne, *Origines du culte chrétien* (1898), p. 258.

3. Dom Férotin, *Le liber ordinum* (1904), p. 454, 458 (fête de la *Conceptio sanctae Mariae*, 20 mars, ^{xi}^e siècle), 474, 478, 490.

4. Duchesne, p. 259.

5. H.-A. Wilson, *Lib. sacram. Rom. Ecclesiae* (1894), p. 165, 169, 193, 197. M. Wilson (p. LXXV) reconnaît que le Sacramentaire gélasien, dans son ms. le plus ancien (^{vii}^e siècle), contient certainement des éléments postérieurs à saint Grégoire. Cf. A. Ebner, *Quellen und Forschungen* (1896), p. 238-239.

pontificalis, où on lit dans la notice du pape Sergius (687-701) : « *Constituit autem ut diebus Adnuntiationis Domini, « Dormitionis et Nativitatis sanctae Dei genetricis semper- « que virginis Mariae, ac sancti Symeonis quod Ypapanti « Greci appellant, letania exeat a sancto Hadriano et ad « sanctam Mariam populus occurrat*¹. »

« Les quatre fêtes byzantines de la mère de Dieu existaient donc déjà à Rome² et n'ont pas été instituées par le pape Sergius à l'extrême fin du vii^e siècle ; le pape Sergius n'a fait que leur donner à toutes les quatre une procession, qui partait de la basilique de Saint-Hadrien, au Forum, pour gagner la basilique Libérienne, où ces jours-là était célébrée la messe papale. Il va de soi que les processions, communes aux fêtes du 25 mars, du 15 août, du 8 septembre, n'ont aucune relation avec les *Lupercales* antiques du 15 février.

« Cependant, il devait arriver que la procession du 2 février serait un jour seule à subsister. C'était, en effet, un trait liturgique très voyant et très symbolique que cette procession où fidèles et clercs portaient tous un cierge allumé à la main, en précédant le pontife. Ce trait était lui-même un emprunt à l'Orient et une marque d'origine de la fête de l'*Ypapanti*, comme dit le pape Sergius en lui donnant son nom byzantin.

« L'*Ypapanti* était une création de l'Église de Jérusalem, où elle est attestée à la fin du iv^e siècle par la *Peregrinatio* d'Etheria : c'était la fête de la rencontre du vieillard Siméon et de Marie présentant l'Enfant au temple de Jérusalem quarante jours après sa naissance³, selon les prescriptions du Lévitique. Etheria décrit la messe qui se célèbre à la basilique de l'Anastasis ; il semble bien que la messe soit précédée d'une procession, mais, comme pareilles processions à Jérusalem précèdent toutes les messes de dimanches

1. *Lib. pontif.*, éd. Duchesne, t. I, p. 376.

2. *Ibid.*, p. 381.

3. Etheria fixe l'*Ypapanti* au quarantième jour après l'Épiphanie, c'est-à-dire au 14 février : Jérusalem ne connaissait pas à cette époque notre fête du 25 décembre (Duchesne, *Origines*, p. 248).

et fêtes, on ne saurait en faire un trait distinctif de l'*Ypapanti*. Etheria observe que ce jour-là l'usage veut que le sermon soit fait sur la présentation du Sauveur au Temple et sur les paroles prononcées par le vieillard Siméon. Etheria, attentive pourtant d'ordinaire à ces détails, ne note pas que, à pareil jour, le luminaire joue un rôle dans la solennité¹.

« Au v^e siècle, on peut constater que les paroles du vieillard Siméon, prononçant que ses yeux voient le salut et « la lumière qui se révèle aux nations », ont inspiré d'introduire dans la solennité de l'*Ypapanti* un luminaire qui devient caractéristique de cette fête. Ainsi l'entend saint Cyrille d'Alexandrie, prêchant à ses fidèles, et leur disant : « Fêtons brillamment avec des lampes brillantes « le mystère de ce jour », allusion à la parabole des vierges sages, allusion aussi sans doute au luminaire plus éclatant de la fête de l'*Ypapanti*². Expressions semblables dans un discours, prononcé apparemment à Jérusalem, et que l'on conjecture être un sermon de la fin du v^e siècle : Soyons brillants, s'écrie l'orateur, et que nos lampes soient brillantes : fils de la lumière offrons les cierges à la lumière véritable qui est le Christ : οὕτως ὡς υἱοὶ φωτὸς τοὺς κηροὺς τῷ φωτὶ τῷ ἀληθινῷ Χριστῷ προσαγάγωμεν³. Offrons les cierges : c'est le geste de la Chandeleur apparaissant pour la première fois à Jérusalem.

« Au vi^e siècle, la fête de l'*Ypapanti* s'installe à Constantinople. On a même la date dans la chronique de Théophane : « Cette année-là, dit-il, à l'année 534 au mois d'octobre sévit à Byzance une mortalité grande : en ce même « temps l'*Ypapanti* du Seigneur commença d'être célé-

1. *Itinera hierosolymitana* (éd. Geyer), p. 77 : « *Nam eadem die processio est in Anastase et omnes procedunt...* » *Ibid.*, p. 75 : « *Et cum toto anno semper dominica die in ecclesia maiore procedatur...* » Sur le sens de *procedere*, aller en procession, *Ibid.*, p. 375.

2. Cyrill. Al., *Homil. divers.*, XII (*Patr. graec.*, t. LXXXVII, p. 1040-1041).

3. Pseudo-Cyrril. Hierosol., *Orat. in occursum Domini* (*Patr. graec.*, t. XXXIII, p. 1201).

« brée à Byzance le deux du mois de février¹. » Mgr Duchesne entend ce texte d'un édit de Justinien prescrivant de solenniser l'*Ypapanti* à Constantinople, ce qui suppose qu'on ne la solennisait pas antérieurement².

« Il faut conclure des faits allégués que la fête de l'*Ypapanti*, quarante jours après la naissance du Sauveur, est un anniversaire institué dans l'Église de Jérusalem, adopté par l'Église byzantine au temps de Justinien, caractérisé par le symbolisme des cierges ardents, passé à Rome, avec sa date, sa signification, son symbolisme, au cours du VII^e siècle.

« Nous ne voulons pas nier que plus d'une institution liturgique est le prolongement de tel ou tel usage antique³. Pareille perpétuité est souvent fortuite, quelquefois intentionnelle : on a voulu substituer une pratique chrétienne à une pratique païenne pour supprimer plus efficacement cette dernière. Il arrive même que cette intention soit exprimée dans les textes mêmes de la liturgie⁴. Cependant, pour qu'il y ait présomption d'une substitution intentionnelle, il faut qu'il y ait similitude de rite ou analogie d'effet attendu, il faut qu'il y ait continuité de temps, car on ne remplace que ce qui existe, il faut enfin qu'il y ait exacte coïncidence de date. Des observations que je vais présenter montreront que ces conditions ne sont pas réalisées dans le cas de la prétendue substitution de la Chan-deleur aux Lupercales.

« Première observation : entre la disparition des Lupercales et l'institution de la procession de la Chandeleur à

1. Theophan., *Chronogr.*, A. C. 534 (éd. de Bonn, p. 345) : Καὶ τῷ αὐτῷ χρόνῳ ἡ ὑπαπαντὴ τοῦ κυρίου ἔλαθεν ἀρχὴν ἐπιτελεῖσθαι ἐν τῷ Βυζαντίῳ τῇ δευτέρᾳ τοῦ φεβρουαρίου μηνός.

2. Duchesne, *Origines*, p. 261.

3. H. Grisar, *Histoire de Rome au moyen âge*, trad. Ledos (1906), t. II, p. 330 : fêtes qui se rattachent à des usages païens. Voir encore H. Delehay, *Les légendes hagiographiques* (1906), p. 190 et suiv.

4. Tel est le cas de la fête païenne du 1^{er} janvier, à laquelle le Sacramentaire gélasien doit la messe *Prohibendum ab idolis* assignée à ce jour et tombée bientôt en désuétude. Éd. Wilson, p. 10.

Rome par le pape Sergius, il y a solution de continuité, j'entends un intervalle considérable de temps dans lequel l'usage païen s'est perdu.

« Les Lupercales n'avaient pas disparu avec la prohibition générale du culte païen, elles survécurent un siècle encore. Nous avons à leur sujet un curieux traité du pape Gélase (492-496), *Adversus Andromachum senatorem*, où le pape réfute un sénateur de Rome qui protestait contre l'interdiction des Lupercales, interdiction qui ne pouvait, croyait-il, que porter malheur à la ville. Un mot du pape donne à entendre que l'interdiction est de lui : « ... *ecce antequam meis temporibus tollerentur.* » Des papes avant lui ont sollicité de l'autorité impériale l'abolition des Lupercales, mais les empereurs ont fait la sourde oreille. Gélase a donc pris sur lui de les supprimer : « *Quia auditos esse non constat, dum haec mala hodieque perdurant... Et ideo nunc ea removenda suadeo...* » Toutefois, il n'est pas le maître absolu dans Rome : il ne peut interdire que la participation des chrétiens à cette cérémonie païenne : « *Postremo quod ad me pertinet, nullus baptizatus, nullus christianus hoc celebret, et soli hoc pagani quorum ritus est exsequantur*¹. » Nous sommes sous le règne de Théodoric (493-526); il s'en faut que Rome soit à son évêque, elle a son sénat, elle a ses fonctionnaires, elle a son *praefectus Urbi* : l'évêque de Rome n'a autorité que sur ses clercs et ses fidèles. L'interdiction des Lupercales prononcée par Gélase n'implique pas qu'elles aient été abolies du coup ; elles purent lui survivre, tant que Rome compta assez de païens ou de mauvais chrétiens pour s'intéresser à ce que l'évêque de Rome considérait comme un mal et un scandale ; en fait cependant, l'*Adversus Andromachum* est l'ultime trace que l'on connaît des Lupercales.

« Seconde observation : entre les Lupercales et la Chandeleur pas de similitude de rite. On sait que primitivement la fête du 15 février était une lustration de la cité enclose

1. *P. L.*, t. LIX, p. 110-116.

dans le Palatin : on commençait par sacrifier un bouc et un chien dans la grotte de *Lupercal*, puis les *Luperci* nus faisaient le tour du Palatin, ayant à la main une lanière de cuir (*februa*) dont ils frappaient sur le dos des femmes qu'ils rencontraient, ce coup de lanière étant supposé donner la fécondité aux femmes stériles¹. Il est à peine besoin de dire que rien de pareil ne se retrouve dans la procession de la Chandeleur.

« On a supposé cependant que l'itinéraire des deux cortèges pouvait être identique. On a fait valoir que, au début du v^e siècle, le cortège des *Luperci* avait pour itinéraire principal la *via sacra* : ils la montaient et la descendaient, apparemment dans la longueur du Forum². La procession du 2 février qui va de la basilique de Saint-Hadrien à Sainte-Marie-Majeure ne suivait-elle pas aussi à travers le Forum la *via sacra*? Non, nous connaissons l'itinéraire de la procession grâce à l'*Ordo romanus* du chanoine Benoît, au xii^e siècle. Le pape arrive à la basilique de Sainte-Martine, contiguë à la basilique de Saint-Hadrien; il entre de là à Saint-Hadrien d'où part la procession. Elle passe d'abord devant l'arc de Nerva (*ante arcum Nervæ*), elle traverse le *forum Traiani* (du moins ce qu'on appelait de ce nom au moyen âge, en réalité le *forum transitorium*), elle sort *ad arcum Aureae*, elle monte *per clivum iuxta Eudoxiam* (Saint-Pierre-aux-Liens), elle passe *per silicem iuxta domum Orphei* (?), puis elle gagne la basilique de Sainte-Praxède et arrive ainsi à Sainte-Marie-Majeure³.

« Troisième observation : les Lupercales du temps du pape Gélase étaient-elles bien encore les Lupercales

1. Marquardt, *Le culte chez les Romains*, trad. Brissaud (1890), t. II, p. 179-181.

2. Aug., *Civ. Dei*, XVIII, 12 (éd. Hoffmann, p. 281) : « *Nam et lupercorum per sacram viam adscensum adque descensum sic interpretantur...* »

3. *Ordo romanus*, XI, 29 (*P. L.*, t. LXXXVIII, p. 1037); Urlichs, *Codex urbis Romae topographicus* (1871), p. 81. Voir R. Lanciani, *Forma Urbis Romae*, pl. XXII et XXIII. Pour l'identification du *forum Traiani* et du *forum transitorium* (ou forum de Nerva), Duchesne, *Lib. pontif.*, t. II, p. 346.

antiques? Il semble qu'elles étaient devenues moins une cérémonie cultuelle qu'un divertissement. Le pape remontre ironiquement au sénateur Andromachus que ses Lupercales ne sont plus qu'une ombre des Lupercales de jadis, les vieilles, les vraies, qu'il ne s'agit plus que d'une parade de figurants recrutés dans la lie de la population, et de chansons malpropres : « *Dicite, Lupercaliorum patroni, ... et cantilenarum turpium defensores.* » C'est vous-mêmes, leur dit un peu sarcastiquement Gélase, qui avez péché contre vos Lupercales en acceptant de les célébrer d'une façon si peu authentique : « *Vos ergo primi in Lupercalia commisistis : satius fuerat non agere quam ea cum iniuria celebrare.* »

« Si mitigées que fussent les Lupercales de la fin du v^e siècle, elles n'en demeuraient pas moins pour des païens comme Andromachus un rite de préservation contre la peste d'abord, et, ceci est plus inattendu, contre la stérilité des champs. On ne pense plus à la stérilité féminine! On pense surtout au péril de la peste. A quoi le pape riposte : « *Quando Anthemius imperator Romam venit, Lupercalia utique gerebantur, et tamen pestilentia tanta subrepsit ut toleranda vix fuerit.* » La venue d'Anthemius à Rome est de 472. La dévotion aux Lupercales n'était donc plus que la fidélité à un rite prétendu efficace à garantir des épidémies. Ici encore entre les Lupercales et la Chandeleur on ne peut instituer de relation.

« On objectera que les cierges de la Chandeleur, par l'effet de la bénédiction qu'ils reçoivent, ont été regardés comme ayant une vertu, et c'est vrai. Cependant, la bénédiction de ces cierges apparaît pour la première fois au xii^e siècle, dans les *Ordines romani*, et elle est inconnue des liturgistes carolingiens, Amalaire en première ligne. On croit que les cinq oraisons qui dans le Missel la concernent remontent au x^e-xi^e siècle. La première de ces oraisons, *Domine sancte Pater ... qui omnia ex nihilo creasti*, atteste la croyance à une vertu du cierge pour « la santé des corps et des âmes, soit sur terre, soit sur l'eau ». Cette croyance s'est

fort affermie et répandue au moyen âge¹. Elle pourrait suggérer que la procession de la Chandeleur est une lustration préservatrice des épidémies, n'était que précisément cette bénédiction n'est pas contemporaine de l'institution de la procession romaine du viii^e siècle et n'est pas davantage romaine. Ce qui est romain, c'est l'oraison que le pape prononce à Saint-Hadrien avant de partir en procession, oraison qui se lit au Sacramentaire Grégorien déjà : « *Erudi (Exaudi) quaesumus Domine plebem tuam, et quae extrinsecus annua tribuis devotione venerari, interius assequi gratiae tuae luce concede, per*². »

« Cette oraison n'a pas le moindre indice d'allusion à une vertu soit du cierge, soit de la procession : par cette fête annuelle, le peuple de Dieu vénère extérieurement, *extrinsecus*, un mystère et demande à Dieu de le réaliser intérieurement par la lumière de la grâce, *interius*, *gratiae tuae luce*, allusion au cierge, symbole d'illumination intérieure. Par là, notre procession de la Chandeleur se raccorde au symbolisme que la liturgie byzantine avait aimé dans la fête de l'*Ypapanti*.

« Quatrième observation : la fête des Lupercales se célébrait le 15 février, tandis que notre fête de la Purification se célèbre le 2. Donc pas de coïncidence de date. Or, quand il y a prolongement d'une fête païenne dans une fête chrétienne, ce que le christianisme garde et doit garder, c'est la date : « La coïncidence des dates est un « élément de démonstration de premier ordre pour qui « cherche à rattacher au paganisme, par un lien de continuité, la fête d'un saint³. » La procession romaine du 2 février a été d'abord, c'est-à-dire dans l'intention du pape Sergius, commune aux trois autres fêtes de la Vierge.

1. Thalhoffer-Eisenhofer, *Handbuch der kath. Liturgik* (1912), t. I, p. 688.

2. Wilson, *Gregorian Sacramentary* (1915), p. 22.

3. Delehaye, p. 203. *Ibid.*, p. 205, H. Delehaye se prononce pour cette seule raison contre l'hypothèse du prolongement des Lupercales dans notre Chandeleur.

La procession du 15 août disparut à Rome au ^{xii}^e siècle. Les processions du 25 mars et du 8 septembre existaient encore à la fin du ^{xii}^e siècle, mais le pape les suivait à cheval, ce qui implique une diminution de solennité. Seule, au ^{xii}^e siècle, la procession du 2 février gardait son appareil traditionnel. Ce cérémonial du ^{xii}^e siècle nous est connu par les *Ordines romani* XI et XII de Mabillon, le premier qui a pour auteur le chanoine Benoît et a été rédigé entre 1140 et 1143, le second qui a pour auteur Cencius Camerarius et date de la période 1192-1198.

« Le chanoine Benoît nous montre le pape arrivant de Sainte-Martine à Saint-Hadrien avec les cardinaux, les évêques et toute la curie : « ... *vadit ad Sanctum Adrianum, ubi est crux stationalis.* » On part de Saint-Hadrien pour Sainte-Marie-Majeure, avec, en tête, la croix stationale : « *Tunc subdiaconus regionarius levat crucem stationalem de altari, ... quam fert ante pontificem in processione usque ad Sanctam Mariam Maiorem.* » On chante au cours de la procession l'antienne *Adorna thalamum*. Le pape et son cortège disent les psaumes : il marche *discalceatus*. En arrivant à Sainte-Marie-Majeure, on répète l'antienne, le sous-diacre porte la croix à l'autel, et la messe papale commence : « ... *finita antiphona a schola, subdiaconus regionarius more solito portat crucem ad altare ... et dominus Papa cantat Missam*¹. »

« Un trait distinctif de la procession, au ^{xii}^e siècle, est qu'elle est précédée de la bénédiction des cierges. Le chanoine Benoît place cette bénédiction à Sainte-Martine, basilique, nous l'avons dit, contiguë à celle de Saint-Hadrien. De même Cencius Camerarius. Ce dernier note que les cierges sont bénis à Sainte-Martine (par le dernier des cardinaux-prêtres) et qu'ils sont distribués là par le pape au peuple : « *Ascendit sedem quæ est præ foribus illius ecclesiæ (de Sainte-Martine) et manu propria populo cereos porrigit.* » La distribution des cierges aux cardinaux et au reste du clergé est faite par les mains du pape

1. *Ordo roman.*, XI, 29 (*P. L.*, t. LXXVIII, p. 1036-1037); *Ibid.*, XII, 10-12 (p. 1068-1069).

à Saint-Hadrien. Cencius note comme Benoît que le pape suit la procession nu-pieds, et qu'il en est ainsi de toutes les processions où le pape va à pied¹. Cencius ne nous dit pas de quelle couleur sont les vêtements du pape à la procession; il marque seulement que, pour la messe à Sainte-Marie-Majeure, il prend une chasuble blanche et la mitre précieuse, « *induit planetam albam et aurifrigiam tam mitram* ».

« Tel est l'usage au XII^e siècle pour la procession du 2 février. Nous avons une description de cette même procession dans un *Ordo romanus* qui remonte au VIII^e siècle, l'*Ordo romanus* de Saint-Amand publié par Mgr Duchesne². Le jour de la Purification, à l'aurore, le clergé et le peuple viennent de toutes les églises (diaconies et titres) de Rome à l'église de Saint-Hadrien : « *Procedunt omnes de universas ecclesias sive de titulis cum letania vel antiphonas psallendo, et cerea accensa portantes omnes in manibus, per turmas suas.* » Le pape est dans le *sacrarium* de Saint-Hadrien, où il se revêt de vêtements noirs, et les diacres pareillement se revêtent de planètes noires : « (*Pontifex*) *induit se vestimentis nigris, et diaconi similiter planetas induunt nigras.* » Tous (les clercs) entrent alors dans le *sacrarium* et reçoivent du pontife chacun un cierge. La distribution finie, au chant de l'antienne *Ex surge Domine*, le pape sort du *sacrarium* et va à l'autel de la basilique de Saint-Hadrien, où il prononce l'oraison. La procession sort alors de Saint-Hadrien : en tête sont portées sept croix, chacune portée par son *stauroforos*, et le peuple marche avec elles. Puis viennent les prêtres, les sous-diacres, et, avec les diacres, le pontife, « *et duo cerea accensa ante eum porta(n)tur ... et duæ cruces ante ipsum* ». Derrière le pontife, la *scola (cantorum)*. On s'achemine ainsi vers Sainte-Marie-Majeure.

1. *Ordo romanus*, XII, 12 : « *Sciendum tamen quod Dominus Papa in omnibus processionibus in quibus pedes vadit, pedibus discalceatis incedit, una tantum excepta in Exaltatione sanctae Crucis.* »

2. Duchesne, *Origines*, p. 462-463.

« Entre le viii^e siècle et le xii^e donc a été instituée la bénédiction des cierges à Sainte-Martine ¹. Au viii^e siècle tout le peuple porte déjà à la main un cierge et le pape et ses diacres sont vêtus de noir.

« Les cierges du peuple et du clergé sont un rappel du rôle que les lumières jouent dans la solennité de l'*Ypapanti* byzantine. Ils empruntent, je crois, à un vieil usage romain une signification accessoire qui n'est pas négligeable.

« Il serait hors de propos de traiter ici de l'emploi des cierges à Rome; on peut toutefois rappeler brièvement que les cierges servaient dans les églises d'abord à les éclairer, concurremment avec les lampes à huile : de là les lustres à cierges dans les basiliques romaines dont le *Liber pontificalis* décrit le mobilier ². Le cierge a eu aussi un emploi funéraire, aussi bien païen que chrétien : il était placé sur un tombeau à droite et à gauche de l'image du défunt. L'image d'un martyr sera honorée de même, et dès lors l'emploi funéraire se transforme en signe de gloire ³. Les cierges étaient aussi un signe de dignité, au début du v^e siècle, en usage dans l'étiquette impériale : un exemple classique est fourni par la *Notitia dignitatum*, où l'on voit, parmi les « *Insignia virorum illustrium praefectorum praetorio per Illyricum* » posés sur une table drapée, l'image de l'empereur : sur la table sont deux cierges à droite de l'image, deux cierges à gauche, cierges allumés et posés chacun sur un chandelier à trépied ⁴. Cet emploi du cierge, qui remontait très

1. Ebner, *Quellen und Forschungen*, p. 130, signale une « *Consecratio cereorum in Ypapanti* », du ix^e-x^e siècle, dans un Sacramentaire de la bibliothèque capitulaire de Padoue.

2. *Lib. pontif.*, *passim*, et notamment t. I, p. 170-187, notice du pape Sylvestre : *canthara cereostata, cereostata aurocalca*, etc.

3. Ainsi le martyr représenté sur la boîte à reliques du v^e siècle, étudiée par De Rossi, *La capsella argentea africana* (Rome, 1889), p. 22 et pl. I.

4. *Notitia dignitatum*, éd. Bœcking, t. I, p. 12. Cf. Duchesne. *Origines*, p. 155.

haut dans l'étiquette des magistratures romaines, puisqu'on en trouve mention dans la *Lex coloniae Genetivae* en Espagne (43 avant notre ère), devint sous l'empire une distinction réservée à l'empereur¹.

« Il se perpétua sous les empereurs chrétiens. Le *Chronicon alexandrinum*, à l'année 330, rapporte que Constantin, s'étant fait élever une statue dorée qui avait à la main une effigie de la *τύχη* de Constantinople, édicta que, le jour du *natale* de Constantinople (11 mai), la statue impériale serait portée en procession par des soldats tenant tous à la main des cierges blancs (*κηρούς λευκούς*)².

« La liturgie romaine emprunta à l'étiquette impériale l'usage des cierges honorifiques. Dans la liturgie du *viii^e* siècle, on peut citer en exemple la rubrique qui veut que, à la messe, quand le diacre va à l'ambon lire l'Évangile, deux acolytes le précèdent avec deux cierges allumés, « *duo acolythi portantes ante ipsum duo caereostata* », lisons-nous dans l'*Ordo romanus* de Saint-Amand³. Une rubrique du même *Ordo* prescrit que, quand le pape se rend pour célébrer la messe du *secretarium* à l'autel, on portera devant lui deux cierges allumés qui, pendant la messe, seront placés sur deux chandeliers, l'un à droite, l'autre à gauche, derrière l'autel (entre l'autel donc et le peuple) : « *Oblationarius inluminat duos cereos ante secretario pro luminaria pontificis, quod est consuetudo omni tempore, et antecedit ante pontificem, et ponit eos retro altare in duo candelabra dextra levaque*⁴. »

1. *Lex col. Genetiv.*, LXII : « *II viris aedilibusque, dum eum magistratum habebunt, togas praetextatas funalia cereos habere ius potestasque esto.* » Sous les Antonins, le cierge devint un privilège de l'empereur, et l'on note qu'Antonin le Pieux le concède à Marc-Aurèle. Dio. Cass., LXXI, 35 (éd. Dindorf, t. IV, p. 193) : καὶ τῷ ᾧ τῷ προηγούμενῳ οὐκ ἔστιν ὅτε καθ' ἑαυτὸν ἐχρήσατο. Cf. Mommsen, *Droit public romain*, trad. F. Girard, t. II (1892), p. 61-62.

2. *Chronicon paschale*, A. C. 330 (éd. de Bonn, p. 529).

3. *Ordo S. Amand.*, ap. Duchesne, p. 442.

4. *Ibid.*, p. 440-441.

« Deux cierges pour l'Évangile, deux cierges pour le pontife. On en avait bientôt donné davantage au pontife, car ce même *Ordo* a une rubrique, qui semble faire double emploi avec la précédente, et qui suggère que la rubrique précédente est plus ancienne : c'est la nouvelle rubrique qui survivra. Avant donc que le pontife ne sorte du *secretarium*, les acolytes allument sept cierges, et, quand le pontife s'avancera, ils le précéderont avec ces sept cierges : « *Inluminant acolythi cereostata ante secr(et)arium, et aegreditur pontifex de secr(et)ario cum diaconibus... et VII caereostata procaedunt ante eum*¹. » Je ne puis m'arrêter comme je le voudrais à ces sept cierges qui, pendant la messe, seront placés derrière l'autel, « *... et ponunt ea retro altare seu et reliqua caereostata*² », et qui sont les sept cierges encore aujourd'hui en usage pour la messe pontificale. Je veux seulement noter que, dans la liturgie du *viii*^e siècle, ils sont toujours portés ou posés devant le pontife : ce sont des cierges qui ont pour raison d'être d'honorer la dignité du pontife³.

« Un ivoire du trésor de Trèves, ivoire attribué au *v*^e siècle, représente deux évêques portant des reliques vers une basilique qu'ils vont apparemment consacrer. C'est une procession. Les deux évêques sont assis sur un char traîné par deux chevaux : les deux évêques portent ensemble la *capsa* ou châsse contenant les reliques. Le char est précédé d'un cortège de personnages vêtus de chlamydes et portant chacun un cierge à la main. En tête du cortège est un empereur au visage glabre, vêtu lui

1. *Ordo S. Amand.*, p. 441.

2. *Ibid.*, p. 443. Voir Edm. Bishop. *Of six candles on the altar, an inquiry*, dans *The Downside Review*, 1906, juillet, p. 188-203.

3. Voir l'*Ordo* d'Einsiedeln publié par de Rossi et reproduit par Duchesne (p. 464) : « *... ante dominum Apostolicum VII acoliti cum VII candelabris.* » Voir *Ordo roman.*, I, de Mabillon, n. 8 : « *Et VII acolythi illius regionis cuius dies fuerit portantes VII cereostata accensa praecedunt ante pontificem usque ante altare.* » Cf. *Ordo roman.*, I, 3 : « *... cereostata aurea et argentea de ecclesia Salvatoris (le Latran) per manum primi mansionarii sumunt.* »

aussi de la chlamyde, le front ceint du bandeau appelé *tenia* et portant lui aussi un cierge à la main. Le peuple contemple la procession qui passe. Sur le seuil de la basilique se tient une impératrice, avec une croix sur l'épaule gauche, et faisant de la main droite un geste d'accueil ou de donation¹. Cet empereur est-il l'empereur Marcien (450-457)? Serait-ce même Constantin et sainte Hélène? On ne sait, et il ne nous importe présentement pas. Nous ne voulons retenir que le trait des cierges portés par l'empereur et par sa suite de nobles personnages devant des reliques processionnantes².

« Si telle est, dans la liturgie romaine du VIII^e siècle, la signification du cierge ainsi porté, nous sommes autorisés à conjecturer que les cierges portés par le peuple à la procession romaine du 2 février sont un hommage qu'il rend à un personnage plus auguste évidemment que le pape, personnage invisible, mais à qui tous pensent, et qui ne sera autre que la Vierge Marie portant au Temple l'Enfant-Jésus.

« Cette interprétation trouve une confirmation saisissante dans le fait que, au VIII^e siècle, le pontife est vêtu

1. Une reproduction de cet ivoire dans Grisar, t. II, p. 189. Cf. de Rossi, *Capsella*, p. 32-33.

2. De Rossi, *Ibid.*, rappelle à ce propos *De miracul. sancti Stephani*, I, 2 (*P. L.*, t. XLI, p. 835) : « *Per hanc (viam) videt (in somnio) adventare innumeros populos gaudentes sane atque psallentes, et cereos et luminaria cum grandi celebritate gestantes, et quasi quemdam candidatum parvulum comitantes, eique iteratis vocibus inclamantes : Confessor Christi, Confessor Christi! Quem cum ad ecclesiam perduxissent, atque supra pulpitum elevassent, videt eundem parvulum subito manus extendisse et ore proximo populis dixisse : Ecce habetis martyrem.* » On découvre les reliques du martyr, elles sont portées processionnellement à l'église : « *Portabantur sancti episcopi gremio residentis vehiculo sanctae reliquiae..., cereis luminaribusque fulgebant.* » Cf. Hieronym., *Epistula*, CVIII, 29 (funérailles de sainte Paule) : « *Translata episcoporum manibus et cervicem feretro subicientibus, cum alii pontifices lampadas cereosque praeferrent.* »

de noir¹. Pourquoi, en effet, ce vêtement noir? Simple-
ment pour cette raison que Marie vient au Temple pour sa
purification : elle est impure de son impureté légale, jus-
qu'au moment où elle offrira son fils nouveau-né au Temple.
Le vêtement noir du pontife représentera cette impureté;
de même les vêtements blancs que le pontife revêtira
pour la messe à Sainte-Marie-Majeure seront un signe que
la purification de Marie est accomplie².

« Si je me suis tant étendu sur la procession romaine
du 2 février pour en venir à ce dernier trait, c'est que
précisément ce dernier trait a été exploité par des litur-
gistes allemands, qui ont voulu y reconnaître un souvenir
des Lupercales! MM. Thalhofer et Eisenhofer, convaincus
que la procession de la Chandelier a pour origine la lus-
tration que l'on sait, écrivent intrépidement : « Pour une
« telle origine de la procession plaide l'usage aujourd'hui
« encore existant de porter des vêtements violets à la
« *Lichterprozession*³. » Ils ont pris pour une réminiscence
païenne ce qui est simplement la mise en scène de l'Évan-
gile du jour. »

M. Fournier fait remarquer que la fête de la Purifica-
tion ne pouvait se placer que quarante jours après le
25 décembre, c'est-à-dire le 2 février. Il n'y a donc
aucune conséquence à tirer du fait que la Purification
tombe en février.

MM. Babelon et Monceaux présentent quelques observa-
tions.

M. É. Chénon, membre résidant, entretient la Société
de l'apparition du mot *archiepiscopus* dans les textes
franks :

« Dans son *Manuel de diplomatique*, M. Giry enseigne

1. L'officiant porte aujourd'hui la chappe violette.

2. Rapprochez Augustin, *Enarr. in psalm. CIII, serm. 1, 6* :
« *Accedit gratia illuminans et dealbens : primo nigra fuisti, sed
facta es alba ex gratia illius.* » Cette apostrophe s'adresse à
l'Église.

3. *Handbuch der kathol. Liturgik.*, t. I, p. 687.

que le titre *d'archiepiscopus* n'est pas usité dans la Gaule franke avant la date de 859¹. D'autre part, Fustel de Coulanges, sans donner aucune référence, déclare qu'on l'y emploie à la fin du VII^e siècle². Le mot *archiepiscopus* jouant un certain rôle dans la critique des textes d'origine franke, j'ai essayé de résoudre cette énigme. Des recherches auxquelles je me suis livré, il ressort que la vérité est *in medio*.

« Le titre *d'archiepiscopus*, usité depuis longtemps dans l'Église d'Orient et en Italie, ne se rencontre pas en Gaule avant la tentative de réforme de la hiérarchie épiscopale due à saint Boniface³. En 742, Boniface, qui était légat du Saint-Siège, écrivait au pape Zacharie : « Car-
« loman, duc des Franks, m'a prié de réunir un synode
« dans la partie du royaume des Franks qui se trouve
« sous sa puissance [Austrasie]; et il m'a promis d'essayer

1. Giry, *Manuel de diplomatique*, Paris, 1894, in-8°, p. 336 : « Le terme *archiepiscopus* ne devint qu'au cours du IX^e siècle le titre ordinaire des métropolitains; » et en note : « Le titre d'archevêque apparaît en 859 au concile de Savonnières dans les souscriptions de Remy de Lyon et de Raoul de Bourges. »

2. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, La monarchie franque*, Paris, 1888, in-8°, p. 513 : « Le titre d'archevêque ne fut usité en Gaule qu'à partir de la fin du VII^e siècle. » En note, l'auteur ajoute : « Je trouve pourtant le terme *archiepiscopus* dans les canons du concile de Mâcon de 581, art. 6, Sirmond, t. I, p. 371. » Il s'agit ici du premier concile de Mâcon, que l'on date maintenant du 1^{er} nov. 583. Dans l'édition Sirmond, on lit en effet le mot *archiepiscopus*; mais les trois meilleurs manuscrits (sur quatre), comme il fallait s'y attendre, portent *episcopus* : il n'y a donc pas à faire état de ce texte. Pour les détails, cf. Lœning, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, Strasbourg, 1878, in-8°, t. II, p. 94, note 1; Hefele et dom Leclercq, *Histoire des Conciles*, Paris, in-8°, t. III, 1^{re} partie (1909), p. 202, note 1, et p. 203, note 6.

3. C'est seulement dans des textes d'origine étrangère que les métropolitains de la Gaule mérovingienne sont parfois qualifiés d'*archevêques*; cf. une lettre des évêques italiens, de 591, dans les *Monumenta Germ. histor., Epistolae*, t. I, p. 20 : « Sed quia Galliarum archiepiscopi vicini sunt... »

« de corriger et d'amender quelque chose dans la hiérarchie ecclésiastique, qui, depuis longtemps, c'est-à-dire au moins depuis 60 ou 70 ans, est foulée aux pieds et « détruite¹. » On sait en effet qu'à cette époque l'institution des provinces ecclésiastiques et des évêques métropolitains, que la Gaule romaine avait léguée à la Gaule mérovingienne, était tombée en décadence². Aussi Boniface ajoute-t-il : « Les Franks, à ce que disent les Anciens, « depuis plus de 80 ans n'ont pas tenu de synode et n'ont « pas eu d'archevêque³. »

« Boniface, en sa qualité d'Anglo-Saxon, pouvait employer ce titre d'archevêque jusqu'alors inconnu en Gaule : car en Angleterre, il était porté depuis de longues années par l'archevêque de Cantorbéry, et lui-même en était revêtu depuis dix ans, sans avoir toutefois de siège déterminé. La dignité archiépiscopale donnait d'ailleurs à l'archevêque de Cantorbéry des prérogatives que n'avait jamais eues l'évêque métropolitain sous les Mérovingiens. Celui-ci n'était qu'un *primus inter pares*; l'archevêque de Cantorbéry était véritablement pour tous les évêques anglais un supérieur. Il en était de même pour Boniface dans toute la Germanie⁴. L'année suivante, le 21 avril

1. Boniface, *Ep.* 50, dans les *Monumenta Germ. histor.*, *ibid.*, t. III, p. 299 : « ... Carlomannus dux Francorum me arcessitum ad se rogavit, ut in parte regni Francorum quae in sua est potestate, synodum cepere congregare. Et promisit se de ecclesiastica religione, quae jam longo tempore, id est non minus quam per sexaginta vel septuaginta annos, calcata et dissipata fuit, aliquid corrigere et emendare velle. »

2. Cf. sur ce point : abbé Jérôme, *La question métropolitaine dans l'Église franque au temps de Charlemagne*, dans la *Revue canonique*, années 1897-1898, p. 67-71; et surtout : abbé Lesne, *La hiérarchie épiscopale en Gaule et en Germanie de 742 à 882*, Lille et Paris, 1905, in-8°, p. 8-28.

3. Boniface, *loc. cit.* : « *Franci enim, ut seniores dicunt, plus quam per tempus octuginta annorum synodum non fecerunt, nec archiepiscopum habuerunt...* »

4. Sur tous ces points, cf. les développements très complets et documentés donnés par l'abbé Lesne, *op. cit.*, p. 31-37. — Au synode romain de 745, Boniface est appelé « *sanctissimus archie-*

743¹, Boniface assiste, en qualité de légat du pape (*missus sci Petri*), au concile réuni par Carloman², et le duc des Franks, sous son inspiration, « établit des évêques dans « chaque cité, et au-dessus d'eux (*super eos*) l'archevêque « Boniface, envoyé de saint Pierre³ ». A cette date, il n'y a encore dans l'empire frank qu'un seul archevêque, Boniface, et lui seul y pouvait user du pallium, qui était alors regardé comme le signe de l'investiture pontificale et le symbole de l'autorité de l'archevêque. Mais il n'avait pas de siège déterminé : il n'était pas un archevêque métropolitain.

« En 744, il ne sera plus seul. Pépin le Bref a suivi l'exemple de son frère et réuni à son tour un synode à Soissons. Là, dans les mêmes termes, il déclare « établir « des évêques légitimes dans chaque cité et constituer « au-dessus d'eux comme archevêques Abel et Hartbert », dont le premier était évêque de Reims et le second de Sens⁴. Peu après le concile, il nomma un troisième archevêque, Grimon, pour le siège de Rouen; et Boniface demanda au pape le pallium pour les trois nouveaux prélats, qui sont les premiers archevêques métropolitains

piscopus provinciae Germaniae » [dans Werminghoff, *Concilia aevi carolini*, 1906, in-4°, p. 38, *Monumenta Germ. histor., Leges*].

1. D'après l'abbé Lesne, *op. cit.*, p. 38, note 2; — ou le 21 avril 742, d'après Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Leipzig, 1898, in-8°, t. I, p. 503, note 1, et Werminghoff, *loc. cit.*, p. 2.

2. On l'appelle généralement le concile germanique; on ferait mieux de l'appeler le concile austrasien.

3. Concile de 743, canon 1 : « *Et per consilium sacerdotum et optimatum meorum, ordinavimus per civitates episcopos, et constituimus super eos archiepiscopum Bonifatium, qui est missus sci Petri* » [Werminghoff, *loc. cit.*, p. 3]. — Cf. abbé Lesne, *op. cit.*, p. 39-40.

4. Concile de Soissons, de 744, canon 3 : « *Idcirco constituimus per consilio sacerdotum et optimatum meorum et ordinavimus per civitates legitimus episcopos, et idcirco constituemus super eos archiepiscopos Abel et Ardobertum, ut...* » [Werminghoff, *loc. cit.*, p. 34].

que la Gaule franke ait connus¹. Il y avait là un commencement de rétablissement de l'ancienne hiérarchie, avec une différence toutefois : c'est que l'archevêque n'était plus simplement *primus inter pares* ; il était un supérieur. Pépin le Bref ajoute en effet que s'il établit des archevêques, « c'est pour que les évêques et le peuple puissent « recourir à leur jugement dans toutes les affaires ecclésiastiques² ». Un autre concile frank de 747 indique que les métropolitains, honorés du pallium, doivent s'occuper des autres églises, exhorter et surveiller les évêques qui leur sont subordonnés ; dans le cas où l'un d'eux ne parviendrait pas à réprimer quelque abus dans son diocèse, il devrait au synode provincial soumettre l'affaire à l'archevêque et la traiter devant tous. Bref, conclut la lettre de Boniface qui rapporte ces détails : les évêques doivent s'adresser aux métropolitains, et ceux-ci au souverain pontife³.

« C'était donc bien une réforme qu'avait tentée Boniface. Elle ne réussit pas⁴. Pendant quelque temps, on ne trouve pas d'autre archevêque que ceux que nous avons nommés, et qui, à leur mort, ne sont pas remplacés : en 748, le successeur de Grimon sur le siège de Rouen n'a que le titre d'évêque ; il en est de même, en 760, des successeurs d'Abel et d'Hartbert⁵. L'année qui suivit le martyre de

1. Cette demande du pallium passa par diverses péripéties qu'on trouvera clairement indiquées dans : abbé Lesne, *op. cit.*, p. 44-46.

2. Concile de Soissons, *ibid.* : « ... *ut ad ipsius vel judiciorum de omne necessitate ecclesiastica recurrerent tam episcopi quam alius populus.* »

3. Boniface, *Epist.* 78, *loc. cit.*, p. 351 : « ... *Sic enim, nisi fallor, omnes episcopi debent metropolitano et ipse romano pontifici, si quid de corrigendis populis apud eos impossibile est, notum facere.* » — Sur tous ces points, cf. abbé Lesne, *op. cit.*, p. 41-44, 47-50 ; et dom Leclercq, *op. cit.*, t. III, 2^e partie (1910), p. 895-897.

4. Cf. abbé Lesne, *op. cit.*, p. 50 et suiv.

5. Boniface, *Ep.* 82, *loc. cit.*, p. 362 ; — Synode d'Attigny, 760-762 : « ... *Lupus episcopus civitas Senonis... Remedius vocatus episcopus civitas Rodoma* » [Boretius, *Capitularia regum Fran-*

saint Boniface, c'est-à-dire en 755, Pépin le Bref, roi depuis quatre ans, parle encore « d'évêques qui tiendront « la place des métropolitains », mais il ne parle plus d'archevêques¹. C'est qu'en réalité, il n'y a plus d'archevêques métropolitains. Ils ne renaîtront que sous Charlemagne, après un quart de siècle d'interruption.

« Le titre cependant n'avait pas entièrement disparu. Il est en effet donné dès 754 au célèbre évêque de Metz, Chrodegang. Le pape Étienne II, dit le *Liber Pontificalis*, « se trouvant en France, donna le pallium à Chrodegang « et l'ordonna archevêque² » ; il en fit en même temps son légat en Gaule. Cela revient à dire que Chrodegang avait hérité des pouvoirs spéciaux de saint Boniface, parti pour la Frise ; mais il n'était pas archevêque métropolitain (car Metz n'était pas une métropole), et autour de lui on ne voit jamais figurer d'autre archevêque. Chrodegang seul porte ce titre dans le royaume des Franks. Après sa mort, arrivée en 766, il en est encore de même. Il n'y a jusqu'à 780 environ qu'un seul archevêque, qui est Wilchaire, évêque de Sens. Mais ce dernier, bien qu'il eût pour siège épiscopal une ancienne métropole, ne doit pas être regardé comme un archevêque métropolitain. Il figure au synode romain de 769, à la tête de l'épiscopat frank, avec le titre de *archiepiscopus provinciae Galliarum, civitatis Senensis*³. Il dut garder ce titre jusqu'à sa mort ; car le pape Adrien le lui donne encore en 782 dans sa lettre à l'évêque Égila,

corum, Monumenta Germ. histor., Hanovre, in-4°, t. I (1883), p. 221].

1. Synode de Vern, 755, cap. 2 : « *Episcopos, quos in vicem metropolitanorum constituimus, ut caeteri episcopi ipsis in omnibus oboediant secundum canonicam institutionem, etc...* » [Boretius, *ibid.*, p. 33 ; ou Werminghoff, *loc. cit.*, p. 54]. — Cf. abbé Lesne, *op. cit.*, p. 53-54.

2. *Liber pontificalis, Stephanus II*, éd. Duchesne, t. I, p. 456 : « *Et dum in Francia esset positus, Rodigango... pallium tribuit, et archiepiscopum ordinavit.* »

3. Concile romain de 769 : « ... *Vulchario, archiepiscopo provinciae Galliarum civitatis Senensis... Wilcharius, Deo amabilis archiepiscopus Galliarum* » [Werminghoff, *loc. cit.*, p. 80 et 82].

et vers 785 dans sa lettre aux évêques espagnols¹. En 786, Wilchaire était remplacé sur le siège de Sens. Nulle part il n'est dit qu'il était « *missus sei Petri* », comme Boniface; mais le fait est très probable².

« Quand Wilchaire mourut, il n'était plus le seul archevêque de l'empire frank. Depuis quelques années en effet, Charlemagne et le pape s'étaient entendus pour reconstituer l'ancienne hiérarchie épiscopale et rétablir les métropoles déchues. L'œuvre entreprise, « sans grand zèle de « part et d'autre³ », avança lentement. En 779, dans le capitulaire d'Herstall, Charlemagne dit bien que « les « évêques suffragants (c'est la première fois que ce mot « apparaît) doivent être soumis aux métropolitains et « corriger volontiers ce que ceux-ci leur diront de corriger⁴ »; mais à cette date, il ne devait pas y avoir beaucoup de métropolitains en titre. Ce n'est qu'un peu avant 782 que Tilpin, évêque de Reims, reçut le pallium; en 782, que Lul, évêque de Mayence, et vers 790 ou 795, qu'Ermembert, évêque de Bourges, furent élevés à la dignité d'archevêques par le pape Adrien⁵. En 794, au

1. *Codex carolinus*, n° 96 : « *Frater noster Wilcharius archiepiscopus provinciae Galliarum*; » n° 95 : « ... *quod Wilcharius archiepiscopus Galliarum*; » — dans les *Monumenta Germ. histor.*, *Epistolae*, in-4°, t. III, p. 644, 637.

2. Sur Wilchaire de Sens, cf. Mgr Duchesne, *Liber pontif.*, t. I, p. 482, note 29, et *Wilchaire de Sens, archevêque des Gaules*, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. XVII (année 1898); — abbé Jérôme, *loc. cit.*, p. 75; — abbé Lesne, *op. cit.*, p. 57-61.

3. Abbé Lesne, *ibid.*, p. 61 : « De part et d'autre, le zèle fait défaut. »

4. *Capit. de Herstall*, 779, cap. 1 : « *De metropolitanis, ut suffraganii episcopi eis secundum canones subjecti sint; et ea quae erga ministerium illorum emendanda cognoscunt, libenti animo emendent atque corrigant* » [Boretius, *op. cit.*, p. 47].

5. Pour Tilpin et Lul, cf. Flodoard, *Hist. ecclesiae Remensis*, II, 17, lettre du pape Adrien : « *Adrianus... confratri nostro Tilpino ecclesiae Remensis archiepiscopo*; » in fine : « ... *ut pallium illi [Lul] secundum consuetudinem transmittamus et ordinationem illius firmam judicemus, et in eadem sancta ecclesia*

synode de Francfort, l'œuvre paraît plus avancée. Dans le capitulaire promulgué à la suite, Charlemagne établit trois degrés de juridiction ecclésiastique; en première instance l'évêque, en appel le métropolitain, en dernier ressort le roi¹; mais il ne se décide pas encore à appeler les métropolitains *archiepiscopi* : ceux d'Arles et de Vienne, dont il détermine les suffragants, sont encore nommés *episcopi*².

« En 802, dans le capitulaire destiné aux *missi dominici*, il n'en est plus de même : Charlemagne s'adresse dès le début aux « archevêques³ »; il recommande aux évêques de prendre leur avis en certaines circonstances⁴; et enfin, fait significatif, dans un article qui rappelle la disposition précitée du capitulaire de 794, les mots *episcopus metropolitanus* ont disparu et sont remplacés par le mot *archiepiscopus*⁵. Désormais, ce titre a conquis droit de cité. En 811, l'empereur, dans son « testament », donne les noms

Mogontina archiepiscopum constitutum esse faciamus » [Monumenta Germ. histor., Scriptores, t. XIII, p. 463 et 464; — pour Ermembert, cf. *Codex carol.*, ép. 91 [loc. cit., p. 628].

1. *Capit. de Francfort*, 794, cap. 6 : « ... Si non obsedierit aliqua persona episcopo suo... in ejus parrochia, venient ad metropolitanum suum, et ille dijudicet causam cum suffraganeis suis... Et si aliquid est quod episcopus metropolitanus non possit corrigere vel pacificare, tunc tandem veniant accusatores cum accusatu cum litteris metropolitano, ut sciamus veritatem rei » [Boretius, *ibid.*, p. 74-75].

2. *Ibid.*, cap. 8 : « ... Ursionis Viennensis episcopi... Elifanti Arelatensis episcopi... »

3. *Capitul. missorum*, 802, cap. 1 : « Serenissimus igitur et christianissimus dominus imperator Karolus elegit ex optimatibus suis prudentissimis et sapientissimos viros, tam archiepiscopis quam et reliqui episcopis, etc. » [Boretius, *ibid.*, p. 91-92].

4. *Ibid.*, cap. 20 : « Et quod salubrius vel utilius fieri disponat, episcopi archiepiscopo annuntient, et cum ejus consilio quae agenda sunt perficiantur » [Boretius, *ibid.*, p. 95].

5. *Ibid.*, cap. 15 : « Et monachi ab episcopo provinciae ipsius corripiantur; quod si se non emendent, tunc archiepiscopus eos ad sinodum convocet; et si neque sic se correxerint, tunc ad nostra praesentiam simul cum episcopo suo veniant » [Boretius, *ibid.*, p. 94].

de quatorze métropoles sises en Gaule¹. A ce moment, la restauration des anciennes provinces ecclésiastiques est donc en voie d'achèvement. Elle se terminera sous Louis le Débonnaire qui, plus que son père, se servira des archevêques pour l'aider à gouverner son empire².

« En 829, il se tint par son ordre quatre conciles à Mayence, Paris, Lyon, Toulouse. A Mayence, figuraient quatre archevêques : ceux de Mayence, Cologne, Trèves, Besançon; à Paris, quatre : ceux de Reims, Rouen, Tours, Sens; à Lyon, cinq : ceux de Lyon, Vienne, Tarentaise, Aix, Embrun; à Toulouse, quatre : ceux d'Arles, Narbonne, Bordeaux, Bourges, tous « *cum eorum suffraganeis*³ » : cela faisait donc dix-sept archevêques franks. Ces archevêques siégeaient dans les dix-sept anciennes métropoles de la Gaule romaine et mérovingienne⁴, mais avec des pouvoirs accrus. L'idée de saint Boniface n'avait pas été abandonnée : les archevêques carolingiens ne sont pas simplement, comme les métropolitains mérovingiens, les premiers évêques de leurs provinces; ils en étaient véritablement les chefs, et le pape leur envoie à tous le pallium comme insigne de leur dignité⁵.

« Nous croyons, par ce qui précède, avoir démontré : 1^o que le mot *archiepiscopus* n'a pas été employé dans

1. *Breviarium divisionis thesaurorum Karoli magni*, 811, dans Walter, *Corpus juris germanici*, t. II, p. 247.

2. Cf. abbé Lesne, *op. cit.*, p. 81-82.

3. *Constitutio de synodis*, déc. 828 : « ... *conventus episcoporum debet fieri in quatuor locis, id est Magontiaco, in quo isti archiepiscopi cum eorum suffraganeis convenire debent : Autcarius, Hadebaldus, Heti, Bernoinus. In Parisio : Ebo, Ragnomardus, Lantramnus, archiepiscopus Senonis qui fuerit, cum eorum suffraganeis. In Lugduno : Agobardus, Bernardus, Andreas, Benedictus, Agaricus, cum eorum suffraganeis. In Tolosa : Noto, Bartolomaeus, Adalelmus, Agiulfus, cum eorum suffraganeis* » [Boretius, *ibid.*, t. II (1897), p. 2].

4. Sauf sur deux points : Eauze est rattachée à Bordeaux, et Arles démembrée de Vienne.

5. Cf. abbé Lesne, *op. cit.*, p. 76-78; — et contra : abbé Jérôme, *loc. cit.*, p. 80, 81.

les textes franks avant l'arrivée de saint Boniface en Austrasie, en 742; — 2° que de 742 à 780 environ, il ne s'est appliqué qu'à six personnages : d'une part, Boniface, Chrodegang et Wilchaire, qui étaient des archevêques « pontificaux », des sortes de vicaires apostoliques en Gaule; d'autre part, Grimon, Abel et Hartbert, qui font seuls figure d'archevêques « métropolitains »; — 3° qu'à partir de 780, Charlemagne rétablit des métropoles, dont les évêques commencent à prendre le nom d'*archiepiscopi*; — 4° enfin que ce titre, encore assez rare jusqu'à l'an 800, se généralise alors dans l'empire frank, devenu l'empire d'Occident. A partir de ce moment, on le trouve employé partout, dans les actes des conciles¹, les capitulaires², les lettres des empereurs³, les formules⁴, les vies de saints⁵, etc. Il devient dès lors inutile d'en poursuivre l'histoire. »

1. Cf. Conciles : d'Arles, mai 813, canon 3 : « *Ut unusquisque archiepiscopus suos suffraganeos diligenter studioseque admonere curet*; » — de Reims, mai 813; — de Mayence, juin 813, canon 22 : « *... ad iudicium archiepiscopi regionis illius* » [Werminghoff, *loc. cit.*, p. 250, 254, 267]; etc.

2. Cf. *Capitul.* de 802, *suprà cit.*; — de 813, cap. 1 : « *Ut unusquisque archiepiscopus suos suffraganeos diligenter studioseque ammonere studeat ut...*; » — de 818, cap. 6 : « *... archiepiscopi per singulas provincias constituti*; » — de 823-825, cap. 26 : « *... archiepiscopi et comites eorum de propriis civitatibus...*; » — de 825, cap. 1, où huit archevêques sont désignés par leurs noms [Boretius, *ibid.*, p. 91 et suiv., 173, 277, 307, 308]; etc.

3. *Breviarium divisionis*, de 811, *suprà cit.*; — *Epist.* de Louis le Débonnaire, 816, à l'archevêque de Sens; 816, à l'archevêque de Bordeaux; 819, à l'archevêque de Trèves; — *Ep.* de 828, *suprà cit.* [Boretius, *ibid.*, t. I, p. 338, 355].

4. *Formules* de Sens, n°s 14 (9 oct. 810), 15 (même année); — de Bourges, n°s 16 et 17 (sous Charlemagne, empereur); — *Form. ecclesiast.*, n°s 13 (avant 813), 14 (entre 811-819); — *Form. extrarag.*, n° 20 (de 814?); — *Form. imperiales*, n°s 9, 18, 19, 20, 21, 26 (sous Louis le Débonnaire); [dans Zeumer, *Formulae merowing. et karol. aevi*, Hanovre, 1886, in-4°, *Monumenta Germ. histor., Leges*, p. 218, 219, 176, 177, 559, 546, 293, 299, 300-301, 305].

5. *Vita Ansberti*, évêque de Rouen, et *Vita Vulframni*, archevêque de Sens, vies écrites sous Charlemagne, avant 811; — la

Séance du 4^{er} Mars.

Présidence de M. C. ENLART, vice-président.

Ouvrages offerts :

GAUCKLER (P.). *Basiliques chrétiennes en Tunisie* (1892-1904). Paris, 1913, in-fol., pl.

— *Nécropoles puniques en Tunisie*. Paris, 1915, 2 vol. in-8°, pl.

M. P. Monceaux, membre résidant, offre à la Société, de la part de M^{ll}^e Gauckler, les deux ouvrages suivants de Paul Gauckler, *Nécropoles puniques de Carthage* et *Basiliques chrétiennes de Tunisie*.

« Dans une série de beaux volumes, pleins de choses et richement illustrés, M^{ll}^e Gauckler a entrepris de réunir les œuvres inédites ou dispersées de son frère Paul Gauckler, ancien directeur du Service des Antiquités et Arts de la Tunisie, notre associé correspondant national, dont on n'a pas oublié les nombreuses et intéressantes communications. Un premier volume, que j'ai eu l'honneur de présenter précédemment, était consacré au *Sanctuaire syrien du Janicule*. Les nouveaux volumes se rapportent à l'archéologie punique et à l'archéologie chrétienne d'Afrique.

« L'ouvrage sur les *Nécropoles puniques* se compose de deux parties. Dans la première, dont tous les éléments sont inédits, sont reproduits avec une scrupuleuse exactitude les carnets de fouilles de Paul Gauckler, qui, pendant bien des années, a méthodiquement exploré plusieurs cimetières puniques de Carthage. La seconde partie contient le recueil des mémoires, des notes ou notices, des articles qui ont été publiés au jour le jour par l'auteur sur diverses

Vita Nirardi, évêque de Reims, écrite au ix^e siècle, emploie l'expression équivalente *archipraesul* [*Monumenta Germ. histor., Scriptores rerum merov.*, t. V, p. 629, 631, 661, 160, 162, 166]; etc.

antiquités puniques de Tunisie ou d'Algérie. On doit signaler, dans les deux parties de l'ouvrage, la richesse exceptionnelle de l'illustration documentaire : 340 planches, sans parler des figures dans le texte. On notera spécialement la série des planches qui donnent la reproduction photographique des pages mêmes du carnet de fouilles. Il y a là une véritable mine de documents, très précieux pour l'histoire des fouilles de Carthage et pour les études d'archéologie punique.

« L'autre ouvrage est intitulé *Basiliques chrétiennes de Tunisie*. Avec quelques pages inédites, il renferme trente-deux belles planches : relevés, plans, vues et détails, essais de restauration, d'une cinquantaine d'édifices chrétiens, basiliques, chapelles, baptistères ou autres dépendances, qui ont été fouillés et étudiés sous la direction de Paul Gauckler par le Service des Antiquités de la Tunisie. C'est là une importante contribution à l'histoire de l'architecture chrétienne en Afrique, du ^{iv}^e au ^{vi}^e siècle. Ces vieux monuments chrétiens de Tunisie, comme ceux d'Algérie, ont une physionomie à part. Peut-être fourniraient-ils des données neuves et intéressantes pour l'étude des origines de l'architecture romane. »

Sur le rapport de M. M. Prinnet, M. le baron de Barante, présenté par le comte Durrieu et M. H. Omont, est élu associé correspondant national.

M. le comte Durrieu, membre résidant, à propos des prières curieuses qui se rencontrent parfois dans les livres d'heures des ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles et dont il a donné des exemples dans une des précédentes séances, entretient la Société d'une paraphrase en français du psaume XXVI : *Illuminatio mea Dominus*.

« Cette paraphrase a été composée au début de l'année 1516, à l'instigation de Louise de Savoie, mère du roi François I^{er}, peu de temps après que ce monarque fut rentré en France, revenant de sa campagne de Lombardie, au cours de laquelle il avait remporté, le 14 septembre

1515, la victoire de Marignan. Elle a pour objet d'appliquer successivement chacun des vingt versets de ce psaume à un acte déjà fait par le roi, principalement durant la bataille de Marignan, ou à une action qu'il pourrait avoir encore l'occasion d'exécuter dans l'avenir, les versets traduits en français étant généralement mis dans la bouche de François I^{er} lui-même, comme autant de courtes oraisons. »

M. le comte de Loïsne, membre résidant, fait la communication suivante :

« Les communiqués du ministère de la Guerre ont, à maintes reprises, parlé des combats sanglants et glorieux pour nos troupes qui se sont livrés au bois et au château de *Carleul*. L'« *Illustration* », dans son numéro du 19 février, reproduit deux vues de cet écart ruiné de la commune de Souchez¹, en lui donnant la même appellation. Il y a lieu de restituer à ce lieu, désormais célèbre, son véritable nom : *le Carieul*, que porte la carte de Cassini; la carte de l'État-major ayant omis de le mentionner.

« C'était un fief mouvant du château de Carency qui, à partir du xiii^e siècle, figure dans les actes sous les formes toponymiques suivantes : *Kariolum*, *Cariol*, *Carioel*, *Carioeul*, *Caryeul*, *le Carieul*; cette dernière ayant prévalu à partir du xvii^e siècle. *Gerardus de Kariolo* vend, par acte du mois de novembre 1200, le tiers de la dîme d'Ablain-Saint-Nazaire au chapitre d'Arras². Le même personnage, *Gerardus de Cariol*, figure comme témoin dans une charte du seigneur de Carency, du mois de décembre de la même année³. Par acte du 11 mars 1357, *Miquiel de Carioel*, chevalier, vend à l'hôpital de Saint-Jean-en-l'Estrée, d'Arras, six mencaudées de terre à Oppy⁴. Jean de Carieul,

1. Cant. de Vimy (Pas-de-Calais).

2. Bibl. nat., Cartulaire des chapellenies d'Arras, ms. lat. 17737, fol. 15 v^o.

3. Du Chesne, *Hist. de la Maison de Béthune*, preuves, p. 370.

4. Cartulaire de Saint-Jean-en-l'Estrée, dans *Mémoires de l'Académie d'Arras*, 2^e série, p. 397. Un autre, Michel du Carieul,

Johannes du Carioeul, figure en 1479 sur une liste des chanoines du chapitre d'Arras¹. Il fut inhumé dans la cathédrale, où se voyait sa sépulture accompagnée de son épitaphe². *Le Carioeul* et *Caryeul* sont mentionnés en 1407 dans les comptes de la baillie de Lens³ et dans les registres de la Chambre des comptes de Lille, en 1529⁴. Saugrain enfin, en 1720, fait figurer *Carieul* dans son « Nouveau dénombrement du royaume⁵ ». Une ancienne famille d'Artois portait le nom de cette terre et avait pour armes : « d'argent, au sautoir de gueules⁶ ». Elle reçut des lettres de chevalerie le 27 mars 1632⁷. »

Séance du 8 Mars.

Présidence de M. H. MARTIN, vice-président,
et de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

BAYE (baron DE). *Enseignements de la guerre*. Moscou, 1915, in-8°.

M. F. de Mély, membre résidant, fait la communication suivante :

« En 1906, M. le chanoine U. Chevalier publiait son

décédé en 1420, fut chapelain de la cathédrale d'Arras (Le Sez, Bibl. nat., ms. fr. 8239, fol. 112).

1. Cartulaire des chapellenies d'Arras, fol. 144 v°.

2. Bibl. d'Arras, ms. 328, fol. 23 v°.

3. Arch. du Nord, Comptes de la baillie de Lens.

4. *Ibid.*, Chambre des comptes, L 10.

5. P. 340. Lire : *Carieul* au lieu de *Carreul*.

6. Cf. de Loisne, *Épigraphie ancienne de la ville d'Arras*, n°s 24, 112, 348, 388, 407, 563 et 712.

7. Arch. du Pas-de-Calais, reg. de l'élect. d'Artois de 1613 à 1639, p. 203. — *Carieul* paraît avoir pour étymologie le mot *Cario* que Du Cange définit : « *Jus cariatoris seu illius qui decimas colligebat easque cariebat in horreum decimatoris.* » Le *Carieul* serait le lieu où se percevait la dime de la dime.

savant travail sur *La sainte Maison de Lorette et la légende de son transport en Italie*, qu'il ne croyait pas pouvoir admettre. Au nombre des arguments que firent valoir contre lui les tenants de la tradition, Mgr Faloci-Pulignani publia, expliqua et commenta une fresque de Gubbio, datant de la fin du xiv^e siècle, sur laquelle il voyait le transport par les anges de la Santa Casa de Nazareth à Fiume (en Dalmatie) ou sa translation de Fiume à Recanati, car il déclare ne pas oser préciser.

« A ce moment, je n'avais aucun motif de prendre part à la discussion. Mais, comme tout dernièrement, le P. A. Eschbach imprimait ¹ : « Un pèlerinage de plus de
« deux mois en Terre-Sainte (1895) et un double voyage
« plus récent à Tersat près de Fiume, en Dalmatie, nous
« ont mis en mesure, non seulement de confirmer que la
« fresque de Gubbio représente une des deux translations
« de la Santa Casa, mais de préciser que le peintre a
« entendu y reproduire la seconde de ses translations,
« non par conséquent celle de Terre-Sainte en Dalmatie,
« mais celle de Dalmatie en Italie », je ne crois pas inutile de présenter à mon tour une hypothèse qui doit laisser, tout au moins, planer quelque doute sur l'iconographie de la fresque de Gubbio, regardée aujourd'hui comme un document authentique, indiscutablement acquis à l'histoire.

« La très copieuse illustration de la brochure de Mgr Faloci-Pulignani se compose de quarante-huit gravures, dont douze sont consacrées à la fresque. Mais les historiens, en réalité, ne doivent s'occuper que des photographies, quatre et cinq, l'une faite en 1895, l'autre en 1899, avant toute restauration ². Car, sans incriminer en rien le restaurateur, il semble bien que les reproductions « après restauration » accusent certains détails, très

1. *Lorette et l'Ultimatum de M. U. Chevalier. La Santa Casa d'après la critique et une nouvelle pétrographie de ses murs*, avec deux appendices, Paris, Desclée, 1915, in-8°.

2. Je veux remercier ici Mgr Faloci-Pulignani d'avoir bien voulu m'autoriser à reproduire d'après son travail la fresque de Gubbio.

vagues sur l'original, qui, involontairement assurément,



Fresque de Gubbio avant sa restauration (1899).

(D'après Mgr Faloci-Pulignani, *La sainte Maison de Lorette*,
Rome, Desclée, 1907, in-8°.)

se trouvent alors préciser les hypothèses proposées par l'auteur.

« Si nous résumons en quelques lignes les pages de la description, au texte même de laquelle nous engageons d'ailleurs à se reporter, voici ce qu'on trouvait sur la muraille : en haut, une Vierge dans un arc-en-ciel ; plus bas, une chapelle avec campanile, encore en l'air, entourée de sept anges, qui ont sous leurs pieds des ossements ; enfin au bas, sur la terre, d'un côté une maison, des chèvres dans un enclos, un berger, du feu, et de l'autre une grande ville, non loin un rocher surmonté d'une forteresse, dans le fond, la mer de couleur rouge.

« Cependant, s'il est des détails qui paraissent très naturels à Mgr Faloci-Pulignani, la grande ville qui est Nazareth ou Fiume, le château sur le rocher qui est Fiume ou Recanati, il en est d'autres dont il trouve l'explication plus embarrassante. Il ne peut dire si les anges soulèvent ou déposent la maison ; il constate qu'ils font la chaîne en se tenant par la main ; le feu indique que c'est la nuit ; la mer est rouge parce que c'est la nuit, quoique les peintres n'aient jamais ainsi représenté la mer, se hâte-t-il d'ajouter ; les ossements rappellent la triste réputation de Lorette ; quant aux chèvres, au berger, ce sont « des riens », mais qui coïncident avec les détails que chacun, au cours des siècles, est venu ajouter au noyau primitif de la légende.

« Tous ceux qui ont étudié la fresque de Gubbio sont loin d'être convaincus. Le Dr Lapponi a cru y voir la légende de la Portioncule ; mais il paraît que le campanile est absolument caractéristique de Lorette. Mgr Victor Pagliari estime que la fresque est une peinture allégorique qui symbolise l'origine céleste de l'ordre de Saint-François, sous l'inspiration de la Vierge immaculée.

« Néanmoins, Mgr Faloci-Pulignani conclut en affirmant que, grâce à cette fresque, « on peut considérer comme « repoussé l'assaut donné au roc Lorétan ».

« Sans prendre parti, je crois que les « riens » que nous rencontrons dans les lignes de l'auteur lui-même trouveraient une explication naturelle si, au lieu de la translation de la Santa Casa, nous voyons là, simplement, une des scènes de l'*Apocalypse*.

« Il faut remarquer, d'abord, qu'autour de la chapelle il y a sept anges, que les deux qui sont devant la porte paraissent tenir quelque chose dans leur main droite, un objet rond, comme un fond de vase, le reste étant écaillé. N'aurions-nous pas là les sept anges des chapitres xv et xvi :

« § 1. *Et vidi aliud signum in cælo, magnum et admirabile, angelos septem, habentes plagas septem novissimas.*

« § 5. *Et post hæc vidi, et ecce apertum est templum tabernaculi testimonii in cælo.*

« § 6. *Et exierunt septem angeli habentes septem plagas de templo.*

« Si nous continuons le chapitre xvi :

« § 2. *Et abiit primus et effudit phialam suam in terram; et factum est vulnus sævum et pessimum in homines.*

« Est-ce que ce ne sont pas les ossements et la tête de mort ?

« § 3. *Et secundus angelus effudit phialam suam in mare et factus est sanguis tanquam mortui.*

« N'est-ce pas la mer de couleur rouge que ne peut expliquer Mgr Faloci-Pulignani ?

« § 8 : *Et quartus angelus effudit phialam in solem et datum est illi aestu affligere homines et igni.*

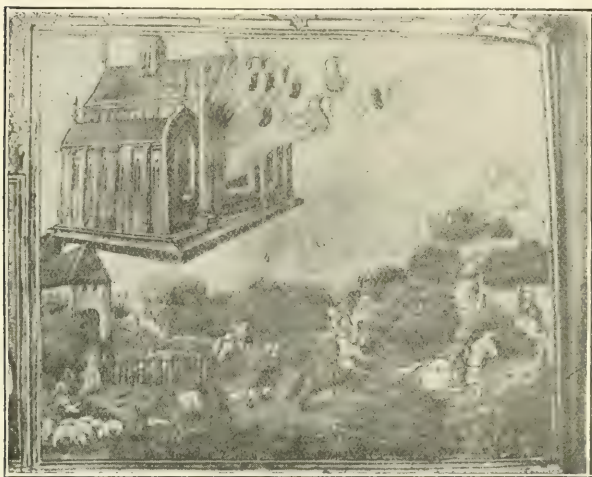
« C'est le feu près de la cabane.

« Quant à la Vierge dans le ciel, c'est la *Mulier amicta sole* du chapitre xii, qui, dans les *Apocalypses* xylographiques, est précisément représentée sur le feuillet qui fait face à la scène des sept anges sortant du tabernacle.

« Il est certain que cette explication inattendue de la fresque de Gubbio ne semble pas devoir être acceptée sans discussion. Aussi me serais-je bien gardé de la proposer, si elle ne m'avait été fournie par l'illustration de la célèbre *Apocalypse* de l'Escorial, enluminée par Jean Bapteur, Perronet Lamy et Jean Colombe, étudiée en 1905 par M. Max Petit-Delchet dans le *Moyen âge*.

« Lorsque cette page m'était passée sous les yeux, j'avais cru, au premier abord, qu'il s'agissait précisément

de la translation de la Santa Casa. Il semble en effet que la description de la fresque de Gubbio par Mgr Faloci-Pulignani soit celle de la miniature de l'*Apocalypse* de l'Escorial; nous trouvons là une église en l'air avec sept anges; plus bas, une cabane, un berger, des chèvres dans un parc, une petite chapelle, avec le campanile qu'on affirme caractéristique de Lorette; au milieu d'un bois, dans le fond, une ville et un peu à droite un rocher surmonté d'une forteresse. Ce sont précisément les détails



*Les Sept Anges de l'Apocalypse versant les Sept plaids sur le Monde.
(Apocalypse de l'Escorial.)*

que nous avons lus plus haut. Seule manque la Vierge, la *Mulier amicta sole*; mais elle est, dans l'*Apocalypse* xylographique, sur un autre feuillet.

« Dès lors, sans prétendre rien affirmer, il nous semble que ce n'est pas, sans hésitation, qu'il convient d'apporter comme un document des plus probants de l'authenticité de la translation de la Santa Casa de Lorette la fresque, si intéressante soit-elle, de Gubbio. »

M. A. Dieudonné, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Quand on étudie la suite des monnaies royales françaises, — je veux parler des petites espèces d'argent saucé du moyen âge dites « monnaies noires », — on est frappé de rencontrer en légende sur ce numéraire des appellations bizarres : *Parvus turonus*, pour petit tournois, comme si *Turonus* voulait dire « tournois » (c'est *Turonensis* qu'il convient de traduire ainsi); — *Duplex turonus Francie*; — *Turonus civis Francie*; — *Obolus civis*. Mon dessein est de montrer que ces expressions ne sont pas aussi inattendues qu'elles paraissent au premier abord et qu'elles procèdent au fond d'une certaine logique. Je choisis comme exemple : *Duplex turonus Francie*.

« Le système monétaire des Capétiens comprenait, depuis Philippe-Auguste : 1° le denier parisis, légendes : *N...* (nom du roi) *rex* et, dans le champ, *Franco*; *Parisius civis* et croix au revers; — 2° le denier tournois, légendes : *N...* (nom du roi) *rex*, avec croix, et, au revers, *Turonus civis*¹, type du châtel. A part le nom du roi, les types et intitulés de l'ancien denier de Paris, de l'ancien denier de Tours, frappés l'un et l'autre dans des ateliers variés, étaient conservés. Ce qui était inscrit sur ces monnaies, ce n'était d'ailleurs pas leur nom, mais une légende ancienne, passée à l'état de formule, « Cité de « Paris », « Cité de Tours », qui continuait à les distinguer et qui passa sur les gros.

« Cependant, il paraît certain que le peuple, habitué à compter par denier tournois, denier parisis, et ayant chaque jour sous les yeux ces termes constants de *Turonus* et de *Parisius*, s'habitua à les traduire dans son langage : Tournois, Parisis. Ce qui l'y engageait, c'est qu'à la même époque il voyait le mot *Duplex* sur les doubles

1. Sur ce mot *Civis*, équivalent de *Civitas*, ainsi que sur les locatifs *Turonus* et *Parisius*, voir mon article dans *Revue numismatique*, 1908, p. 505-507, et mon récent *Manuel de numismatique*, p. 229.

(depuis 1295), *Burgensis* sur les bourgeois (1311 à 1313), bref que la tendance générale portait à introduire le nom de la monnaie sur les petites espèces destinées aux échanges quotidiens.

« Dès le début du *xiv^e* siècle, les ducs de Lorraine et de Bretagne spéculent sur cette erreur en créant des gros à la légende *Turonus ducis* (tournois du duc ?), légende en trompe-l'œil destinée à couvrir l'imitation.

« Le pouvoir royal, de son côté, fait une concession à l'état d'esprit populaire quand, sous Philippe VI, il met en circulation un denier intitulé *Parvus turonus*. Je suppose que, dans la confusion des espèces alors en cours, on voulut préciser la nature de la pièce et que substituer à *Turonus Turonensis* pour la correction du langage n'aurait eu d'autre effet que de dérouter le public ; on se résigna donc au barbarisme. D'ailleurs, le *Parvus turonus* ne s'appliquait qu'à une émission isolée, et toujours les textes, quels qu'ils soient, disent correctement *Turonensis*, *Parisiensis*.

« Une seconde infraction à la grammaire eut lieu beaucoup plus tard, sous Charles VI, avec le *Grossus turonus*¹. Chose curieuse, le gros tournois, de saint Louis à Charles VI, n'avait jamais porté que la légende *Turonus civis*, et c'est à une date où il ne se frappait plus de gros tournois depuis trente ans, en 1413, qu'on imagina d'accoler ce nom à la pièce nouvelle, sans doute pour la faire bénéficier du bon renom qui restait attaché aux gros tournois en circulation. Le *Grossus turonus* ne fut frappé que quelques mois.

« Enfin, c'est le *Niquet*, du 11 août 1421, qui porte la légende *Duplex turonus Francie*. Pourquoi *Duplex* et pourquoi *Francie* ?

« Lorsque Philippe le Bel créa les doubles, ces doubles ne furent pas intitulés *Duplex parisiensis*, *Duplex turonensis* et pas davantage *Duplex turonus* : *Moneta*

1. Exactement *Grosus Turonus*. Nous l'appelons le gros dit *Grossus*.

duplex regalis, voilà ce qu'on lit sur les pièces. C'est qu'en effet ces doubles, s'ils valaient en valeur de cours, l'un deux deniers parisis, l'autre deux deniers tournois, n'étaient, ni pour la loi, ni pour le type, le double de l'ancien denier parisis, de l'ancien denier tournois. C'était une monnaie nouvelle, placée à l'origine par son titre entre le denier et ce qui aurait pu être le double denier, caractérisée par des types genre parisis et genre tournois, mais nouveaux et destinés à inaugurer la monnaie affaiblie¹; aussi l'appelle-t-on monnaie double, sans associer son nom à ceux de *Parisius* ou de *Turonus*, et on l'appelle « royale » pour indiquer que le roi se réservait le privilège de cette innovation, c'est-à-dire des affaiblissements².

« L'expression *Moneta duplex*³ fut restaurée sur les espèces à maintes reprises au cours du xiv^e siècle. Sans doute, la pure doctrine, — de la première émission de Philippe le Bel, — ne se maintint pas intégrale; tout de suite, le peuple qualifia les doubles de « doubles parisis » et « doubles tournois », les ordonnances et les mandements firent de même; néanmoins, Charles IV le Bel se gardait d'accoler les deux termes quand il disait : « On « fera un denier double qui courra pour deux deniers « tournois petits; *item* l'on fera un petit denier dont les « deux vaudront un d'iceux justement. — L'on fera une

1. Le choix du double comme type de monnaie faible permettait au pouvoir de se donner du jeu pour les altérations, une plus petite unité risquant de s'avilir trop vite. Le demi-double (*mite* sous Philippe IV, *Moneta nova* sous Charles IV, deniers faibles ensuite) n'était frappé qu'à titre secondaire : c'est sur le double que se modelaient les prix dans les périodes d'affaiblissement.

2. Cette remarque est due à M. de Marchéville.

3. Le mot *simplex* fut-il employé? Pas sur la monnaie, mais quelquefois dans les textes. Les *denarii simplices* sont les deniers forts traditionnels par opposition à la monnaie double (Saulcy, *Doc.*, t. I, p. 156); il y a aussi des cas particuliers (*Rev. num.*, 1908, *Procès-verbaux*, p. xii). On trouve l'expression « Monnaie sengle » (*singula*) pour désigner le demi-double (Saulcy, *Doc.*, t. I, p. 200 et 201).

« monnaie qui courra pour deux parisis petits et un petit
« denier qui courra pour un parisis. »

« Philippe VI et Jean II le Bon eurent beau altérer les deniers, le numéraire, dans son intitulé, restait fidèle à cette distinction : *Moneta duplex*, d'une part, *Turonus civis*, de l'autre. D'ailleurs, s'il arriva aux deniers de déchoir de leur qualité de monnaie forte, on ne voit pas que par contre le double soit jamais sorti de son rôle de monnaie faible dans cette période. Charles V ne fit que des deniers. Il en alla autrement sous Charles VI; ici les doubles sont de bon titre et accompagnent normalement le denier; ils ne jouent aucun rôle dans la crise des florettes, jusqu'à ce que même le double tournois dit *Niquet* (11 août 1421) fût émis dans une intention de renforcement¹. Le malheur du *Niquet*, ce qui lui fit sa mauvaise réputation, est qu'il tenait lieu des espèces supérieures, mais, en tant que monnaie noire ou comme monnaie d'attente, il était irréprochable.

« Voilà pourquoi les conseillers de Charles VI, en préparant la réforme, jugèrent le moment venu d'accoler sur le numéraire, deux appellations provenant des points opposés de l'horizon monétaire, *Duplex* et *Turonus*, pour couper court à une distinction surannée; il est très vrai que le *Niquet* était un double et, pour la première fois, le double du *Turonus* traditionnel. La Chambre des monnaies savait très bien que *Turonus* ne veut pas dire tournois, mais elle n'a pas été jusqu'à introduire un mot, *Turonensis*, dont l'apparition sur la monnaie aurait fait échec à la fusion projetée. Avec beaucoup de prudence, on s'est contenté de rapprocher deux termes qu'on trouvait dans la circulation, d'autant plus qu'à la faveur de ces termes consacrés il s'agissait de faire accepter une petite innovation.

« Je veux parler de l'addition du mot *Francie*, contem-

1. Titre : 1 denier 12 grains; taille : 112 au marc. C'était un pied de monnaie, le 30^e, satisfaisant en égard à la valeur qui pouvait être attribuée à la livre tournois à cette époque.

porain de l'époque où Henri V s'intitulait en Normandie *heres Francie*; c'était, je pense, une machine de guerre dirigée contre le régent, le futur Charles VII, qu'on prétendait exclure de la *Francia* avec sa mauvaise monnaie. Sous le règne de Charles VII, les légendes *Duplex turo-nus Francie* ou *Francor.* sont passées dans l'usage courant.

« Pour conclure, les appellations les plus bizarres ne se produisent pas tout d'un coup par un caprice du sort; dans l'ordre monétaire du moins, elles résultent d'un oubli progressif des origines et des causes, et en même temps de la nécessité où l'on est de conserver à la monnaie l'ensemble de sa physionomie, même lorsque les termes qui se survivent ne répondent pas littéralement à la signification cherchée. »

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie les armoiries du siège épiscopal d'Autun.

« Les sceaux épiscopaux montrent, d'un côté, les armes de l'évêché, de l'autre, les armes de l'évêque. Les armes de l'évêché sont une crosse et une épée en pal sur un écu. Ce sont les symboles du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel de l'évêque. L'inscription parle des deux glaives, *ecce gladii duo hic*, la crosse étant assimilée à un glaive. »

Séance du 25 Mars.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

AMARDEL (G.). *Questions controversées de numismatique narbonnaise*. S. l., s. d., in-8°.

DEMAISON (L.). *Académie de Reims. Séance tenue à Paris le 10 décembre 1915. Allocution de M. L. Demaison, président*. Reims, 1915, in-8°.

PLAT (G.). *L'omphalos gaulle. Quelques considérations sur son emplacement probable*. Paris, 1915, in-8°.

Le président fait part d'un avis du ministre de la Guerre invitant les Sociétés savantes à ne rien publier qui puisse livrer au public quelque secret intéressant la défense nationale.

Il est décidé, à la demande du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, que les derniers volumes du *Bulletin* et des *Mémoires* et le volume du *Centenaire* lui seront adressés pour l'Exposition de Barcelone.

M. M. Prinnet, membre résidant, fait hommage à la Société, de la part de M. G. Amardel, associé correspondant national, d'une brochure intitulée *Questions controversées de numismatique narbonnaise*.

M. H. Martin, membre résidant, communique un manuscrit de l'« Instruction d'un jeune prince » exécuté pour Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et dont l'illustration avait été attribuée à un peintre connu, nommé Jean Hennecart.

« D'après la quittance de Jean Hennecart relative à l'enluminure de ce manuscrit, il semblerait que le volume dût contenir deux miniatures seulement : il en renferme trois. Mais la contradiction n'est qu'apparente et résulte d'une simple omission de Jean Hennecart dans la rédaction de sa quittance. Il suffit de faire l'addition des chiffres indiqués par Jean Hennecart pour rendre évidente l'existence de cette omission.

« Les trois miniatures dont il s'agit doivent donc être considérées sans hésitation comme une œuvre de Jean Hennecart et elles ont été exécutées vraisemblablement en 1468.

« Cet artiste, qui paraît avoir été le peintre préféré de Charles le Téméraire, est assez connu pour qu'on ait songé à lui attribuer le retable de Saint-Bertin, mais sans qu'on ait eu jusqu'ici à juger son talent sur une œuvre certaine. »

M. Durrieu présente quelques observations.

M. H. Omont, membre résidant, communique le texte du testament fait vers le milieu du xiii^e siècle par un seigneur picard, Godin de Merval, en faveur de l'abbaye de Vaucclair et d'autres établissements religieux du diocèse de Laon.

« Le testament de Godin de Merval est conservé au fol. 85 d'un recueil de pièces originales, provenant des collections du baronnet anglais sir Thomas Phillipps et inscrit aujourd'hui sous le n^o 2590 des nouvelles acquisitions des manuscrits du fonds latin de la Bibliothèque nationale. Entre tant d'autres testaments en faveur d'églises et d'abbayes, le testament de ce seigneur picard, écrit sur une petite feuille de parchemin qui mesure 14 centimètres sur 16¹, n'offre d'autre intérêt spécial que de rappeler les noms de monuments et de localités dévastés par la guerre présente dans la région qui s'étend entre Laon, Soissons et Reims.

« L'abbaye de Vaucclair, de l'Ordre de Cîteaux, principale bénéficiaire du testament de Godin de Merval, qui y avait choisi sa sépulture, avait été fondée en 1134, du vivant de saint Bernard². La *Gallia christiana* nous apprend que l'abbé Gilles I^{er} fit édifier une nouvelle église, qui fut consacrée en 1257 par Itier de Mauni, évêque de Laon³. C'est sans doute à la même époque qu'il faut rapporter le testament de Godin de Merval, qui n'est pas daté et dans lequel on remarque encore des libéralités nombreuses en faveur de la cathédrale de Reims, des églises de Merval et de Saint-Gervais de Soissons, des hôpitaux de Pontavert, d'Arcy-Sainte-Restitue,

1. On y peut noter deux particularités paléographiques : *mée* et *Róuroi*, mots dans lesquels l'accent a été ainsi ajouté pour indiquer la prononciation.

2. Deux petits cartulaires de l'abbaye de Vaucclair, le premier du xii^e siècle, le second du xiii^e siècle, sont conservés à la Bibliothèque nationale sous les n^{os} 11073-11075 du fonds des manuscrits latins. Le testament de Godin de Merval n'a pas été transcrit dans le second de ces cartulaires.

3. T. IX, col. 634.

de Bazoches, de Mont-Notre-Dame, des léproseries du même lieu, de Missy-sur-Aisne, etc. »

Ego Godinus de Marval in extrema voluntate lego ecclesie Vallis Clare¹, in qua meam eligo sepulturam, totam partem meam furni de Jumegni², si eam pacifice tenere potuerit; si quis autem jure hereditario reclamare voluerit, quadraginta libras Laudunensium pro eadem parte predicti clibani dabit ecclesie supradicte.

Lego etiam XXXa libras Pruviniensium super managium meum de Marval³ fratribus ejusdem ecclesie ad faciendam pitantiam in anniversario meo annis singulis in conventu. Item centum solidos Laudunensium ad opus basilice, centum etiam solidos Laudunensium ad pitantiam in die sepulture mee conventui faciendam, centum quoque solidos Laudunensium ad portam pauperibus erogandos.

Item ad opus beate Marie Remensis XL. solidos Pruviniensium. Ad opus ecclesie de Marval XXti solidos Pruviniensium. Presbitero meo X. solidos Pruviniensium. Ad luminaria de Marvali portionem terre mee sitam apud Rovroi⁴, quam patrinus meus Godefridus dedit mihi.

Item X. solidos Pruviniensium ad opus ecclesie sancti Gervasii Suessionensis.

Item culcitram unam et pulvinar hospitali Pontis Avarie⁵, et III. solidos et I. sextarium bladi.

Item sorori mee vidue de Glenne VI. oves; sorori mee de Longa valle VI. oves; nepti mee de Bruegllet VI. oves; sorori mee de Sanci VI. oves; nepti mee Maroth XXti solidos, et unam vaccam, et VI. oves et II. sextaria de blado ipsi et matri ejus.

Item Rainaldo, fratri meo, lego vineam meam de Fimes⁶.

1. Abbaye de Vauclair, Ordre de Cîteaux, diocèse de Laon, fondée en 1134 (*Gallia christiana*, t. IX, p. 633-636).

2. Jumigny, Aisne, arr. de Laon, cant. de Craonne.

3. Merval, Aisne, arr. de Soissons, cant. de Braisne.

4. Rouvroy, Aisne, arr. et cant. de Saint-Quentin.

5. Pontavert, Aisne, arr. de Laon, cant. de Neufchâtel.

6. Fismes, Marne, arr. de Reims, chef-lieu de cant.

*Item ad Longam Aquam*¹ XX. solidos Pruvinsensium; hospitali de Arsi² II. solidos Pruvinsensium; hospitali de Basoches³ II. solidos Pruvinsensium; hospitali Montis Beate Marie Magdalene⁴ II. solidos.

Item leprosis ejusdem loci II. solidos; leprosis de Maisi⁵ II. solidos.

Item Rossello famulo meo XX^{ti} solidos, sellam unam, unum wambison⁶, et I. chappellum ferreum et tunicam meam.

Item sorori mee de Longa Valle supertunicale et capucium meum; Petro Pieuchet I. minam bladi; *fratri ejus* I. quartallum; *Aceline uxori Paris* I. minam (sic), I. minam vicie et I. minam bladi; *Rainaldo Le Coc* I. sextarium bladi et I. sextarium vicie; *Boyrino* I. quartallum bladi; *Everardo sutori* I. minam vicie; *filie Auberti* I. quartallum pisarum; *cuidam mulieri Sambliere, de Rains*, X. solidos Pruvinsensium.

*Hujus testamenti mei exsequestores eligo super periculum animarum suarum viros fideles abbatem Vallis Clare, dominum Ferricum de Paissi*⁷, *dominum Theodoricum militem de Marval et Willelmum fratrem meum super tertiam partem totius hereditatis mee, tam ex patre quam matre.*

Debita que mihi debentur : Dominus Theodericus, VI. libras Pruvinsensium; Boyrins (sic), XXI. solidos; *Gerardus de Molins, famulus meus, XXVII. solidos; Renaldus de Villa Savoir, XLVI. solidos. Plegii : Galterus de Roci, Michael de Chaldardia.*

Debita que debeo : Ellebaudo, civi Remensi, XXX. soli-

1. Longueau, ou Longuedeau, maison isolée, comm. d'Aulnois, cant. de Laon.

2. Arcy-Sainte-Restitue, Aisne, arr. de Soissons, cant. de Braisne.

3. Bazoches, Aisne, arr. de Soissons, cant. de Braisne.

4. Mont-Notre-Dame, Aisne, arr. de Soissons, cant. de Braisne.

5. Missy-sur-Aisne, Aisne, arr. de Soissons, cant. de Vailly.

6. Wambison, ou gambison, pourpoint rembourré qui se portait par-dessous la cotte de mailles.

7. Paissy, Aisne, arr. de Laon, cant. de Craonne.

dos Prucinensium; Johanni de Sancto Quintino sellario VI. solidos et VIII. denarios; Symoni de Gugnicort XXX. solidos; cuidam militi de Bria XL. solidos; hospiti meo Remensi quod legitime probare potuerit.

(Au dos :) *Legatum Godini.*

Séance du 22 Mars.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

MÉLY (F. DE). *Le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle.* Paris, 1915, in-8°.

Le président annonce la mort de MM. J. d'Arbaumont, le Dr R. Brulard, E. Thélér et le comte de Charencey, associés correspondants nationaux, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. H. Martin, membre résidant, commente une série de photographies de miniatures du xv^e siècle se rapportant aux guerres d'autrefois.

« Ces miniatures montrent la convocation des grands vassaux, le rassemblement des cavaliers et divers combats. Certaines permettent de suivre l'évolution de l'armure. D'autres font comprendre comment les armées se ravitaillaient, comment les blessés étaient soignés. Dans d'autres enfin, on peut étudier la forme des canons et du trait à poudre, ancêtre du fusil.

M. L. Demaison, associé correspondant national, présente quelques remarques nouvelles au sujet des statues du portail de gauche de la cathédrale de Reims.

« Tous les archéologues qui ont étudié la cathédrale de Reims ont pensé que les belles statues de la porte de gauche du grand portail, si affreusement mutilées à la suite de l'incendie allumé par les bombes allemandes le

19 septembre 1914, représentent des saints honorés d'un culte particulier dans la ville et le diocèse. Cette opinion, à première vue, paraît être très bien fondée; elle peut s'autoriser de divers exemples qui lui prêtent un très sérieux appui. A la cathédrale d'Amiens, la porte Saint-Firmin, située aussi à gauche de la façade occidentale, offre les figures de saints locaux dont les corps étaient conservés dans l'église¹. La porte de la Vierge, qui occupe la même place à Notre-Dame de Paris, est ornée des statues de saint Denis et sainte Geneviève. Enfin, à la cathédrale de Meaux, une inscription en caractères gothiques, gravée sur un contrefort à droite de la porte principale, nous apprend qu'on y voyait autrefois les images des « saints evesques de l'eglise de ceans² ». Nous sommes donc en présence d'un usage très répandu qui a pu être adopté également à Reims.

« En partant de ce point de vue, on a voulu reconnaître, dans notre portail de gauche, exclusivement des saints rémois. La première statue qui se présente près de la porte, à la gauche du spectateur, celle d'un saint décapité, escorté de deux anges, ne pouvait être que l'évêque saint Nicaise, le fondateur de la cathédrale, qui fut égorgé par les Vandales sur le seuil de son église. A la suite est une figure de femme qui a passé pour représenter sainte Cilinie, la mère de saint Remi, mais certainement à tort, car elle a la tête ceinte d'une couronne, encore visible malgré les mutilations accomplies à l'époque révolutionnaire. On a proposé, avec un peu plus de vraisemblance, d'y voir sainte Clotilde. A côté d'elle se trouvait un évêque coiffé d'une mitre enrichie de pierreries, portant une croisse de la main gauche et bénissant de la main droite. Ce serait, suivant l'avis général, saint Remi, dont la place est tout indiquée ici auprès de saint Nicaise. Il faut observer toutefois qu'il n'a pas, comme le saint Remi

1. G. Durand, *Monographie de la cathédrale d'Amiens*, t. I, p. 411.

2. Mgr Allou, *Notice historique et descriptive sur la cathédrale de Meaux*, 2^e édit., 1871, p. 20.

du portail septentrional, l'attribut de la sainte Ampoule, qui enlèverait toute incertitude à son identification. A sa droite est un clerc portant un livre, qui serait, dit-on, saint Thierry, son disciple. Ces deux dernières statues ont beaucoup souffert de l'incendie ; la seconde est entièrement calcinée.

« En regard de saint Nicaise, sur l'ébrasement de droite, on a prétendu que les statues figurent les compagnons de son martyre : le diacre saint Florent et le lecteur saint Jocond, dont les chefs étaient jadis placés dans la cathédrale, derrière le maître-autel¹, puis la sœur du prélat, sainte Eutropie, qui avait été immolée en même temps que lui par les Barbares et qui l'accompagne aussi dans le groupe de statues du portail du nord. Vient ensuite un personnage imberbe, les pieds nus, tenant un livre à la main et auquel on a, sans aucune preuve, donné le nom de saint Maur, martyr rémois. Enfin, la série de ces statues est close par un évêque, peut-être saint Sixte, qui occupa le premier le siège de Reims.

« La plupart de ces attributions sont assez discutables et restent dans le domaine des conjectures. Mais pour la statue de saint Nicaise, l'opinion des écrivains rémois, depuis Marlot jusqu'aux plus récents historiens de Notre-Dame, a toujours été unanime ; elle n'a jamais été contestée et l'on n'a soulevé contre elle aucune objection. Je dois avouer qu'après l'avoir acceptée moi-même, j'éprouve aujourd'hui quelque doute.

« Le saint que représente la statue en question n'a pas le cou tranché, mais seulement la partie supérieure de la tête ; il portait entre ses mains sa calotte crânienne qu'une brisure déjà ancienne a fait disparaître. Or, cette façon d'exprimer le supplice d'un martyr décapité est tout à fait insolite pour saint Nicaise et je n'en connais pas d'autre exemple. Saint Nicaise est toujours figuré avec le cou coupé, tenant de ses deux mains sa tête entière coiffée d'une mitre. Telles sont, à la cathédrale de Reims, la sta-

1. Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. I, p. 114.

tue du portail septentrional et celle qui surmonte, à l'intérieur, dans la nef, le trumeau de la grande porte de la façade occidentale. Telle était, à l'église Saint-Nicaise, détruite à la suite de la Révolution, la statue qui était adossée au trumeau de la porte principale et qui remontait au ^{xiii}^e siècle comme les précédentes. Une belle statue du ^{xv}^e siècle, provenant de Reims et conservée actuellement au Musée du Louvre, est conforme à la tradition; mais le visage du saint est rasé, tandis qu'il est barbu dans les représentations plus anciennes. Il existe, dit-on, dans l'église de Louvergny (Ardennes) une statue semblable et à peu près de la même époque¹.

« C'était du reste une habitude constante de représenter les saints céphalophores avec leur tête complète entre les mains. Il en est ainsi pour saint Ache et saint Acheul que l'on voit au grand portail de la cathédrale d'Amiens, à gauche de la porte Saint-Firmin², et l'on pourrait ajouter bien d'autres exemples. Au contraire, la section du sommet du crâne est une particularité qui caractérise surtout saint Denis, l'apôtre de Paris; il a été fréquemment traité de cette manière par les artistes du moyen âge. L'historien rémois D. Marlot en a fait déjà l'observation. Tout en reconnaissant saint Nicaise dans la statue du portail de Reims, il remarque avec raison que la façon dont celui-ci porte son crâne fait penser aux images de saint Denis : « *In tertio* « *[vestibulo] ad lævam, visitur sanctus Nicasius, cranium* « *gestans manibus (ut alicubi beatus Dionysius depingi-* « *tur)*³. » Cette bizarre représentation a peut-être son origine et son explication dans la possession par le chapitre

1. Ch. Givélet, *L'église et l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims*. Reims, 1897, p. 163-167. La statue du Musée du Louvre est figurée p. 165 et 166.

2. Voir les reproductions de cette porte dans l'ouvrage déjà cité de G. Durand, pl. XLIII et XLIV.

3. *Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 472. Cf. *Hist. de la ville, cité et université de Reims*, t. III, p. 522. Marlot se borne très prudemment à l'identification de saint Nicaise; parmi les autres personnages, il ne voit que des « prélats inconnus ».

de Notre-Dame de Paris du sommet d'un crâne qu'il attribuait au saint martyr parisien et qu'il devait à la libéralité du roi Philippe-Auguste. C'est par allusion à cette relique que se serait introduite la singulière coutume de nous montrer saint Denis avec la tête nettement tranchée au-dessus des sourcils¹.

« Les religieux de l'abbaye de Saint-Denis avaient, de leur côté, la prétention de conserver le chef entier du saint, et ils contestaient l'authenticité du fragment que revendiquait le chapitre. Cette question a fait l'objet en 1410 d'une vive discussion entre les deux corps et a donné lieu à un procès dont les pièces sont conservées aux Archives nationales. Les mémoires contradictoires, produits à cette occasion par les parties en présence, nous fournissent des détails fort intéressants pour l'iconographie de saint Denis, aussi bien que pour l'archéologie et l'histoire de Notre-Dame et d'autres églises parisiennes. De longs extraits de ces pièces ont été publiés, il y a trente ans, dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, par notre confrère M. Delaborde, qui les a fait précéder d'un commentaire très complet et très approfondi². Nous

1. On connaît d'ailleurs des exemples d'autres saints ainsi figurés, peut-être parce que leur test, séparé du reste du crâne, était conservé parmi les reliques de certaines églises. On peut admettre aussi que les images de saint Denis n'ont pas été ici sans influence. D'après le P. Cahier, « saint Chrysole, saint Piat et autres, ont été peints parfois ayant encore la tête sur les épaules et ne portant sur leurs mains que le sommet du crâne, détaché par le glaive ou la hache du bourreau, comme si une dérision barbare eût prétendu enlever leur tonsure » (*Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, t. II, p. 761, note 5). Pour saint Piat, martyr, dont les reliques avaient été déposées en l'église de Séclin, au diocèse de Tournai (et qui passait, remarquons-le, pour avoir été compagnon de saint Denis), la manière dont on le représentait avait donné naissance à l'opinion qu'il avait porté le sommet de sa tête après son supplice (*AA. SS. Boll.*, oct., t. I, p. 16 et 19). Quant à saint Chrysole, patron de Commines en Flandre, il aurait été *vertice truncatus*, suivant ses actes : ... *Pretiosa corona cum cerebro crudeliter amputatur* (*AA. SS. Boll.*, febr., t. II, p. 9 et 11).

2. *Le procès du chef de saint Denis en 1410*, par H.-François

y trouvons d'utiles renseignements pour le sujet qui nous occupe.

« Le rédacteur d'un mémoire présenté en faveur du chapitre de Paris s'efforce d'expliquer et de justifier l'usage des sculpteurs et des peintres de nous présenter saint Denis avec la tête mutilée à la partie supérieure. Ce serait, d'après lui, la représentation exacte de la torture que le saint a soufferte : « ... Quant saint Denis fut décollé « avec ses compagnons, on li copa le test par dessus « comme une couronne, et peut estre que ce fut pour li « faire plus de tourmens,... ou ce fut ou contempt de « l'ordre de prestrise...; et qu'il soit vray, il appert par « pluseurs painctures et ymages, lesquels furent ordon- « nées par grans clers et par saiges gens, non pas seule- « ment en la dyocèse de Paris, mais ailleurs par toute la « France et dehors; et n'est point à croire que telle « manière de paindre ait esté trouvée sans cause et sans « y ensuir la vérité des ystoires par ycelles painctures « réputées¹. » C'est à tort sans doute que l'on voit ici dans cette « manière de peindre » le témoignage d'une tradition ancienne. Les documents hagiographiques les plus autorisés ne permettent pas de supposer que saint Denis ait été décapité autrement que par le procédé habituel. Mais on sait que les sujets figurés ont joué un grand rôle dans la formation des légendes populaires.

« Le chapitre, à l'appui de sa thèse et pour fournir la preuve de l'authenticité de sa relique, nous donne une curieuse énumération de ces images de saint Denis répandues, d'après lui, dans la France entière et à l'étranger².

Delaborde (*Mémoires de la Soc. de l'hist. de Paris*, t. XI, 1884-1885, p. 297-409).

1. *Ibid.*, p. 325.

2. Il faut observer toutefois que l'usage le plus général a toujours été de placer entre les mains de saint Denis sa tête complète. On le voit ainsi sur un sceau du prieuré de Saint-Denis de la Châtre, de Paris, attaché à une pièce de 1408 (Douet-d'Arcq, *Inventaire de la collection des sceaux des Archives de l'Empire*, t. III, p. 183, n° 9422), et sur un sceau d'un théologal du xv^e siècle,

C'était d'abord au portail de gauche de l'église de Paris, saint Denis entre deux anges, portant son chef à demi tranché¹. Cette statue n'existe plus; détruite à la Révolution, elle a été remplacée de nos jours, sous la direction de Viollet-le-Duc, par une œuvre moderne, qui, à la différence de la statue primitive, nous figure le saint soutenant son chef entier. Il y avait aussi en la même cathédrale, au portail Saint-Marcel, des statues de saint Denis et de ses compagnons de martyre, portant les sommets de leurs crânes². Celle de saint Denis a échappé en partie à la destruction et est conservée actuellement au Musée de Cluny³. Des représentations analogues sont signalées sur la porte Saint-Denis de la ville de Paris, à Saint-Étienne-des-Grès, au collège de Navarre, à l'église paroissiale d'Arcueil, enfin en l'abbaye de Saint-Denis de Reims et même sur le sceau de ce monastère⁴.

« Les chanoines de Paris produisaient une lettre qu'ils avaient reçue à ce sujet de l'abbé de Saint-Denis de Reims : « Et contiennent les dites lettres que le dit abbé tient « qu'il ait une dent de saint Denis; secondement, que les « ymaiges du païs sont figurées au chief tranchié par des- « sus⁵. » Parmi ces « ymaiges du païs », je dois recon-

Jean de Saint-Denis, figuré par le P. Cahier (*Caractéristiques des saints*, t. II, p. 761).

1. « ... Que la porcion du chief monseigneur saint Denis qui est en l'église de Paris soit du chief monseigneur saint Denis, apostre de France et premier évesque de Paris, il appert par le portail senestre de l'église de Paris, vers Saint Jehan le Rond..., lequel monstre l'imaige de monseigneur saint Denis portant son chief demi trenchié... Deux anges le conduisent... » (*Ibid.*, p. 363).

2. *Ibid.*, p. 367.

3. Elle a été retrouvée très mutilée, rue de la Santé, avec d'autres statues du même portail. On peut y reconnaître encore le geste du saint tenant son test entre ses mains. La statue qui la remplace à Notre-Dame, œuvre d'Elmerich, restituée sous la direction de Viollet-le-Duc, est imitée d'elle et porte aussi la calotte du crâne (Marcel Aubert, *La cathédrale Notre-Dame de Paris*, p. 129).

4. *Ibid.*, p. 369.

5. *Ibid.*, p. 370.

naître que la statue du portail de la cathédrale de Reims n'est pas mentionnée spécialement; il est possible qu'à cette époque elle passait déjà pour représenter saint Nicaise. Quant à la dent de saint Denis, Marlot nous rapporte qu'elle était placée dans un reliquaire fait à l'image du saint martyr, offrant toujours la même section du crâne¹.

« J'ajouterai que l'on trouve également des exemples à l'étranger, ainsi que le chapitre de Paris l'avait en 1410. Un tableau du ^{xv}^e siècle de l'école de Cologne, que j'ai vu autrefois au Musée de cette ville, nous présente un saint Denis dans la même attitude, avec la moitié supérieure de la tête tranchée par le milieu du front².

« Le sceau de l'abbaye de Saint-Denis de Reims, cité par les chanoines, mérite particulièrement d'attirer notre attention. Il nous fournit, en effet, un excellent type de cette image de saint Denis, si fréquemment reproduite au moyen âge. J'ai communiqué jadis à M. Delaborde la description et le moulage d'un exemplaire incomplet, appendu à un acte de l'année 1340, conservé aux archives de Reims. Ces archives ont, depuis, fait l'acquisition d'un spécimen intact, détaché d'une pièce datant aussi sans doute du ^{xiv}^e siècle³. Le sceau est en forme de navette; on y voit la figure de saint Denis, debout, en costume épiscopal, accosté à sa gauche d'une étoile et à sa droite d'un croissant; la tête, nimbée, est tranchée au-dessus des sourcils; le saint porte sa crosse appuyée contre son bras droit et le sommet de son crâne entre ses deux mains⁴. Quand on

1. « *Dentem sancti Dionysii in imagine prædicti Martyris cranium a Tyranno serra secatum sustinente, ut alibi etiam in præfata Ecclesia representatur...* » (*Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 151).

2. Il portait le n° 69 en 1884.

3. On possède un autre fragment scellant un acte de 1327. Ce sceau a été longtemps en usage; on le retrouve avec de légères variantes au bas d'une pièce de 1643.

4. *Mémoires de la Soc. de l'hist. de Paris*, t. XI, p. 369. Un sceau du chapitre de l'abbaye de Montmartre, dont M. Prinet a

compare cette image avec la statue de la cathédrale de Reims, on est frappé de leur extrême ressemblance, jusque dans les moindres détails; il semble qu'elles dérivent d'un modèle commun, et, pour l'identification de cette statue, on se prononcerait sans hésiter en faveur de saint Denis, si on la considérait simplement en elle-même et sans tenir compte des difficultés soulevées par la place qu'elle occupe et qui paraît mieux convenir à saint Nicaise.

« Saint Denis, il faut le dire, a bien aussi quelques titres à figurer en notre portail, et sa présence en cet endroit n'aurait rien qui pût nous surprendre. L'église placée sous son vocable était située en face et à peu de distance de Notre-Dame, — *extra muros urbis, pro foribus majoris ecclesiæ... ostio contra ostium posito*, nous dit la *Chronique* de Mouzon, — et elle se rattachait au chapitre par des liens étroits. Elle était à l'origine sous sa dépendance; les chanoines y avaient leur sépulture¹ et la rebâtirent à leurs frais en 902², lorsque les nécessités de la défense de la ville avaient forcé l'archevêque Foulques à la faire démolir pour en employer les matériaux à la reconstruction des remparts. L'archevêque Gervais la restaura au xi^e siècle et y installa des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin. Dans la charte qu'il donna à cette occasion en 1067, il constate qu'elle appartenait jusque-là à la mense des chanoines de Notre-Dame³; il l'en affranchit

présenté des moulages à la Société des Antiquaires de France, offre avec celui-ci une très grande analogie. On y retrouve le même type de saint Denis. L'exemplaire le plus ancien scelle une charte du mois de juin 1216. C'est la date la plus reculée que j'aie pu constater jusqu'ici pour ces figures de saint Denis amputé du sommet du crâne. D'autres spécimens de ce sceau, avec la légende : *S. capituli S. Dyonisii de Montemartirum*, sont attachés à des pièces de 1239 et 1280 (Douet-d'Arcq, *op. cit.*, t. III, p. 48 et 49, nos 8466 à 8468).

1. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiæ*, l. II, ch. xv.

2. *Canonicorum Remensium studio sumptibusque restructa* (Flodoard, l. I, ch. iv; cf. Marlot, *Metr. Remensis hist.*, t. II, p. 138).

3. *Ad mensam canonicorum Domine mee Sancte Dei genitricis pertinebat* (Marlot, *ibid.*, p. 140).

moyennant un cens de six sous, en conservant à ceux-ci le droit d'y faire inhumer leurs sergents. Plus tard, on voit qu'une association avait été formée entre les chanoines et les religieux de Saint-Denis. Ces religieux venaient, à certaines fêtes, dîner dans le réfectoire du chapitre ; ils paraissaient au chœur et se joignaient aux chanoines dans les processions¹. Un ancien coutumier les nomme *confratres, conchoriales, et ecclesiæ Remensis fideles amici*². Il ne serait donc pas étonnant que le chapitre ait tenu à réserver, au portail de sa cathédrale, une place d'honneur au patron d'une église importante, voisine de la sienne, et qui lui était unie par de très anciennes et très intimes relations. L'abbé Lebeuf a fait pour Notre-Dame de Paris une observation analogue. D'après lui, les statues de saint Jean-Baptiste et de saint Denis, que l'on voit au portail de gauche, « paroissent avoir été réunies en cet « endroit comme un mémorial des deux petites églises « adjacentes, Saint-Jean et Saint-Denis, dont ces saints « étoient les patrons³ ».

« Que deviennent, dans notre hypothèse, les autres statues du portail de gauche de la cathédrale de Reims ? La première, à l'ébrasement de droite, représentant un diacre jeune et imberbe portant la palme du martyre, offre les traits que l'art du moyen âge donnait à saint Étienne. Ce serait lui peut-être, plutôt que saint Florent, le compagnon de saint Nicaise. Remarquons qu'avant la date fatale du mois de septembre 1914, l'histoire du martyre de saint Étienne se développait le long des linteaux intérieurs des portes latérales du grand portail. Ce saint est, du reste, souvent représenté dans nos cathédrales, dont plusieurs même sont placées sous son patronage ; on le retrouve à la porte de la Vierge de Notre-Dame de Paris.

« Quant à la statue de femme à laquelle on attribuait le

1. Marlot, *Metr. Remensis hist.*, t. II, p. 147.

2. Marlot, *Hist. de la ville, cité et université de Reims*, t. III, p. 391.

3. *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, édit. de 1883, t. I, p. 8.

nom de sainte Eutropie, sœur de saint Nicaise, ne serait-ce pas tout aussi bien sainte Balsamie, patronne d'une église collégiale de Reims qui faisait partie du domaine du chapitre¹ ?

« A la suite, l'admirable statue d'un personnage au visage jeune et plein de noblesse, aux pieds nus qui caractérisent les apôtres, n'est certainement pas le martyr rémois saint Maur, comme on a pu le supposer. Avec l'abbé Cerf, j'y reconnais saint Jean l'Évangéliste, traité ici conformément aux traditions des sculpteurs du ^{xiii}^e s.². Saint Jean tient d'ailleurs une large place dans l'iconographie de notre cathédrale et sa vie est retracée dans les bas-reliefs du contrefort du grand portail, en retour, du côté de l'archevêché.

« De l'autre côté, sur l'ébrasement de gauche, la femme couronnée est sûrement une reine ou une impératrice. Elle semblait porter dans ses deux mains tendues un objet qui a disparu depuis longtemps et qui, peut-être, eût permis de l'identifier avec quelque certitude³. Je suis porté maintenant à ne plus proposer sainte Clotilde et à donner la préférence à sainte Hélène, qui était particulièrement vénérée dans le diocèse de Reims et dont les reliques, conservées en l'abbaye d'Hautvillers, attiraient de nombreux fidèles. A l'appui de cette opinion, on peut invoquer la présence, sur le contrefort voisin de notre statue, d'un bas-relief consacré au principal épisode de la vie de sainte Hélène, l'invention de la Croix. Ce n'est là qu'un simple indice, mais il ne me paraît pas être dénué de toute valeur.

1. « *Cum tam ecclesia quam locus ipsi proxime adjacens, domini essent Remensis capituli...* » (Marlot, *Metr. Remensis hist.*, t. II, p. 414).

2. J'ai déjà émis cette opinion dans ma *Monographie de la cathédrale de Reims* (p. 88). Cf. Cerf, *Histoire et description de Notre-Dame de Reims*, t. II, p. 99.

3. J'ai examiné la gravure très consciencieuse et très fidèle du portail de la cathédrale, exécutée par N. Deson en 1625 ; mais on ne peut rien en tirer pour l'étude de cette statue.

« Les conclusions que je viens d'exposer sont loin d'avoir un caractère décisif et je n'ose les présenter qu'avec de grandes réserves. Si l'on persiste à voir saint Nicaise dans notre saint amputé de la partie supérieure de son crâne, si l'on apporte surtout de nouvelles preuves à l'appui de l'opinion traditionnelle, il faudra bien admettre que l'artiste, auteur de cette statue, a subi l'influence des figures de saint Denis, très répandues de son temps, et qu'il s'en est directement inspiré. Peut-être y aurait-il lieu de préciser davantage et de chercher son modèle dans le saint Denis entre deux anges de la cathédrale de Paris. Cette statue, exécutée au commencement du ^{xiii}^e siècle, était notablement antérieure à celle de Reims et a pu lui fournir un sujet d'imitation. Malheureusement, la statue primitive a péri et a été remplacée par une restitution moderne peu fidèle; aussi les points de comparaison nous font-ils défaut.

« Nous avons plus de chance avec la cathédrale d'Amiens et nous sommes en mesure de constater la très grande ressemblance, l'air de parenté existant entre les deux anges qui accompagnent saint Ache et saint Acheul au portail de cette église et les anges escortant le saint décapité de Reims. L'ange placé à gauche des martyrs d'Amiens correspond à la fois, par son attitude, son expression et la position qu'il occupe, à l'ange au sourire de Reims, dont la tête a été, hélas! brisée lors du bombardement de 1914. Comme lui, il a une « physionomie souriante, douce et suave, un maintien plein de grâce¹ ». L'ange opposé, à Reims comme à Amiens, un peu inférieur comme mérite artistique, a l'air calme et grave et porte une longue chevelure². Ces œuvres d'art ont entre elles d'étroites relations, mais on ne saurait dire s'il y a eu une imitation directe ou si elles reproduisent un modèle commun.

« Ce rapprochement nous montre une fois de plus com

1. G. Durand, *Monographie de la cathédrale d'Amiens*, t. I, p. 409.

2. *Ibid.*, p. 410.

bien il est nécessaire, quand on se livre à des recherches sur la statuaire des cathédrales, d'établir des comparaisons rigoureuses et d'élargir le champ de ses études. »

MM. Mâle et Prinnet présentent quelques observations.

Séance du 29 Mars.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

BREUIL (abbé H.), OBERMAIER (Dr H. et VERNER (colonel W.).
La Pileta a Benaojan (Malaga). Monaco, 1915, in-4°, pl.

M. M. Prinnet, membre résidant, à l'appui de la thèse soutenue par M. Demaison dans la dernière séance, montre deux sceaux du ^{xiii}^e siècle de l'abbaye Saint-Denis de Montmartre. On y voit saint Denis portant, non pas sa tête, mais le haut de son crâne. A la Bibliothèque de l'Arsenal, une miniature représente également saint Denis portant la calotte de son crâne.

M. Delaborde rappelle qu'il y avait à Notre-Dame de Paris une relique venant de Saint-Étienne-des-Grès qui était le haut du crâne de saint Denis. C'est pour cela qu'au portail de Notre-Dame de Paris, saint Denis portait seulement le haut de son crâne.

M. F. Deshoulières, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Les dates de la construction de l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre¹ soulèvent un problème archéologique assez troublant : diverses pièces d'archives, entre autres une bulle du pape Grégoire VII, semblent attribuer l'édifice au milieu du ^x^e siècle et, cependant, le visiteur demeure perplexe devant certains caractères qui devraient le faire classer parmi les monuments du ^{xii}^e siècle.

1. Neuvy-Saint-Sépulcre, chef-lieu de canton du département de l'Indre.

« Cette église, devenue collégiale au ^{xiii}^e siècle, se compose en réalité de deux parties très distinctes. La première est formée d'une nef accostée de collatéraux et terminée vers l'orient par un mur droit. Du côté occidental, et séparée de la nef par une grande arcade en plein cintre ouverte dans un gros mur, s'élève une très belle rotonde à deux étages. Elle est portée, au rez-de-chaussée, par onze colonnes en pierres d'appareil, décrivant un cercle de neuf mètres de diamètre, et elle est entourée d'un déambulatoire recouvert d'un berceau annulaire dans lequel entrent en pénétration les culs-de-four de quatre absidioles. L'étage supérieur est délimité par quatorze colonnes monolithes, façonnées au tour et cerclées de légers cavets. Les arcades qu'elles soutiennent s'ouvrent sur des tribunes, ajourées de six fenêtres, sur lesquelles régnait un plafond de bois qui a été remplacé par une voûte moderne. Le comble est surmonté d'une coupole en poteries, œuvre de Viollet-le-Duc.

« La première partie de l'édifice que nous venons de décrire semble être assez ancienne malgré les réparations postérieures qui en rajeunissent l'aspect, comme le mur du fond, remplaçant l'abside et dont la date est donnée par la fenêtre gothique dont il est ajouré. Nous la croyons volontiers contemporaine du milieu du ^{xii}^e siècle, avec ses grandes arcades fourrées, c'est-à-dire formées d'un blocage central, renfermé entre des arêtes vives en pierres d'appareil, et les simples impostes qui les reçoivent au-dessus des piles cruciformes. Le vaisseau central, il est vrai, a été couvert au ^{xiii}^e siècle d'un berceau brisé qui, vers 1200, a été transformé en une voûte d'ogives, travail accompagné d'une ornementation dans le même style.

« Néanmoins, si l'on dépouille l'ensemble de cette nef des modifications qu'elle a subies, elle conserve un caractère d'archaïsme mal dissimulé.

« La rotonde, au contraire, est d'un aspect beaucoup plus jeune : les chapiteaux du rez-de-chaussée sont revêtus d'animaux fantastiques, de monstres dont la bouche laisse échapper des entrelacs ou des palmettes, comme

nous en avons signalés en Berry¹ et dans le Centre sur beaucoup de corbeilles du xii^e siècle²; d'autres sont décorés de crosses de fougère plus ou moins épanouies, mais disposés sur deux étages suivant un procédé que l'on retrouve souvent au xi^e siècle³; la forme ici demeure archaïque sous une ornementation d'un art plus avancé. Les tailloirs sont également d'un style relativement jeune : quelques-uns sont formés d'une série de fins cavets; d'autres surtout sont déjà moulurés d'une baguette mal dégagée, prototype du profil torique, que, même dans les régions précoces comme l'Île-de-France, on ne rencontre pas avant le premier tiers du xii^e siècle⁴.

« L'étage supérieur est encore plus jeune : les colonnes, il est vrai, sont surmontées de chapiteaux frustes, ou plutôt lisses, car leurs corbeilles, simplement épannelées, attendent visiblement le sculpteur; l'un d'eux, en effet, a déjà reçu une fine décoration de rinceaux et de feuillages très artistement entremêlés; les tailloirs sont savants, formés de deux tores presque parfaits; enfin, les fûts ont été habilement tournés avec un instrument plein de précision.

« Et cependant, dans la construction même de cette église ronde, si élégante et si riche, il y a des défaillances et des inégalités, principalement au rez-de-chaussée. Le berceau annulaire du déambulatoire est sectionné par de larges doubleaux qui, au lieu de prendre un point d'appui naturel sur les chapiteaux des colonnes, y sont reçus, par l'intermédiaire de ressauts moulurés, avec une maladresse qui surprend auprès de l'habileté de la sculpture voisine; les bases sont en forme de glacis, profil qui persiste au xii^e siècle, mais que nous avons souvent signalé au

1. F. Deshoulières, *Les églises romanes du Berry*, dans le *Bulletin monumental* de 1909.

2. Cf. Chezal-Benoît, Lignières, Souvigny, Yzeur, etc.

3. Cf. Crypte de Saint-Aignan (Loir-et-Cher).

4. F. Deshoulières, *Essai sur les tailloirs romans*, dans le *Bull. mon.*, 1914.

x^{re} siècle¹. Enfin, les arcades sont fourrées, suivant le procédé que nous venons de décrire dans la nef.

« Devant ce mélange surprenant, que disent les textes auxquels nous avons fait allusion en tête de ces notes ?

« Le premier en date est la bulle du pape Grégoire VII donnée, le 28 juin 1079², pour protéger l'église du Saint-Sépulcre de Neuvy contre les envahissements de Boson de Cluis. Nous y lisons : *Gregorius episcopus, servus servorum Dei, Bosoni, Ecclesiam S. Sepulcri de Novovico, quæ juris ecclesiæ Hierosolymitanæ et censualis ejus esse dicitur, huic nostro clerico Simoni regendam commendavimus... Quapropter te præsentî pagina commovemus... ut dictum est libera ab omni perturbatione secunda sanctæ Hierosolymitanæ Ecclesiæ... ex nostra auctoritate in perpetuum conservetur... Data Lateranis IV calendas Julias, Indictione II.*

« D'autre part, la fondation de cette église est mentionnée dans quatre chroniques : la chronique Saint-Martial de Limoges, écrite vers 1173; la chronique d'Anjou, vers 1192; la chronique d'Auxerre, vers 1200; la chronique de Tours, vers 1225.

« On lit dans la chronique de Limoges : *Anno Domini MXLII ecclesia S. Sepulcri fundata est in Bituria ad formam S. Sepulcri Yerosolimasi, præsentè Odone Ruffo, Dolensis castri domino et Bosoni viro illustri de Closis; in cujus dominio situs est locus jam dictus Novicus qui quondam erat de jure Girardi Viennensis*³.

« La chronique d'Anjou est plus brève : *Anno Domini*

1. F. Deshoulières, *Essai sur les bases romanes*, dans le *Bull. mon.*, 1911. Cf. Saint-Martin d'Angers, croisillon nord de Notre-Dame-de-la-Couture au Mans, etc.

2. D. Bouquet, t. XIV, p. 636, et Hubert, *Recueil historique des chartes intéressant le département de l'Indre*, dans la *Revue archéologique du Berry*, 1895, p. 202.

3. *Ex chron. Villelmi Godelli monaci S. Martialis Lemovicensis*, dans *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XI, p. 282.

*MXLV constructa est ecclesia S. Sepulcri in Bituria a Gaufrido*¹.

« Dans la chronique d'Auxerre, le frère Robert écrit : *Hoc tempore* (entre 1034 et 1049) *ecclesia S. Sepulcri in Bituria constructa est ad formam S. Sepulcri Yerosolymæ*².

« Enfin, la chronique de Tours fait une mention à peu près identique : *Anno Henrici imperatoris VI et Henrici regis XV* (1046) *constructa est ecclesia Sancti Sepulcri Bituria ad formam sepulcri Yerosolymæ*³.

« L'impression qui se dégage de la lecture de ces textes serait que, vers 1042, 1045 ou 1046, l'église de Neuvy eût été construite sur le plan du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Mais une première objection se pose : ne sait-on pas que les trois sanctuaires, qui entouraient le tombeau du Christ, furent détruits en 1009 par le sultan Hakem? Trente ans plus tard seulement, l'empereur Michel V le Paphlagonien entreprit la reconstruction de l'église ronde, l'*Anastasis*, qui était rendue au culte en 1047, sinon terminée, puisque les Croisés y travaillaient de nouveau en 1095 et y ajoutaient un monument composé d'une abside et de deux travées droites. Il était difficile de reproduire le plan de cette église, en Berry, dès 1046.

« Cependant, si le plus ancien en date des documents que nous venons d'invoquer, la bulle de Grégoire VII, écrite une trentaine d'années après la fondation de l'édifice, nous fait connaître que celui-ci dépend de l'église de Jérusalem, à laquelle elle paye le cens, il ne nous donne aucun détail sur sa forme. Elle ne nous est révélée que par les chroniques de Limoges, d'Auxerre et de Tours, dont la rédaction est postérieure de 125, 150 et 180 ans à cet événement.

« Ces chroniques tardives ne sont d'ailleurs pas

1. *Ex chron. Andegavensi*, dans *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XI, p. 169.

2. *Ex chron. Roberti monachi S. Mariani Antissiodor*, *Ibid.*, t. XI, p. 308.

3. *Chronicon Turronense*, *Ibid.*, t. XI, p. 347.

exemptes d'obscurités et de contradiction. Le moine de Limoges nous dit que celui qui présida à sa fondation fut Eudes le Roux, seigneur de Deols. L'identité de ce personnage est difficile à établir. Faut-il y voir Eudes l'Ancien que les auteurs font généralement mourir vers 1037 et qui aurait eu pour successeur Raoul III jusqu'en 1052¹ ? D'après la chronique d'Anjou, au contraire, c'est Geoffroy le Noble, vicomte de Bourges, qui serait l'auteur de cette construction.

« Néanmoins, il est certain que le pape nomme cette église : *ecclesiam S. Sepulcri de Novovico*, ce qui, à la rigueur, pourrait faire présumer de son plan, mais surtout le Pontife s'attache à indiquer les liens qui la rattachent à l'église de Jérusalem et qui peuvent suffisamment expliquer sa dénomination. Eudes de Deols avait entrepris aux lieux saints un pèlerinage demeuré célèbre; il n'est pas surprenant qu'il ait voulu unir par le vocable et par une attache matérielle l'église de Jérusalem avec la fondation qu'il créa ou qu'il inspira à son successeur. Peut-être même avait-il rapporté de Palestine le plan des ruines qu'il avait pu visiter et dont la restauration pouvait être en cours d'exécution.

« C'est ainsi qu'il serait possible d'accorder les textes avec le caractère architectural de l'église ronde dont nous persistons à placer les parties basses au commencement du XII^e siècle et le rez-de-chaussée vers 1125. Suivant la coutume assez générale d'alors, la construction dut commencer par l'abside, dont la première pierre aurait été posée vers 1045. Les travaux se seraient alors poursuivis dans la nef et se seraient terminés par la rotonde, tracée peut-être déjà à la fin du XI^e siècle, mais dont l'achèvement, sans doute interrompu durant quelques années, si l'on en juge par les maladresses que nous avons signalées, se continua pendant le premier quart du XII^e siècle sans

1. Voir Thaumais de La Thaumassière, *Histoire du Berry*, I. VII, § XIII, et *Chronie Dolensis cænobiï*, dans R. P. Labbe, *L'abrégé royal de l'alliance*. Paris, 1651. Hâtons-nous d'ajouter qu'il existe une certaine obscurité dans la généalogie des seigneurs de Deols.

être jamais terminée. On en trouve la preuve dans les chapiteaux des parties hautes restés épannelés et dans la coupole qui n'a pas existé avant celle que fit construire Viollet-le-Duc.

« Il est dès lors facile de comprendre pourquoi, si la bulle de 1079 donne à l'église de Neuvy le nom de Saint-Sépulcre, ce ne sont que les chroniqueurs de la fin du XII^e siècle qui décrivent son plan, que seuls ils ont pu voir exécuté.

« Nous estimons qu'il était utile de préciser ces observations. Viollet-le-Duc¹, et à sa suite beaucoup d'archéologues, sur la foi des textes, ont donné une date certaine à la rotonde de Neuvy et ils l'ont prise comme point de comparaison pour classer dans le XI^e siècle un certain nombre d'édifices du centre de la France qu'ils ont ainsi considérablement vieillis.

« Nous espérons avoir démontré que ce monument n'est que du XII^e siècle et que l'interprétation des textes ne saurait s'opposer à cette affirmation. »

MM. Prou et Chénon présentent quelques observations.

M. M. Prou, membre résidant, entretient la Société d'un compte de la maison de l'Aumône de Saint-Pierre de Rome (1285-1286).

« Ce compte est de maître Albert de Parme, aumônier. La singularité de ce document est que la somme reversée aux pauvres est très minime. Mais il est probable qu'un autre compte existait.

« Le compte permet de fixer la valeur de certaines monnaies. Les aumônes étaient faites en argent, rarement en or; on offrait parfois, semble-t-il, des anneaux de mariage.

« On trouve, en outre, d'intéressants détails sur la nourriture à Rome et sur le jardin du Vatican. »

1. *Dictionnaire de l'architecture*, t. I, p. 216.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 2^e TRIMESTRE DE 1916.

Séance du 5 Avril.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

ESPÉRANDIEU (E.). *Les monuments antiques figurés du musée archéologique de Milan. I : Marbres.* Paris, 1916, in-8°.

Sur les rapports de MM. H. Martin, M. Prinnet et le comte de Loisne, MM. L. Lécureux, présenté par MM. Omont et Lefèvre-Pontalis, J. Virey, présenté par MM. Lefèvre-Pontalis et Enlart, et A. Levé, présenté par MM. Enlart et Serbat, sont élus associés correspondants nationaux.

M. M. Prou, membre résidant, poursuit sa communication sur un compte de l'Aumône de Saint-Pierre de Rome.

« Il y est entre autres fait mention d'un fronton de l'église Sainte-Marie de *Turribus* fait de planches décorées de peinture. C'était sans doute une façon économique de remplacer la mosaïque.

« Il est également question de réparations faites à la fontaine de l'atrium de Saint-Pierre de Rome.

« Quelques détails concernent aussi le palais du Latran. Un passage mentionne le *speculum* du palais, qui est une

terrasse. C'est la terrasse dont parle la vie de saint François d'Assise par saint Bonaventure.

« Un certain nombre de termes techniques offrent un intérêt particulier. »

Séance du 12 Avril.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

CANTARELLI (L.). *Il monte Testaccio e la Gallia*. Rome, 1916, in-8°.

— *Studi romani e bizantini*. Rome, 1915, in-8°.

CHAUVET (G.). *Sol et luna. Notes d'iconographie religieuse*. Angoulême, 1916, in-8°.

Le président envoie un témoignage de sympathie et d'admiration à M. H. Pirenne, correspondant étranger honoraire, professeur à l'Université de Gand, qui s'est refusé à s'associer au projet allemand de transformation de l'Université de Gand et a été interné en Allemagne.

M. E. Michon, membre résidant, dépose sur le bureau, au nom de la Commission des impressions, le 3^e fascicule du *Bulletin* de 1915.

M. M. Prinnet étudie un écusson de marbre blanc, conservé actuellement au Musée du Louvre, qui provient du tombeau de Renée d'Orléans-Longueville, autrefois placé en l'église des Célestins à Paris.

« Les armoiries de cet écusson sont celles de Claude de France et non, comme on l'a cru, celles d'Anne de Bretagne. »

M. E. Michon, membre résidant, revenant sur une communication précédemment faite par lui¹, communique à

1. *Bulletin*, 1914, p. 300, et *Statues antiques de la Cyrénaïque, Mémoires*, t. LXXIV.

la Société les reproductions d'une statue découverte dans les fouilles italiennes de Cyrène.

« Il s'agit du fameux *Alexandre le Grand*, si vanté, auquel M. le professeur L. Mariani vient de consacrer une notice accompagnée de deux planches dans les *Rendiconti* de l'Académie royale des Lincei¹.

« Le savant italien est d'avis que la tête offre bien les caractères des portraits d'Alexandre, avec la certaine asymétrie et le caractère léonin, τὸ λεοντώδες, qu'on lui attribuait, alors que, pour le corps, on n'a fait que recourir au type traditionnel des Dioscures.

« Il semble, d'autre part, que l'œuvre se rattache à l'école péloponésienne, et l'on pourrait par exemple songer à un *Alexandre* d'Euphranor. Mais, remarquant avec raison combien nous savons peu de chose de précis sur cet artiste, M. Mariani, sagement, préfère s'en tenir à la conclusion suivante : la statue de Cyrène serait une réplique d'une statue de Dioscure, de style polyclétéen tardif, qu'on aurait pour ainsi dire fait revivre avec une tête d'Alexandre. »

Séance du 19 Avril.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

DIMIER (L.). *La protection allemande des monuments de l'art pendant la guerre, traduit et commenté.* Paris, 1915, in-8°.

M. C. Enlart, membre résidant, offre à la Société une brochure de M. L. Dimier, associé correspondant national, intitulée *La protection allemande des monuments de l'art pendant la guerre.*

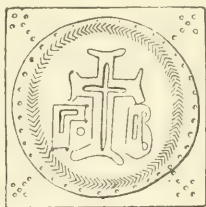
1. *Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, t. XXIV, fasc. 2, séance du 21 février 1915.

« C'est une traduction, avec commentaire, d'un factum retentissant de M. le professeur Clemen. »

M. Enlart ajoute qu'il vient lui-même de recevoir de ce dernier un nouveau factum sur le même sujet.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur du Service des Antiquités de la Tunisie, sur une série de poids antiques, qui ont été récemment trouvés à Carthage et qui sont aujourd'hui au Musée du Bardo :

« 1. — Tablette de bronze carrée (côtés : 0^m027; épaisseur : 0^m007); la tranche présente une entaille horizon-



Poids byzantin de deux onces.

Musée du Bardo à Tunis.

tale qui fait tout le tour de la plaque. Sur une des grandes faces se détache en faible saillie un médaillon circulaire; on y voit au milieu une grande croix latine pattée, dont le pied est flanqué à gauche d'un Γ , à droite d'un B; ces divers dessins sont faits de traits profondément incisés, qui étaient destinés à recevoir des incrustations d'argent, aujourd'hui disparues, et qui sont entourés de lignes beaucoup moins accentuées. Au pourtour, une couronne de chevrons, si finement tracée qu'on la distingue à peine, et une ligne de globules en creux. Dans chacun des écoinçons, qui ont été obtenus par l'enlèvement sur une faible épaisseur de la surface du métal autour du médaillon circulaire, croix faite de lignes pointillées en creux. — Poids : 53 grammes 1/2.

« ὉΥ(χίχι) δύο; poids de deux onces.

« Carthage. — Musée du Bardo (offert par M. Borély).

« Trois exemplaires, deux ronds et un octogonal, connus en Afrique : *C. I. L.*, VIII, 22655, 20; cf. Monceaux, *Bull. des Antiquaires*, 1903, p. 226.

« 2. — Disque en bronze (diamètre : 0^m033; épaisseur : 0^m005), portant sur chaque face, — à une distance de 0^m0055 du centre qui est indiqué par une petite dépression ceinte d'un bourrelet, — une circonférence légèrement tracée. D'un côté, en traits également très grêles : NI séparés par le cercle dont nous venons de parler. De l'autre, en traits fortement accusés, au-dessous de la circonférence, LI. — Poids : 45 grammes.

« Ν(ομίσματα) δέξα; poids de dix *nomismata* ou sous d'or de 4 grammes 55.

« Carthage. — Musée du Bardo.

« Deux exemplaires connus en Afrique : *C. I. L.*, VIII, 10482, 6 (pesant 43 gr.), et 22655, 22; cf. Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 415, n° 8; Monceaux, *Bull. des Antiquaires*, 1903, p. 227, n° 3, 3^e alinéa (tablette carrée pesant 39 gr. 8, marquée des lettres NI séparées, comme sur l'autre, par une croix latine).

« 3. — Disque en bronze (diamètre : 0^m019; épaisseur : 0^m004), portant, sur chaque face, au centre, une dépression entourée d'un petit bourrelet et à la périphérie une légère saillie. Sur une des faces, NB séparés par la dépression médiane. — Poids : 8 grammes 5.

« Νο(μίσματα) δύο.

« Carthage. — Musée du Bardo.

« Rapprocher de *C. I. L.*, VIII, 10482, 4; 22655, 27.

« 4. — Tablette mesurant 0^m012 sur 0^m014 de côté; épaisseur, un peu plus de 0^m001; une des faces porte N. — Poids : un peu plus de 3 grammes.

« Νέ(μισμα).

« Carthage. — Musée du Bardo.

« Rapprocher de *C. I. L.*, VIII, 22655, 28; cf. Monceaux, *Bull. des Antiquaires*, 1904, p. 172.

« 5. — Tablette de bronze carrée (côtés : 0^m016; épais-

seur : 0^m003-0^m004); sur une de ses grandes faces, en doubles traits gravés en creux :

S II

« *S(olidi) duo.*

« Poids : 7 grammes.

« Carthage. — Musée du Bardo. »

M. Michon fait observer que ces variétés sont représentées dans la collection des poids du Louvre et se trouvent décrites dans le t. II du *Catalogue des bronzes antiques* de notre confrère M. A. de Ridder¹.

M. C. Enlart, membre résidant, à propos de la prise de Trébizonde par les Russes, signale qu'une église de cette ville, Sainte-Sophie, présente un motif sculptural tout pareil à un autre qui se voit sur la façade de Notre-Dame de Paris et qui est certainement dû à un architecte français égaré là-bas.

Séance du 26 Avril.

Présidence de M. H. MARTIN, vice-président.

Ouvrage offert :

FOOTE (R. B.). *Madras Government Museum. The Foote collection of Indian prehistoric and protohistoric antiquities. Notes on their ages and distribution.* Madras, 1916, in-8°, pl.

M. F. Martroye, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Stilicon est représenté généralement comme ayant exercé, après la mort de Théodose, la tutelle d'Honorius et la régence en Occident; comme ayant même réclamé la régence de tout l'Empire, durant la minorité d'Arcadius

1. Voy. aussi l'article *Pondus* du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg-Saglio-Pottier.

et d'Honorius. Cette façon de comprendre la nature du pouvoir exercé par Stilicon consiste à prendre au sens propre et juridique du terme l'expression employée par deux auteurs dont nous n'avons que des fragments. Eunapius définit dans les termes suivants l'état des choses en Orient et en Occident après la mort de Théodose : « Les « fils de Théodose avaient succédé à leur père. Mais, à « vrai dire, ce qui est le but de l'histoire, ils n'étaient « souverains que de nom. En réalité, Rufin, en Orient, « Stilicon, en Occident, avaient la puissance suprême. De « sorte que (les empereurs) eux-mêmes étaient primés par « ceux qui avaient la tutelle des autorités; et ceux qui « avaient la tutelle étaient sans cesse en conflit entre eux « comme des souverains¹. »

« Un autre auteur, Olympiodore, usant de la même expression, dit que « Stilicon était parvenu à une grande « puissance, ayant été établi tuteur d'Arcadius et d'Honorius par leur père Théodose le Grand². »

« Y a-t-il lieu d'entendre ces termes « tutelle » et « tuteur » au sens juridique? C'est fort douteux, car dans ces deux textes il s'agit également d'Arcadius et d'Honorius; or, Arcadius, âgé d'environ dix-huit ans, n'était point mineur et ne pouvait être mis sous tutelle³. Aussi l'historien Zosime, qui s'est inspiré évidemment de ces textes, les corrige-t-il, en supprimant la mention d'Arcadius.

1. Ὅτι οἱ παῖδες Θεοδοσίου ἐπὶ τῆς βασιλείας αὐτοῦ ἔστησαν. Εἰ δὲ τὸ ἀληθέστερον, ὅπερ ἐστὶ σκοπὸς ἱστορίας, προστιθέναι δεῖ τοῖς γεγενημένοις, τὸ μὲν ὄνομα ἦν τῶν βασιλέων, τὸ δὲ ἔργον τῶν μὲν κατὰ τὴν ἑῶαν Ῥουφίνου, τὰ δὲ ἑσπέρια Στελίκωνος εἰς ἅπασαν ἐξουσίαν. Οὕτω γάρ οἱ μὲν βασιλεῖς ἐπετάττοντο παρὰ τῶν ἐπιτροπευόντων τὰς ἀρχάς, οἱ δὲ ἐπιτροπεύοντες αἰεὶ πρὸς ἀλλήλους ἐπολέμουν ὥσπερ βασιλεύοντες (Eunapius, *Excerpta*, 52; *Corp. script. hist. byzant.*, édit. de Bonn, p. 86).

2. Διαλαμβάνει τοίνυν περὶ Στελίκωνος, ὅσῃ τε περιεβέβλητο δυνάμειν, κατὰστας ἐπίτροπος τῶν παιδῶν Ἀρκαδίου καὶ Ὀνωρίου ὑπ' αὐτοῦ τοῦ πατρὸς αὐτῶν Θεοδοσίου τοῦ μεγάλου (Olympiodore, *Excerpta*: *Ibid.*, p. 448).

3. Cf. Éd. Cuq, *Institutions juridiques des Romains*, t. II, p. 153 et suiv.

« Théodose, dit-il, proclama Honorius empereur, créa Stilicon chef de l'armée et le laissa à son fils comme tuteur¹. » Mais Honorius avait été proclamé Auguste avant la mort de Théodose, et du vivant de son père il ne pouvait être question de lui nommer un tuteur. Il n'est donc nullement établi que Stilicon ait été tuteur d'Honorius. D'ailleurs, cette qualité ne lui eût donné aucune fonction dans l'État. La notion de régence, étrangère au droit public romain et contraire au principe de la souveraineté collective², était sans objet, alors que la souveraineté était commune à deux princes, dont l'un avait dépassé l'âge de la puberté³. Claudien se borne à dire que Théodose avait recommandé ses fils à Stilicon⁴. Il ne marque point que cette recommandation ait attribué à Stilicon une charge spéciale dans l'Empire et lui ait donné aucun droit d'y exercer le pouvoir souverain au nom du jeune Honorius. Stilicon n'eut donc après la mort de Théodose d'autre situation officiellement que celle qui lui avait été confiée lorsque, après la défaite d'Eugène, Honorius avait été appelé à Milan et destiné à demeurer en Occident pour y régner.

« Stilicon avait été alors créé chef des armées de l'Occident⁵. Il cumula et ne cessa de conserver réunies les deux grandes charges de maître de l'infanterie et de maître de la cavalerie attaché à la cour, *magister militum praesentalis* ou *in praesenti*. Dans les constitutions qui lui sont adressées, il est qualifié *comes et magister utrius-*

1. Zosime, IV, 59; *Corp. script. hist. byzant.*, p. 244-245.

2. Mommsen et Marquardt, *Droit public romain*, trad. Frédéric Girard, t. V, p. 51, note 4, p. 456, 485.

3. On ne connaît point la date précise de la naissance d'Arcadius; mais on sait qu'à sa mort, le 1^{er} mai 408, il était âgé de trente et un ans. Il en avait donc environ dix-huit à la mort de son père. Honorius, né à Constantinople le 9 septembre 384, avait à cette époque dix ans et quatre mois. Arcadius avait été proclamé Auguste le 16 ou le 19 janvier 383, Honorius en 393.

4. Claudien, *In Rufinum*, lib. II, v. 5 et 6; — *De tertio consulatione Honorii*, v. 152-154.

5. Zosime, IV, 59, p. 244-245.

*que militiae*¹, *magister militum*², ou *comes et magister militum*³. Aucune de ces constitutions ne le qualifie de *praesentalis*, mais leur texte ne permet aucun doute à cet égard, puisque de leurs dispositions il résulte qu'il a pleine autorité sur tous les comtes et ducs⁴ et notamment sur le comte d'Afrique⁵ qui dépendait du *magister praesentalis*⁶. Ces deux charges réunies faisaient de lui le généralissime de toutes les armées de l'Occident. Il fut ainsi, en fait, tout-puissant et le maître de l'État. Il ne l'était pas en droit.

« Son autorité s'accrut par son influence personnelle et par l'influence de Serena à laquelle avait été confié le soin de la personne du jeune empereur lorsqu'il avait été appelé en Italie par son père. Mais, pour faire valoir et conserver ces moyens d'influence, Stilicon dut faire preuve d'une grande habileté, d'autant plus que sa réputation militaire n'était point encore ce qu'elle devint après ses victoires sur Alaric et sur Radagaise.

« Selon Orose, il était d'origine vandale⁷. Son père avait servi sous Valens dans les armées impériales, à la tête d'une troupe de barbares. Lui-même, enrôlé à Byzance, s'éleva rapidement. Zosime dit, en effet, qu'à l'époque de sa chute il commandait les armées romaines depuis vingt-trois ans, c'est-à-dire depuis l'an 385, année mémorable par les succès des lieutenants de Théodose⁸. C'est à ce moment, sans doute, qu'il fut envoyé en Perse pour traiter de la paix, car ce fut en 384 que Sapor prit

1. *Cod. Theod.*, VII, xxii, 12 (26 septembre 398); — VII, v, 1 (13 septembre 399); VII, xx, 12 (30 janvier 400); VII, xx, 13 (22 mars 409 [407]).

2. *Ibid.*, I, vii, 3 (13 septembre 398); — VII, i, 18 (19 mars 400).

3. *Ibid.*, VII, xiii, 18.

4. *Ibid.*, VII, i, 18.

5. *Ibid.*, I, vii, 3.

6. *Notitia Dignitatum*, *Occ.*, V, [VI, § 1].

7. Orose, *Hist.*, VII, 38 (Migne, *Patr. lat.*, t. XXXI, p. 1161).

8. Marcellinus comes, *Chron.*, édit. Mommsen, p. 61.

l'initiative d'envoyer une ambassade à Théodose¹. Claudien dit que cette légation pour la paix fut donc confiée à un jeune homme à peine au printemps de la vie². Ces expressions ne se peuvent guère appliquer à un homme de plus d'une trentaine d'années et permettent ainsi de discerner d'une façon approximative l'âge de Stilicon aux différentes époques de sa carrière. Cette indication relative à son âge correspond assez au portrait que, dans son poème sur les Noces d'Honorius et de Marie, en 398, Claudien trace de lui : « Pour ajouter, dit-il, au respect
« qu'inspirent tes traits, le temps s'est hâté de blanchir
« ta chevelure. Ainsi, contrairement aux lois naturelles,
« tu réunis la gravité de la vieillesse et la vigueur de la
« jeunesse³. » Ce trait marque un homme de quarante à quarante-cinq ans.

« Après son mariage avec Serena, il avait d'abord été nommé *comes stabuli sacri*⁴, fonction donnant le titre de clarissime⁵. Il fut ensuite *comes domesticorum, equitum et peditum*⁶. Lors de l'expédition contre Eugène, il fut adjoint à Timasius dans le commandement des troupes, avec rang de *magister utriusque militiae*⁷. »

1. Idace, *Chron.*, n° 11 (édit. Mommsen, p. 15); — Marcell. comes. *Chron.*, ann. 384, 1 (p. 61); — *Consularia constantinop.*, ann. 384, 1 (édit. Mommsen, p. 244); — *Chron. pasch. (Corp. script. hist. byz.*, p. 563); — Orose, *Hist.*, VII, 34 (Migne, *Patr. lat.*, t. XXXI, p. 1149); — Socrate, *Hist. eccles.*, V, 12 (*Patr. graec.*, t. LXVII, p. 597); — Claudien, *Nupt. Honorii et Mariae*, v. 225-226.

2. Claudien, *De laudibus Stiliconis*, I, v. 52-54.

3. *Ibid.*, v. 325-328.

4. Claudien, *Laus Serenae*, v. 191-194.

5. *Cod. Theod.*, XI, xvii, 3.

6. Claudien, *Laus Serenae*, v. 194.

7. Zosime, IV, 57; — *Cod. Theod.*, VII, iv, 18, et VII, ix, 3.

Séance du 3 Mai.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

RIDDER (A. DE). *Protogène*. Paris, 1915, in-8°.

M. V. Chapot, membre résidant, donne lecture d'une notice nécrologique sur M. le comte R. Mowat, membre honoraire.

M. le comte Durrieu, membre résidant, fait connaître une prière rédigée par le baron Pichon pour tous les anciens possesseurs des objets de sa collection.

Le baron Pichon faisait même dire des messes pour quelques-uns de ces personnages.

M. Durrieu, s'autorisant de cet exemple, se propose de faire dire cette année une messe pour le duc de Berry, à l'occasion du cinq-centième anniversaire de sa mort.

Séance du 10 Mai.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

LEBLOND (V.). *La topographie romaine de Beauvais et son enceinte au IV^e siècle*. Paris, 1915, in-8°.

LESPINASSE (R. DE). *Cartulaire de Saint-Cyr de Nevers*. Nevers-Paris, 1916, in-8°, pl.

MAREUSE (E.). *La chapelle de Saint-Vincent de Ladors*. Bordeaux, 1915, in-8°, pl.

— *Les obélisques astronomiques et le méridien de Paris*. Paris, [1916], in-8°.

MONTANDON (R.). *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques. France, I*. Genève, 1916, in-8°.

Le président souhaite la bienvenue à M. Héron de Villefosse, qui revient assister aux séances de la Société après une longue maladie et un deuil cruel.

M. le comte Durrieu, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dans un de ses cours si attachants qu'il professe cette année à l'Institut catholique sur l'histoire des cérémonies de la messe, notre confrère Mgr Batiffol a signalé le problème que pose le nom de *secreta* appliqué depuis très longtemps déjà à une des oraisons de la messe qui se dit avant le commencement du canon.

« L'opinion commune est que cette désignation vient de ce que l'oraison en question se dit à voix basse, par conséquent « secrètement ». Cependant, notre éminent confrère estime que cette oraison n'est pas plus particulièrement « secrète » que d'autres. Il a constaté en outre que le vocable n'a pas été appliqué de toute ancienneté. Autrefois, on appelait cette prière la prière prononcée *super oblata*, c'est-à-dire sur les offrandes apportées par les fidèles et bénies à ce moment de la messe. D'où vient donc ce nom de *secreta* ?

« En entendant à son cours Mgr Batiffol soulever la question, ma pensée s'est reportée vers mes travaux de jeunesse, alors que, membre de l'École française de Rome, je consacrais de longs mois, finissant par se totaliser en années, à étudier les archives angevines de Naples. Ces archives m'ont appris qu'un des agents financiers des rois angevins, qui percevait, à titre de fermier, une portion des revenus de l'État, s'appelait le *secretus*, que l'ensemble même de ces revenus publics constituait ce qu'on nommait la *secretia*¹. Voilà donc un lien existant, dans le vocabulaire du moyen âge, entre des qualificatifs dérivant de l'adjectif *secretus* et des redevances à recevoir.

1. Cf. Paul Durrieu, *Les archives angevines de Naples, Étude sur les registres du roi Charles I^{er}*, Paris, 1886-1888, 2 vol. in-8°, t. I, p. 54 et suiv.

« En examinant les choses de plus près, je n'ai pas eu de peine à reconnaître en outre que l'adjectif, devenu un substantif féminin sous la forme latine *secreta* et la forme française « secrète », signifie l'endroit où l'on serre les choses précieuses, le « trésor » non seulement d'un roi ou d'un particulier, mais aussi d'une église. Du Cange donne plusieurs exemples de l'emploi, dans ce sens, du mot *secreta*. Un de ces exemples, tiré par Du Cange d'une constitution d'Hélie, archevêque de Nicosie, de l'année 1251, peut toucher spécialement un chanoine de Notre-Dame comme notre cher confrère Mgr Batiffol, car il y est question, en sus de la *secreta*, de ces aumusses de fourrures qui sont l'insigne de la dignité de chanoine : « *Nec aumucias deferre de vario seu pro festis duplicibus de secreta nostra, vel aliunde, vel exenia aliqua reci-* » *pere* », etc. Or, où devaient être déposés les *oblata* apportées à la messe, sinon dans cet endroit qui constituait la *secreta*? Ne serait-ce pas cette resserre où l'on allait verser les *oblata* qui aurait, par extension, fait attacher son nom à l'oraison prononcée quelques instants auparavant sur les mêmes *oblata*.

« Nous aurions là un phénomène de sémantique, de ce que James Darmesteter a appelé « la vie des mots ».

« Et ce qui me paraîtrait autoriser une pareille conjecture, c'est que je puis citer, pour l'appuyer, un exemple analogue tiré de notre langue française, qui nous montre un mot changeant de sens pour passer d'une chose à une autre, l'une de ces choses étant, comme pour les *oblata*, destinées à être mises dans la *secreta*, précisément un objet qui est donné.

« Qu'est-ce qu'un cadeau? Aujourd'hui nul n'hésitera à penser d'abord à un don fait par quelqu'un à autrui. Mais, il y a trois siècles, le mot cadeau avait une signification toute différente et qui était alors la seule qui fût en usage. Les « cadeaux », suivant les définitions historiques de Littré, c'étaient « les traits de plume dont les maîtres « d'écriture ornaient leurs exemples », ou bien les

« grandes lettres placées en tête des actes ou des chapitres dans les manuscrits en écriture cursive ». Et, je le répète, l'expression n'avait pas d'autre sens en bon français. Puis, peu à peu, comme l'ont constaté tous ceux qui ont parlé des transformations de la langue française, le mot cadeau a servi successivement à désigner des paroles superflues; par nouvelle extension, des dépenses de luxe, des amusements, un divertissement donné en l'honneur d'une personne et, finalement, mais seulement après toute une longue filière suivie, un présent offert à une personne. Certes la distance eût été moins grande pour faire passer la désignation de *secreta* du lieu où l'on déposait les *oblata* à la prière se rapportant à ces *oblata*, que pour arriver à transformer un simple trait de plume enjolivé, tel que le fut le primitif « cadeau », chose de bien peu de valeur, en un présent qui peut être de très grand prix et surtout ne plus présenter aucun rapport avec l'art de la calligraphie.

« Je donne l'hypothèse pour ce qu'elle vaut et sans m'y attacher plus que de raison. »

Mgr Batiffol présente quelques observations.

M. F. Martroye, associé correspondant national, entretient la Société d'un passage de saint Augustin :

« Saint Augustin, au premier livre de son traité du sermon de J.-C. sur la montagne, traité écrit en 393 ou 394¹, rapporte en ces termes une intéressante anecdote :

« A Antioche, il y a un peu plus d'une cinquantaine d'années, au temps de Constance, il advint qu'Aeyndinus, alors préfet et qui fut aussi consul, eut à poursuivre un débiteur du fisc, redevable d'une livre d'or. Irrité, je ne sais pourquoi, c'est le danger de ces situations où on peut tout ce qu'on veut, ou plutôt où on se figure le pouvoir, il s'emporta en menaces, jurant et affirmant avec violence que, si à une date fixée la somme n'était pas payée, le

1. Migne, *Patrologie latine*, t. XXXIV, p. 1254, note a; Tillemont, *Mémoires*, t. XIII, p. 189.

débiteur serait mis à mort. Le malheureux tenu rigoureusement en prison ne se pouvait acquitter, et cependant le jour à redouter commençait à approcher, était imminent. Cet homme avait une femme d'une très grande beauté, mais sans argent pour lui venir en aide. La beauté de cette femme avait enflammé un certain riche. Celui-ci apprit la position critique du mari; il envoya promettre à la femme que pour une nuit, si elle consentait à s'abandonner, il donnerait une livre d'or. Elle, qui savait bien qu'elle ne pouvait disposer de son corps, qu'il était à son mari, en référa à lui, se disant prête même à cela pour le servir, si toutefois lui, le maître de son corps, à qui était due toute fidélité, il entendait en disposer comme de sa chose pour sauver sa vie. Le mari rendit grâces et ordonna qu'il en fût ainsi, n'estimant adultère en aucune façon une complaisance consentie, sans volupté aucune, sur son ordre et suivant sa volonté, par un grand dévouement à son égard. La femme se rendit donc à la villa de ce riche et se prêta à ce que voulut cet homme impudique, ne donnant son corps qu'à son mari désireux, en ce moment, non de la posséder, mais de vivre. Elle reçut l'or promis; mais, après le lui avoir remis, celui-là même qui le lui avait donné trouva moyen de le lui soustraire et de remplacer la bourse par une autre semblable contenant de la terre. Quand la femme, rentrée chez elle, s'aperçut du subterfuge, animée du même dévouement pour son mari, elle se précipita dehors, clamant ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait été contrainte de faire. Elle interpelle le préfet, avoue tout, montre la fraude dont elle est victime. Alors le préfet, se jugeant le premier coupable, car ses menaces avaient été cause de tout, prononça une sentence, comme s'il s'agissait d'un autre, et dit : « Des biens d'Acyndinus une livre d'or sera versée « au fisc; quant à cette femme, elle sera mise en possession, à titre de propriétaire, du fonds d'où a été tirée la « terre qu'elle a reçue en place d'or¹. »

1. Saint Augustin, *De sermone Domini in monte secundum*

« A première vue, cette amusante anecdote semble une sorte de conte moral se terminant par un jugement de fantaisie. A la réflexion, on y reconnaît une exactitude, une précision de détails propres à ne point permettre de doutes sur son authenticité; et le jugement qui la termine, faisant application des règles du droit romain, apparaît un curieux exemple de jurisprudence ancienne.

« Septimius Acyndinus qui, sous Constantin, probablement en 326, avait géré en Espagne les fonctions de vice-préfet du prétoire des Gaules¹, fut préfet du prétoire d'Orient, sous Constance, de 338 à 340. Il remplissait cette charge dès le 27 décembre 338 et l'occupait encore le 14 août 340². En 340, il était consul³. Diverses lois attestent la présence de la cour impériale à Antioche au cours de ces années⁴, et une loi du 27 décembre 338, adressée à Acyndinus, préfet du prétoire, fut donnée et promulguée dans cette ville⁵. Un peu plus d'une cinquantaine d'années avant l'époque où saint Augustin écrivait son traité, Acyndinus était donc, comme il le dit, en fonction de préfet et en résidence à Antioche.

« Reste le jugement relaté par saint Augustin. Il est en tous points fondé en droit. Par ses menaces et par l'emprisonnement du débiteur, Acyndinus avait commis un abus de pouvoir spécialement prévu et réprimé par une constitution de Constantin du 1^{er} février (31 janvier 320)⁶.

Matthaeum libri duo, lib. I, cap. xvi, n° 50 (*Patrol. lat.*, t. XXXIV-XXXV, p. 1254).

1. Borgbesi, *Œuvres*, t. X, p. 675, *Praefecti Praetorio Galliarum*, I bis.

2. *Ibid.*, p. 205-206, *Praefecti Praetorio Orientis*, IX.

3. « Dans les inscriptions chrétiennes de Rome de l'année 340, son nom apparaît sous les formes Acyndino, Acinduno, Aquindino » (Héron de Villefosse, *Ibid.*, p. 205, note 5).

4. *Cod. Theod.*, XII, 1, 23 (11 octobre 338); VI, iv, 5 et 6 (9 septembre 340).

5. *Ibid.*, II, vi, 4.

6. IMP. CONSTANTINUS A. AD POPULUM. *Nemo carcerem plumbatarumque verbera aut pondera aliaque ab insolentia iudicum repperta supplicia in debitorum solutionibus vel a perversis vel*

En se condamnant à une réparation, il fait justice et donne un salubre exemple. Quant à l'attribution à la femme de la propriété du fonds d'où a été tirée la terre reçue par elle, la décision du préfet applique strictement les règles du droit. Elle considère, en effet, cette terre remise à la femme comme la représentation d'un fonds donné et accepté au lieu et place de l'or promis. De sorte qu'il a été fait une tradition régulière de ce fonds qui en a transféré la propriété. C'est ainsi qu'on remettait la clef d'une maison pour en opérer la tradition ou pour livrer à l'acheteur ce qui y était renfermé¹. Peu importe le dol qui avait accompagné cette tradition, car la tradition d'une chose motivée par des manœuvres frauduleuses n'en transfère pas moins la propriété². La sentence du préfet, constatant le fait de la tradition accomplie et en donnant acte, supplée d'autre part aux conditions exigées pour les donations par la loi de Constantin du 3 février 316, la rédaction d'un acte et l'enregistrement ou insinuation³. Ces formalités paraissent d'ailleurs avoir été alors mal observées, puisqu'en 341 une loi de Constance dut les rappeler et en prescrire l'observation⁴. Mais, pourrait-on objecter, cette donation motivée par un acte contraire à la loi et aux bonnes mœurs, par un adultère, était nulle et, même accomplie, donnait lieu à restitution. Nullement; la tradition déterminée par une cause légalement réprouvée n'en opère pas moins le transfert de la propriété⁵ et il ne peut y avoir lieu à répétition dans le cas

ab iratis iudicibus expavescat. Carcer poenaliū, carcer hominum noxiorum est officialium et cum denotatione eorum iudicum, quorum de officio coercitiores esse debebunt, qui contra hanc legem admiserint... DAT. KAL. FEB. CONSTANTINO A. VI ET CONSTANTIO CAES. CONSS. (1^{er} févr. [janv. 31] 320). *Ibid.*, XI, VII, 3.

1. *Dig.*, XLI, I, fr. 9, § 6.

2. *Cod. Just.*, IV, XLIV, 10. Cf. Mainz, *Cours de droit romain*, t. II, p. 146.

3. *Cod. Theod.*, VIII, XII, 1.

4. *Ibid.*, VIII, XII, 6.

5. La loi interdit au propriétaire la vente de la chose qu'il a

où, comme dans celui dont il s'agit, il y a quelque chose de honteux pour celui qui a donné ou à la fois pour l'une et l'autre partie¹.

« La spirituelle sentence d'Acyndinus est donc légale. Elle ne recherche pas trop, il est vrai, la véritable intention du donateur et admet complaisamment l'intention de donner qu'il est de règle d'admettre, jusqu'à preuve contraire, comme résultant de la tradition. Là est son point faible; c'est le jugement d'un juge qui ne craint pas l'appel. »

M. É. Chénon, membre résidant, étudie les origines de la ville de Neuvy-Saint-Sépulcre en Berry :

« A la séance du 29 mars 1916, M. Deshoulières a recherché, avec beaucoup de sagacité, la date qu'il convient d'attribuer à l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre), église formée en réalité de deux édifices distincts : l'un rectangulaire au sud-est, l'autre circulaire au nord-ouest. C'est ce dernier édifice, construit *ad formam Sci Sepulcri Jerosolymae*, selon l'expression des chroniqueurs du xii^e siècle, qui a fait la célébrité de cette petite ville du Bas-Berry et lui a valu son surnom. Je n'ai pas l'intention de revenir sur les conclusions que l'étude archéologique du monument a inspirées à M. Deshoulières, conclusions auxquelles je me rallie entièrement; je voudrais seulement les corroborer par quelques hypothèses sur les origines historiques de Neuvy.

donnée en gage et la frappe même des peines du vol, cependant la tradition faite en exécution d'une pareille vente transfère la propriété de la chose vendue (*Dig.*, IX, IV, fr. 36). Il en est de même de l'enjeu remis à la suite de jeux non autorisés et d'autres cas de dation *ex injusta causa*.

1. PAULUS LIBRO X AD SABINUM. *Ubi autem et dantis et accipientis turpitudine versatur, non posse repeti dicimus, veluti si pecunia detur, ut male judicetur* (*Dig.*, XII, V, fr. 3). — ULPIANUS LIBRO XXVI AD EDICTUM. *Idem, si ob stuprum datum sit, vel si quis in adulterio deprehensus redemerit se, cessat enim repetitio, idque Sabinus et Pegasus responderunt* (*Dig.*, XII, V, 4).

« Neuvy se compose de deux parties séparées : l'une, dite le « bourg », sur la rive gauche de la Bouzanne, affluent de la Creuse; l'autre, dite le « château », sur la rive droite. De ces deux parties, la première est certainement la plus ancienne; mais, à l'époque où Neuvy est mentionné pour la première fois dans les textes, c'est-à-dire en 1079, dans une lettre du pape Grégoire VII, sous le nom de *Novus Vicus*, les deux parties existaient. Pour deviner leurs origines, il faut faire appel à la topographie, à l'onomastique, aux analogies que fournit l'histoire locale.

« Un premier fait important à relever, c'est que Neuvy se trouve sur la grande voie romaine d'Argenton à Néris. En effet, du Bois-Gros, où M. Lenseigne l'a constatée, jusqu'à La Chaussée, où on la retrouve¹, la voie romaine ne pouvait faire autrement que de traverser la Bouzanne au gué même de Neuvy², ce gué qui servit longtemps, avec une simple passerelle en bois pour les piétons, de communication entre le bourg et le château³. Étant donnée cette circonstance favorable, il n'est pas surprenant qu'un village se soit créé un jour, à l'époque gallo-romaine, près de cette voie et de ce gué, dans une région qui devait être alors déserte, à en juger par les noms de lieux environnants qui sont presque tous modernes. Ce bourg nouveau, *Novus Vicus*, devint une paroisse sous le vocable de saint Pierre⁴. Dans le Berry, un tel vocable

1. Lenseigne, *Rapport sur les voies romaines aux environs d'Argenton*, dans le *Compte-rendu du Congrès archéologique de France à Châteauroux en 1873*, Paris et Tours, 1874, in-8°, p. 276.

2. Je ne sais pourquoi M. Lenseigne, dont les recherches n'ont pas dépassé le Bois-Gros, croyait que la voie romaine « laissait Neuvy-Saint-Sépulcre à droite » (*loc. cit.*).

3. Cf. Massereau, *Étude sur Neuvy-Saint-Sépulcre*, La Châtre, 1900, gr. in-8°, p. 140.

4. En 1547, Jean Philippe était « curé recteur de l'église parochiale de Saint-Pierre » de Neuvy-Saint-Sépulcre (Arch. de l'Indre, G, 848).

indique presque toujours un premier courant d'évangélisation : les villes ou villages nombreux dans lesquels on le retrouve sont pour la plupart d'origine ancienne, comme Champillé, Montlevic, Bomiers, Etrechy, Sarzay, Fougerolles, Méobec, etc., pour ne citer que quelques localités voisines de Neuvy¹. Par la suite, le bourg de Neuvy s'étant étendu vers l'ouest, une seconde église fut bâtie, plus loin de la Bouzanne, sous le vocable de saint Étienne, et devint également paroissiale². Ces deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Étienne n'existent plus. La première avait été interdite dès 1765, en sorte que le *Pouillé* du diocèse de 1772 n'indique plus qu'une seule paroisse à Neuvy, à savoir Saint-Étienne. L'église Saint-Étienne fut fermée et vendue nationalement sous la Révolution³. Au moment du Concordat, le culte fut transporté dans l'église du « château », la seule qui subsiste à Neuvy.

« Celle-ci, qui ne fut jamais paroissiale, mais seulement collégiale, est visée dans la lettre précitée du pape Grégoire VII. Cette lettre, adressée en 1079 à un seigneur voisin nommé Boson, nous apprend que l'église en question dépendait de celle de Jérusalem, à laquelle elle payait un cens; aussi le pape l'appelle-t-il « l'église du Saint-Sépulcre de Neuvy⁴ ». En réalité, elle était placée

1. Il y avait aussi une chapelle de Saint-Pierre à Châteaumeillant, et c'était peut-être la paroisse primitive (E. Chénon, *Notice historique sur Châteaumeillant (Cher)*, dans les *Mémoires des Antiquaires du Centre*, année 1878, p. 58).

2. En 1541, messire Thabaud, et en 1547, Simon Blondeau, étaient « curéz de l'église paroissiale de Saint-Etienne » de Neuvy (Arch. de l'Indre, G, 847 et 846).

3. Cf. Massereau, *op. cit.*, p. 87-88, texte et notes.

4. Grégoire VII, *Epist.*, liv. VI, ep. 40, 28 juin 1079 : « *Gregorius episcopus, servus servorum Dei, Bosoni. Ecclesiam S. Sepulcri de Novo-vico, quae juris ecclesiae Hierosolymitanae et censualis ejus esse dicitur...* » [*Historiens de France*, t. XIV, p. 636; Jaffé, *Monum. Gregoriana*, Berlin, 1865, in-8°, p. 378; Eug. Hubert, *Recueil des chartes intéressant l'Indre*, dans la *Revue du Berry*, année 1899, p. 202].

sous le vocable de saint Jacques le Majeur, patron des pèlerins¹. Cette double circonstance donne à penser qu'à la fondation de l'église du Saint-Sépulcre de Neuvy a dû prendre part quelque seigneur du Berry ayant fait le pèlerinage de Jérusalem. Mais lequel et à quelle date? Il serait facile de le savoir si les titres du chapitre de Saint-Jacques n'avaient pas été incendiés, le 22 juin 1524, par une bande d'aventuriers qui attaquèrent ce jour-là le « château » de Neuvy². A défaut des titres de fondation, que La Thaumassière, et pour cause, n'avait pu se procurer³, il nous reste quelques passages de ces chroniques universelles qui, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, étaient si en honneur.

« Quatre d'entre elles mentionnent l'événement avec plus ou moins de détails; mais elles ont le tort de venir longtemps après lui et de plus d'être étrangères au Berry. La plus ancienne est celle de Guillaume Godel, qui s'arrête à 1173, date probable de la mort de l'auteur. C'est aussi pour nous la plus importante; car, bien qu'il fût d'origine anglaise et que sa chronique soit d'inspiration sénénoise, Guillaume Godel, ordonné prêtre par Pierre de la Châtre, archevêque de Bourges († 1173), a vécu longtemps en Berry, où il a pu recueillir quelques détails précis pour sa chronique⁴. Après lui, se placent le célèbre Robert d'Auxerre, moine de Saint-Marien, mort en 1212, mais dont la *Chronologie* fut transcrite sous ses yeux vers 1181 et complétée ensuite⁵; puis une *Chronique ano-*

1. Arch. de l'Indre, G, 165-181, *passim*; — La Thaumassière, *Hist. de Berry*, Bourges, 1689, in-fol., p. 596.

2. Arch. de l'Indre, G, 166, procès-verbal (21 août 1549) de l'incendie des titres du chapitre le 22 juin 1524 [publié par Massereau, *op. cit.*, p. 198-201]. — Cf. de Raynal, *Hist. du Berry*, Bourges, 1844-1847, in-8°, t. III, p. 295.

3. Cf. La Thaumassière, *op. cit.*, p. 596.

4. *Chronique de G. Godel*, Bibl. nat., ms. latin, 4893. Le fragment qui nous intéresse a été imprimé dans les *Historiens de France*, t. XI, p. 282. — Cf. Aug. Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, Paris, in-8°, t. II (1902), n° 2203.

5. *Chronologia de Robert d'Auxerre*, publiée par Nicolas Camu-

nyme d'Anjou, courtes annales rédigées à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, qui vont jusqu'à l'année 1192 et dont les éditeurs ont connu deux manuscrits qui, sur le point qui nous occupe, ne sont pas concordants¹; et enfin la *Chronique de Saint-Martin de Tours* qui va jusqu'à 1227, mais dont le fond, jusqu'à la fin du ^{xii}^e siècle, est emprunté à Robert d'Auxerre².

« Ces quatre chroniques s'accordent sur deux points : 1^o d'abord sur la forme de l'église qui, d'après trois d'entre elles, serait semblable à celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem; mais cette énonciation n'est pas à retenir et ne peut valoir, comme l'a bien montré M. Deshoulières, que pour l'époque à laquelle écrivaient les chroniqueurs, c'est-à-dire pour la seconde moitié du ^{xii}^e siècle³; 2^o ensuite sur la date de la fondation, qui varie peu : d'après G. Godel, la fondation aurait eu lieu en 1042; d'après Robert d'Auxerre, sous le pontificat d'Héribert II, évêque d'Auxerre, et avant les conciles tenus en Germanie et à Reims par le pape Léon IX, par conséquent entre

zat, Troyes, 1608, in-4^e, et d'après lui dans les *Historiens de France*, t. XI, p. 308. — Cf. Aug. Molinier, *op. cit.*, t. III (1903), n^o 2514.

1. *Chronique anonyme d'Anjou*, publiée par dom Martène, *The-saurus novus anecdotorum*, t. III, p. 1380, et dans les *Historiens de France*, t. XI, p. 169. — Cf. Aug. Molinier, *op. cit.*, t. II, n^o 1282.

2. *Chronique de Saint-Martin de Tours*, dans dom Martène, *Amplissima collectio*, t. V, p. 1000, et dans les *Historiens de France*, t. XI, p. 347. — Cf. Aug. Molinier, *op. cit.*, t. III, n^o 2515.

3. *Chron. de G. Godel* : « Hoc eodem anno, ecclesia S. Sepulchri fundata est in Bituria ad formam S. Sepulchri Jerosolimitani... » (*loc. cit.*); — *Chron. de Robert d'Auxerre* : « Hoc tempore, ecclesia S. Sepulchri in Bituria constructa est ad formam S. Sepulchri Jerosolymae » (*loc. cit.*); — *Chron. de Tours* : « Anno Henrici imperatoris VI et Henrici regis XV, constructa est ecclesia S. Sepulchri in Bituria ad formam Sepulchri Jerosolymae » (*loc. cit.*). — La *Chronique d'Anjou* se borne à dire : « Constructa est ecclesia S. Sepulchri in Bituria a Gaufrido » (*loc. cit.*).

1040 et 1049; d'après la *Chronique d'Anjou* en 1045; d'après la *Chronique de Tours* en 1045 ou 1046¹. On peut donc accepter 1042 ou 1045 comme date approchée.

« Robert d'Auxerre et son imitateur de Tours ne disent rien de plus; mais (et ici les difficultés commencent, Guillaume Godel ajoute « que l'église fut fondée en présence d'Eude le Roux, seigneur du château de Déols, et « de Boson, homme illustre de Cluis, dans le domaine « duquel était situé le lieu déjà appelé *Novicus*, lequel lieu « avait auparavant appartenu à Girard de Vienne² ». La *Chronique d'Anjou*, d'après l'édition donnée par dom Martène, affirme de son côté « que l'église a été construite « par Geofroy³ ». Cela fait donc trois seigneurs différents indiqués comme ayant participé à la fondation de l'église du Saint-Sépulcre de Neuvy : leur rôle n'est pas aisé à préciser. M. de Raynal, pour concilier les deux documents, a émis une hypothèse très ingénieuse, qui a séduit les auteurs venus après lui⁴, mais qu'il est impossible d'accepter autrement que sous bénéfice d'inventaire. L'inventaire doit porter sur les trois seigneurs nommés.

« Le plus qualifié paraît être Boson, seigneur de Cluis.

1. Godel, avant de dire : « *Hoc eodem anno* », écrit : « *Anno Domini M XLII, Gaufridus Martellus...* »; — Robert d'Auxerre, avant de dire : « *Hoc tempore* », mentionne l'épiscopat d'Hérilbert II (1040-1050); et après *Jerosolymae* ajoute : « *Anno M XLIX, Leo papa...* »; — la *Chronique d'Anjou* porte : « *M XLV* »; — enfin, dans la *Chronique de Tours*, la sixième année de l'empereur Henri correspond à 1045 et la quinzième du roi Henri à 1046.

2. *Chron. de G. Godel* : « ... *praesente Odone Ruffo, Dolensis castri domino, et Bosone viro illustri de Closis, in cujus dominio situs est locus jam dictus Novicus, qui quondam erat de jure Girardi Viennensis.* »

3. *Chron. d'Anjou, supra cit.*

4. De Raynal, *op. cit.*, t. I, p. 384; — de la Villegille, dans les *Esquisses pittoresques de l'Indre*, 1^{re} éd., 1854 (2^e éd., 1882, p. 146); — Fauconneau-Dufresne, *Hist. de Déols et de Châteauroux*, Châteauroux, 1873, in-8°, t. I, p. 186; — Massereau, *op. cit.*, p. 78.

Il est indiqué comme ayant le lieu de Neuvy « dans son « domaine »; et, en effet, nous savons par d'autres textes que la paroisse de Neuvy était comprise, au moins en partie, dans la châtellenie de Cluis¹. Quant à Girard de Vienne, qui l'aurait auparavant possédée, il est inconnu, à moins qu'il ne faille l'identifier avec le second de ces deux frères Acfred et Girard, qui, en janvier 841, donèrent à l'abbaye de Saint-Sulpice de la Nef, à Bourges, « la villa de Fougerolles, avec la chapelle de Saint-Pierre », qu'ils tenaient en alleu, plus toutes ses dépendances et un certain nombre de serfs². La paroisse de Saint-Pierre de Fougerolles est limitrophe de Neuvy.

« Le second seigneur nommé est Eude, seigneur de Déols. Malgré le surnom de Le Roux, qui n'est pas habituel, il est certain qu'il faut l'identifier avec Eude l'Ancien, qui fut un prince célèbre en son temps³. Il est connu comme ayant été « le vassal très fidèle et très « familier » du duc d'Aquitaine Guillaume le Grand. Il fit avec lui, en 1024, un voyage à Rome, auquel Hildegair, écolâtre de Poitiers, fait allusion dans une lettre à l'évêque Fulbert de Chartres : il lui recommande, « s'il passe par

1. Arch. de l'Indre, A, 103, inv. p. 166 : « 1292. *Feodum Humberti Amielh, domicelli, in castellania de Closis inferioribus : ... casale de Pisseloux in parrochia de Novovico.* »

2. *Cartul. A de Saint-Sulpice*, fol. 76-77, janvier 841 : « *Igitur ego in Dei nomine Acfredus ac frater meus Girardus, ... cedimus Deo et sco Sulpicio suoque monasterio monachisque ibidem manentibus Deoque servantibus, cessumque donatumque in perpetuo esse volumus villam nostram nomine Falgerolas, que est sita in pago Biturico, in vicaria Ulnacense (lire Ainacense), cum ipsa capella que est in honore sci Petri apostolorum principis, cum vineis, etc. ... Facta donatio ista mense januario anno primo regnante Karolo rege. Adalbertus scripsit* » [de Raynal, *op. cit.*, t. I, p. 465; Eug. Hubert, *loc. cit.*, p. 97, et Louis de Kersers, *Essai de reconstitution du cartulaire. A de Saint-Sulpice de Bourges*, dans les *Mémoires des Antiquaires du Centre*, t. XXXV, n° 113].

3. Cf. sa biographie dans La Thaumassière, *op. cit.*, p. 508-509 : — et Fauconneau-Dufresne, *op. cit.*, p. 178-188.

« le Berry, de converser amicalement avec Eude de Déols, « homme de grande sagesse¹ ». Peu après, en 1026, ce dernier repartait en pèlerinage pour Jérusalem, avec le comte d'Angoulême, Guillaume Taillefer, et une nombreuse suite « pour voir le saint sépulcre du Seigneur ». Les pèlerins passèrent par la Bavière, visitèrent en chemin saint Étienne, roi des Madgyars, et arrivèrent à Jérusalem au mois de mars 1027². C'est sans doute pendant ce voyage « qu'ayant été surpris en mer par une furieuse « tempête, il crut en avoir été préservé par l'intercession « des saints qui reposoient et étoient honorés aux églises « que ses prédécesseurs avoient fondées; ce qui fit « qu'étant de retour à Châteauroux, il alla rendre grâces « à Dieu en l'abbaye de Saint-Gildas et accorda aux reli- « gieux de nouveaux privilèges³ ». En 1038, à propos de la construction du château de Châteauneuf sur le Cher, il eut une guerre violente avec son beau-frère Geofroy, vicomte de Bourges, qui avait tué de sa main l'un de ses fils, Ebbe de Déols, et dont néanmoins l'archevêque Aymon de Bourbon crut devoir prendre le parti : Geofroy fut vaincu dans un combat donné près du Cher⁴. En 1040,

1. Fulbert, *Epist.* 128 (olim 123), anno 1024 : « *Si transieritis Bituricas, cum Odone de Dolis amice loquimini. Inveni illum in Romano itinere prudentem virum, et spero vobis obsequentissimum fore, si quid obsequii vultis ab eo; est etiam comiti nostro Guillelmo satelles fidelissimus et familiarissimus* » [dans Migne. *Patrol. lat.*, t. CXLI, col. 272].

2. Adhémar de Chabannes, III, 65 (éd. Chavanon, Paris, 1897, in-8°, p. 189) : « *Eo tempore (1026), Willelmus Egoismensis comes, per Bajoariam iter egit ad Sepulchrum Domini. Comitatus sunt eum Odo Bituricus, princeps Dolensis, Ricardus, abbas Verdunensis, etc...* »

3. La Thaumassière, *ibid.*

4. *Chronicon Dolensis coenobii* : « *Anno MXXXIII (lire MXXXVII) ... Ebbo filius Odonis senioris Dolensis a vicecomite Gaufrido Bituricensium interfectus est. Et ipso anno necdum finito, mense januario, XVIII die ipsius, hoc est XIV kalendas februarii, bellum cruentissimum fuit actum inter eundem Odonem seniore duce Dolensem, et episcopum Aymonem et vicecomitem Gaufridum Bituricensem; sed, Domino pro eodem*

Eude l'Ancien fut présent à la dédicace de l'église de la Sainte-Trinité à Vendôme¹. Il était naturel qu'il assistât à la fondation de l'église du Saint-Sépulcre de Neuvy, étant suzerain du seigneur local et ancien pèlerin de Jérusalem². Il est plus que probable que c'est sous son inspiration que la nouvelle église de Neuvy fut rattachée à l'église de Jérusalem et placée sous le vocable de saint Jacques le Majeur, patron des pèlerins, vocable extrêmement rare en Berry, où on ne le trouve que deux ou trois fois.

« Reste le troisième seigneur, indiqué par la *Chronique d'Anjou* et nommé Geofroy. Ici la critique du texte doit intervenir. Le manuscrit utilisé par dom Martène (ms. Colbert 2578) portait bien les mots : *a Gaufrido* ; mais dom Bouquet a connu un autre manuscrit (ms. du Roi 4955 où ces mots ne figurent pas. La présence d'un seigneur nommé Geofroy à la fondation de l'église Saint-Jacques de Neuvy n'est donc pas certaine³. A supposer qu'elle le fût, quel était ce seigneur ? Dom Bouquet n'a pas hésité à ajouter, entre crochets, au texte emprunté par lui à dom Martène, les mots : *vicecomite Bituricensi*. Cette identification paraît en effet très vraisemblable, à la condition de faire observer que le vicomte visé doit être, non pas Geofroy le Noble, meurtrier d'Ebbe de Déols, mais son fils et successeur Geofroy Meschin⁴ : nous ne

Odono seniore mirabiliter pugnante, eos stravit... Castrum quod vocatur Castellus-novus, captum a Radulpho filio Odonis senioris, pro quo ejus frater interfectus fuerat Ebbo » [*Historiens de France*, t. XI, p. 387].

1. Mansi, *Conciles*, t. XIX, col. 592 : « Anno MXL... Odo Dolensis... »

2. Eude, en 1012, avait déjà assisté au rétablissement de l'abbaye de Saint-Ambroix, à Bourges, par sa sœur Eldeburge et Geofroy le Noble, vicomte de Bourges, son mari ; lui-même avait fondé la même année le chapitre de Levroux [cf. La Thaumassière, *op. cit.*, p. 21, 120, 300, 508, 509].

3. Cf. dom Martène, *Thesaurus*, t. III, col. 1381 ; — et *Histor. de France*, t. XI, p. 169.

4. Il pourrait se faire d'ailleurs, comme l'insinue M. de Raynal, *op. cit.*, t. I, p. 382, que Geofroy le Meschin eût déjà succédé à

savons malheureusement pas exactement à quelle date le fils a succédé au père. En tout cas, ce qu'il est impossible d'admettre, c'est que ce vicomte Geofroy ait été le fondateur du chapitre de Neuvy. Les vicomtes de Bourges n'avaient en effet sur Neuvy aucun droit de propriété, ni aucun droit de juridiction. Jusqu'à preuve du contraire, nous considérerons le seigneur du lieu, c'est-à-dire Boson de Cluis, comme le véritable fondateur du chapitre de Saint-Jacques, d'accord avec son suzerain Eude de Déols, le puissant et pieux pèlerin de Jérusalem. C'est ce qui ressort en somme de la *Chronique de G. Godel*, la plus sûre, avons-nous dit, en ce qui concerne le Berry.

« On peut encore tirer argument dans le même sens de la lettre de Grégoire VII à Boson de Cluis (28 juin 1079). Il résulte de cette lettre que, dès 1077, Boson « avait « envahi tyranniquement l'église du Saint-Sépulcre de « Neuvy, dépendant de l'église de Jérusalem », « qu'il « apportait des vexations au clerc Simon, recteur de « l'église, et aux autres clercs qui y servaient Dieu¹ ». Cité pour ce fait par l'énergique légat Hugue de Die devant le concile de Poitiers (janvier 1078, n. st.), il n'avait pas donné satisfaction et avait été excommunié². L'affaire ayant été soumise à Grégoire VII, le grand pape écrit à Boson « qu'il a confié l'église du Saint-Sépulcre de « Neuvy à Simon pour la gouverner, qu'il veut qu'elle « soit préservée de tout mauvais traitement et de tout « trouble de la part des hommes, qu'en conséquence il la « prend sous sa protection, afin de la conserver en sûreté

son père en 1038; il serait alors l'instigateur de la guerre et le meurtrier de son cousin Ebbe de Déols.

1. Grégoire VII, *Épîtres*, liv. 6, ep. 40 : « *Quapropter quoniam te illam tyrannice invasisse audivimus, te praesenti pagina commonemus : ut, si Deum et sanctos apostolos tibi vis habere propitios, ab invasione praedictae ecclesiae de caetero cessare penitus debeas, nullamque ulterius praefato Symoni molestiam vel clericis ibi Deo servientibus inferre praesumas* » (loc. cit.).

2. *Ibid.* : « ... *excommunicationem, quam in te pro ipsa ecclesia legatus noster Hugo Diensis episcopus in concilio Pictavensi jaculatus est...* »

« à la sainte Église de Jérusalem, à laquelle l'a dévouée
« l'intention des fidèles; si donc Boson persévérerait dans
« ses attaques, il serait obligé de confirmer l'excommuni-
« cation prononcée par son légat¹ ». Mais le pape ajoute,
et ceci est très important, « que si Boson croit avoir
« quelques droits sur l'église de Neuvy, il devra se pré-
« senter, pour les faire valoir, devant le légat Hugue de
« Die au concile qu'il va bientôt célébrer », c'est-à-dire
au concile de Lyon, tenu au début de 1080, « le pape ne
« voulant pas grever Boson contre la justice² ». Quels
droits pouvait faire valoir le seigneur de Cluis, sinon
ceux résultant du titre de fondateur ou de patron? C'est
un indice de plus à ajouter à celui qui résulte du texte de
Guillaume Godel. Nous ignorons ce que fit Boson: mais
il est probable qu'il se soumit: il n'était pas de force à
résister à la fois au pape Grégoire VII et à l'archevêque
de Bourges Richard II³.

« Ce dernier devait venir à Neuvy quelques années plus
tard, en 1087. Lors de son passage, il investit l'abbé de
Marmoutiers de biens importants dont un prêtre de Cro-
zon⁴, nommé Durand, lui faisait don. Or, la charte de
Richard II porte expressément que l'investiture fut faite
« devant l'autel du Saint-Sépulcre⁵ »: il est donc pro-

1. *Ibid.*: « ... huic nostro clerico Simoni regendam commen-
davimus: quam ab omni molestia et calumniosa omnium homi-
num infestatione liberam esse volentes, sub tutela nostra esse
decernimus; ... sed, ut dictum est libera ab omni perturbatione,
secura sanctae Hierosolymitanae ecclesiae, cui fidelium illam
devovit intentio, Deo propitio, ex nostra auctoritate in perpe-
tuum conservetur. »

2. *Ibid.*: « Quodsi aliquid justitiae in supradictam ecclesia te
habere confidis, ante legatum nostrum Diensem episcopum in
concilio, quod proxime celebraturus est, te praesentare debebis,
sciens hoc, quod in nullo contra justitiam te volumus praeagra-
rare. »

3. Sur ce dernier, cf. É. Chénon, *Histoire et coutumes du
prieuré de la Chapelle-Aude*, Paris, 1915, in-8°, p. 28 et *passim*.

4. Crozon, cant. d'Aigurande, Indre.

5. *Charte de Richard II*, 1087: « Haec autem revestitio facta
est apud Novum-Vicum ante altare Sci Sepulcri... Anno ab incar-
natione Domini M LXXXVII » [Eug. Hubert, *loc. cit.*, p. 214].

bable qu'il y avait déjà à Neuvy quelque relique du Saint Sépulcre, rapportée par Eude de Déols ou quelque autre pèlerin de Jérusalem.

« En 1087, il est à peu près certain que Boson de Cluis était mort. Il avait laissé, semble-t-il, un fils pour lui succéder ; mais ce dernier ne dut avoir que deux filles ou même aucun héritier direct. Toujours est-il que la châtel-
lenie de Cluis se partagea alors en deux moitiés : la châ-
tellenie de Cluis-Dessus (*de Closis superioribus*), qui échut
à un seigneur de la maison de Linières, nommé Eude, et
la châtel-
lenie de Cluis-Dessous (*de Closis inferioribus*),
qui échut aux seigneurs de Gargillesse¹. Le démembre-
ment est antérieur à 1115 ; car une bulle du pape Pas-
cal II, rendue à cette date, mentionne les églises « des
« deux Cluis² ». Il dut avoir lieu vers 1090 ; car une
charte de l'archevêque Richard II († 1092), rapportant la
donation faite à l'abbaye de Bénévent de l'église de Mail-
let, « distante de 3,000 pas du château de Cluis (*a Clo-*
« *gilo castro*) », signale le consentement donné « par
« Eude de Linières, honorable homme et chevalier, et
« par les hommes consulaires (*sic*) de Gargillesse, Hage-
« neric, Seguin et Pierre, frères, sous la puissance des-
« quels semble être cette église³ » : or, la paroisse de

1. Linières, chef-lieu de canton, Cher ; — Gargillesse, cant.
d'Éguzon, Indre.

2. *Bulle de Pascal II*, confirmative des biens de l'abbaye de
Déols, 1115 : « *Ecclesias et capellas omnes utriusque Closis* »
[Eug. Hubert, *op. cit.*, *Revue du Berry*, année 1901, p. 140].

3. Arch. de l'Indre, G, 781, *Charte de Richard II* (1071-1092) :
« ... *concedentibus Odone de Liniëris, honorabili et militari viro,*
et consularibus viris de Garjalessa, Hagenerico scilicet, et Seguino
atque Petro fratribus, in quorum potestate ecclesia videtur
fuisse » [publiée par Eug. Hubert, *loc. cit.*, p. 82]. — Cf. une
autre charte de la même époque, par laquelle Eude de Linières
donne à l'abbaye de Bénévent toutes les « coutumes » qu'il pos-
sède dans la ville de Maillet, autour de laquelle on place des croix
(Arch. de l'Indre, G, 781, publiée *ibid.*, p. 84). — Bénévent, chef-
lieu de canton, Creuse ; Maillet, cant. de Neuvy-Saint-Sépulcre,
Indre.

Maillet faisait partie de la châtellenie de Cluis. Peut-être à cette date le partage n'était-il pas encore effectué, puisque la charte nomme à la fois les deux groupes d'héritiers. Quand il fut fait, la paroisse de Maillet se trouva comprise dans la châtellenie de Cluis-Dessus, tandis que celle de Neuvy-Saint-Sépulcre était rattachée à la châtellenie de Cluis-Dessous : c'est donc de cette dernière seulement que nous avons à nous occuper.

« Elle ne resta pas longtemps dans la famille de Gargillesse; car, en 1102, elle appartenait à Adalard ou Alard Guillebaud, seigneur de Saint-Chartier et de Châteaumeillant, qui en avait cédé « tout le chasement » à Pierre Achard¹. Elle passa à sa mort, arrivée peu après 1117, avec Saint-Chartier et probablement Châteaumeillant, par une voie restée obscure jusqu'à présent, sans doute par mariage, aux mains de Raoul le Vieil, prince de Déols. Ce dernier, mort en 1141, la transmit à son fils Ebbe II², qui accorda aux religieux de l'abbaye de Varennes (paroisse de Fougerolles), dont il se disait fondateur, des droits d'usage dans les forêts de Cluis, par une charte qui malheureusement n'est pas datée³. Raoul le Vieil et Ebbe II ont été de grands bienfaiteurs d'abbayes et de prieurés : l'abbaye des Pierres, qui les regardait comme fondateurs, le prieuré d'Orsan, que Raoul a doté avec Adalard Guillebaud, l'abbaye de Saint-Gildas-lès-Châteauroux, qu'il fit consacrer par l'archevêque de Bourges, Vulgrin, l'abbaye de Déols, les religieux de Villedieu, l'abbaye de Varennes,

1. G. de Senneville, *Cartulaire d'Aureil en Limousin*, Limoges, 1900, in-8°, p. 162, charte 227, de 1102 : « *Hoc donum concessit Petrus Achart, cui dominus Adalardus dederat totum casamentum de castro Cloiensi.* » — Sur Adalard ou Alard Guillebaud, cf. Chazaud, *Étude sur la chronologie des sires de Bourbon*, (x^e-xiii^e siècles), Moulins, Desrosiers, 1865, in-8°, 2^e partie, p. 171-174; — É. Chénon, *Notice historique sur Châteaumeillant*, dans les *Mémoires des Antiquaires du Centre*, t. VII (1878), p. 45-51; et *Les anciennes possessions en Bas-Berry du prieuré d'Aureil en Limousin*, n° 2, dans les mêmes *Mémoires*, t. XXXVII (1916).

2. Cf. La Thaumassière, *op. cit.*, p. 510.

3. *Ibid.*, p. 511 et 806.

le chapitre de Saint-Germain de la Châtre, etc., éprouvèrent tour à tour des effets de leur libéralité¹. Il est à penser que c'est à eux que l'église collégiale de Neuvy-Saint-Sépulcre doit sa magnifique rotonde, que nous savons être antérieure à 1173, puisque sa forme est visée dans la *Chronique de Guillaume Godel*. Si cette hypothèse est exacte, c'est donc entre 1120 environ et 1160 qu'elle aurait été construite.

« C'est aux mêmes seigneurs qu'il convient d'attribuer la construction du « château » de Neuvy, c'est-à-dire de la « forteresse » qui entourait l'église du Saint-Sépulcre et qui, avec sa « grosse muraille » et ses larges fossés, servait aussi de protection à la ville². C'est qu'en effet, depuis la réunion de la châtellenie de Cluis-Dessous à la terre déoloise, Neuvy se trouvait à une extrémité de cette terre, non loin d'un vassal indocile, le seigneur de Cluis-Dessus, qui, en 1152, prit parti pour le roi contre son suzerain³. Or, pour « couvrir » leur principauté, on a remarqué que les princes de Déols avaient soin de bâtir des châteaux forts à la périphérie : Boussac et La Châtre peuvent être cités comme exemples⁴. Il n'est pas téméraire de penser qu'à la mort d'Ebbe II de Déols en 1160, Neuvy-Saint-Sépulcre avait pris sa forme définitive, avec son église circulaire et son château fort, et cela grâce aux princes de Déols. Ainsi s'explique qu'on les ait par la suite regardés comme les fondateurs effectifs du chapitre de Saint-Jacques de Neuvy⁵, alors qu'ils n'avaient ce titre que comme héritiers de Boson de Cluis.

1. Sur tous ces points, *ibid.*, p. 510 et 511.

2. Expressions empruntées à des actes de 1447 et 1548 (Arch. de l'Indre, G, 180, 172).

3. Cf. sur ce point, É. Chénon, *Notice historique sur Château-meillant*, *loc. cit.*, p. 61-62.

4. Cf. É. Chénon, *Les origines de La Châtre en Berry*, § 6, dans les *Mémoires des Antiquaires du Centre*, t. XXIX, p. 59-60; et *Les seigneurs de Boussac et l'abbaye de Prébenoit*, § 2, dans les mêmes *Mémoires*, t. XXXII.

5. La Thaumassière, *ibid.*, p. 504, 596.

« Il y a lieu de s'étonner en revanche qu'à la fin du ^{xii}^e siècle, Cluis-Dessous et Neuvy aient cessé de faire partie de la terre déoloise pour entrer dans la mouvance de l'abbaye de Saint-Sulpice de la Nef à Bourges, déjà propriétaire de la paroisse voisine de Fougerolles. Dans un texte du *Cartulaire A* de Saint-Sulpice, dont M. Louis de Kersers a tenté récemment la restitution, il est dit en effet que le seigneur de Châteauroux tient en fief de l'abbaye, entre autres choses, « la ville appelée le Saint-Sépulcre de Neuvy... et le château de Cluis-Dessous, « etc.¹ ». A ce texte, non daté, M. Louis de Kersers attribue la date « vers 1190? », ce qui paraît assez plausible. Il est certain en effet que l'abbaye de Saint-Sulpice ne possédait pas Neuvy et Cluis-Dessous en 1163², preuve que le transfert de mouvance n'avait pas encore eu lieu. On peut attribuer ce transfert à Philippe-Auguste qui, au cours de sa guerre contre Henri II Plantagenet, s'était emparé de la majeure partie de la principauté déoloise. Désireux d'affaiblir ce grand fief aquitain, le roi de France l'avait démembré moralement en forçant Denise de Déols, héritière unique de la principauté, à en faire hommage à plusieurs suzerains, notamment au comte de Blois pour Levroux et la rue d'Indre³, à l'abbé de Saint-Sulpice pour Vouillon, Neuvy-Saint-Sépulcre, Cluis-Dessous, Neuvy-Pailloux, Azerable⁴, etc. Le seigneur de

1. Louis de Kersers, *loc. cit.*, n° 71 (*feoda*) : « *In primis dominus Castri Radulfi habet in feodum de Sco Sulpitio : Voitonem, ... villa que vocatur Scum Sepulcrum de Novic, et totus boscus consularis cum omnibus pertinentiis suis, et Novic paludosum, et inferius castrum de Cluis, et vicum quemdam qui dicitur Adarabulum (Azerable).* »

2. *Ibid.*, n° 48, bulle de Calixte II (1123); *Suppl.*, n° 13, bulle d'Alexandre III (1163) : l'église de Fougerolles (*de Fulgerolas*) figure dans ces bulles, mais il n'y est question ni de Neuvy, ni de Cluis.

3. Cf. É. Chénon, *Le pays de Berry et le détroit de sa Coutume*, n° 9, dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, année 1916.

4. L. de Kersers, *loc. cit.*, n° 71, *supra cit.*; — Arch. de l'Indre, A, inv. p. 112, *aveu* de 1301; — La Thaumassière, *ibid.*, p. 120.

Châteauroux conservait toutefois parmi ses droits sur Neuvy le droit de « fondation » de l'église collégiale de Saint-Jacques, avec le droit de nomination du prieur¹ qui lui venait par hérédité de Boson de Cluis.

« Telles nous semblent avoir été les origines de Neuvy-Saint-Sépulcre et de ses divers accroissements. On reconnaîtra qu'elles concordent absolument avec les conclusions que M. Deshoulières a tirées de l'étude archéologique des monuments. »

Séance du 17 Mai.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

ESPÉRANDIEU (E.). *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*. T. VI : *Belgique*, 2^e partie. Paris, 1915, in-4°.

TOUTAIN (J.). *Le culte du taureau Apis à Memphis sous l'Empire romain*. S. l., s. d., in-8°.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, au nom de M. le Dr V. Leblond, président de la Société archéologique de l'Oise, associé correspondant national, un mémoire intitulé *La topographie romaine de Beauvais et son enceinte au IV^e siècle* (extrait du *Bulletin archéologique*, 1915).

« En coordonnant les découvertes concernant les antiquités romaines de Beauvais, notre confrère le Dr Leblond a retracé l'histoire de la formation de cette ville et composé un mémoire plein d'intérêt, illustré de plusieurs plans, grâce auxquels on peut constater les transformations subies par la cité au cours des siècles écoulés. Dans les manuscrits du comte de Troussures relatifs au Beauvaisis, dont il s'est rendu acquéreur en 1914, notre confrère a trouvé de précieuses notes qui l'ont aidé à mener

1. Cf. Arch. de l'Indre, A. inv. p. 224, *aven* du 12 mai 1588.

à bien son travail, notamment un plan du temple du mont Capron dressé par un érudit du xvii^e siècle, le chanoine Léonor Foy, abbé de Saint-Hilaire. Après l'invasion des Barbares, au début du iv^e siècle, la cité avait été reconstruite et entourée d'une enceinte ayant la forme d'un quadrilatère assez régulier, flanqué de tours rondes et carrées, dont il a soigneusement étudié et relevé les vestiges au-dessus et au-dessous du sol. »

M. G. Lafaye, membre résidant, fait la communication suivante :

« J'ai déjà entretenu la Société des notes et croquis de Peiresc conservés à la Bibliothèque nationale dans le manuscrit français n° 9530¹.

« Ce recueil contient, avec des essais d'explication et des théories qui n'ont plus grande valeur aujourd'hui, des renseignements parfois fort utiles sur la provenance et les vicissitudes de nos antiquités nationales. Pour avoir une idée exacte des services que peuvent encore rendre ces papiers, il nous faudrait une étude d'ensemble sur Peiresc antiquaire et elle ne sera possible que quand la publication de sa correspondance, si malheureusement interrompue par la mort de M. Tamizey de Larroque, aura été conduite à son terme; car si les croquis de Peiresc ou, comme il disait, ses « griffonnemens » servent d'illustration à certaines de ses lettres, ces mêmes lettres facilitent singulièrement l'interprétation des croquis². Mais il faut avoir soin de noter avant tout que, si les papiers personnels de Peiresc forment le fonds primitif du ms. 9530, ce recueil a été grossi plus tard non seulement par Louis de Mazaugues, conseiller au parlement de Provence, mais même par son fils, le président Henri-Joseph de Mazaugues,

1. *Bulletin*, 1914, p. 292.

2. Ce rapprochement n'a jamais été fait dans le commentaire de la correspondance. Il faudrait aussi établir la concordance avec l'inventaire du cabinet de Peiresc (Bibl. nat., ms. fr. 9534, et à Carpentras, ms. 1869; cf. Chapard, *Fabriciani cimelarchii promptuarium*, Aix, 1647).

l'un et l'autre curieux d'art et d'antiquités¹. Nous en avons une preuve dans le folio 49, où est reproduit à la plume un bas-relief bien connu, aujourd'hui conservé au musée d'Aix en Provence; il a été découvert en 1724, douze ans après la mort de Louis de Mazaugues². Nous avons donc là un dossier formé par trois personnes pendant une centaine d'années au moins; certains papiers non signés peuvent même provenir de leurs amis; à côté des correspondants que nous sommes en mesure d'identifier, par exemple M. de Montrivel, de Besançon³, il y a à faire la part des anonymes. Enfin n'oublions pas que Peiresc, comme tout antiquaire, a pu être trompé soit sur la provenance, soit même sur l'authenticité des pièces qu'il recueillait. Ce n'est pas qu'il manquât de défiance envers les faussaires; certains passages de ses lettres prouvent qu'il était constamment sur ses gardes et qu'il avait un coup d'œil exercé avec quoi il fallait compter⁴. Cependant, nous savons aussi qu'on a réussi, dans certains cas, à surprendre sa bonne foi⁵. Sous ces réserves, il y a encore à glaner dans les documents réunis par lui et par les acquéreurs de ses papiers. M. Espérandieu, avec juste raison, les a utilisés dans ses *Bas-reliefs de la Gaule* et plus récemment encore M. l'abbé Chaillan leur empruntait le croquis d'un sarcophage trouvé à la Gayole (Var)⁶.

« Voici un nouvel exemple des services que l'on peut

1. Lafaye, *Bulletin*, loc. cit. Le président avait épousé la nièce de Peiresc, Millin, *Voyage dans le midi de la France*, t. II, p. 214.

2. Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs de la Gaule*, t. I, n. 104.

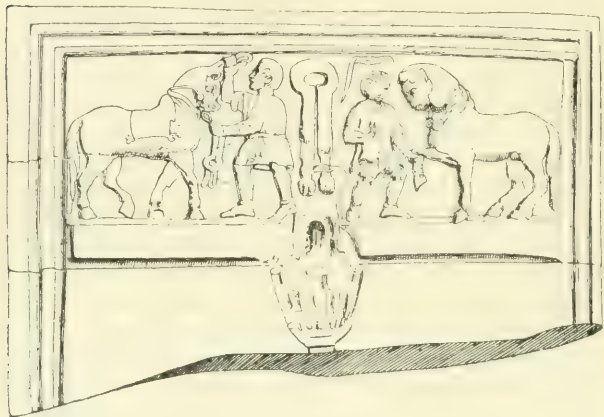
3. Folios 157 à 174. Cf. *Lettres de Peiresc*, t. V, p. 632 et 665, où il est question précisément de ses dessins, que nous avons.

4. *Ibid.*, t. V, p. 511, 526, 538, 544, 550, 595, 610, 615, 617, 621, 625.

5. Babelon et Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale*, n. 1064, p. 461.

6. Espérandieu, loc. cit., n. 41; Chaillan, *Bulletin archéologique du Comité*, 1913, p. 317, pl. XXV, XXVI.

attendre de ce recueil. Le bas-relief du Musée d'Aix que j'ai cité plus haut a été généralement considéré depuis Millin comme une enseigne de vétérinaire. Mais le dessin d'Henri de Mazaugues, plus ancien en date que toutes les reproductions jusqu'ici connues¹, montre que le bas-relief formait la partie supérieure d'une grande stèle ou dalle de marbre, ornée d'un fleuron au milieu. La partie



Bas-relief antique du Musée d'Aix.

Dessin de Louis de Mazaugues.

inférieure, brisée en biseau quand on découvrit le monument, présentait un aspect disgracieux : alors on recoupa la pierre sous la moulure horizontale qui ferme le bas-relief, et c'est seulement après ce travail de mutilation que le monument entra dans le cabinet d'Henri de Mazaugues². L'extrémité supérieure du fleuron se voit encore

1. A ajouter par conséquent à la bibliographie d'Espérandieu, *loc. cit.*

2. Il passa ensuite dans celui de Fauris de Saint-Vincens, le jeune, où Millin le vit. M^{me} de Saint-Vincens était la petite-nièce du président de Mazaugues : Millin, *Voyage*, t. II, p. 213 et 233.

au milieu du bas-relief. Des feuilles d'acanthes, qui s'en détachaient au-dessous, il ne restait plus, au moment de la découverte, que les tiges brisées, mais la forme du bouquet est très reconnaissable dans le dessin. Il faut aussi prolonger par la pensée la double moulure de l'encadrement. On peut se demander à bon droit si une dalle de marbre, mesurant 0^m89 de largeur et couverte de sculptures si élégantes, a jamais été une enseigne. A supposer que le nom de vétérinaire convienne bien au personnage de droite, on ne peut voir dans celui de gauche qu'un valet d'écurie occupé à tondre une crinière. Enfin un fleuron couronne ordinairement un ensemble décoratif et n'en forme point la base, ce qui nous oblige à admettre que la hauteur de la partie inférieure était assez considérable. Bref, j'inclinerais à croire que cette stèle provient soit d'un monument funèbre, soit de l'écurie de quelque riche personnage, amateur de chevaux. Quoique le territoire d'Aix n'ait jamais pu être très favorable à leur élevage, on n'avait pas à s'adresser bien loin pour s'en procurer, puisque des courses de char se célébraient à Arles, au moins depuis le temps des Flaviens¹. »

Séance du 24 Mai.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

ESDOUHARD D'ANISY (P.). *Le polyptyque de l'Hôtel-Dieu de Beaune*. Bruxelles-Paris, 1916, in-4°.

M. le comte Durrieu, membre résidant, offre à la Société, de la part de l'auteur, M. P. Esdouhard d'Anizy, associé correspondant national, un travail que celui-ci vient de publier sur le polyptyque de l'Hôtel-Dieu de

1. *Corp. inscr. lat.*, XII, 670; Ammien Marcell., XIV, 5, 1. Sur le cirque de cette ville, Bazin, *Arles gallo-romain* (1896), p. 57.

Beaune et où il propose une théorie nouvelle sur la date approximative de cette célèbre peinture.

M. C. Enlart, membre résidant, signale les dégâts causés par les hostilités aux villes de Loo et de Furnes : l'église et l'hôtel de ville de Loo ont beaucoup souffert.

M. le comte de Loisne, membre résidant, étudie la diplomatique des actes du comte d'Artois Robert II (1267-1302), diplomatique particulièrement intéressante, parce qu'elle varie, suivant qu'il s'agit d'actes émanés du prince, soit pendant des séjours en France¹, soit pendant son vicariat et sa régence de Sicile², ou de ceux donnés en son nom, en son absence, par ses lieutenants³.

« Pendant la première période, ce sont les usages ordinaires des chancelleries féodales du nord de la France qui sont suivis.

« Comme régent de Sicile, Robert adopte ceux de la monarchie angevine. C'est ainsi qu'en dehors de diverses modifications dans l'intitulé des actes, nous voyons intervenir l'indiction comme élément principal de la date, usage qui persista fréquemment, après le retour en France de Robert II, jusqu'en 1297. Cette indiction est

1. Voir C^{te} de Loisne, *Itinéraire de Robert II, comte d'Artois* (*Bull. histor. du ministère de l'Instruction publique*, 1915).

2. On sait que Charles d'Anjou, après avoir, par acte du 12 août 1284, nommé Robert II son vicaire général en Sicile, avec pleins pouvoirs, pour commander en son nom, confia à son neveu, par testament, la régence du royaume et que le légat du pape lui fut adjoint. A son tour Charles II ayant été forcé de se réfugier en France, en 1289, nomma, le 11 septembre, son fils, vicaire général en Sicile, avec Robert II, comme lieutenant.

3. Robert II s'étant croisé en 1270, confia l'administration de son comté d'Artois à trois lieutenants, pour la reprendre au mois d'avril 1271. En juin 1274, s'étant rendu en Sicile, à l'appel de son oncle, il investit de nouveau les « maîtres d'Artois » jusqu'à son retour, en 1277. Enfin, rappelé en Sicile, après les Vêpres Siciliennes, il confia, pour la troisième fois, l'administration de son comté à deux lieutenants et ceux-ci restèrent en fonctions jusqu'au mois d'octobre 1299.

celle de Constantinople, c'est-à-dire que chacune de ces années commence le 1^{er} septembre, pour se terminer le 31 août suivant. Quant au millésime de l'année, qui n'est pas toujours indiqué, il change, tantôt au 1^{er} janvier, tantôt au 25 décembre, sans qu'il soit possible, en présence de documents contradictoires, de fixer une règle précise à ce sujet. Parfois aussi l'année du règne du pape est mentionnée. Il est à remarquer, toutefois, que les actes rendus en Sicile par Robert II, exclusivement comme comte d'Artois, ne portent pas, le plus souvent, mention de l'indiction.

« Quant aux actes émanés des « lieutenants », ils sont scellés du sceau spécial que créa le comte, à leur usage, en quittant la France en 1274¹ et qu'il modifia en 1282 par l'addition d'une fleur de lis sur le contre-sceau. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, lit, au nom de M. J. Formigé, associé correspondant national, une note sur le mot *basilica*.

« Les jeux scéniques étaient si en faveur chez les Romains que les textes nous en parlent souvent; leurs indications sont très utilement complétées par la lecture de nombreuses inscriptions et par l'étude des édifices qui nous sont parvenus. Nous connaissons donc assez bien les théâtres romains et nous savons le nom de chacun de leurs éléments, même de ceux de la moindre dimension.

« Cependant, dans cette nomenclature, il existe une lacune surprenante : les grandes salles que comportent la plupart des théâtres, aux deux extrémités de la scène et qui servaient de foyers, ne semblent jamais être citées.

« Ce silence paraît en lui-même difficile à expliquer. Aussi croyons-nous au contraire² que ces salles sont souvent nommées, mais que leur nom qui s'applique généralement à d'autres édifices n'a pas été traduit exactement lorsqu'il les concerne. Ce nom serait *basilica*.

1. Vienne, 12 juin 1274 (Ch. d'Artois, 22, n° 17.)

2. Cette remarque nous a été suggérée par M. Héron de Villefosse.

« Examinons quelques exemples. Au théâtre de Dougga, en Tunisie, une inscription mentionne : ... *theatrum cum basilicis et porticu et xystis et scaena cum siparis et ornamentis*...¹. Le théâtre de Dougga comporte deux grandes salles. Il n'est donc pas surprenant de trouver le mot *basilica* au pluriel. Ce mot s'applique bien à une partie du théâtre puisqu'il figure au milieu d'autres termes désignant des dépendances du théâtre ; il indique une partie importante puisqu'il figure en tête de la liste. Il y a lieu de remarquer en outre qu'il se rattache à un portique qui, dans notre hypothèse, serait situé derrière la scène et relierait précisément les deux grandes salles.

« Dans une lettre à Trajan, Pline le jeune s'exprime ainsi : « *Theatrum, domine, Niceae maxima jam parte constructum, imperfectum tamen, sesterium, ut, audio (neque enim ratio plus excussa est), amplius centies hauc sit : vereor ne frustra... Huic theatro ex privatorum pollicitationibus multa debentur, ut basilicae circa, ut porticus supra caveam*...². »

« On remarque, dans ce texte comme dans le précédent, que le mot *basilica* est employé au pluriel, qu'il figure parmi les termes désignant les dépendances du théâtre et qu'il est en tête de l'énumération. Le mot *circa* ne veut pas dire qu'il y avait des *basilicae* au voisinage du théâtre, mais bien qu'elles en dépendaient. Nous retrouvons du reste le même sens de *circa* dans Vitruve³ : « *ceterisque civitatibus quae diligentes habuerunt architectos, circa theatra sunt porticus*... ». Il est bien clair que le portique est une dépendance du théâtre.

« Il est probable que le mot *basilica* fut employé d'une façon plus générale pour désigner de grandes salles.

« Dans l'inscription suivante⁴, de Narbonne, relative à la reconstruction des thermes par l'empereur Antonin après l'incendie de la ville, vers l'année 149, il désigne

1. D^r Carton, *Thugga. Ruines de Dougga*, in-8°, p. 69.

2. Pline le jeune, *Lettres*, livre X, lettre 48.

3. Vitruve, livre V, chapitre ix.

4. *Corp. inscr. lat.*, XII, 4342.

des constructions accessoires faisant partie des thermes : *ther[mas incendio] consumptas cum por[ticibus et...] et basilicis et omni [apparatu]*.

« De même à Périgueux, il indique des dépendances d'un temple¹ : *consaeptum omne circa templum itemque circa templum basilicas duas cum ceteris ornamentis ac munimentis faciendum curavit*.

« En résumé, nous croyons que le mot *basilica* ne s'applique pas seulement aux basiliques proprement dites, mais plus généralement à toutes sortes de grandes salles, en particulier à celles qui servaient de foyers dans les théâtres et se trouvaient placées le plus souvent aux extrémités opposées des bâtiments de la scène. »

M. Héron de Villefosse fait ensuite la communication suivante :

« J'ai à signaler quelques nouvelles douilles en bronze, de l'époque romaine, flanquées de deux supports, qui rentrent dans la série de celles dont j'ai donné la description en 1907 dans nos *Mémoires*². A ce premier article, j'ai ajouté un supplément qui a été inséré dans le *Bulletin* de 1909³. Les douilles ainsi décrites, et dans lesquelles je reconnais des *porte-guides*, étaient au nombre de vingt-deux :

23. — *Musée archéologique de Reims*. Trouvé en 1894, à Reims, rue Gosset, dans les travaux de la ville⁴.

Je reproduis la description de M. Th. Habert :

« N. 3115. — Bronze, porte-guides de chevaux attelés, formé par

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 950 à 954. — On peut encore citer une *basilica exercitatoria*, manège couvert construit par une cohorte en garnison en Bretagne (*ibid.*, VII, 965) et une autre basilique construite par une cohorte en Égypte (*ibid.*, III, 6025).

2. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXVII (1907), p. 144-147.

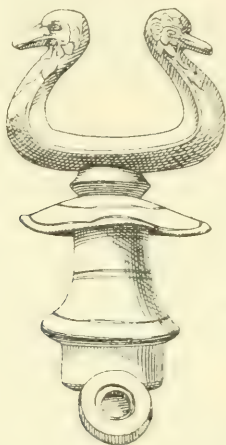
3. *Bulletin* de 1909, p. 143-147; cf. p. 186.

4. Mon confrère M. Ét. Michon a bien voulu me signaler cet exemplaire qui m'avait échappé et qui a été décrit par Th. Habert, *Catal. du Musée archéol. de Reims*, p. 91, n. 3115.

deux cous de cygnes adossés, et assujetti sur une tige à douille, avec patte d'attache. »

Pour les hauteurs et poids, voir plus loin.

« L'auteur de cette description n'a pas hésité à reconnaître un « porte-guides » dans la pièce en question qui présente plusieurs particularités la distinguant des autres pièces analogues. La douille, de forme arrondie, coiffée d'une sorte de champignon assez saillant, se termine à la



*Porte-guides en bronze trouvé à Reims.
Musée archéologique de Reims.*

partie inférieure par un évasement au-dessous duquel on remarque une emboîture flanquée d'un anneau rigide : un second anneau, aujourd'hui brisé, faisait pendant au premier de l'autre côté. D'autre part, les deux cols de cygnes au lieu de sortir à droite et à gauche du pied de la douille prennent naissance l'un dans l'autre et sont placés au-dessus du champignon, dont ils forment le couronnement ; ils constituent un seul support assez large ressemblant aux cornes d'une lyre.

« Une photographie que je dois à l'amabilité de M. G. Beausseron montre bien cette disposition particulière dont je n'ai pas encore rencontré d'autres exemples¹. Notre très obligeant confrère, M. H. Jadart, m'écrit que le duvet sur les cols des oiseaux est indiqué au trait et, avec sa bonne grâce habituelle, il me fournit les renseignements suivants :

« Hauteur : 0^m10. Largeur à la hauteur des anses : 0^m055. Poids approximatif² : 390 grammes :

24. — *Musée de Budapest.*

Exemplaire tout à fait semblable à celui qui provient du musée Campana et que j'ai décrit sous le n. 12 (fig. 4). Il est aussi surmonté d'un fruit arrondi, probablement une pomme avec une touffe de petites feuilles; une guirlande décore également la face principale de la douille. Les supports fermés ne sont pas arrondis comme des anneaux, mais polygonaux.

Dessin dans *Académie de Hongrie, Archeologiai Ertesitő*, 1882, t. II, p. 74, 4.

25. — *Musée de Budapest.*

Douille en tronc de pyramide hexagonale avec moulure haut et bas. Elle est surmontée d'un motif de forme ovale et flanquée à droite et à gauche d'un support ouvert, en col de cygne; le bec des oiseaux est absolument appliqué sur le jabot.

Dessin dans *Académie de Hongrie, Archeologiai Ertesitő*, t. II, p. 74, 1.

26. — *Musée de Budapest.*

Douille en tronc de pyramide carrée, s'évasant à la base, avec moulure haut et bas. Elle est surmontée d'un motif de forme ovale et flanquée à droite et à gauche d'un support ouvert, en col de cygne; la tête des oiseaux est très ronde, l'œil est découpé à jour et l'extrémité du bec se détache légèrement du jabot.

Dessin dans *Académie de Hongrie, Archeologiai Ertesitő*, t. II, p. 74, 2.

1. Tout porte à croire que ce petit monument n'existe plus. Il a dû être anéanti, comme tout le musée archéologique de Reims, par le bombardement que l'Etat-Major de l'armée allemande dirige sur la cathédrale de Reims et sur ses abords depuis le 19 septembre 1914. On sait que ce Musée venait d'être installé dans les bâtiments de l'ancien archevêché attenants à la cathédrale.

2. L'objet a été pesé avec son support; la pesée a donné 400 grammes.

27. — *Musée de Budapest.*

Douille ronde, courte, évasée, surmontée d'un masque imberbe, joufflu, coiffé d'une abondante chevelure et posé à plat comme un bouton. Elle est flanquée à droite et à gauche d'un support ouvert, en col de cygne; les têtes des oiseaux sont relevées et les becs sont détachés du jabot. Moulure à la base; un tenon en fer est visible à la partie inférieure.

Dessin dans : *Académie de Hongrie, Archeologiai Ertésítő*, t. II, p. 71.

« Je ne connais ni les provenances exactes, ni les dimensions, ni le poids de ces quatre dernières pièces que M. Anton Hekler, conservateur au Musée de Budapest, a bien voulu me signaler en juillet 1909. Je ne puis m'étendre davantage, ni donner d'autres renseignements sur ces objets que M. Hampel, directeur de la partie archéologique du Musée de Budapest, se réserve de publier. Il est probable qu'elles ont été recueillies dans les régions arrosées par le Danube, vraisemblablement en Pannonie. On remarquera que trois d'entre elles sont munis d'anses en forme de col de cygne, ce qui porte à quinze les exemplaires décorés de cette façon. De plus, ces anses constituent des supports ouverts (et non des anneaux) de sorte que les douilles de cette catégorie, dont je n'avais pu tout d'abord réunir que deux exemplaires, sont maintenant au nombre de sept (n^{os} 1, 15, 21, 25, 26, 27 et le n^o 30 décrit plus loin) :

28. — *Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale.* Sans provenance connue.

Douille large et profonde, dissimulée sous le buste d'un Triton, nu et imberbe, les cheveux relevés autour du front et serrés par une bandelette. Le buste se termine au-dessous des hanches par une ceinture de feuilles aquatiques faisant saillie et remplaçant la petite base carrée ordinairement apparente à l'entrée de la douille. Une queue de poisson, relevée en forme d'anneau et dont l'extrémité repose sur l'épaule du Triton, émerge de chaque côté des hanches. Avec sa main gauche, le monstre supporte une de ces queues; avec sa main droite et à l'aide d'une conque marine qu'il tient par le petit bout, il maintient en place l'autre queue. Bon travail romain.

Hautuer : 0^m13.

Dessin dans Babelon et Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale*, n. 68.

29. — *Proposé au Musée du Louvre, en août 1913, par M. R. Priem-Gevaert, domicilié à Deinze (Flandre-Belgique). Trouvé probablement aux environs de cette localité.*

Douille en tronc de pyramide hexagonale, ornée à sa base d'une moulure plate et saillante. Elle est surmontée d'un buste d'enfant sortant d'une touffe de feuillage, disposée en coquille. La chevelure de l'enfant, traitée avec soin, est ornée de feuilles; son épaule droite est couverte d'un manteau bordé d'une frange. La douille est flanquée à droite et à gauche d'un support fermé en manière d'anneau, avec un renflement garni d'une rosace à huit pétales.

Hauteur totale : 0^m20. Largeur prise à la hauteur du milieu des anneaux : 0^m185. Hauteur du buste : 0^m125. Largeur de l'ouverture de la douille : 0^m08.

30. — *Proposé au Musée du Louvre, en décembre 1909, par M. Enrique de Tuya. Trouvé à Sillanes près de Burgos (Espagne) en construisant une maison.*

Douille octogonale en forme de pyramide tronquée. Elle se termine par une petite moulure arrondie d'où émerge une tête d'aigle au bec accentué; les yeux de l'oiseau sont indiquées au trait ainsi que les plumes de son cou. De part et d'autre de la base, s'élance un support ouvert en forme de crochet dont l'extrémité est garnie, comme le haut de la douille, d'une petite moulure d'où sort le bout d'une queue d'animal (?). Au bas de la douille, entre les deux supports, du côté où est tourné le bec de l'aigle, on remarque un motif en forme d'équerre.

Hauteur : 0^m17. Largeur, compris les deux supports : 0^m135. Poids : 1 kil. 810 gr.

« On remarquera l'analogie qui existe entre cette pièce et la douille provenant des environs de Nicomédie n° 15 de mon catalogue, également décorée d'une tête d'aigle dans la même position. Sur le n° 15, les supports sont plus écartés, la tête d'aigle n'a pas tout à fait le même caractère; elle est plus courte et les plumes sont en relief.

31. — *Collection du Dr Fouquet au Caire. Memphis (Égypte).*

Douille ronde, forte et pesante, reposant sur une base carrée en saillie. Elle est flanquée de deux anneaux en forme de col de

cygne et surmontée d'un fruit arrondi avec une touffe de petites feuilles. Les becs des cygnes sont étroitement repliés sur les cols des deux oiseaux dont le duvet est rendu par de légers traits vermiculés. Un clou en fer traversait d'outre en outre le fruit placé à la partie supérieure.

Hauteur : 0^m92.

Photogravure dans *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, expliqués par Paul Perdrizet, n. 147, pl. XXXIX.

« Sur les autres porte-guides, les cols des cygnes sont ordinairement lisses; cependant, sur le n° 23 trouvé à Reims, le duvet des cols de cygnes est rendu par de petits traits.

32. — Notre confrère, M. de Ridder, me signale un bronze très brièvement décrit de la façon qui suit dans *Vente de la galerie Pourtalès. Catalogue des objets d'art*, p. 126, n. 657 :

« Sur un objet qui paraît avoir garni le timon d'un char. Tête ailée de l'un des vents. »

Hauteur : 0^m10.

« Je n'ose pas affirmer que ce bronze appartient à la série dont je me suis occupé; je ne sais pas d'ailleurs ce qu'il est devenu et n'en ai jamais vu la représentation. Je me borne à le mentionner en remerciant M. de Ridder de sa communication. Il fut payé 150 francs à la vente Pourtalès, en février 1865.

« Il n'est pas dans mes intentions de chercher à poursuivre cette énumération. Sans aucun doute, les musées d'Italie, de Grande-Bretagne ou des États du centre de l'Europe possède d'autres exemplaires qui me sont restés inconnus. Les documents que j'ai réunis forment un dossier suffisant pour reconnaître ces douilles en bronze, flanquées de supports et que je considère comme des porte-guides. A cette explication proposée pour la première fois par M. H. Lechat, soutenue ensuite par notre confrère M. F. Cumont, j'apporte mon adhésion complète par cette petite contribution.

« Les provenances de ces douilles ne sont pas sans intérêt; le relevé qui suit les rappellera :

- | | |
|--|--|
| 1. Derderwindeke (Belgique). | 14. Vallée du Vardar, près de Salonique (Grèce). |
| 2. Nimy, près de Mons (Belgique). | 15. Environs de Nicomédie (Bithynie). |
| 3. Environs de Lyon (Rhône). | 16. Syrie? |
| 4. France? | 17. Midi de la France? |
| 5. Pont-de-Pany (Côte-d'Or). | 18. Provenance inconnue. |
| 6. Saint-Martin-le-Mault (Haute-Vienne). | 19. (Voir le 12 <i>bis</i>). |
| 7. Cherchell (Algérie). | 20. Egypte. |
| 8. Kasrin (Tunisie). | 21. Provenance inconnue. |
| 9. Le Cerro de Montemolin, près de Marchena (Espagne). | 22. Département de la Sarthe? |
| 10. Saragosse (Espagne). | 23. Reims (Marne). |
| 11. Milan (Italie). | 24 à 27. Hongrie? |
| 12 et 12 <i>bis</i> . Italie. | 28. Provenance inconnue. |
| 13. Athènes (Grèce). | 29. Environs de Deinze (Belgique). |
| | 30. Environs de Burgos (Espagne). |
| | 31. Memphis (Égypte). |

« L'ornementation de ces douilles offre une certaine variété. Le motif dominant est parfois très simple : tantôt c'est un bouton, un fruit, une boule ou un balustre, tantôt c'est une tête d'animal, panthère ou aigle; quelquefois un buste de divinité ou d'enfant bachique. Au point de vue décoratif, les exemplaires espagnols, celui des environs de Marchena n° 9, représentant le combat d'un Grec et d'une Amazone (Achille et Penthésilée), aujourd'hui conservé dans la collection Ch. Mège à Paris¹, celui de Saragosse n° 10), avec la louve allaitant Romulus

1. Ce bel exemplaire a été reproduit en phototypie dans le *Bulletin* de 1909, p. 186.

et Rémus, l'exemplaire de Milan offrant un groupe de trois hommes drapés et assis, tenant des tablettes et un volume, occupent le premier rang. »

M. E. Chénon, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dans un arrêt de la *Curia regis*, rendu au parlement de l'octave de la Chandeleur 1263 (n. st.), au profit du chapitre de l'église cathédrale de Saint-Étienne de Bourges, il est dit que les chanoines avaient prouvé leur bon droit, en produisant « une charte du roi Louis, à laquelle étaient « suspendus deux anneaux d'or¹ ». La charte visée par cet arrêt est une charte du roi Louis VII, rendue à Bourges même, en l'année 1174 (a. st.), par conséquent entre le 24 mars 1174 et le 12 avril 1175. Cette charte, dont l'original est aujourd'hui perdu, a été copiée dans le *Cartulaire* de Saint-Étienne de Bourges² et imprimée plusieurs fois depuis 1618, notamment dans les *Ordonnances du Louvre*³. L'éditeur des *Olim* se contente de faire observer, d'après les auteurs du *Nouveau traité de diplomatique*⁴, que les exemples d'anneaux d'or suspendus aux chartes sont rares, à cause de la valeur du métal⁵; il ne recherche pas ce qu'ils signifient. M. Giry, qui connaît le texte des *Olim*, considère les anneaux, non pas comme remplaçant les sceaux pendants, dont l'usage s'est précisément généralisé sous Louis VII, mais comme étant « pro-

1. *Olim*, t. I, p. 550, n° XVII : « ... *per cartam regis Ludovici quam super hoc pretendebant, in qua pendebant duo anuli aurei, per quam concessa erat eisdem justitia suorum hominum, ut dicebant.* »

2. *Cartulaire de Saint-Étienne*, fol. 31 r°, à la Bibl. nat., nouv. acq. lat. 1274.

3. *Ord. du Louvre*, t. XI, p. 206-207 : « *Actum publicè Bituricis, anno ab incarnatione Domini millesimo centensimo septuagesimo quarto.* »

4. *Nouveau traité de diplomatique*, par deux religieux bénédictins (dom Toustain et dom Tassin), Paris, 1750-1765, in-4°, t. IV, p. 16 et 17.

5. *Olim*, Notes, p. 1039, note 48.

« bablement » l'objet symbolique employé pour opérer l'investiture et attaché ensuite à la charte pour en conserver le souvenir : le fait se produisait souvent, par exemple pour les pièces de monnaie qui pouvaient servir au même usage¹. Un texte intéressant de La Thaumassière vient à l'appui de cette hypothèse. Vers 1685, à l'époque où l'érudit berruyer rédigeait son *Histoire de Berry*, l'original de la charte de 1174 (a. st.) existait toujours à Bourges et portait encore suspendu un anneau d'or, dont La Thaumassière explique ainsi la présence : « Louis VII investit l'église de la liberté [qu'il lui accorde] par l'oblation de l'anneau royal qu'il portoit au doigt, qu'il offrit et déposa sur l'autel, lequel est depuis demeuré attaché à sa charte, qui se voit encore aujourd'hui dans les archives de l'église² ». Cette explication est évidemment exacte. On sait par ailleurs que, sans être très fréquente, l'investiture par un anneau d'or se pratiquait parfois³.

« Une difficulté subsiste. La Thaumassière n'a vu qu'un seul anneau d'or pendu à la charte; or, d'après le texte des *Olim*, il y en avait deux. L'un s'était perdu, ce qui n'est pas surprenant; mais pourquoi à l'origine y en avait-il deux? On peut, semble-t-il, expliquer le fait en remarquant que la charte de 1174 (a. st.) concédait des privilèges à deux personnes distinctes, l'archevêque de Bourges et le chapitre de Saint-Étienne : une double tradition était donc nécessaire pour investir de leurs droits, d'une part l'archevêque, et, d'autre part, le chapitre⁴. M. Luchaire

1. Giry, *Manuel de diplomatique*, Paris, 1894, p. 657, note 3.

2. La Thaumassière, *Hist. de Berry*, Bourges, 1689, in-fol., p. 112.

3. Cf. Du Cange, *Glossaire*, v° *Investitura*, éd. Favre, t. IV, p. 413, col. 1-2, où il cite notamment deux exemples intéressants, de 1249, extraits du *Cartulaire* de l'évêché de Paris.

4. Dans les deux exemples de 1249 cités par Du Cange, il s'agit précisément d'une double investiture portant sur un même fief, le fief de Tournon. Comme ce fief était possédé par deux frères, l'évêque de Paris, leur suzerain, a été obligé de faire deux traditions et d'employer deux anneaux d'or : « *Anno 1249, fecit Ansel-*

prétend, il est vrai, que la charte de 1174 (a. st.) a dû être octroyée pendant la vacance du siège épiscopal, après la mort de l'archevêque Étienne de la Chapelle, arrivée le 13 février 1173 (n. st.)¹. Mais, sur ce point, le savant auteur a dû être induit en erreur par la *Chronique* de Sigebert de Gembloux, qui fixe l'élection de Guérin de Galar-don, successeur d'Étienne de la Chapelle, à l'an 1176, ou par le P. Labbe, qui prétend que la vacance du siège a duré deux ans et neuf mois². Divers documents permettent de rectifier cette indication : 1° ce sont d'abord trois chartes de l'archevêque Guérin, qu'a vues La Thaumassière; l'une était datée de 1176 et de la troisième année de son pontificat; les deux autres de 1178 et de la quatrième année de son pontificat³. La fête de Pâques ayant eu lieu en 1177 le 23 avril et en 1179 le 31 mars, un calcul très simple montre que l'archevêque Guérin a dû être élu entre le 23 avril 1174 et le 31 mars 1175, ce qui correspond tout à fait à l'année 1174 (a. st.), laquelle a commencé le 24 mars 1174 pour finir le 12 avril 1175; 2° le fameux diptyque de Saint-Étienne de Bourges offre un moyen de préciser davantage⁴ : il indique que l'archevêque Guérin a siégé pendant cinq ans trois mois neuf jours⁵.

lus, miles, dominus Turnonii, homagium ligium de castro de Turnonio,... et investivit eum episcopus per annulum aureum » ; « Anno 1249, Johannes frater Anselmi, militis, d. Turnonii, fecit homagium dicto episcopo de illa parte quam tenebat in dicto castro; ... ad quod homagium admisit eundem D. episcopus (conformément à l'ordonnance de Philippe-Auguste de 1209, volens ipsum investire per baculum vel festucam, prout moris est; quam investituram noluit recipere dictus Joannes, dicens quod ipsam non reciperet, nisi per annulum aureum investiretur » (Du Cange, loc. cit.).

1. A. Luchaire, *Études sur les actes de Louis VII*, Paris, 1885, in-4°, p. 306-307.

2. Cf. La Thaumassière, *op. cit.*, p. 307, 308.

3. *Ibid.*, p. 308.

4. Sur ce diptyque, actuellement au Cabinet des médailles, cf. Mgr Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, in-8°, t. II (1900), p. 21.

5. *Ibid.*, p. 23 : « *Gavinus V annos menses III dies IX.* »

Or, il est mort le 20 mars 1180 (n. st.). Son élection, ou plutôt sa consécration, a donc dû avoir lieu le 11 décembre 1174. Il résulte de là que la charte de Louis VII a très bien pu être octroyée alors que le siège n'était pas vacant, comme le texte d'ailleurs le fait entrevoir : il suffit de supposer qu'elle a été rendue entre le 11 décembre 1174 et le 12 avril 1175 (n. st.), très probablement à l'occasion de la consécration du nouvel archevêque. »

Séance du 31 Mai.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

La Société s'associe à la protestation du Touring-Club, contre l'exploitation du mont d'Uzore dans le Forez.

« Le mont d'Uzore, aussi intéressant par ses souvenirs littéraires que par ses restes gallo-romains, ne saurait être transformé en carrière de basalte. »

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie un sceau équestre que l'on attribue à Rotrou III, comte du Perche, et que l'on a daté de 1122.

Il montre que ce sceau a été gravé à l'usage d'un seigneur du pays chartrain, Évrard de Levéville, qui l'a fait apposer à une charte de 1222.

M. le comte Durrieu, membre résidant, fait connaître une miniature flamande du xv^e siècle, qui semble représenter la Trinité d'une façon insolite, le Saint-Esprit y étant figuré par un ange.

M. F. Martroye, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Les constitutions impériales du iv^e et du v^e siècle et les historiens de cette époque énoncent des sommes énumérées en livres d'or. Dans les textes juridiques, l'expression *auri libra* a nécessairement le sens légal de livre

romaine d'or, correspondant au poids de 327 gr. 45¹. A-t-elle le même sens dans les textes des historiens?

« Des mentions de sommes qui, si il s'agit vraiment d'or au poids, donnent, estime-t-on, l'impression d'une énorme abondance de numéraire, ont amené à supposer que l'expression livre d'or pourrait être une dénomination désignant la monnaie d'or type, l'*aureus* ou *solidus*, dont le poids de 4 gr. 55 est la 72^e partie de la livre romaine².

« Des textes très explicites semblent exclure une pareille interprétation. Zosime, énumérant les contributions exigées par Alaric à la fin du premier siège de Rome, puis la rançon d'un délégué du Sénat romain fait prisonnier par les Goths à son retour de Ravenne³, Priscus, en trois extraits distincts des *Légations*, relatant les conditions de trois accords successifs conclus avec Attila, en 433, en 447, en 448⁴, emploient, l'un et l'autre, dans chacun de ces passages, les termes livres d'or et *aurei*, non comme synonymes ou équivalents, mais en les opposant pour exprimer des valeurs différentes.

« D'autre part, Zosime, à propos de la contribution imposée à Rome par Alaric, Priscus, à propos de l'accord de 447, indiquent que de grandes quantités d'or furent effectivement déplacées pour le paiement des sommes qu'ils énoncent en livres d'or; et ces quantités ne peuvent correspondre qu'au poids de livres romaines. De même, dans une anecdote rapportée par saint Augustin et qui a fait l'objet d'une précédente communication⁵, on voit

1. *Cod. Theod.*, VII, XXIV, 1 : « *Quando votis communibus felix annus aperitur, in una libra auri solidi septuaginta duo obryziaci principibus offerendi devotionem animo libenti suscipimus...* » (5 mars 395).

2. E. Babelon, *Solidus*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. IV, 2^e part., p. 1390.

3. Zosime, V, 41, 45 (*Corpus scriptor. historiae byzantinae*, éd. de Bonn, p. 305-306, 310).

4. Priscus, *Excerpta de legationibus Romanorum ad Gentes*, 1; *De legation. Gentium ad Romanos*, 3 (*Ibid.*, p. 167-168, 142, 150, 207).

5. Séance du 10 mai 1916.

livrer, pour la tradition d'une livre d'or, une bourse dont le volume est en rapport avec celui de 327 gr. 45 de métal et n'est aucunement en rapport avec le volume d'une seule pièce de 4 gr. 55.

« Enfin, en ce qui concerne l'abondance de numéraire au v^e siècle, les exemples tirés de Zosime et de Priscus montrent, d'une part, que 5000 livres ou 1637 kil. 250 gr. et 8100 livres ou 2652 kil. 345 gr. d'or étaient considérées comme des quantités énormes; et, d'autre part, dans un texte de Priscus, il est dit en propres termes que 50 livres d'or était estimées une somme minime¹.

« De données si précises, il paraît légitime de conclure qu'au iv^e et au v^e siècle l'expression livre d'or désigne, dans les historiens comme dans les lois, une valeur égale à celle d'une livre romaine ou de 327 gr. 45 d'or. »

M. Babelon présente quelques observations.

Séance du 7 Juin.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

HÉRON DE VILLEFOSSE (A.). *Le griffon de l'Henchir-Bou-Gornine (Tunisie)*. Paris, 1915, in-8°, pl.

MARTIN (H.). *La guerre au XV^e siècle*. Paris, 1916, in-4°.

NETTANCOURT (J. DE). *Le bas-relief d'Ibriz en Lycaonie*. Bordeaux-Paris, [1917], in-8°, pl.

Sur le rapport de M. Stein, M. le duc de la Roche-Guyon, présenté par MM. Lefèvre-Pontalis et le comte de Loïsne, est élu associé correspondant national.

M. E. Eude, associé correspondant national, entretient la Société d'une question intéressant l'histoire de Paris au xv^e siècle.

1. Priscus, *Exc. de legation. Gent. ad Roman.*, 5, p. 148-149.

« Il s'agit d'un ancien hôtel de la rue des Poulies, la rue du Louvre actuelle, qui contenait une verrière aux armes de Jeanne d'Arc, et qui, d'après des documents des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, était « appelé jadis hostel de Vaucouleurs, à cause que c'estoit la maison et hostel de la « Pucelle, qui estoit de Vaucouleurs ». Cependant jamais Jeanne d'Arc n'a pénétré dans le quartier de Paris où se trouvait la rue des Poulies.

« Il faudrait expliquer, à la fois, cette légende et la présence des armes de Jeanne sur une verrière de l'hôtel. Il résulte, de pièces découvertes tout récemment aux Archives nationales, que cet hôtel a appartenu, au *xiv^e* siècle, c'est-à-dire bien avant Jeanne d'Arc, à une famille bretonne appelée de Vaucouleurs; mais cela ne rend compte ni des armoiries de Jeanne, ni de cette assertion, que l'hôtel était appelée de Vaucouleurs, « à cause « que c'étoit la maison et hostel de la Pucelle ».

« J'ai émis l'hypothèse pour expliquer et la légende courante et les armoiries que la fameuse dame des Armoises, la fausse Jeanne d'Arc, laquelle, après sa réception triomphale à Orléans, vint à Paris en 1440, aurait été hébergée dans une maison que son nom semblait désigner pour cette honneur et à laquelle le souvenir de l'héroïne serait resté attaché. Mais plusieurs de nos confrères pensent que mon hypothèse est un peu hasardée. Ils préfèrent croire qu'un des propriétaires de l'hôtel aura eu simplement la fantaisie d'y mettre les armoiries de Jeanne d'Arc. »

Séance du 14 Juin.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

M. F. Pasquier, associé correspondant national, présente les photographies d'un certain nombre de fragments antiques acquis récemment par le Musée de Toulouse, couronnement de stèle et chapiteaux provenant de Comminges.

Quelques-uns de ces fragments sont difficiles à dater et sont peut-être du moyen âge.

M. Pasquier montre également la photographie de deux objets trouvés récemment au cours des travaux exécutés à la cathédrale de Toulouse, une dalle couverte de rosaces, qui semble remonter à l'époque carolingienne, et une pierre à reliques décorée de croix patées.

M. H. Martin, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dans les livres d'heures de composition classique, on trouve d'abord, immédiatement après le calendrier, des passages des quatre évangiles, passages toujours les mêmes; puis viennent deux oraisons à la Vierge, la première commençant par les mots : *Obsecro te, Domina*; la seconde par les mots : *O intemerata*. L'illustration de ces deux prières n'a pas été soumise à des règles aussi inflexibles que l'illustration des autres parties des livres d'heures. Je n'entends parler que des livres d'heures communs, non de ceux qui furent exécutés avec grand luxe : les décorateurs de ces derniers se sont, en effet, montrés beaucoup plus indépendants.

« Laissant de côté la prière *O intemerata*, je ne m'occuperai que de celle qui commence par les mots : *Obsecro te, Domina*. En tête de cette oraison, on trouve toujours une miniature représentant un épisode de la vie de la Vierge; mais cet épisode peut être emprunté à la vie de Notre-Dame, soit au moment de la passion du Christ, soit à l'époque de l'enfance de Jésus. Souvent c'est une *Pietà*. Tantôt la Vierge contemple avec douleur son fils mort et posé sur ses genoux, quelquefois entre saint Jean et la Madeleine; tantôt après la descente de croix, le Christ est étendu à terre, et la Vierge, accompagnée de la Madeleine et de saint Jean, est penchée sur lui. Mais c'est aussi assez souvent l'Enfant Jésus que la Vierge tient dans ses bras: fréquemment, elle joue avec lui. Dans certains manuscrits, saint Joseph assiste à cette scène; dans d'autres, un personnage, homme ou femme, est agenouillé devant l'enfant

et sa mère. Mais la Vierge tient toujours son fils sur ses genoux ou dans ses bras.

« Tels sont donc les thèmes les plus ordinaires.

« Or, dans un livre d'heures du ^{xv}^e siècle, livre d'heures qui est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal sous le n° 655, le miniaturiste a représenté, en tête de l'oraison *Obsecro te, Domina* (fol. 20), une scène tout à fait inusitée. On y voit la Vierge assise sur une chaire monumentale et lisant dans un grand livre posé sur ses genoux. Devant elle, l'Enfant Jésus, accompagné ou plutôt soutenu par deux anges de sa taille, s'essaie à marcher en s'appuyant des deux mains sur la barre d'une sorte de petit chariot à roulettes, nommé alloire, qui fut d'un usage général au moyen âge et dont on se sert encore en certaines provinces pour faire faire aux enfants leurs premiers pas. L'Enfant Jésus se dirige vers une reine agenouillée qui lui tend les bras pour l'encourager à marcher, tandis qu'une sainte, debout à côté d'elle, présente au Sauveur un fruit, une poire autant qu'on en peut juger. Dans le bord relevé de sa robe, sainte porte plusieurs autres fruits semblables.

« Quelle est cette reine ? A quel événement ou à quelle légende fait allusion cette miniature ? Il semble difficile de voir là un tableau rappelant ceux des donateurs en adoration présentés par leur saint patron. La femme agenouillée devant l'Enfant est bien une reine, semble-t-il ; la couronne qui ceint sa tête ne permet guère d'en douter, et le manuscrit n'a certainement pas été fait pour une reine, la médiocrité de l'exécution nous en est un sûr garant. Or, ni dans les évangiles apocryphes, notamment dans l'Évangile de l'Enfance, ni dans la Légende dorée, on ne trouve aucun fait auquel puisse s'appliquer une semblable illustration.

« Il est bien vrai que certaines saintes, comme sainte Catherine et sainte Barbe, par exemple, sont le plus souvent représentées avec la couronne ; mais la tête est ornée en même temps du nimbe. Le personnage féminin qui tend ici les bras à l'Enfant-Jésus est couronné et non nimbé. Il y a donc là un petit problème iconographique que je ne puis que signaler sans en apporter la solution.

« Le manuscrit, d'ailleurs, si peu intéressant qu'il soit au point de vue purement artistique, comporte une illustration qui témoigne chez l'enlumineur d'une certaine originalité d'esprit et d'une certaine recherche. A cette même page, où est peinte la miniature qui vient d'être signalée, se trouve, dans la grande initiale, une curieuse représentation du renard gardeur de poules. Le renard, debout, est, suivant la tradition, couvert d'un manteau de moine; des coqs et des poules sont groupés autour de lui et, de ses pattes de devant, il soulève un coq qu'il va emporter. Enfin, ce peintre possédait le rare talent de donner un relief extraordinaire aux statues dont il décore la façade de ses monuments, ainsi qu'on peut le voir au fol. 72.

« Lorsqu'on se trouve en face d'une œuvre d'art qui se présente sous une forme hors de la tradition, il n'est pas indifférent de s'efforcer d'en déterminer l'origine. A défaut d'une localité précise, on peut sans doute indiquer du moins la région où le livre d'heures dont il s'agit a été exécuté. Dans une notice que j'en publiais en 1885, j'avais cru pouvoir dire qu'il avait été fait à Lyon ou à l'usage du diocèse de Lyon. Peut-être avais-je été alors trop affirmatif. Ce qui est incontestable, c'est que les saints locaux mentionnés au calendrier et dans les litanies sont des saints lyonnais, francs-comtois et bourguignons. C'est ainsi que dans le calendrier j'ai relevé les noms de saint Baldomer, de Lyon, saint Claude, de Besançon, saint Donat, de Besançon, saint Just, de Lyon, saint Sacerdos, de Lyon, saint Annemond, de Lyon, saint Philibert, de Tournus, saint Viateur, de Franche-Comté, saint Didier, de Chalon-sur-Saône, saint Marcel, de Chalon-sur-Saône. Dans les litanies, on trouve aussi les noms de saint Just, de Lyon, saint Nicet, de Besançon, saint Alpin, de Lyon, saint Elpide, de Lyon. Du reste, sur cette question d'origine, notre savant confrère M. Prinnet, qui a bien voulu examiner le livre à un autre point de vue, pourra certainement apporter plus de précision en nous faisant connaître les armoiries qui sont peintes en plusieurs endroits du volume. »

MM. Durrieu et Mâle pensent qu'il s'agit d'une scène

semblable à celles qu'on voit dans les tableaux de l'école de Cologne ou dans les tableaux de Memling, où de jeunes saintes jouent avec l'Enfant dans un jardin.

M. M. Prinet, membre résidant, complète en ces termes la communication de M. Martin :

« Le livre d'heures dont l'illustration présente les curieuses particularités que M. H. Martin vient de signaler, porte, aux folios 133 et 149, les armoiries d'un ancien propriétaire. Ce sont des écus mi-partis. La première section est « de gueules à une coquille et demie (pour trois) « d'or ». La deuxième section est coupée : le quartier du chef est « d'or à la croix ancrée de gueules » ; le quartier de la pointe est « échiqueté d'argent et de sable ». L'ensemble de la seconde section représente la moitié d'un blason qui, complet, serait « écartelé aux 1^{er} et 4^e, d'or à « la croix ancrée de gueules ; aux 2^e et 3^e, échiqueté d'argent et de sable ». Cette marque de propriété n'a pas, que je sache, été identifiée jusqu'ici.

« Le blason « de gueules à trois coquilles d'or » est celui de la famille d'Amanzé¹, maison féodale du Mâconnais². La croix ancrée de gueules en champ d'or constitue

1. Cette famille tirait son nom du village d'Amanzé, Saône-et-Loire, arr. de Charolles, cant. de la Clayette.

2. Voir *La généalogie et les alliances de la maison d'Amanzé, au comté de Masconnois, dans le gouvernement du duché de Bourgogne, dressée ... par le sieur d'Hozier, ... avec les preuves et quelques additions mises par Pierre Palliot, ...* Dijon, Palliot, 1659, in-fol. — Charles d'Hozier, fils de celui dont le nom figure sur ce titre, a protesté contre l'attribution de l'ouvrage à son père. Dans une note de sa main, inscrite sur un exemplaire de la *Généalogie*, conservé à la Bibliothèque nationale (Réserve, Lm³ 14), on lit ce qui suit : « Je ne sais point certainement si feu mon père avoit autrefois dressé, selon le goût d'alors et l'ignorance où l'on étoit, quelque généalogie, bien ou mal, de cette maison d'Amanzé... Je sais bien que mon père n'a point eu de part à l'impression de cet ouvrage qui est celui du feu s^r Palliot qui a cru apparemment lui donner cours en le faisant paroître sous le nom de mon père, car si lui-mesme l'avoit fait, assurément, dans le temps qu'il l'a été, c'est-à-dire un an avant sa mort, plus éclairé qu'il ne le devoit être dans les temps précédens, il n'auroit pas laissé

les armes de la famille Damas¹ : l'échiqueté d'argent et de sable appartenait aux Digoine² dont la branche aînée s'est éteinte chez les Damas³.

« Les Damas, seigneurs de Digoine, ont écartelé leurs armes de celles des Digoine, comme le prouvent les sceaux de Jean et d'Antoine Damas (1549, 1569, 1570⁴).

« Il y a donc lieu de penser que les armes deux fois représentées sur le livre d'heures rappellent l'alliance d'un Amanzé et d'une Damas de Digoine.

« Or, nous savons que Jacques d'Amanzé, seigneur d'Amanzé, de Chauffailles⁵ et de Virey-lez-Chalon⁶, a épousé, par contrat du 31 décembre 1477, Philippe Damas, fille de Robert Damas, seigneur de Digoine, et de Catherine de la Guiche⁷. C'est ce mariage qui explique l'écu mi-parti d'Amanzé et de Damas-Digoine⁸.

mettre entre autres, dans le discours et dans les preuves, l'annoblissement des Jaquot, accordé l'an 1008 par le roi Robert, et cela seul suffit pour détromper le public... »

1. P. Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France*, t. VIII, p. 316; Lainé, article *Damas*, dans les *Archives généalogiques et historiques de la noblesse de France*, t. V, p. 11-13, pl.

2. Sceaux de Guillaume de Digoine, 1257, de Huguenin de Digoine, 1340, de Jean de Digoine, 1364, de Louis de Digoine 1380 (sceaux de la Bourgogne, n^{os} 277, 278, et sceaux de la collection Clairambault, n^{os} 3179, 3180, aux Archives nationales), etc. Voir Steyert, *Armorial général du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, p. 33; comte de Sultraît, *Armorial du Nivernais*, t. I, p. 256.

3. Robert Damas épousa, en 1390, Marie de Digoine, fille et héritière de Jean, seigneur de Digoine (Bibl. nat., Pièces originales 964, dossier 21314, fol. 241, 283, 283 v^o; P. Anselme, *op. cit.*, t. VIII, p. 330).

4. Bibl. nat., Pièces originales 963, dossier 21314, p. 68, 82, 83, fol. 240. Cf. Steyert, *op. cit.*, p. 31.

5. Saône-et-Loire, arr. de Charolles, chef-lieu de canton.

6. Saône-et-Loire, arr. et cant. de Chalon-sur-Saône.

7. Jacques d'Amanzé était fils de Guillaume, seigneur d'Amanzé, et de Marguerite de Semur. Philippe Damas était veuve de Charles Damas, seigneur de Brèves et de Crux (Bibl. nat., Dossiers bleus 15, dossier 372, fol. 41; Cabinet d'Hozier 8, dossier 161, fol. 2 v^o; ms. fr. 20241, fol. 4; ms. fr. 31886, fol. 2; P. d'Hozier, *op. cit.*, p. 20-24, Pr., p. 13-14; P. Anselme, *op. cit.*, t. VIII, p. 330). Lainé (*loc. cit.*) date par erreur le mariage de l'année 1427.

8. En présence d'un blason mi-parti d'Amanzé et de Damas, on

« Les peintures héraldiques que nous trouvons dans le manuscrit n'ont pu, par conséquent, être exécutées qu'après 1477. La confection du manuscrit lui-même doit-elle être considérée comme postérieure à cette date ?

« Si nous examinons par transparence le folio 133, nous voyons que la portion senestre de l'écu qui y figure, — celle qui renferme les armes de Philippe Damas, — a été repeinte. Les deux quartiers qui portent la croix ancrée et l'échiqueté ont été substitués à deux autres quartiers dont la décoration a laissé des traces. En chef, on voit nettement un sautoir ; en pointe, on reconnaît deux fascées accompagnées de menus objets indistincts. La partie dextre de l'écu a été conservée telle qu'elle était primitivement : on ne découvre, sous les coquilles d'or en champ de gueules, aucun vestige d'armoiries différentes.

« Il semble bien que l'écu était primitivement mi-parti : au 1^{er}, d'Amanzé, et au 2^e, d'un blason écartelé d'un sautoir et de deux fascées accompagnées de meubles quelconques, de petites dimensions.

« Or, Jacques d'Amanzé, lorsqu'il épousa Philippe Damas, était veuf d'Étiennette de Chantemerle, qu'il avait épousée vers 1468¹. Les Chantemerle portaient « écartelé aux 1^{er} et 4^e, d'argent au sautoir de sable ou d'azur ; « aux 2^e et 3^e, d'or à deux fascées de gueules accompagnées « de neuf merlettes du même en orle ». Je serais assez disposé à croire que ce sont les armes des Chantemerle qui étaient primitivement jointes à celles de la maison d'Amanzé, dans l'écu peint au folio 133².

pourrait penser à l'alliance, contractée le 19 octobre 1450, de Guillaume d'Amanzé et de Marie Damas, fille de Philibert, seigneur de la Bazolle (Bibl. nat., ms. fr. 31886, fol. 2; P. d'Hozier, *op. cit.*, p. 17, Pr., p. 8-10; P. Anselme, *op. cit.*, t. VIII, p. 333). Mais les Damas de la branche de la Bazolle n'écartelaient pas leurs armes de celles des Digoine.

1. Voir les textes cités plus haut à propos du second mariage de Jacques d'Amanzé. Étiennette de Chantemerle était fille de Louis, seigneur de Chantemerle et de la Clayette, bailli de Mâcon, et de Françoise de Châtelus.

2. Les quartiers sont parfois intervertis. Voir les sceaux de Louis de Chantemerle (que l'on a pris à tort pour un seigneur normand),

« Au folio 149, les armoiries ne paraissent pas avoir été repeintes.

« Il est possible que le manuscrit ait été commencé durant le mariage de Jacques d'Amanzé avec Étienne de Chantemerle, et terminé alors que ce seigneur était remarié à Philippe Damas. On a pu, après le second mariage, peindre, au folio 149, les armes des époux, et surcharger, au folio 133, la portion de l'écu qui avait été primitivement blasonnée des armoiries de la première femme du seigneur d'Amanzé.

« Les traces des armes recouvertes ne sont pas assez nettes pour que l'on puisse tirer de leur présence un argument sans réplique. Ce que je tiens pour certain, c'est que l'écu mi-parti, deux fois représenté dans le manuscrit, est aux armoiries de Jacques d'Amanzé et de Philippe Damas, sa femme.

« Le mode de combinaison qui a été employé pour réunir les deux blasons est celui qui était généralement adopté pour représenter les armes d'une femme mariée. Il est à croire que nous avons ici la marque de propriété, l'*ex libris*, de Philippe Damas, dame d'Amanzé. On peut conjecturer, sans l'affirmer, que Jacques d'Amanzé avait fait commencer le livre d'heures dans l'intention de le donner à Étienne de Chantemerle et que, devenu veuf et s'étant remarié, il l'a fait terminer pour l'offrir à sa seconde femme. »

de Hugues de Chantemerle, 1482, d'Aymar de Chantemerle, 1522 et 1526 (Bibl. nat., Pièces originales 671, dossier 15713, p. 6, 50; 772, dossier 17645, p. 2, 4, 5; nouv. acq. fr. 22020, fol. 11). Cf. Géliot et Palliot, *La vraie et parfaite science des armoiries*, p. 448, 586; comte de Soultrait, *Armorial du Bourbonnais*, 2^e éd., t. I, p. 176; L.-P. Gras, *Répertoire héraldique ou armorial général du Forez*, p. 61, 62.

Séance du 24 Juin.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

MARRE (E.). *Carantomag, Carantomagus (Cranton)*. Rodez, in-8°, pl.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, de la part de l'auteur, M. E. Marre, membre de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, un mémoire intitulé *Carantomag, Carantomagus (Cranton)*, Rodez, 115 p., in-8°, 1915, extrait des *Mémoires de la Société de l'Aveyron*, t. XVIII.

« La Carte de Peutinger, sur le parcours de la voie romaine de Lyon à Bordeaux, indique entre *Segodunum* (Rodez) et *Divona* (Cahors) une station appelée *Carantomagus*, que d'Anville, suivi par un grand nombre d'auteurs, plaçait aux environs de Villefranche. M. le baron de Gaujal, après avoir partagé cet avis, adopta une autre manière de voir et identifia cette station avec le village de Cranton, commune de Compolibat. La Commission de la topographie des Gaules se rangea à cette opinion vers 1862; elle inscrivit le nom de Cranton sur la feuille sud-ouest de sa grande carte de la Gaule. C'est pour soutenir et corroborer cette identification que M. Marre a écrit ce mémoire, dans lequel, après avoir consciencieusement rappelé toutes les opinions émises jusqu'à ce jour sur la position de *Carantomagus*, il ajoute de nouveaux arguments à ceux qui ont été déjà développés. Les documents manuscrits dont il fait usage et les renseignements archéologiques qu'il a réunis, notamment au sujet des fouilles de M. l'abbé Cabaniols, sont tout à fait péremptoires. »

M. H. Jadart, associé correspondant national, fait savoir à la Société qu'il a pu sauver les documents qui lui permettront de continuer le *Répertoire archéologique de la Marne*.

M. Jadart entretient ensuite la Société des inscriptions de dédicace de trois églises de l'ancien diocèse de Paris.

« A l'intérêt historique et archéologique des inscriptions relatant la dédicace et la consécration des églises s'ajoute maintenant un vif intérêt liturgique. En effet, de récentes décisions ont supprimé, dans nos propres diocésains, la fête de l' « Anniversaire de la dédicace de « toutes les églises de France », instituée après le Concordat de 1801 et qui se célébrait le dimanche après l'octave de la Toussaint. Désormais, les églises métropolitaines et cathédrales célébreront cette fête à l'anniversaire de leur consécration avec toutes les églises du diocèse. Les églises consacrées, autres que les cathédrales, auront uniformément leur fête de dédicace au 6 novembre de chaque année¹. Il est donc essentiel de savoir pour chaque église si elle a été consacrée et à quelle date elle le fut pour chaque cathédrale.

« Les inscriptions sont les témoignages les plus authentiques de cette cérémonie, mais elles sont très rares à notre connaissance, du moins dans le nord de la France. Aussi avons-nous été surpris agréablement de rencontrer trois de ces inscriptions dans trois églises voisines l'une de l'autre dans la banlieue de Paris et ayant appartenu à son ancien diocèse, celle de Noisy-le-Grand en 1484, celle de Villiers-sur-Marne en 1501 et celle de Bry-sur-Marne en 1617. Nous avons été plus surpris encore de ne rencontrer dans le recueil des *Inscriptions de l'ancien diocèse de Paris* par MM. de Guilhermy et de Lasteyrie, que celle de Villiers-sur-Marne². Nous expliquerons plus loin pour quelle cause, en ce qui concerne Noisy-le-Grand, cette omission existe, et nous rapprocherons les trois textes qui sont tous les trois curieux et dont les deux plus anciens offrent entre eux une frappante analogie.

1. Décisions fixées d'après la constitution *Divino afflatu* du 1^{er} novembre 1911. Cf. *La semaine religieuse de Paris* des 22 mai et 6 novembre 1915 qui annonce ces modifications et rappelle que la consécration de Notre-Dame de Paris eut lieu seulement le 31 mai 1862 par l'archevêque Mgr Darboy.

2. T. IV, p. 571, 576 et 584.

« § 1. — Église de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise).

« L'église date en majeure partie des ^xⁱ^e et ^{xiii}^e siècles, « dit M. de Guilhermy. Elle possède quelques beaux chapiteaux à feuillages et un clocher remarquable. L'inscription qui constatait la célébration de la dédicace en 1484 « par l'évêque de Paris, Louis de la Forêt, n'existe plus. » Puis il renvoie pour ce texte à la copie qu'en avait prise l'abbé Lebeuf et qu'il a publiée¹. Il ne manque à la copie de cet érudit historien que les deux dernières lignes de l'inscription, en partie frustes, mais que nous pouvons restituer presque en entier avec certitude.

« M. de Guilhermy avait bien pu croire que la pierre n'existait plus; elle avait, en effet, été enlevée de l'église à une date que nous ignorons, mais nous tenons du zélé curé actuel de Noisy-le-Grand, M. l'abbé Fossard, du clergé de Versailles, qu'elle se trouvait, avant son arrivée dans la paroisse, dans une cour du village où elle servait à boucher l'orifice d'un puisard. Il la récupéra, la replaça dans l'église et la fixa sur la face du premier pilier de la nef du côté du chœur, en regard du bas côté sud². C'est là que nous avons transcrit le texte conforme à celui de l'abbé Lebeuf, sauf d'insignifiantes variantes et les deux lignes du bas. Le voici, sans les abréviations, en quinze lignes d'écriture gothique :

*Bonnes gens plaise vous savoir que
ceste présente église de notre dame et de Saint
Souplice fut dédiée le deuzième
dimenche de may lan mil quatre cens
quatre vings et quatre par la main
de Révérend père en Dieu maître louys
de la foures évesque de Paris et sera*

1. *Histoire du diocèse de Paris*, t. XV, p. 277, et nouvelle édition, 1883, t. IV, p. 621.

2. Il en donna une copie dans son ouvrage *Le Raincy dans le passé et le présent, essai de monographie cantonale*, illustration de A. Hurtret, impr. Gabrielli, Bry-sur-Marne, 1914, petit in-8° de 180 p.; voir p. 117 et 118.

*à tousiours là feste de la sainte dédicace
le second dimenche de may. Et vous plaise
y venir gagner les grans pardons et priez
Dieu pour Jehan Groignet et Rauline sa
feue femme lesquelz de leurs biens ensemble
ont fait dédier ceste présente église
[priez] Dieu pour tous les bienfaiteurs de cé-
ans [et pour tous les] trespasses. pour euz. Ave. Maria.*
(Hauteur : 0^m64; largeur : 0^m44; épaisseur : 0^m05).

« Sur le haut de la pierre, on a gravé une figure de la Vierge assise, sans couronne, tenant l'Enfant sur ses genoux et, en face d'elle, les donateurs agenouillés, en costumes rustiques du xv^e siècle.

« L'évêque de Paris, Louis de la Forêt, qui consacra l'église, devint archevêque de Rouen. Comment se fait-il que cette cérémonie n'ait eu lieu qu'à la fin du xv^e siècle, alors que l'édifice date des xii^e et xiii^e, sans portions refaites en style flamboyant? Le bas côté sud paraît avoir été rebâtie en partie au xvii^e siècle. Il faut vraisemblablement supposer que l'église aurait été ruinée durant la guerre de Cent ans et fut seulement remise en état après un retour de prospérité.

« § 2. — Église de Villiers-sur-Marne (Seine-et-Oise).

« L'inscription de dédicace de cette église, datée de 1501 et encadrée à l'intérieur dans le pilier qui soutient un des angles du clocher près de la porte latérale, ne serait pas non plus contemporaine de l'édifice actuel. D'après M. de Guilhermy, celui-ci aurait été reconstruit vers le milieu du même siècle et, chose singulière, une seconde dédicace par l'évêque de Coutances en 1690 est relatée par l'abbé Lebeuf¹. Il n'existe plus de traces de cette dernière, mais nous reproduisons l'ancienne à cause de sa rédaction naïve, presque semblable à celle de Noisy-le-Grand, et qui ferait croire à une sorte de formulaire

1. *Inscriptions de l'ancien diocèse de Paris*, t. IV, p. 576 et 577.

usité à la veille de la Renaissance dans le diocèse de Paris.
On y lit en quatorze lignes d'un caractère gothique :

*Bonnes gens plaise vous savoir que ceste présente
esglise fut dédiée de Saint Jaques. et. S^t Xp^tiffle¹ et fut
dédiée le dimanche devant la saint Jehan lan de
grâce mil · V^e. et ung² par la main de Révérend
père en dieu monseigneur lévesque de Paris³ et
sera à tousjours la feste de ladite dédicace le
dimanche devant la saint Jehan et vous
plaise y venir guainer les grans pardons
et priez dieu pour thomas paillart et Jehanne
sa femme lesquelz de leurs biens ensemble ont
fait dédier ceste présente esglise. Priez dieu pour
tous les biens faicteurs de ceans et pour
tous les trespasés. Amen. Pater noster Ave
maria pour toutes les âmes des trespasés.*

(Hauteur : 0^m59 ; largeur : 0^m50 ; épaisseur : 0^m05).

« Au sommet de la pierre, toujours comme à Noisy, est figurée la Vierge assise, couronnée et nimée, tenant son Enfant nu, nimé sans croix ; devant eux, les donateurs sont à genoux en prière, comme les a fidèlement reproduits le recueil de M. de Guilhermy dans le fac-similé de l'inscription.

« § 3. — Bry-sur-Marne (Seine).

« L'inscription de dédicace en 1617 de l'église actuelle de Bry, fixé aujourd'hui sur la face du premier pilier de la nef voisin du portail, était sans doute hors de l'église lorsque M. de Guilhermy en recueillit les nombreux textes gravés. Il donne seulement la copie de l'inscription de reconstruction de l'église en 1610, qui se lit encore main-

1. *Christiphle*, erreur pour *Christophle*, selon l'annotation du temps. Saint Jacques et saint Christophe ont leur fête le même jour, 25 juillet.

2. Le 20 juin 1501.

3. Jean V Simon, 103^e évêque, de 1492 à 1502.

tenant à côté de la porte latérale au nord, et déclare que « l'inscription de dédicace ne se retrouve plus », renvoyant pour ses mentions à l'histoire de l'abbé Lebeuf¹.

« Nous n'avons pas non plus trouvé le texte de 1617 dans la description historique de l'église par Fernand Bournon, qui en reproduit deux autres². Nous jugeons donc intéressant de donner les deux textes de 1610 et de 1617 pour permettre leur comparaison avec ceux des xv^e et xvi^e siècles, et il nous semble utile de les donner aussi ligne pour ligne, en lettres majuscules romaines, afin d'en assurer le souvenir au cas où ces pierres viendraient à disparaître. Voici la première, en bon état au-dessus du bénitier de la petite porte, le texte encadré dans une guirlande ovale de laurier et d'olivier :

CESTE EGLISE
A ESTE REEDIFIÉE
ET REBASTIE L'AN MIL
SIX CENS DIX A LA DILI-
GENCE LA PLVS GRANDE
PARTIE DES DENIERS DE M^E
IEHAN TONNELIER M^E ÈS
ARS (*sic*) ET CVRÉ DE LADICTE
EGLISE NATIF DE GVR-
GVILLEROY³ PRES MON-
TARGIS EN GASTINOYS
LAN DE SON AAGE
50^E

(Hauteur : 0^m78; largeur : 0^m55; épaisseur : 0^m05).

1. *Histoire du diocèse de Paris*, t. XV, p. 295; t. IV, p. 630-635; *Inscriptions de l'ancien diocèse de Paris*, t. IV, p. 584.

2. *Département de la Seine, État des communes à la fin du XIX^e siècle*, fascicule de Bry-sur-Marne, 1901, p. 11 et 24. On y trouve l'épithaphe d'Étienne de Silhouette, le célèbre financier, conservée dans l'église et non reproduite par M. de Guilhermy.

3. Corquilleroi (Loiret).

« Voici le second texte, spécial à la consécration et gravé sur une pierre blanche, cintrée du haut, avec un simple filet d'encadrement, très lisible sur le premier pilier à droite en entrant par le portail :

L'AN MIL
SIX CENS DIX
SEPT LE DIMACHE (*sic*),
XVIII^e JOR DE JVINⁱ R^{me} PÈRE EN
DIEV MESSIRE GASPART DINET²,
EVESQVE DE MASCON, CON^{er} ET
PRÉDICATEVR ORDINAIRE DU ROY,
PAR LA PERMISSION DV R^{an} D^{me} PÈRE ET
SEIGNEVR M^{re} HENRY DE GONDI EVES-
QVE DE PARIS ET A LA REQVESTE DE
M. IEHAN TONNELIER CVRÉ DE CE LIEV
A BÉNI, CONSACRÉ ET DÉDIÉ LA
PRÉSENTE ESGLISE REBASTIE ET
ACCRVE PAR LEDICT CVRÉ ENSEMBLE
LES TROIS AUTELS, QVI SONT EN
ICELLE ESQELS IL MIT ET REPOSA
PLVSIEVRS SAINCTES RELIQUES
ET OCTROYA A TOVS CEVLX QVI ATEL
JOUR PAR CHASQUE ANNÉE VISITERONT
DEVOTEMENT LADICTE ESGLISE QUARANTE
JOURS D'INDULGENCE ET REMISSION DE
LEURS PÈCHES, EN LA FORME ACCOVSTMEE
DE LA SAINCTE ESGLISE.

AMEN.

(Hauteur : 0^m89; largeur : 0^m55; épaisseur : 0^m06).

« Cette inscription n'a plus rien de la naïveté des précédentes; elle fut rédigée dans le style qui s'est perpétué jusqu'à la fin du xviii^e siècle. »

1. Veille de la fête patronale des saints Gervais et Protais.

2. Gaspard Dinet, 73^e évêque de Mâcon, siégea de 1600 à 1619.

M. F. Martroye, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Les textes juridiques et les historiens du ^{vi}^e siècle, de même que ceux du ^{iv}^e et du ^v^e¹, énoncent des sommes énumérées en livres d'or et en livres d'argent², distinguent entre les unes et les autres³, et opposent les livres d'or aux aurei ou solidi⁴. Mais, pour l'énumération des sommes importantes, les auteurs de cette époque usent généralement d'un autre terme, déjà employé au ^v^e siècle⁵, le centenaire d'or, *auri centenarium*, χρυσῶν κεντηνάρων⁶, dont Procope donne la définition en ces termes : « Le centenaire est du poids de cent livres, d'où « son nom. Les romains nomment, en effet, le chiffre cent « *centum*⁷. » « *Centenarium numeri nomen est*, dit de

1. Voir séance du 31 mai 1916.

2. Cassiodore, *Variae*, I, 30; II, 26; III, 20, 46; VI, 13; VII, 42; VIII, 24, 25; IX, 2; X, 28; XI, 15; XII, 20 (éd. Mommsen, *Monum. German.*, *Auctores antiquissimi*, t. XII, p. 30, 61, 90, 102, 187, 223, 255, 256, 268, 315, 343-344, 376); Jean Lydus, *De magistratibus populi Romani*, III, 43 (*Corpus scriptorum historiae byzantinae*, éd. de Bonn, p. 237); Procope, *Historia arcana*, XII, 2 (*Ibid.*, p. 78; éd. Haury, p. 78).

3. Jean Lydus, *loc. cit.*

4. Cassiodore, *Variae*, II, 35, 36, p. 66.

5. Olympiodore, *Excerpta* (*Corp. script. hist. byzant.*, p. 457, 470).

6. Procope, *De Bello Persico*, II, 6, 12 (*Ibid.*, p. 180, 205; éd. Haury, p. 177, 204); *Hist. arc.*, XXV, 7; XXVI, 4, 6; XXX, 5 (*Corp. script. hist. byzant.*, p. 141, 144, 145, 164; éd. Haury, p. 156, 159, 161, 184); Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, V, 30 (éd. Arndt, p. 223); Paul Diacre, III, 12. Le terme *centenarium* est usité également pour énoncer des quantités de bronze (*Cod. Theod.*, XI, xxi, *de conlatione aeris*, l. 3) ou d'argent (Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, V, 19, p. 217). Employé seul, sans indication du métal, il a le sens de *centenarium auri*, comme le prouve l'exemple suivant : Alaric, dit Olympiodore, reçut, du vivant de Stilicon, pour servir l'Empire, quarante centenaires. τεσσαράκοντα κεντηνάρια; et Zosime dit qu'il reçut quatre mille livres d'or, χρυσίου τετραχισχίλιας λίτρας (Olympiodore, p. 449; Zosime, V, 29, *Corp. script. hist. byzant.*, p. 288).

7. Procope. *De Bello persico*, I, 22 : ἔλαβε δὲ λίτρας τὸ κεντηνάριον

« même saint Isidore, *eo quod centum librarum ponderis sit. Quod pondus propter perfectionem centenarii numeri Romani instituerunt*¹. » Un exemple qui prouve l'exactitude de cette définition montre clairement quelle valeur exprimaient les termes *auri centenarium* et *auri libra*. Les frais de l'armement destiné à l'expédition de 468 contre Genséric, dont le commandement fut confié à Basiliscus, épuisèrent, rapporte Jean Lydus, les ressources du trésor public et du trésor privé de l'empereur. « Ils s'élevèrent, « précise-t-il, à 65000 livres d'or et 700000 livres d'argent² »; et l'évaluation en or de la valeur de ces deux sommes réunies nous est donnée par l'estimation suivante, reproduite dans la *Chronographie* de Théophane : « Il « est dit que l'empereur dépensa pour cet armement « 1300 centenaires d'or³. » Il est aisé de vérifier la concordance de ce dernier total avec les éléments de compte fournis par Jean Lydus.

« 1300 centenaires ou 130000 livres de 327 gr. 45	
font	42568 kil. 500 gr.
« Ce total comprend 65000 l. d'or,	
soit	21284 kil. 250 gr.
« Reste pour 700000 l. argent,	
65000 l. d'or pesant	21284 kil. 250 gr.
« Si on compte la valeur en or de	
la livre d'argent, non plus au taux de	

ἑκατὸν, ἀπ' οὗ δὴ καὶ ὠνόμασται κέντον γὰρ τὸ ἑκατὸν καλοῦσι Ῥωμαῖοι (*Ibid.*, p. 114; éd. Haury, p. 115).

1. Saint Isidore, *Etymologiae*, lib. XVI, cap. xxv, 23 (Migne, *Patrologie latine*, t. LXXXII, col. 593). Cf. Godefroy, *Cod. Theod.*, IX, xxiii, *Si quis pecunias conflaverit*, l. 2, *Commentarius*, éd. Ritter, t. III, p. 209, col. 1; — Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, v° *Centenarium*.

2. Jean Lydus, *De magistratibus populi Romani*, III, 43, p. 237 : χρυσίου μὲν λιτρῶν μυριάδες ἕξ πρὸς πεντακισχιλίας. ἀργύρου δὲ χιλιάδες λιτρῶν ἑπτακόσιοι.

3. Théophane, *Chronographia*, a. m. 5961. *Corp. script. hist. byzant.*, p. 179 : φασὶ γὰρ αὐτὸν χτ' κεντηνάρια δεδαπανηκέναι χρυσίου ἐν τούτῳ τῷ στόλῳ.

Report. 21284 kil. 250 gr.

5 solidi qu'en l'année 397 avait fixé une loi d'Arcadius¹, mais au taux de 6 solidi et 2 trientes, et il n'y a rien d'étonnant à ce que la valeur de l'argent par rapport à l'or ait changé durant la période de 397 à 468, c'est-à-dire en soixante et onze ans de grands bouleversements, on obtient le résultat suivant, puisque 700000 l. d'argent à 6 solidi et 2 trientes par livre équivalent à 4200000 solidi et 1400000 trientes :

« 4200000 solidi de 4 gr. 55² =
19110 kil. 000 gr.

« 1400000 tr.
de 1 gr. 52³ = 2128 kil. 000 gr.
21238 kil. 000 gr. 21238 kil. 000 gr.

« Donc différence dans l'évaluation reproduite par Théopane 46 kil. 250 gr.

« Le compte exact serait :

« 65000 livres d'or ou, en centaines de livres 650 cent.

« 700000 l. d'argent valant 64858 l. d'or ou 648 cent. 58 l.

« Ensemble 1298 cent. 58 l.

« Pour arriver au chiffre rond de 1300 centenaires, le total n'a été forcé que de 1 centenaire 42 livres.

« Ce calcul montre clairement que l'expression livre d'or désigne une valeur égale à celle du poids d'une livre romaine ou de 327 gr. 45 d'or, puisque c'est en livres pesant d'or que l'évaluation reproduite dans la chrono-

1. *Cod. Theod.*, XIII, II, 1.

2. E. Babelon, *Solidus*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. IV, 2^e part., p. 1390, col. 1.

3. Babelon, *ouvr. cité*, p. 1390, col. 2.

graphie de Théopane traduit la somme en argent notée par Jean Lydus. On en peut tirer d'autres renseignements : c'est la livre d'or qui, au v^e et au vi^e siècle, sert de monnaie de compte, puisqu'au lieu d'évaluer les livres d'or en livres d'argent on évalue au contraire celles-ci en livres d'or ; et dans la seconde moitié du v^e siècle, époque à laquelle paraît remonter l'estimation que nous fait connaître Théopane, la valeur de l'argent, par rapport à l'or, ressort à 6 solidi et 2 trientes par livre d'argent, soit un peu moins du onzième de son poids en or.

« On voit, enfin, que les frais de l'armement de 468 contre Genséric s'élevèrent en tout à 130000 livres romaines ou 42568 kil. 500 gr. d'or dont le poids ferait 146201934 fr. 50 cent. de notre monnaie, et la moitié seulement de ces frais fut soldée en or. Cette somme, la plus forte de toutes celles que mentionnent nos auteurs, n'a rien d'in vraisemblable. Elle ne peut donner l'impression d'une énorme abondance de numéraire, car elle épuisa, est-il dit, toutes les ressources de l'empire d'Orient. La même remarque s'applique également aux autres sommes moins importantes qui se trouvent énoncées dans les textes offrant des garanties d'exactitude. »

Séance du 28 Juin.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

DELATRE (A.-L.). *Inscription de Damous-El-Karita. Nouvelle série.* Tunis, 1914, in-8°.

— *Quelques bulles de plomb trouvées à Carthage (1914-1915).* Tunis, 1916, in-8°.

GÉRIN-RICARD (H. DE). *Les boules calcaires préhistoriques et protohistoriques.* S. l., s. d., in-8°.

— *Le Chatelard de Lardières.* Marseille, s. d., in-8°.

— *Inscriptions découvertes à Cadenet.* S. l., s. d., in-8°.

MERLIN (A.). *Note sur un plat à sujet figuré trouvé en Tunisie*. Paris, 1914, in-8°, pl.

— *Supplément au catalogue des lampes du Musée Alaoui 2^e série*. Tunis, 1915, in-8°.

REUTTER (L.). *Analyse d'une résine carthaginoise entourant le corps momifié d'un prêtre phénicien*. S. l., s. d., in-8°.

UILKEMA (K.). *Het frienche Boerenhuis. De Tekst. De Platen*. Leeuwarden, 1916, 2 vol. in-8°, pl.

M. M. Demaison, associé correspondant national, fait une communication au sujet du *Beau Dieu* de Reims.

Il pense que, contrairement à l'opinion qui a été émise en ces derniers temps, la statue n'a jamais été retouchée au XVIII^e siècle.

M. le comte Durrieu signale un livre d'heures du temps de Louis XII et de l'école de Rouen, actuellement chez le libraire Gougy.

« L'illustration des heures de la Vierge y montre quelques dérogations curieuses aux traditions du temps. Au lieu de l'Annonciation, on voit l'ange Gabriel devant la Trinité avec Justice et Miséricorde, Paix et Vérité. Au lieu de la Nativité est figuré le Christ apparaissant à sa mère, accompagné de l'un des patriarches qu'il a tirés des limbes. Au lieu du Couronnement de la Vierge, le Christ montre ses plaies à son Père et la Vierge montre son sein. »

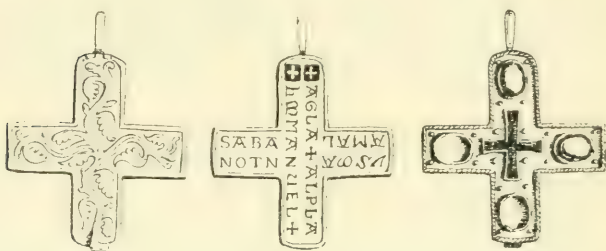
M. F. de Villenoisy, associé correspondant national, communique, de la part de M. J. Roman, membre résident, une note sur une croix reliquaie qui était portée au cou.

« M. Léon de Mantéyer, oncle de notre confrère M. Georges de Mantéyer, a bien voulu me communiquer un curieux objet qu'il a trouvé dans la succession de son parent M. le comte Prosper de Chevalier de Sinart, mort au commencement de cette année (1915), le dernier d'une ancienne famille du Dauphiné.

« C'est une croix en argent à bas titre munie d'un anneau de suspension de forme ovale, ce qui prouve qu'elle était destinée à être suspendue au cou de son possesseur.

« Elle a une épaisseur de 0^m004 environ, 0^m044 de longueur et 0^m041 de largeur, et forme boîte.

« La face supérieure, celle qui s'ouvre, n'est pas ornée de l'effigie du Christ, mais de rinceaux d'un dessin assez élégant. Elle s'ouvre au moyen de charnières ménagées dans la partie supérieure, celle qui est la plus rapprochée



*Croix reliquaire en argent.
Collection de Chevalier de Sinart.*

de l'anneau de suspension. La fermeture s'opérait probablement par simple pression au moyen d'un petit mécanisme soudé dans la partie inférieure; mais comme la partie qui opérant pression est brisée, cela n'est pas certain.

« La croix ouverte laisse apparaître un reliquaire adossé à la partie qui s'ouvre et est ornée de rinceaux. Ce reliquaire présente au centre une croix et dans chaque bras une cupule ovale, le tout formé par des lamelles d'argent soudées au fond par le procédé de l'émail cloisonné. La croix centrale est remplie d'un mastic noirâtre dans lequel est noyée une mince croix de bois, probablement un fragment de la vraie croix. Deux des cupules sont vides, ce qu'elles contenaient ayant été brisé; les deux

autres contiennent encore un petit ossement également noyé dans un mastic noirâtre.

« Le fond est orné de vingt petites perles métalliques destinées à en orner le vide autour des reliques.

« Cet ensemble de reliques était appuyé, quand la croix était fermée, sur une étoffe de laine blanche très fine garnissant le fond adverse. La partie inférieure de cette étoffe a été usée et diminuée sur le côté de la croix qui avoisine le mécanisme de fermeture. En la soulevant, j'ai découvert au-dessous une petite bande de parchemin extrêmement fin qui remplit en entier la barre transversale de la croix et j'ai pu y constater l'existence d'une ligne d'écriture datant de la fin du ^{xv}^e ou du commencement du ^{xvi}^e siècle. Quelques lettres, qu'il m'a été impossible d'interpréter, sont seules visibles. Il eut été peut-être possible de rendre, au moyen d'un réactif, à cette écriture sa fraîcheur première et de la déchiffrer, mais il eût fallu pour cela emporter chez moi cet objet précieux et le garder un peu de temps, ce qui ne m'a pas été permis.

« Le revers de la croix est couvert d'une longue inscription; les caractères en sont émaillés de noir et d'une conservation parfaite. En voici la transcription fidèle.

« Sur la partie perpendiculaire et en deux lignes juxtaposées : 1° (un quatrefeuille dans un carré émaillé de noir) AGIA + ALPIA (*agla, alpha*). 2° (un quatrefeuille pareil au précédent) HMMANVEL + (*Hmmanuel*).

« Sur le bras gauche de la croix, en deux lignes superposées : 1° SABA (*saba*). 2° NOTN (*notn*).

« Sur le bras droit de la croix, également en deux lignes superposées, mais les lettres tournées la tête en bas de telle sorte qu'il faut renverser la croix pour les lire : 1° VSMA (*usma*). 2° AMAL (*amal*).

« La forme des lettres dénote le début du ^{xv}^e siècle. On remarquera que les M affectent jusqu'à trois formes différentes et les U deux.

« J'ai cherché vainement à interpréter cette inscription. A part le mot *Hmmanuel*, qui ne fait aucun doute, je ne

vois pas que le reste ait aucun sens. Les mots *agla et alpha* ont été déjà signalés dans des monuments talismaniques et gnostiques. Le mot *saba* pourrait rappeler *sabaoth* que l'on trouve sur des monuments du même genre.

« Nous nous trouvons en effet, et sans aucun doute possible, en présence d'un véritable talisman destiné à être porté sur la poitrine et à protéger contre les blessures, peut-être contre celles des armes à feu.

« L'absence de l'effigie du Christ est à remarquer, et la réunion de reliques avec la mystérieuse inscription dénote l'usage auquel on prétendait faire servir cet objet.

« On connaît un petit nombre de monuments du moyen âge dans lesquels sont réunis, comme ici, les caractères religieux et talismanique à la fois. A cette époque, il n'y avait pas entre l'amulette et l'objet de piété une séparation aussi précise que de nos jours. Nous rappellerons en particulier les inscriptions talismaniques de la bague d'Ulger, évêque d'Angers, au ^x^e siècle, bague trouvée dans son tombeau et communiquée, il y a quelques années, par M. l'abbé Urseau, au Comité archéologique du ministère de l'Instruction publique¹.

« On ne peut, au reste, avoir aucun doute sur l'absolue authenticité de cette croix; la famille de Chevalier de Sinart la possédait depuis plusieurs siècles et se la transmettait soigneusement de génération en génération, mais elle avait perdu la notion de son caractère véritable; elle ne la considérait plus comme une amulette, mais comme un véritable reliquaire.

M. G. Lafaye, membre résidant, fait la communication suivante :

« On admet généralement² que les premières lanternes

1. Voir une note de M. Babelon, dans le *Bulletin archéologique du Comité*, 1896, p. 519.

2. Toutain, art. *Lanterna* dans Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités* (1901); Rouquette, *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXV (1904-1905), p. 187.

antiques connues des modernes sont celles qui furent découvertes à Herculanium et à Pompéi en 1760 et 1787 et que l'on conserve aujourd'hui au Musée de Naples¹. Cependant, plus d'un siècle auparavant, Peiresc avait déjà tenu entre ses mains un objet tout semblable. Au commencement de 1633, un de ses correspondants de Rome, Claude Ménestrier, lui envoya en communication un lot de bronzes antiques qu'il venait d'acheter dans cette ville. Le 30 juin de la même année, Peiresc recevait à Aix la visite d'un sieur Magis, de Marseille, collectionneur lui-même, qui avait résidé longtemps en Égypte². Peiresc montra à son visiteur les pièces acquises par Ménestrier et Magis l'aida à en déterminer le nom et l'usage. Voici la note encore inédite où Peirese a décrit l'un de ces bronzes³ :

Supellex aenea antiqua Romae emta. 1633.

Sur les fragmens de bronze antique du s^r Menestrier. Le s^r Magi de Marseille, reuenu d'Aegypte, estant à Aix le 30 juin 1633, recongneut les fragmens antiques de diuers utensiles, uases et machines semblables à ceux dont les Turcs se servent encore, entr'autres :

PHANAL en vulgaire pour les grosses lanternes, CANADIL⁴ pour les petites, pendues en des cordages à leurs testes. — Une LANTERNE de bronze fort ténue et fort desliée, dont le fonds est comme

1. *Antichità di Ercolano*, VI, 27; VIII, 56; *Museo Borbonico*, V, 12; Mongez, *Recueil d'antiquités*, *Encyclopédie méthodique* (1804), IV, pl. 321; Roux et Barré, *Herculanium et Pompéi* (1840), t. VII, p. 90; Rich, *Dictionnaire des antiquités*, s. v. *Lanterna*; Overbeck, *Pompéi*, 4^e éd., 1884, p. 448-449; Toutain, *loc. cit.*, fig. 4337; Gûsman, *Pompéi*, p. 19.

2. Bonnaffé (Edmond), *Dictionnaire des amateurs français au XVII^e siècle* (1884), p. 199.

3. Bibl. nat., ms. fr. 9530, fol. 101. Cf. fol. 279 : « Le s^r Jean Magi de Marseille, qui a esté longtemps en Aegypte et jusques à une vintaine d'années, dict y auoir ueu diuers Vases et Ustensiles en commun Vsage de forme fort semblable ou approchante aux anciens », etc. Cf. *Lettres de Peiresc*, éd. Tamizey de Larroque, t. V, p. 643, 651.

4. Peut-être une corruption du bas latin *canadella*, burette, fiole. Du Cange, *Glossarium*, s. v.

le dessous d'une boîte à pruneaux et a au centre un tenon à mettre le chandellier pour porter une chandelle comme celui que m'a enuoyé le sr Menestrier¹, à troys pertuis assez grosses pour porter peult être les trois chainons auxquels il est suspendu et attaché à un couvercle un peu arrondy auquel y a pareillement troys trous, mais ils sont faicts en forme d'un cœur à peu près et semble y avoir un plus grand trou par le mitan pour laisser sortir la fumée de la chandelle. Et y a pareillement un anneau par dessus, en situation aequidistante desdits trous, qui monstre y avoir eu troys anneaux pour porter suspendu tout le corps de la lanterne, soit avec d'autres chainons ou avec des cordons de soye, comme font encores les Turcs, qui ne les garnissent pour les defendre du vent qu'avec de la toile blanche parsemée de fleurs ou animaux de diverses couleurs, qui rendent un très bel effect et qui n'empeschent pas que la lanterne ne face une grande clarté la nuit suffisante à se voir conduire, comme les fleurs enluminées des chassys des Barbiers.

« Cette note, jetée sur le papier par Peiresc pour son usage personnel, manque un peu de netteté et de précision. Néanmoins sa description concorde si parfaitement avec la forme des lanternes antiques retrouvées depuis qu'on ne peut conserver le moindre doute. Il est facile de reconnaître là les trois parties dont se composent ces luminaires : 1^o le plateau inférieur circulaire, avec le tenon au centre et avec ses montants verticaux « fort « ténus et fort desliés » ; 2^o la calotte supérieure, percée de trous pour l'échappement de la fumée et munie d'un anneau qui permettait de la faire monter et descendre à l'aide d'un crochet sans se brûler les doigts ; 3^o les chainons de suspension². Il semble seulement que la lanterne de Ménestrier eût trois montants et trois chainons, au lieu de deux comme les autres exemplaires connus.

« Peiresc ne conserva certainement pas cet objet curieux ; car on n'en retrouve plus trace ni dans l'inventaire de son cabinet³, ni dans celui du cabinet de Sainte-

1. Ces mots ne peuvent s'appliquer qu'à un autre tenon de bronze, envoyé aussi par Ménestrier et dont il est longuement question dans les *Lettres*, *loc. cit.*, p. 660, 677, 691.

2. Voir notamment la description de Rouquette, *loc. cit.*

3. *Inventaire des médailles, graveures, pierres précieuses et*

Geneviève, où passa une bonne partie de sa collection¹. Il dut renvoyer à Rome, comme il le faisait souvent, les bronzes que son correspondant lui avait communiqués², et ils rentrèrent alors dans le cabinet de Claude Ménes-trier³. Quand ce savant ecclésiastique mourut, quelques années plus tard, en 1639⁴, que devint sa lanterne? Il était bibliothécaire du cardinal Barberini, lequel, élu pape en 1643 sous le nom d'Urbain VIII, lui survécut jusqu'en 1644. C'est peut-être parmi les bronzes du Vatican qu'on aurait le plus de chances de retrouver la pièce que Peiresc a décrite. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, signale, au nom du P. Delattre, associé correspondant national, quelques nouvelles découvertes faites à Carthage :

« Notre cher et laborieux correspondant vient de recueillir, dans les fouilles de la grande basilique dont il s'occupe en ce moment, l'angle d'une plaque de marbre paraissant appartenir à une table de jeu et portant des lignes de petits ronds ; elle ressemble à celle qui fut trouvée à Damous-el-Karita et communiqué par lui à la Société⁵. Les fragments d'inscriptions retrouvés dans les ruines de cette basilique dépassent actuellement le nombre de 5000.

« Le P. Delattre a recueilli dans les mêmes fouilles un rebord fragmenté d'un plat chrétien, en terre cuite rouge, sur lequel apparaît le reste d'une scène de l'histoire de

poidz antiques de feu M^r de Peiresc, Bibl. nat., ms. fr. 9534. Voir à la page 27 les Vases antiques, figures de bronze, etc. Cf. Chapard, *Fabriciani cimelarchii promptuarium*, Aix, 1647.

1. Du Molinet (Claude), *Le cabinet de la bibliothèque Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, avec pl.

2. Voir les *Lettres* de Peiresc, *loc. cit.*, p. 507, 525, 526, 533, 564, 569, 605, 622, 641, 643, 653, etc.

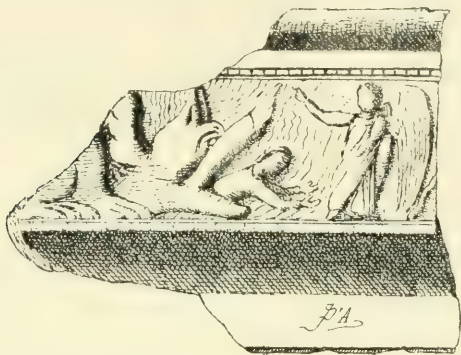
3. Sur ce cabinet voir Tamizey de Larroque dans les *Lettres* de Peiresc, *loc. cit.*, p. 661, note.

4. Tamizey de Larroque, *loc. cit.*, dans la préface, p. iv.

5. *Bulletin des Antiquaires de France*, 1909, p. 375. Un monument semblable a été trouvé à Bolsena, *Notizie degli scavi*, 1903, p. 373.

Jonas. C'est le moment où le prophète est vomé par le monstre marin. Il est reçu par un ange debout, vêtu d'une longue robe et muni de grandes ailes. Comme toujours, Jonas sort de la gueule du monstre, les deux mains tendues en avant; l'ange avance le bras droit vers lui pour l'aider et le soutenir.

« Ces plats de terre cuite étaient une imitation des grands plats de marbre de la même époque, dont les



*Rebord de plat en terre cuite trouvé à Carthage
représentant Jonas sortant de la gueule de la baleine.*

bords sont ornés également de sujets chrétiens et dont M. Michon a entretenu la Société à plusieurs reprises. Le relief présente une bordure de perles.

« Le P. Delattre ajoute que l'auteur de ce croquis, le marquis d'Anselme, qui depuis de longues années lui a rendu tant de services en exécutant les dessins des objets découverts dans ses fouilles, vient de quitter Carthage pour rentrer définitivement en France. Il éprouve un profond regret de perdre un collaborateur aussi dévoué.

« Deux copies d'inscriptions et un second dessin sont joints à cette lettre :

« 1^o Partie supérieure d'une stèle punique, épaisse de

0^m05, haute de 0^m145, large de 0^m16. Calcaire rose. L'ex-voto à Tanit et à Baâl-Hammon que portait primitivement cette pierre a été effacé pour donner place à une épitaphe romaine. Malgré le grattage, quelques caractères puniques apparaissent encore. Deux sont nettement visibles



*Stèle punique réemployée comme épitaphe romaine
trouvée à Carthage (Sidi-bou-Said).*

à la première ligne, à gauche, au-dessous du mot *Annia* ;
un autre apparaît à la seconde ligne entre les deux X.

« L'épitaphe suivante a remplacé l'inscription votive :

ANNIA · LAIS · VIXIT
ANNIS LXXV
H · S · E ·

« Hauteur des lettres : 0^m018.

« Cette stèle votive punique, transformée en monument funéraire romain, a été trouvée à Sidi-bou-Saïd.

« 2^o Petite pierre noire de forme ovale, haute de 0^m017, large de 0^m013, à bord taillé en biseau. Sur la grande face, on voit en creux un personnage à tête de coq, les jambes formées de deux serpents. D'une main, il tient un fouet et, de l'autre, un bouclier, sur lequel sont gravés ces caractères :

EI
AN
HS

« Sur l'autre face, on lit :

ABΛA
NAΘA
NAΛB
A

« Cette pierre appartient à la série si nombreuse des *abraxas*¹.

1. Sur les abraxas trouvés à Carthage, cf. Louis Poinssot, *Pierres gravées trouvées en Tunisie*, dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXIX (année 1909), p. 219, note 2; p. 220 à 222.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 3^e TRIMESTRE DE 1916.

Séance du 5 Juillet.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

- SCHLUMBERGER (G.). *Un « boullotirion » byzantin ou appareil à fabriquer les sceaux de plomb de l'époque byzantine*. Paris, 1911, in-8°.
- *Charlotte d'Albret, femme de César Borgia, et le château de La Motte-Feuilly*. Paris, 1913, in-8°, pl.
- *Un empereur de Byzance à Paris et à Londres*. Paris, 1916, in-8°, pl.
- *Fresques du XIV^e siècle d'un caveau funéraire de l'église de Notre-Dame de Philéremos (ou Philerme) à Rhodes*. Paris, 1912, in-4°, pl.
- *Une médaille inédite d'André Tiraqueau*. Paris, 1907, in-8°, pl.
- *Monuments byzantins inédits*. S. l., s. d., in-8°.
- *Note sur les Eaux-Bonnes durant les années 1771 et 1772*. Pau, 1908, in-8°.
- *Prise de Saint-Jean-d'Acre en l'an 1291 par l'armée du Soudan d'Égypte*. Paris, 1914, in-8°, pl.
- *Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles (3-17 mai 1914)*. Paris, 1916, in-8°.

M. le comte Durrieu, membre résidant, revenant sur un livre d'heures dont il avait parlé en 1888 à la Société, fait pour le mari d'une demoiselle Perrette Baudoche, de

Metz, morte en 1400, signale que les miniatures offrent cette particularité très curieuse de représenter des scènes de l'Ancien Testament dans l'illustration des heures de la Vierge.

« Il existe quelques autres échantillons de ce genre de scènes, dûs à des miniaturistes d'une excellente école du milieu du xvi^e siècle, qu'il faut peut-être rattacher à Jean Cousin.

« Je me demande s'il n'y aurait pas là une trace d'influence protestante. Ces scènes se retrouvent aussi dans des préfigures, mais celles-ci s'ajoutent, ne se substituent pas à l'illustration habituelle. »

M. É. Eude, associé correspondant national, lit une note, extraite de ses *Études d'architecture au Portugal*, ouvrage en préparation, sur les anciennes constructions portant le nom de *miléus*.

« Il est probable, d'après l'explication de Viterbo, que ce mot désignait « toute chose étrangère et plus spécialement française ». L'influence française sur la terre portugaise, aux xi^e et xii^e siècles, est prouvée par de nombreux documents; et, pour ce qui regarde les monuments de l'art, quand les textes manqueraient, ces monuments eux-mêmes diraient assez haut d'où leur style tire son origine. »

Séance du 12 Juillet.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrage offert :

MIROT (L.). *Documents relatifs à des révocations de sceaux (Fin XIV^e-début XV^e siècle)*. Paris, s. d., in-8°.

M. M. Prinet, membre résidant, examine un écu d'or à la couronne, frappé pour le dauphin Charles, le futur Charles VII, qui porte, comme différent, une lettre que l'on a prise pour une F.

« On en a conclu que cette pièce, qui présente le style propre aux monnaies de La Rochelle, avait été forgée dans l'atelier temporaire de Fouras, supprimé en 1431.

« En réalité, la lettre est une R. On pourrait y voir l'initiale du nom de La Rochelle et penser que l'écu a été frappé en cette ville. »

M. É. Chénon, membre résidant, communique, de la part de M. Jacques de Font-Réaulx, archiviste-paléographe, la copie d'une charte originale de Charles IV dit le Bel, du 5 novembre 1326. Cette charte, actuellement conservée aux archives départementales de la Manche, à Saint-Lô, est intéressante à divers points de vue. En voici le texte :

Original. Parchemin, scellé de cire jaune sur simple queue : H (fonds du Mont-Saint-Michel, carton des sceaux, n° 1).

« *Karolus Dei gratia Francorum et Navarre rex ... balivo Constanciensi vel ejus locum tenenti salutem. Sua nobis religiosi viri ... abbas et conventus monasterii Sancti Michaelis in Periculo maris gravi conquestione monstrant, quod tu, pretextu cujusdam commissionis per nos de capiendis Englicis tibi facte, omnia bona in prioratu Sancti Germani supra rippariam que dicitur E., qui prioratus est de menbris monasterii predicti, existencia, eo solum quod prior dicti prioratus natus fuit in insula de Gersoy, que in potestate regis Anglie existit, licet dicta insula sit de dyocesi Constanciense, cepisti et ad manum nostram posita tenes, in ipsorum religiosorum prejudicium dampnumque non modicum et gravamen, cum, sicut asserunt, dictus prioratus non sit conventualis nec bona predicta sint dicti prioris, ymo sint religiosorum predictorum, qui dictum priorem instituere et destituere possunt, quociens eis placet. Quare mandamus tibi, quatenus, si ita esse legitime constiterit, non obstante quod prior dicti prioratus in dicta insula natus fuerit, manum nostram a dictis bonis, nisi pro alia causa quam ut predictur capta vel saisita fuerint, amovens vel amoveri faciens, ipsa bona eisdem*

religiosis reddi et restitui facias indilate. Nolumus tamen quod dictus prior seu aliquis alius qui in partibus Anglie vel in potestate regis Anglie traxerit originem, durante guerra nostra, in prioratu predicto seu aliis prioratibus aut locis tue baollie (ballie) contra ordinationes nostras debeant remare. Datum apud Castrum Theoderici die V^a novembris, anno Domini M^o CCC^o vicesimo sexto. »

« In requestis hospitii. Aubigny¹. »

« Dans cette charte, plusieurs points sont à relever : — 1^o Il y est question d'une guerre de Charles IV avec les Anglais : il s'agit de celle qui fut causée par l'affaire dite de Saint-Sardos (destruction par des soldats anglais d'une bastide française sur les confins de la Guyenne), et qui, commencée en 1324, se termina en 1327, après la mort d'Édouard II. — 2^o La charte fait allusion à une ordonnance de Charles IV, qui ne nous a pas été conservée, et par laquelle il prescrivait à ses baillis d'expulser les Anglais de leurs circonscriptions et de mettre tous leurs biens « en sa main » : nous avons là un précédent historique intéressant du sequestre judiciaire appliqué actuellement aux biens situés en France des Allemands et de leurs alliés. — 3^o Le bailli de Cotentin, en exécution des ordres reçus, s'était empressé de saisir tous les biens du prieuré de Saint-Germain-sur-l'Ay, membre de l'abbaye du Mont-Saint-Michel au péril de la mer, sous prétexte qu'à la tête de ce prieuré se trouvait un prieur né dans l'île de Jersey, qui était bien du diocèse de Coutances, mais appartenait au roi d'Angleterre : ce prieur était donc sujet anglais. Les moines du Mont-Saint-Michel ne contestèrent pas cette qualité ; et, en effet, ils ne le pouvaient guère. Le droit de l'époque, en France et en Angleterre, ne s'attachait qu'à la naissance, au *jus soli*, pour déterminer la nationalité. Aussi Charles IV ordonne-t-il d'expulser le prieur et tous ceux qui, comme lui, seraient nés sur

1. Cette charte a été publiée en 1860 dans un recueil peu répandu : Renault, *Monographie du canton de Lessay*, p. 16, dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1860.

des terres anglaises ou soumises à la domination anglaise.
— 4° Mais en ce qui concerne les biens saisis, les moines du Mont-Saint-Michel obtinrent leur restitution au moyen d'une ingénieuse théorie : le prieuré de Saint-Germain n'était pas, d'après eux, un prieuré conventuel; ils avaient le droit de nommer et de révoquer le prieur à leur guise; par conséquent, ce n'était pas à ce dernier, mais à l'abbaye, qu'appartenaient les biens du prieuré. Charles IV admit la distinction, et la charte que nous venons d'analyser a précisément pour but d'ordonner au bailli de Cotentin d'effectuer, après vérification des dires des religieux, la restitution des biens saisis. »

M. Pallu de Lessert, membre résidant, fait la communication suivante :

« M. Hirschfeld signale à trois reprises, dans le *Corpus inscriptionum latinarum*, tome XII, comme très suspecte, l'inscription suivante d'Apt¹ :

D M
L · VOLVS · L · FIL · VOL SEVE
RIANO III VIR C · I · APT II
ET · FLAM · ITEM II VIR C · I ·
HAD · AVENN · ET PONTIF
SACERDOT · VRBIS ROM ·
AETERN · VOL · SEVERIANA
PATRI INCOMPARABILI

« L'original est perdu; il ne nous est connu que par une copie de Calvet qui dit l'avoir vu dans les jardins de l'évêché d'Apt. Il venait d'être découvert près de cette ville sur la route de Sisteron.

« Les griefs que M. Hirschfeld fait au texte de Calvet sont les suivants : 1° les gentilices abrégés; 2° la mention du *sacerdos urbis Romae*; 3° l'emploi anormal de la conjonction *et* comme liaison de fonctions. La mention du *sacerdos urbis Romae* lui paraît inspirée par certaines

1. C. I. L., XII, 1120.

légendes monétaires. Cependant, conclut-il, comme on a trouvé cette même formule dans une inscription de Turin découverte vingt ans après la mort de Calvet, je n'ai pas osé exclure ce texte.

« Que valent les objections de M. Hirschfeld?

« 1^o Abréviation des gentilices. C'était autrefois une règle courante que, en épigraphie, dans le Haut-Empire, les gentilices ne s'abrègent jamais. Or, l'indication de la tribu Voltinia à laquelle appartenait L. Volusius Saturninus établit d'une façon à peu près sûre que le texte n'est pas postérieur à la seconde moitié du III^e siècle.

« Cette règle n'est pas aussi absolue qu'on l'a dit. Nombreuses sont les inscriptions où les gentilices sont abrégés, surtout en Gaule. Il suffit pour le constater de parcourir les tomes XII et XIII du *Corpus*. Les exemples abondent à Lyon notamment. Il y en a à Nyon (Equestris) à Avenches (Aventicum), chez les Lingons, comme à Lausanne. C'est un usage qui tend à transformer peu à peu les vieux gentilices en simples prénoms. On n'abrège pas seulement les plus fréquents comme ceux de Flavius ou de Julius, de Claudius ou d'Aurelius, mais on écrit Munat pour Munatius, Pompon pour Pomponius, Ael pour Aelius. Je n'insiste pas sur ce point qui est trop facile à vérifier.

« 2^o M. Hirschfeld cite en second lieu la mention du *sacerdos urbis Romae*. Le faussaire, d'après lui, se serait inspiré de certains revers de monnaies d'Hadrien qui mentionnent l'*urbs Roma aeterna*. Il en est d'autant plus frappé que l'inscription d'Apt attribue à Avignon le nom de *colonia Julia Hadriana*. Je pense que ses scrupules ne seraient plus aujourd'hui les mêmes car, sur les divers points de l'Empire, on a découvert des textes se rapportant aux *sacerdotes urbis Romae*. Notre confrère, M. Toutain, a montré dans son livre sur les cultes payens¹ comment le culte de la déesse Rome, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Rome et d'Auguste, prit nais-

1. T. II, p. 37 et suiv.

sance en Orient, puis s'étendit dans le reste de l'Empire, sans toutefois y prendre une grande importance. Le culte de l'empereur fit tort à celui de Rome; c'est ce qui nous explique la rareté des documents. On constate son existence en Afrique, en Rétie, en Pannonie, en Dacie, en Mésie inférieure et même en Bretagne. Nous avons dit que le seul exemple connu par Hirschfeld provenait de Turin et que c'est lui qui empêcha l'inscription d'Apt d'être classée parmi les inscriptions fausses. On peut donc expliquer aujourd'hui cette mention sans faire intervenir l'expédient d'un revers de monnaie copié par un faussaire.

« 3^e Reste l'objection tirée de l'emploi de la conjonction *et* employée comme liaison de fonctions. Il est certain qu'on trouve là un procédé qui n'est pas habituel. Cependant, en y regardant de près, l'anomalie n'est pas aussi choquante. Le mot *et* ne se présente que deux fois et il est imposé, semble-t-il, pour éviter la répétition du mot *item* que l'auteur ne pouvait répéter sans nuire à la clarté de son texte. Celui-ci veut nous apprendre que L. Volusius Saturninus a exercé des fonctions dans deux villes différentes et il nous dit qu'il a été d'une part à Apt : *III vir coloniae Juliae Aptensium II et flamen*, d'autre part à Avignon : *item II vir coloniae Juliae Hadrianae Avennionensum et pontifex*. Enfin *sacerdos urbis Romae*.

« L'emploi de *et* ne paraît, dans ces conditions, avoir rien d'irrationnel. Il me semble qu'on est peu fondé à déduire de cette seule particularité l'argument qui mériterait à ce texte l'épithète de *titulus suspicionis fraudis valde obnoxius*.

« En tous cas si ce texte est apocryphe, il est l'œuvre d'un faussaire bien habile et même d'un faussaire de génie puisqu'il y découvre un sacerdoce jusque-là insoupçonné dans les pays de langue latine.

« Je n'aurais pas eu l'idée d'insister sur l'authenticité de l'inscription d'Apt si elle n'apportait un élément important à la solution d'une difficulté que soulève la condition

des cités de la Narbonnaise sous l'Empire. C'est cette importance même qui, je n'en doute pas, a rendu M. Hirschfeld aussi méfiant.

« Pline, dans la description de la Narbonnaise, y signale sept colonies de citoyens romains à Arausio, Arelate, Baeterrae, Forum Julii, Narbo Martius, Valentia, Vienna. En regard de ces colonies, il énumère trente-deux cités qu'il qualifie d'*oppida latina*. Or, plusieurs de ces *oppida* prennent dans des inscriptions le nom de *coloniae Juliae* qui semble indiquer qu'elles datent de César ou tout au moins d'Auguste. Une observation analogue doit être faite pour d'autres qui, comme Cabellio ou Nîmes, portent sur leurs monnaies, au temps de ces princes, le titre de colonies.

« Pourquoi Pline ne les place-t-il pas dans la première catégorie ?

« On peut répondre d'abord que la nomenclature de Pline s'inspirerait d'un document du milieu du règne d'Auguste ; le naturaliste aurait négligé de mettre sa liste au courant.

« Cette explication qui est vraie pour des cas isolés se heurte à de sérieuses objections, car elle n'impliquerait pas moins de huit ou neuf anachronismes. Elle ne donne pas, d'autre part, la raison du qualificatif de colonie porté sur les monnaies antérieures à la liste d'Agrippa.

« Il semble plus raisonnable de dire que ces colonies n'avaient été à l'origine que des colonies latines et que leur transformation en colonies de citoyens date d'une époque postérieure. Leur condition, ou du moins celle du plus grand nombre d'entre elles, n'était pas encore modifiée au temps de Pline qui, ne pouvant les ranger parmi les colonies de citoyens, les a groupées avec les municipes sous la dénomination générale d'*oppida latina*. Cela admis, et l'on y trouverait la confirmation de cette opinion, il ne resterait plus qu'à fixer l'époque où la transformation s'est opérée.

« En ce qui concerne Avennio, il est remarquable que si Pline en fait un simple *oppidum latinum*, elle est quali-

fiée colonie au II^e siècle dans Ptolémée. Or, cet auteur ne donne lui aussi ce titre qu'aux colonies de citoyens. Dans l'intervalle, un changement a dû vraisemblablement s'opérer. L'inscription d'Apt nous fournit la solution. Le surnom d'Hadriana porté par la cité est la date que nous recherchons. Avennio, érigée en colonie latine par César, d'où son nom de *colonia Julia*, est devenue, par la faveur d'Hadrien, colonie de citoyens romains. Ses habitants, fiers de son antiquité, n'ont pas voulu sacrifier le nom de leur premier bienfaiteur et ils ont appelé leur cité *colonia Julia Hadriana*.

« Ce fait n'est pas rare. J'y ai insisté ailleurs. J'ai montré que nombre de municipes d'origine césarienne se sont changés semblablement en colonies de citoyens. J'ai cité, entre autres, l'exemple d'Utique qui n'était, avant Hadrien, qu'un *municipium Julium* et qui, devenu colonie sous ce prince, se transforma en *colonia Julia Hadriana*. » Sans « l'anecdote racontée par Aulu Gelle, on n'eût pas manqué, disais-je, d'ajouter Utique à la liste des colonies « césariennes¹. » Voilà ce que nous apprend l'inscription d'Apt pour Avennio, si elle est authentique, comme j'ai essayé de le démontrer. »

Séance du 20 Septembre.

Présidence de M. C. ENLART, vice-président.

Ouvrages offerts :

BAYE (baron DE). *Notre délivrance ou notre servitude. Leur puissance mondiale ou leur décadence.* Moscou, 1916.

G. D'E.-A. *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notoires à la fin du XIX^e siècle.* T. XIV, DES-DUG. Évreux, 1915.

1. Cf. *Les colonies attribuées à César dans l'Afrique romaine*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXXI.

GRUAZ (J.). *L'archéologie romaine dans le territoire de Vidy et ses environs*. Lausanne, 1914.

— *Le Chasseron et les temples de montagne*. Lausanne, 1913.

— *Les trouvailles de Saint-Sulpice et nos grandes collections locales*. Lausanne, 1916.

— et VIOLLIER (D.). *Le cimetière gaulois de Saint-Sulpice (Vaud)*. Lausanne, 1915, pl.

SCHLUMBERGER (G.). *Récits de Byzance et des croisades*. Paris, 1916.

Le président annonce la mort de M. L. Boutry, associé correspondant national, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. E. Babelon, membre résidant, offre à la Société de la part de M. Julien Gruaz, de Lausanne, diverses brochures concernant des antiquités du canton de Vaud.

M. M. Prinnet, membre résidant, présente la reproduction du seing manuel dont faisait usage, en 1405 et 1408, Pierre de Hauteville, dit le « Prince d'amour », et qui est constitué par la devise flamande *Goddanc* (Dieu merci).

Cette devise figurait également sur un signet du même personnage.

M. Prinnet donne quelques renseignements biographiques sur Pierre de Hauteville, qui a été le chef de la « Cour amoureuse », société littéraire fondée à Paris, en 1401. Il étudie les divers sceaux qu'a employés ce personnage, ses armoiries et son tombeau.

M. C. Enlart, membre résidant, signale la découverte, dans le château de Boulogne-sur-Mer, d'un pavement historié en terre cuite remontant à 1231 comme le château lui-même.

« Comme un autre pavement de Saint-Omer, il comprend un damier au centre; dans les autres carrés, soit d'autres damiers, soit des sujets véritables, quelques-uns avec figures caricaturales. Un calque et un relevé doivent être faits prochainement. »

M. Enlart, revenant de Reims, ajoute que l'état de la cathédrale s'aggrave continuellement.

« A l'intérieur de l'archevêché, l'incendie et l'écroulement ont mis à découvert des témoins de l'ancien palais du ^{xiii}^e siècle. C'est dans une seconde cave de l'archevêché, très profonde, qu'ont été murés certains débris de la cathédrale, à l'abri des larcins.

« Saint Rémy a été préservé, mais la riche bibliothèque de l'abbaye, avec ses boiseries, est détruite. »

Séance du 18 Octobre.

Présidence de M. C. ENLART, vice-président.

Ouvrages offerts :

ANDRÉ-MICHEL (R.). *Les fresques de la garde-robe au palais des papes à Avignon*. Paris, 1916, in-4°, pl.

CARTON (D^r L.). *L'église du prêtre Alexander découverte à Bulla Regia en 1914*. Paris, 1915.

— *Les fabriques de lampes dans l'ancienne Afrique*. Oran, 1916.

DESHOULIÈRES (F.). *Essai sur les tailloirs romans*. Caen, 1914, pl.

— *Les façades des églises romanes charentaises*. Caen, 1914, pl.

FERREE (Barr). *Chronological catalogue of building and associated arts. A proposal and a plan*. New-York, 1916.

Le président annonce la mort de M. A. de Polivanoff, associé correspondant étranger, et de M. le comte A. Courret, associé correspondant national. Il se fait l'interprète des regrets de la Société.

Il adresse les félicitations de la Société à M. R. Cagnat, membre résidant, élu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Il souhaite la bienvenue à M. le commandeur Marco Besso, associé correspondant étranger, venu exprès de Rome pour assister à la séance.

M. Durrieu souligne le fait que le commandeur Besso est originaire de Trente, *terra irredenta*.

M. le commandeur M. Besso remercie de ces paroles de bienvenue à lui adressées.

Le président exprime les espérances communes de la France et de l'Italie.

M. É. Michon dépose sur le bureau, au nom de la Commission des impressions, le 4^e fascicule du *Bulletin* de 1915.

M. É. Michon, membre résidant, offre à la Société, de la part de M. André Michel, une étude de M. Robert André-Michel, associé correspondant national, sur *Les fresques de la garde-robe au Palais des papes à Avignon*.

« L'article que vient de publier la *Gazette des beaux-arts* est le développement d'une communication dont, bien peu de temps avant la déclaration de guerre, dans les séances des 17 et 24 juin 1914, notre jeune et regretté confrère, qui devait si tôt tomber glorieusement au champ d'honneur, avait réservé la primeur à notre Société et vous vous souvenez avec quelle attention vous l'aviez accueillie.

« Il est permis de s'étonner qu'un ensemble aussi capital, découvert en 1906, presque aussitôt l'évacuation du Palais par la troupe, n'eût encore été l'objet d'aucune monographie : pourtant graves étaient les problèmes qu'il soulevait, ne fût-ce que pour sa date et ses auteurs.

« Nul, mieux que M. Robert André-Michel, par sa connaissance spéciale de tout ce qui touche au Palais d'Avignon, n'était à même de les résoudre et l'on sera sans doute d'accord avec lui, lorsque, après en avoir éclairci définitivement les sujets, il conclut que les fresques remontent au début du pontificat de Clément VI, vers l'année 1343, et qu'elles sont vraisemblablement dues à la collaboration des artistes français et italiens qui travail-

lèrent en Avignon à cette date sous la direction de Matteo de Viterbe.

« L'art profane, sous les auspices d'un pape grand seigneur, s'insinue au sein de la cour pontificale. Il triomphe dans les appartements de ce chef de l'Église, qui fait déjà songer, en plein xiv^e siècle, à ses successeurs de la Renaissance. Et c'est ce qui donne, aussi bien au point de vue de l'histoire de l'art qu'au point de vue purement historique, un intérêt hors de pair aux fresques de la garde-robe. »

M. Michon offre ensuite, au nom de M. le Dr L. Carton, associé correspondant national :

« 1^o *L'église du prêtre Alexander découverte à Bulla Regia en 1914 :*

« 2^o *Les fabriques de lampes dans l'ancienne Afrique.*

« L'église du prêtre Alexander, parmi les ruines fouillées à Bulla Regia par M. le Dr Carton et auxquelles il vient de consacrer un rapport dans le *Bulletin archéologique du ministère de l'Instruction publique*, méritait une place à part. L'auteur insiste particulièrement sur les deux sacristies, *secretaria*, *diaconicum*, *prothesis*, encore reconnaissables avec de nombreux restes des objets qu'elles contenaient. Tant en ce qui touche l'architecture que relativement à plusieurs détails de l'histoire du culte, ses observations, dût-on même attendre du temps la confirmation de certaines conjectures, sont de celles dont on ne devra pas manquer de tenir compte.

« Non moins intéressante est l'étude sur les lampes de l'ancienne Afrique. Il y a là, sur les caractères de ces lampes, sur les lampes libyco-berbères, sur celles de l'époque punique, sur celles de fabrication indigène, sur les ateliers les plus caractéristiques, de judicieuses remarques et surtout, pour l'époque romaine, un relevé méthodique des estampilles qu'il y a des raisons de considérer comme africaines. »

M. Fr. Deshoulières, associé correspondant national,

fait la communication suivante sur les deux transepts de l'église de Souvigny (Allier) :

« Dans son état actuel, l'église de Souvigny est composée d'une nef, accostée de chaque côté par deux collatéraux, d'un transept qui ne fait pas saillie à l'extérieur et d'un chœur, avec déambulatoire, paraissant précédé de quatre travées droites.

« Si l'on étudie l'élévation extérieure du monument, on est frappé de constater, sur chacune des faces latérales, deux pignons presque contigus : les premiers, qui sont à l'ouest, correspondent aux croisillons ; les seconds surmontent les chapelles funéraires aménagées pour contenir les célèbres tombeaux des ducs de Bourbon.

« Il faut en effet se souvenir que l'église abbatiale de Souvigny, dont le gros œuvre remonte au commencement du ^{xii}^e siècle, après avoir subi d'importants remaniements vers 1150, fut l'objet d'importants travaux entrepris au cours du ^{xv}^e siècle par le prieur dom Chollet et dont nous trouvons le détail dans des marchés que rapporte dom Tripperet¹.

« C'est alors que, suivant l'opinion admise jusqu'ici, aurait été créé le transept actuel destiné à remplacer le transept roman transformé en chapelles funéraires. Nous pensons cependant que les deux transepts ont existé simultanément à l'époque romane.

« Au premier abord, cette opinion peut paraître osée, car on ne cite, en France, que deux églises romanes à double transept : Cluny et Saint-Benoit-sur-Loire. Mais ce sont, il est vrai, deux sanctuaires bénédictins qui ont eu avec l'abbaye bourbonnaise des rapports très intimes et ont pu inspirer son plan. Cependant, notre opinion doit s'appuyer sur des preuves plus matérielles.

« Tous les archéologues admettent que les deux chapelles des Bourbons ont remplacé des croisillons romans : la disposition primitive se retrouve facilement, surtout au sud. Quant au transept actuel, que l'on croyait être une

1. Bibl. nat., ms. fr. 11503.

conception de dom Chollet, c'est un large couloir, décoré dans le style flamboyant, coupant la nef et les bas côtés, si bien que le carré ne semble être que le prolongement du vaisseau central.

« Mais par quel procédé l'architecte l'aurait-il établi? En transformant une travée de nef et de bas côtés? Les dimensions sont trop larges pour autoriser une pareille hypothèse. En lui consacrant deux travées comme le fit le maître de l'œuvre de la cathédrale de Senlis? Alors les dimensions deviennent trop exiguës, car les travées accusent une largeur de 4^m 50 environ et celle du carré n'atteint pas 7 mètres.

« Reste un détail d'une importance capitale que nous n'avons découvert qu'à la suite d'un minutieux examen et qui n'avait pas été relevé jusqu'ici : si les nervures de la voûte du transept de dom Chollet reposent, au sud, sur des consoles revêtues de feuillages et, au nord, sur des colonnettes prismatiques, les colonnes qui les reçoivent en pénétration, à l'est et à l'ouest, ne sont en réalité que des colonnes romanes transformées; le maître de l'œuvre s'est borné à bûcher les chapiteaux, mais il a respecté les deux bases extrêmes, qui, avec leurs larges scoties, à peine creusées entre deux tores peu saillants, accusent nettement le XII^e siècle.

« L'espace se trouve donc ainsi jalonné par des témoins romans qui assignent des dimensions trop vastes pour en faire une seule travée de nef et trop restreintes pour en loger deux. C'était donc, déjà avant le remaniement du XV^e siècle, un transept existant simultanément avec l'autre.

« D'ailleurs un texte vient encore fortifier cette hypothèse : « Le marché du 25 mars 1485 », rapporté par dom Tripperet, stipule que parmi les piles que l'entrepreneur Maigron devra transformer se trouvent « les supports des croisées ».

« Le doute n'est donc plus possible : le plan de l'église de Souvigny vient s'ajouter à ceux des édifices bénédictins de Cluny et de Saint-Benoît-sur-Loire que jusqu'à ce

jour on croyait, seuls en France, tracés comme une double croix. »

M. le comte Durrieu, membre résidant, fait la communication suivante :

« J'ai réimprimé récemment, dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*¹, un acte notarié du 19 juillet 1269 découvert dans les archives de Bologne et publié pour la première fois en Italie par M. Malaguzzi-Valeri. Ce document est doublement curieux. D'une part, on y voit figurer, à titre de témoin, l'enlumineur Oderisi da Gubbio, que Dante a immortalisé en le nommant dans la *Divine Comédie*. D'autre part, l'acte, dans son ensemble, se rapporte à un important achat de manuscrits fait pour trois Français, alors étudiants à Bologne, manuscrits que les acheteurs stipulaient devoir être envoyés à l'un d'eux à Paris.

« Le premier de ces Français, celui à qui les livres devaient être expédiés, porte un nom qui, jusqu'ici, a été imprimé : « Johannes de Manduno » ; mais notre confrère M. Maurice Prou m'a fait observer que, paléographiquement, l'*n* et l'*u* étant pareils dans les vieilles écritures, on pourrait lire *Mauduno* avec autant de raison que *Manduno*. Il en résulte que le vrai nom de l'étudiant français qui était à Bologne en 1269 serait : « *Magister « Johannes de Mauduno, Aurelianensis dyocesis* » ; ce qui donne, en notre langue : « Maître Jean de Meun, du diocèse d'Orléans ». Or, c'est là exactement ce que l'on pourrait appeler l'état civil du fameux poète maître Jean de Meun, l'auteur de la seconde partie du *Roman de la Rose*, effectivement né dans le diocèse d'Orléans. En rapprochant toutes les indications fournies par la pièce des archives bolonaises de ce que l'on sait de la vie de Jean de Meun, je suis arrivé à cette conclusion que c'est bien effectivement le poète du *Roman de la Rose* qui se trouvait en Italie en 1269, et ce voyage en Italie, au temps de sa

1. Tome XLII, 1915, p. 158-159.

jeunesse, révèle un fait qui était resté, jusqu'à ce jour, totalement ignoré de tous les biographes de Jean de Meun¹. »

Séance du 25 Octobre.

Présidence de M. C. ENLART, vice-président.

M. M. Prou, membre résidant, donne lecture de l'étude suivante de M. L. Germain de Maily, associé correspondant national, sur les repositoires eucharistiques à oculus en Lorraine et dans les pays voisins (xv^e-xvi^e siècles) :

« Vers la fin du moyen âge, il y eut en Allemagne, en France, — et généralement, je crois, dans les pays du Nord, — de grandes modifications relatives au culte des hosties consacrées, ou, suivant l'expression ecclésiastique, de la Réserve eucharistique. Sauf de rares exceptions, le mode habituel en ces contrées était de placer les hosties dans une pyxide, que l'on enfermait dans une boîte métallique en forme de tourelle ou de colombe, ordinairement revêtue d'un voile ou pavillon et que l'on suspendait, par un système à poulie, au-dessus du maître-autel. Mais le culte liturgique du Saint-Sacrement se développa beaucoup à partir de l'institution de la Fête-Dieu, au xiii^e siècle. Plus tard, en de nombreuses grandes églises, surtout séculières, on crut probablement qu'il convenait de donner plus d'importance au tabernacle renfermant le pain consacré, et l'on érigea, pour y mettre la pyxide ou le ciboire, des tabernacles en forme de tourelles, parfois fort considérables, disposées dans le chœur, souvent à hauteur de l'autel, mais assez fréquemment aussi en un autre endroit plus en arrière; on en éleva en outre, de moindre

1. Je me permets d'ajouter, en visant un travail de moi paru pendant l'impression du présent *Bulletin*, que l'on pourra trouver des détails plus étendus sur l'objet de cette communication dans mon opuscule intitulé *Jean de Meun et l'Italie*, Paris, 1916, in-8° (extr. des *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1916, p. 436-444).

hauteur, au sommet des retables, mode qui existait en Italie, par exemple à la cathédrale de Sienne.

« A la même époque, dans les petites églises de Lorraine et des contrées voisines, Luxembourg, Alsace, Bourgogne, etc.¹, le ciboire fut assez habituellement mis en des niches pratiquées dans le mur du chœur et auxquelles on voit quelquefois appliquer le nom de *repositorium* ou repositoire². Ces tabernacles furent, semble-t-il, délaissés et trop souvent masqués ou détruits, à partir du commencement du xvii^e siècle, où l'on adopta l'usage romain du tabernacle sur le gradin de l'autel et où des honneurs beaucoup plus grands furent rendus à l'Eucharistie, bien que non exposée.

« Une particularité très remarquable, c'est qu'au fond de ces niches repositoires s'ouvrait un petit oculus, défendu extérieurement par une armature de barreaux de fer; généralement, il était rond, souvent décoré d'un quadrilobe ou garni de gracieux réseaux flamboyants; parfois, on lui donnait la forme d'une petite fenêtre lancette; à Pont-Saint-Vincent et au village voisin, Chaligny³, l'oculus, unique au départ de la niche, qui est adossée à un contrefort, bifurque et se divise extérieurement en deux

1. Des tabernacles analogues ont été signalés dans d'autres contrées : la province de Trèves, le Hainaut belge, la Champagne, la Normandie et peut-être l'Angleterre. Sur ce dernier point, voir ma communication à la *Revue de l'art chrétien*, 1906, p. 404. C'est aussi, paraît-il, un tabernacle du même genre (je veux dire ajouré) en forme de petite maison, qui est établi dans un contrefort à l'église de Metz-le-Comte (cant. de Tannay, arr. de Clamecy, Nièvre) et qui serait du commencement du xvi^e siècle. J'en dois une photographie (prise en 1899) à la bienveillance de M. de Saint-Venant.

2. Le travail le plus important qui ait paru sur ces tabernacles est l'inventaire de ceux de la Lorraine annexée à l'Allemagne par le traité de Francfort : l'auteur l'a fait précéder d'une ample et intéressante introduction : abbé G. Walbock, *Oculi et armoires eucharistiques en Lorraine*, dans l'*Annuaire de la Société lorraine d'histoire et d'archéologie*, 1906, p. 317, figures.

3. Canton de Nancy.

petites lancettes, une de chaque côté du contrefort. Un nombre fort restreint de ces oculus offrent des dates¹; je n'y ai jamais remarqué d'autre inscription, non plus que des emblèmes ou images symboliques.

« Quelle pouvait être la destination de ces oculus ? Telle est la question controversée que je voudrais proposer de nouveau à l'examen de nos confrères. Aussi bien, est-ce la Société des Antiquaires de France auprès de laquelle, il y a plus de trente ans, j'ai, pour la première fois, entendu parler de ce sujet; je m'y étais attaché ainsi que Léon Maxe-Werly, de Bar-le-Duc, mais il n'avait aucune idée bien arrêtée sur ces monuments, lorsque, à la séance du 2 mai 1883, il en entretint la Société²; j'étais présent et je pus exprimer mon opinion, qui depuis s'est précisée. Déjà, j'affirmais, chose encore peu reconnue, que ces niches étaient des tabernacles eucharistiques; de plus, j'entrevois un rapport entre l'oculus et le cimetière entourant l'église. J'ai développé la même thèse au congrès tenu à Nancy en 1886 par l'Association française pour l'avancement des sciences, et j'y suis revenu plus d'une fois à propos de monuments analogues que j'ai eu occasion de citer. Ce branle étant donné, plusieurs autres archéologues s'occupèrent de la question et signalèrent de nombreuses niches du même genre. Je crois que tous ceux qui exprimèrent leurs idées ont admis qu'il s'agissait de tabernacles eucharistiques; mais, à leur avis, en ouvrant les oculus, on avait pour but de permettre l'adoration des hosties par les fidèles lorsque l'église était fermée.

« J'ai peine à me ranger à cette opinion, que j'avais d'abord admise en partie; je crois de plus en plus à un rapport entre l'oculus et le cimetière. C'est à la fin du moyen âge que disparaissent les lanternes des morts : on

1. Celui de Munster (anc. cant. d'Albestroff, arr. de Château-Salins, Meurthe) serait daté de 1424; il n'en est pas d'autre que j'oserais faire remonter aussi haut.

2. *Bull. des Antiquaires*, 1883, p. 188-190.

a voulu les remplacer par une lumière beaucoup moins forte, il est vrai, parfois presque invisible peut-être, mais combien autrement pieuse : celle qui brûlait devant l'Eucharistie ! Tout de suite, je veux répondre à une objection : on m'a signalé, en Bourgogne, une ou deux églises où existent de ces tabernacles et qu'aucun cimetière n'entoura jamais ; il y aurait à rechercher si ces repositoires ne sont pas d'époque relativement récente et si l'oculus n'y a pas été pratiqué par habitude, par esprit d'imitation, comme se font tant de choses dont il serait difficile de découvrir la raison ¹.

« Les motifs pour lesquels je ne puis adopter l'idée de mes confrères sont divers. Si l'on avait eu en vue de provoquer l'adoration, les oculi auraient reçu une décoration indiquant qu'ils correspondaient au tabernacle ; or, je l'ai dit, jamais, à ma connaissance, on n'a rien cité de tel ². En second lieu, ces oculi seraient disposés de manière à se trouver en face du lieu le plus fréquenté ou, tout au moins, d'un endroit d'accès facile et assez spacieux ; il est possible, et je vais y revenir, de trouver quelques oculi ainsi placés ; mais, très souvent, au contraire, comme je l'ai encore constaté assez récemment à Senon ³, ils s'ouvrent au fond du cimetière, en un endroit fort reculé, étroit et incommode. D'ailleurs, je ne serais pas surpris que l'on ait, en plusieurs endroits, disposé l'oculus de telle façon que la lumière pût, dans la nuit, servir de phare en face d'un chemin ; je crois même assez probable que, par cette lampe, on a voulu parfois étendre

1. L'un de ces tabernacles est celui d'Orain (Côte-d'Or), vraiment d'époque tardive, 1558 : *Mém. de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*, t. XV, p. LXXIV-LXXV ; cf. *Bull. de la Société historique et archéologique de Langres*, t. VI, p. 53-58.

2. Il a existé des oculi pour la vénération des reliques : J. de Laurière, *Saint-Bertrand de Comminges*, p. 74-75.

3. Cant. de Spincourt, arr. de Montmédy, Meuse. — Voir mon opuscule : *Notes sur l'église de Senon*, p. 56 (extr. du *Bulletin de la Société des naturalistes et archéologues du nord de la Meuse*, 1910).

sur les vivants un signe de la protection eucharistique, et je l'ai dit notamment à propos du repositoire de l'église de Maxéville¹, près de Nancy, lequel était non dans le chœur, mais fort haut vers le milieu de la nef, du côté du village². Cependant, nombre de ces tabernacles à oculus ne répondent nullement à cet emploi symbolique.

« Voici une autre objection. En vue de la prière, la hauteur devrait toujours être à peu près la même, tandis qu'elle varie beaucoup, soit dans l'intérieur de l'église, soit, davantage encore, à l'extérieur, dont souvent le sol se trouvait beaucoup plus haut ou plus bas que celui de l'édifice. Certains de ces oculus, même ceux de Maxéville et de Chaligny, sont trop singulièrement placés pour qu'il puisse venir à la pensée que des personnes pieuses se seraient agenouillées au-devant.

« Enfin, et c'est là le point le plus important à étudier, il me semble que l'adoration de l'Eucharistie reposant dans le tabernacle n'existait pas comme de nos jours³; assurément, c'est avec respect et vénération que l'on s'approchait du tabernacle; mais je crois qu'on ne lui rendait pas les honneurs qui lui sont maintenant accordés⁴; c'est

1. Prononcer Machéville. Cette humble, mais très intéressante église a été démolie en 1889.

2. Voir ma brochure : *Excursions épigraphiques. L'église de Maxéville*, 1889, p. 10-11 (extr. des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1889).

3. Je ne me rappelle pas que, dans les Heures et autres livres de dévotion des xv^e-xvi^e siècles que j'ai eu occasion de parcourir, il y ait des oraisons indiquant la coutume d'adorer les hosties réservées (non exposées).

Passée l'antiquité chrétienne, la communion n'a commencé à devenir fréquente que depuis le xvii^e siècle, et l'on ne saurait, je crois, faire remonter plus haut les prières devant le tabernacle fermé, non plus que les « visites au Saint-Sacrement », si en usage de nos jours.

4. D'habitude, en nos pays, les catholiques pieux, lorsqu'ils passent devant une croix monumentale ou la porte d'une église, donnent une marque de respect : les hommes se découvrent; les femmes font le signe de la croix. Peut-être autrefois agissaient-ils d'une manière analogue à l'égard des oculus qu'ils savaient corres-

pourquoi, au moyen âge, sa présence au-dessus du maître-autel, même dans les cathédrales, n'était pas une gêne pour les cérémonies; la liturgie romaine moderne paraît interdire de l'y garder aux messes solennelles, à cause des honneurs dus au célébrant¹; dans les cathédrales, il doit y avoir, pour le Saint-Sacrement, une chapelle spéciale.

« Telles sont les difficultés que me paraît présenter l'opinion sur l'adoration pendant la fermeture des églises.

« Mais quelles sont les raisons qui me disposent à croire à une relation entre l'oculus et le cimetière, c'est-à-dire la dévotion envers les morts? Je le répète, c'est toujours dans les petites églises, entourées du champ du repos, que j'ai remarqué des tabernacles à oculus. N'ayant pas encore rencontré des textes de liturgie ou de littérature pieuse qui se rattachent directement à la question, je ne saurais montrer d'une façon rapide et certaine le rapport mystérieux entrevu à la période indiquée entre l'Eucharistie et les défunts. Mais il est bien connu que, — en sou-

poudre à des tabernacles; mais je pense qu'ils ne se croyaient nullement invités à faire la génuflexion ou à prononcer, agenouillés, des prières à l'Eucharistie quand l'église était fermée.

1. Telle me paraît être l'opinion de différents liturgistes, surtout par rapport aux pays du Nord, où les offices paroissiaux du dimanche sont généralement beaucoup plus solennels qu'en Italie. Mgr X. Barbier de Montault, dans son *Traité pratique de la construction... des églises* (t. I, p. 101), restreint l'interdiction aux grandes églises : « Dans les cathédrales, collégiales et autres grandes églises, où l'office, messe et vêpres, se chante solennellement, le Saint-Sacrement ne peut être conservé au grand autel, ni à celui où se fait la fonction, afin de ne rien changer à l'ordre des cérémonies. » — Un prêtre historien du Luxembourg belge, disait, il y a quelques années : « La coutume de placer... le tabernacle au maître-autel, pour y conserver la sainte Eucharistie, n'est devenue générale qu'à la fin du xviii^e siècle. D'ailleurs, en principe, la messe et les fonctions liturgiques sont défendues à l'autel du Saint-Sacrement, et cela par respect, parce que le prêtre doit souvent se retourner pour les cérémonies ou les allocutions au peuple. » (Abbé Tillière, dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg* (Arlon). 1909, p. 264.)

venir, pensent quelques-uns, de l'obole à Charon, — des chrétiens plaçaient dans la bouche des morts une hostie bénite, et l'on voit comparer les hosties consacrées à des monnaies¹; en plusieurs contrées, un abus s'est même produit, contre lequel des conciles ou des évêques ont dû se prononcer : ce sont des hosties consacrées qui servaient au même usage². A la fin du moyen âge, lorsque se développa le culte du Saint-Sacrement, on aima sans doute que sa protection s'étendit d'une manière sensible sur le cimetière³ et on dut croire qu'à l'onéreuse lanterne des morts, dont la lumière éloignait les démons, il convenait de faire succéder celle de la lampe du Saint-Sacrement, comme une sorte de symbole mystique de Jésus présent dans l'Eucharistie⁴. »

M. Enlart est, lui aussi, d'avis que les tabernacles à oculus ouvrant sur les cimetières, en Lorraine, n'étaient

1. Par leur forme ronde, plate, leur dimension et le monogramme qu'elles représentaient d'habitude, les petites hosties ressemblaient aux monnaies du moyen âge. Un tel rapprochement n'a pas manqué d'être fait par des contemporains, ainsi au xii^e siècle par Honorius d'Autun et par Ernulphe, évêque de Rochester, en 1124 : le pain eucharistique, dit-il, est donné aux fidèles en forme de monnaie, *in forma nummi* (voir archiprêtre Vincent Ambrosiani, *Le monogramme IHS sur les hosties*, dans la *Revue de l'art chrétien*, 1885, p. 229).

2. L'Eucharistie étant la nourriture spirituelle des chrétiens, il y a lieu de rapprocher ces coutumes de celles de l'antiquité païenne, où l'on portait des aliments sur les tombes des défunts.

3. Il serait facile de citer des faits nombreux sur l'Eucharistie à l'égard des défunts et il en est qui datent de fort loin; l'abbé A. Guillois, *Explication du catéchisme* (4^e éd., t. IV, 1859, p. 172), rappelle qu'une fois, saint Basile le Grand, après avoir célébré les saints mystères, divisa l'hostie en trois parties : « Il réserva la seconde pour être mise dans son tombeau. » L'auteur cite en note un texte latin, qui est d'Amphilochius.

4. Il y a une quinzaine d'années, M. Louis Régner, le savant archéologue normand, a exprimé une opinion analogue, indépendante de la mienne, qu'il ne connaissait pas encore (L. Régner, *La chapelle de la commanderie de Chanu (diocèse d'Évreux)*, Évreux, 1899, gr. in-8°, p. 7).

pas seulement destinés à rapprocher l'Eucharistie des morts, mais qu'ils pouvaient servir en même temps de lanternes des morts.

M. H. Stein, membre résidant, entretient la Société de quelques verriers dont il a retrouvé les noms dans des documents du moyen âge :

« On a cité depuis longtemps le nom de Clément de Chartres, *Clemens vitrearius Carnutensis*, qui se lit sur un vitrail du ^{xiii}^e siècle de la cathédrale de Rouen. Antérieurement, on trouve çà et là, dans des chartes éparses, des noms de verriers, mais le cas est fort rare, et à ce titre ils méritent d'être recueillis.

« Le cartulaire de l'abbaye de Josaphat, près de Chartres, en mentionne deux, qui appartiennent au ^{xiii}^e siècle : *Robertus vitrearius*, qui, se faisant moine, donne à ce couvent une maison lui appartenant¹, vers 1160; et, environ trente ans plus tôt, *Giraldus vitreator* est témoin d'un échange de moulin entre le même couvent et les moines de Saint-Martin-au-Val². On peut supposer, avec l'éditeur de ce texte³, que *Giraldus* a pu exécuter à la cathédrale de Chartres le vitrail dit de Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière, vraisemblablement antérieur à l'année 1137 et l'un des rares qui subsistent de l'ancienne cathédrale incendiée en 1194⁴. Il en était au moins le contemporain, et la preuve d'un atelier de peintre-verrier à Chartres dès la première moitié du ^{xii}^e siècle est faite.

« A Chartres encore, dans un document qui ne peut être daté qu'approximativement (entre 1132 et 1143), sont nommés trois verriers témoins d'un acte émané de l'évêque Geoffroy, *Lambertus*, *Girinus* et *Regnerdus* : leur

1. *Cartulaire de l'abbaye de Josaphat*, éd. Métais (s. d.), t. I, p. 288.

2. *Ibid.*, t. I, p. 75.

3. *Ibid.*, t. I, p. 124.

4. Abbé Clairval, *Chartres, sa cathédrale, ses monuments* (Chartres, 1896, in-16), p. 98.

participation aux travaux de la cathédrale peut être envisagée¹.

« A Vendôme, il est possible de remonter à une époque plus ancienne. A une date difficile à déterminer d'une façon précise, mais oscillant entre 1085 et 1092, *Lisoius vitrearius* paraît comme témoin d'une charte² par laquelle Herbert de Cheviré reconnaît toutes les donations faites par son père et le comte Geoffroy au monastère de la Trinité. Il vivait donc à une époque de prospérité et de grandeur pour la ville de Vendôme, qui vit le pape Urbain II dans ses murs en 1096 et qui vit s'élever en même temps les remarquables constructions de la Trinité, de la collégiale Saint-Georges et du château (enceinte, tour de Poitiers, etc.), comme l'attestent les monuments eux-mêmes, encore en partie conservés. La présence d'un atelier de verrier dans cette ville ne peut surprendre.

« Au Mans, à l'époque où vivait le célèbre Hildebert de Lavardin et vers le temps même où eut lieu la dédicace de la cathédrale commencée en 1060, c'est-à-dire dans les premières années du xii^e siècle, le chanoine *Guillelmus, vitrearius*, donne au chapitre vingt sous pour faire un passional et une maison; il n'est pas douteux qu'il travailla de son métier aux vitraux de la cathédrale³.

« Dans une province assez éloignée de la vallée du Loir, on cite un autre verrier aux mêmes dates (entre 1080 et 1093) : *Walterius vitri artifex*, témoin d'une donation faite à l'abbaye de Molesme en Bourgogne⁴. Sans doute travaillait-il de son métier dans les constructions abbatiales, dont il ne subsiste rien.

« Il est intéressant de constater également la présence

1. *Cartulaire de la léproserie du Grand-Beaulieu*, éd. Merlet et Jusselin (1909), p. 4.

2. *Cartulaire de la Trinité de Vendôme*, éd. Métais (1894), t. II, p. 59.

3. *Liber albus capituli* (1869), p. 105; cf. A. Ledru, *La cathédrale Saint-Julien du Mans* (1900), p. 139.

4. *Cartulaire de l'abbaye de Molesme*, éd. Laurent (1911), t. II, p. 154.

d'un verrier à Beauvais, à une époque plus tardive, mais à une date assez rapprochée (1273) de la confection des verrières de la fin du xiii^e siècle qui ornent la chapelle Saint-Vincent à la cathédrale de Beauvais¹. Il s'appelle Jean Lecerf, est laïque et vend, d'accord avec sa femme, une maison sise dans cette ville, paroisse Saint-Laurent², à l'abbaye de Chaalis³. On aime à constater l'existence d'un ancien atelier de verrier dans une ville dont les églises s'enorgueillissent de fort beaux vitraux et où plus tard s'établirent des artistes renommés en ce genre, Enguerrand Le Prince et ses fils Jean et Nicolas Le Prince (xvi^e siècle). »

Séance du 8 Novembre.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

CASTELLANE (comte DE). *Écu d'or au nom de Charles VI frappé par le comte de Fosse en 1419*. Paris, 1915.

DAREMBERG (Ch.) et SAGLIO (É.). *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 51^e fasc. (VIA-VOMITORIUM). Paris, 1916, in-4°.

LAFAYE (C.). *Litanie grecque d'Isis*. Paris, 1916.

— *Le modèle de Tércence dans l'Hécyre*. Paris, 1916.

MICHON (E.). *L'Apollon de Chersell*. Paris, 1916, in-4°, pl.

PRINET (M.). *Un écusson de marbre conservé au Musée du Louvre*. Paris, 1916.

Le président se fait l'interprète des regrets qu'inspire

1. Abbé Pihan, *Beauvais* (Beauvais, 1885), p. 31.

2. « *Johannes dictus Cervus, vitrearius, et A. ejus uxor vendiderunt ecclesie quondam masuram sitam in parrochia Sancti Laurentii, inter masuras dicte ecclesie que fuerunt quondam Philippi Milonis* » (Bibl. nat., ms. fr. 11003, fol. 375).

3. Cf. *Bulletin historique et philologique du Comité*, 1914, p. 389-404.

à la Société la mort de M. l'abbé Thédénat, membre honoraire, et rappelle le rôle important qu'il a joué à la Société pendant trente-quatre ans.

M. H. Jadart, associé correspondant national, offre à la Société un recueil de bibliographie rémoise pendant la guerre.

M. G. Lafaye, membre résidant, offre à la Société le 51^e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines (Via-Vomitorium)*.

« Il appelle particulièrement l'attention de ses confrères sur quelques articles qui se recommandent par leur étendue et leur importance, tels que *Villa* (Grenier), *Vinum* (Jardé) et *Vitrum* (Morin-Jean).

« L'ouvrage est en bonne voie d'exécution et on peut en prévoir le complet achèvement pour un terme peu éloigné, quoique certains collaborateurs mobilisés paient de leur personne dans différents services de l'armée; l'un d'eux, M. Carcopino, a même combattu aux Dardanelles.

« Le fascicule LI contient un article de bon augure, *Victoria* (Graillot), où les artistes français pourront trouver bientôt, comme tout permet de l'espérer, des inspirations et des modèles. »

M. H. Jadart, associé correspondant national, entretient la Société de l'incendie de l'hôpital civil de Reims par l'armée allemande :

« Sur le désir de M. Anatole de Barthélemy, j'ai publié, en entrant dans la Société, une *Notice sur l'ancienne abbaye de Saint-Remi de Reims, aujourd'hui Hôtel-Dieu* (actuellement hôpital civil¹). Il me faut, en ce moment,

1. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XLV (1884), p. 155 à 187, notice avec plan et figures. Cf. *Congrès archéologique de France*, 78^e session tenue à Reims en 1911 par la Société française d'archéologie, t. I, p. 100 à 106, guide par L. Demaison, avec figures.

tracer le triste tableau de l'incendie et de la ruine de ce vénérable monument, causés par les bombes d'avions allemands dans la nuit du 13 au 14 août 1916. Ce désastre désolerait notre honorable et regretté confrère, si attaché aux monuments de sa ville natale, comme il nous désole tous, ainsi que tant d'autres ruines qui s'accumulent, depuis deux ans et deux mois, dans l'infortunée ville des Sacres.

« Après l'incendie de la Cathédrale et du Palais contigu, celui-ci est l'un des plus navrants qui pouvaient nous atteindre encore, car il amène d'irréparables destructions de bâtiments historiques et d'œuvres d'art, particulièrement dans les reconstructions magnifiques de la fin du ^{xviii}^e siècle. En effet, un terrible incendie avait déjà ravagé l'abbaye le 15 janvier 1774 et brûlé sa bibliothèque. L'église, accolée au monastère, avait failli, comme cette fois, devenir la proie des flammes; elle vient d'être épargnée de nouveau par le zèle des rémois, ainsi que la salle capitulaire du ^{xiii}^e siècle servant maintenant de réfectoire et tous les rez-de-chaussée voûtés qui ont résisté à l'embrasement des étages supérieurs. C'est à ces voûtes que l'on doit le salut du Musée lapidaire de la ville, installé sous une portion du cloître et dont le *Tombeau de Jovin* est la pièce de la plus haute valeur. Les anciens appartements du grand prieur et les locaux de l'administration ont été ainsi pareillement préservés avec les tableaux et objets précieux qu'ils contenaient. Les fameuses tables de Jean Godart, taillées en 1530 dans un chêne immense, n'ont pas péri non plus dans le réfectoire qui les abritait depuis 1827, date de la translation de l'Hôtel-Dieu¹. Ce qui a péri irrémédiablement, ce sont les salles de tous les étages supérieurs et le mobilier provenant des dons et legs, ainsi que les objets, quelques-uns fort curieux, restés sous les combles. Les inventaires et les notes prises pour notre répertoire archéologique feront seuls connaître un jour l'étendue de ces pertes.

1. *Les tables de l'Hôtel-Dieu de Reims* dans le *Bulletin monumental*, t. LIX (1894), avec dessin.

« La chapelle, qui avait été installée en 1827 dans un vaste local embelli par les religieux après l'incendie pour contenir leur nouvelle bibliothèque¹, a été totalement incendiée avec son vestibule et son mobilier parce qu'elle n'était pas voûtée. Outre un Christ en croix du moyen âge, des inscriptions et plusieurs tableaux remarquables de Nicolas Wilbault, il faut déplorer l'anéantissement des boiseries, majestueuses dans leur simplicité, qui garnissaient tout le pourtour, montrant encore l'espace réservé aux livres entre de hautes colonnes cannelées. Œuvres d'un sculpteur rémois nommé Blondel, dont il nous reste la chaire de la cathédrale, ces boiseries étaient l'une des plus belles créations de l'art provincial et l'un des plus nobles types des bibliothèques de la congrégation de Saint-Maur.

« Le grand escalier, bâti également après l'incendie par des maîtres rémois, Lecoq et Revel, n'est pas effondré et conserve son immense rampe en fer forgé de style Louis XVI, mais il est mutilé par endroits; plusieurs marches ont éclaté sous l'action du feu et la chute des poutres du plafond a nécessité son étayement.

« Quant au cloître antérieur à l'incendie, datant de 1710 à 1730, et pareillement l'œuvre d'un artiste rémois, Jean Bonhomme, il est resté debout dans la plus grande étendue de ses arcades, sauf à l'entrée où deux travées ont été démolies pour tenter d'arrêter le fléau.

« Enfin la façade principale sur la cour d'honneur reste aussi debout avec son escalier en fer à cheval, œuvre de Duroché, architecte de Soissons, mais les étages supérieurs au dedans et les combles sont anéantis².

« Les bâtiments du périmètre de l'hôpital survivent seuls intacts. Les dimensions de la partie centrale dévastée

1. L'ancienne bibliothèque était située dans les combles, la nouvelle fut rétablie au rez-de-chaussée pour faciliter les secours en cas de nouveau péril.

2. Voir les huit photographies prises par M. Lesage, aide-pharmacien de l'hôpital, et les vingt cartes postales éditées par M. G. Dubois, photographe à Reims.

sont tellement importantes que « l'on a parlé de 300,000 fr. « pour prix de couvertures provisoires¹ ». Il faut cependant préserver les voûtes, clore et sauver ce qui reste de précieux dans les ruines. »

M. J. Toutain, membre résidant, présente à la Société une tête de panthère en bronze, trouvée sur l'emplacement d'Alesia en juin 1914.

« Cette tête, dans un parfait état de conservation, est remarquable par l'expression farouche de la physionomie, par la sobriété nerveuse du modelé, par la précision rigoureuse de certains détails. La technique présente un mélange adroit de fonte et de ciselure. Ce morceau peut soutenir la comparaison avec les œuvres d'art analogues, les mieux conservées, du Cabinet des Médailles, du Louvre, du Musée de Saint-Germain en Laye.

« Cette tête de panthère mesure 0^m07 de long du cou à l'extrémité du mufle; la plus grande hauteur, représentée par le diamètre du cou, est de 0^m068. Elle ne peut avoir été ni un orifice de fontaine ni un marteau de porte; il est peu vraisemblable qu'elle ait fait partie d'une anse de vase. Les deux hypothèses auxquelles on peut s'arrêter, c'est qu'elle a servi d'ornement soit à un bras de meuble (fauteuil), soit à un timon de char.

« En terminant, je rappelle que le sol d'Alesia a déjà fourni cinq œuvres d'art en bronze d'une réelle valeur : le Gaulois couché, la tête de Silène formant peson de balance, la tête de Junon diadémée, le buste de Gallo-romaine et cette tête de félin. L'intérêt des fouilles qui y ont été pratiquées et qui s'y poursuivront n'est donc pas seulement historique. Il est hautement archéologique et artistique. »

M. C. Enlart, membre résidant, donne lecture de la note suivante de M. R. Rodière, associé correspondant national :

« Le château de Verteuil (Charente) renferme une

1. Lettre du Dr Pol Gosset, médecin des hôpitaux de Reims, qui a visité les ruines le 22 octobre 1916 et me les a décrites.

célèbre série de six tapisseries du ^{xv}^e siècle, dites de la *Chasse à la licorne*. Ces précieuses tentures ont été étudiées par Mgr Barbier de Montault¹, M. Émile Biais² et M. L. Serbat³.

« Elles passent pour avoir été faites en vue d'orner le château de Verteuil, où elles se trouvent encore. Une *Notice sur Verteuil*⁴, non signée, dit (p. 14) qu'elles « ont été faites vers 1450⁵ pour Jean II, seigneur de « La Rochefoucauld et de Verteuil, et Marguerite de La « Rochefoucauld, dame de Barbezieux, sa femme, et sont « dans la partie du château où elles ont été placées par « eux : 1^o Départ pour la chasse; 2^o La licorne est choisie « dans la Tremblaye; 3^o La licorne traverse la Charente; « 4^o La licorne est forcée; 5^o La licorne est tuée et amenée « à Jean et à Marguerite; 6^o La licorne revit. »

« Que cette fameuse série soit à Verteuil depuis longtemps, ce n'est pas douteux. L'*Inventaire des objets existant dans les châteaux de La Rochefoucauld, Verteuil et La Terne, à la mort de François VIII de La Rochefoucauld, en 1728*⁶, mentionne : « Ladite chambre tendue « d'une tapisserie de haute-lisse, en cinq pièces⁷, presque « mi-usée, appelée de la licorne, estimée 150 livres⁸. »

1. *Revue de l'art chrétien*, 1888, p. 114.

2. *La tapisserie de la Licorne du château de Verteuil*, dans la *Réunion des sociétés des beaux-arts des départements*, 1905, p. 669-677.

3. *Guide du congrès d'Angoulême*, 1912, p. 307.

4. Ruffec, impr. L. Picart, sans date ni nom d'auteur.

5. M. Biais (*op. cit.*) établit que ces tapisseries datent de la fin du ^{xv}^e siècle ou du commencement du ^{xvi}^e.

6. Publié par P. de Fleury; *Bulletin de la Société archéologique de la Charente*, t. VII, 1886, in-4^o, p. 71-209. Extraits dans la *Revue de l'art chrétien*, 1887, p. 227.

7. Il n'y avait donc alors que cinq pièces. « Il est possible qu'on ait découpé la tapisserie lors de sa restauration, pour l'adapter aux panneaux qu'elle occupe; de là deux pièces en plus, dont une, transformée en portière, n'est actuellement qu'un fragment » (X. Barbier de Montault, *op. cit.*).

8. *Inventaire* cité, p. 56, n^o 437.

« Mais je doute fort, pour ma part, que ces tapisseries aient été faites pour les sires de La Rochefoucauld. D'abord, les initiales gothiques A et E, qui se retrouvent partout¹ et doivent être celles des premiers possesseurs de l'œuvre, ne conviennent nullement à Jean et à Marguerite, ni à aucun des membres connus de leur maison².

« Puis, dans l'une des tapisseries, celle qui est placée dans le corridor proche du salon, le collier d'un chien de chasse (dans le coin en bas, à la droite du spectateur) porte un écusson écartelé : 1 et 4, fascé d'or et d'azur, à trois annelets de gueules brochant sur les deux premières fascés; 2 et 3, d'or à trois maillets de gueules.

« Ce sont les armes, très caractéristiques et impossibles à confondre avec d'autres, de la maison de La Vieffville, en Picardie et en Artois, écartelées de Mailly-Lorsignol.

« Jean I^{er}, sire et baron de La Vieffville, seigneur de Blessy, vicomte d'Aire, gouverneur et capitaine général d'Artois en 1328, épousa Marie de Mailly, dame de Nédon, fille de Jean, chevalier, et d'Isabeau d'Haveskerque³. Marie étant l'héritière de sa branche, ses descendants écartelèrent de ses armes.

« Je dois dire, d'ailleurs, que je n'ai pas trouvé jusqu'ici au xv^e siècle, dans la généalogie de La Vieffville,

1. Notamment sur divers colliers de chiens.

2. Voici ce qu'en dit M. Biais (*op. cit.*, p. 675) : « Si les chiffres A E ne nous semblent pas être les initiales de hauts seigneurs de l'illustre maison de La Rochefoucauld, ils rappellent probablement deux de leurs alliés. Il ne m'a pas été possible de les identifier (on ne voit que Antoine de La Rochefoucauld (1537), seigneur de Barbezieux, etc., second fils de François de La Rochefoucauld, premier du nom, qui ait l'initiale A; mais sa femme était Antoinette d'Ambroise, dame de Chaumont-sur-Loire, de Meillan, de Charenton, etc.). Ces monogrammes restent comme une énigme. Évidemment ils veulent proclamer le nom des seigneurs pour qui elles ont été tissées. Voilà pourquoi la découverte d'un document généalogique pourra nous être une heureuse révélation... »

3. P. Anselme, t. VIII, p. 660, et mss. généalog. du prince Eugène de Béthune (bibliothèque G. Sens).

deux époux aux initiales A E. Mais l'histoire de cette vieille maison féodale est bien mal connue.

« Ce qui est certain, c'est que la dernière descendante de la branche aînée des La Viefville, Marie, épousa avant le 17 février 1453 Antoine, dit le Grand Bâtard de Bourgogne, fils naturel de Philippe le Bon ; ce prince, fastueux et magnifique comme son père, est très capable d'avoir commandé les belles tapisseries qui nous occupent ¹.

« Il est vrai que ses armes, à lui, ne s'y trouvent pas. Mais elles ont pu disparaître dans quelque restauration. Rien n'empêche, d'ailleurs, de supposer que les La Rochefoucauld aient fait supprimer, lorsqu'ils ont acquis ces tapisseries, les armoiries étrangères à leur maison. Le collier de chien, à cause de son exiguïté, aurait passé inaperçu.

« Bref, je ne prétends nullement trancher la question, mais il était utile de verser au dossier des tapisseries de Verteuil la mention du collier aux armes de La Viefville et de Mailly, détail que personne n'avait encore signalé. »

M. Enlart communique également la note suivante de M. Rodière sur une pierre tombale d'Essomes.

« Il est assez rare de rencontrer, au cours des recherches épigraphiques, des pierres tombales dont la même face a servi deux fois à des sépultures différentes ou qui, laissées inachevées, n'ont été employées qu'au bout de plusieurs siècles.

« Un curieux exemple de ce remploi peut se voir dans la belle église abbatiale d'Essomes, près Château-Thierry ².

« A gauche, en entrant, est relevée contre la muraille une belle pierre tombale fort endommagée, représentant, au trait gravé, un abbé avec sa crosse, sous une architecture du xiv^e siècle, et quatre rangées de personnages sous

1. Il est mort en 1504 à Tournehem en Ardrésis.

2. Cf. une bonne phototypie dans le beau recueil de M. Étienne Moreau-Nélaton, *Les églises de chez nous* (arr. de Château-Thierry, t. II), fig. 470.

petites niches à droite et à gauche; le tout est du style rayonnant le plus caractérisé. On n'est donc pas peu surpris de lire, au pourtour¹, l'építaphe qui suit, en capitales romaines fleuries de la Renaissance, malheureusement effacée en partie :

HIC IACET REVERĒDVS IN XPO PATER DÑS C VS
GVIL . . RT ABBAS ——— ANNIS REXISSET OBIIT
————— DIE MĒSIS ————— ANNO DÑI · M · QVIGĒTESIO
————— ORA LECTOR PRO EO.

« Les passages suppléés par des tirets n'ont pas été gravés sur la dalle; ceux qui sont remplacés par des points sont effacés.

« Il est évident qu'il faut lire Claudius Guillart, nom d'un abbé d'Essomes qui a beaucoup travaillé pour son église vers le milieu du xvi^e siècle; les belles stalles du chœur, de style renaissance, portent ses armes : un chevron accompagné de deux étoiles et d'une rose, avec sa crosse en pal et sa devise SPES MEA DEVS. Le même écu et la même devise se trouvent encore, avec la date 1540, sur une pierre remployée dans une maison neuve, voisine de l'église². Une inscription moderne nous apprend que ce prélat vivait encore en 1548.

1. Aux angles sont les symboles des quatre évangélistes; ces emblèmes font partie de l'œuvre du tombier du xiv^e siècle.

2. 1538(-1539), 24 mars avant Pâques. — Accord entre « vénérable Père en Dieu monseigneur Claude Guillart, abbé de l'église et abbaye Saint-Férieulle d'Essomes et messires Ayoul Domenchin, prieur claustral; Pierre Picherel, soubz-prieur; Philippes de Barly, curé de Saint-Martin lez Chasteau-Thierry; Nicole Charpentier, prieur-curé de Saint-Remy du Mont de Nully-Saint-Front; Jehan de Laon; Denis Miral, celerier; André Maugin, Laurent de Villers, Anthoine Binart, pitencier; Claude Guillart, tous prebtres; Claude de Saint-Sigismond, diacre; Pierre de Montrobert et Charles Madelain, prophetz, tous religieulx d'icelle abbaye, d'une part; et messire Anthoine d'Anglebermer, chevalier, seigneur de Lagnis, Barzy et Passy-sur-Marne (Archives de la seigneurie de Barzy-sur-Marne, communiquées par M. Riomet).

« On doit conclure que cette belle pierre du xiv^e siècle, restée sans emploi et sans inscription, a été utilisée par le pratique abbé Guillart, qui y fit graver son épitaphe de son vivant. Après sa mort, personne n'a pris soin de compléter les dates laissées en blanc.

« J'ajoute que les recueils de Gaignières¹ nous donnent un exemple analogue : on y voit la pierre tombale d'Élie de Tinténiaç, abbé de Saint-Aubin d'Angers, mort en 1535. La dalle, qui paraît dater au plus tard du commencement du xv^e siècle, a dû resservir comme celle d'Es-somes. »

M. L. Demaison, associé correspondant national, soumet à la Société un couteau antique, se pliant comme les couteaux modernes, trouvé à Reims dans une sépulture.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait la communication suivante :

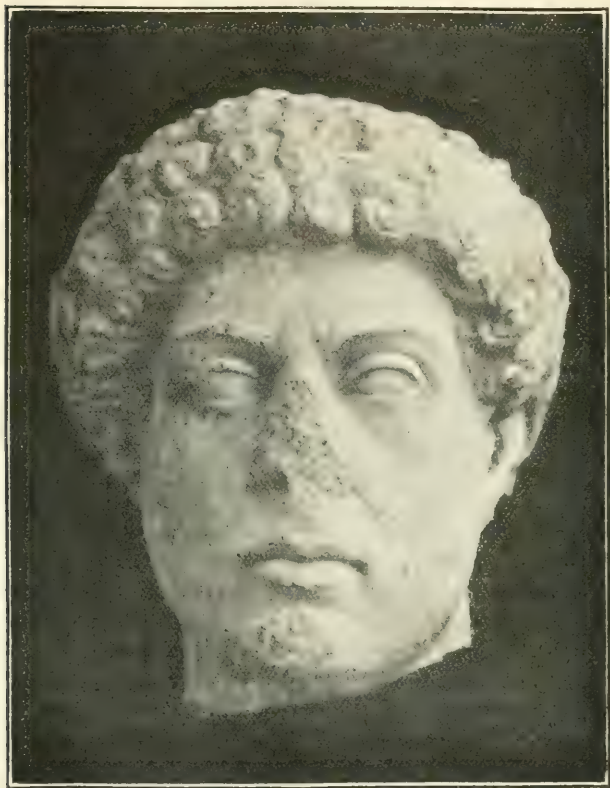
« J'ai reçu de M. le Dr Carton la photographie d'une tête, en marbre blanc, détachée d'une statue, qui a été découverte par des officiers à Fondouk-Djedid, au Ksar-Jemajeur, dans l'intérieur de la citadelle byzantine. Ces ruines, dont le nom antique n'est pas encore parvenu jusqu'à nous, sont situées au pied du Djebel Djemaâ, sur un contrefort du versant oriental de la montagne; elles dominent la plaine fertile au centre de laquelle s'élève Grombalia².

« Cette tête mesure 0^m30 de hauteur. Le nez a été entièrement brisé, le menton porte une éraflure et sur le cou, du côté droit, le marbre est également endommagé : ces différents accidents paraissent anciens. Les oreilles ont perdu chacune une partie du bourrelet qui borde le pavillon; le lobe de l'oreille droite est brisé; un choc malencontreux a déformé l'œil droit en lui enlevant une

1. Éd. Guibert, t. I, pl. LXXVI.

2. Notre confrère le docteur Carton en a donné une description dans le t. LIX de nos *Mémoires* (1900), p. 1-17, sous ce titre : *Les ruines de Ksar Djema-el-Djir (Tunisie)*. « Jemajeur est une leçon qui n'a pas été adoptée par les auteurs de l'*Atlas archéologique*. »

partie des paupières; du même côté, sur le sourcil, on remarque un petit éclat. Ces dommages, sauf celui du nez, paraissent insignifiants, autant que la photographie permet de le constater.



Tête d'homme trouvée au Ksar-Jemajeur.

« Actuellement en la possession du général Dolot, la tête du Ksar-Jemajeur est celle d'un homme en pleine

force, au visage encore jeune. Ce qui frappe au premier abord, c'est une chevelure épaisse, formée de grosses boucles disposées par rangées et enveloppant la tête d'une masse lourde dont l'ensemble donne l'impression d'une perruque. Ces boucles débordent sur le front, elles entourent les oreilles qu'elles laissent pourtant à découvert et retombent assez bas sur la partie postérieure du cou. Elles ont fait penser à un type indigène. Cependant, dans le reste du visage, rien ne trahit l'origine africaine; on n'y remarque pas les caractères typiques qui distinguent, par exemple, la magnifique tête de bronze conservée au Musée britannique et provenant des fouilles de Cyrène¹. D'ailleurs, des boucles analogues se retrouvent sur des têtes romaines connues, comme celles d'Aélius César, de Marc-Aurèle, de Lucius Verus et de Commode; les bustes et les monnaies de ces princes nous montrent leurs têtes surmontées de cheveux touffus à boucles serrées, moins débordantes il est vrai et d'un caractère moins étrange². Il faut faire la part du plus ou moins de soin apporté dans l'exécution d'une sculpture.

« Le Musée de Cherchel possède un buste cuirassé de jeune homme dont l'attribution reste encore incertaine; il porte une chevelure du même genre, mais d'un travail infiniment plus fin et plus soigné³. Évidemment, ce n'est pas là cet arrangement minutieux de la coiffure que les auteurs anciens signalent chez les Maures d'Afrique; ce ne sont pas ces mèches frisées et calamistrées qui distinguent les cavaliers Maures de la colonne Trajane⁴, que nous retrouvons sur la tête colossale de Cherchel, découverte par V. Waille et maintenant au Louvre⁵.

1. O. Rayet, *Les monuments de l'art antique*, t. II.

2. Voir Bernoulli, *Römische Ikonographie*, II², taf. XLII-LXIII.

3. P. Gauckler, *Le musée de Cherchel*, p. 150-152, pl. XVIII, 1.

4. R. Cagnat, *L'armée d'Afrique*, p. 332, planche en héliogravure reproduisant la cavalerie maure de la colonne Trajane.

5. Waille, *Bulletin archéologique du Comité*, 1895, p. 62-67, pl. V.

« Si le praticien a reproduit avec une certaine complaisance l'aspect de ces cheveux bouclés, il faut constater qu'il a traité cette partie de son œuvre d'une manière sommaire et même assez brutale. Il ne s'est pas donné beaucoup plus de peine pour rendre la barbe, se bornant à l'exprimer par de petits traits sans profondeur, assez rapprochés les uns des autres, qui couvrent les joues et le menton.

« Le reste du visage a été l'objet d'un travail moins négligé. Le nez était fort; les lèvres sont épaisses et accentuées, la lèvre inférieure un peu débordante; les yeux dont la pupille est indiquée par un cercle ne s'ouvrent pas largement et leur forme en amande imprime à la physionomie un caractère un peu triste. Deux traits marquent la naissance du nez entre les sourcils, deux autres descendent des narines vers les coins de la bouche. La partie basse du visage est large et arrondie.

« Ces remarques ne peuvent pas nous amener à une identification. Malheureusement, la statue dont l'arrangement aurait pu fournir quelques renseignements utiles n'a pas été photographiée. Peut-être n'a-t-elle pas été retrouvée, ni même recherchée? Il faut donc nous résigner à tout ignorer du personnage représenté, au moins pour le moment. Son portrait est néanmoins intéressant et il paraît utile de le faire connaître. »

M. G.-A. Prevost, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Il y a au Musée de Chantilly, sous le n° 253 du catalogue, un portrait de Montaigne, en haut duquel on lit, en lettres capitales peu visibles, LE SEIGNEUR DE MONTAIGNE, et sur lequel on voit, au-dessous de cette inscription, à gauche, un blason écartelé, aux 1^{er} et 4^e d'argent à un chevron engrêlé (dont la couleur est indécise), aux 2^e et 3^e d'hermines. Ces armoiries ne sont pas celles de Montaigne, armoiries bien connues et qu'il a décrites avec complaisance. « Je porte d'azur, semé de

« trèfles d'or, à une patte de lion de même mise en
« fasce¹. »

« J'avais demandé, il y a quelques années, à M. Gustave Macon, conservateur-adjoint du Musée, si la famille à laquelle appartenaient ces armoiries était connue; et, aussi, en cas de négative, quelle était la provenance de ce portrait, ce détail pouvant mettre sur la voie de la découverte. M. G. Macon a bien voulu me répondre que le portrait en question avait été acquis par le duc d'Aumale en 1882, qu'on n'avait pas d'autres renseignements à cet égard et que le propriétaire de ces armoiries était inconnu.

« M. F.-A. Gruyer, dans son ouvrage sur la peinture à Chantilly, a aussi constaté cette différence d'armoiries et il continue ainsi : « C'est d'après le portrait du Musée Condé, « nous l'avons dit, qu'a été fait, par Thomas de Leu, le « premier des portraits gravés de Montaigne. On le trouve « en tête des éditions de 1611 et de 1617. La gravure de « Thomas de Leu ne portant ni inscription, ni blason, il « est probable que cette inscription et ce blason ont été « ajoutés postérieurement à l'exécution de la gravure, sans « doute entre 1620 et 1630, car on les trouve dans la gravure de L. Gaultier, exécutée d'après le même portrait pour l'édition donnée par M^{lle} de Gournay en « 1635². »

« Il semble qu'il y a là deux légères erreurs : dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de l'édition de 1635 (Paris, Jean Camusat, 1635, in-fol.), la gravure du portrait est faite d'après un autre original que le portrait de Chantilly, la figure et les costumes sont très différents; de plus, le blason, qui figure en bas, à droite, dans l'encadrement très lourd et très compliqué, n'est pas non plus celui du tableau de Chantilly, il est d'azur à un chevron d'argent, accompagné en pointe d'une tête de bélier de même.

1. *Essais*, ch. XLVI : des noms.

2. F.-A. Gruyer, *La peinture au château de Chantilly*, Paris, Plon, 1898-1899, 2 vol. in-4°, t. I, p. 39.

« J'avais remarqué l'identité absolue des armoiries du portrait de Chantilly avec celles qui sont figurées sur une gravure contemporaine que je possède. Cette pièce, provenant probablement d'un ouvrage in-folio, car elle est gravée des deux cotés, présente, sur une face, les armes d'Autriche, tandis que, sur l'autre, se voit, sur un blason compliqué, un écu, sur le tout portant absolument le même écartelé que le portrait de Montaigne. Dans un cartouche, se lit cette fière devise :

Malgré le temps et l'envye
Je maintiendray de Launay.

« Ces armes pouvaient donc être celles d'une famille de Launay. La confirmation de cette conjecture m'a été donnée par l'ample collection des portraits de Montaigne que renferme le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.

« Là se trouvent plusieurs reproductions contemporaines du portrait de Chantilly : les unes dans le sens de ce portrait, c'est-à-dire la tête regardant à gauche, les autres en contre-épreuve, les unes sans nom de graveur, les autres avec le nom de Thomas de Leu, d'autres avec celui de Jean Moysens. Ces gravures ont toutes, dans le bas, un cadre oblong, formé d'un simple trait. Dans quelques-unes le cadre est resté blanc ; dans d'autres, il renferme un quatrain dont le premier vers est :

Voicy du grand Montaigne une entière figure...

« Or, au bas d'une de ces gravures, on a la surprise de lire, au lieu du quatrain, cette inscription vraiment déconcertante :

Olivier de Lavnay, sieur de Guernelin,
chevalier de l'ordre de Saint-Michel, conseiller,
surintendant et contrerolleur général de l'hostel
Madame Éléonor d'Austriche, royne de France¹.

1. Un « Olivier de Launaix [sic], contrôleur général », figure sous la rubrique des menus officiers, sur une longue liste (s. d.)

« Ce n'est pas tout. A la partie supérieure de droite du portrait, les traits de fond horizontaux ont été effacés et, sur la place, devenue blanche, ont été gravées les armoiries du portrait de Chantilly : écartelé aux 1^{er} et 4^e d'argent à un chevron engrêlé; aux 2^e et 3^e d'hermines. L'écusson est entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel, tenu par des sauvages, sommé d'un casque de trois quarts, d'une couronne et d'une tête de sanglier pour cimier.

« Or, justement, une famille de Launay a compté, au milieu du xvii^e siècle, au nombre de ses membres, un insigne fabricant de faux généalogiques, signalé par M. H. Omont : « La Bibliothèque nationale, dit-il, possède, sous les n^{os} 31812 à 31861, cinquante volumes de « généalogies, la plupart de familles des Pays-Bas, par un « personnage qui s'intitule messire Jean, baron de Launay « et du Saint-Empire, chevalier de l'ordre militaire de « Christo, sieur de Montigny et d'Asfelt, vicomte de « Zélande, et dont le portrait, gravé en pied et en costume d'apparat, se voit en tête de plusieurs des volumes « de ce recueil, qui fut condamné à être pendu par le « Parlement de Tournay, le 12 avril 1687, comme falsificateur de généalogies et exécuté...¹. »

« Nous avons donc, à Chantilly, un faux jusqu'alors inconnu, à joindre à ceux qui sont énumérés dans l'arrêt du Parlement de Tournay.

« Il reste à résoudre d'autres questions qui ne sont pas sans intérêt.

« Comment le faussaire s'est-il procuré le portrait de Montaigne? Pour authentifier son faux, a-t-il couvert l'inscription « Le seigneur de Montaigne », inscription qu'on aurait retrouvée et fait réapparaître ultérieurement?

de personnages étrangers de la maison de la reine, qui obtinrent des lettres de naturalité. (*Catalogue des actes de François I^{er}*, Paris, Imprimerie nationale, 1896, in-4°, t. VII, p. 614, n° 27631).

1. H. Omont, *Recueil généalogique du baron de Launay*, dans *Revue des bibliothèques*, 1897, p. 26-37.

« Comment, enfin, chose plus surprenante encore, a-t-il pu, en même temps, se procurer le cuivre du portrait gravé par Jean Moysens ? Il semble, en effet, à certaines maladresses, notamment à un trait de burin donné à faux dans le fond, à droite, que le portrait signé de Jean Moysens, qui ne porte pas d'inscription, et celui qui a été falsifié par l'addition des armoiries et de l'inscription d'Olivier de Launay sont des épreuves de la même planche.

« Malheureusement, nous ne pouvons répondre à ces questions. Toutefois, il était peut-être utile de démasquer la tromperie du portrait de Montaigne. Elle montre un cas nouveau de ces faux héraldiques qui sont fréquents.

« En effet, le Musée Condé en offre un autre exemple dans le faux perpétré sur le psautier d'Ingeburge, pour la famille de Mesmes, et signalé par M. Léopold Delisle¹. »

Séance du 15 Novembre.

Présidence de M. H. Martin, vice-président.

Ouvrages offerts :

DURRIEU (P.). *Livre de prières peint pour Charles le Téméraire par son enlumineur en titre, Philippe de Mazeroles*. Paris, 1916, in-4°, pl.

FAGE (R.). *Histoire d'une famille bourgeoise depuis le XVI^e siècle*. Brive, 1916, in-8°.

PRINET (M.). *Recherches sur la date du plus ancien armorial français*. Paris, 1915, in-8°.

Le président annonce la mort de M. le marquis de Vogüé, membre honoraire.

1. Léopold Delisle, *Le cabinet des livres* [du Musée Condé], dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, 1898, t. I, p. 359.

M. E. Lefèvre-Pontalis, président de la Société, n'ayant pu prendre la parole aux obsèques, à cause du grand nombre des discours et de l'heure avancée, adresse la note biographique suivante, dont il est donné lecture :

« Mes chers confrères,

« Un nouveau deuil vient faire un grand vide dans la liste de nos membres honoraires. Notre cher et vénéré doyen, M. le marquis Melchior de Vogüé, qui avait été nommé membre résidant le 4 juillet 1860, vient d'être ravi à notre affection. Issu d'une noble famille du Vivarais, dont il fit revivre l'histoire dans un livre récent, ce patriarche avait le droit d'être fier de sa lignée qui a donné à la France deux évêques et plusieurs grands capitaines depuis le XI^e siècle. Né à Paris, le 18 octobre 1829, il avait hérité de l'activité de son père qui interrompit en 1830 une belle carrière militaire pour fonder des établissements métallurgiques dans le Berri et dont la vie politique fut très mouvementée.

« Notre éminent confrère avait fait ses débuts dans l'archéologie à vingt-deux ans par un livre sur l'*Orfèverie russe*, mais son premier voyage en Palestine en 1853 détermina sa vocation. Ses trois ouvrages sur les églises de la Terre-Sainte, sur le temple de Jérusalem, sur l'architecture civile et religieuse de la Syrie centrale, qui parurent entre 1860 et 1877, lui ouvrirent les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1868. Jusqu'en 1870, il prit une part très active aux travaux de nos commissions et aux séances de notre compagnie. Il fit de nombreuses communications sur les antiquités orientales, sur les inscriptions grecques, hébraïques, phéniciennes, sur les sceaux et les monnaies des Croisés.

« En 1871, M. Thiers fut heureusement inspiré en nommant le marquis de Vogüé ambassadeur à Constantinople, puis à Vienne, car les questions diplomatiques en Orient lui étaient aussi familières que les études archéologiques ; mais notre regretté confrère devait encore rendre à la

France des services inoubliables comme président de la Société de secours aux blessés militaires, qui a sauvé tant d'existences dans ses hôpitaux depuis sa fondation. Depuis l'agression barbare de l'Allemagne, l'œuvre de la Croix-Rouge, dont il était l'âme, absorba toutes ses pensées.

« Élu membre de l'Académie française en 1901, président de la Société des agriculteurs de France, administrateur de la Compagnie de Saint-Gobain, ce grand seigneur, bâti comme un preux du moyen âge, possédait toutes les qualités du chef qui sait se faire obéir et se faire aimer. La sûreté de son jugement, la netteté de sa pensée et sa longue expérience expliquent comment il pouvait remplir à la fois tant de fonctions, en restant toujours à la hauteur de sa tâche. Archéologue, historien, diplomate, agronome et surtout philanthrope, il nous lègue l'exemple fécond d'une vie consacrée à la science et à la patrie. »

M. le baron J. de Baye, membre résidant, écrit de Russie pour signaler l'envoi à la Société d'un ouvrage du grand-duc Georges sur la numismatique russe.

M. H. Omont, membre résidant, signale un manuscrit nouveau et autographe du chroniqueur messin Philippe de Vigneulles.

« C'est une histoire des expéditions françaises en Italie sous les rois Charles VIII et Louis XII, composée à l'aide de sources contemporaines, notamment de la Chronique de Robert Gaguin, et dont un fragment, formé de dix feuillets seulement, comprend l'histoire des années 1495 à 1505. Recueillis au ^{xvii}^e siècle par Paul Ferry, ces quelques feuillets, après avoir passé dans les collections du comte Emmercy et de l'abbé Clouët, ont été récemment acquis pour la Bibliothèque nationale. La comparaison de l'écriture de ce fragment avec celle du manuscrit autographe des Mémoires de Philippe de Vigneulles, légué à la Bibliothèque nationale par notre regretté confrère Auguste Prost, aurait permis déjà de l'attribuer au chroniqueur messin, si l'auteur lui-même n'avait révélé son

nom dans le passage suivant, où est racontée l'arrivée à Naples du roi de France Charles VIII :

Item, le sabmedi ensuiant [21 février 1495] se partist le Roy de Verses [Aversa] et s'en allait coucher assés près de Naples, en ung lieu de plaisances nommé Pouge Real [Poggio Reale]. Celluy lieu est de grans magnificences en beaultés et plus qu'on ne sçaroit dire, et le fist faire le roy Alphonces pour sa plaisances. En celluy lieu y ait tant de choses singulières, tant en beau palais, en gerdins, en fontainnes, en petit preau, en diverses arbres et en diverses bestes, tant privées que salvegines, qui sont nourrit par leans, qu'il n'est possibles de le croires qui ne l'aroit veu, car c'est à ceste heures l'ung des beau lieu du monde. Et moy Philippe escriptain et compousiteur de ces presentes, y ait estés et veu tout le lieu.

« En relisant son œuvre, Philippe de Vigneulles ne paraît pas avoir été satisfait de la description, qu'on vient de lire, du château de Poggio Reale, et il a ajouté entre les lignes : « Nottez ung peu mieulx ce lieu cellon la *Mer des istoires*. » Ce n'est pas le seul emprunt qu'il ait fait ou proposé de faire à des sources imprimées, et il semble qu'il ait aussi mis à contribution le *Vergier d'honneur* d'André de la Vigne et Octavien de Saint-Gelais.

« Ces quelques feuillets viennent compléter d'autres fragments, également autographes, de la même compilation, jadis recueillis par Auguste Prost et qui forment aujourd'hui le volume 6696 des nouvelles acquisitions du fonds français des manuscrits de la Bibliothèque nationale. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente le plan d'une nouvelle basilique chrétienne découverte à Carthage par le P. Delattre dont les premières fouilles remontent au mois de juillet 1915¹.

« Les ruines de ce vaste édifice sont situées à peu de distance du couvent de Sainte-Monique, près de la voie du tramway qui va du Kram à la Marsa. L'Académie des

1. *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1915, p. 263 et 496.

inscriptions a fourni à notre confrère les moyens d'en poursuivre méthodiquement l'exploration. Un premier rapport envoyé par le P. Delattre, au mois de mars dernier, nous apprend que les ruines n'étaient pas apparentes et qu'elles ont été profondément saccagées. L'édifice était rempli de sépultures; les épitaphes et surtout les débris d'épitaphes sortent de terre en très grande abondance¹.

« Ce relevé provisoire du plan de l'importante église n'est pas destiné à la publicité puisque l'exploration n'en est pas terminée, mais il est bon de jeter les yeux sur ce travail encore inachevé, afin de se rendre compte ainsi de l'intérêt de la découverte. Ce beau relevé est dû à l'un des meilleurs et des plus dévoués collaborateurs du P. Delattre, M. C. Thouverey, chef du bureau du dessin à la Direction générale des travaux publics de Tunis, qui se propose de le compléter au fur et à mesure de l'avancement des fouilles. Le plan est différent de celui de la basilique de Damous-el-Karita, découverte en 1884². Il offre plus d'analogie avec celui de l'édifice que le P. Delattre a désigné sous le nom de *Basilica majorum* et dans lequel il a retrouvé des inscriptions mentionnant sainte Perpétue, sainte Félicité et leurs compagnons de martyre³.

« Comme on le voit, cette nouvelle basilique avait la forme d'un rectangle terminé sur un de ses petits côtés par une abside arrondie, assez profonde, qui mesure 9^m58 de largeur sur 9^m74 de profondeur. Le vaste édifice avait sept nefs : une nef centrale, large de 11^m35, flanquée

1. *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1916, p. 150-164.

2. Voir le *Bulletin archéologique du Comité*, 1886, p. 220-237, pl. XII-XIII; cf. *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1911, p. 530, 566-583, avec un plan détaillé de cette basilique à neuf nefs; 1912, p. 458-476.

3. Cette basilique, découverte dans le terrain appelé Mcidfa, comporte neuf nefs comme celle de Damous-el-Karita. Voir les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1907, p. 176, 191, 193-195, 516-531; 1908, p. 59-69.

sur chacun de ses côtés de trois nefs plus étroites. La largeur totale de l'ensemble n'atteint pas moins de 37^m65; sa longueur qui n'est pas encore déterminée peut être évaluée à une soixantaine de mètres. Les bases des colonnes de la nef centrale sont plus fortes que celles des nefs latérales. L'ouverture de l'abside comportait deux grosses colonnes entre lesquelles était l'entrée principale; deux passages plus étroits avaient été réservés entre ces colonnes et le mur, l'un à droite et l'autre à gauche.

« L'emplacement du ciborium a été retrouvé au milieu de la grande nef, à la hauteur de la cinquième colonne en partant de l'abside. A la même hauteur, mais dans la première petite nef latérale, à gauche en regardant l'abside, on a constaté l'existence d'un large puits de forme ronde. Plus bas, entre les bases douze et treize de la colonnade de la grande nef, un vaste tombeau dont les sépultures superposées sont violées a été découvert; du même côté, mais contre le mur intérieur, et vis-à-vis la colonne douze de la seconde nef latérale, l'emplacement d'un grand sarcophage a été reconnu. C'est dans cette partie de la basilique que se trouvent les tombeaux les plus importants; les débris d'inscriptions y sont innombrables. En dehors de la basilique, on rencontre également beaucoup de sépultures, notamment autour du mur de l'abside et contre les grands murs latéraux.

« Il reste à explorer la partie antérieure du monument dont l'étude est encore insuffisante et présente quelques difficultés parce que cette partie a été plus dévastée que le reste à cause du voisinage de l'arête du ravin. Dès à présent, quatorze bases sont dégagées sur chacun des entre-colonnements dans le sens de la longueur; on peut ainsi se faire une idée des dimensions et de l'étendue de la basilique. Il faut féliciter le P. Delattre des résultats obtenus par sa persévérante activité, malgré les obstacles de l'entreprise. Notre confrère, frappé de la situation particulière de cette église qui domine au loin la mer et

tenant compte aussi de son importance, croit avoir retrouvé une des principales basiliques de saint Cyprien, probablement celle dont parle Procope et dans laquelle Bélisaire se rendit le lendemain de la prise de Carthage : c'était précisément le jour de la fête de l'illustre évêque martyr. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, d'après un fragment de marbre votif, portant une mention du *templum Securitatis*, la basilique en question pourrait avoir été élevée sur l'emplacement d'un ancien temple de la Sécurité¹. »

Séance du 22 Novembre.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

DEMAISON (L.). *Académie de Reims. Séance tenue à Paris le 2 juin 1916. Allocution.* Reims, 1916, in-8°.

DUVAL (L.). *Pour nos provinces.* S. l. s. d., in-12.

JADART (H.). *Bibliographie rémoise pendant la guerre. 1914-1916.* Reims, 1916, in-8°.

Le président annonce la mort de M. le comte A. Couret, associé correspondant national, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. É. Chénon, membre résidant, fait hommage d'une brochure de M. L. Duval, archiviste à Alençon, associé correspondant national, intitulée *Pour nos provinces*.

M. Chénon soumet ensuite à la Société, de la part de M. Duval, l'hypothèse suivante :

« La ville d'Alençon a pour armoiries un aigle éployé. L'origine de l'attribution de ce blason n'est pas connue, mais, suivant moi, pourrait remonter au temps de Henri IV. Il est à noter que ce roi fut contraint d'engager le duché d'Alençon au duc de Wurtemberg², comme garantie d'un

1. *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1915, p. 497-498.

2. Cf. *Notitia S. Rom. Germanici imperii procerum Jacobi*

prêt important que ce duc lui avait fait et qui ne fut remboursé qu'après sa mort par Marie de Médicis, en 1613.

« Ce qui paraîtrait appuyer cette conjecture, c'est le contrat de mariage en date du 19 novembre 1609 entre Georges Doucelance, résidant au château d'Alençon, au service de Mgr le duc de Wurtemberg, jouissant par engagement du domaine de cette vicomté d'Alençon.

« Georges Doucelance, dans cet acte, est dit originaire du bourg de Louesnaux, près Héricourt (Haute-Saône), comté de Montbéliard, pays d'Allemagne.

« Le duc de Wurtemberg a donc eu sous Henri IV un représentant à Alençon, résidant dans le château ducal, et le résident n'a-t-il pas pu faire apposer sur ce château les armes de l'empire d'Allemagne ? »

M. J. Toutain, membre résidant, lit la communication suivante :

« César est le plus ancien, en date, des écrivains romains qui ait connu directement les peuples germaniques, qui soit entré en contact avec eux, qui ait pu observer et éprouver leur manière d'agir. Les détails qu'il nous fournit à ce sujet doivent donc être retenus et étudiés avec beaucoup d'attention. On sait, d'autre part, que les *Commentaires* donnent des événements un récit surtout objectif, nullement passionné ni partial.

« Parmi les épisodes ou les traits que rapporte César, il en est deux qu'il n'est pas sans intérêt de mettre en lumière. Le premier se trouve au livre I, dans le récit de la démarche que les chefs des *civitates* gauloises font auprès du proconsul pour implorer le secours des Romains

Wilhelmi, in Hoff Tubingae, sumptibus Joh. Georg Cottae, bibliopolae, anno MDC LXXXVI, l. IV, ch. VI, art. 8 (p. 287) : « *Neque vero dilatandi etiam ditiones occasionem ullam praeterlabi facile passus est Fridericus : hinc varia loca, partim emptionis, partim permutationis titulo comparata eis adjecit : ea fuere : Attensteig, etc. : hypothecario autem nomine ducatum Alençonium in Gallia, atque Oberturehiam, episcopatus Argentinensis oppidum, tenuit.* »

contre Arioviste. Parmi les maux que leur inflige le chef suève, ils signalent le traitement dont sont victimes les otages. « Arioviste, disent-ils, dès qu'il eut vaincu les « Gaulois, se mit à les commander de haut et à les traiter « cruellement. Il exigea comme otages les enfants des plus « nobles familles, et il les soumit à tous les supplices, à « tous les tourments, dès qu'on refusait de lui obéir au « doigt et à l'œil¹. » Il ne s'agit pas ici d'obtenir des Gaulois vaincus le respect de la parole donnée ou des traités conclus; la méthode d'Arioviste est un véritable chantage, un chantage sinistre et terrible. N'est-ce point exactement un chantage de même nature, que la déportation de centaines et de milliers de Belges, arrachés à leur sol natal et à leurs familles, parce qu'ils ne veulent pas obéir aveuglément aux ordres illégaux et immoraux des ennemis de leur patrie? N'est-ce pas un chantage analogue, que l'exil imposé à nos éminents et glorieux collègues de l'Université de Gand, à notre cher confrère Henri Pirenne, parce qu'il n'a pas voulu se prêter aux exigences odieuses des bourreaux de la Belgique? En vérité, les Barbares n'ont pas changé depuis Arioviste.

« Le second épisode que je voudrais signaler fait partie de la campagne de César contre les Usipètes et les Tencières en 55 av. J.-C. Pourchassés par les Suèves, ces deux peuples germaniques avaient forcé par la ruse le passage du Rhin, envahi le territoire des Ménapiens et pénétré jusque chez les Éburons et les Condrusiens, alors clients des Trévires. César accourt d'Italie et se prépare à refouler les envahisseurs au delà du Rhin. Dès qu'ils se sentent menacés, les Germains lui envoient une ambassade; comme toujours, ils demandent qu'on leur concède des terres en Gaule ou qu'on leur laisse la libre possession de celles qu'ils ont prises; au surplus, si César les

1. César, *De bello gallico*, I, 31 : « *Ariovistum autem, ut semel Gallorum copias praelio vicerit, ... superbe et crudeliter imperare, obsides nobilissimi cujusque liberos poscere et in eos omnia exempla cruciatusque edere, si qua res non ad nutum aut ad voluntatem ejus facta sit.* »

attaque, ils ne le craignent pas; sauf les Suèves, il n'est personne sur la terre dont ils ne puissent être vainqueurs. Pour toute réponse, César leur ordonne de se retirer de la Gaule; cela fait, s'ils implorent du secours contre les Suèves, il les écoutera et les protégera. Les délégués germaines sollicitent alors, à deux reprises différentes, une trêve de trois jours; ils prient César de s'arrêter, de ne pas s'avancer davantage dans leur direction. Le proconsul, qui s'est renseigné, n'ignore pas que les Germains ont besoin de trois jours pour faire revenir la plus grande partie de leur cavalerie qu'ils ont envoyée, peu de temps auparavant, chez les Ambivarètes, par delà la Meuse, pour se ravitailler et pour fourrager. Il ne tombe pas dans le piège qui lui est tendu. Toutefois, il promet aux délégués des Germains de ne pas s'avancer ce jour-là de plus de quatre milles au delà du point où il est parvenu. En même temps, il envoie des estafettes aux officiers qui commandent sa cavalerie pour leur enjoindre de ne pas attaquer l'ennemi; s'ils sont attaqués, ils devront soutenir le choc jusqu'à son arrivée¹. Ce dernier détail indique bien que César ajournait toute offensive; en cas d'agression, sa cavalerie devait se borner à une action purement défensive, jusqu'à ce qu'il fût lui-même arrivé sur le lieu du combat.

« Or, les délégués des Germains ont à peine quitté le camp de César qu'une troupe de 800 cavaliers germaines se précipitent sur la cavalerie romaine, sans doute très supérieure en nombre (elle comptait 5000 chevaux), mais qui ne se gardait pas, puisque les Germains avaient envoyé des délégués auprès de César et que ce jour-là avait été sollicité par eux comme un jour de trêve². La surprise

1. César, *De bello gallico*, IV, 11 : « ... *tamen sese non longius millibus passuum quatuor aquationis causa processurum eo die dixit...*; *interim ad praefectos, qui cum omni equitatu antecesserant, mittit qui nuntiarent ne hostes praelio lacesserent et, si ipsi lacesserentur, sustinerent, quoad ipse cum exercitu propius accessisset.* »

2. *Ibid.*, 12 : « *Nihil timentibus nostris, quod legati eorum paulo ante a Caesare discesserant atque is dies induciis erat ab eis petitus.* »

réussit. Soixante-quatorze cavaliers romains sont tués ; le reste se replie sur le gros des légions.

« Dans son *Histoire de la Gaule*¹, M. C. Jullian estime que « ce ne fut pas un guet-apens, puisque César avait « refusé la trêve. » César avait refusé la trêve de trois jours, que demandaient ses ennemis, et il l'avait refusée à bon escient. Mais l'engagement qu'il avait pris de ne pas s'avancer de plus de quatre milles au delà du point qu'il avait atteint et les instructions qu'il avait envoyées aux chefs de sa cavalerie prouvent qu'il avait momentanément suspendu sa marche contre les Germains. Voici d'ailleurs comment il juge lui-même l'épisode : « César estima qu'il « ne devait plus recevoir d'ambassade, qu'il ne devait plus « écouter de propositions de gens qui, par ruses et « embûches, au moment où ils demandaient la paix, pre-
« naient l'initiative de l'attaque². » Et, quelques lignes plus loin, il emploie, pour caractériser la conduite des Germains, les mots *perfidia* et *simulatio*³. On sait comment se termina la lutte : les Usipètes et les Tenctères, repoussés par les légions, furent acculés au confluent de la Meuse et du Rhin : les uns furent tués dans la bataille, les autres précipités dans le fleuve où ils se noyèrent.

« Ce n'est là sans doute, dans la longue série des crimes qui déshonorent l'histoire des Germains, qu'un bien minime épisode ; il m'a paru intéressant de le signaler, parce qu'il est, je crois, à la charge de ce peuple, le premier exemple bien caractérisé de perfidie et de mépris des conventions, soit verbales, soit écrites. En outre, à la différence de Tacite, qui se contente d'affirmer que les Germains ont telles ou telles qualités, César rapporte un fait, un fait concret et précis, et ce fait a dû le surprendre, l'indigner en même temps que l'irriter, pour qu'il se soit résolu à

1. T. III, p. 328.

2. IV, 13 : « *Caesar neque jam sibi legatos audiendos neque conditiones accipiendas arbitrabatur ab his, qui per dolum atque insidias, petita pace, ultro bellum intulissent.* »

3. *Ibid.* : « ... *eadem et perfidia et simulatione usi Germani.* »

n'avoir plus avec de telles gens ni pourparlers ni transactions.

« Une brochure, récemment publiée, a pour titre : *« Comment l'éducation allemande a produit la barbarie germanique. »* La barbarie germanique n'est point, quoi qu'on ait dit, l'effet d'une éducation ou d'un système. Elle est innée chez les Germains. Elle apparaît dès que leurs premières tribus entrent en contact avec le monde antique. Il est facile d'en suivre les traces à travers toute leur histoire. Voilà ce que nous avons eu tort de méconnaître ou d'oublier pendant trop longtemps ; voilà ce qu'il ne sera plus permis désormais ni d'ignorer ni d'atténuer ni d'excuser. »

M. M. Prou, membre résidant, donne lecture de la communication suivante, de M. L. Germain de Maily, associé correspondant national, sur un écusson héraldique existant à Neufchâteau :

« On ne saurait trop montrer l'importance de la science héraldique pour l'étude des monuments qui offrent des armoiries. En voici une nouvelle preuve qu'il me paraît intéressant de faire connaître.

« L'édifice civil le plus remarquable de Neufchâteau (Vosges) est une vaste construction en style de la Renaissance avancée, qui renferme aujourd'hui la mairie et la bibliothèque. En arrière du bâtiment principal, existe une cour accessible au public, où l'on voit un puits dans une niche monumentale, surmontée d'une sorte de dôme, au-dessus duquel est une statuette représentant un chevalier à pied. Il s'appuie sur un cartouche, chargé d'un écusson ovale : parti, au 1^{er}, une étoile accompagnée de trois gerbes, 2 et 1 ; au 2^e, une « fasce », chargée de trois petits objets que je spécifierai plus loin. A distance, on peut les prendre pour les alérions de Lorraine, ce qui n'a pas manqué de se produire. L'étoile accompagnée de gerbes convient à Jean de Houdreville, receveur de Châtenois et de Neufchâteau, qui fut anobli en 1576 et devint

ensuite lieutenant de bailli à Neufchâteau; son écu était « de sinople, à l'étoile d'or mise en cœur, accompagnée de « trois gerbes de paille de même, deux en chef et une en « pointe¹. » Il n'eut pas, ce semble, de postérité et choisit pour héritier un petit-neveu maternel, noble Jean-François Vallée, qui obtint en 1615 permission de prendre le nom et de porter les armes de Houdreville². Mais nous arrivons ici à une époque postérieure au puits de Neufchâteau.

« Qu'était primitivement l'édifice? Dans quel ouvrage en a-t-il été parlé? Quelles sont à son sujet les traditions néocastriennes? J'ai posé ces questions à la seule personne que je connaisse en cette petite ville pour s'être occupée de recherches de ce genre, M. Louis Edme, de Rouceux³, qui pensait avoir dans les livres et papiers d'un parent défunt, M. Iverneau, tous les matériaux de l'histoire locale. Voici ce que, d'après ces documents, M. Edme a eu l'obligeance de me répondre :

« L'édifice est « l'ancien palais d'Henriette de Lorraine, « princesse de Phalsbourg, dame de Neufchâteau, une des « sœurs de Charles IV⁴. Ce palais porte la date de 1583... « La maison voisine en fut distraite ; mais le puits de la cour « fut mitoyen entre le palais et cette maison, qui fut bâtie et « habitée par M. de Houdreville. On éleva alors sur ce « puits un espèce de monument, comme témoin de la « mitoyenneté. Il est surmonté d'un dôme, dont les sculptures imitent des tuiles ; il sert de base à une statue « représentant un chevalier armé de toutes pièces et tenant « de la main gauche un écusson... » Cet écusson serait parti de Vallée-Houdreville et de Lorraine.

« Je regrette d'avoir à le dire ; mais ces explications de M. Iverneau sont inadmissibles. La princesse Henriette n'était point dame de Neufchâteau ; elle s'y trouvait, on ne

1. Dom Pelletier, *Nobiliaire ... de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1758, in-fol., p. 385.

2. *Ibid.*, p. 805.

3. Commune contiguë à Neufchâteau et où se trouve la gare du chemin de fer.

4. Duc de Lorraine.

sait comment, dans l'automne de 1660; elle y tomba malade et y mourut le 16 novembre. Je ne vois nulle part qu'elle y ait jamais habité¹. D'ailleurs, toute l'ornementation du puits m'a paru homogène et de la même époque que l'hôtel : d'après le style, je le datais du dernier quart du xvi^e siècle : l'année 1583, inscrite plus haut, convient donc parfaitement.

« Admettons cependant que M. Iverneau se soit seulement trompé touchant les personnes et que la division remonte au xvi^e siècle. Il y aurait encore quelques raisons sérieuses de ne pas se ranger à cette opinion. 1^o Étant donné les habitudes anciennes, il ne saurait, je pense, être permis de croire au partage d'une cour et d'un puits entre deux propriétaires, surtout si l'un était un prince ou le domaine. 2^o Quand des propriétaires marquaient des limites communes par des signes graphiques ou héraldiques, ils opposaient ces signes et ne réunissaient pas leurs armoiries en un même écusson, juché au-dessus d'un puits. 3^o De plus, l'écu de Lorraine ne pourrait guère manquer d'être paré d'une couronne héraldique. 4^o J'ai bon souvenir que l'écusson est légèrement penché : un fil à plomb devant marquer une limite ne s'accorderait donc pas avec la ligne du parti. 5^o Enfin, j'ai regardé attentivement la partition à la bande et j'ai vu que cette bande est chargée non de trois alérions, mais de trois trèfles ! Cela convient uniquement à une famille fort importante du pays, nommée Héraudel, anoblie en 1555 et qui portait : « d'azur à la bande d'or, chargée de trois trèfles de sable² ».

« Or, Jean de Houdreville, auquel se rapporte la première partition de l'écu, épousa précisément Jeanne Héraudel³ : il aura aimé à réunir à ses armoiries celles de sa femme, dont les parents tenaient une place considérable

1. Cf. notamment Dumont, *Les ruines de la Meuse*, t. V, s. d., gr. in-8°, p. 105-106.

2. Dom Pelletier, *op. cit.*, p. 376.

3. *Ibid.*, p. 385 et 376. Cf. J. Marchal, *La famille Héraudel, d'après les archives du Bassigny*, dans les *Mémoires de la Soc. d'archéol. lorraine*, 1892, p. 322-323.

dans la région. C'est lui évidemment qui a fait construire le vaste hôtel de Neufchâteau, et c'est à un écu héraldique que nous devons de l'apprendre ; on connaît d'ailleurs la propension ordinaire des nouveaux anoblis à édifier une belle demeure, dans l'ornementation de laquelle entrent naturellement leurs armoiries. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, communiqué au nom de M. J. Formigé, associé correspondant national, une note sur des bas-reliefs romains figurant des guirlandes portées par des aigles, bas-reliefs trouvés dans le midi de la France :

« On a découvert à Arles, à Narbonne, à Nîmes et à Orange des bas-reliefs qui représentent des guirlandes portées par des aigles placés à leurs extrémités. Voici leur désignation sommaire :

*Arles*¹.

1. — Bloc complet, brisé en deux fragments. Les aigles ont les ailes fermées. Hauteur 0^m58, largeur 1^m50, épaisseur 0^m77.
2. — Bloc incomplet avec aigle de droite. Ailes fermées.
3. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes fermées.
4. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Une aile ouverte.
5. — Bloc incomplet avec aigle de droite. Une aile ouverte.
6. — Bloc incomplet analogue.

« Ces six blocs sont en pierre. Les numéros 1, 2, 3, 4, se trouvent au théâtre, les numéros 5 et 6 au Musée lapidaire. Ils semblent avoir appartenu à cinq motifs différents, le 2 et le 3 provenant peut-être du même.

« Les aigles tiennent dans leur bec les bandelettes des guirlandes au milieu desquelles on remarque des pêches, des figues, des raisins, des grenades, des pommes de pin et des épis de blé. Au-dessus des guirlandes sont des rosaces. Le tout est encadré d'une moulure.

1. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, Paris, 1907, in-8°, t. I, n^{os} 160 et 162.

*Narbonne*¹.

1. — Bloc complet. Les aigles ont les ailes fermées. Hauteur 0^m75, largeur 2^m12, épaisseur 0^m27.
2. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes fermées.
3. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes fermées.
4. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes fermées.
5. — Bloc incomplet avec aigle de droite. Ailes fermées.

« Ces cinq blocs sont en marbre blanc. Conservés au Musée de la Mourguier, ils proviennent de cinq motifs différents. Les aigles tiennent dans leur bec les lemnisques des guirlandes où on remarque des pêches, des poires, des nêfles, des raisins, entremêlés de feuilles. Au-dessus des guirlandes apparaissent les attributs de Jupiter, flammes et foudres, qui s'élancent à droite et à gauche d'un manteau. Le tout est encadré d'une moulure ornée.

*Nîmes*².

1. — Bloc complet, brisé en deux fragments. Les aigles ont les ailes ouvertes. Hauteur 0^m59, largeur 1^m18, épaisseur primitive 0^m40.
2. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes ouvertes.
3. — Bloc incomplet avec aigle de droite. Ailes ouvertes.
4. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes ouvertes.
5. — Bloc incomplet avec aigle de droite. Ailes ouvertes.
6. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes ouvertes.
7. — Bloc incomplet avec aigle de gauche. Ailes ouvertes.
- 8, 9, 10. — Blocs incomplets analogues.
11. — Bloc incomplet perdu.

« Ces onze blocs sont en marbre blanc. Les numéros 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 se trouvent au Musée de Nîmes, les numéros 2 et 3 à celui de la Société archéologique de Montpellier, le numéro 11 était autrefois à Paris dans l'hôtel de M. des Noyers, surintendant des bâtiments sous Louis XIII³.

1. Espérandieu, *Recueil*, t. I, n^{os} 574, 578, 582.
2. *Ibid.*, t. I, n^{os} 450, 451, 452.
3. *Bulletin des Antiquaires de France*, 1913, note de M. Michon, p. 118-124 (séance du 26 février).

« Les guirlandes s'appuient sur les ailes des aigles et passent derrière leur tête autour de laquelle flottent les lemnisques. Elles sont composées de feuilles de lauriers. Le tout est encadré d'une moulure.

*Orange*¹.

1. — Bloc incomplet avec l'aile ouverte d'un aigle à gauche, une guirlande et un fragment de lemnisque.

2. — Bloc incomplet avec la même guirlande, le lemnisque et une partie du préféricule.

3. — Bloc incomplet avec l'aile ouverte d'un aigle à droite, une de ses serres tient un foudre.

4. — Bloc incomplet avec la poitrine et les deux pattes d'un aigle à droite.

« Ces quatre fragments trouvés et conservés au théâtre sont en marbre blanc épais de 0^m07 à 0^m08. La restitution très exacte de Caristie donne comme hauteur 0^m71 et comme longueur 2^m29².

« Les guirlandes devaient être tenues dans le bec des aigles. Elles sont en feuilles de laurier comme celles de Nîmes et on y retrouve des foudres comme à Narbonne. Le tout est encadré d'une moulure ornée.

« Quel était l'emplacement de ces différents reliefs dans les édifices auxquels ils appartenaient ? Tous ces motifs ont été appelés « frise » par les auteurs qui les décrivent. Or, ce qui frappe tout d'abord, c'est que chaque élément est complètement encadré par une moulure et constitue un panneau séparé, ce qui est contraire à toute idée de frise, c'est-à-dire de bande ornée continue.

« En revanche, le nombre important de ces reliefs, notamment à Nîmes, montre qu'ils devaient s'aligner sur une certaine longueur. Où les placer ?

Une photographie des propylées de l'acropole de Bâalbek nous a mis sur la voie : on y remarque un panneau très

1. Espérandieu, *Recueil*, t. I, n° 261, 265.

2. A. Caristie, *Monuments antiques à Orange*, Paris, 1856, gr. in-fol, planche XXXVIII, n° II.

analogue à ceux dont nous parlons ; il est encore en place entre les deux chapiteaux de pilastres qu'il relie. Ces reliefs étaient donc vraisemblablement placés de la même façon, sous l'entablement. Cela explique comment ils sont encadrés de moulures et comment, tout en se faisant suite, ils sont indépendants les uns des autres¹.

« Il en résulte des conséquences très importantes pour comprendre les édifices auxquels ils ont appartenu : leur longueur indique en effet celle de l'entre-colonnement et leur hauteur celle du chapiteau. Muni de ces données, et appliquant les règles de Vitruve sur les relations métriques des éléments des différents ordres d'architecture, on peut en déduire approximativement la hauteur de la colonne et de l'entablement².

« *Panneau d'Orange*. — Ceci dit, étudions en particulier le panneau d'Orange. Remarquons de suite qu'il est en marbre. Il ne peut donc provenir que de la *frons scaenae*, puisque les autres parties du théâtre sont en pierre. Sa faible épaisseur indique que c'est un placage.

« Nous avons remarqué que dans les décorations de marbre, les marbres de couleur sont réservés pour les placages non ornés et pour les fûts ; les chapiteaux, les bases, les moulures et les sculptures sont toujours en marbre blanc. L'emplacement que nous proposons, entre deux chapiteaux, donne une continuité de marbre blanc conforme aux règles de l'esthétique.

« Il est impossible du reste de placer ce relief, haut de 0^m71 dans une frise d'entablement, car la plus grande de

1. Nous avons d'abord pensé que ces panneaux constituaient des assises ornées, alternant avec des assises nues, comme au Panthéon de Rome ; mais la trop grande hauteur de ces panneaux par rapport à leur longueur nous a fait rejeter cette hypothèse.

2. Vitruve, IV, 1. La hauteur du chapiteau corinthien est égale au diamètre de la colonne. Le tailloir a pour épaisseur le septième de la hauteur du chapiteau. Les colonnes corinthiennes qui nous sont parvenues en Narbonnaise ont environ dix diamètres de hauteur en moyenne et leur entablement varie du quart au cinquième de la colonne.

ces frises n'a que 0^m65 de haut. De plus, pour faciliter le cramponnement des placages, la frise et l'architrave de chaque entablement sont généralement pris sur la même dalle. Or, notre panneau ne se rattache à aucun élément d'architrave.

« Dans toute la décoration de la *frons scaenae* d'Orange, il n'existe qu'un seul entre-colonnement de 2^m30, c'est celui des colonnes qui flanquent deux à deux la grande niche centrale, au-dessus de la *valva regia*. La hauteur de leur chapiteau est de 0^m80 environ : si l'on en déduit le tailloir qui mesure 0^m11 environ, on obtient la hauteur de notre panneau. Les moulures du tailloir devaient se prolonger au-dessus de lui.

« Le panneau ne pouvait se placer entre les colonnes qui portaient celles dont nous parlons, car leurs chapiteaux atteignent 0^m92 de haut et leur intervalle est plus petit que 2^m29.

« La place que nous proposons paraît du reste tout indiquée pour des aigles, puisqu'elle les situe au voisinage immédiat de la statue de l'empereur, probablement celle d'Auguste. Il n'y aurait eu que deux panneaux, ce qui explique le petit nombre de fragments. Quant à l'emploi du laurier pour les guirlandes, il se rapporte très bien à Auguste, dans un édifice où l'on glorifiait les arts.

« *Panneaux d'Arles.* — Les panneaux d'Arles sont en pierre. Ils ne peuvent donc provenir de la *frons scaenae* du théâtre, où il n'existe dans les parties en pierre aucun entre-colonnement de 1^m50. Leur épaisseur de 0^m77 ne permet pas davantage de supposer qu'ils ont appartenu à une balustrade. Il faut donc en conclure que ces panneaux n'appartiennent pas au théâtre et proviennent d'un autre édifice. On pourrait penser au temple d'Auguste ; mais ils semblent d'une époque plus récente.

« *Panneaux de Narbonne.* — Les panneaux de Narbonne sont en marbre. Leur épaisseur peu considérable, ainsi que la présence d'un crampon à la partie supérieure de l'un d'eux, indique qu'ils furent employés comme revêtement. Le commandant Espérandieu estime que « les attributs de Jupiter sont ici l'emblème de la puissance

« souveraine », et que ces panneaux ont appartenu à « la « décoration d'un monument qui fut peut-être le temple « d'Auguste à Narbonne ».

« Cette opinion nous paraît très juste. On pourrait en déduire que les colonnes de ce temple étaient écartées de 2^m12 entre les chapiteaux ; que ces chapiteaux avaient environ 0^m85 de haut, ce qui donnerait 8^m50 de hauteur pour les colonnes, et 10^m60 depuis leur base jusqu'au-dessus de la corniche. Bien entendu, ces mesures ne sont que très approximatives, mais elles fixent les idées. Une recherche parmi les bases, fûts et chapiteaux conservés sur place permettrait de préciser davantage.

« *Panneaux de Nîmes.* — Les panneaux de Nîmes sont en marbre blanc. Leur épaisseur indique que, comme les précédents, ils étaient employés en revêtements. La plupart des auteurs y voient une partie de la décoration de la basilique de Plotine, commencée en 122 et terminée en 139. Le commandant Espérandieu, au contraire, dit qu'il les croit « ... du 1^{er} siècle et peut-être même du temps « d'Auguste ».

« L'exceptionnelle beauté de ces sculptures rend cette opinion presque certaine, et les guirlandes de lauriers ne font que la confirmer. Cela ferait penser que la basilique de Plotine remplaça un édifice plus ancien auquel appartenaient ces panneaux. On a trouvé, en même temps que les aigles, des fragments en marbre de pilastres cannelés, ayant environ deux mètres de large, et des parties de leurs chapiteaux dont la hauteur devait être de même mesure. Ces éléments énormes sont tout à fait dans le caractère des constructions d'Hadrien et doivent réellement provenir de la basilique de Plotine ; en revanche, ils sont d'une échelle toute différente de celle des aigles, et leur épaisseur de 0^m76 prouve qu'ils ne constituent pas un revêtement.

« Les mesures des panneaux des aigles nous apprennent que les colonnes qu'ils séparaient étaient espacées entre leurs chapiteaux de 1^m18, que ces chapiteaux avaient environ 0^m69 de haut, ce qui donnerait 6^m90 de hauteur pour les colonnes et 8^m30 depuis leur base jusqu'à la corniche. .

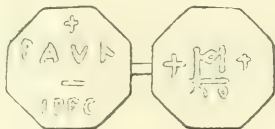
« On peut comparer ces mesures à celles de la Maison Carrée qui date aussi d'Auguste. Ses colonnes ont 8^m96 de haut et sont espacées de 1^m49. Leurs chapiteaux ont 1^m03 de haut et leur entablement 2^m24, ce qui fait 11^m20 de hauteur totale sans compter le soubassement qui a 3^m30 de haut.

« Il existe au Musée lapidaire de Nîmes un linteau en marbre blanc orné de bucrânes, auxquels sont suspendues des guirlandes de feuilles et de fruits au moyen de lem-nisques flottants. Ce fragment¹, aussi parfait et de même style que les aigles porteurs de guirlandes, provient du même endroit. C'est un linteau de porte qui mesure 0^m60 de haut, 2^m43 de long et 0^m33 d'épaisseur. On peut en déduire la dimension approximative de cette porte, soit environ deux mètres de largeur du vide. Celle de la Maison Carrée a 3^m28 de largeur.

« C'est malheureusement tout ce qui nous reste d'un admirable monument dont la destruction est pour nous une perte irréparable. »

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur des Antiquités de la Tunisie, communique une note sur un poids et des amulettes antiques, récemment trouvés en Tunisie :

« 1. — Petite tablette en bronze à huit pans (haut. 0^m017 ; larg. 0^m017 ; côté 0^m007), peu épaisse (0^m0015). Poids : 4 grammes :



1. Espérandieu, *Recueil*, t. I, n° 476. Remarquer que sa hauteur est la même que celle des aigles et que son épaisseur est celle d'un revêtement.

« Lettres et croix sont en argent incrusté dans le bronze.

« Sur la face, il faut comprendre *Pauli p(rae)f(e)c(tu)*¹. On peut croire qu'il s'agit d'un préfet du prétoire² : en 552, un préfet du prétoire d'Afrique porte le nom de *Paulus*³.

« Carthage. — Musée du Bardo (offert par M. L. Poinssot).

« 2. — Petit disque en plomb (diam. 0^m015), très peu épais (0^m001). Sur chaque face de ce talisman est gravée avec soin une légende.

« D'un côté :

a)	au milieu	XW
	autour	ΧΛΗΑΦΑϞ

« De l'autre :

b)	au milieu	SSS ⁴
	au pourtour	OBCBO

« Thuburbo Majus, derrière le Capitole. Fouilles de la direction des Antiquités, en décembre 1915. — Musée du Bardo.

« 3. — Amulette ovale en une pierre noire paraissant être d'origine volcanique (haut. 0^m022 ; larg. 0^m016), montrant d'un côté un ibis auprès d'un autel ; sur l'autel est posé un vase d'où émerge une plante et auquel l'oiseau a l'air d'être attaché ; de l'autre, où le bord est grossièrement biseauté, une inscription qui se présente ainsi sur l'objet :

ΠΕΣΣΕ
ΠΕΣΣΕ
ΠΕΣΣΕ

1. Cf. C. I. L., VIII, 22655, 1.

2. Cf. Cagnat, *Bull. des Antiquaires*, 1896, p. 125.

3. Borghesi, *Œuvres complètes*, X, p. 663.

4. Sur le signe des trois S, qui est en général barré, cf. L. Poinssot, *Mém. des Antiquaires*, t. LXIX, p. 216.

« Ksour-es-Saf, près de Mahdia. — Musée du Bardo (offert par M. Collet).

« Cette amulette doit être rapprochée d'une autre, également en pierre noire, conservée au Cabinet des Médailles à Paris et décrite ainsi par Le Blant¹ : « Sur la face, un « autel auquel est attachée une grue. » Au revers, une légende du même genre que la nôtre :

ΠΕΠ
ΠΕΠ
ΠΕΠ

Séance du 29 Novembre.

Présidence de M. C. ENLART, vice-président.

Le président annonce qu'un deuil empêche M. E. Lefèvre-Pontalis d'être présent à la séance et se fait l'interprète des sympathies de la Société à l'adresse de son président.

M. F. de Mély, membre résidant, fait la communication suivante sur quelques inscriptions talismaniques et leur explication :

« *L'anneau d'Ulger*. — Il faut se garder de croire que les amulettes du moyen âge et leurs inscriptions sont presque toujours dépourvues de sens. De ce que nous ne les comprenons pas, il serait tout à fait antiscientifique de prétendre que ce sont des formules sans significations, des hiéroglyphes magiques ou purement décoratifs. Il faut se borner à constater que notre mentalité n'est plus celle de nos ancêtres, que la science contemporaine ignore presque tout de la science antique, dont les admirables travaux de M. Berthelot ont au contraire, au grand étonnement de tous, révélé l'importance. En accordant aux *Lapidaires chinois*² le prix international des sciences, l'Académie des

1. *Mém. de l'Acad. des inscr.*, XXXVI, 1, p. 93, n° 234.

2. Mély (F. de), *Les lapidaires de l'antiquité et du moyen âge*, t. I; *Les lapidaires chinois*, Paris, Leroux, 1896, in-4°.

sciences a montré combien il lui semblait nécessaire de dégager les connaissances de la science antique, qui au fond, pendant tout le moyen âge, avec les différences ethniques nécessaires, furent en quelque sorte identiques, des bords du fleuve Jaune, en Extrême-Orient, aux rivages occidentaux de l'océan Atlantique.

« A ce point de vue, le *Pen tsáo Kang Mou*, le cycle turc des douze animaux¹, pour l'Extrême-Orient, Luca Ben Serapion², Ibn el Beithar³, pour l'Orient, le ms. 1360 du fonds hébreu de la Bibliothèque nationale⁴ et les alchimistes grecs⁵, pour l'antiquité classique, sont les sources à interroger.

« Mais il en est une plus importante encore.

« Les *Cyranides*, ouvrage hermétique, dont on ne connaissait, quand je les ai découvertes, qu'une traduction latine du xiii^e siècle, remontent bien au delà des premiers siècles de l'ère chrétienne. J'ai fini par en retrouver une douzaine de manuscrits, grecs et coptes, qui nous ont aidé à en préciser les origines⁶. C'est un ouvrage médical, indiquant les formules de la composition de vingt-quatre talismans basés sur la littéromancie, science magique, qui tire sa vertu de l'association de quatre objets dont le nom commence par la même lettre et qui correspondent aux quatre éléments.

« Un poisson représente l'eau, une plante la terre, un oiseau l'air, une pierre le feu.

« Prenons par exemple le talisman H. Il faut, disent les *Cyranides*, graver sur la pierre Ἡφαίστιης (héphestite

1. Chavannes (Ed.), *Le cycle turc des douze animaux*, Leide, Brill, 1906, in-8°.

2. Ms. Arab. Supp^t 876 de la Bibl. nationale et Venise, MDL, in-4°.

3. Leclerc (L.), *Traité des simples*, 3 vol., Paris, Impr. nat., 1877, in-4°.

4. Schwab (M.), *Le manuscrit 1360 du fonds hébreu de la Bibliothèque nationale*, Paris, Impr. nat., 1899, in-4°.

5. Berthelot (M.), *Collection des anciens alchimistes grecs*, Paris, Steinheil, 1887, 3 vol., in-4°.

6. Mély, *Les lapidaires grecs*, t. II et III, Paris, Leroux, 1898-1902, in-4°.

ou pyrite), l'oiseau Ἡλιουξωή (le phénicoptère), sous ses pattes, le poisson Ἠλιόλιξ l'anchois). Et elles ajoutent : « Si
« tu mets sous cette intaille la racine de la plante Ἡρύγγιον
« (le panicault, tu auras un phylactère contre les ani-
« maux venimeux, contre les apparitions nocturnes, contre
« les fascinations. » Voilà pour la magie. Mais elle soulage
aussi les malades atteints de la pierre. Voilà pour la médecine. Or, il se trouve que l'eryngium ou panicault est un diurétique réellement efficace contre la pierre. Il y a donc là un côté scientifique à dégager et, dans chacun des vingt-quatre talismans, nous allons trouver ainsi un effet thérapeutique dans la plante signalée, actuellement encore employée en pharmacie. Ne sourions donc pas de ces formules qui sont en réalité la science médicale, qui, d'Hippocrate à Pasteur, n'avait fait aucun progrès autrement que dans les apparences.

« Mais cette science eut ses charlatans et, si le moyen âge eut de très grands savants, des encyclopédistes extraordinaires, il fourmille d'ignorants, qui, comme à toutes les époques, trouvent le moyen de vivre aux dépens du vulgaire. Et c'est alors qu'il est nécessaire de citer un texte du ^{xiii}^e siècle, d'une très grande importance pour les inscriptions du moyen âge, qui se trouve dans Roger Bacon : « Celui-là est insensé qui n'écrit pas ce qu'il veut
« conserver secret, en le cachant au vulgaire, de façon à
« n'être compris que des plus studieux et des plus savants.
« Ainsi les uns ont mis dans leurs œuvres une quantité
« innombrable de passages rendus obscurs par des caractères, des vers ou des chants, des paroles énigmatiques
« et figuratives; les autres ont employé des consonnes non
« accompagnées de voyelles, à la façon des Hébreux, des
« Chaldéens, des Syriens, des Arabes, ou mélangé des
« lettres de divers genres, hébraïques, grecques et latines
« ou même forgées à volonté. »

« Voilà certes qui peut nous donner la clé de bien des obscurités. Au fond, c'est le texte qu'on me réclamait quand j'apportais des inscriptions de tableaux de Primitifs en plusieurs langues et que, sans encore le connaître,

je pensais pouvoir donner, des phrases ainsi formées, une explication qu'on croyait alors sans importance.

« Cette théorie, appliquée aux inscriptions cabalistiques et talismaniques, devait, tout en les laissant comprendre par les initiés, être pour les ignorants une invraisemblable barrière, dont ils se préoccupèrent peu et qui, dès lors, rendit absolument incompréhensible tout ce qu'ils prênaient comme remède souverain.

« Mais revenons à nos *Cyranides*. Leurs formules remontent certainement très loin, puisqu'il semble bien que, d'après le *Roman de Setnau*, ce soit le très antique *Livre des charmes* du dieu Thot, découvert à Ptahneferka, dans le fleuve de Coptos, et dont on trouve la relation dans un papyrus du Musée de Boulaq du m^e ou du n^e siècle av. J.-C.¹.

« A cette époque, elles sont le véritable résumé de la science contemporaine. On peut supposer dans quel état leurs formules nous sont parvenues, après avoir passé par tant de siècles d'ignorance. La plupart sont devenues absolument inintelligibles et les confusions les plus extraordinaires en sont le résultat tout naturel. Mais ces confusions sont, il faut le dire, de deux sortes. Si les unes furent involontaires, d'autres au contraire furent absolument intentionnelles, les idées incompréhensibles ayant presque toujours sur la masse une influence indiscutable, surtout quand elles flattent leurs goûts et leur besoin de merveilleux : d'autant plus qu'elles étaient présentées sous le couvert des noms les plus illustres, de demi-dieux tels qu'Hermès, Orphée, ou de savants célèbres comme Aristote ou Pline. Si j'ai cité tout à l'heure la formule H des *Cyranides*, c'est que l'eryngium que nous y trouvons s'appelle aussi *gorgonium* et devint ainsi rapidement la Tête de la Gorgone. De Pline, le polytrique ou capillaire, qui empêche les cheveux de tomber, devient dans les lapidaires français le talisman qui empêche les chevaux de

1. Publié par M. Brugsch dans la *Revue archéologique*, 1867, t. II, p. 167.

tomber. Une formule des plus extraordinaires, qu'on trouve dans presque tous les manuscrits, m'a fait longtemps chercher : « *Quando inveneris in lapide dromedarius jubam capillorum expansam habens in humeris, hic facit concordiam inter virum et uxorem.* » Et, pour qu'il n'y ait aucun doute, le *Lapidaire d'Alphonse X le Sage*, tout enluminé de gravures talismaniques, nous montre un homme avec une tête de dromadaire ayant une longue chevelure tombant sur les épaules. Or, toute une suite de recherches m'a conduit aux sources. L'*Apothecarius* de Chartres m'a fait connaître un talisman astrologique ayant les mêmes effets : « *Si inveneris Andromedam...* » Ainsi c'est la constellation d'Andromède, figurée chez les Arabes avec une longue chevelure tombant sur les épaules, qui est devenue « un « dromadaire ». Mais est-ce vraiment beaucoup plus extraordinaire que ce qui est arrivé, de nos jours, sous nos yeux, à propos du Suaire de Turin ? J'avais parlé, dans mon ouvrage, de M. Cecil Toor et de ses intéressants travaux sur les ivoires à représentations chrétiennes. Gravement, un érudit de Boston remplaça ma référence par « le Concile de Tours ».

« Ces lignes étaient nécessaires pour montrer dans les inscriptions quelles erreurs pouvaient provenir du fait de copistes ignorants ou de charlatans et en même temps pour y signaler l'association possible des langues les plus diverses.

« Mais alors nous en arrivons à nous demander où les humbles, les méprisés, les ignorants du moyen âge, — ainsi sont en effet qualifiés généralement ces gens dont nous ignorons en réalité presque tout, — purent trouver les éléments nécessaires pour composer leurs inscriptions. Là encore, j'ai cherché longtemps et je crois avoir découvert quelques-unes des sources auxquelles ils pouvaient très facilement puiser et qui devaient ainsi fournir aux gens de science ordinaire une apparence de haute érudition.

« En première ligne, on peut mettre la *Virga aurea* du Frère Hepburne d'Écosse, qui, gravée au ^{xvii}^e siècle, est

la reproduction de soixante-douze alphabets connus et employés au moyen âge ; le ms. fr. 9152 de la Bibliothèque nationale, qui en contient plusieurs, nous montre bien qu'ils étaient alors d'usage courant. On y relève des inscriptions dans les langues les plus diverses, dont l'identification a été faite, sur ma demande, par les savants les plus spécialistes ; telle cette inscription en caractères gothiques, qui entoure une Annonciation, qu'on peut lire grâce à l'alphabet gothique qui voisine : *Anstaiaw Dlhafta* : ce sont les mots employés dans la *Salutation angélique* au iv^e siècle par Ulfilas, l'apôtre des Goths, et qui signifient *gratia plena*.

« Mais avec ces alphabets, il faut pouvoir composer des mots et alors savoir bien des langues. Grâce au petit dictionnaire de Calepin, que son auteur mit sur pied au xv^e siècle et qui n'est certainement que l'impression de manuscrits qui se trouvaient dans les grandes bibliothèques du moyen âge, nous avons le mot latin, suivi de sa traduction en neuf langues, et pour les noms orientaux, hébreux, arabes, syriaques, à côté des caractères, la prononciation figurée en italique. C'est assurément une des principales sources de la cryptographie linguistique conseillée par Roger Bacon.

« Il faut encore, parmi ces sources dont nous ignorons certainement un grand nombre, signaler le célèbre *Codex Cumanicus*, qui nous a été conservé par un manuscrit du xiv^e siècle de la Bibliothèque Saint-Marc de Venise. Il est sur trois colonnes : dans la première est le mot latin, dans les deux autres le mot persan et le mot cumaique, d'un usage courant, puisqu'il était destiné aux marchands qui se rendaient en Chine : on peut donc supposer que les mots de la forme la plus extraordinaire, qu'on y rencontre, étaient bien connus. L'exemplaire qui a été édité par le comte Geza Kuun, pour l'Académie de Hongrie en 1880, était celui de Pétrarque. On y rencontre des formules de salutation, des énigmes comme celles-ci : « *Tap, tap tamyzi tamadirgan tamizik Kolagaceb Kojedir-gan tamyzik, ol kobelek* », ce qui veut dire : « *Stillatim*

« *stillat, guttas effundens stillat, spumans guttansque stillat, i. e. Spuma.* »

« On comprendra que des magiciens aient pu puiser là, dans ces redondances, des formules pour les amulettes. C'est en quelque sorte du lanternoys de Rabelais¹, que les savants de nos jours n'ont pas jugé indigne de leur examen.

« Mais alors pour nous se présente actuellement une très grande difficulté ; l'identification n'est possible que si nous connaissons le mot latin. Autant il est facile de composer une phrase avec ces sources, autant il est difficile de l'expliquer, car, saurait-on même les dix ou douze langues qu'elles fournissent, les déformations telles que celles que nous avons signalées plus haut défendent, même aux spécialistes, d'en découvrir le sens.

« Il n'y a dès lors, la plupart du temps, qu'un moyen : chercher le mobile auquel a obéi l'auteur et ensuite tâtonner avec les sources indiquées plus haut. C'est ainsi d'ailleurs, alors que M. Schwab me déclarait d'abord ne trouver aucun sens à l'inscription hébraïque de la Vierge Bancel, du Louvre, que je lui ai affirmé que le groupe des deux premières lettres devait être des initiales et les trois autres une date : aussitôt il a lu I. P. 1490.

« C'est également ainsi que j'ai pu lire l'inscription de la Madeleine du retable de Van der Weyden : le premier mot ZIN, signifiant en flamand « son », plus loin le nom de Weyden étant le nom du peintre, j'ai pensé à la signature de Nicolas Froment, *Suum opus absolvit Nicolaus Fromenti*, du Musée de Florence, et j'ai alors trouvé dans le Calepin, non pas au mot *opus*, mais aux mots *ars* et *pictura*, les mots inscrits en caractères hébraïques sur le bonnet de la Madeleine, *Malachach Kalaak*, œuvre de peinture ; ce qui donne ainsi : « Son œuvre de peinture Weyden... » Je n'ai pu déchiffrer la suite.

« Ce sont là deux exemples qui me permettent d'en proposer aujourd'hui un troisième.

« Il y a quelques semaines, le colonel E. Kitson Clark, de l'armée britannique, au camp d'Harfleur, m'interro-

1. Pantagruel, ch. ix.

geait sur une formule amuletique, publiée dans le *Coucher Book* de l'abbaye de Kirkstall, au comté d'York¹. A la page 40 se trouve le remède *Contra morbum caducum*. A la suite des prescriptions religieuses et médicales, il est écrit que le malade doit porter au cou un phylactère avec l'inscription suivante :

+ **Dealbagneth + Debagneth + Degluthum.**

« Je me souvins aussitôt de l'inscription de l'anneau d'Ulger que j'avais signalée à l'Académie en 1898², qui portait :

THEBAL GVT GVTTHANI

« Les différences d'orthographe, les *n* à la place des *u*, n'étaient pas pour me préoccuper, car cette inscription se présente sous diverses formes, sur des anneaux à peu près identiques :

« Un anneau du Worcestershire donne :

Theba[l] guth Guthani;

un autre du Wiltshire porte :

Θηεαλ γυε Γυεθανι;

un autre de Glamorganshire :

Debal. gut. guttani;

un autre de Roehingham :

Guttu : gutta : madros, adros;

Thebal : adros : adros;

un autre à Rome :

AΩGVTGVT THEBAL GVTTANI.

1. Publié par la Thoresby Society, t. VIII, 1904, in-8°.

2. *Comptes-rendus*, p. 219.

enfin, l'anneau de Petrossa porte :

GVTANI OD HAILAG.

« A son sujet, M. Odobesco a fait observer que HAILAG étant l'équivalent d'*Heilig*, ils pouvaient être mis l'un pour l'autre comme *sacer* et *salvus*, et il concluait dès lors que c'était un vœu de bonne santé : *Salvum me fac*.

« M. Blanchet avait, quelques semaines plus tard, communiqué à la Société des Antiquaires l'inscription de la bague de Châteauroux en cherchant l'explication de la troisième partie de l'inscription :

+ *Dagagre guret guttam, Gaspar, Melchior, Baltazar.*

« Il en rapprochait une bague en or, trouvée près d'Amiens en 1763, publiée par Caylus, où il lisait le mot HOGOGRA, qu'il trouvait avec raison bien proche de *Dagagre*, et, comme il y lisait GVT GVTTA, il voyait une relation bien probable avec le *guret guttam* de l'anneau de Châteauroux.

« Tous ces talismans étaient ainsi, selon lui, destinés au soulagement des gouteux.

« Dans ma communication à l'Académie, j'avais parlé de l'anneau de saint Blaise, évêque de Sébaste, conservé dans le trésor de l'abbaye de Vigogne et qui, reproduit dans le *Hierogazophylacium Belgicum* d'Arnold Rayssius, porte l'inscription suivante à l'extérieur :

+ GHEBAL · GVT · GVTHENSIS · GVTHANI

et à l'intérieur :

+ NAI + GVBA · VBA · GOTA ·

« Les religieux en avaient demandé l'explication à un homme très savant, Josephus Barbatus Memphiticus, professeur de langues orientales, qui leur répondit qu'il fallait lire à l'extérieur : « *Adflictus in guth guthensis* » et à

l'intérieur : « *Gemens et veni goutha, quaeso saluum me fac.* » Il ajoutait que c'étaient des mots hébraïques.

« On ne peut s'empêcher de trouver qu'il y a bien des choses en peu de mots. Quoique *memphiticus*, c'est-à-dire cabaliste, Josephus Barbatius commentait certainement plutôt qu'il n'expliquait le texte qu'on lui soumettait. Mais de tous les côtés, on arrive à la même conclusion : c'est un vœu de bonne santé.

« Mais est-ce un talisman simplement pour la « bonne santé », ou pour la guérison d'une maladie déterminée ?

« Examinons soigneusement les textes recueillis. D'abord, dans presque tous nous rencontrons THEBAL, orthographié par exemple GHEBAL, DEBAL, *Dhbal* : c'est incontestablement le même mot.

« Vient ensuite GVT, orthographié *guth*, γυθ; puis GVTTHANI, orthographié *Guthani*, *Guttani*, *Gutani*. Dans l'anneau de Châteauroux, nous lisons *Guret guttam*, *Gaspar*, *Melchior*, *Balthasar*.

« Ici, nous ne pouvons avoir aucune hésitation; il y a le mot *guttam*, et les rois mages sont précisément invoqués contre la *gutta*, ainsi que nous l'apprennent ces vers :

*Gaspar fert Myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum,
Haec tria qui secum portabit nomina regum
Solvitur à morbo, Christi pietate, caduco.*

« Et la *gutta*, les livres de médecine nous apprennent que c'est aussi bien la goutte rhumatismale que l'épilepsie ou mal caduc. Comme, d'après ce que nous avons expliqué plus haut, il est possible de restituer *Guret* en *Curet*, nous aurons l'explication complète de l'inscription de l'anneau de Châteauroux : « Gaspard, Melchior, Balthasar guérissent la goutte. » Seul le premier mot *Dagagre* reste inexpliqué.

« M. Blanchet l'a fort ingénieusement rapproché de l'HOGOGRA, de l'anneau d'Amiens. Je crois qu'on peut, sans crainte d'erreur, voir d'abord dans l'H un Π, qu'un ciseleur ignorant aura ainsi gravé et alors dans ce

HOGOGRA, il y aurait une déformation de ΠΟΔΑΓΡΑ, absolument comme, dans une des amulettes cabalistiques publiées par M. Le Blant¹, ΠΑΝΤΟΕ est devenu ΝΑΝΤΟΕ, rendant la formule absolument incompréhensible. De telle sorte que, si nous cherchions dans l'antiquité l'origine de la formule, nous la pourrions trouver sur une autre pierre gravée publiée également par Le Blant² : Φύγε ποδάγρα, Περσεύς σε διώκει : fuis, goutte, Persée te poursuit, Persée se trouvant remplacé sur une amulette chrétienne par les trois Mages, Gaspar, Melchior, Balthasar, qui eux aussi chassent la goutte.

« L'explication de l'anneau de Châteauroux est ainsi complète.

« Mais si l'inscription est incontestablement de la série des amulettes contre la goutte, il est un mot gravé sur toutes les autres que nous n'avons pas rencontré là, THEBAL, dont nous avons montré les formes assez diverses. Elles s'expliquent très facilement dès qu'on signale l'équivalence du T, du Θ, du d du Nord. Quant à sa transformation en G, dans l'écriture majuscule anglo-saxonne, le T et le G sont si proches de forme, qu'il est très admissible qu'un graveur, un copiste les ait confondus.

« Si, se reportant au passage de Bacon et aux déformations des copistes, on revient à l'anneau de saint Blaise,

GHEBAL GVT GVTHENSIS GVTHAM
NAI GVBA VBA GOTA

il semble que la deuxième ligne peut assez facilement s'expliquer : NAI en grec, puis certainement GVBA c'est CVRA, VBA c'est VERBA, enfin GOTA. Ce qui donne alors : « Paroles, guérison certaine de la goutte. »

« Mais ces paroles, qui sont dans la ligne précédente, quelles sont-elles ?

« Prenons l'anneau d'Ulger :

THEBAL GVT GVTTHANI

1. 750 formules cabalistiques, Paris, Impr. nat., in-4°, p. 91.

2. Revue archéologique, 1883, p. 306.

et souvenons-nous que l'inscription de l'anneau de saint Blaise contenait, au dire de Josephus Barbatius, des mots hébreux. Si nous ouvrons Calepin au mot *Sanatio*, nous trouvons qu'en hébreu c'est *Thehalah* ; si on change l'*h* central en *b*, on aura tout de suite THEBALAH, assurément le THEBAL que nous retrouvons dans toutes ces amulettes. D'ailleurs, dans le *Coucher Book* nous avons DEALBA ; là c'est dans la seconde syllabe que l'*h* est transformé en *b*. GVT, c'est certainement « bonne ». Voilà donc deux mots identifiés : « Bonne guérison ». Il ne reste que Guttani.

« J'ai cru d'abord devoir l'expliquer par l'hébreu, *ghanan*, protéger, avec une redondance de Gut, suivi de *ni*, moi, ce qui aurait donné : « Guérison bonne, protège-moi. » Mais, quand j'ai vu, en comparant toutes ces formules, qu'il s'agissait toujours de la goutte, il m'a semblé qu'on pouvait présenter une solution beaucoup plus simple. Elle s'est trouvée d'ailleurs sous ma plume même, dans la façon dont j'avais écrit GVTTANI ; à l'apparence, NI se rejoignant, on lit GVTTAM. Ce qui donne alors l'explication toute naturelle, « Guéris bien la goutte », formule de trois mots en trois langues, hébreu, gothique, latin, ainsi que l'enseignait Bacon. »

M. M. Prinnet, membre résidant, expose les raisons qui l'ont amené à mettre en doute l'authenticité d'un sceau attribué à l'archevêque de Bourges Léger (1097-1120).

Le costume dont l'archevêque est vêtu diffère sensiblement de celui que portent les prélats français sur les sceaux de la même époque.

M. le comte Durrieu, membre résidant, lit une lettre de M. l'abbé H. Godet, associé correspondant national, qui signale la découverte près de Bordeaux, à Talende, d'une stèle funéraire grecque et d'un sarcophage.

La stèle semble être du second siècle av. J.-C.

M. l'abbé Godet croit que cette stèle prouve la présence d'une colonie grecque à Bordeaux.

MM. Héron de Villefosse et Martha estiment que cette stèle doit plutôt avoir été apportée d'Orient : les exemples en sont fréquents dans le voisinage de nos ports.

Séance du 6 Décembre.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président

M. É. Michon, membre résidant, dépose sur le bureau, au nom de la Commission des impressions, le 1^{er} fascicule du *Bulletin* de 1916.

Le président propose l'acquisition de deux exemplaires de la remarquable plaquette gravée par M. H. Nocq pour perpétuer le mémoire du savant archéologue J. Déchelette, associé correspondant national, mort au champ d'honneur.

Il adresse à M. Nocq, présent à la séance, ses remerciements et ses félicitations.

Il est procédé au renouvellement du bureau et des commissions pour l'année 1917.

Sont élus :

Président : M. C. Enlart.

1^{er} vice-président : M. H. Martin.

2^e vice-président : M. P. Monceaux.

Secrétaire : M. H. D'Allemagne.

Secrétaire-adjoint : M. M. Prinet.

Trésorier : M. É. Chénon.

Bibliothécaire-archiviste : M. G. Espinas.

Membres de la Commission des impressions : MM. Héron de Villefosse, H. Omont, M. Prou, É. Michon, Ph. Lauer.

Membres de la Commission des *Mettensia* : MM. R. Cagnat, M. Collignon, H. Omont, A. Blanchet.

Membres de la Commission des fonds : MM. A. Blanchet, P. Girard, E. Lefèvre-Pontalis.

Sur le rapport de M. E. Babelon. M. J. Gruaz, présenté par MM. Schlumberger et le comte Durrieu, est élu associé correspondant étranger.

Sur le rapport de M. M. Prinet, M. P. Beaufiles, présenté par MM. le comte Durrieu et Ravaisson-Mollien, est élu associé correspondant national.

M. M. Roy, membre résidant, fait connaître quelques documents nouveaux sur les circonstances singulières qui accompagnèrent la mort du Rosso, le grand artiste italien venu en France à la demande de François 1^{er} et dont le talent si original contribua à la fondation de l'école dite de Fontainebleau.

A l'aide des Mémoires de la Sainte-Chapelle et des Registres capitulaires de Notre-Dame, conservés aux Archives nationales, il est possible de fixer pour la première fois la date exacte (14 novembre 1540) de la mort du Rosso, qui succomba à Paris dans la maison occupée par lui dans l'enclos du Palais en qualité de chanoine. Son service funèbre eut lieu à Notre-Dame, au chapitre de qui il fit un legs de 400 livres tournois pour la célébration de son anniversaire.

En outre, commentant l'opinion de Vasari qui attribue sa fin à un suicide, M. Roy, en s'appuyant sur les documents des Archives nationales et sur plusieurs actes retrouvés parmi les minutes d'un notaire parisien, incline plutôt à penser que la mort du Rosso fut naturelle.

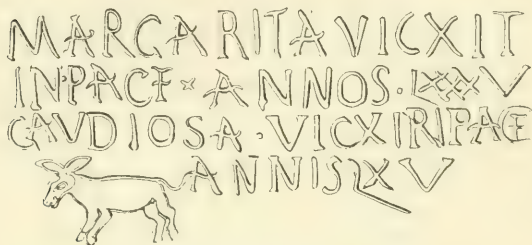
M. Héron de Villefosse, membre honoraire, dépose sur le bureau l'estampage d'une inscription découverte à Carthage par le R. P. Delattre, associé correspondant national, dans les fouilles de la grande basilique située près du couvent de Sainte-Monique dont il a été question à la précédente séance. Cet estampage est accompagné d'une courte description.

« Dalle de *saouân*, revers brut, épaisse de 0^m08, haute de 0^m33, longue de 0^m63, trouvée contre le pilier nord, voisin de l'énorme contrefort du chevet de la basilique.

« Hauteur des lettres, 0^m065 à la première ligne et 0^m045 à la dernière.

« A la troisième ligne, après VICXI, R et I, qui se touchent presque, sont le fait d'une erreur de gravure pour TIN.

« L'inscription, ajoute M. Héron de Villefosse, est évidemment chrétienne, ainsi que le montre la formule *in pace*. Elle ne donnerait lieu à aucune observation sans la présence, au début de la quatrième ligne, d'un dessin au



*Inscription découverte à Carthage
dans la grande basilique près du couvent de Sainte-Monique.*

trait, celui d'un âne, galopant vers la gauche. L'animal agite sa queue et remue ses longues oreilles, dans l'attitude d'un âne échappé et délivré de ses liens.

« On a rencontré de temps en temps des représentations de chevaux sur les épitaphes chrétiennes de l'Italie et de la Gaule; plusieurs sont accompagnées d'une palme, ce qui permet d'y voir des chevaux de course vainqueurs et d'établir ainsi une relation entre le coursier victorieux qui obtient le prix de ses efforts et le chrétien qui reçoit la récompense promise aux justes après une vie d'épreuves et de luttes. La présence d'un âne est peut-être moins facile à expliquer. Cependant il ne faut pas oublier que l'âne apparaît dans plusieurs circonstances de la vie du Christ : il est présent dans l'étable au moment de sa naissance; la fuite en Égypte s'effectue avec son secours; il

sert de monture au Christ pour l'entrée à Jérusalem. De plus, les ennemis du Christ l'affublaient d'une tête d'âne dans les représentations caricaturales qu'ils faisaient de sa personne. Ces divers souvenirs suffiraient à motiver la présence de cet animal sur une inscription chrétienne et à comprendre le sens que les chrétiens attachaient à cette image. Le fait même d'avoir été mêlé à plusieurs événements de la vie du Sauveur et d'avoir été choisi par les païens, pour rendre leurs sarcasmes plus sanglants et leurs injures plus saisissantes, a pu déterminer les fidèles à témoigner au modeste animal des sentiments d'une tout autre nature et les amener à se faire gloire de parer de l'image d'un âne leurs marbres funéraires.

« Ce n'est pas la première fois que la représentation d'un âne se rencontre sur une tombe chrétienne. Tout récemment, en 1916, dans les fouilles de la *via Ostiense* on a trouvé, parallèlement à la voie, un petit monument à abside qui abritait le sarcophage d'une fillette de trois ans appelée Optata. L'épithaphe se termine par la formule IN PACE et les figures qui ornent la face attestent le christianisme de la défunte : elles offrent une jeune orante entre deux Génies ailés ; à chaque extrémité est répétée la figure du Bon Pasteur ; aux pieds de celui de droite, on voit un petit âne, *un asinello*, avec un chien¹.

« On a souvent représenté sur les marbres chrétiens des animaux dont le nom offrait avec celui du défunt des rapports phonétiques. Le chanoine Martigny cite le nom *Onager* accompagné de l'image d'un âne² ; on rencontre dans certaines épithaphes chrétiennes les noms *Asella*, *Asellus*, *Asellius*, *Asellianus*, *Asinia*, etc.³, mais les épithaphes de Carthage et de Rome, dont il vient d'être question, portent des noms qui ne peuvent donner lieu à aucun rapprochement de cette nature. La première concerne

1. *Notizie degli scavi*, 1916, p. 126-127, fig. 5.

2. *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, nouvelle édition, p. 44, au mot *animaux*.

3. *Ibid.*, p. 510, au mot *noms*.

deux femmes âgées, *Margarita* et *Gaudiosa*, la seconde une enfant en bas âge, *Optata*. »

M. C. Enlart, membre résidant, soumet à la Société des photographies de la cathédrale de Funchal à Madère, église portugaise qui, comme les églises de Santarem et de Porto, dérive d'un prototype du midi de la France.

Séance du 13 Décembre.

Présidence de M. C. ENLART, vice-président.

Ouvrages offerts :

AUBERT (F.). *Les sources de la procédure au Parlement au XIV^e siècle*. Paris, 1916, in-8°.

TOUTAIN (J.). *L'idée religieuse de la Rédemption et l'un de ses principaux rites dans l'antiquité grecque et romaine*. Paris, 1916, in-8°.

VASSEL (E.). *Études puniques. III. Encore l'inscription de Bir-Tlelsa*. Tunis, 1915, in-8°.

— *Études puniques. IV. Treize ex-voto*. Tunis, 1916, in-8°.

— *Études puniques. V. Sur la bilingue d'Althiburos. VI. Un passage de la dédicace de Bir-Tlelsa*. Tunis, 1916, in-8°.

— *Études puniques. VII. Quatrième note sur la néopunique de Bir-Tlelsa*. Tunis, 1916, in-8°.

— *Le Juif tunisien*. Paris, 1907, in-8°.

— *Le Panthéon d'Annibal*. Tunis, 1912, in-8°.

WARD (J.) et KEITH (A.). *National museum of Wales. The Saint Nicholas chambered tumulus, Clamorgan*. S. l., 1916, in-12.

M. H. Martin, trésorier, donne lecture de son rapport sur la situation financière de la Société :

« Mes chers confrères,

« En 1915, je n'avais pu vous exposer la situation financière de notre Société pour l'exercice 1914 qu'à la séance

du 28 juillet. Cette année, les mêmes causes, aggravées, ont retardé bien davantage encore le moment où il m'a été possible de clore définitivement notre budget. Mais du moins ce budget, si tardivement établi, se présente-t-il dans des conditions tout à fait satisfaisantes et je puis ajouter inespérées.

« Voici, pour 1915, l'état des recettes et des dépenses :

Recettes :

« Rente 3 %/o legs Prost	2890 fr. »»	
« Rente 3 %/o	1225	»»
« Vingt-quatre obligations Paris-Lyon-Méditerranée.	345	60
« Cotisations des membres résidants	1705	»»
« Cotisations des associés correspondants	4144	»»
« Diplômes (3)	75	»»
« Subvention du ministère.	400	»»
« Intérêts de la somme déposée à la Caisse d'épargne	290	78
« Intérêts des Bons de la Défense nationale	200	»»
« Vente de publications de la Société	338	»»
Total.	11613 fr. 38	

Dépenses :

« Frais d'impression (<i>Mémoires</i> , tome LXXIV); expédition et tirage à part	2171 fr. 40	
« Frais d'impression (<i>Bulletin</i> 1914, t. LXXV); frais d'expédition.	2406	05
« Factures Richer, Gillet, Evrard	191	40
« Factures de fournitures diverses, menues dépenses, frais de bureau, correspondance, fournitures pour la bibliothèque, impressions diverses.	88	15
« Dépenses diverses de la Commission de publication et de l'archiviste-bibliothécaire	75	»»

<i>Report.</i>	4932 fr. »»
« Frais de recouvrement des cotisations.	100 25
« Gratifications annuelles	67 »»
« Agence Morand	800 »»
« Agents de la Société	550 »»
Total.	<u>6449 fr. 25</u>

« L'excédent des recettes sur les dépenses a donc été de 5164 fr. 13. En 1914, l'encaisse de la Société était de 13280 fr. 28, dont 8812 fr. 22 à la Caisse d'épargne et 4468 fr. 06 chez le trésorier. Notre dépôt à la Caisse d'épargne a été, au cours de l'exercice 1915, augmenté d'une somme de 790 fr. 78. Mais, d'autre part, à la date du 13 décembre 1915, la Société a acquis un titre de rente 5 % de 100 fr. au prix de 1745 fr., dont 198 fr. ont été pris sur l'encaisse-espèces de la Société et 1547 fr. sur la somme déposée à la Caisse d'épargne.

« Par suite de ces diverses opérations, nos revenus réguliers ont été, en 1915, accrus de 100 fr., et notre encaisse se trouve ainsi répartie pour la fin de l'exercice 1915 :

« A la Caisse d'épargne	8056 fr. »»
« Chez le trésorier	8643 41
Total.	<u>16699 fr. 41</u>

« La somme demeurée entre les mains du trésorier se décompose de la façon suivante :

« Bons de la Défense nationale	8000 fr. »»
« Espèces	643 fr. 41
Total.	<u>8643 fr. 41</u>

« Je viens de vous indiquer que l'excédent des recettes sur les dépenses a été, pour 1915, de 5164 fr. 13. C'est là un chiffre qui n'avait jamais encore été atteint : la moyenne peut être évaluée à 2200 ou 2300 francs. Notre Société paraît donc, durant la seconde année de cette terrible guerre, avoir joui d'un état de prospérité qu'elle

n'avait jamais connu en temps normal. Certes, sa situation financière est bonne; mais, pour expliquer cet excédent de recettes inaccoutumé, il convient de remarquer : que les frais d'impression du *Bulletin* ont été inférieurs de près d'un tiers à ceux de l'année précédente, que les illustrations de nos publications ont été moins abondantes et qu'enfin nous n'avons publié aucun fascicule des *Mettensia*, une partie des arrérages du legs Prost ayant été en 1914 employée en secours aux blessés militaires. Il faut aussi noter que, si les dépenses ont été réduites, les recettes, de leur côté, se sont trouvées exceptionnellement grossies du fait même de la guerre. En 1914, beaucoup de nos correspondants n'avaient pu acquitter leur cotisation. L'appel discret qui leur a été adressé en 1915 a été entendu, et leur fidélité à notre Société nous a valu de pouvoir inscrire au chapitre des cotisations de nos associés correspondants une somme de 4144 fr., somme supérieure à la normale.

« Il y a donc, comme vous le voyez, plusieurs causes occasionnelles à cette situation si favorable de nos finances; mais nous devons néanmoins nous féliciter grandement de voir notre Société traverser dans de telles conditions la crise formidable dont nous souffrons.

« Pour me conformer à l'usage établi par mes prédécesseurs, j'indiquerai en terminant : d'une part, le montant de notre encaisse au jour de mon entrée en fonctions et au moment de mon remplacement après dix années d'exercice; d'autre part, quels ont été, pendant cette période, les accroissements de nos revenus réguliers. Notre encaisse, au 1^{er} janvier 1906, était de 8332 fr. 35; en 1915, cette encaisse s'est trouvée portée à 16699 fr. 41, soit un accroissement de 8367 fr. 06. Pendant ce même laps de temps, nos revenus réguliers se sont augmentés de 600 fr. (500 fr. en rente française 3 % et 100 fr. en rente française 5 %).

« Si l'on considère qu'à aucun moment, exception faite, bien entendu, pour les années de guerre, qu'à aucun moment nos publications n'ont été plus nombreuses, ni

plus abondamment illustrées, je crois qu'on peut dire que rien ne saurait mieux que ces chiffres attester la vitalité de notre Compagnie.

« Enfin, mes chers confrères, vous me permettrez, en quittant le poste de trésorier auquel vous m'aviez appelé le 1^{er} janvier 1906, de vous remercier cordialement de cette marque de confiance que votre bienveillante amitié m'a renouvelée pendant un long espace de dix années. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait la communication suivante :

« En publiant pour la première fois l'aigle en marbre blanc de lord Wemyss, découvert à Rome en 1742, dans le jardin des Boccapadugli, près des Thermes de Caracalla, et en faisant connaître l'histoire de cette magnifique sculpture, M. Salomon Reinach a également attiré l'attention sur le cippe funéraire qui lui sert de piédestal¹. Mais l'inscription de ce cippe, entourée d'un encadrement de moulures au-dessous duquel se développe une belle décoration sculptée, a été donnée dans son mémoire avec quelques petites inexactitudes. Je ne possède pas les images des faces latérales du cippe, toutefois je puis mettre sous les yeux de mes confrères une excellente photographie de la face principale, aimablement communiquée par M. A. Brémont, amateur distingué d'origine française, domicilié à Montréal (Canada), qui l'a prise lui-même récemment au château de Gosford où l'original est conservé.

« Deux superbes têtes de Jupiter Ammon à la barbe bouclée ornent les angles supérieurs. Aux cornes du dieu sont attachées d'élégantes bandelettes qui supportent les extrémités d'une luxuriante guirlande où s'entremêlent des fleurs, du feuillage et des fruits. Entre l'encadrement et la

1. S. Reinach, *Aigle en marbre blanc de la collection de lord Wemyss, à Gosford (Longniddry)*, dans les *Monuments Piot*, t. III (1896), p. 39-50, pl. IV. Une note de notre confrère M. E. Michon, *Bulletin* de 1908, p. 244-247, a fourni depuis de nouveaux détails sur l'histoire de l'aigle de lord Wemyss.

guirlande apparaît une tête de Méduse : deux cygnes, les pattes posées sur le collier de serpents qui entoure ce masque sévère, renversent leurs cous flexibles sur son front et entourent sa tête de leurs ailes entr'ouvertes. Les angles inférieurs sont occupés par des aigles, posés sur de petits promontoires rocheux, les ailes ouvertes, le bec tourné vers la tête de Méduse. En bas, le groupe placé entre les aigles représente un chien terrier terrassant un coq ; ses deux pattes de devant, appuyées sur le dos du volatile, l'empêchent de se relever ; entre ses dents aiguës il tient fortement l'aile droite et s'apprête à la broyer.

« L'inscription doit être ainsi reproduite :

DIIS · MANIBVS
M · LVCCEI · M · ET · D · L
MARTIALIS
VIXIT · ANNIS · XVIII
M · LVCCEIVS · M · L · OPTATVS
ET · LVCCEIA · M · L · HEBENE
FILIO · PIO
ET · SIBI · FECERVNT

« Les éditeurs du *Corpus* latin l'ont publiée d'après une ancienne copie du P. Scammacca, copie assez inexacte, qu'ils ont accompagnée de cette mention : *nunc perit aut latet*¹. M. Salomon Reinach, à l'aide de la photographie qu'il tenait de lord Wemyss, n'a pas eu de peine à montrer que le monument existait encore et il a indiqué l'endroit où on pouvait le retrouver. Après avoir exactement rétabli la division des lignes, il a pu améliorer le texte aux lignes 1, 3 et 4, mais, sans doute à cause de l'insuffisance de la photographie qui lui avait été envoyée, il a laissé subsister quelques incorrections. A la ligne 5, le mot OPTATVS est parfaitement lisible ; la transcription de Scammacca est fautive. A la ligne 7, le mot PIO a été omis.

1. *Corp. inser. lat.*, VI, 21540. Ce cippe était sorti de Rome, destiné au musée des Bénédictins à Catane.

Toutes les lettres indiquées comme disparues et reproduites dans son texte en caractères italiques sont reconnaissables ; quelques-unes sont plus hautes que les autres.

« La copie de M. Salomon Reinach ayant été reproduite par M. Huelsen dans son grand supplément aux inscriptions de la ville de Rome¹, il m'a paru nécessaire de publier encore une fois ce petit texte. On peut contrôler ma lecture sur la photographie très nette, exécutée par M. Brémont, qui n'a pas eu la mauvaise fortune de passer entre les mains d'un héliographeur et, par suite, n'a subi aucune retouche. Je crois qu'il n'y aura plus maintenant à revenir sur cette épitaphe.

« M. Luceius Martialis s'était éteint à l'âge de dix-huit ans ; sa sœur, Luceia Posilla, mourut à cinq ans et trois mois ainsi que nous l'apprend un autre cippe de marbre, d'origine romaine comme le précédent et transporté également en Angleterre, au château de Margam, Glamorganshire, où il a été décrit par Michaëlis en 1873². »

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, sur des plombs antiques récemment trouvés à Carthage :

« 1. — *Face* : Deux têtes couronnées du diadème impérial.

« *Revers* :

+

■ ■ ■ ANN 8

■ ■ ■ OM EP

■ ■ ■ IAP

■ ■ ■ ■ ■

+ [Ιω] ἀννου

[κ]ομ(μ)ερ[κ]ταρ[ί]ου

« 2. — *Face* : Aigle aux ailes éployées et relevées en

1. *Corp. inscr. lat.*, VI, 34139.

2. *Ibid.*, 21549.

demi-cercle. Entre les deux ailes, au-dessus de l'aigle, il y avait peut-être un monogramme cruciforme.

« *Revers* :

8
P
Γ+E
Ω

Γεωργίου

« 3. — Moitié de bulle. Hauteur 0^m022; largeur 0^m013.

« *Face* : Personnage impérial debout, la tête couronnée du diadème surmonté de la croix. Les personnages devaient être au nombre de trois ou quatre.

« *Revers* :

■■■■
IVC■■■
MЄR ■■
RIV■■■

..... *iu(s)*
c[om]mer[cia]riu(s)

Séance du 20 Décembre.

Présidence de M. C. ENLART, vice-président,
puis de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

- GERMAIN DE MAIDY (Léon). *La couronne du duc Léopold*. [Nancy, 1916], in-8°.
- *Essai de restitution de quelques inscriptions vérifiées*. [Nancy, 1916], in-8°.
- *Le monument funéraire de François Jacquet, curé de Veel, † 1597*. [Bar-le-Duc], s. d., in-8°.
- *Prétendues dates du moyen âge en chiffres arabes sur des monuments de la Lorraine*. [Nancy, 1916], in-8°.
- *Sur les « Petits chevaux » de Lorraine*. [Nancy, 1916], in-8°.
- *Un vitrail de la collection Douglas vers 1525 symbolisant l'Immaculée Conception*. [Nancy, 1916], in-8°.

M. M. Roy, membre résidant, donne lecture d'un mémoire sur le château de la Grotte à Meudon, élevé sur l'ordre du jeune cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, après 1552, et qui a été célébré par les contemporains, en particulier par Ronsard, comme une merveille.

« Le château de la Grotte était jusqu'ici attribué à Philibert de l'Orme.

« Je pense qu'il doit être rendu au Primatice, m'appuyant sur le témoignage de Vasari et sur ce fait que le Primatice, qui avait déjà travaillé pour les Guise, vint en 1553 s'établir à Meudon, où il possédait deux maisons.

« Le dauphin fils de Louis XIV fit disparaître le château de la Grotte, qui n'est connu aujourd'hui que par quelques gravures. Quant aux deux maisons du Primatice, elles disparurent aussi au xvii^e siècle. »

M. M. Prou, membre résidant, lit une note de M. L. Germain de Maily, associé correspondant national, sur la voile de navire qui figure dans le blason de plusieurs familles du Barrois.

Les familles porteuses de ces armoiries ont été anoblies par le roi René et c'est sans doute lui qui leur a donné la voile de navire qui était un de ses emblèmes.

Séance du 27 Décembre.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président.

Ouvrages offerts :

HÉRON DE VILLEFOSSE (A.). *Joseph Déchelette, 1862-1914.* Dijon, 1915, in-4^o.

— *Le griffon de l'Henchir-bou-Gornine (Tunisie).* Paris, 1915, in-8^o, pl.

— *Le mont Ardou. Rapport sur une communication de M. Vendeuvre.* Paris, 1915, in-8^o.

— *Peson de fuseau avec inscriptions latines.* Paris, 1915, in-8^o.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, attire l'atten-

tion sur une statue antique, exposée au Musée des arts décoratifs. Elle a été donnée à cet établissement par M. Charles Pillet, ancien commissaire-priseur.

« La statue en question, dont il reste le torse avec une partie des jambes, appartient à la série des statues d'empereurs cuirassés. La plus belle et la plus importante de ces statues est le célèbre Auguste de Prima Porta conservé au Vatican. Il y a peu de temps, les fouilles de Vaison et celles de Cherchel ont fourni deux nouveaux exemplaires ; celui de Cherchel est particulièrement remarquable.

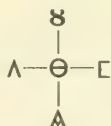
« Le torse du Musée des arts décoratifs était surmonté d'une tête mobile, comme le fait voir la cavité de la partie supérieure. Sur la cuirasse sont figurées en relief une tête de Méduse et deux Néréides montées sur des chevaux marins, qui déploient au-dessus de leurs têtes des voiles d'étoffe légère dans lesquels s'engouffre le vent. Deux dauphins, nageant au-dessous, indiquent la mer. »

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, sur des plombs chrétiens récemment découverts à Carthage :

« 1. — Bulle de 0^m024 de diamètre.

« *Face* : Buste de la Sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus de face sur sa poitrine. L'Enfant Jésus paraît avoir les mains levées.

« *Revers* :



« Le Θ a la forme de losange. Λ n'est pas complet. Ce pourrait être un M. Je crois cependant que c'est bien un Λ .

« 2. — Bulle. 0^m023 de diamètre.

« *Face* : Deux bustes à tête diadémée ; au-dessus, entre les deux têtes, une croix.

« *Revers* :

·+·	
MARINV	+ <i>Marinu[s]</i>
PRÆFCTV (sic)	<i>pre{f(e)}ctu[s]</i>
T COMER	<i>et com(m)er[ci]a[rius]</i>
A	

« 3. — Bulle. 0^m025 de diamètre.

« *Face* : Aigle aux ailes éployées. Au-dessus, une croix.

« *Revers* :

8	
Π—Φ—Π	Φιλιππου
Λ	

« 4. — Bulle. Diamètre : 0^m026. Poids : 12 gr.

« *Face* : Buste de la Sainte Vierge, la tête nimbée, entre deux petites croix.

« *Revers* :

	8	
	T	
	K	
N—	Φ	—M
	P	
	Ω	
	Λ	

« 5. — Bulle à bord droit. Diamètre : 0^m025.

« *Face* : Buste de la Vierge en orante.

« *Revers* :

	P	
Γ+	C	
	M	

« Cette bulle est traversée d'une face à l'autre par trois

trous sur une même ligne correspondant à la barre horizontale du monogramme.

« 6. — Moitié de bulle très fine. Hauteur : 0^m023 ; largeur : 0^m012.

« *Face* :



« *Revers* :



M. J.-J. Marquet de Vasselot, membre résidant, présente un objet de bronze qui vient d'entrer au Louvre.

« Il s'agit d'un monstre ailé qui a servi qu'aquamanile.

« Beaucoup de ces objets sont des faux fabriqués en Allemagne ; mais celui-là, qui provient de la collection Chabrière-Arlès, est parfaitement authentique.

« On attribue généralement ces sortes d'aquamaniles aux ateliers de Dinant, mais l'affirmation est sans preuve ; d'autre part, quoique le Danemark en ait conservé un très grand nombre, ce n'est probablement pas leur lieu d'origine. L'aquamanile du Louvre doit remonter à la fin du XII^e siècle ou au commencement du XIII^e. »

LISTE DES PÉRIODIQUES

REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

EN 1916¹.

FRANCE.

ALPES (HAUTES-). — *Société d'études des Hautes-Alpes. Bulletin*, 33^e année, 4^e série, n^o 11-12, 1914 ; 34^e-35^e années, n^{os} 13-16, 1915-1916. Gap, 1916.

AUBE. — *Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. Mémoires*, t. LXXIX, 1915. Troyes.

AVEYRON. — *Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. Procès-verbaux des séances*. Du 29 février 1912 au 18 décembre 1913, 1913 ; années 1914-1915, 1915. *Mémoires*, t. XVIII, 1912-1916, 1916. Rodez.

CALVADOS. — *Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. Mémoires*, 1915. Caen.

Société des Antiquaires de Normandie. Bulletin. T. XXX, 1915. Caen.

CANTAL. — *Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne. Revue de la Haute-Auvergne*, 17^e année, 1915, n^{os} 3-4. Aurillac.

CHARENTE. — *Société historique et archéologique de la Charente. Bulletin et Mémoires*, 1913, 1915, 8^e série, t. IV et VI. Angoulême, 1914, 1916.

1. Le format des publications n'est indiqué que s'il est différent de l'in-8°.

CHARENTE-INFÉRIEURE. — *Société des archives historiques. Revue de Saintonge et d'Aunis*, t. XXXVI, Saintes, 1916.

CHER. — *Société historique, littéraire et scientifique du Cher. Mémoires*, 1915-1916, 4^e série, t. XXIX. Bourges-Paris.

CORRÈZE. — *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. Bulletin*, t. XXXVII, XXXVIII. Brive, 1915, 1916.

CÔTE-D'OR. — *Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune. Mémoires*, 1913. Beaune, 1914.

Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or. Mémoires, t. XVI, n^o 4, 1912-1913 ; t. XVII, n^o 1, 1913-1914. Dijon, in-4^o.

DEUX-SÈVRES. — *Société historique et scientifique des Deux-Sèvres. Mémoires*, 11^e année, 1915. Niort.

DORDOGNE. — *Société historique et archéologique du Périgord. Bulletin*, t. XLII, n^o 6, 1915 ; t. XLIII, 1916. Périgueux.

DRÔME. — *Société d'archéologie et de statistique de la Drôme. Bulletin*, 1916, n^{os} 195-197. Valence.

EURE. — *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure. Table des matières contenues dans les trente-six volumes du Recueil des travaux de la Société, parus de 1861 à 1912*, par E. Guillaume. Évreux, 1915.

GARD. — *Académie de Nîmes. Mémoires*, 7^e série, t. XXXVI, 1913. Nîmes.

GARONNE (HAUTE-). — *Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse*, 2^e série, t. XVIII. G. Péliissier. *Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne (1797-1820)*, 3^e série. *Lettres à Al. Cerretani (1803-1820)*. Toulouse-Paris, 1915.

HÉRAULT. — *Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers*, t. XLIII, n° 2. Béziers, 1914-1915.

Académie des sciences et lettres de Montpellier. Bulletin mensuel, 1916. Montpellier.

Société archéologique de Montpellier. Mémoires, 2^e série, t. V. Montpellier, 1914.

INDRE-ET-LOIRE. — *Société archéologique de Touraine. Bulletin trimestriel*, t. XX, 1915. Tours, 1915-1916.

ISÈRE. — *Académie delphinale. Bulletin*, 5^e série, t. VII, VIII. Grenoble, 1914, 1915.

JURA. — *Société d'émulation du Jura. Mémoires*, 9^e série, t. III, IV, 1914, 1915. Lons-le-Saunier.

LANDES. — *Société de Borda. Bulletin trimestriel*, t. XXXIX, n°s 2-3, 4, 1915; t. XL, n° 1-2, 1916. Dax.

LOIRE-INFÉRIEURE. — *Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. Bulletin*, t. LV, n° 2, 1913; t. LVI, 1914. Nantes.

LOIRET. — *Société archéologique et historique de l'Orléanais. Bulletin*, t. XVII, n°s 208-209, 1915. Orléans-Paris, 1915-1916.

MAINE-ET-LOIRE. — *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers. Mémoires*, 5^e série, t. XVIII, 1915. Angers.

MARNE (HAUTE-). — *Société historique et archéologique de Langres. Bulletin*, t. VII, n°s 95, 96, 1916. — *Mémoires*, t. V, n° 4, 1916, in-4°. Langres.

MEURTHE-ET-MOSELLE. — *Académie Stanislas. Mémoires*, t. CLXIV, CLXV, CLXVI, 1913-1914, 1914-1915, 1915-1916. Nancy, 1914, 1916 A et B.

NIÈVRE. — *Société nivernaise des lettres, sciences et arts. Bulletin*, t. XXV, n° 3. — R. de Lespinasse, *Cartulaire de Saint-Cyr de Nevers* (annexe au t. XXV du *Bulletin*). Nevers-Paris, 1916.

SAÔNE-ET-LOIRE. — *Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône. Mémoires*, t. XIV. Chalon-sur-Saône, 1914.

Académie de Mâcon. Annales, 3^e série, t. XVIII. Mâcon, 1913.

SAVOIE (HAUTE-). — *Société florimontaine d'Annecy. Revue savoisiennne*, t. LVI, n^o 4, 1915; t. LVII, 1916. Annecy.

SEINE. — *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année* 1915, juillet-décembre; 1916, janvier-août. Paris.

Association pour l'encouragement des études grecques. Revue des études grecques, t. XXVIII, n^{os} 128-130, juillet-décembre 1915; t. XXIX, n^{os} 131-132, janvier-juin, 1916. Paris.

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques, publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée... par R. de Lasteyrie et A. Vidier. 1909-1910. Paris, 1914, in-4^o.

Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. Archives de la guerre, t. II, par L. Tuetey. Paris, 1915.

La Cité. Bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IV^e arrondissement de Paris. 14^e année, n^{os} 53-56, 1915; 15^e année, n^{os} 57-59, janvier-juillet 1916. Paris.

Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin archéologique, 1914, n^o 3; 1915-1916, n^o 1. Paris, 1915-1916.

Documents inédits de l'histoire de France. Espérandieu (E.). Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine. T. VI. Belgique, 2^e partie. Paris, 1915, in-4^o. — Wickersheimer Dr E. *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris (1395-1516).* Paris, 1915, in-4^o, pl.

École française d'Athènes. Bulletin de correspondance hellénique, t. XXXVIII, n° 7-12, juillet-décembre 1914; t. XXXIX, n° 1-6, janvier-juin 1915. Paris, 1915.

Journal des Savants, 1915, n°s 10-12, octobre-décembre; 1916. Paris, in-4°.

Pro Alesia. Nouv. série, n°s 4-6, mai-novembre 1915. Paris.

Société d'anthropologie de Paris. Bulletins et mémoires, 1914, n° 5-6; 1915, n°s 1-2. Paris.

Société de l'histoire de France. Annuaire-Bulletin, t. LII, 1915. — *Mémoires de Saint-Hilaire*, publiés par L. Lecestre, t. V (1707-1710), 1914. — *Rapports et notices sur l'édition des Mémoires du cardinal de Richelieu*, fasc. V, 1914. — *Campagnes de Jacques de Mercoyrol de Beaulieu, capitaine au régiment de Picardie (1743-1763)*, publiés par le marquis de Vogüé et A. Le Sourd, 1915. — *Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris*, publié par A. Tuetey et H. Lacaille, t. III (1431-1436), 1915. — *Chronique des règnes de Jean II et de Charles V*, publié par R. Delachenal, t. II (1364-1380), 1916. — *Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et François Sforza*, publiées par B. de Mandrot, t. I (1461-1463), 1916. — *Lettres du duc de Bourgogne au roi d'Espagne Philippe V et à la reine*, publiées par Mgr A. Baudrillart et L. Lecestre, t. II (1709-1712), 1916. — *Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne*, publiés par P. Bonnefon, t. I, 1916. Paris.

Ville de Paris, 1915. Commission du Vieux-Paris. Séance du 20 novembre 1915. *Annexe* : Lambeau (L.). *La place Royale. Nouvelle contribution à son histoire*. In-4°.

SEINE-ET-MARNE. — *Société littéraire et historique de la Brie. Bulletin*, t. VIII. Meaux, 1916.

Société historique et archéologique de l'arrondissement

de Pontoise et du Vexin. Bulletin trimestriel, n^{os} 20-22, 24, 1916. — *Mémoires*, t. XXXIII, 1915. *Répertoire des promotions ecclésiastiques dans le Vexin et le doyenné de Bray (1600-1719)*, publié par J. Depoin, 1916. Pontoise.

Société des sciences morales de Seine-et-Oise. Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise. Année 1914. Versailles.

SEINE-INFÉRIEURE. — *Société havraise d'études diverses. Recueil des publications*, 80^e année, 1913; 81^e année, 1914. Le Havre.

SOMME. — *Société des Antiquaires de Picardie. Bulletin*, 1915, n^{os} 3-4; 1916, n^{os} 1-2. Amiens, 1916. — *Mémoires. Documents inédits concernant la province. T. XIX. Amiens-Paris*, 1914. — *Mémoires*, 4^e série, t. VII. Amiens-Paris, 1914. — *La Picardie historique et monumentale. T. V*, n^o 3. Amiens-Paris, 1914, in-4^o, pl.

TARN-ET-GARONNE. — *Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Bulletin. T. XLV*, 1915. Montauban, 1916.

VAR. — *Académie du Var. Bulletin*, 82^e-83^e années, 1914-1915. Toulon, 1915.

VAUCLUSE. — *Académie de Vaucluse. Mémoires*, 2^e série, t. XV, 1915, n^{os} 3-4; t. XVI, 1916. Avignon.

VIENNE. — *Société des Antiquaires de l'Ouest. Bulletin*, 3^e série, t. III, n^o 12, 1915, 1^{er} trimestre. Poitiers, 1916. T. IV, n^o 1, 1916, 1^{er} trimestre.

VIENNE (HAUTE-). — *Société archéologique et historique du Limousin. Bulletin. T. LXIV. — Tables générales des tomes LI à LXIII*, par P. Ducourtieux. Limoges, 1915.

VOSGES. — *Société philomatique vosgienne*, 38^e année, 1912-1913; 39^e année, 1913-1914. Saint-Dié, 1914.

YONNE. — *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Bulletin. Année 1915*, 1^{er} semestre, t. LXIX. Auxerre, 1916.

ALGÉRIE. — *Société de géographie et d'archéologie d'Oran. Bulletin*. T. XXXV, n° 143; 1915, n°s 3-4. T. XXXV, n°s 144-145; 1916, n°s 1-2. Oran.

TUNISIE. — *Institut de Carthage. Revue tunisienne*, 23^e année; n°s 115-119, mars-novembre 1916. Tunis.

DANEMARK.

COPENHAGUE. — *Aarboeger for nordisk oldkyndighed og historie, udgivne af det kongelige nordiske oldskriftselskab*, 1914, 3 Raekke, 4 Bind.

ESPAGNE.

MADRID. — *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. LXVIII, n°s 2, 3, 5, 6; t. LXIX, n°s 1-6, 1916.

Boletin de la Sociedad española de excursiones, t. XXIV, n°s 1, 3, 1916.

Revista de archivos, bibliotecas y museos, 3^e série, t. XX, 1916.

VALLADOLID. — *Boletin de la Sociedad castellana de excursiones*, t. XIV, n°s 157, 159-161, 163-166, 1916, in-4°.

ÉTATS-UNIS.

BALTIMORE. — *John Hopkins University. Studies in historical and political science*, séries 33, n° 4, 1915; 34, n°s 1-4, 1916; 35, n° 1, 1917.

NORWOOD. — *Archaeological Institute of America. American journal of Archaeology*, 2^e série, t. XX, n° 1-2, 1916.

PHILADELPHIE. — *American philosophical Society. Transactions*. New series, vol. XXII, n° 3, 1915, in-4°. — *Proceedings*, t. LIV, n°s 219-220, septembre-décembre 1915; t. LV, 1916.

WASHINGTON. — *Smithsonian Institution. Bureau of American ethnology. Bulletins* 57 et 62, 1915. — *Report on the progress and condition of the U. S. National Museum for the year ending june 30 1915, 1916.*

WORCESTER. — *Proceedings of the American Antiquarian Society at the semi-annual meeting held in Boston*, 20 oct. 1915 : nouv. série, t. XXV, 2^e partie; 12 avril 1916 : nouv. série, t. XXVI, 1^{re} partie.

GRANDE-BRETAGNE.

ÉDIMBOURG. — *Royal Society of Edimburg. Proceedings.* Session 1914-1915, t. XXXV, partie III, 1915. Session 1915-1916, t. XXXVI, partie I-II, 1916. — *Transactions*, t. L, 3^e et 4^e parties, 1916.

Society of Antiquaries of Scotland. Proceedings. Session, 1914-1915, t. XLIX, 1915.

JERSEY. — *Société jersiaise. 41^e bulletin annuel*, 1916, in-4^o.

LONDRES. — *Society of Antiquaries of London. Proceedings.* 2^e série, t. XXVII, 1914-1915. — *Archaeologia*, t. LXVI, 1916, in-4^o.

ITALIE.

BOLOGNE. — *R. Deputazione di storia patria per la provincia di Romagna. Atti e memorie*, série 4, t. V, n^o 4-6, 1915; t. VI, n^o 1-3, 1916.

FAENZA. — *Bollettino del museo internazionale delle ceramiche.* 4^e année, 1916, in-4^o.

FLORENCE. — *Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa*, 1916; table; 1917.

TURIN. — *R. Accademia delle scienze di Torino. Memorie*, 2^e série, t. LXV, 1916.

PAYS-BAS.

LEEWARDEN. — *Friesch Genootschap van Geschied-Oudheid-en-Taalkunde. De Vrije Fries. Tijdschrift*, t. XXIV, 1916. — *Wet van het friesch Genootschap*, s. d. — Uilkema (K.). *Het friesche Boerenhuis*. 1916, 2 vol.

PORTUGAL.

LISBONNE. — *Museo ethnographico Portugues. O archeologo Portugues*. T. XX, 1915.

RUSSIE.

HELSINGFORS. — *Suomen Museo. Finskt Museum*. T. XXII, 1915.

SUÈDE.

GÖTEBORG. — *Eranos. Acta philologica suecana*, t. XIV, n° 3-4, 1914.

SUISSE.

GENÈVE. — *Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Bulletin*. T. IV, n° 2, octobre 1915. — *Mémoires et documents*, t. XXXIII, 1916.

ZÜRICH. — *Antiquarische Gesellschaft in Zurich. Mitteilungen*, t. XXVII, n° 4. — *Die vorgeschichtlichen und frühgeschichtlichen Altertümer der Urschweiz*, von P. E. Scherer, 1916, in-4°. — *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, nouv. série, t. XVII, n° 4, 1915; t. XVIII, n°s 1-3, 1916.

ERRATA.

Table du *Bulletin* de 1915, p. 330, après la ligne 28,
ajoutez : Armoiries des d'Estaing, p. 257.

P. 168, l. 10, *au lieu de* : plaids, *lisez* : plaies.

P. 232, l. 9, *au lieu de* : Louis, *lisez* : Henri de Mazaugues.

TABLES

DU

BULLETIN DE 1916

I.

Index par noms d'auteurs.

	Pages
AMARDEL (Gustave), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	174
ARBAUMONT (Jules d'), A. C. N. Sa mort	178
BABELON (Ernest), M. R. Rapport sur une candida- ture	355
— Observations.	118, 150
BAPST (Germain), M. R. Observations	105
BARANTE (le baron Claude de), A. C. N.	161
BATIFFOL (Mgr Pierre), M. R. La fête de la Chande- leur et les Lupercales	132, 133
— Observations.	131, 210
BAYE (le baron Joseph de), M. R. Envoi d'un ouvrage du grand-duc Georges de Russie.	322
BEAUFILS (P.), A. C. N.	355
BESSE (le commandeur Marco) A. C. É.	103, 119
— Reçoit les souhaits de bienvenue du président	290
BLANCHET (Adrien), M. R. Élu membre de la Com- mission des <i>Mettensia</i>	354
— Élu membre de la Commission des fonds	354
BOUTRY (Léon), A. C. N. Sa mort	288
BRULARD (le Dr René), A. C. N. Sa mort	178
BUTTIN (Charles), A. C. N. Observations	132

CAGNAT (René), M. R. Reçoit les félicitations du président à l'occasion de sa nomination de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres	289
— Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i>	354
— Observations.	113
CARTON (le Dr Louis), A. C. N. Hommage de divers de ses ouvrages	291
CHAPOT (Victor), M. R. Notice nécrologique sur M. R. Mowat	67
CHARENCEY (le comte de), A. C. N. Sa mort	178
CHÉNON (Émile), M. R. Hommage d'un ouvrage de M. L. Duval	326
— Inscription relative à Jean Pluyette	118
— De l'apparition du mot <i>archiepiscopus</i> dans les textes francs	150
— Origines de Neuvy-Saint-Sépulcre	214
— Anneaux d'or suspendus à une charte de Saint-Étienne de Bourges en signe d'investiture.	244
— Charte de Charles IV le Bel	281
— Note de M. L. Duval sur les armoiries d'Alençon	326
— Élu trésorier.	354
— Observations.	107, 132, 196
CLOUZOT (Henri), A. C. N. Hommage de brochures du R. P. de la Croix.	132
COLLIGNON (Maxime), M. R. Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i>	354
COURET (le comte Alfred), A. C. N. Sa mort	289, 326
D'ALLEMAGNE (Henri), M. R. Élu secrétaire	354
DÉCHELETTE (J.). Sa plaquette exécutée par M. H. Nocq	354
DELABORDE (le comte H.-François), M. R. Relique du crâne de saint Denis à Notre-Dame de Paris	190
DELATTE (le R. P. Alfred-Louis), A. C. N. Découvertes faites à Carthage	275
— Nouvelle basilique chrétienne de Carthage	323

— Plombs antiques de Carthage.	364, 367
DEMAISON (Louis), A. C. N. Les statues du portail de gauche de la cathédrale de Reims	178
— Le « Beau Dieu » de Reims	269
— Couteau antique trouvé à Reims.	313
DESHOULIÈRES (François), A. C. N. La date de la cons- truction de l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre . . .	190
— L'église de Souvigny (Allier).	291
DIEUDONNÉ (Adolphe), A. C. N. La monnaie dite <i>duplex turonus Francie</i>	169
DIMIER (Louis), A. C. N. Hommage d'un de ses ou- vrages	199
— Observations.	132
DOUAIS (Mgr Célestin), A. C. N. Son éloge funèbre .	93
DURRIEU (le comte Paul), M. R. Hommage d'un ouvrage de M. P. Esdouhard d'Anizy	233
— Rapport sur une candidature	161
— Portrait de Jeanne de Boulogne.	103
— Représentations de Notre-Dame de Paris dans des miniatures	118
— Prière attribuée à saint Léon dans un livre d'heures du xv ^e siècle	131
— Paraphrase du psaume xxvi faite pour Fran- çois I ^{er}	161
— Prière rédigée par le baron Pichon pour les anciens possesseurs de sa collection.	207
— L'origine du nom de l'oraison dite « secrète » .	208
— Représentation de la Trinité sur une miniature flamande	247
— Livre d'heures du temps de Louis XII	269
— Livre d'heures du mari de Perrette Baudoché .	279
— Voyage en Italie en 1269 et achat de manuscrits faits par Jean de Meung	294
— Note de M. l'abbé H. Godet sur une stèle funé- raire et un sarcophage de Talende	353
— Observations.	132
DUVAL (Louis), A. C. N. Armoiries de la ville d'Alen- çon	326

ENGELHARDT (le capitaine Ch.), A. C. N. Son éloge funèbre.	96
ENLART (Camille), M. R. Hommage d'un ouvrage de M. L. Dimier	199
— Dégâts causés à la cathédrale de Soissons . . .	174
— Motif sculptural de l'église Sainte-Sophie de Tré- bizonde.	202
— Dégâts subis par les villes de Loo et de Furnes .	234
— Pavement en terre cuite du château de Boulogne- sur-Mer	288
— Dégâts subis par la cathédrale et l'église Saint- Rémi de Reims	289
— Notes de M. R. Rodière sur les tapisseries du château de Verteuil et sur une pierre tombale d'Essomes.	308, 311
— Élu président	354
— Photographies de la cathédrale de Funchal . .	356
— Observations.	131, 200, 301
ESDOUHARD D'ANIZY (P.), A. C. N.	100
— Hommage d'un de ses ouvrages.	233
ESPINAS (Georges), M. R. Reçoit les remerciements du président	101
— Élu bibliothécaire-archiviste	354
EUDE (Émile), A. C. N. L'hôtel de Vaucouleurs rue des Poulies à Paris	249
— Constructions dites « <i>mileus</i> » en Portugal . .	280
FORMIGÉ (Jules), A. C. N. Sépultures gallo-romaines de Bouillé-Courdault	110
— Bas-reliefs représentant des guirlandes portées par des aigles trouvés dans le midi de la France.	334
— D'un sens du mot <i>basilica</i>	235
FOURNIER (Paul), A. C. N. Observations	150
GAROFALO (Francisco-Paolo), A. C. É. Son éloge funèbre.	98
GAUCKLER (Paul), A. C. N. Hommage de deux de ses ouvrages	160

GERMAIN DE MAIDY (Léon), A. C. N. Les repositoires eucharistiques à oculus en Lorraine.	295
— Écusson héraldique existant à Neufchâteau	331
— Voile de navire figurant dans le blason de familles du Barrois.	364
GIRARD (Paul), M. R. Discours prononcé en quittant la présidence	87
— Élu membre de la Commission des fonds	354
GODET (l'abbé Henri), A. C. N. Stèle funéraire grecque et sarcophage de Talende	353
GRUAR (J.), A. C. É.	355
HELBIG (Wolfgang), A. C. É. H. Son éloge funèbre.	97
HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), M. H. Hommage d'ouvrages de M. A. Merlin, 102; de M. le Dr V. Leblond, 229; de M. E. Marre	258
— Reçoit les remerciements du président	101
— Note de M. J. Formigé sur des sépultures de Bouillé-Courdault	109
— Fait déposer sur le bureau le volume de 1914 des <i>Mémoires</i>	119
— Reçoit les souhaits de bienvenue du président après sa maladie et son deuil	208
— Note de M. J. Formigé sur le mot <i>basilica</i>	235
— Douilles romaines ayant servi de porte-guides	237
— Découvertes du R. P. Delattre à Carthage	275
— Tête d'homme trouvé au Ksar-Jemajeur	313
— Basilique chrétienne de Carthage fouillée par le R. P. Delattre	323
— Note du R. P. Delattre et observations sur une inscription chrétienne de Carthage	355
— Note de M. J. Formigé sur des bas-reliefs représentant des guirlandes portées par des aigles trouvés dans le midi de la France	334
— Élu membre de la Commission des impressions	354
— Inscription du cippe funéraire de M. Lucceius Martialis de la collection de Lord Wemyss	362
— Torse d'empereur cuirassé	364
— Observations.	354

JADART (Henry), A. C. N. Sauvetage des documents devant servir à son <i>Répertoire archéologique de la Marne</i>	258
— Inscriptions de dédicace de trois églises de l'ancien diocèse de Paris	259
— Hommage d'un de ses ouvrages	305
— Destruction de l'hôpital civil de Reims	305
 LAFAYE (Georges), M. R. Dessin d'un bas-relief d'Aix-en-Provence conservé dans les papiers de Peiresc	230
— Note de Peiresc sur les lanternes antiques	272
— Hommage du 51 ^e fascicule du <i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i>	305
LA ROCHE-GUYON (le duc de), A. C. N.	249
LAUER (Philippe), M. R. Élu membre de la Commission des impressions	354
LEBLOND (le Dr Victor), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	229
LÉCUREUX (Lucien), A. C. N.	197
LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), M. R. Élu membre de la Commission des fonds	
— Reçoit les condoléances du président	342
LEVÉ (A.), A. C. N.	197
LOISNE (le comte Auguste MENCHE DE), M. R. Rapport sur une candidature.	197
— Triptyque avec le portrait de Nicaise Ladam.	119
— « Carieul » vrai nom de « Carleul ».	162
— Diplomatique des actes de Robert II d'Artois.	234
— Observations.	106
 MÂLE (Émile), M. R. Observations	190, 253
MARQUET DE VASSELLOT (Jean-J.), M. R. Aquamanile de la collection Chabrière-Arlès au Musée du Louvre	369
— Observations.	105
MARTIN (Henry), M. R. Rapport sur une candidature.	197

— Reçoit les remerciements du président . . .	101
— Vue de Notre-Dame de Paris dans une miniature.	119
— Prières tirées de l' <i>Enchiridion</i> du pape Léon III.	132
— Manuscrit de l' « Instruction d'un jeune prince » enluminé par Jean Hennecart.	174
— Scènes de guerre sur les miniatures	178
— Miniature d'un livre d'heures de la Bibliothèque de l'Arsenal	251
— Élu 1 ^{er} vice-président	354
— Rapport sur la situation financière	358
MARTROYE (François), A. C. N. Du sens du mot <i>superstitio</i>	106, 111
— Stilicon et la tutelle d'Arcadius et Honorius . .	202
— Saint Augustin et la jurisprudence romaine . .	210
— Du sens de <i>auri libra</i> et de <i>auri centenarium</i> dans les lois et chez les historiens des iv ^e et v ^e siècles	247, 265
— Observations.	113
MÉLY (Fernand DE), M. R. La <i>Santa Casa</i> de Lorette et la fresque de Gubbio.	163
— Inscriptions talismaniques.	342
MERLIN (Alfred), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	102
— Poids et amulettes trouvés en Tunisie	340
MICHEL (Robert ANDRÉ-), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	290
MICHON (Étienne), M. R. Hommage d'ouvrages de M. R. André-Michel, 290 ; de M. le Dr L. Carton.	291
— Rapports sur des candidatures	103, 119
— Reçoit les remerciements du président	101
— Dépose sur le bureau le volume de 1914 des <i>Mémoires</i>	119
— Dépose sur le bureau le 3 ^e fascicule du <i>Bulletin</i> de 1915	198
— Statue d'Alexandre en Dioscure découverte à Cyrène	198
— Dépose sur le bureau le 4 ^e fascicule du <i>Bulletin</i> de 1915	221

— Dépose sur le bureau le 1 ^{er} fascicule du <i>Bulletin</i> de 1916	354
— Élu membre de la Commission des impressions .	354
— Observations.	202
MIROT (Léon), A. C. N. L'ancien hôtel Saint-Pol à Paris	126
MONCEAUX (Paul), M. R. Hommage d'ouvrages de M. P. Gauckler	160
— Notes de M. A. Merlin sur des poids antiques et une amulette trouvés en Tunisie	200, 340
— Élu 2 ^e vice-président	354
— Notes du R. P. Delattre sur des plombs antiques de Carthage	364, 367
— Observations.	107, 113, 132, 150, 354
OMONT (Henri), M. R. Pièces historiques sur la Lor- raine et les Trois-Évêchés de la collection Buvi- gnier à la Bibliothèque nationale.	108
— Découverte d'anciennes archives de la cathédrale de Lyon	126
— Testament de Godin de Merval	175
— Manuscrit du chroniqueur Philippe de Vi- gneulles	322
— Élu membre de la Commission des impressions et de la Commission des <i>Mettensia</i>	354
PALLU DE LESSERT (A. CLÉMENT), M. R. De l'authenti- cité d'une inscription d'Apt	283
— Observations.	113, 118
PASQUIER (Félix), A. C. N. Fragments antiques acquis par le Musée de Toulouse	250
PIRENNE (Henri), A. C. É. Témoignage d'admiration et de sympathie de la Société à l'occasion de son internement en Allemagne.	198
POLIVANOFF (S. Exc. Vladimir DE), A. C. É. Sa mort et son éloge funèbre.	99, 289
PREVOST (Gustave), A. C. N. Portrait de Montaigne du Musée de Chantilly	316

PRINET (Max), M. R. Hommage d'un ouvrage de M. G. Amardel	174
— Rapports sur des candidatures	197, 355
— Les armoiries du siège épiscopal d'Autun.	173
— Écusson du tombeau de Renée d'Orléans-Lon- gueville.	198
— Sceaux de l'abbaye de Saint-Denis de Mont- martre	190
— Sceau équestre faussement attribué à Rotrou III comte du Perche.	247
— Armoiries d'un livre d'heures de la Bibliothèque de l'Arsenal	254
— Écu d'or du dauphin Charles avec le différent R.	280
— Sceaux de Pierre de Hauteville	288
— Sceau attribué à l'archevêque de Bourges Léger	353
— Élu secrétaire-adjoint	354
— Observations.	106, 190
PROU (Maurice), M. R. Reçoit les félicitations du président à l'occasion de sa nomination de direc- teur de l'École des chartes.	132
— Compte de la maison de l'Aumône de Saint- Pierre de Rome	196, 197
— Notes de M. L. Germain de Maily sur les reposi- toires eucharistiques, sur un écusson héraldique conservé à Neufchâteau et sur des armoiries du Barrois.	295, 331, 364
— Élu membre de la Commission des impressions	354
— Observations.	132, 196
REY (Auguste), A. C. N. Son éloge funèbre	94
RODIÈRE (Roger), A. C. N. Tapisseries du château de Verteuil	308
— Pierre tombale d'Essomes.	311
ROGER (Octave), A. C. N.	100
ROMAN (Joseph), M. R. Croix reliquaie de la collec- tion de Chevalier de Sinart	269
ROY (Maurice), M. R. Dates et circonstances de la mort du Rosso	355
— Le château de la Grotte à Meudon	366

STEIN (Henri), M. R. Rapport sur une candidature .	249
— Verriers du moyen âge.	302
STROMBON (Sixten), A. C. É.	100
THÉDENAT (l'abbé Henry), M. H. Sa mort . . .	305
THÉLIER (Ernest), A. C. N. Sa mort.	178
TOUTAIN (Jules), M. R. Satyre et hermès d'Hercule trouvés à Alesia	114
— Tête de panthère en bronze trouvée à Alesia. .	308
— César et la perfidie des Germains	328
— Observations.	113, 132
UNGER (Charles-Richard), A. C. É. Son éloge fu- nèbre	96
VALOIS (Noël), M. R. Son éloge funèbre	89
VILLENOISY (François DE), A. C. N. Note de M. J. Roman sur une croix reliquaie	269
VIREY (Jean), A. C. N.	197
VOGÜÉ (le marquis Melchior DE), M. R. Sa mort. .	323
— Discours prononcé par le président à ses ob- sèques	324

II.

Index géographique.

ABLAIN-SAINT-NAZAIRE (Pas- de-Calais), 162.	AMIENS, 350, 351; <i>Cathé- drale</i> , 179, 181, 189.
AFRIQUE, 285, 291.	ANCHIN (Nord), 123.
AIX-EN-PROVENCE, 231, 232, 233, 273.	ANGERS, 218; <i>Église Saint- Martin</i> , 193.
ALENÇON, 326, 327.	ANGLETERRE, 135, 152, 296.
ALESIA, 114, 115, 117, 308.	AUTRICHE, 210, 212.
ALGÉRIE, 161.	APT, 283, 284, 285, 287.
ALLEMAGNE, 295, 327, 369.	ARAUSIO, 286.
ALSACE, 296.	ARCUEIL (Seine), 184.
AMANZÉ (Saône-et-Loire), 254.	ARCY-SAINT-RESTITUE (Aisne), 175, 177.

- ARGENTON (Indre), 215.
 ARELATE, 285.
 ARLES, 157, 158, 159, 233,
 334, 338; *Aliscamps*, 111,
Musée, 334.
 ARRAS, 120, 122, 123, 162,
 163.
 ARTOIS, 163.
 ATHÈNES, 243.
 ATLANTIQUE (Océan), 343.
 AUBIGNY (Manche), 282.
 AUSTRASIE, 151, 159.
 AUTUN, 173.
 AVENCHES (Suisse), 284.
 AVENNIO, 286, 287.
 AVENTICUM, 284.
 AVIGNON, 284, 290, 291;
Palais des Papes, 290.
 AZERABLE (Indre), 228.

 BAETERRAE, 286.
 BÂLE, *Musée*, 103, 104.
 BARCELONE, 174.
 BARROIS, 364.
 BAVIÈRE, 221.
 BAZOCHES (Aisne), 176, 177.
 BEAUNE, 234.
 BEAUVAIS, 229, 304; *Cathé-
 drale*, 304.
 BEAUVAISIS, 229.
 BENET (Vendée), 111.
 BÉNÉVENT (Creuse), 225.
 BERRY, 192, 193, 194, 214,
 215, 217, 218, 220, 221,
 222.
 BOLOGNE, 294.
 BOLSENA, 275.
 BOMIERS (Indre), 216.
 BORDEAUX, 158, 258, 353.
 BOUILLÉ - COURDAULT (Ven-
 dée), 110, 111.
 BOULOGNE-SUR-MER, 288.
 BOURGES, 220, 222, 244,
 245, 246.
 BOURGOGNE, 296, 298.
 BOUSSAC (Creuse), 227.
 BOUZANNE (La), 215, 216.
 BRETAGNE, 237, 285.
 BRUXELLES, 122.
 BRY-SUR-MARNE (Seine), 259,
 262, 263.
 BUDAPEST, *Musée*, 239, 240.
 BULLA REGIA, 291.
 BURGOS, 243.
 BYZANCE, 138, 139.

 CABELLIO, 286.
 CAHORS, 258.
 CAIRE (Le), 241; *Musée de
 Boulacq*, 345.
 CANTORBERY, 152.
 CARANTOMAGUS, 258.
 CARENCY (Pas-de-Calais),
 162.
 CARIÉUL (Pas-de-Calais), 162,
 163.
 CARLEUL (Pas-de-Calais), 162,
 163.
 CARTHAGE, 160, 200, 201,
 202, 275, 276, 277, 278,
 323, 326, 341, 355, 357,
 364; *Couvent de Sainte-
 Monique*, 323, 355, 367;
Damous-el-Karita, 275,
 324; *Sidi-bou-Saïd*, 277,
 278.
 CATANE, 363.
 CERRO DE MONTEMOLIN (Es-
 pagne), 243.
 CHAALIS (Abbaye de) (Oise),
 304.
 CHALIGNY (Meurthe-et-Mo-
 selle), 296, 299.
 CHAMPAGNE, 296.

- CHAMPILLÉ (Indre), 216.
CHANTILLY (Oise), *Musée*,
316, 317, 318, 319, 320.
CHARTRES, *Cathédrale*, 302.
CHATEAUMEILLANT (Indre),
216, 226.
CHATEAUNEUF-SUR-CHER
(Cher), 221.
CHATEAUROUX, 221, 226,
229, 350, 351, 352.
CHÂTRE (La), 227.
CHER (Le), 221.
CHERCHELL, 243 ; *Musée*,
315.
CHEZAL-BENOIT (Cher), 192.
CHINE, 347.
CLUIS (Indre), 220, 225, 226,
227, 228.
COLOGNE, *Musée*, 185.
CONSTANTINOPLE, 138, 139,
147, 204.
COPTOS, 345.
CORQUILLEROI (Loiret), 263.
COURTRAI, 122.
COUTANCES, 281, 282.
CRANTON (Aveyron), 258.
CREUSE (La), 215.
CYRÈNE, 199, 315.

DACIE, 285.
DALMATIE, 164.
DANEMARK, 369.
DANUBE (Le), 240.
DEINZE (Belgique), 241, 243.
DÉOLS (Indre), 226, 227.
DERDERWINDEKE (Belgique),
243.
DINANT, 369.
DIVONA, 258.
DOUAI, 122 ; *Musée*, 119,
121, 124.
DOUGGA (Tunisie), 236.

EAUZE (Gers), 158.
ÉGYPTE, 118, 237, 248, 273.
EINSIEDELN, 148.
ESCURIAL (L'), 167, 168.
ESPAGNE, 147, 212.
ESSOMMES (Aisne), 311, 312.
ÉTRECHY (Indre), 216.
EXTRÊME-ORIENT, 343.

FISMES (Marne), 176.
FIUME, 164, 166.
FLEUVE JAUNE (Le), 343.
FLORENCE, *Musée*, 348.
FONDOUK-DJEDID (Tunisie),
313.
FORUM JULII, 286.
FOUGEROLLES (Indre), 216,
220, 226.
FOURAS (Charente - Infé-
rieure), 281.
FRANCE, 234, 235, 243, 334,
358.
FURNES (Belgique), 234.

GAULE, 117, 118, 151, 152,
154, 155, 156, 158, 328,
329, 356.
GAYOLE (La) (Var), 231.
GERMANIE, 152, 218.
GLAMORGANSHIRE, 349.
GOSFORD (Écosse), 362.
GRANDE-BRETAGNE, 242.
GROMBALIA, 313.
GUBBIO, 164, 165, 166, 167,
168.
GUYENNE, 282.

HAINAUT, 296.
HERCULANUM, 273.
HONGRIE, 243.

- ILE-DE-FRANCE, 192.
ITALIE, 151, 164, 242, 243,
294, 300, 322, 328, 356.
JERSEY, 281.
JÉRUSALEM, 137, 138, 139,
193, 194, 195, 216, 217,
218, 219, 221, 222, 223,
224, 225.
JOSAPHAT (Abbaye de) (Eure-
et-Loir), 302.
JUMIGNY (Aisne), 176.
JURA (Le), 117.

KASRIN (Tunisie), 243.
KIRKSTALL (Abbaye de) (An-
gleterre), 349.
KRAM (Le) (Tunisie), 323.
KSAR - JEMAJEUR (Tunisie),
313, 314.
KSOUR-ES-SAF (Tunisie), 342.

LANGON (Le) (Vendée), 111.
LAON, 175.
LAUSANNE, 284.
LENS (Pas-de-Calais), 163.
LEVROUX (Indre), 222, 228.
LEZOUX (Puy-de-Dôme), 116.
LIGNIÈRES (Cher), 192.
LILLE, 122.
LOIRE (La), 117.
LOMBARDIE, 161.
LONDRES, *Musée britannique*,
315.
LONGUEAU (Aisne), 177.
LONGUEDEAU (Aisne), 177.
Loo (Belgique), 234.
LORETTE, 166, 168.
LORRAINE, 108, 296, 301,
331, 333.
LOUESNAUX (Haute-Saône),
327.
LOUVERGNY (Ardennes), 181.
LUXEMBOURG, 296, 300.
LYON, 158, 224, 243, 253,
258, 284; *Cathédrale*,
126.

MACON, 151.
MAILLET (Indre), 225, 226.
MANCHE, 281.
MANS (Le), *Cathédrale*, 193,
303.
MARCHENA (Espagne), 243.
MARGAM (Angleterre), 364.
MARIGNAN, 162.
MARSA (La) (Tunisie), 323.
MAXÉVILLE (Meurthe-et-Mo-
selle), 299.
MAYENCE, 158, 159.
MEAUX, *Cathédrale*, 179.
MEMPHIS, 241, 243.
MÉOBEQ (Indre), 216.
MERVAL (Aisne), 175, 176.
MÉSIE, 285.
METZ, 108, 109, 155.
METZ - LE - COMTE (Nièvre),
296.
MEUDON (Seine-et-Oise), 362.
MEUSE (La), 329, 330.
MILAN, 243, 244.
MISSY - SUR - AISNE (Aisne),
176, 177.
MOLESME (Abbaye de) (Côte-
d'Or), 303.
MONTLEVIG (Indre), 216.
MONT-NOTRE-DAME (Aisne),
176, 177.
MONT-SAINT-MICHEL (Man-
che), 281, 282, 283.
MUNSTER (Alsace-Lorraine),
297.

NALLIERS (Vendée), 111.

- NAPLES, 323; *Archives*, 208.
NARBO MARTIUS, 286.
NARBONNAISE, 286.
NARBONNE, 236, 334, 335, 336, 338, 339; *Musée*, 335.
NAZARETH, 164, 166.
NÉRIS (Allier), 116, 215.
NEUFCHATEAU, 331, 332, 334.
NEUVY - PAILLOUX (Indre), 228.
NEUVY-SAINT-SÉPULCRE (Indre), 190, 193, 194, 195, 196, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229.
NICÉE, 236.
NICOMÉDIE, 241, 243.
NÎMES, 286, 334, 335, 336, 339; *Maison carrée*, 340; *Musée*, 335, 340.
NIMY (Belgique), 243.
NOISY-LE-GRAND (Seine-et-Oise), 259, 261.
NORMANDIE, 296.
NYON (Suisse), 284.

OPPY (Pas-de-Calais), 162.
ORAIN (Côte-d'Or), 298.
ORANGE, 334, 336, 337, 338; *Théâtre*, 336.
ORIENT, 137, 151, 203, 212, 285, 343.
ORLÉANS, 250.
ORSAN (Prieuré d') (Indre), 226.

PADOUÉ, 146.
PAISSY (Aisne), 177.
PANNONIE, 240, 285.
PARIS, 158, 169, 183, 249, 250, 259, 261, 288, 355; *Abbaye de Saint-Denis de Montmartre*, 185, 190; *Archives nationales*, 182, 255, 355; *Bibliothèque de l'Arsenal*, 119, 251; *Bibliothèque nationale*, 108, 175, 230, 255, 256, 257, 317, 319, 322, 323, 343; *Cabinet de Sainte-Geneviève*, 274; *Cabinet des Estampes*, 318; *Cabinet des médailles*, 240, 246, 308, 342; *Collège de Navarre*, 184; *Eglise Saint-Denis*, 186, 187; *Eglise Saint-Étienne-des-Grès*, 190; *Eglise Saint-Jean*, 187; *Eglise Saint-Nicolas-du-Chardonnet*, 118; *Hôtel-Saint-Pol*, 126, 127, 129, 130; *Petit-Palais*, 123; *Porte Saint-Denis*, 184; *Musée de Cluny*, 184; *Musée des Arts décoratifs*, 365; *Musée du Louvre*, 103, 181, 198, 202, 241, 308, 315, 348, 369; *Notre-Dame*, 119, 179, 182, 184, 186, 187, 189, 190, 202, 259; 355; *Sainte-Chapelle*, 119, 355.
PÉRIGUEUX, 237.
PETROSSA (Roumanie), 350.
PIERRES (Abbaye des) (Indre), 226.
POITIERS, 223.
POMPEI, 273.
PONTAVERT (Aisne), 175, 176.
PONT-DE-PANY (Côte-d'Or), 243.

- PONT-SAINT-VINCENT (Meurthe-et-Moselle), 296.
 PORTO (Portugal), 358.
 PORTUGAL, 280.
 PTAHNEFERKA (Égypte), 345.
- RAVENNE, 248.
 RECANATI, 164, 166.
 REIMS, 117, 159, 175, 180, 213, 218, 237, 238, 243, 244; *Abbaye de Saint-Denis*, 184, 185; *Archives*, 185; *Cathédrale*, 175, 178, 179, 180, 181, 185, 186, 187, 188, 189, 239, 269, 289, 306; *Église Saint-Rémy*, 289; *Église Saint-Nicaise*, 179; *Hôpital civil*, 305, 306, 307; *Musée archéologique*, 237, 238, 239.
 RÉTIE, 285.
 RHIN (Le), 117, 328.
 ROCHELLE (La), 281.
 ROCKINGHAM (Angleterre), 349.
 RODEZ, 258.
 ROME, 136, 137, 139, 140, 144, 146, 196, 248, 273, 275, 285, 349, 357, 363, 364; *Église Sainte-Marie de Turribus*, 197; *Palais de Latran*, 197; *Panthéon*, 337; *Saint-Pierre*, 196, 197; *Thermes de Caracalla*, 362; *Vatican*, 196, 275; *Via Ostiense*, 357.
 ROUEN, 261; *Cathédrale*, 302.
 ROUVRAY (Aisne), 176.
 SALONIQUE, 243.
- SANTAREM (Portugal), 358,
 SARAGOSSE, 243.
 SARTHE (La), 243.
 SARZAY (Indre), 216.
 SEGODUNUM, 258.
 SENLIS, *Cathédrale*, 293.
 SENON (Meuse), 298.
 SENS, 156.
 SÈVRE (La), 111.
 SICILE, 234, 235.
 SIENNE, *Cathédrale*, 296.
 SILLANES (Espagne), 241.
 SOISSONS, 153, 154, 175; *Cathédrale*, 124.
 SOMME (La), 117.
 SOUVIGNY (Allier), 192, 292.
 SYRIE, 243.
 SAINT-AIGNAN (Loir-et-Cher), 192.
 SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE (Loiret), 293.
 SAINT-BERTIN (Pas-de-Calais), 174.
 SAINT-CHARTIER (Indre), 226.
 SAINT-DENIS (Abbaye de), 182.
 SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), *Musée*, 308.
 SAINT-GERMAIN-SUR-L'AY (Manche), 282, 283.
 SAINT-GILDAS-LÈS-CHATEAUX (Abbaye de) (Indre), 226.
 SAINT-MARTIN-AU-VAL (Eure-et-Loir), 302.
 SAINT-MARTIN-LE-MAULT (Haute-Vienne), 243.
 SAINT-MÉDARD-DES-PRÉS (Vendée), 111.
 SAINT-OMER, 288.

- SAINT-SARDOS (Tarn-et-Garonne), 282.
 SAINT-SIGISMOND (Vendée), 111.
 TALENDE (Gironde), 353.
 TERRE-SAINTE, 164.
 THUBURBO MAJUS, 341.
 TOULOUSE, 158; *Cathédrale*, 251; *Musée*, 250.
 TOURNON, 245, 246.
 TOURS, 169.
 TRÉBIZONDE, 202.
 TRÈVES, 148, 296.
 TROIS-ÈVÊCHÉS, 108.
 TUNIS, *Musée de Bardo*, 200, 201, 202, 341, 342.
 TUNISIE, 161, 340.
 TURIN, 346.
 UTIQUE, 287.
 UZORE (Mont d') (Loire), 247.
 VALENCIENNES, 122.
 VALENTIA, 286.
 VARDAR (Le), 243.
 VARENNES (Indre), 226.
 VAUCLAIR (Abbaye de) (Aisne), 175, 176.
 VENDÔME, 222, 303.
 VENISE, *Bibliothèque Saint-Marc*, 347.
 VERTEUIL (Charente), 308, 309, 311.
 VIENNE, 157, 158, 286.
 VIGOGNE (Abbaye de), 350.
 VILLEDIEU (Indre), 226.
 VILLEFRANCHE, 258.
 VILLIERS-SUR-MARNE (Seine-et-Oise), 259, 261.
 VOUILLOU (Indre), 228.
 WILTSHIRE, 349.
 WORCESTERSHIRE, 349.
 YZEURE (Allier), 192.

III.

Index des illustrations.

1. Portrait de Nicaise Ladam. Volet de triptyque attribué à Jean Bellegambe. Musée de Douai. 121
2. Fresque de Gubbio avant sa restauration (1899). (D'après Mgr Faloci-Pulignani, *La sainte Maison de Lorette*, Rome, Desclée, 1907, in-8°). 165
3. Les Sept Anges de l'Apocalypse versant les Sept plaies sur le Monde (Apocalypse del'Escorial). 168
4. Poids byzantin de deux onces. Musée du Bardo à Tunis 200
5. Bas-relief antique du Musée d'Aix. Dessin d'Henri de Mazaugues 232

6. Porte-guides en bronze trouvé à Reims. Musée archéologique de Reims	238
7. Croix reliquaire en argent. Collection de Chevalier de Sinart	270
8. Rebord de plat en terre cuite trouvé à Carthage représentant Jonas sortant de la gueule de la baleine	276
9. Stèle punique réemployée comme épitaphe romaine trouvée à Carthage (Sidi-bou-Saïd) .	277
10. Tête d'homme trouvée au Ksar-Jemajeur . .	314
11. Inscription découverte à Carthage dans la grande basilique près du couvent de Sainte-Monique .	356

IV.

Renseignements généraux.

Bureau de la Société pour 1916.	5
Membres honoraires	6
Associés correspondants étrangers honoraires . .	9
Membres résidants.	10
Associés correspondants nationaux classés par départements	16
Associés correspondants nationaux résidant à l'étranger	40
Associés correspondants étrangers.	41
Associés correspondants nationaux et étrangers, classés par ordre alphabétique	46
Sociétés savantes avec lesquelles la Société est en correspondance	57
Notice nécrologique sur R. Mowat.	67
Discours de M. P. Girard, président sortant. . .	87
Souscription de la Société à l'emprunt national. .	101
Avis du ministère de la Guerre relatif aux publications	174
Envoi des dernières années du <i>Bulletin</i> et des	

<i>Mémoires</i> et du volume du <i>Centenaire</i> à l'exposition de Barcelone	174
Hommage de sympathie et d'admiration adressé à M. H. Pirenne à l'occasion de son internement en Allemagne.	198
Protestation contre l'exploitation du mont d'Uzore en Forez	247
Acquisition de deux exemplaires de la plaquette de M. J. Déchelette par M. H. Nocq et félicitations adressées à l'artiste	354
Renouvellement du bureau et des commissions pour l'année 1917	354
Rapport sur la situation financière de la Société	358
Liste des périodiques reçus par la Société en 1916.	370
Errata.	379
Index par noms d'auteurs	380
Index géographique	389
Index des illustrations.	395

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE
1917



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1917.

MM. C. ENLART,	Président.
H. MARTIN,	Premier Vice-Président.
P. MONCEAUX,	Deuxième Vice-Président.
H. D'ALLEMAGNE,	Secrétaire.
M. PRINET,	Secrétaire adjoint.
E. CHÉNON,	Trésorier.
G. ESPINAS,	Bibliothécaire-Archiviste.

Membres de la Commission des Impressions.

MM. A. HÉRON DE VILLEFOSSE.
H. OMONT.
M. PROU.
E. MICHON.
Ph. LAUER.

**Membres de la Commission de publication
des METTENSIA.**

MM. M. COLLIGNON.
H. OMONT.

MM. R. CAGNAT.

A. BLANCHET.

Membres de la Commission des Fonds.

MM. A. BLANCHET.

P. GIRARD.

E. LEFÈVRE-PONTALIS.

LISTE

DES MEMBRES HONORAIRES

Au 8 Juin 1918.

MM.

1. HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue Washington, 16 (5 janvier 1876-5 janvier 1898 — *Brunet de Presle-Le Blant*).
2. HEUZEY (Léon, G. O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), directeur honoraire des Musées nationaux, professeur honoraire à l'École des Beaux-Arts, membre honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Exelmans, 90 (1^{er} mai 1867-3 mai 1899 — *de La Saussaye-Chabouillet*).
3. GUIFFREY (Jules, O. ✻, membre de l'Institut (Académie des beaux-arts), administrateur honoraire de la Manufacture nationale des Gobelins, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (7 février 1877-14 décembre 1904 — *Marion-Wescher*).
4. SCHLUMBERGER (Gustave), ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Montaigne, 29 (7 février 1877-8 mars 1912 — *Boutaric-Longnon*).

MM.

5. GAIDOZ (Henri), ✱, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Servandoni, 22 (7 novembre 1877-5 février 1913 — *Renier-Saglio*).
 6. LASTEYRIE (le comte Robert DE), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire à l'École des chartes, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, au Saillant, par Allasac (Corrèze), et à Paris, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis (5 novembre 1879-3 décembre 1913 — *Egger-Mowat*).
 7. RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), ✱, conservateur honoraire au Musée du Louvre, à Saint-Maurice (Seine), avenue de Gravelle, 104 (12 janvier 1887-19 janvier 1918 — *Ramé-Passy*).
 8. DUCHESNE (Mgr Louis), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École française de Rome, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Jules Chaplain, 2, et à Rome, au Palais Farnèse (3 décembre 1879-1^{er} mai 1918 — *Deloche-Perrot*).
 9. ROUGÉ (le vicomte Jacques DE), au château de Bois-Dauphin, par Précigné (Sarthe) (5 juillet 1882-5 juin 1918 — *Quicherat-Thédenat*).
 10.
-

LISTE

DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

HONORAIRES

Au 8 Juin 1918.

MM.

1. OUVAROFF (la comtesse), présidente de la Société archéologique de Moscou, à Moscou (8 avril 1893).
 2. LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), à Rome, palazzo Lovatelli, piazza Campitelli (7 juin 1893).
 3. PIRENNE (Henri), correspondant de l'Institut Académie des inscriptions et belles-lettres, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand, à Gand, rue Neuve-Saint-Pierre, 132 (6 janvier 1909).
 4. BILSON (John), vice-président du Royal archaeological Institute, membre du conseil de la Société des Antiquaires de Londres, à Hessle, Yorkshire (6 mars 1912).
 5. CANTARELLI (Luigi), professeur à l'Université de Rome, à Rome, via Principe Umberto, 132 (6 mars 1912).
 6.
 7.
 8.
 9.
 10.
-

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS

Au 8 Juin 1918.

MM.

1. BAPST (Germain), ✱, rue d'Aguesseau, 9 (4 février 1885 — *Dumont*).
2. BABELON (Ernest), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, professeur au Collège de France, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue de Verneuil, 30 (7 avril 1886 — *Passy*).
3. HOMOLLE (Théophile), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), administrateur général de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue des Petits-Champs, 8 (4 mai 1887 — *Rayet*).
4. DURRIEU (le comte Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur honoraire au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Malakoff, 74 (7 mars 1888 — *Ch. Robert*).
5. OMONT (Henri), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général des bibliothèques, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, vice-prési-

MM.

dent du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), rue Raynouard, 17 (9 janvier 1889 — *Bordier*).

6. BAYE (le baron J. DE), avenue de la Grande-Armée, 58 (3 avril 1889 — *Aubert*).
7. DELABORDE (le comte H.-François), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'École des chartes, rue de Phalsbourg, 14 (4 février 1891 — *Guérin*).
8. MARTHA (Jules), ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Bagneux, 16 (4 février 1891 — *Perrot*).
9. PROU (Maurice), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École des chartes, secrétaire du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), rue Madame, 75 (6 mai 1891 — *Nicard*).
10. CAGNAT (René), O. ✱, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, au Palais de l'Institut, rue Mazarine, 3 (6 janvier 1892 — *Flouest*).
11. MICHON (Étienne), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Barbet-de-Jouy, 26 (9 janvier 1895 — *de Laurière*).
12. LAFAYE (Georges), ✱, professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 126 (9 janvier 1895 — *Guillaume*).
13. BLANCHET (Adrien), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Émile-Augier, 10 (11 décembre 1895 — *de Montaiglon*).

MM.

14. GIRARD (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue du Cherche-Midi, 55 (9 décembre 1896 — *Courajod*).
15. LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), ✱, professeur à l'École des chartes, directeur de la Société française d'archéologie, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue de Phalsbourg, 13 (13 janvier 1897 — *Prost*).
16. ENLART (Camille), ✱, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, membre de la Commission des monuments historiques, place de Breteuil, 8 (3 mai 1899 — *Read*).
17. MARTIN (Henry), ✱, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, 1 (5 juillet 1899 — *Duplessis*).
18. TARDIF (Joseph), docteur en droit, cité Vaneau, 8 (5 juillet 1899 — *Heuzey*).
19. MONCEAUX (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, rue de Tournon, 12 (13 juin 1900 — *Saglio*).
20. STEIN (Henri), conservateur aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Gay-Lussac, 38 (13 juin 1900 — *Longnon*).
21. CLÉMENT PALLU DE LESSERT (A.), docteur en droit, rue de Vaugirard, 23 (9 janvier 1901 — *Berger*).
22. MÉLY (Fernand DE), rue de la Trémoille, 26 (4 février 1903 — *de la Noë*).
23. MAURICE (Jules), rue Crevaux, 10 (4 février 1903 — *Müntz*).
24. TOUTAIN (Jules), ✱, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, professeur à l'École normale

MM.

supérieure de Fontenay-aux-Roses, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue du Four, 25 (3 février 1904 — *U. Robert*).

25. MAZEROLLE (Fernand), conservateur du Musée et des Archives de la Monnaie, à la Direction générale des monnaies et médailles, quai Conti, 11 (1^{er} mars 1905 — *Mowat*).
26. MARQUET DE VASSELOT (Jean-J.), conservateur adjoint du département des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, rue de Marignan, 19 (1^{er} mars 1905 — *Guiffrey*).
27. LOISNE (le comte Auguste MENCHE DE), docteur en droit, rue de Varenne, 51 (4 avril 1906 — *Rey*).
28. MÂLE (Émile), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Navarre, 11 (6 juin 1906 — *Thédenat*).
29. ESPÉRANDIEU (le commandant Émile), *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Clamart, avenue Victor-Hugo, 208 (4 juillet 1906 — *Molinier*).
30. VITRY (Paul), conservateur adjoint du département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs, avenue des Sycomores, 16 bis (9 janvier 1907 — *Bouchot*).
31. LAUER (Philippe), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, boulevard Jules-Sandeau, 25 (5 décembre 1907 — *Beurlier*).
32. D'ALLEMAGNE (Henry), *, archiviste paléographe, rue des Mathurins, 30 (1^{er} avril 1908 — *Hauvette*).
33. ROMAN (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), au château de Picom-

MM.

- tal, par Embrun (Hautes-Alpes) (3 juin 1908 — *de Boislisle*).
34. CHÉNON (Émile), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, rue des Écoles, 30 (1^{er} juin 1910 — *d'Arbois de Jubainville*).
35. ESPINAS (Georges), attaché au ministère des Affaires étrangères, boulevard Saint-Germain, 198 (1^{er} mars 1911 — *de Vogüé*).
36. PRINET (Max), directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Versailles, rue d'Anjou, 10 (1^{er} mai 1912 — *Schlumberger*).
37. BATIFFOL (Mgr Pierre), chanoine titulaire de Notre-Dame, rue Cujas, 2 (5 février 1913 — *Ruelle*).
38. ROY (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des comptes, avenue Rapp, 20 (7 mai 1913 — *Gaidoz*).
39. CHAPOT (Victor), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, rue Madame, 69 (4 février 1914 — *de Lasteyrie*).
40. SERBAT (Louis), archiviste paléographe, rue de Chateaubriand, 8 (4 février 1914 — *de La Tour*).
41. MIROT (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Versailles, rue Royale, 75 (6 février 1918 — *Valois*).
42. MARTROYE (François), à Paris, boulevard Saint-Germain, 131 (6 février 1918 — *Collignon*).
43. DIMIER (Louis), agrégé de l'Université, à Paris, rue du Puits-l'Ermite, 8 (5 juin 1918 — *Ravaisson-Mollien*).
44.
45.
-

LISTE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 8 Juin 1918.

Associés correspondants nationaux¹.

Ain.

MM.

* NODET (le Dr Victor), à Bourg, place Bernard, 23 (6 juillet 1904).

CHANEL (Émile), professeur au lycée Lalande, président de la Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg, rue Bel-Air (6 mars 1907).

Aisne.

PILLOY (Jules), *, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Saint-Quentin, rue Calixte-Souplet, 28 (13 février 1884).

SOUCHON (Joseph), archiviste honoraire du département de l'Aisne, à Paris, rue Bridaine, 11 (4 mars 1891).

MOREAU-NÉLATON (Étienne), *, à La Fère-en-Tardenois, et à Paris, faubourg Saint-Honoré, 73 bis (1^{er} avril 1914).

1. La Commission des impressions croit devoir rappeler qu'aux termes de l'art. 2 du règlement, la qualification d'*associé correspondant national* ou *étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 45 membres résidents et aux 10 membres honoraires.

L'astérisque désigne les associés correspondants qui ont racheté leurs cotisations annuelles, conformément à l'article 32 du règlement.

Allier.

MM.

LEBRUN (Eugène), au château de la Baume, au Veurdre, et au Vésinet (Seine-et-Oise), rue Thiers, 12 *bis* (5 juillet 1905).

MALLAT (Antonin), à Beauregard, par Bellerive-sur-Allier, et à Paris, rue des Écoles, 24 (7 avril 1909).

Alpes (Basses-).

RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), C. ✱, ministre plénipotentiaire, au château d'Allemagne, par Riez (4 février 1885).

Alpes (Hautes-).

* MANTEYER (Georges PINET DE), au château de Manteyer, et à Paris, quai de Béthune, 34 (7 juin 1899).

Alpes-Maritimes.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), à Nice, Carabacel, 33, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 40 (7 juin 1900).

ROUQUETTE (le Dr), ✱, médecin-major de 1^{re} classe en congé, correspondant du Ministère, à Nice, place de la Liberté, 4 (6 décembre 1905).

* GUEBHARD (le Dr Adrien), ✱, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Saint-Vallier-de-Thiery, et à Paris, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 4 (6 juin 1906).

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), ingénieur des arts et manufactures, à Nice, rue Macarani, 13, et à Paris, rue Bonaparte, 21 (3 juin 1908).

BENSA (Thomas), directeur du Musée municipal des beaux-arts, à Nice, rue des Ponchettes, 15 (1^{er} février 1911).

MM.

LEVROT (Joseph), conservateur adjoint de la Bibliothèque et des Archives municipales, à Nice, rue Gioffredo, 60 (22 mai 1912).

Ardèche.

* LE SOURD (Auguste), à Saint-Maurice, par Baix, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 189 (6 avril 1910).

Ardenes.

VINCENT (le Dr Henri), à Vouziers, rue des Moulins (6 janvier 1892).

LIEBEE (Elias), au château de Trugny, par Rethel, et à Paris, rue Pergolèse, 48 (14 septembre 1898).

Ariège.

BÉGOUEN (le comte), au château des Espas, à Montesquieu-Avantés, par Saint-Girons.

Aube.

LE CLERT (Louis), conservateur du Musée archéologique de Troyes, à Troyes, rue Ambroise-Cottet, 4 (4 mars 1891).

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), à Troyes, rue de la Monnaie, 38 (16 mai 1894).

* TILLET (Jules), architecte en chef des monuments historiques, à Nogent-sur-Seine, et à Paris, rue de Miro-mesnil, 76 (1^{er} juillet 1914).

Aude.

AMARDEL (Gabriel), à Narbonne (5 juillet 1893).

Bouches-du-Rhône.

CLERC (Michel), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, directeur du Musée d'archéologie de Marseille, à Marseille, château Borély (7 décembre 1898).

MM.

GÉRIN-RICARD (Henry DE), secrétaire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, à Marseille, rue Wulfran-Puget, 33 (5 février 1902).

ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), à Marseille, rue Monteaux, 10 (5 novembre 1902).

Calvados.

* RAINAUD (Armand), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen (27 février 1889).

BESNIER (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen, rue Bicoquet, 62 (7 mars 1900).

Cantal.

PAGÈS-ALLARY (J.), à Murat (2 février 1910).

Charente-Inférieure.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de La Rochelle, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à La Rochelle, rue Gargoulleau (6 février 1884).

LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), ✱, au Petit-Coudret, à Saintes (7 mars 1906).

Cher.

GOY (Pierre DE), au château d'Étrechy, par Dun-sur-Auron (2 avril 1884).

SAINT-VENANT Julien BARRÉ DE ✱, inspecteur des eaux et forêts en retraite, ancien président de la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges, rue de la Petite-Armée, 1 (3 janvier 1900).

GAUCHERY (Paul), ingénieur-architecte, à Vierzon (6 mai 1903).

BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), archiviste paléographe, à Villecomte, par Les Aix-d'Angillon, et à Paris, avenue de Clichy, 91 (4 avril 1906).

* BOURBON (Henry), au château de Lestang, par Sancerre (5 décembre 1906).

DESHOULIÈRES (François), directeur adjoint de la Société

MM.

française d'archéologie, au château de l'Isle-sur-Arnon, par Ids-Saint-Roch, et à Paris, rue de la Tour, 49 (9 janvier 1907).

ROGER (Octave), bibliothécaire de la Société des Antiquaires du Centre, président de la Commission du Musée de Bourges, à Bourges, rue Moyenne, 24 (7 juillet 1915).

Corse.

* BONAPARTE (le prince Roland, membre de l'Institut (Académie des sciences), à Calvi, et à Paris, avenue d'Iéna, 10 (3 juin 1891).

Côte-d'Or.

LOUIS-LUCAS (Paul), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Dijon, à Dijon, boulevard Carnot, 2 (5 mars 1884).

MILLON (Henry), conseiller à la Cour d'appel de Dijon, à Dijon, rue du Palais, 23 (2 juillet 1884).

LEJAY (l'abbé Paul), agrégé de l'Université, professeur à l'Institut catholique de Paris, à Pontailler-sur-Saône, et à Paris, rue du Cherche-Midi, 119 (5 mars 1890).

DAGUIN (Fernand), *, docteur en droit, à Chameçon, et à Paris, rue de l'Université, 29 (6 février 1895).

COROT (Henry), à Savoisy (1^{er} avril 1896).

POINSSOT (Louis), inspecteur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, à Dijon, et à Paris, rue Pierre-Nicole, 7 (1^{er} mars 1899).

* TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), au château de Dracy, par Vitteaux (30 mars 1904).

EPERY (le D^r René), à Dijon, place Grangier, 6 (1^{er} décembre 1909).

ESDOUHARD D'ANISY (P.), au château de Puligny, par Puligny-Montrachet (31 mars 1915).

Dordogne.

FAYOLLE (le marquis Gérard DE), président de la Société historique et archéologique du Périgord, conservateur

MM.

du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre, et à Périgueux, rue du Plantier, 18 (3 juin 1885).

CHEYLUD (Émile), à La Roche-Chalais (23 février 1898).

* BABUT (le commandant A.), ✱, à Monfaucon, par Le Fleix, et à Paris, rue des Gatines, 23 (3 avril 1907).

Doubs.

EBERSOLT (Jean), à Montbéliard, et à Paris, rue Charles-Dickens, 1 (6 mai 1914).

Drôme.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Romans, rue des Clercs, 3 (3 février 1869).

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), à Montélimar, rue du Jeu-de-Paume (4 juin 1890).

BREGHOT DU LUT (F.), au château de Confolin, à Bourg-lès-Valence (7 juin 1905).

Eure.

RÉGNIER (Louis), à Évreux, rue du Meilet, 17 (6 mars 1890).

PORÉE (le chanoine Adolphe), curé de Bournainville, par Thiberville (23 avril 1890).

* COUTIL (Léon), à Saint-Pierre-du-Vauvray (6 mars 1895).

VASNIER (Henri), ✱, ancien officier, ancien greffier des bâtiments à Paris, lauréat de l'Institut, membre du Musée social, à Saint-Georges-du-Vivère (6 juillet 1904).

* SAYVE (le marquis DE), à Saint-Germain-la-Campagne, et à Paris, avenue Rapp, 20 (6 mai 1914).

LANTIER (Raymond), membre de l'École des hautes études hispaniques, à Lisieux, boulevard Saint-Anne, 16 (10 avril 1918).

Eure-et-Loir.

JANSSENS (le comte Gaston DE), au château de Romainville, par Cloyes, et à Paris, rue Vineuse, 9 bis (4 mai 1892).

MM.

MERLET (René), archiviste honoraire d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue de Beauvais, 14 (7 mai 1902).

BONNARD (L.), ✱, docteur en droit, membre de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue des Grenets, 15, et à Paris, rue de Courcelles, 119 (5 février 1908).

BEAUFILS (P.), sous-directeur des contributions indirectes, à Rambouillet, rue des Vignes.

Gard.

MARIGNAN (Albert), à Fonsfougacière, par Aigues-Vives, et à Paris, rue des Beaux-Arts, 5 (4 février 1891).

BARY (Albert DE), ancien officier d'état-major, au château de Rousson, par Salindres, et à Paris, avenue de la Bourdonnais, 15 (5 avril 1911).

Garonne (Haute-).

* PASQUIER (Félix), archiviste du département de la Haute-Garonne, à Toulouse, rue Saint-Antoine-du-T, 6 (2 novembre 1887).

Gers.

LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), au château de la Plagne, par Montesquiou (7 mai 1890).

LAUZUN (Philippe), président de la Société archéologique du Gers, secrétaire perpétuel de la Société académique d'Agen, correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à Valence-sur-Baïse (26 juillet 1899).

Gironde.

JULLIAN (Camille), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, à Bordeaux, rue Vital-Carles,

MM.

14, et à Paris, rue du Luxembourg, 30 (10 janvier 1894).

* MAREUSE (Edgar), à Bègles, et à Paris, boulevard Haussmann, 81 (5 juin 1895).

PARIS (Pierre), ✱, correspondant de l'Institut Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, directeur de l'Institut hispanique de Madrid, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts, à Bordeaux, à l'École municipale des Beaux-Arts 23 février 1898).

BRUTAILS (Auguste), ✱, correspondant de l'Institut Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la Gironde, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux, juge au tribunal supérieur d'Andorre, à Bordeaux, rue d'Aviau, 13 (20 avril 1898).

AMTMANN Théodore), archiviste et bibliothécaire de la Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux, cours de la Martinique, 68 (26 avril 1898).

* LUR-SALUCES (le marquis Alexandre DE), à Sauternes, et à Paris, rue Dumont-d'Urville, 10 (3 février 1904).

FOURCHÉ (P.), à Bordeaux, cours de Tourny, 29 (3 février 1904).

Hérault.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), ingénieur civil, à Montpellier, rue des Étuves, 18 (12 juin 1878).

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault, à Montpellier, rue des Patriotes, 36 (7 novembre 1883).

JOUBIN (André), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, à Montpellier, avenue du Stand, 10 (6 mars 1901).

BONNET (Émile), avocat à la cour d'appel, à Montpellier, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, 11 (7 mai 1902).

SAHUC (Joseph), à Saint-Pons-de-Thomières (5 décembre 1906).

MM.

LE BARS (Yvon), au château de Mercorent, près Béziers (1^{er} décembre 1909).

GRANIER (le chanoine M.), vicaire général honoraire, à Montpellier, à l'Évêché (1^{er} avril 1914).

Ille-et-Vilaine.

BOSSARD (l'abbé Pierre), à Bruz (10 janvier 1900).

Indre.

CREUSOT (J.), à Châteauroux, rue des Notaires, 1 (7 mars 1900).

LA VÉRONNE (Geoffroy DE), au château du Bouchet, par Rosnay, et à Paris, rue de Grenelle, 121 *bis* (1^{er} juin 1910).

* GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), au château de Diors, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 1 (2 juillet 1913).

Indre-et-Loire.

BEAUMONT (le comte Charles DE), à Chatigny, par Fontettes, et à Paris, rue de Bourgogne, 21 (24 juillet 1894).

JOULIN (Léon), O. ✱, membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Tours, rue d'Entraygues, 81 (3 décembre 1902).

Isère.

VILLENOSY (François DE), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à la Buisserette, près Grenoble (1^{er} juillet 1891).

DELACHENAL (Roland), à Crémieu, et à Paris, rue de Babylone, 4 (5 juin 1895).

MULLER (Hippolyte), bibliothécaire de l'École de médecine, à Grenoble (7 novembre 1906).

Jura.

GUICHARD (l'abbé Alphonse), docteur en théologie, curé de Grozon (6 février 1889).

MM.

BRUNE (l'abbé Paul), curé de Mont-sous-Vaudrey (6 mars 1889).

Landes.

THOLIN (Georges), ✱, archiviste honoraire de Lot-et-Garonne, à la Mirande, Saint-Sever-sur-Adour (5 mars 1873).

BOUGLON (le baron DE), à La Bastide-d'Armagnac (1^{er} juillet 1903).

Loir-et-Cher.

* PLAT (l'abbé Gabriel), à Vendôme (3 avril 1907).

* MARCHÉVILLE (Louis DE), au château de Lassay, par Romorantin, et à Paris, rue Meissonier, 4 (3 décembre 1914).

Loire.

BRASSART (Éleuthère), à Montbrison (4 novembre 1885).

SAINT-PULGENT (A. DE), à Montbrison (12 décembre 1900).

DESJOYEUX (Claude-Noël), au château de la Garde, par Montbrison, et à Paris, rue du Bac, 108 (5 mars 1913).

* THIOLLIER (Noël), notaire, à Saint-Étienne, rue du Général-Foy, 10 (1^{er} juillet 1914).

Loiret.

* BANCHEREAU (J.), à Orléans, quai Barentin, 6 (7 février 1912).

HARCOURT (le comte Louis D'), ✱, au château de Pont-Chevron, par Ouzouer-sur-Trézée, et à Paris, avenue Bosquet, 9 (7 mai 1913).

Lozère.

BARBOT (Jules), à Mende (1^{er} juillet 1903).

Maine-et-Loire.

MM.

FARCY (Louis DE), à Angers, rue du Canal, 23 (30 janvier 1884).

URSEAU (le chanoine Charles), chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers, à Angers (7 mars 1906).

Marne.

DEMAISON (Louis), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste honoraire de la ville de Reims, à Reims, rue Nicolas-Perseval, 21 (20 juillet 1881).

JADART (Henri), ✱, secrétaire général de l'Académie de Reims, conservateur honoraire de la Bibliothèque et du Musée de Reims, à Reims, et à Fontenay-sous-Bois (Seine), avenue Marigny, 58.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), ✱, archiviste au ministère des Affaires étrangères, à Vinay, par Épernay, et à Paris, rue Friant, 36 (11 janvier 1888).

MILLARD (l'abbé Aristide), curé de Saint-Gond, par Sézanne (12 juin 1889).

KRAFFT (Hugues), ✱, au château de Toussicourt, par Hermonville, et à Paris, rue de Lubeck, 42 (4 juillet 1906).

Marne (Haute-).

ROYER (Charles), conservateur du Musée de Langres, à Langres (4 décembre 1889).

MARCEL (le chanoine Louis), supérieur du petit séminaire de Langres, à Langres (6 juillet 1892).

MONTREMY (François DE), attaché au Musée de Cluny, à Nomécourt, par Joinville, et à Paris, rue de la Trémoille, 2 (5 juin 1911).

Meurthe-et-Moselle.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), secrétaire perpétuel de la So-

MM.

ciété d'archéologie lorraine, à Nancy, rue Héré, 26 (7 mars 1883).

PERDRIZET (Paul), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, à Nancy, avenue de la Garenne, 4 (6 mars 1901).

BEAUPRÉ (le comte Jules), à Nancy, rue de Serre, 18 (1^{er} février 1905).

GOURY (Georges), ancien conservateur au Musée lorrain, à Nancy, rue des Tiercelins, 5, et à Valence (Drôme), rue Thiers, 21 (3 mars 1909).

Morbihan.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), député, à Vannes, place de l'Évêché, 5, et à Paris, boulevard Saint-Michel, 21 (14 décembre 1887).

GRAND (Roger), ancien archiviste du Cantal, à Kerverho, Arradon, par Vannes (5 juin 1904).

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, président de la Société polymathique du Morbihan, conservateur au Musée archéologique de Vannes, au château de Beaulieu, par Bignan (5 février 1902).

Nièvre.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), archiviste paléographe, au château de Luanges, par Guérigny, et à Paris, rue du Bac, 44 (1^{er} juillet 1868).

FAULQUIER (Bernard), archiviste paléographe, au château de Montjoux, par Saint-Honoré, et à Paris, boulevard Haussmann, 157 (7 novembre 1900).

Nord.

RIGAUX (Henry), à Lille, rue du Chauffour, 14 (4 février 1874).

HÉNAULT (Maurice), archiviste et sous-bibliothécaire de la ville de Valenciennes, à Valenciennes (11 décembre 1895).

THÉRY (Louis), avocat, à Lille, square Duthilleul, 17, et à Rouen, rue Beaulieu, 2 bis (30 mars 1904).

MM.

THÉODORE (Émile), conservateur adjoint des Musées (Palais des Beaux-Arts), à Lille, rue Solférino, 197 (6 décembre 1905).

CHABRUN (César), docteur en droit, professeur à l'Institut catholique de Lille, à Lille, rue d'Holbach, 14 (10 janvier 1906).

LEURIDAN (l'abbé Théodore), archiviste du diocèse de Cambrai, à Roubaix, rue des Arts, 14 (9 janvier 1907).

BUCHOND (Maurice), docteur en droit, membre de la Commission historique du département du Nord, à Valenciennes, place du Neuf-Bourg, 28 (3 avril 1907).

LEVÉ (A.), ancien magistrat, président de la Commission historique du département du Nord et du Musée Wicar, inspecteur de la Société française d'archéologie, à Lille, rue des Pyramides, 6, et à Paris, rue Thiers, 4 (7 mars 1916).

Oise.

CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), membre de la Commission des monuments historiques, à Senlis, et à Paris, boulevard Pereire, 198 (13 décembre 1876).

* BONNAULT D'HOÛET (le baron Xavier DE), archiviste paléographe, à Compiègne, place du Château (14 avril 1897).

LEBLOND (le Dr Victor), président de la Société académique de l'Oise, à Beauvais, rue des Halles, 74 (6 mars 1907).

Orne.

GODET (l'abbé Henri), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (7 avril 1886).

TOURNOÛR (Henri), au château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé, et à Paris, boulevard Raspail, 5 (5 mars 1913).

Pas-de-Calais.

LHOMEL (le comte Georges DE), à Montreuil-sur-Mer, et à Paris, rue Marbeuf, 27 (7 décembre 1898).

MM.

RODIÈRE (Roger), à Montreuil-sur-Mer (5 novembre 1902).

* DROUET (Édouard), ingénieur aux mines de Liévin, à Liévin (1^{er} avril 1908).

Puy-de-Dôme.

AUDOLLENT (Auguste), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), doyen de la Faculté des lettres de l'Université, directeur du Musée municipal de Clermont-Ferrand, à Clermont-Ferrand, chemin de l'Oradou, 1 (5 mars 1890).

* CHARVILHAT (le Dr G.), à Clermont-Ferrand, rue Blatin, 4 (6 janvier 1909).

BARANTE (le baron Claude DE), au château de Barante, par Dorat, et à Paris, rue du Général-Foy, 22 (7 mars 1916).

Pyrénées (Basses-).

CROIZIER (le marquis DE), ✱, membre du Conseil supérieur des colonies, au château de Jouandin, à Bayonne, côte Saint-Étienne (9 novembre 1892).

* LEMAIRE (Arthur), à Saint-Jean-de-Luz, et à Paris, rue de Rome, 35 (3 février 1897).

ZEILLER (Jacques), agrégé de l'Université, professeur à l'Université de Fribourg, à Jurançon, près Pau, et à Paris, rue du Vieux-Colombier, 8 (1^{er} mai 1901).

* GRAMONT (le comte Sanche DE), au château de Vignal, par Pau, et à Paris, rue de l'Université, 179 (4 février 1914).

Pyrénées-Orientales.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), évêque de Perpignan (10 juillet 1889).

PUIG (Joseph), à Perpignan (7 janvier 1914).

Rhône.

CONDAMIN (le chanoine James), doyen de la Faculté des

MM.

lettres de l'Université catholique de Lyon, place Belle-cour, 26 (2 avril 1890).

BUCHE Joseph, professeur agrégé au lycée de Lyon (Saint-Rambert), à Villeurbanne, rue de Lorraine, 8 (25 janvier 1899).

VIAL E., à Lyon, quai de la Charité, 29 (1^{er} février 1905).

BIROT (le D^r J.), à Lyon, rue du Plat, 31 (5 avril 1905).

* BEYSSAC (Jean), à Lyon, quai de l'Archevêché, 15 (7 juin 1905).

CHERVIN (le D^r), à Thizy, et à Paris, avenue Victor-Hugo, 82 (6 juillet 1910).

BILLIARD Raymond, à Charentay, et à Lyon, quai Saint-Vincent, 23 (7 décembre 1910).

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon, à Lyon, rue Franklin, 57 (1^{er} février 1911).

BÉGULE (Lucien), à Lyon, rue Sala, 3 (3 janvier 1912).

Saône-et-Loire.

CHARMASSE (Anatole DE), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Autun (14 mars 1866).

DESEILLIGNY (Jules PIERROT-), à Autun, et à Paris, avenue Henri-Martin, 47 (14 décembre 1887).

BIDAULT DE GRÉSIGNY, au château de Boulay, par Baudrières (2 mai 1906).

BOIROT (Max), à Bourbon-Lancy, et à Paris, rue Lamar-tine, 26 (2 juin 1909).

HANNEZO (Jules), à Mâcon, rue Bel-Air, 5 (8 janvier 1913).

VIREY (Jean), archiviste paléographe, à La Chevanière, par Charnay (5 avril 1916).

Sarthe.

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), à Couléon, par La Chapelle-Saint-Rémy (17 juillet 1895).

MM.

TRIGER (Robert), inspecteur général de la Société française d'archéologie, au Mans, rue de l'Ancien-Évêché, 5 (7 mai 1902).

FLEURY (Gabriel), imprimeur, à Mamers (2 décembre 1903).

LÉCUREUX (Lucien), archiviste paléographe, professeur au lycée du Mans (5 avril 1916).

Seine.

BAYET (Charles), C. ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur honoraire de l'enseignement supérieur, à Paris, rue de Talleyrand, 3 (2 juillet 1879).

* SORLIN-DORIGNY (Albert), à Paris, avenue Félix-Faure, 32 (1^{er} juin 1881).

WEISS (André), ✱, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, place de Breteuil, 8 (5 mars 1884).

BORDES (l'abbé Jean-Marie), à Paris, boulevard Raspail, 234 (4 mars 1885).

FOURNIER (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, avenue de Breteuil, 71 (5 juillet 1893).

* DURIGHELLO (Ange), à Neuilly-sur-Seine, rue Charles-Laffitte, 25 *ter* (10 janvier 1894).

CASTANIER (Prosper), à Choisy-le-Roi (24 janvier 1894).

* EUDE (Émile), ingénieur-architecte, à Paris, rue François-Millet, 12 (3 juillet 1895).

SÉJOURNÉ (le R. P. Joseph), à Paris, rue du Bac, 34 (11 décembre 1895).

CAPITAN (le D^r Louis), ✱, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'École d'anthropologie, chargé de cours au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, vice-président de la Commission des monuments mégalithiques, à Paris, rue des Ursulines, 5 (6 janvier 1897).

MM.

- * CASTELLANE (le comte Henri DE), à Paris, rue Saint-Dominique, 11 (4 mai 1898).
- * EXPERT (Henry), sous-bibliothécaire au Conservatoire national de musique, à Antony (Seine), rue Velpeau, 18 (1^{er} juin 1898).
- DIEUDONNÉ (Adolphe), conservateur adjoint au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Suresnes, rue Guillaume Lenoir, 7 (1^{er} février 1899).
- GAUDIN (Paul), ingénieur, à Paris, rue de la Grande-Chaumière, 6 (12 juillet 1899).
- GUIMET (Emile), O. ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur du Musée Guimet, à Paris, au Musée Guimet, place d'Iéna (4 avril 1900).
- KOECHLIN (Raymond), membre du Conseil des Musées nationaux, président de la Société des Amis du Louvre, à Paris, quai de Béthune, 32 (4 décembre 1901).
- LACOMBE (Paul), ✱, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de Moscou, 5 (5 mars 1902).
- ROUSSEAU (F.), à Paris, boulevard Raspail, 276 (3 décembre 1902).
- POUPARDIN (René), secrétaire de l'École des chartes, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Paris, boulevard Saint-Michel, 72 (4 mars 1903).
- FURCY-RAYNAUD (Marc), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris, avenue des Champs-Élysées, 120 (11 mars 1903).
- VIDIER (Alexandre), inspecteur général des bibliothèques et des archives, à Boulogne-sur-Seine, rue de Sèvres, 25 (3 février 1904).
- MAGNE (Charles), secrétaire général du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 47 (2 mars 1904).

MM.

BOINET (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, boulevard Raspail, 286 (30 mars 1904).

BUTTIN (Charles), à Paris, villa Mozart, 3 (6 juillet 1904).

LEMOISNE Paul-André, bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Thiais, et à Paris, rue de l'Université, 91 (6 juillet 1904).

* NOCQ (Henry), ✱, à Paris, quai Bourbon, 29 (1^{er} mars 1905).

AUBERT (Félix), archiviste paléographe, avocat à la Cour d'appel de Paris, à Saint-Mandé, rue de l'Épinette, 17 (6 décembre 1905).

ROCHE Denis, à Paris, boulevard Raspail, 99 (7 mars 1906).

* LANGLOIS (l'abbé M.), bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris, à Paris, boulevard Montparnasse, 150 (3 mai 1906).

MANNEVILLE Charles, secrétaire général adjoint du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 9 (6 juin 1906).

* JAMESON (Robert), à Paris, avenue Vélasquez, 6 (4 juillet 1906).

MARTIN-CHABOT (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris, rue de Lille, 37 (9 janvier 1907).

CORBIERRE (l'abbé Auguste), à Paris, rue Cassette, 7 (3 juin 1908).

* PICARD (Auguste), C. ✱, directeur honoraire de l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, à Paris, rue de Maubeuge, 73 (2 décembre 1908).

* LEFÈVRE (Louis-Eugène), à Paris, rue Jouffroy, 36 bis (3 mars 1909).

AUBERT (Marcel), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue des Saints-Pères, 13 (5 mai 1909).

MM.

- * MORIN-JEAN, à Paris, boulevard de Clichy, 33 *bis* (5 mars 1913).
* GOBILLOT (René), bibliothécaire à la Bibliothèque d'art et d'archéologie, à Paris, avenue Kléber, 77 (4 mars 1914).
COLIN (Jean), à Bourg-la-Reine, Chemin latéral, 24 (6 mars 1918).

Seine-et-Marne.

- HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), ✱, à Chartranges, par la Ferté-Gaucher, et à Paris, rue de l'Université, 29 (2 juin 1886).
* RIDDER (André DE), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, au Mée, et à Paris, rue de Marignan, 22 (8 mai 1901).
GASSIES (Georges), professeur de première au collège de Meaux, vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Meaux, impasse Hattingais, 3, rue de la Cordonnerie (5 février 1902).
* MAYEUX (Albert), architecte diplômé du gouvernement, à Lagny, et à Paris, rue Joubert, 39 (6 mai 1903).
HUSSON (Georges), vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Couilly, pavillon des Caves (6 mai 1908).
MEURET (Maurice), à Fontainebleau, rue Saint-Merry, 130, et à Paris, rue de Berry, 33 (2 décembre 1908).

Seine-et-Oise.

- MARTIN-SABON (Félix), ingénieur, à Ronquerolles, et à Paris, rue Mansart, 5 *bis* (2 avril 1890).
BORDEAUX (Paul), à Yerres, prieuré des Camaldules, et à Neuilly-sur-Seine, avenue de Neuilly, 20 *bis* (3 février 1892).
LEGRAND (Maxime), à Étampes, rue Saint-Jacques, 98 (10 janvier 1900).

MM.

- GUIFFREY (Jean), conservateur adjoint du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, à Saint-Cyr, villa Saint-Jean, et à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (6 février 1901).
- GUSMAN (Pierre), artiste peintre, à Grosrouvre, et à Paris, boulevard Edgar-Quinet, 22 (6 mars 1901).
- * RODOCANACHI (Emmanuel), ✱, à Andilly, et à Paris, rue de Lisbonne, 54 (11 mars 1903).
- DEPOIN (Joseph), secrétaire général de la Société historique du Vexin, à Pontoise, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 150 (4 mai 1904).
- * MORGAN (Jacques de), C. ✱, directeur général honoraire des antiquités de l'Égypte, ancien délégué général en Perse du ministre de l'Instruction publique, à Croissy-sur-Seine, rue Alfred-Dormeuil, 1, et à Paris, rue des Ursulines, 5 (1^{er} mars 1905).
- * BIVER (Paul), au château de Villiers-le-Bâcle, par Gif, et à Paris, rue de Prony, 14 (6 janvier 1909).
- LESORT (André), archiviste du département de Seine-et-Oise, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à Versailles, rue Mademoiselle, 35 (5 avril 1909).
- * BOUCLIER (Albert), trésorier de la Société française de numismatique, au château du Rouvray, par Condé-sur-Vesgre, et à Paris, avenue de Messine, 30 (5 janvier 1910).
- BESNARD (Charles-Henri), architecte, aux Ormes, par Saint-Rémy-lès-Chevreuse, et à Paris, rue de Bagneux, 16 (6 avril 1910).
- * RHEIN (André), archiviste paléographe, à Versailles, rue Neuve, 11 (4 mai 1910).
- FORMIGÉ (Jules), à Montfermeil, boulevard Hardy, 1, et à Paris, quai Debilly, 52 (15 mai 1912).
- SAINT-PÉRIER (le comte de POILLOUE de), à Morigny, par Étampes, et à Paris, rue du Bac, 24 (8 janvier 1913).

MM.

- COURCEL (Valentin CHODRON DE), à Montcourcel, par Athis-Mons, et à Paris, rue de Vaugirard, 20 (5 février 1913).
LORIN (Félix), à Rambouillet, rue de Paris, 2, et à Paris, quai Debilly, 52 (3 juin 1914).
LA ROCHE-GUYON (le duc DE), au château de la Roche-Guyon, et à Paris, boulevard des Invalides, 18 (7 juin 1916).

Seine-Inférieure.

- ALLARD (Paul), ancien magistrat, à Senneville, par Fécamp (10 décembre 1879).
LE BRETON (Gaston), O. ✱, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), directeur honoraire du Musée archéologique départemental, à Rouen, rue Thiers, 25 bis (1^{er} février 1882).
KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), ✱, ingénieur, au Tréport, et à Paris, avenue des Champs-Élysées, 102 (3 janvier 1883).
PRÉVOST (Gustave), ancien magistrat, à Rouen, rue Chas-selièvre, 52 (6 juin 1888).
FOVILLE (Jean DE), bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Rouen, et à Paris, rue de Lille, 30 (9 janvier 1901).
COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), au château de Sainte-Foy, par Longueville (3 avril 1901).
VESLY LÉON DE, directeur du Musée départemental des antiquités, à Rouen, rue des Arsins, 1 (5 mars 1902).
COUTAN (le Dr), à Rouen, rue d'Ernemont, 10 (14 décembre 1904).

Sèvres (Deux-).

- MARTIN (Gabriel), ✱, à Airvault, et à Paris, rue de Villers-sexel, 7 (1^{er} juin 1904).
CLOUZOT (Étienne), attaché à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, à Niort, et à Fontenay-sous-Bois (Seine), rue Dalayrac, 37 (5 avril 1905).

MM.

Clouzot (Henri), conservateur de la Bibliothèque municipale Forney de Paris, à Niort, et à Fontenay-sous-Bois, rue Dalayrac, 37 (7 février 1906).

Somme.

Duhamel-Decéjean (Charles), ancien secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, au château de Nesle, à Nesle (23 juillet 1884).

Guyencourt (Robert de), à Amiens, rue Gloriette, 1 (9 janvier 1889).

* Guerlin (Robert), ancien président de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, rue Saint-Louis, 30 (3 février 1892).

Boulangier (C.), ✱, ancien notaire, conservateur honoraire du Musée, à Péronne (9 janvier 1901).

* Des Forts (Philippe Feugère), archiviste paléographe, au château d'Yonville, par Hallencourt, et à Paris, rue de Sèvres, 29 (1^{er} juin 1904).

Dubois (Pierre), à Amiens, rue Pierre-l'Ermite (6 juin 1906).

Valois (Jules de), à Aumâtre, par Oisemont (7 février 1912).

Tarn.

Andrieu (Jean), greffier du Tribunal civil, à Albi, rue du Séminaire, 42 (5 novembre 1913).

Tarn-et-Garonne.

Bruston (Charles), ✱, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Toulouse, à Montauban, rue de la Banque, 37, et à Paris, avenue Mozart, 79 (7 mars 1894).

Var.

Roustan (François), architecte du département et des

MM.

monuments historiques du Var, à Toulon, rue Dumont-d'Urville, 2 (4 février 1903).

Vendée.

VALLETTE (René), directeur de la Revue du Bas-Poitou, à Fontenay-le-Comte (23 juillet 1884).

ARNAULDET (Pierre), licencié en droit, au Fossé-Rouge, et à Alfortville, rue de l'Union, 10 (24 janvier 1894).

Vienne.

CHAUVET (Gustave), *, ancien président de la Société archéologique et historique de la Charente, à Poitiers, rue du Jardin-des-Plantes, 30 (2 avril 1884).

GIXOT (Émile), bibliothécaire-archiviste de la ville de Poitiers, à Poitiers, rue de la Tranchée, 16 (3 janvier 1900).

Vienne (Haute-).

FAGE (René), avocat, au Mas-du-Puy, par Verneuil-sur-Vienne, et à Neuilly-sur-Seine, rue de l'École de Mars, 10 (3 novembre 1886).

DEMARTIAL (André), à Limoges, boulevard Louis-Blanc, 23 (7 février 1912).

Vosges.

BOSSE (E.), receveur de l'enregistrement, à Mirecourt (1^{er} décembre 1909).

Yonne.

PETIT (Ernest), *, conseiller général de l'Yonne, président de la Société des sciences de l'Yonne, à Vausse, par L'Isle-sur-Serein, et à Paris, rue du Bellay, 8 (7 février 1883).

*VILLETARD (l'abbé Henri), curé de Champvallon, par Senan (6 janvier 1902).

TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), au château de la

MM.

Vieille-Ferté, par La Ferté-Loupière, et à Paris, rue Monsieur, 5 (1^{er} février 1911).

DESCHAMPS (Paul), archiviste paléographe, à Truchien, et à Paris, rue Vaneau, 37 (7 janvier 1914).

Algérie, Tunisie et Maroc.

CARTON (le Dr Louis), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Khéredine, villa Stella, par La Goulette (3 février 1892).

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), ✱, des Pères Blancs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiprêtre de la primatiale de Carthage, à Carthage (11 décembre 1895).

* ROUVIER (le Dr Jules), ✱, professeur à l'École de médecine d'Alger (28 juillet 1897).

MERLIN (Alfred), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, à Tunis, et à Paris, boulevard du Montparnasse, 73 (2 décembre 1903).

* DONAU (le lieutenant-colonel R.), O. ✱, ancien commandant militaire des territoires du Sud tunisien, à Medenine (6 décembre 1905).

MAGUELONNE (Jules), directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre du département de Constantine, président de la Société archéologique de Constantine, à Constantine, rue de France, 7 (2 décembre 1908).

RENAULT (Jules), architecte à la direction générale des travaux publics, correspondant du ministère à Tunis, place Sidi-el-Bahri, 6 (5 mai 1909).

CHATELAIN (Louis), directeur des fouilles, à Volubilis, par Meknès, et à Paris, rue du Ranelagh, 82 (1^{er} décembre 1909).

**Associés correspondants nationaux résidant
à l'étranger.**

MM.

- LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), de l'ordre des Frères Prêcheurs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Jérusalem, au couvent de Saint-Étienne, et à Paris, rue du Bac, 34 (6 mars 1895).
- GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), assistant général des Augustins de l'Assomption, à Rome, piazza Ara Coeli, 11 (11 décembre 1895).
- MORIN (le R. P. dom Germain), de l'ordre des Bénédictins, à Munich, Akademiestrasse, 23^m (13 mai 1896).
- LABANDE (Léon-Honoré), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais de Monaco, à Monaco, rue du Tribunal, 10 (6 janvier 1904).
- BESSE (le R. P. dom J.-M.), de l'ordre des Bénédictins, à l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé, à Chevetogne, par Leignon, province de Namur (Belgique), et à Paris, rue des Saints-Pères, 19 (8 janvier 1908).

Associés correspondants étrangers.

Belgique.

- DOGNÉE (Eugène-M.-O.), ✱, à Bruxelles, rue de la Besace, 18 (6 juin 1867).
- CLOQUET (Louis), professeur à l'Université de Gand, à Gand, boulevard Léopold, 9 (3 décembre 1884).
- CUMONT (Georges), avocat, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, rue de l'Aqueduc, 19 (6 avril 1887).
- SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), membre de la Commission royale des monuments, président du tribunal de première instance, à Tournai, rue Royale, 45 (29 juillet 1896).

MM.

DESTREE (Joseph), conservateur au Musée des antiquités, à Bruxelles, parc du Cinquantenaire, 109 (20 avril 1898).

DONNET (Fernand), administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers, rue du Transvaal, 45 (4 avril 1900).

GASPAR (Camille), à Bruxelles, rue des Coteaux, 20 (3 décembre 1902).

GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury de), au château d'Elsegheem, près Audenarde, Flandre-Orientale, et à Bruxelles, rue de l'Industrie, 15 (7 janvier 1903).

CUMONT (Franz), associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels de Bruxelles, à Rome, Corso d'Italia, 19, et à Paris, boulevard de Courcelles, 3 (3 février 1904).

LOË (le baron Alfred de), conservateur au Musée du parc du Cinquantenaire, à Etterbeek, avenue d'Auderghem, 82 (7 février 1906).

PIRENNE (Henri), voir p. 9.

Danemark.

SCHMIDT (le professeur Valdemar), *, professeur à l'Université, à Copenhague, Frederiksholm Canal, 12 (3 juin 1868).

Espagne.

MARTINEZ Y REGUERA (le Dr Leopoldo), à Madrid, Divino Pastor, 5 (6 novembre 1867).

GESTOSO Y PEREZ (José), conservateur du Musée municipal, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts de Séville, à Séville, Gravina, 27 (6 avril 1898).

États-Unis d'Amérique.

* FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., professeur d'archéologie et

MM.

d'histoire à l'Université de Princeton, New-Jersey
(1^{er} mars 1905).

Grande-Bretagne et Irlande.

RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), aide de camp de S. M. le
Roi, au château de Rougemont, canton de Vaud (Suisse)
(10 décembre 1884).

EVANS (Arthur-John), correspondant de l'Institut (Académie
des inscriptions et belles-lettres), membre de la
Société des Antiquaires de Londres, conservateur de
l'Ashmolean Museum à Oxford, à Youlbury Berks, près
Oxford (8 avril 1891).

* HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), à Oxford, King's College
(5 février 1896).

* THOMPSON (Henry-Yates), O. 崇, à Londres W., Portman
Square, 19 (3 janvier 1900).

SELTMAN (E.-J.), à Kinghoe, Great Berkhamsted, Herts
(3 juillet 1901).

BILSON (John), voir p. 9.

PIERPONT-BARNARD (Francis), membre de la Société des
Antiquaires de Londres, professeur d'archéologie médi-
cale à l'Université de Liverpool (7 novembre 1917).

Italie.

LOVATELLI (la comtesse), voir p. 9.

* LAZZARONI (le baron), à Rome, et à Paris, rue Spontini,
16 (3 décembre 1902).

CANTARELLI (le professeur Luigi), voir p. 9.

BESSO (le commandeur Marco), à Rome, corso Vittorio-
Emmanuele, 51 (5 janvier 1916).

Roumanie.

VASCHIDE (M^{me} Victoria), à Bucharest, et à Paris, rue
d'Assas, 6 (2 juillet 1902).

Russie.

MM.

OUVAROFF (la comtesse), voir p. 9.

* BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch), ✱, ancien ministre de l'agriculture, président de la Commission d'archéologie, à Pétrograd, Galernaïa, 58 (5 février 1896).

* BOULYTCHEF (S. Exc. Nicolaï Ivanovitch), ancien maréchal de la noblesse de Kalouga, membre de la Commission d'archéologie, à Kalouga, et à Pétrograd, quai Anglais, 24 (7 mai 1902).

* CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch), à Pétrograd, Fontanka, 34 (2 décembre 1903).

* TITOFF (André DE), ancien conseiller d'État, conservateur du Musée archéologique, à Rostoff-la-Grande, gouvernement de Yaroslav (6 juin 1906).

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), ancien membre du Conseil de l'Empire, membre de la Commission d'archéologie, à Kiev (3 avril 1907).

* GOLOUBEV (Victor DE), ✱, à Paris, avenue du Bois-de-Boulogne, 26 (3 juin 1908).

ROERICH (Nicolas DE), directeur de la Société d'encouragement des arts, à Pétrograd, Moïka, 83 (10 mars 1909).

Suède.

ROOSVAL (Johnny), professeur agrégé à l'Université d'Upsal, à Stockholm, Norr Mälarstrand, 24 (4 février 1914).

STROMBON (Sixten), docteur ès lettres, conservateur-adjoint du Musée des arts décoratifs, à Gothembourg (10 février 1915).

Suisse.

FAZY (Henry), professeur d'histoire à l'Université, à Genève, boulevard Helvétique, 24 (4 février 1863).

BRIQUET (Charles-Moïse), à Genève, rue D. Colladon, 1 (23 décembre 1885).

MM.

- * **NAËF** (Albert), architecte, inspecteur général des monuments historiques de la Suisse, Haute-Combe, avenue Ruchonnet, à Lausanne (Vaud) (16 novembre 1892).
- MANDACH** (Conrad DE), à Berne, et à Paris, rue de Las-Cases, 15 (1^{er} juillet 1903).
- VOGT** (l'abbé Albert), conservateur de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, à Fribourg, route de Lausanne, 37 (20 décembre 1905).
- STÜCKELBERG** (Ernest-Alfred), professeur extraordinaire à l'Université de Bâle, à Bâle (7 février 1906).
- BESSON** (l'abbé Marius), professeur au grand séminaire, professeur agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg, à Fribourg (3 mars 1909).
- DEMOLE** Eugène, conservateur du Cabinet de numismatique, Musée d'art et d'histoire, à Genève, rue du Marché, 40 (7 février 1912).
- GRUAZ** (Julien), conservateur du cabinet numismatique adjoint au Musée historique vaudois, à Lausanne (6 décembre 1916).
-

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS NATIONAUX
ET ÉTRANGERS

Au 8 Juin 1918.

MM.

ALLARD (Paul), Seine-Inférieure.
AMARDEL (Gabriel), Aude.
AMTMANN (Théodore), Gironde.
ANDRIEU (Jean), Tarn.
ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), Bouches-du-Rhône.
ARNAULDET (Pierre), Vendée.
AUBERT (Félix), Seine.
AUBERT (Marcel), Seine.
AUDOLLENT (Auguste), Puy-de-Dôme.
AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, Morbihan.

BABUT (le commandant A.), Dordogne.
BANCHEREAU (Louis), Loiret.
BARANTE (le baron Claude DE), Puy-de-Dôme.
BARBOT (Jules), Lozère.
BARY (Albert DE), Gard.
BAUCHOND (Maurice), Nord.
BAYET (Charles), Seine.
BEAUMONT (le comte Charles DE), Indre-et-Loire.
BEAUPRÉ (le comte Jules), Meurthe-et-Moselle.
BÉGOUEN (le comte), Ariège.
BÉGULE (Lucien), Rhône.
BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), Cher.
BENSA (Thomas), Alpes-Maritimes.

MM.

- BERTHELÉ (Joseph), Hérault.
BESNARD (Charles-Henri), Seine-et-Oise.
BESNIER (Maurice), Calvados.
BESSE (le R. P. dom J.-M.), Belgique.
BESSE (le commandeur Marco), Italie.
BESSON (l'abbé Maurice), Suisse.
BEYSSAC (Jean), Rhône.
BIDAULT DE GRÉSIGNY, Saône-et-Loire.
BILLIARD (Raymond), Rhône.
BILSON (John), Grande-Bretagne.
BIROT (le Dr J.), Rhône.
BIVER (Paul), Seine-et-Oise.
BLOCH (Gustave), Seine.
BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch),
Russie.
BOINET (Amédée), Seine.
BOIROT (Max), Saône-et-Loire.
BONAPARTE (le prince Roland), Corse.
BONFILS (P.), Eure-et-Loir.
BONNARD (L.), Eure-et-Loir.
BONNAULT D'HOUËT (le baron DE), Oise.
BONNET (Émile), Hérault.
BORDEAUX (Paul), Seine-et-Oise.
BORDES (l'abbé), Seine.
BOSSARD (l'abbé), Ille-et-Vilaine.
BOSSE (E.), Vosges.
BOUCLIER (Albert), Seine-et-Oise.
BOUGLON (le baron DE), Landes.
BOULANGER (C.), Somme.
BOULITCHOFF (S. Exc. N. DE), Russie
BOURBON (Henry), Cher.
BRASSART (Éleuthère), Loire.
BREGHOT DU LUT (F.), Drôme.
BRIQUET (Charles-Moïse), Suisse.
BRUNE (l'abbé Paul), Jura.
BRUSTON (Charles), Tarn-et-Garonne.
BRUTAILS (Auguste), Gironde.

MM.

BUCHE (Joseph), Rhône.

BUTTIN (Charles), Seine.

CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), Oise.

CANTARELLI (Luigi), Italie.

CAPITAN (le D^r Louis), Seine.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), Pyrénées-Orientales.

CARTON (le D^r Louis), Tunisie.

CASTANIER (Prosper), Seine.

CASTELLANE (le comte Henri DE), Seine.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), Hérault.

CHABRUN (César), Nord.

CHANEL (Émile), Ain.

CHARMASSE (Anatole DE), Saône-et-Loire.

CHARVILHAT (le D^r G.), Puy-de-Dôme.

CHÂTELAIN (Louis), Maroc.

CHAUVET (Gustave), Vienne.

CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch),
Russie.

CHERVIN (le D^r), Rhône.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), Drôme.

CHEYLUD (Émile), Dordogne.

CLERC (Michel), Bouches-du-Rhône.

CLOQUET (Louis), Belgique.

CLOUZOT (Étienne), Deux-Sèvres.

CLOUZOT (Henri), Deux-Sèvres.

COLIN (Jean), Seine.

CONDAMIN (le chanoine James), Rhône.

CORBIERRE (l'abbé Auguste), Seine.

COROT (Henry), Côte-d'Or.

COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), Seine-Inférieure.

COURCEL (Valentin CHODRON DE), Seine-et-Oise.

COUTAN (le D^r), Seine-Inférieure.

COUTIL (Léon), Eure.

CREUZOT (J.), Indre.

CROIZIER (le marquis DE), Basses-Pyrénées.

CUMONT (Franz), Belgique.

MM.

CUMONT (Georges), Belgique.

DAGUIN (Fernand), Côte-d'Or.

DELACHENAL (Roland), Isère.

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), Tunisie.

DEMAISON (Louis), Marne.

DEMARTIAL (André), Haute-Vienne.

DEMÔLE (Eugène), Suisse.

DEPOIN (Joseph), Seine-et-Oise.

DESCHAMPS (Paul), Yonne.

DESEILLIGNY (Jules PIERROT), Saône-et-Loire.

DES FORTS (Philippe FEUGÈRE), Somme.

DESHOULIÈRES (François), Cher.

DESJOYEUX (Claude-Noël), Loire.

DESTRÉE (Joseph), Belgique.

DIEUDONNÉ (Adolphe), Seine.

DÔGNÉE (Eugène), Belgique.

DONAU (le lieutenant-colonel R.), Tunisie.

DONNET (Fernand), Belgique.

DROUET (Édouard), Pas-de-Calais.

DUBOIS (Pierre), Somme.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), Somme.

DURIGHELLO (Ange), Seine.

EBERSOLT (Jean), Doubs.

EPERY (le D^r René), Côte-d'Or.

ESDOUHARD D'ANISY (P.), Côte-d'Or.

EUDE (Émile), Seine.

EVANS (Arthur-John), Grande-Bretagne.

EXPERT (Henry), Seine.

FAGE (René), Haute-Vienne.

FARCY (Louis DE), Maine-et-Loire.

FAULQUIER (Bernard), Nièvre.

FAYOLLE (le marquis Gérard DE), Dordogne.

FAZY (Henry), Suisse.

FLEURY (Gabriel), Sarthe.

MM.

- FORMIGÉ (Jules), Seine-et-Oise.
FOURCHÉ (P.), Gironde.
FOURNIER (Paul), Seine.
FOVILLE (Jean DE), Seine-Inférieure.
FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., États-Unis d'Amérique.
FURCY-RAYNAUD (Marc), Seine.
- GASPAR (Camille), Belgique.
GASSIES (Georges), Seine-et-Marne.
GAUCHERY (Paul), Cher.
GAUDIN (Paul), Seine.
GÉRIN-RICARD (Henry DE), Bouches-du-Rhône.
GERMAIN DE MAIDY (Léon), Meurthe-et-Moselle.
GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), Rhône.
GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), Italie.
GESTOSO Y PEREZ (José), Espagne.
GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury DE), Belgique.
GINOT (Émile), Vienne.
GOBILLOT (René), Seine.
GODET (l'abbé Henri), Orne.
GOLOUBEV (Victor DE), Russie.
GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), Indre.
GOURY (Georges), Meurthe-et-Moselle.
GOY (Pierre DE), Cher.
GRAMONT (le comte Sanche DE), Basses-Pyrénées.
GRAND (Roger), Morbihan.
GRANIER (le chanoine M.), Hérault.
GRUAZ (Julien), Suisse.
GUEBHARD (le Dr Adrien), Alpes-Maritimes.
GUERLIN (Robert), Somme.
GUICHARD (l'abbé Alphonse), Jura.
GUIFFREY (Jean), Seine-et-Oise.
GUIMET (Émile), Seine.
GUSMAN (Pierre), Seine-et-Oise.
GUYENCOURT (Robert DE), Somme.

MM.

HANNEZO (Jules), Saône-et-Loire.
HARCOURT (le comte Louis d'), Loiret.
HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), Grande-Bretagne.
HÉNAULT (Maurice), Nord.
HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), Seine-et-Marne.
HUSSON (Georges), Seine-et-Marne.

JADART (Henry), Marne.
JAMESON (Robert), Seine.
JANSSENS (le comte Gaston DE), Eure-et-Loir.
JOUBIN (André), Hérault.
JOULIN (Léon), Indre-et-Loire.
JULLIAN (Camille), Gironde.

KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), Seine-Inférieure.
KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), Russie.
KOECHLIN (Raymond), Seine.
KRAFFT (Hugues), Marne.

LABANDE (L.-H.), Principauté de Monaco.
LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), Aube.
LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), Gers.
LACOMBE (Paul), Seine.
LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), Turquie d'Asie.
LA MAZELIÈRE (le marquis DE), Alpes-Maritimes.
LANGLOIS (l'abbé M.), Seine.
LANTIER (Raymond), Eure.
LA ROCHE-GUYON (le duc DE), Seine-et-Oise.
LAUZUN (Philippe), Gers.
LA VÉRONNE (G. DE), Indre.
LAZZARONI (le baron), Italie.
LE BARS (Yvon), Hérault.
LEBLOND (le D^r Victor), Oise.
LE BRETON (Gaston), Seine-Inférieure.
LEBRUN (Eugène), Allier.
LE CLERT (Louis), Aube.
LÉCUREUX (Lucien), Sarthe.

MM.

LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), Charente-Inférieure.

LEFÈVRE (Louis-Eugène), Seine.

LEGRAND (Maxime), Seine-et-Oise.

LEJAY (l'abbé Paul), Côte-d'Or.

LEMAIRE (Arthur), Basses-Pyrénées.

LEMOISNE (Paul-André), Seine.

LESORT (André), Seine-et-Oise.

LE SOURD (Auguste), Ardèche.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), Nièvre.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), Morbihan.

LEURIDAN (l'abbé Théodore), Nord.

LEVÉ (A.), Nord.

LEVROT (Joseph), Alpes-Maritimes.

LHOMEL (le comte Georges DE), Pas-de-Calais.

LIEBBE (Elias), Ardennes.

LOË (le baron Alfred DE), Belgique.

LORIN (Félix), Seine-et-Oise.

LOUIS-LUCAS (Paul), Côte-d'Or.

LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), Italie.

LUR-SALUCES (le marquis Alexandre DE), Gironde.

MAGNE (Charles), Seine.

MAGUELONNE (Jules), Algérie.

MALLAT (Antonin), Allier.

MANDACH (Conrad DE), Suisse.

MANNEVILLE (Charles), Seine.

MANTEYER (Georges PINET DE), Hautes-Alpes.

MARCEL (le chanoine Louis), Haute-Marne.

MARCHÉVILLE (Louis DE), Loir-et-Cher.

MAREUSE (Edgar), Gironde.

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), Alpes-Maritimes.

MARIGNAN (Albert), Gard.

MARTIN (Gabriel), Deux-Sèvres.

MARTIN-CHABOT (Fernand), Seine.

MARTIN-SABON (Félix), Seine-et-Oise.

MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), Espagne.

MM.

MAYEUX (Albert), Seine-et-Marne.
MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), Sarthe.
MERLET (René), Eure-et-Loir,
MERLIN (Alfred), Tunisie.
MEURET (Maurice), Seine-et-Marne.
MILLARD (l'abbé Aristide), Marne.
MILLON (Henry), Côte-d'Or.
MONTREMY (François DE), Haute-Marne.
MOREAU-NÉLATON (Étienne), Aisne.
MORGAN (Jacques DE), Seine-et-Oise.
MORIN (dom Germain), Bavière.
MORIN-JEAN, Seine.
MULLER (Hippolyte), Isère.
MUSSET (Georges), Charente-Inférieure.

NAËF (Albert), Suisse.
NOCQ (Henry), Seine.
NODET (Victor), Ain.

OUVAROFF (la comtesse), Russie.

PAGÈS-ALLARY (J.), Cantal.
PARIS (Pierre), Gironde.
PASQUIER (Félix), Haute-Garonne.
PERDRIZET (Paul), Meurthe-et-Moselle.
PETIT (Ernest), Yonne.
PICARD (Auguste), Seine.
PIERPONT-BARNARD (Francis), Grande-Bretagne.
PILLOY (Jules), Aisne.
PIRENNE (Henri), Belgique.
PLAT (l'abbé Gabriel), Loir-et-Cher.
POINSSOT (Louis), Côte-d'Or.
PORÉE (le chanoine Adolphe), Eure.
POUPARDIN (René), Seine.
PRÉVOST (Gustave), Seine-Inférieure.
PUIG (Joseph), Pyrénées-Orientales.

RAINAUD (Armand), Calvados.

MM.

- RÉGNIER (Louis), Eure.
RENAULT (Jules), Tunisie.
RHEIN (André), Seine-et-Oise.
RIDDER (André DE), Seine-et-Marne.
RIGAUX (Henry), Nord.
RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), Basses-Alpes.
RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), Grande-Bretagne.
ROCHE (Denis), Seine.
RODIÈRE (Roger), Pas-de-Calais.
RODOCANACHI (Emmanuel), Seine-et-Oise.
ROERICH (Nicolas DE), Russie.
ROGER (Octave), Cher.
ROOSVAL (Johnny), Suède.
ROUQUETTE (le D^r), Alpes-Maritimes.
ROUSSEAU (F.), Seine.
ROUSTAN (François), Var.
ROUVIER (le D^r Jules), Algérie.
ROYER (Charles), Haute-Marne.

SAHUC (Joseph), Hérault.
SAINT-PÉRIER (le comte DE POILLOUE DE), Seine-et-Oise.
SAINT-PULGENT (A. DE), Loire.
SAINT-VENANT (Julien BARRÉ DE), Cher.
SAYVE (le marquis DE), Eure.
SCHMIDT (le professeur Valdemar), Danemark.
SÉJOURNÉ (le R. P. Paul-M.), Seine.
SELTMAN (E. J.), Grande-Bretagne.
SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), Belgique.
SORIANO Y TOMBA (Ramón DE), Espagne.
SORLIN-DORIGNY (Albert), Seine.
SOUCHON (Joseph), Aisne.
STROMBON (Sixten), Suède.

STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), Suisse.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), Marne.
THÉODORE (Émile), Nord.

MM.

THÉRY (Louis), Nord.
THIOLIER (Noël), Loire.
THOLIN (Georges), Landes.
THOMPSON (H. Yates), Grande-Bretagne.
TILLET (Jules), Aube.
TITOFF (A. DE), Russie.
TOURNOUËR (Henri), Orne.
TRIGER (Robert), Sarthe.
TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), Côte-d'Or.
TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), Yonne.

URSEAU (le chanoine Charles), Maine-et-Loire.

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), Drôme.
VALLETTE (René), Vendée.
VALOIS (Jules DE), Somme.
VASCHIDE (M^{me} Victoria), Roumanie.
VASNIER (Henri), Eure.
VESLY (Léon DE), Seine-Inférieure.
VIAL (E.), Rhône.
VIDIER (Alexandre), Seine.
VILLENOISY (François DE), Isère.
VILLETARD (l'abbé Henri), Yonne.
VINCENT (le D^r Henri), Ardennes.
VIREY (Jean), Saône-et-Loire.
VOGT (l'abbé Albert), Suisse.

WEISS (André), Seine.

ZEILLER (Jacques), Basses-Pyrénées.

LISTE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE. Académie des inscriptions et belles-lettres.

AIN, *Bourg*. Société d'émulation.

AISNE, *Saint-Quentin*. Société académique.

— *Soissons*. Société archéologique, historique et scientifique.

ALLIER, *Moulins*. Société d'émulation du Bourbonnais.

ALPES HAUTES-, *Gap*. Société d'études historiques des Hautes-Alpes.

ALPES-MARITIMES, *Nice*. Nice historique.

— — Société des lettres, sciences et arts.

AUBE, *Troyes*. Société académique de l'Aube.

AVEYRON, *Rodez*. Société des lettres, sciences et arts.

BELFORT (Territoire de). Société belfortaine d'émulation.

BOUCHES-DU-RHÔNE, *Aix*. Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

— — Facultés de droit et des lettres.

— *Marseille*. Société archéologique de Provence.

CALVADOS, *Caen*. Académie des sciences, arts et belles-lettres.

— — Société des Antiquaires de Normandie.

— — Société française d'archéologie.

— *Bayeux*. Société des sciences, arts et belles-lettres.

CANTAL, *Aurillac*. Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne.

CHARENTE, *Angoulême*. Société archéologique et historique de la Charente.

CHARENTE-INFÉRIEURE, *Saintes*. Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure.

— — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

CHER, *Bourges*. Société des Antiquaires du Centre.

— — Société historique du Cher.

CORRÈZE, *Brive*. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

CÔTE-D'OR, *Dijon*. Académie de Dijon.

— — Commission des antiquités de la Côte-d'Or.

— *Beaune*. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.

— *Châtillon-sur-Seine*. Société archéologique et historique du Châtillonnais.

— *Semur*. Société des sciences historiques et naturelles.

CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

CREUSE, *Guéret*. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

DORDOGNE, *Périgueux*. Société historique et archéologique du Périgord.

DOUBS, *Besançon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société d'émulation du Doubs.

— *Montbéliard*. Société d'émulation.

DRÔME, *Valence*. Société départementale d'archéologie et de statistique.

EURE, *Évreux*. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.

EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société archéologique d'Eure-et-Loir.

— *Châteaudun*. Société dunoise.

FINISTÈRE, *Brest*. Société académique.

GARD, *Nîmes*. Académie de Nîmes.

— *Alais*. Société scientifique et littéraire.

GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— — Faculté des lettres.

— — Société archéologique du midi de la France.

GIRONDE, *Bordeaux*. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société archéologique de la Gironde.

HÉRAULT, *Montpellier*. Académie des sciences et lettres.

— — Société archéologique.

— *Béziers*. Société archéologique.

ILLE-ET-VILAINE, *Rennes*. Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.

INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société archéologique de Touraine.

ISÈRE, *Grenoble*. Académie delphinale.

— — Société de statistique, des sciences naturelles et arts du département.

JURA, *Lons-le-Saulnier*. Société d'émulation.

LANDES, *Dax*. Société de Borda.

LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.

— *Vendôme*. Société archéologique du Vendômois.

LOIRE, *Montbrison*. La Diana, société historique et archéologique du Forez.

LOIRE HAUTE-, *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.

LOIRE-INFÉRIEURE, *Nantes*. Société archéologique.

LOIRET, *Orléans*. Société archéologique de l'Orléanais.

— — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.

LOZÈRE, *Mende*. Société d'agriculture, sciences et arts.

- MAINE-ET-LOIRE, *Angers*. Société nationale d'agriculture, sciences et arts.
- MARNE, *Châlons-sur-Marne*. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne.
- *Chaumont*. Société d'histoire, d'archéologie et des beaux-arts.
- *Reims*. Académie de Reims.
- *Vitry-le-François*. Société des sciences et arts.
- MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société historique et archéologique.
- MEURTHE-ET-MOSELLE, *Nancy*. Académie de Stanislas.
- — Société d'archéologie lorraine.
- MEUSE, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts.
- *Verdun*. Société philomathique.
- MORBIHAN, *Vannes*. Société polymathique du Morbihan.
- NORD, *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- *Avesnes*. Société archéologique.
- *Cambrai*. Société d'émulation.
- *Douai*. Société centrale d'agriculture, sciences et arts.
- *Dunkerque*. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- *Roubaix*. Société d'émulation.
- OISE, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise.
- *Compiègne*. Société historique.
- *Noyon*. Comité archéologique, historique et scientifique.
- *Senlis*. Comité archéologique.
- PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.
- *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.
- PUY-DE-DÔME, *Clermont-Ferrand*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- RHÔNE, *Lyon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

RHÔNE, *Lyon*. Bulletin historique du diocèse de Lyon.

— *Tarare*. Société scientifique et littéraire.

— *Villefranche*. Société des sciences et arts du Beaujolais.

SAÔNE-ET-LOIRE, *Mâcon*. Académie.

— *Autun*. Société éduenne.

— *Chalon-sur-Saône*. Société d'histoire et d'archéologie.

— — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

SARTHE, *Le Mans*. Société archéologique du Maine.

SAVOIE, *Chambéry*. Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

SAVOIE (HAUTE-), *Annecy*. Société florimontane.

SEINE, *Paris*. Association pour l'encouragement des études grecques.

— — Bibliothèque d'art et d'archéologie.

— — Bibliothèque de la ville de Paris.

— — Comité des travaux historiques.

— — Commission du vieux Paris.

— — Société d'anthropologie.

— — Société d'histoire ecclésiastique de France.

— — Société de l'histoire de France.

— — Société de Saint-Jean.

— — Société française de numismatique et d'archéologie.

SEINE-ET-MARNE, *Melun*. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.

— *Meaux*. Société littéraire et historique de la Brie.

— *Fontainebleau*. Société historique et archéologique du Gâtinais.

SEINE-ET-OISE, *Versailles*. Commission des antiquités de Seine-et-Oise.

— — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

SEINE-ET-OISE, *Pontoise*. Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin.

— *Rambouillet*. Société archéologique.

SEINE-INFÉRIEURE, *Rouen*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure.

— *Le Havre*. Société havraise d'études diverses.

SÈVRES (DEUX-), *Niort*. Société historique et scientifique.

SOMME, *Amiens*. Académie d'Amiens.

— — Société des Antiquaires de Picardie.

— *Abbeville*. Société d'émulation.

TARN-ET-GARONNE, *Montauban*. Société archéologique.

VAR, *Toulon*. Académie du Var.

VAUCLUSE, *Avignon*. Académie de Vaucluse.

VENDÉE, *La Roche-sur-Yon*. Société d'émulation de la Vendée.

VIENNE, *Poitiers*. Société des Antiquaires de l'Ouest.

VIENNE (HAUTE-), *Limoges*. Société archéologique et historique du Limousin.

VOSGES, *Epinal*. Société d'émulation des Vosges.

— *Saint-Dié*. Société philomathique vosgienne.

YONNE, *Auxerre*. Société des sciences de l'Yonne.

— *Sens*. Société archéologique.

ALGÉRIE, *Alger*. Société historique algérienne.

— *Bône*. Académie d'Hippône.

— *Constantine*. Société archéologique du département.

— *Oran*. Société de géographie et d'archéologie.

TUNISIE, *Carthage*. Institut de Carthage.

— *Sousse*. Société archéologique.

Sociétés étrangères.

ALSACE-LORRAINE, *Colmar*. Société d'histoire naturelle.

— *Metz*. Académie de Metz.

— — Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alterthumskunde.

— *Mulhouse*. Société industrielle.

— *Strasbourg*. Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

BELGIQUE, *Anvers*. Académie d'archéologie de Belgique.

— *Bruges*. Société d'émulation pour l'étude des antiquités de l'histoire de Flandre.

— *Bruzelles*. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

— — Commission royale d'art et d'archéologie.

— — Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.

— — Société d'archéologie.

— — Société des Bollandistes.

— — Société royale de numismatique.

— *Courtrai*. Cercle archéologique et historique.

— *Gand*. Cercle historique et archéologique.

— *Liège*. Société liégeoise de littérature wallonne.

— *Malines*. Cercle archéologique, littéraire et artistique.

— *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut.

— *Namur*. Société archéologique.

BULGARIE, *Sofia*. Société archéologique bulgare.

CANADA, *Halifax*. The Nova-Scotian Institute of science.

DANEMARK, *Copenhague*. Aarboger for Nordisk oldkyndighed og historie.

— — Kongelige Nordiske oldskrift-Sels-

— *kab* (Société royale des Antiquaires du Nord).

EGYPTE, *Le Caire*. Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

ESPAGNE, *Barcelone*. Institut d'estudis catalans.

— *Madrid*. Académie royale de l'Histoire.

— — Sociedad española de excursiones.

— — Revista de archivos, bibliotecas y museos.

— *Valladolid*. Sociedad castellana de excursiones.

ÉTATS-UNIS, *Baltimore*. Johns Hopkins University.

— *Chicago*. Académie des sciences.

— *Norwood*. Archæological Institute of America.

— *Philadelphie*. American philosophical Society.

— *Topeka*. Kansas State historical Society.

— *Washington*. Smithsonian Institution.

— *Worcester*. American Antiquarian Society.

FINLANDE, *Helsingfors*. Suomen Muinaismuisto-Yhdistys (Société archéologique finlandaise).

GRANDE-BRETAGNE, *Londres*. Society of Antiquaries of London.

— *Cambridge*. Cambridge Antiquarian Society.

— *Dublin*. Royal Irish Academy.

— *Édimbourg*. Royal Society of Edinburgh.

— — Society of Antiquaries of Scotland.

— *Jersey*. Société jersiaise.

ITALIE, *Rome*. Reale Accademia dei Lincei.

— — Istituto italiano di numismatica.

— — British School at Rome.

— *Bologne*. Regia deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.

— *Catane*. Società di storia patria per la Sicilia orientale.

— *Faenza*. Museo internazionale delle ceramiche.

— *Florence*. Biblioteca nazionale centrale.

— *Génes*. Società ligure di storia patria.

ITALIE, *Milan*. Società storica lombarda.

— *Modène*. Regia Accademia di scienze, lettere ed arti.

— *Padoue*. Rivista di storia antica.

— *Turin*. Reale Accademia delle scienze.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Institut grand-ducal de Luxembourg, section historique.

PAYS-BAS, *Lecwarden*. Friesch genootschap van geschied-, oudheid- en taalkunde (Société frisonne d'histoire, d'archéologie et de philologie).

PORTUGAL, *Lisbonne*. Museu ethnographico português.

— *Porto*. Portugalia.

RUSSIE, *Dorpat*. Universitas Jurievensis.

— *Ékaterinebourg*. Société ouralienne des amis des sciences naturelles.

— *Moscou*. Société archéologique.

— *Pétrograd*. Académie des sciences.

— — Commission archéologique.

SUÈDE, *Stockholm*. Kungl. vitterhets historie och antikuitets Akademien (Académie royale des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités).

SUISSE, *Bâle*. Historische und antiquarische Gesellschaft.

— *Genève*. Société d'histoire et d'archéologie.

— *Lausanne*. Société d'histoire de la Suisse romande.

— *Stans*. Historischer Verein der fünf Orte, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug.

— *Zürich*. Antiquarische Gesellschaft.

— — Musée national suisse.

BIBLIOTHÈQUES

RECEVANT LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

École des Beaux-Arts, à Paris.

École des Chartes, à la Sorbonne, Paris.

École française d'Athènes.

Musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

Universités d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen,
Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Mont-
pellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Toulouse, Alger.

Académie de Chambéry.

Service des Antiquités de la Régence de Tunis.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 1^{er} TRIMESTRE DE 1917.

Séance du 3 Janvier.

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, président sortant,
et de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

BALLARDINI (G.). *L'arte della maiolica in Faenza. Suoi ordinamenti e sue relazioni coi poteri pubblici*. Faenza, 1916, in-4°.

COROT (H.). *La collection Mailly et les temps préhistoriques*. Semur, 1915, in-8°.

DURRIEU (P.). *Perrette Baudoche*. Paris, 1916, in-4°.

M. E. Lefèvre-Pontalis, président sortant, prononce le discours suivant :

« Messieurs,

« Au seuil d'une troisième année terrible qui ravive nos angoisses et nos espérances, je me fais l'interprète de vos pensées en adressant aux héroïques défenseurs de Verdun, aux vainqueurs de la Somme, de Vaux et de Douaumont, à tous ceux qui combattent dans l'air et sur mer, sous la terre et dans les tranchées, les sentiments d'admiration et de reconnaissance dont nous sommes pénétrés. Inclignons-nous pieusement devant la douleur paternelle de nos confrères le comte Delaborde, M. Paul Girard, le

comte de Loïsne et de nos correspondants MM. Delachenal, le marquis de Fayolle, Louis de Farcy, Jean Virey, Picard, le vicomte de Truchis. Leurs fils, partis dans la fièvre de l'enthousiasme, espéraient revenir portés sur les ailes de la victoire. Hélas ! ils ont dû sacrifier leur vie pour arrêter la ruée des barbares qui foulent aux pieds le droit et la morale, la justice et la liberté, en invoquant le Dieu des hécatombes altéré de sang et de cruauté. Nos souvenirs émus se reportent vers cette légion de jeunes travailleurs, dont beaucoup avaient été nos brillants élèves, et qui formaient l'élite intellectuelle de la France. Ils ne sont pas descendus dans la tombe, ils sont montés vers une mort glorieuse avec cette ardeur généreuse qui prend sa source dans l'amour sacré de la patrie.

« En perpétuant les traditions qui sont la force et l'honneur de notre race, nous remplissons le devoir qui convient à une Société plus que centenaire. La régularité du travail, le calme et la dignité, l'ordre et la méthode, la recherche de la vérité historique et scientifique, le désintéressement dont tant de savants français ont donné la preuve seront toujours les bases inébranlables de la grandeur de la France et les conditions essentielles de son rayonnement. En quittant la présidence, je vous remercie de m'avoir rendu cette charge aussi légère par votre désir d'activité, car ce que j'ai appris, en écoutant les lecteurs au lieu de me glisser dans les rangs des causeurs, m'a fait encore mieux apprécier la variété de vos connaissances. J'aime cette salle où l'on accède par un de ces escaliers à vis familier aux archéologues, où l'on respire un parfum d'archaïsme, où les lampes à huile nous font songer aux veillées de nos pères. On se retrouve ici dans une grande famille, on y goûte le charme de l'intimité, on y commente nos succès et nos désillusions, on s'associe aux inquiétudes et aux fiertés de ses amis pendant cette effroyable tourmente.

« J'espérais encore que la mort qui a fait, en cette triste année 1916, tant de nobles victimes du courage, du devoir, des épreuves et de la douleur ne viendrait pas frapper nos

plus anciens membres résidants, mais, hélas ! elle nous a ravi cet automne deux illustres archéologues qui faisaient le plus grand honneur à notre Société.

« L'abbé Henri Thédénat était né à La Rochelle le 8 octobre 1844 ; son père, professeur à l'Université de Poitiers pendant vingt-trois ans, lui inculqua le goût de l'art antique. Sa vocation l'aurait entraîné plus tôt vers le sacerdoce si l'état de sa santé ne l'avait pas obligé à prendre de grands ménagements. Entré à l'École des Carmes en 1863 et au séminaire d'Issy en 1865, il fut professeur, puis préfet des études au collège de Juilly, où son souvenir reste toujours vivant. Quand il revint dans cette célèbre maison en 1880, pour y remplir les fonctions de supérieur, il faisait partie depuis 1875, date de son ordination, de la congrégation de l'Oratoire. Il en fut l'un des membres les plus éminents avec le P. Gratry et le cardinal Perraud qui lui avait voué une profonde affection.

« Après avoir contribué à la fondation de l'école Massillon qui prit un heureux développement, il devint supérieur de la Maison des hautes études ecclésiastiques créée par les Oratoriens pour les jeunes prêtres désireux de s'initier aux meilleures méthodes de critique historique et scientifique. Il avait le droit d'être fier des résultats de son enseignement quand la loi de séparation vint disperser les membres de son ordre. C'est avec un véritable stoïcisme qu'il supporta cette douloureuse épreuve : ni ses chères études, ni les affectueuses sympathies de ses amis ne purent jamais adoucir ses amertumes. Son visage qui rappelait les traits fins et énergiques des grands orateurs sacrés du ^{xvii}^e siècle portait souvent l'empreinte d'une profonde tristesse depuis cette époque.

« Quand il fut nommé associé correspondant de notre Société en 1879, il avait déjà justifié les espérances de Léon Renier, dont il fut un des plus brillants élèves, en collaborant à la *Revue archéologique*, à la *Revue épigraphique* et surtout au *Bulletin critique* dont il dirigea la publication avec le concours de Mgr Duchesne. Il avait trouvé un second maître en suivant les leçons et les conseils de son

ancien condisciple, M. Héron de Villefosse. La touchante amitié qui unissait nos deux confrères, leur désir d'étudier ensemble un groupe d'antiquités romaines les décidèrent souvent à rédiger et à signer le même mémoire. Cette féconde collaboration nous a valu de savantes études sur l'inscription de Gordien, conservée à Bordeaux, et sur les cachets d'oculistes romains, le recueil des inscriptions romaines de Fréjus inséré dans le *Congrès archéologique* de 1884 et le savant inventaire des trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule.

« Elu membre résidant le 8 novembre 1882, l'abbé Thédénat prit dès lors une part très importante à nos travaux, car il fit plus de soixante-dix communications. Il remplit les fonctions de président pendant l'année 1897; dans son discours consacré à l'éloge funèbre d'Edmond Le Blant, créateur de l'archéologie chrétienne en France, il souhaitait que la générosité d'un Mécène permit à notre Société de donner des bourses de voyage à de jeunes travailleurs pour explorer notre propre pays, pour faire mieux connaître nos richesses monumentales et nos musées de province. Si ce vœu ne s'est pas encore réalisé, permettez-moi de le renouveler, en songeant à celui qui aurait si bien tracé le programme de ces missions archéologiques.

« Quatre études remarquables de notre confrère sur le temple d'Apollon Vindonnus près d'Alésia, sur un étui à collyre égyptien conservé au Musée du Louvre, sur les antiquités romaines de Cadenet, sur les milliaires de la voie Aurélienne furent insérées dans nos *Mémoires*, mais c'est surtout dans nos *Bulletins* qu'il faut chercher les résultats de son activité scientifique. Il se plaisait à signaler les découvertes d'inscriptions romaines en Gaule, en Italie, en Tunisie, de cachets d'oculistes, de mosaïques, d'autels, de chapiteaux et de bas-reliefs antiques; il inventoriait les célèbres trésors de bijoux, de monnaie et de vaisselle d'argent trouvés à Planches et à Montcornet; il énumérait les marques de potier et les graffites; il décrivait le mobilier funéraire des sarcophages, des urnes étrusques de Livourne, le taureau de bronze de Mycènes,

il suivait les fouilles des nécropoles d'Angers et de Grand, il s'efforçait de mettre en relief le zèle, les mérites et les travaux de nos associés correspondants. Il apportait à la Commission des impressions le concours le plus utile et le plus assidu. Quand le titre de membre honoraire lui fut conféré le 2 mai 1906, chacun de nous fut heureux d'acquitter une dette de reconnaissance envers un confrère qui avait donné tant de preuves de dévouement à notre Société.

« Nommé membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1898, l'abbé Thédénat, dont l'extrême modestie n'avait d'égale que la bienveillance, se fit un devoir de consacrer à son prédécesseur le baron de Ruble, puis à son collègue M. Félix Nourisson des notices nécrologiques aussi précises que touchantes. Depuis longtemps, il se proposait de concentrer son activité scientifique sur les antiquités de l'Italie qui lui étaient aussi familières que celles de la Gaule en utilisant ses précieux cahiers de notes. Il en avait déjà extrait le fond de ses savants articles du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Son livre sur le *Forum romain et les forums impériaux*, dont la quatrième édition parut en 1908, est un modèle de précision et de clarté; sa valeur documentaire s'appuie sur une longue série d'observations marquées au coin de la critique la plus sûre. Les idées originales de l'auteur, ses ingénieuses méthodes d'analyse et de comparaison ouvrent de nouveaux aperçus sur la vie publique à Rome et dans les grandes cités de l'Italie.

« Après tant d'ouvrages consacrés à Pompéi, il pouvait sembler audacieux de présenter au grand public, dans la collection des villes d'art, une vue d'ensemble sur les fouilles qui ont fait revivre une civilisation disparue et qui ont ramené au jour tant de merveilles. L'abbé Thédénat y réussit cependant; il sut allier la science de l'archéologue au talent du littérateur pour broser des tableaux qui font image, pour initier ses lecteurs à l'étude des villes romaines, des mosaïques et des peintures décoratives, pour animer les ruines du souffle de la vie. La der-

nière publication de notre confrère fut celle du *Journal de l'abbé Nicolas Alaidon*, prêtre lorrain, qui avait été témoin de la Révolution. Depuis 1897, il faisait partie de la section d'archéologie du Comité¹ des travaux historiques : ses nombreux rapports portent l'empreinte de sa courtoisie et de sa profonde érudition. Au congrès des Sociétés savantes, en 1912, tous les amis, tous les fidèles correspondants qu'il comptait dans nos vieilles provinces françaises furent heureux d'applaudir sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

« Au début de la guerre, ses forces commençaient à décliner. L'amitié qui le liait à Maspero l'attira de nouveau vers l'Égypte, dont le climat hivernal aurait pu prolonger son existence s'il avait été plus soucieux du soin de sa santé, mais le feu sacré qui anime tant d'archéologues lui inspirait toujours le désir de voir les résultats des fouilles les plus récentes. La mort subite et prématurée de son éminent confrère le plongea dans la consternation, car il avait besoin d'être entouré. L'isolement ne convenait pas à cette âme si tendre qui s'épanchait dans l'intimité de la conversation et de la correspondance. Son esprit si fin se plaisait à s'exercer sur les sujets les plus variés. Très assidu à nos séances, où il était entouré de notre respectueuse affection, il semblait parfois plongé dans une profonde rêverie. C'est qu'il était poète à ses heures, comme en témoigne un petit volume publié en 1908 où sa muse délicate lui inspira des vers bien frappés. Une strophe de la pièce qui vante les bienfaits du sommeil traduit ses nobles aspirations vers la béatitude éternelle où il est entré :

Laissez, laissez au jour le chagrin qui dévore,
Songes : emportez-moi du soir jusqu'à l'aurore
Dans un monde enchanté
Jusqu'au dernier réveil, jusqu'à l'aube où le rêve
Commencé sur la terre auprès de Dieu s'achève
En sa réalité.

« Douze jours après la mort de l'abbé Thédenat, notre Société, frappée d'un nouveau deuil, perdait le 10 no-

vembre dernier son doyen vénéré, le marquis Charles-Jean-Melchior de Vogüé, qui avait été élu membre résidant le 4 juillet 1860. Né à Paris le 18 octobre 1829, il était issu d'une très ancienne famille du Vivarais dont il a brillamment raconté l'histoire. Son plus lointain ancêtre avait fondé au XI^e siècle l'abbaye de Villedieu. Le chevalier Raymond de Vogüé, qui avait pris part à la troisième croisade, s'aventura sur cette terre de Palestine où son descendant devait le suivre huit siècles plus tard pour jouer un rôle plus pacifique en étudiant les monuments religieux encore intacts ou disparus. Dans les branches de cet arbre généalogique, les évêques alternent avec les grands capitaines, les hommes de lettres avec les parlementaires. Le père de notre regretté confrère, vaillant officier qui s'était distingué à la prise d'Alger, se retira en 1830 dans ses terres du Berri où il créa les forges de Mazières. Élu à l'Assemblée constituante en 1848, député du Cher à l'Assemblée nationale de 1871, il se consacra tout entier à la politique, à l'agriculture et à l'industrie tout en s'intéressant aux questions littéraires et sociales. Il fut avec Montalembert un des fondateurs du *Correspondant*, où son fils devait écrire plus tard tant d'articles si remarquables.

« Notre éminent confrère, héritier de l'activité paternelle, était attaché d'ambassade à Petrograd quand il fit ses débuts archéologiques, à vingt-deux ans, par une étude sur l'orfèvrerie russe. Il se sentait déjà attiré vers l'Orient, où son premier voyage en 1855 fit une telle impression sur son esprit avide d'émotions qu'il n'eut plus qu'une seule pensée : s'initier à la philologie et à l'épigraphie sémitiques pour mieux arracher à l'Asie Mineure ses secrets historiques. Il fut son propre maître parce qu'il avait la ferme volonté de s'instruire. En 1862, il parcourut l'île de Chypre et la Syrie, s'avança jusqu'à Palmyre, pénétra dans le Haouran : il s'arrêta longtemps à Jérusalem, sa ville de prédilection, où il revint encore en 1869 et en 1911.

« Convaincu qu'un archéologue ne pouvait se passer de la collaboration d'un architecte pour relever des monu-

ments, il s'assura le concours d'un habile dessinateur, M. Duthoit; mais lui-même savait tenir le crayon comme la plume. Il rapportait de chaque exploration une ample moisson de croquis, de plans, de notes qu'il mettait en œuvre avec une étonnante sûreté de méthode et de critique, car il ne s'agissait pas seulement de décrire des ruines, il fallait les faire revivre en restituant l'élévation des basiliques et des monuments civils. En même temps, il se révélait numismate, sigillographe, historien de l'Islam.

« *Les églises de la Terre sainte*, tel fut le titre du premier fruit de ses recherches et de son érudition. Ce livre, daté de 1860, renferme une série de savantes monographies. L'auteur, qui avait bien compris l'importance des idées générales dans les études archéologiques, a voulu dégager l'influence des Croisades sur l'architecture arabe. Au voisinage des coupes byzantines et des minarets, notre art se transforme tout en gardant son sentiment des proportions et de l'emploi logique des matériaux. La belle restitution du *Temple de Jérusalem*, qui fut éditée en 1864, est un chef-d'œuvre d'ingéniosité basé sur des fouilles, des textes et des études graphiques de longue haleine.

« L'année suivante, le marquis de Vogüé fit paraître le premier fascicule de l'*Architecture civile et religieuse de la Syrie centrale du I^{er} au VII^e siècle* qui ne fut terminée qu'en 1877. Il y fit ressortir l'intérêt exceptionnel de ces basiliques chrétiennes où les traditions hellénistiques s'altèrent peu à peu sous l'influence des principes de la construction persane. Entre Alep et Damas, il avait exploré les ruines d'une série de villes abandonnées depuis l'invasion arabe, véritables Pompéi de l'Orient. Le plan de la basilique cruciforme de Saint-Syméon Stylite, avec son octogone central, le système de couverture des églises de Chagga et de Tafka au moyen de grandes dalles posées sur des arcs-diaphragmes furent de véritables révélations pour les archéologues. L'épigraphie venait au secours de l'érudit qui avait ressuscité la langue araméenne pour lui permettre de dater tous ces édifices et d'expliquer les motifs de leur construction.

« De pareilles découvertes attirèrent sur le marquis de Vogüé l'attention du monde savant. Il n'avait que trente-neuf ans quand l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui ouvrit ses portes en 1868. Ce nouveau titre, qui lui imposa un surcroît de labeur, n'empêchait pas notre confrère d'être assidu à nos séances pour y signaler les découvertes d'antiquités préhistoriques de statues, d'inscriptions grecques, hébraïques et phéniciennes, de poids, de monnaies en Palestine et dans l'île de Chypre. Il démontra que les inscriptions sur briques de Neuvy-sur-Barangeon en Berri était l'œuvre d'un faussaire. Notre *Bulletin* atteste la variété de ses informations. Si le temps lui manqua pour insérer un article de fond dans nos *Mémoires*, car il collaborait aux *Annales archéologiques*, à la *Revue de l'Orient latin*, à la *Revue archéologique*, à la *Revue numismatique* et au *Journal asiatique*, il nous fit du moins profiter de son expérience en prenant part aux travaux de nos Commissions. En le nommant membre honoraire le 5 janvier 1911, notre Compagnie a voulu rendre hommage à l'une des gloires de l'archéologie orientale. La Société française d'archéologie avait eu la même pensée en lui décernant le titre de membre du Comité d'honneur en 1907.

« La carrière scientifique de notre confrère était déjà bien remplie quand M. Thiers le nomma le 9 mars 1871 ambassadeur à Constantinople. C'était un heureux choix : il était rompu à l'étude de toutes les questions d'Orient et bien digne de représenter la France protectrice de ces Lieux saints dont il avait reconstitué l'ancienne topographie. En 1875, il remplit les mêmes fonctions à Vienne avec un nouveau succès ; il sut deviner les ambitions naissantes de l'Autriche dans les Balkans. Mais il lui tardait de reprendre ses travaux interrompus. Dès son retour en France, en 1879, il se consacra aux études historiques. Héritier du maréchal de Villars, que Saint-Simon avait accablé du poids de ses sarcasmes et de ses calomnies, il entreprit de le réhabiliter devant l'Histoire en jugeant le diplomate et l'homme de guerre, d'après ses mémoires et

sa correspondance qui forment six volumes édités de 1884 à 1904 par la Société de l'histoire de France dont il fut le zélé président. Il fut le promoteur des monuments commémoratifs des batailles de Denain et de Malplaquet. Poursuivant ses études historiques, il fit paraître en 1900 un recueil des lettres inédites du duc de Bourgogne au duc de Beauvillier pendant la campagne d'Alsace de 1703. Avant de consacrer en 1912 trois volumes à l'histoire de sa famille, dont il fut le plus illustre représentant, il avait publié l'ancien inventaire des archives du château de Vogüé, mais il restait toujours fidèle à sa vocation archéologique, comme le prouvent ses communications à l'Académie des inscriptions, sa collaboration au catalogue de la collection de Clercq et au *Corpus inscriptionum semiticarum*.

« Élu membre de l'Académie française en 1901 à la place du duc de Broglie, il y représentait à la fois les traditions aristocratiques et le labeur scientifique. Président de la Société des agriculteurs de France de 1896 à 1912, il se fit l'apôtre de l'union entre la petite et la grande propriété, entre l'agriculture et l'industrie. L'étude des questions sociales, douanières et fiscales qu'il abordait de front dans ses discours annuels lui était familière comme les progrès de la chimie organique. Il aimait la terre féconde et créatrice, bonne gardienne des vestiges des anciennes civilisations, des trésors et des tombeaux : son domaine du Peseau, dans le Sancerrois, était un modèle d'exploitation rationnelle.

« L'autorité morale du marquis de Vogüé, commandeur de la Légion d'honneur, devait s'exercer encore au profit de la Société de secours aux blessés militaires qu'il présidait depuis 1904. Ce fut une grande joie pour lui de réaliser l'union des trois œuvres qui se proposaient le même but. Dès la fondation de la Croix-Rouge en 1864, il s'était passionné pour cette œuvre de pitié et de charité. Il avait pu constater la terrible mortalité des amputés dans l'ambulance d'Haguenau, dont il fut l'organisateur en 1870. C'est dans cette petite ville qu'il vit pour la dernière fois

son frère cadet, Robert, capitaine de spahis, qui trouva la mort sur le champ de bataille de Fröschwiller. Les services rendus par la grande association dont il était l'âme dans nos expéditions coloniales faisaient pressentir de quels efforts elle serait capable en cas de conflagration européenne.

« Que de difficultés le président de la Croix-Rouge française n'eut-il pas à surmonter pour faire face à des besoins imprévus, pour enrôler et guider toutes les bonnes volontés ! Avec quel esprit de méthode et de dévouement il sut accomplir sa tâche quotidienne, malgré les infirmités de la vieillesse, avec quelle éloquence il éleva la voix en faveur des malheureux déportés de la Flandre dans sa lettre au Saint-Siège ! Son cœur saignait en cherchant à soulager les blessés, les malades et les réfugiés, mais il était fier de penser que sa nombreuse lignée luttait dans les armées de terre et de mer pour le triomphe de la France libératrice sur la barbarie germanique.

« Membre de notre Compagnie pendant plus d'un demi-siècle, le marquis de Vogüe n'était pas un grand seigneur égaré dans la société moderne ; il sut s'y tailler un beau rôle. Possédant toutes les qualités du chef qui sait commander et qui sait se faire aimer, soucieux de la dignité de sa race, n'hésitant jamais devant la crainte des responsabilités, ce patriarche, bâti comme un preux du moyen âge, donnait l'exemple du travail fécond, de l'activité souriante, de l'heureuse initiative et de la droiture morale. Sa vie fut partagée entre l'amour de la science et la passion du bien : dans sa belle âme, fortifiée par de solides croyances, la religion du devoir se confondait avec le culte de la patrie.

« Nous avons perdu en 1916 cinq associés correspondants.

« Jules d'Arbaumont, né à Colmar en 1831, descendait d'une famille dont les membres furent trésoriers de France au bureau des finances de Dijon et avocats au Parlement de Bourgogne. Ancien président de l'Académie de Dijon,

membre de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, il inséra de nombreux articles dans les *Mémoires* de ces deux Sociétés où il occupait une place d'honneur. Il débuta en 1861 par une étude sur les origines de la famille de Berbisey et par une notice sur le clos Vougeot, mais ses meilleurs travaux furent consacrés aux cuisines du Palais ducal, à l'histoire et au trésor de la Sainte-Chapelle de Dijon, à la noblesse bourguignonne et à l'armorial de la Chambre des comptes. L'édition des *Mémoires d'Olivier de la Marche* qu'il publia pour la Société de l'histoire de France, en collaboration avec M. Beaune, fait honneur à son érudition comme son volume sur les universités de Franche-Comté qui lui valut une médaille d'or au Concours des antiquités nationales. On lui doit également la publication du cartulaire du prieuré de Vignory. A ses titres d'historien, d'archéologue et d'héraldiste, Jules d'Arbaumont joignait celui de botaniste : sa *Flore de la Côte-d'Or* fut le résultat de patientes recherches qu'il avait poursuivies pendant trente ans. C'était un travailleur d'élite, doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, dont la vieillesse n'avait pas ralenti l'activité.

« Le comte Alphonse Couret, ancien magistrat, s'était enrôlé de bonne heure dans les rangs des orientalistes en étudiant l'histoire de la Palestine sous les empereurs grecs, la prise de Jérusalem par les Perses en 614, les légendes et l'ordre du Saint-Sépulcre, la domination russe à Constantinople de 865 à 1116; la relation de son voyage en Égypte et en Judée est d'une lecture agréable et instructive. Il écrivit une histoire de la Bastille. La guerre de Cent ans lui fournit des sujets d'étude tels que le règlement des frais du siège d'Orléans et la biographie de Christophe d'Harcourt, compagnon d'armes de Jeanne d'Arc. Il était né pour l'action et l'Académie de Sainte-Croix, dont il fut longtemps président, n'eut qu'à se louer de ses heureuses initiatives.

« Le docteur Brulard, associé correspondant à Dijon, qui a laissé plusieurs études médicales, M. Léon Boutry qui habitait Alençon et M. Ernest Thelier qui avait fixé sa

résidence à Marly-le-Roy s'intéressaient à nos travaux. Ils aimaient comme nous les vieilles pierres, soit à cause de leurs inscriptions ou de leurs sculptures, soit à cause des monuments dont elles font partie et des problèmes que les architectes ont su résoudre en les appareillant. Tous ceux dont le nom a figuré sur nos listes avaient eu l'occasion de déplorer des actes de vandalisme anciens et modernes, mais ils n'avaient pu prévoir la rage de destruction qui anime nos éternels ennemis.

« Les fils des Huns ont toujours éprouvé la joie de nuire qu'ils expriment par le mot *Schadenfreude*. Ce sentiment dérivé de l'orgueil et de la brutalité ressemble au plaisir de l'éléphant qui détruit tout sur son passage et au sadisme de Néron qui se pâmait d'admiration devant l'incendie de Rome. Les Allemands qui descendaient en chantant des trains de plaisir pour avoir le bonheur d'assister au bombardement de Strasbourg en 1870 étaient les pères de ceux qui ont martyrisé la Belgique, la Pologne et la Serbie. Détruire pour détruire, souvent par esprit de vengeance, mais surtout par instinct ancestral, voilà l'idéal de la Kultur. La massue d'Hercule était une arme libératrice qui s'abattait sur les monstres et sur les brigands, mais le marteau de Thor démolit les cathédrales, massacre les blessés, écrase les faibles et tue l'indépendance. Les Allemands, qui ont la férocité joyeuse en songeant aux femmes et aux enfants victimes de leurs sous-marins, font frapper une médaille pour commémorer le torpillage de la *Lusitania*. Ils se réjouissent à la vue des ruines, ils se rient des larmes des déportés dont ils font des esclaves, ils narguent la souffrance et le désespoir.

« Quand l'héroïsme de nos troupes ramena la victoire sous nos drapeaux pendant la bataille de la Marne, les Teutons abandonnèrent les clochers qu'ils avaient transformés en nid de mitrailleuses pour mettre le feu à une centaine d'églises qui eurent le même sort que celles de Sermaize, de Rambercourt-aux-Pots, de Clermont-en-Argonne et de Gerbeviller. L'incendie prémédité de la cathédrale de Reims précéda la destruction des halles

d'Ypres, de l'hôtel de ville et de la cathédrale d'Arras, de la nef de la cathédrale de Soissons, de la cathédrale de Verdun ne fut que l'application des principes du pangermanisme qui veut anéantir les souvenirs du passé dans les pays envahis pour les remplacer par des monuments de style cubiste conçus par les architectes d'outre-Rhin.

« A côté de ces grands édifices qui faisaient la gloire de nos cités meurtries, que de charmantes églises rurales comme celles de Tilloloy, de Tracy-le-Val, de Vailly-sur-Aisne se composent aujourd'hui de quelques pans de murs, que d'abbayes en ruines comme celles de Saint-Léger de Soissons, de Vauclair, de Saint-Remi de Reims, que de châteaux historiques pillés comme celui du baron de Baye ou réduits en poussière. Nos confrères M. Enlart et le comte de Loisne qui avaient étudié les églises de l'Artois et de la Picardie, nos correspondants MM. Demaison, Jadart, Germain de Maily et Georges Durand qui avaient décrit celles de la Champagne, de la Lorraine et des Vosges, votre président qui avait relevé celles du Soissonnais auront au moins documenté les archéologues sur les monuments disparus dont la liste hélas ! n'est pas close.

« L'exposition émouvante et lamentable du Petit Palais nous met sous les yeux, parmi les épaves de nos cités et de nos églises, le lion du beffroi d'Arras, déchiqueté par les éclats d'obus, les priants décapités de Tilloloy, le ciboire de Gerbeviller criblé de balles, la Notre-Dame de Pitié de Souain, affreusement mutilée, et le saint Tarcise de Falguière dont il ne reste plus que la tête et les mains. Ces reliques de l'art français perpétueront le souvenir des horreurs dont elles furent les témoins comme tant de victimes humaines.

« C'est en vain que les Allemands rejettent la responsabilité de leur vandalisme systématique sur leurs adversaires qui commettent le crime de se défendre et de ne pas s'incliner devant leurs prétentions d'hégémonie mondiale. Le docteur Clemen, professeur d'archéologie à l'Université de Bonn, s'est chargé de justifier leur conception de la

guerre aux monuments. L'un de ses articles, traduit et commenté par notre correspondant M. Dimier, et son dernier livre imprimé en 1916 sont des plaidoyers bourrés d'artifices de rhétorique, d'arguments puérils, d'allégations ridicules.

« Fier du titre de barbare qui s'applique si bien à sa race, il prétend qu'en faisant de Reims une forteresse les Français devaient se résigner au bombardement de la ville et prédit le même sort à l'inoffensif château de Chantilly si on le fortifie. Il affirme que la cathédrale de Reims, dont les tours auraient été utilisées comme poste d'observation, servait à masquer des batteries, ce qui est complètement faux, et rejette la responsabilité de la calcination des statues sur l'échafaudage de la tour du nord. Pour diminuer la valeur de notre belle sculpture du ^{xiii}^e siècle, il invoque la restauration des portails de Notre-Dame de Paris et de la cathédrale de Laon et soutient qu'une grande partie de la statuaire de Reims, déjà très effritée avant l'incendie, remonte au ^{xviii}^e siècle. Le général de Heeringen, émule de Koenigsmark qui a bombardé le Parthénon en 1687, aurait pu faire sauter la cathédrale pendant l'occupation de Reims par ses troupes, mais il s'est souvenu d'avoir assisté à des cours sur l'histoire de l'art. D'ailleurs, le futur génie d'un architecte allemand saura doter le monde d'une œuvre aussi belle qu'une cathédrale gothique. Telles sont les consolations que l'inspecteur de la destruction des monuments historiques nous prodigue.

« La mauvaise foi du professeur Clemen ne peut se comparer qu'à la perfidie du docteur Otto Grautoff, dont la compilation, publiée en 1915, tend à faire croire que le service de la conservation des œuvres d'art n'était vraiment organisé qu'en Allemagne. Les généraux du Kaiser s'en seraient faits les meilleurs auxiliaires en respectant Sainte-Gudule de Bruxelles et les monuments de Bruges, en faisant préserver l'hôtel de ville de Louvain au milieu de l'incendie allumé par leurs ordres et en sauvant les œuvres de Ligier Richier qu'ils espèrent sans doute annexer aux musées d'outre-Rhin. Au contraire, les Fran-

çais, qui laissaient tomber leurs églises en ruines, ce qui est facile à dire en passant sous silence le rôle de la Commission des monuments historiques, ont bombardé celles qui se trouvaient dans les lignes allemandes, comme si le douloureux devoir de chasser l'envahisseur de nos villages à coups de canon ne nous avait pas été imposé par l'ambition féroce des pangermanistes qui a déchaîné la guerre. La brutalité tudesque est encore plus odieuse quand elle se dissimule sous le masque de l'hypocrisie.

« Ces livres de propagande sont inspirés par le désir de donner le change sur les origines et sur les conséquences de la guerre, mais quand on aura pu compléter la liste des 2500 églises détruites ou endommagées, quand on aura publié les relevés des architectes et toute la série des photographies documentaires, quand l'inventaire de nos richesses artistiques anéanties et de nos musées incendiés sera terminé, les ruines annoncelées par les Vandales modernes et visibles à tous les yeux provoqueront de nouveaux sentiments d'indignation dans le monde civilisé. C'est alors que se poseront des problèmes qui intéressent au plus haut point les archéologues.

« La Commission des monuments historiques, dont cinq de nos membres résidants font partie, saura concilier le respect des vieilles pierres et des murs meurtris avec les nécessités du culte. Elle se bornera dans bien des cas à refaire les toitures des églises rurales, à boucher les brèches béantes, à consolider les clochers éventrés. Elle n'adoptera ni les vœux de certains rêveurs qui voudraient faire de la cathédrale de Reims un nouveau Jumièges, ni les propositions des restaurateurs qui voudraient voir disparaître toutes les traces de ses blessures : elle s'opposera résolument à toutes réfection de la statuaire calcinée.

« Ce qui m'inquiète c'est le sauvetage des églises non classées, car elles échapperont au contrôle salutaire des archéologues. Les matériaux épars sur le sol permettraient souvent de remonter la nef ou le chœur, mais il est à craindre que telle ou telle influence ne s'exerce dans le sens de la démolition des pans de mur encore debout et que la

vanité de certains architectes, jointe aux tendances de l'art néo-chrétien dont l'église de Becon-les-Bruyères offre un exemple stupéfiant, n'élève dans la zone actuelle des armées des monuments religieux hétéroclites ne s'inspirant d'aucune tradition locale, comme les chapelles exposées l'été dernier sur la terrasse du Jeu de Paume. Le faux luxe des colonnes et des chapiteaux moulés y détonnait comme la présence de boiseries en staff coloré. Les abris de bois auraient au moins l'avantage de la simplicité, mais une église doit être un monument de pierre ou de briques qui ne peut pas s'improviser comme une usine : elle doit se faire humble dans un village en ruines.

« Je suis persuadé qu'une nef de trois travées recouverte d'une charpente, flanquée de bas-côtés et terminée par un chœur à trois pans, répondrait aux nécessités d'économie qui s'imposent. La nef unique, avec ses murs pleins, donne une trop grande impression de nudité qui l'expose aux fantaisies des peintres décorateurs. En attendant la future construction d'un clocher-porche, deux petites cloches se balanceraient dans les arcades du pignon. Ce programme, subordonné à l'importance des ressources et à la variété des matériaux, ne donnerait pas aux églises neuves cet aspect prétentieux qui provient de la fausse application des principes de construction du moyen âge. De là ce style baroque caractérisé par le défaut de proportions, par la lourdeur des supports, par le mauvais goût de l'ornementation qui n'est pas à l'échelle du monument.

« Le second problème consiste à rebâtir les villages en tenant compte des traditions de la vie rurale. Si les maisons démontables répondent aux premiers besoins des malheureux agriculteurs qui retrouveront leurs champs transformés en cratères, elles ne s'adaptent pas aux habitudes familiales des paysans de nos provinces envahies. La variété du type de leurs demeures s'explique également par la nature des matériaux et du sous-sol. L'archéologie des habitations rurales, si différentes des maisons urbaines qui ont beaucoup plus attiré l'attention par leurs caractères

artistiques, ressemble à un champ qui aurait besoin d'être défriché.

« La maison flamande, longue et basse parce qu'elle est bâtie sur un sol très humide, est égayée par un jardin sur rue, par ses fenêtres à petits carreaux et à volets verts; son toit de chaume est bordé de pannes rouges. Badigeonnée à la veille de la ducasse, elle semble accueillante comme la figure ouverte de la race. Le Picard s'enferme dans son logis bâti au fond d'une cour; il plante sur la rue sa grange aux murs pleins dont la porte est toujours close. Pour éviter le glissement des briques sur les rampants des pignons, il les fait pénétrer dans de larges encoches comme en Flandre. L'habitant du Valois et du Soissonnais, disposant de pierre calcaire et d'un sol très résistant, a construit des fermes monumentales sur les plateaux et des maisons dont les pignons à gradins ont l'avantage d'éviter des coupes biaisées.

« Le paysan champenois demande aux forêts le bois nécessaire pour dresser des poteaux reliés par des traverses qui viennent se coincer dans des entailles; il fait les hourdages en torchis ou en moellons de craie et les préserve de la pluie par l'auvent de la toiture à faible pente formée de tuiles creuses. Dans la Lorraine et dans les Vosges, où les rues sont larges comme les routes, la haute porte charretière cintrée laisse passer les grands chariots chargés de paille ou de foin. Le grenier s'aère pour faire sécher le houblon et la cour est souvent couverte pour éviter la boue l'hiver. La maison villageoise de l'Alsace avec ses pans de bois si pittoresques qui surmontent les murs du rez-de-chaussée se distingue par son toit très élevé à pignon sur rue. La cuisine se trouve au premier étage à côté de la salle où se réunit la famille.

« En cherchant à répartir ainsi dans différents groupes les habitations rurales de la zone des armées, ma pensée se reportait vers nos membres résidants mobilisés, le commandant Espérandieu, MM. Blanchet, Lauer, Marquet de Vasselot, Serbat, Vitry, et vers nos correspondants qui

organisent la défense nationale ou qui partagent les fatigues et les dangers de nos soldats. En les voyant de loin en loin assister à nos séances, nous avons pu leur témoigner à la fois notre cordiale amitié et notre confiance dans le succès des Alliés.

« Trois de nos confrères, plus éloignés de nous, ont droit à nos plus affectueuses sympathies, M. Henri Pirenne, déporté en Allemagne pour n'avoir pas voulu professer sous la férule de von Bissing, M. Jules Maurice, qui est resté à Douai pour donner l'exemple du courage civique, enfin le baron de Baye qui cultive l'alliance franco-russe. Les épreuves de nos réfugiés, MM. Demaison, Krafft, Jadart et Levé, chassés de leur foyer dévasté, nous ont douloureusement ému.

« J'adresse de nouvelles félicitations à M. Prou et à M. Cagnat pour les hautes fonctions dont ils ont été investis. Je remercie de tout cœur les auteurs des nombreuses communications que vous avez eu le plaisir d'entendre et qui ont donné la preuve de leur énergie morale. Ne pouvant énumérer tous leurs noms, je veux au moins citer ceux qui ont fait plusieurs lectures comme M. Héron de Villefosse, Mgr Batiffol, le comte Durrieu, MM. Chénon, Enlart, Henri Martin, Monceaux, Omont, Prou, Toutain, Prinnet, Martroye, Demaison et Jadart. M. Chapot a su nous émouvoir en retraçant la vie si laborieuse de notre savant confrère le commandant Mowat.

« Heureux de souhaiter la bienvenue à six correspondants nationaux, le baron de Barante, le duc de La Roche-Guyon, MM. Beauvils, Lécureux, Levé, Jean Virey, et à deux associés étrangers admis l'année dernière, M. Gruaz à Lausanne et le commandeur Marco Besso à Rome, j'espère que nous ferons bientôt de nouvelles recrues. Grâce au zèle de la Commission des impressions secondé par les efforts de notre imprimeur, le premier fascicule du *Bulletin* de 1916 vient de paraître. Votre gratitude est acquise depuis longtemps à MM. Héron de Villefosse et Michon, mais vos présidents n'ont jamais manqué de

vous rappeler qu'elle s'accroît tous les ans. L'excellent rapport de M. Henri Martin sur notre situation financière aussi satisfaisante que possible, grâce à son habile gestion, a mis en lumière le dévouement qui se perpétue dans la trésorerie si bien administrée par M. Chénon. En veillant sur notre bibliothèque, M. Espinas continue à nous rendre des services signalés. Enfin, j'exprime en votre nom toute ma reconnaissance à M. Mâle qui a rédigé les procès-verbaux des séances avec ce souci de la forme qu'on retrouve dans toutes ses œuvres.

« Messieurs, le rameau d'olivier que les Allemands voudraient planter dans une mer de sang ne peut prendre racine que dans une terre libérée de l'invasion et de la servitude. Les deuils noblement supportés et les cruelles souffrances de tant de familles françaises, les efforts surhumains de nos chefs et de nos soldats, les brillantes offensives d'hier et de demain ne peuvent aboutir à une paix brusquée qui laisserait à nos ennemis le fruit de leurs rapines. La patience et la persévérance s'imposent plus que jamais pour vaincre la ténacité des barbares qui s'épuisent. Si le crépuscule de 1916 est encore chargé de nuages menaçants, attendons l'embellie prochaine qui sera le présage de nouvelles victoires. Puissent nos vœux de bonne année porter bonheur à la France que nous aimons, que nous admirons, que nous voulons forte et respectée !

« J'invite M. Enlart à venir occuper le fauteuil du président, en le remerciant d'avoir rempli plusieurs fois mes fonctions, et je prie M. d'Allemagne de vouloir bien débiter dans son rôle de secrétaire. »

M. C. Enlart, président, remercie M. Lefèvre-Pontalis et propose à la Société de voter l'impression de son discours dans le *Bulletin*.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, soumet à la Société un manuscrit de sa collection contenant les vies des Césars et en signale les miniatures qui sont dans le style des Bourdichon.

Il attire particulièrement l'attention sur plusieurs épisodes de la vie de Trajan.

M. H. Martin indique que l'on pourrait peut-être trouver dans le *Romuléon* l'origine de ces représentations et rappelle qu'il en existe à la Bibliothèque de l'Arsenal un très beau manuscrit dont il a reproduit quelques miniatures.

M. Babelon fait observer que le miniaturiste s'est probablement inspiré des types monétaires.

Séance du 10 Janvier.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

BRUTAILS (J.-A.). *La question de Saint-Fort*. Bordeaux, 1916, in-8°.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, fait hommage à la Société, au nom de l'auteur M. J. Brutails, associé correspondant national, d'une étude sur *La question de Saint-Fort*.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, au nom de M. Luigi Cantarelli, professeur à l'Université de Rome, correspondant étranger honoraire, un travail intitulé : *I vini della Gallia Narbonese e le anfore vinarie del monte Testaccio e del castro pretorio* (extrait du *Bullettino della Comm. arch. comunale*, fasc. IV, 1915).

« Ce mémoire apporte une très intéressante contribution à l'histoire de la fabrication et du commerce des vins que produisait notre Gaule narbonnaise. D'après les renseignements fournis par les auteurs anciens, l'auteur étudie tour à tour le vin de Marseille, le vin de Béziers, mentionné sur deux amphores du Monte Testaccio, et les autres vins récoltés en Narbonnaise. Le *vinum picatum*, spécial au territoire de Vienne, retient son attention : à

ce propos il examine et discute avec soin l'opinion d'Allmer; il montre comment doit être comprise l'épigramme de Martial citée par notre confrère regretté. Un appendice consacré au livre de M. Raymond Billiard, *La vigne dans l'antiquité*, lui fournit l'occasion de présenter de justes observations. Je remercie notre éminent correspondant de l'envoi de cette étude qui touche à l'histoire économique de la Gaule romaine. Elle offre une importance capitale et sera précieuse pour notre bibliothèque. Elle nous apporte l'espérance d'une confraternité scientifique de plus en plus féconde, destinée à resserrer les liens de tout genre qui unissent l'Italie et la France. »

Mgr P. Batiffol, membre résidant, communique à la Société ses recherches sur l'emploi chez saint Augustin des mots *theologia* et *theologi*.

M. Monceaux confirme les observations présentées par d'autres exemples : ainsi l'emploi du mot *reliquiae*, qui n'a été adopté par la langue ecclésiastique que quand il a été vidé de tout son premier sens païen.

Séance du 17 Janvier.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

CANTARELLI (L.). *I vini della Gallia Narbonese e le anfore vinarie del monte Testaccio e del castro pretorio*. Rome, 1916, in-8°.

GAUDEMARIS (V. DE). *Massilia. Son enceinte quarante-neuf ans avant Jésus-Christ*. Marseille, 1916, in-8°, pl.

M. L. Demaison, associé correspondant national, communique les reproductions de quelques pièces d'un trésor d'argenterie, datant probablement du III^e siècle après Jésus-Christ, découvert à Reims au fond d'un puits gallo-romain.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique la note suivante de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur du Service des antiquités de la Tunisie, sur des intailles et un chaton de bague qui ont été récemment découvert à Carthage :

« 1. — Petite plaque en or, très probablement un chaton de bague ; elle est de forme ovale (longueur 0^m008 : largeur 0^m007), plate en dessous, légèrement bombée en dessus ; elle porte sur sa face supérieure, en creux, une inscription (lettres minuscules : 0^m001 à peine) :

D T
AVSONI
SER

« *D(e) t'(hesauro)?*

« Carthage. — Musée du Bardo.

« 2. — Intaille rectangulaire en cornaline (0^m0085 × 0^m005) :

BONVS E
VENTVS

« L'inscription, dont les lettres se détachent en relief, se présente dans un cartouche à queues d'aronde.

« Carthage. — Appartient au D^r Houdart à Tunis.

« Rapprocher de la nôtre des pierres gravées qui portent une légende concernant *Bonus Eventus* (Le Blant, *Mém. Acad. Inscr.*, t. XXXVI, I, p. 109, n° 273 ; cf. p. 109-110, n° 274).

« 3. — Intaille rectangulaire en cornaline (0^m009 × 0^m006) :

923V
12A

Vespasi

« Carthage. — Musée du Bardo (offert par M. Alexandre Couturier). »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait la communication suivante :

« J'ai publié dans notre *Bulletin*¹, il y a quatre ans, une note relative à de petits objets, de bronze mou et flexible, en forme de boucle et munis d'une estampille, qui ont été classés à tort dans les grands recueils parmi les fibules à inscriptions. Ces objets sont nettement caractérisés par leur forme particulière et par les inscriptions dont ils sont accompagnés : l'absence d'ardillon prouve bien qu'ils ne peuvent appartenir à la classe des fibules.

« Les explications données par M. Rouzaud, ancien député, actuellement percepteur à Narbonne, explications que j'ai reproduites avec les croquis qui y sont jointes, font très bien comprendre la fabrication et l'agencement de ces petits objets. J'en ai signalé quatre qui ont été trouvés en Gaule :

« 1. — Musée de Narbonne. Trouvé à Castelnaudary, porte la marque L · V · BAS.

« 2. — Trouvé à la Graufesenque, près Millau (Aveyron), porte la marque C IVL V...

« 3. — Musée de Saint-Germain. Trouvé à Orange, porte la marque L M S.

« 4. — Musée de Narbonne. Trouvé à Narbonne en 1911, porte la marque M PAPIRI RVF. Je donne cette lecture sous toutes réserves sans en garantir l'exactitude². L'objet a la même forme que les précédents; quelle que soit la lecture véritable de cette marque composée de lettres conjuguées, il est clair qu'elle indique, comme les autres, les *tria nomina*.

« Déjà, en 1885, notre cher et regretté confrère, l'abbé Thédénat, en présentant à la Société l'exemplaire trouvé par l'abbé Cérès à la Graufesenque, avait fait justement observer que, pas plus que celui de Castelnaudary, il ne devait être désigné sous le nom de fibule. Il proposa d'attribuer provisoirement à ces objets la dénomination « éti-

1. *Bulletin*, 1913, p. 302-306.

2. Voir le dessin de M. Rouzaud, 1913, p. 304.

quette » à cause des noms propres dont ils sont estampillés et qui constituent une marque individuelle.

« Ces étiquettes ont pu servir à différents usages. Fixées à une marchandise expédiée ou au récipient qui la contenait, elles pouvaient en garantir la provenance. La question mérite d'être étudiée. Pour la fermeture des bouteilles de lait, on emploie aujourd'hui un système analogue, étiquette en plomb, timbrée d'initiales ou de noms.

« En feuilletant récemment un carnet de notes, prises au cours d'un voyage dans le Midi, j'ai retrouvé la mention d'un cinquième exemplaire, vu par moi, le 4 avril 1907, à Sommières (Gard), dans la collection de M. Lombard-Dumas. Sa forme m'avait frappé ; j'en ai pris un croquis que je reproduis ici :



*Étiquette de bronze avec inscription, provenant d'Orange.
Collection Lombard-Dumas, à Sommières (Gard).*

« *Sex(ti) Ap....Pr...*

« Évidemment, il faut le ranger avec les quatre autres dans la série dont je viens de parler, série que la perspicacité de l'abbé Thédénat a signalée à notre attention. Cet objet fut trouvé à Orange en 1867. Il n'était donc pas inconnu, mais inexactement déterminé. Dans le recueil des inscriptions de la Narbonnaise¹, il figure en effet avec cette mention :

Fibula aenea. Arausione rep. a. 1867 [Sommières apud Dumasum].

. EX · APPR

1. *Corp. inscr. lat.*, XII, 5698, 16.

« Dans son ouvrage sur Orange, notre confrère M. Louis Chatelain¹ a reproduit les mêmes indications. »

Séance du 24 Janvier.

Présidence de M. C. ENLART, président.

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie les armoiries de Pierre de Crosse, qui fut évêque de Saint-Papoul, archevêque de Bourges et d'Arles, camérier du pape et cardinal et mourut en 1388.

Il montre que les différents blasons qui ont été attribués à ce prélat sont tous inexacts. Les véritables armoiries sont figurées sur un sceau de 1369 conservé en original à la Bibliothèque nationale (ms. fr. 20088).

M. le comte A. de Loisne, membre résidant, fait la communication suivante :

« A la séance du 12 janvier 1916², notre confrère M. Prinnet émettait des doutes sur l'authenticité des armoiries peintes sur le prie-Dieu devant lequel est représentée agenouillée Jeanne de Boulogne, duchesse de Berry, à l'entrée du chœur de la cathédrale de Bourges.

« Partageant son opinion, nous disions que les armoiries avaient vraisemblablement été ajoutées après coup, dans une restauration. Une lithographie, qu'a bien voulu me communiquer récemment notre confrère M. P. Gauthery, nous en fournit la preuve. Cette lithographie, reproduisant un dessin exécuté par Hazé en 1840³, représente la statue de la princesse mutilée, telle qu'elle était conservée à cette époque dans la crypte de la cathédrale, avec son prie-Dieu recouvert d'une draperie polychromée portant un semis de fleur de lis sans trace d'armoiries. C'est en 1844, après la fâcheuse restauration de Dumoutier,

1. *Les monuments romains d'Orange*, p. 238, n. 153.

2. *Bulletin*, 1916, p. 106.

3. Lithographie Manceron à Bourges.

que les armes d'Armagnac, ou du moins des armes qu'on a cru figurer les armes d'Armagnac, ont été substituées aux fleurs de lis primitives, donnant ainsi naissance à l'erreur iconographique que nous avons signalée dans une communication précédente¹. »

M. Enlart fait observer que la tête de la statue sculptée par Dumoutier fut remplacée, il y a quatre ans environ, par une tête due au ciseau du sculpteur Auguste Geoffroy-Dechaume.

Séance du 31 Janvier.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Le président annonce la mort de M. L. de Montille, associé correspondant national, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. E. Chénon, trésorier, rend compte en ces termes des recettes et des dépenses de la Société pendant l'année 1917 :

« Messieurs et chers confrères,

« I. — En me transmettant l'an dernier la caisse de notre Société, mon éminent prédécesseur, M. Henry Martin, m'a remis un portefeuille contenant les valeurs suivantes :

« 1° Trois titres de rente française 3 %, rapportant ensemble 3690 fr. d'arrérages par an ;

« 2° Vingt-quatre obligations des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée (345 fr. 60 d'intérêts) ;

3° Un livret de la Caisse d'épargne de la Ville de Paris comprenant : deux titres de rente de 3 % et un titre de l'emprunt national de 1915, rapportant ensemble 600 fr. d'arrérages par an ; plus 8056 fr. en dépôt ;

« 4° Enfin, ainsi qu'il résulte des comptes que M. Henry Martin vous a rendus, une somme de 8000 fr. en bons de

1. *Bulletin*, 1915, p. 120.

la Défense nationale, et une somme de 643 fr. 42 en espèces, que j'ai encaissée.

« Tel était au 31 décembre 1915 l'avoir de la Société.

« II. — Cet avoir respectable s'est encore accru sensiblement pendant l'année qui vient de s'écouler.

« Voici en effet quel a été le montant des *recettes* :

« Produit des valeurs mobilières (rente française, obligations Paris-Lyon-Méditerranée, fonds déposés à la Caisse d'épargne).	4571 fr. 13
« Cotisations des membres résidants	1462 »»
« Cotisations des associés correspondants et diplômes (cinq)	2810 05
« Vente des publications de la Société	158 65
« Subvention du ministère de l'Instruction publique	400 »»
Total.	9401 fr. 83

« Le total des *dépenses* est beaucoup moins élevé. Elles comprennent :

« Frais d'impression et d'envoi du <i>Bulletin</i> de 1915 (facture Daupeley)	2703 fr. 60
« Frais de correspondance (affranchissements, ports, timbres de quittances, bibliothèque)	147 95
« Agents de la Société (traitement et gratifications d'usage).	1417 »»
« Souscription à la plaquette de M. Joseph Déchelette	100 »»
« Factures diverses (impressions, etc)	44 »»
Total.	4412 fr. 55

« Il reste donc un excédent de recettes de	4989 fr. 28
soit, en ajoutant le reliquat en espèces provenant du dernier compte	643 42
un total final de.	5632 fr. 70

« Cette somme a été employée de la façon suivante :

« Ont été laissés ou déposés à la Caisse	
d'épargne	1330 fr. 53
« Ont servi à acheter des bons de la	
Défense nationale, savoir 800 fr. de bons	
nominatifs, et 3600 fr. de bons au porteur,	
en tout 4400 fr.	4290 »»
« Entre les mains du trésorier, à la date	
du 31 décembre 1916	12 17
Total égal.	5632 fr. 70

« III. — La Société se trouve aujourd'hui propriétaire de capitaux placés qui lui rapportent en chiffres ronds 5550 fr. de rente par an. Elle peut donc affronter l'avenir sans trop de crainte. Mais je ne saurais sacrifier à l'usage qui veut que les trésoriers se réjouissent toujours de la prospérité de leur caisse. Il est trop visible en effet que cette prospérité ici n'est qu'apparente et qu'elle est due surtout au contre-coup de la guerre terrible que nous traversons : la guerre a ralenti notre production, et par suite restreint nos dépenses. En 1916, nous n'avons publié ni *Mémoires*, ni *Mettensia*. Si nous l'avions fait, notre facture chez l'imprimeur Daupeley se serait montée à environ 8000 fr.; et, au lieu de se solder par près de 5000 fr. d'excédent, le bilan de l'année se serait trouvé en déficit. — Il est vrai que la guerre nous a privés d'un certain nombre de cotisations, principalement des cotisations de nos correspondants étrangers. Je reconnais qu'ainsi l'équilibre eût été rétabli, mais à grand'peine.

« Le conseil que nous donnait, il y a quelques années, M. Henry Martin, est donc toujours d'actualité : il faut faire nos efforts pour recruter davantage d'associés correspondants. Cela est très désirable au surplus pour accroître le rayonnement scientifique de notre Société et ses moyens d'investigation. »

Le président, après avoir adressé à M. Chénon les remerciements de la Société, soumet à la Société la ques-

tion de savoir ce que l'on doit faire d'un manuscrit donné en 1891 par M. Sultanoff et qui, jusqu'à présent, a été conservé par le trésorier au même titre que les espèces.

Il est proposé de placer ce manuscrit dans la réserve de la Société, avec les exemplaires du *Bulletin*.

M. Héron de Villefosse suggère que, pour éviter les déprédations, le manuscrit soit mis dans une enveloppe sous scellés et confié au bibliothécaire qui devra le placer dans un tiroir fermant à clé. Les personnes qui désiraient le consulter pourraient s'adresser au bibliothécaire, qui aurait qualité pour rompre le sceau et communiquer le manuscrit.

Il s'agit d'un traité de morale, de la fin du xv^e ou du commencement du xvi^e siècle, dont le texte est sans intérêt, mais dont les miniatures sont assez curieuses, et qui a du reste été étudié au moment où il a été donné à la Société, dans une notice très complète rédigée par M. Omont en 1891.

La Société agit ensuite la question de savoir ce que l'on fera des jetons de la Société.

Il est décidé qu'ils resteront en la possession du trésorier au même titre que le numéraire.

M. M. Prinet, membre résidant, étudie une plaque de foyer en fonte conservée à Riom, portant des armoiries qu'il attribue à Marc le Groing, vicomte de la Motte au Groing, prévôt de l'Hôtel sous François I^{er}.

M. Prinet donne à ces plaques le nom de « contre-cœur ». Le patois wallon les appelle « taques », mais, comme ce mot n'est pas français, « contrecœur » doit être préféré : le fond de la cheminée s'appelant le cœur, la plaque qui s'applique contre le cœur s'appellera naturellement le « contrecœur. »

M. Chénon rappelle que Luc le Groing, frère de Marc, a été inhumé à Milan.

Mgr Batiffol présente quelques observations sur les armoiries soumises à la Société et qui portent au milieu les clés des armes pontificales et l'« ombellino », insigne de toutes les basiliques romaines.

Il est à présumer que Marc le Groing a ajouté ces armes aux siennes en souvenir de l'accueil qu'il avait reçu à la cour de Léon X et du titre de comte du palais de Latran que ce pontife lui avait conféré.

Séance du 7 Février.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Le président annonce la mort de M. L. Duval, associé correspondant national, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, donne lecture d'une circulaire annonçant que, en raison de la pénurie de charbon et de l'obligation où l'on est de faire des économies, il ne sera plus possible de continuer à assurer le chauffage du Musée du Louvre.

La Société décide néanmoins que l'on continuera à se réunir comme d'habitude.

M. A. Levée, associé correspondant national, donne lecture d'un mémoire sur la tapisserie de Bayeux.

M. Enlart signale les mémoires de M. Travers, ancien associé correspondant national, qui estimait que la broderie avait été exécutée en Angleterre dans les dernières années du ^xⁱ^e siècle, où elle avait été commandée par l'évêque Odon. L'Angleterre est du reste riche en broderies carolingiennes très remarquables et le musée de Durham en possède quelques spécimens.

M. Levée rappelle que la princesse Gonor, grand'mère de Guillaume le Conquérant, avait, suivant la chronique du temps, brodé des ornements d'église historiés d'un très beau travail et qu'elle était connue à l'époque comme une brodeuse émérite. Il opine plutôt en faveur d'une tapisserie d'origine purement normande.

M. Mâle fait observer que la grande célébrité des broderies anglaises date surtout du commencement du ^{xiv}^e siècle.

M. Enlart rappelle que, dans la tapisserie de Bayeux, il y a un constant effort pour donner aux personnages la caractéristique pouvant aider à les reconnaître. Ainsi, Eustache aux Grenons, comte de Boulogne, est représenté avec les grandes moustaches qui lui avaient valu son surnom.

Séance du 14 Février.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Le président communique une lettre adressée à M. Martroye, associé correspondant national, par M. le baron de Baye, membre résidant, qui se trouve toujours en Russie.

M. de Baye envoie à ses confrères ses vœux à l'occasion de la nouvelle année et se rappelle à leur bon souvenir.

Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. M. Aubert, associé correspondant national, prisonnier à Freiberg. Dans cette lettre, qui est datée du 23 octobre et qui vient seulement d'arriver, notre confrère nous dit qu'il continue à travailler, mais que la tâche lui est rendue fort difficile à cause du manque de documents. Il demande qu'on lui écrive le plus souvent possible pour lui donner des nouvelles de la Société.

M. F. Deshoulières, associé correspondant national, fait la communication suivante sur la date de construction de l'église de Saint-Aoustrille de Graçay (Cher) :

« Un certain nombre d'édifices sont datés, dans l'opinion publique, sur la créance de quelques textes qu'une critique approfondie n'a pas toujours vérifiés. Nous avons, il y a plusieurs mois, détruit ainsi la légende qui faisait construire l'église ronde de Neuvy-Saint-Sépulcre en 1045.

« Nous croyons qu'une réserve analogue s'impose devant la croyance généralement admise qui place la fondation de l'église de Saint-Aoustrille de Graçay en 1014 et qui a été

accréditée par M. Buhot de Kersers dans sa précieuse *Statistique monumentale du département du Cher*, sur la foi d'une charte que nous essaierons d'interpréter.

« D'ailleurs, une étude un peu approfondie du monument rend très difficile son attribution à une époque antérieure au commencement du ^{xii}e siècle.

« Bâtie sur un plan crucial, cette église se compose d'une nef qui a subi des modifications postérieures, d'un transept où l'on retrouve également des traces de reprises et d'une abside très élégante et fort bien construite qui a conservé tout son caractère primitif. Terminée par un cul-de-four, elle est flanquée de deux absidioles communiquant avec le chœur, suivant un procédé souvent adopté par les bénédictins, au moyen d'arcades qui supportent des colonnes monolithes. Celles-ci, sans doute taillées au tour, sont très légèrement galbées; dépourvues de bases, elles supportent des chapiteaux dont la sculpture, d'une délicatesse extrême et visiblement inspirée du corinthien, témoigne d'un art avancé.

« L'arc triomphal est constitué par une arcade en plein cintre outrepassé, mais qui a été déformée et surbaissée à la suite d'un affaissement postérieur. Les arêtes vives et simples en sont seules appareillées et elles entourent une veine centrale ou fourrure de blocage.

« L'ensemble offre cette particularité assez étrange de reposer, sans l'intermédiaire de chapiteaux, sur une pile rectangulaire placée en encorbellement et à l'aide de modillons taillés en doucine, au-dessus d'une souche de même forme mais plus étroite.

« A l'extérieur, le chevet est revêtu d'une double galerie aveugle, formée dans la partie haute d'arcatures en plein cintre, reposant sur des supports alternés de colonnettes et de pilastres ornés d'entrelacs, tandis que le dessous, empâté dans le sommet des contreforts et des trois fenêtres, ne laisse paraître que quelques colonnettes placées sous un entablement qui n'est que l'assise de la galerie supérieure.

« Certaines parties de ce mur sont revêtues d'un appareil réticulé.

« Ce détail n'a certainement pas contribué pour peu à vieillir l'édifice et a amené M. Buhot de Kersers à rendre l'ensemble contemporain de la charte de 1014 que nous venons de mentionner.

« Celle-ci aurait été donnée au mois de mars de cette année en présence de Gauslin, cinquante-septième archevêque de Bourges, par Raimbaud, seigneur de Nondray, aujourd'hui Saint-Aoustrille, en faveur des chanoines du même lieu.

« Malheureusement, cette pièce n'existe plus. Le seul souvenir que nous en possédions est dû au passage suivant de Thaumas de la Thaumassière¹ : « L'église Saint-Aoustrille est dans le bourg de Nondray, de présent appelé « Saint-Aoustrille. Je n'ai rien trouvé de sa première fondation qui est très ancienne, vraisemblablement faite « par quelqu'un des seigneurs de Graçay. J'y vois seulement qu'en l'an 1014 du règne de Robert et sous le pontificat de Gauslin, cinquante-septième archevêque de « Bourges, Raimbaud, seigneur de Nondray, laissa à la « congrégation des chanoines du même lieu, pour leur « donner les moyens de vivre en commun, les biens et « héritages qu'il avait au bourg de Nondray et leurs cir- « convoisins... par charte du mois de mars 1014, en présence de Gauslin, archevêque de Bourges... On ne sait « pas précisément de quelle maison sortait ce Raimbaud. »

« Nous devons cependant ajouter que M. de Kersers a lu, aux archives du Cher, dans un inventaire du 24 août 1790, la mention suivante : « Liasse, fonds de la Sainte- « Chapelle, quatorze pièces dont la plus ancienne est de « 1014. » Les treizes pièces ont été vérifiées par M. de Kersers, mais la quatorzième, qui nous intéresse, manquait.

« Quoi qu'il en soit, de ce que nous savons de ce document nous ne pouvons conclure qu'une chose, c'est qu'en 1014 Raimbaud donna aux chanoines de Nondray la possibilité matérielle de construire un couvent et sans doute une église. Quand et comment effectuèrent-ils cette construction ? Nous l'ignorons.

1. *Histoire du Berry*, l. VIII, ch. 1.

« Pour la faire coïncider avec la date de la charte, M. de Kersers s'appuie sur un détail qu'il considère comme caractéristique : il s'agit des encorbellements qui soutiennent l'arc triomphal. Il les compare fort judicieusement à ceux qui existent, — existent-ils encore ? — à Saint-Rémy de Reims et qu'il attribue, ajoute-t-il, au x^e siècle. Aujourd'hui une telle théorie ne saurait être admise. On sait, après les études si précises et si consciencieuses de notre confrère M. Demaison¹, que, s'il reste encore à Saint-Rémy d'importants témoins de l'église de 1005, les dernières travées de la nef, celles où se trouvent les encorbellements en question, furent profondément modifiées à la fin du xii^e siècle, lorsque l'abbé Pierre de Chelles résolut de remplacer le plafond de bois par des voûtes. C'est de cette époque que datent les encorbellements, que M. de Kersers attribue au x^e siècle et nous ne doutons pas que ceux de Saint-Aoustrille, avec leur profil en doucine inusitée en Berry à l'époque romane et l'empâtement du support qui les soutient, ne soient dus également à un remaniement, sans doute gothique, nécessité par l'affaissement de l'arcade que nous avons signalé.

« Devons-nous nous arrêter sur l'appareil réticulé du chevet, le galbe si peu prononcé des colonnes du chœur, le caractère corinthien des chapiteaux qui semblent avoir impressionné le savant auteur de la *Statistique monumentale du Cher* ?

« Les progrès de la science archéologique, depuis l'époque où vivait notre ancien et regretté confrère, dont nous sommes les premiers à reconnaître le mérite, nous dispensent de prolonger la discussion. On sait maintenant que, surtout dans les régions du Centre, on a employé certains appareils compliqués jusqu'à une période assez avancée du xii^e siècle : la façade de l'église de Saint-Jouin-de-Marnes en est un exemple que nous pourrions multiplier. Ajoutons que les colonnes galbées sont fréquentes en Berry.

« Enfin, la sculpture elle-même de ces chapiteaux, si

1. *Congrès archéologique de Reims (1911)*, t. I.

finement fouillés, si habilement traités, ne peut qu'être l'œuvre d'un artiste formé aux ateliers de la belle époque qui a fleuri au commencement du XII^e siècle.

« C'est à cette date qu'il faut attribuer l'église Saint-Aoustrille de Graçay et nous en avons la certitude lorsque nous contemplons l'agencement habile et la disposition savante de l'élégante abside, qu'il est impossible de vieillir d'un siècle.

« D'ailleurs, si nous voulions nous appuyer sur un texte, nous pourrions citer ces lignes d'Estiennot¹ : « Il y a « dans ce lieu deux églises collégiales, celle de la Bien-
« heureuse Vierge Marie et celle de Saint-Aoustrille, au
« confluent des rivières de Nondray et du Fouron. Je
« pense qu'il y eut là des moines, autrefois, mais dès 1100
« ils furent remplacés par des chanoines réguliers ».

« Ce passage est bien vague, et nous ne voulons pas en faire état. Il n'a d'autre mérite que celui de s'adapter, plus sincèrement que la non moins vague charte de Raimbaud, à l'architecture du monument.

« Celle-ci, de même que la rotonde de Neuvy-Saint-Sépulcre, sur le crédit qui s'attache, et presque toujours fort justement, aux travaux de M. Buhot de Kersers, servait comme d'un point de comparaison pour dater beaucoup d'édifices du Centre. Il nous a semblé que, là encore, il y avait lieu de mettre les choses au point. »

Séance du 24 Février.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

LACROIX (A.). *Notice historique sur Bory de Saint-Vincent.*

Paris, 1916, in-4°, pl.

LOISNE (DE). *Chronologie des baillis de la province d'Artois du XIII^e siècle.* Paris, 1916, in-8°.

1. *Antiquités bénédictines du Berry*, t. II, ch. XXXIII (Bibl. nat., ms. lat. 12743).

M. F. Martroye, associé correspondant national, entretient la Société d'une lettre de saint Augustin, généralement attribuée à l'année 405, mais que notre confrère M. Pallu de Lessert a établi avoir plutôt été écrite en 413.

« L'épître n° 151 de saint Augustin prouve que Caecilianus était déjà à Carthage en 413 avant les poursuites contre Marcellinus et son frère Apringius, et le titre de « *Sublimitas tua* », qu'il donne au destinataire de l'épître 86, était réservé aux préfets du prétoire et aux plus hauts fonctionnaires de l'administration. Il ne pouvait être donné à un vicaire. Il est admis que ce commissaire impérial, collègue d'un ancien préfet de la ville, doit être l'ancien préfet du prétoire de 409. Saint Augustin lui donne dans son épître 151 le titre de « *Praestantia tua* », au lieu des titres de « *Magnificentia tua* » et de « *Sublimitas tua* » employés dans l'épître 86.

« De cette différence d'appellation, il ne peut cependant résulter aucune difficulté. Une constitution datée de Constantinople, janvier 412, fournit un exemple des titres de « *Sublimitas tua* » et de « *Praestantia tua* » adressés alternativement au même magistrat, le maître de la milice de Thrace. »

Séance du 28 Février.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

CHARBONNEAU-LASSAY (L.). *Mallièvre aux époques préhistorique et gallo-romaine*. [Fontenay-le-Comte], s. d., in-8°.

DELATTRE (R. P. A. L.). *Une grande basilique près de Sainte-Monique à Carthage*. Paris, 1916, in-8°.

MIROT (L.). *La formation et le démembrement de l'hôtel Saint-Paul*. Paris, 1916, in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre du ministère de l'Instruction publique accordant une subvention de 400 fr. à titre d'encouragement aux travaux de la Société.

M. H. Martin, membre résidant, fait hommage au nom de M. L. Mirot, associé correspondant national, d'une étude sur la formation et le démembrement de l'hôtel Saint-Paul à Paris, étude extraite du bulletin de « *La Cité* », société historique et archéologique du IV^e arrondissement.

« M. Mirot, ayant trouvé aux Archives nationales le plan manuscrit indiquant les lotissements de l'ancien hôtel des rois de France du quartier Saint-Paul, qui eurent lieu entre 1543 et 1556, s'est donné la tâche de retracer également l'histoire de la formation de l'hôtel Saint-Paul. Il a indiqué les diverses acquisitions de Charles V et a donné, en outre, une description des hôtels englobés tels que l'hôtel d'Étampes, l'hôtel de Beautreillis, l'hôtel Saint-Maur.

« Le travail de notre confrère est une précieuse contribution à l'histoire de Paris. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait hommage d'un travail du R. P. Delattre, associé correspondant national, sur les fouilles exécutées à Carthage dans la basilique voisine de Sainte-Monique, fouilles exécutées avec les fonds provenant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. H. Stein, membre résidant, fait la communication suivante :

« J'avais, il y a quelque temps, consacré un travail à Thomas Toustain et je l'avais qualifié « d'architecte » de la cathédrale de Mans.

« Cette qualification a été contestée par M. l'abbé Ledru, qui veut voir en Thomas Toustain un simple ouvrier cimentier parce qu'il est qualifié de « *cementarius* ».

« Il est bon cependant d'observer que Pierre de Montereau lui-même a été qualifié parfois de *cementarius*, ce qui prouve que ce titre est bien donné également à des architectes.

« D'autre part, j'ai découvert, dans un cartulaire de la cathédrale de Rouen du XII^e siècle, transcrit au XIII^e siècle,

un texte où il est parlé, par une analogie assez curieuse, d'un autre Toustain, qui achète une maison. Cet autre Toustain, dans le texte, est qualifié de Toustain le maçon. « *Toustanus lathomus* », et, un peu plus loin dans le même document, il est qualifié de « *cementarius* ». Ce qui prouve donc combien ces deux appellations étaient similaires et s'appliquaient indifféremment l'une ou l'autre à un architecte. »

M. Demaison, associé correspondant national, ajoute que, en 1328, d'après le registre de la taille levée à Reims en 1328 pour les frais du sacre de Charles VI, un certain Colard, maistre de l'œuvre de Notre-Dame, était alors taxé à la somme de 20 livres pour une maison qu'il possède dans le carré de la Chièvre. Or M. Robert, archiviste de Reims, a trouvé dans un cartulaire de l'Hôtel-Dieu de cette ville une seconde mention relative à un nommé Colard, c'est une sentence du 10 février 1327, donnée par Raoul Duchêne et Simon dit Dauffert, déclarant non coupable les habitants de Cauroy-lez-Hermonville. Parmi les témoins figure maistre Colard, maçon, maître de l'œuvre de Notre-Dame de Reims, « *magistro Colardo lathomo magistro operis beate Marie remensis* ».

M. C. Enlart, membre résidant, annonce que la coupole centrale de l'église de Figeac, datant du XVIII^e siècle, vient de s'écrouler. Les arcs destinés à la supporter étaient insuffisants et pendant plusieurs jours ce fut une véritable pluie de pierres, jusqu'au jour où la coupole elle-même, dont on avait depuis longtemps projeté la démolition, qui eût été très onéreuse, s'effondra en entier.

M. Enlart demande si l'on connaîtrait quelque document ancien permettant de savoir si la coupole primitive, remplacée par la coupole construite au XVIII^e siècle, avait été édifiée sur trombe formant ou non lanternon.

M. J. Toutain, membre résidant, présente à la Société la photographie d'un buste de pierre en haut-relief découvert dans les ruines d'Alésia en juillet 1914. Ce buste a

été retiré par M. Victor Pernet d'un puits antique situé au centre de la ville, non loin du théâtre, du temple et du monument dit *Aux trois absides*. Il se trouvait, presque au fond du puits, à dix mètres au-dessous de l'orifice.

« La hauteur totale du morceau est de 0^m43, sa largeur de 0^m27. Du menton au sommet du front, la tête mesure 0^m15, ce qui représente environ les trois quarts de la grandeur naturelle. Le buste, en très haut relief, est adossé à une sorte de paroi en pierre dont le revers, à peu près vertical dans toute sa partie supérieure et médiane, prend, à quelques centimètres de son extrémité inférieure, une direction oblique, de façon à élargir encore la surface de la base sur laquelle le monument repose. Cette protubérance, ainsi ménagée à l'arrière du buste, est traversée de haut en bas par une sorte de canal étroit, de section cylindrique; cette disposition, qui servait sans doute à fixer le haut-relief sur une tige de métal, permettait d'en assurer l'équilibre et la stabilité.

« Le buste est celui d'un personnage féminin, dont la poitrine est drapée et dont la tête porte une couronne de tours. La physionomie ne manque pas d'un certain accent personnel; l'auteur de ce morceau n'a pas reproduit un type banal, un de ces types qui servaient aux sculpteurs antiques à représenter la Fortune ou l'Abondance. La construction même et la forme de la tête, l'aspect de la chevelure qui encadre le front et les joues de mèches ondulées, le cou et le haut du buste largement découvert, la coupe du vêtement, sorte de blouse à plis droits terminée par un large col qu'accentue un repli régulier de l'étoffe : ces détails et ces traits donnent à l'ensemble une physionomie individuelle. Et l'on serait tenté de voir dans ce buste un portrait, si la couronne de tours ne nous avertissait que cette image a un tout autre sens, une valeur et une portée bien différentes.

« Dans la statuaire gréco-romaine, la couronne de tours est l'attribut soit de Cybèle soit des villes personnifiées. Mais les images de la déesse phrygienne se distinguent par d'autres détails plus significatifs, tels que les cymbales,

le tambourin, la présence de deux lions et parfois d'Attis. Seule la couronne de tours ne suffit pas à caractériser Cybèle. Elle ne lui est d'ailleurs donnée que parce que la déesse est conçue comme protectrice des villes¹. La couronne de tours, sans aucun des autres attributs accoutumés de Cybèle, révèle seulement une déesse poliade, une de ces personnifications qui se multiplièrent à l'époque alexandrine et à l'époque romaine sous le nom grec de *Tychè* et le nom latin de *Fortuna*. En Gaule et dans la péninsule ibérique, un autre nom fut souvent donné aux déesses poliades : ce fut celui de *Tutela*.

« Notre éminent confrère M. Héron de Villefosse a consacré ici même, en 1894, une étude approfondie aux *Tutelae* gallo-romaines; il nous a montré que *Tutela* se confondait avec la ville elle-même, dont elle devenait en quelque manière la personnification². Mon dessein n'est pas de reprendre aujourd'hui cette démonstration, faite, si je puis dire, de main de maître.

« Je voudrais seulement rapprocher le buste de la *Tutela* d'Alise de plusieurs monuments analogues, dont l'un a été trouvé à Sens et les deux autres à Vertault, qui proviennent par conséquent des territoires des deux *civitates* gallo-romaines les plus voisines d'Alésia, les Senons au nord-ouest, les Lingons au nord.

« Le monument de Sens est ainsi décrit, sous le n° 2777, dans le *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine* de notre confrère M. Espérandieu : « Fragment de statue de provenance locale. Pierre « commune. Hauteur : 0^m47. Cybèle ou ville person-
« nifiée. La pierre est plate et percée de trois trous à
« la partie supérieure. Elle peut avoir fait partie d'une
« Caryatide. » Il n'est pas inutile d'ajouter quelques détails à cette description sommaire, afin de justifier le rapprochement établi entre ce monument et le haut-relief d'Alise. Le buste est un haut-relief adossé à un fond de pierre qui

1. H. Graillot, *Le culte de Cybèle*, p. 201 et suiv.

2. *Bulletin des Antiquaires*, 1894, p. 239 et suiv.

paraît se rétrécir légèrement de bas en haut. La couronne de tours, dont la partie supérieure est mutilée, est posée, comme dans la *Tutela* d'Alise, assez en arrière. La disposition de la chevelure est presque identique. Le visage est malheureusement fort abîmé; autant qu'on peut en juger dans l'état actuel de la pierre, la physionomie paraît avoir eu un certain caractère individuel. Si notre comparaison est exacte, on serait fondé à voir dans ce buste la *Tutela* d'Agedincum.

« Les deux monuments de Vertault sont publiés dans le même recueil sous le n° 3394 : « Femmes voilées; l'une et l'autre sont coiffées d'une sorte de bonnet pourvu de cornes. Ces têtes fort mutilées paraissent provenir de statues. » En examinant les photographies de ces deux têtes, il m'a semblé qu'elles étaient non pas voilées, mais adossées, elles aussi, à une paroi de pierre formant fond derrière elle, et d'autre part que le prétendu bonnet pourvu de cornes pouvait être le reste mutilé d'une « couronne murale ». Pour plus de certitude, j'ai écrit à notre zélé confrère M. Lorimy, conservateur du Musée archéologique de Châtillon-sur-Seine, où les deux têtes se trouvent actuellement. Avec son obligeance habituelle, M. Lorimy m'a envoyé de très intéressants renseignements, en même temps qu'un croquis à main levée des deux bustes. Je détache de sa lettre les lignes suivantes : « La coiffure : bonnet à pointes ou couronne? » L'état assez fruste de la pierre et les cassures ne permettent malheureusement pas d'en préciser la forme et d'en reconnaître la véritable nature. « Ce qu'il y a d'assuré, c'est que les statues, dont nous n'avons retrouvé que les têtes, se détachaient en haut-relief sur un fond arrondi et se rétrécissant à la partie supérieure, à la manière d'une tuile creuse. » Et cette phrase de notre confrère est expliquée par la coupe qui accompagne son croquis de l'un des deux monuments. Si nous rapprochons ces deux monuments de Vertault du buste en haut-relief récemment découvert à Alésia et du buste analogue de Sens, ne pouvons-nous pas conclure que nous sommes ici en présence de sculptures qui appartiennent à une

même série et dont les caractères essentiels seraient ainsi définis : buste de personnage féminin en haut-relief adossé à une paroi de pierre plate ou légèrement incurvée. La chevelure, disposée en ondulations qui encadrent le visage, est surmontée d'une couronne de tours certaine à Alise et à Sens, douteuse à Vertault. Ce sont là, suivant toute apparence, des images de la *Tutela* locale.

« Si notre hypothèse est exacte, il en résulterait que ce n'étaient pas seulement les grandes villes ou les chefs-lieux de *civitates* gallo-romaines, telles que Lyon, Vienne, Périgueux, Lutèce, Sens qui se plaçaient sous la protection de *Tutela* ; que même les localités, de moindre importance administrative, comme Alésia et Vertillum, possédaient chacune la sienne.

« En conclusion, et pour en revenir au buste découvert en 1914 par M. V. Pernet, il n'est pas sans intérêt d'avoir aujourd'hui sous les yeux les traits sous lesquels aux premiers siècles de l'ère chrétienne les Gallo-Romains d'Alésia ont personnifié leur ville, dont le rôle fut si grand pendant la lutte pour l'indépendance. »

M. Héron de Villefosse rappelle que l'on a découvert des inscriptions en l'honneur de *Tutela* à Vienne, à Lyon, à Autun, à Périgueux, à Bordeaux et à l'oppidum de Sos chez les Élusates.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux chrétiens, à légendes latines ou monogrammes, qui ont été récemment découverts à Carthage :

« 1. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

V	V
O	T
G	R
€ + R	P + C
S	A

Gregorius patriciu(s)

« Il s'agit probablement du patrice Gregorius qui gouvernait l'Afrique byzantine au milieu du vi^e siècle, et qui essaya d'arrêter la première invasion arabe à Sufetula. On a déjà trouvé en Afrique plusieurs sceaux au nom de ce personnage.

« 2. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Sur la face, dans une couronne, une inscription en trois lignes :

SCRI

q o n

o s

Scribon(i)os

« Au revers, dans une couronne, à côté d'une croix grecque, un monogramme cruciforme, mutilé à gauche, incomplet à droite :

+ R

 +

n

« 3. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur la face, une orante entre deux croix. Au revers, dans une couronne, un monogramme en forme de N, que nous ne pouvons reproduire ici, et qui se résout probablement en *Renatus*.

« 4. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

V
T
B+C
L
A


T
R+C
A

Séance du 7 Mars.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

VILLENOISY (F. DE). *Le journal de voyage en France et en Italie d'un musicien anglais*. Paris, 1916, in-8°.

M. Th. Homolle, membre résidant, entretient la Société d'un bas-relief-trouvé dans la plaine de Phalère, près des

longs murs rejoignant le Pirée à la ville d'Athènes, et datant de la fin du iv^e siècle ou du commencement du v^e siècle.

Le socle élevé sur lequel pose le bas-relief présente une longue inscription que M. Homolle interprète en indiquant le rapport qu'il y a entre cette inscription et les personnages figurés sur le bas-relief.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, communique au nom de M. A. Merlin, associé correspondant national, la note suivante sur un tombeau punique découvert à Carthage.

« Parmi les tombeaux puniques, datant pour la plupart du vii^e siècle avant notre ère, que la Direction des antiquités de Tunisie a explorés en 1916¹ à Carthage, sur le flanc est de la colline dite de Junon², avec la bienveillante autorisation de la Société foncière « la Tunisienne », propriétaire du terrain, il en est un dont le mobilier offre un intérêt tout particulier et sur lequel il convient, je crois, d'attirer l'attention en le publiant à part dès aujourd'hui.

« Dans la partie basse du terrain³, à 3^m50 environ de profondeur, on a rencontré une fosse couverte par des dalles et qui renfermait les objets suivants :

« 1^o Une bague sigillaire en argent; au chaton, qui devait être mobile autour de deux pivots, un scarabée en terre émaillée bleu turquoise, portant sur le plat en creux un homme debout devant un taureau à droite, qu'il tire d'une main par une des cornes; éclat à la partie supérieure du scarabée.

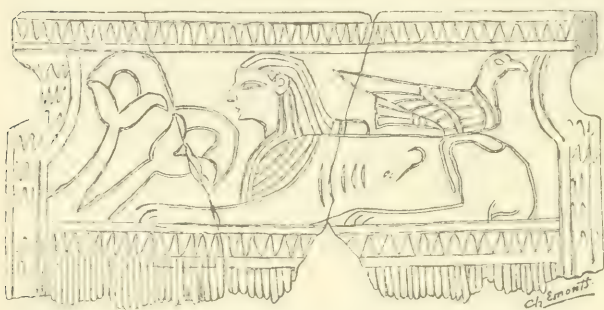
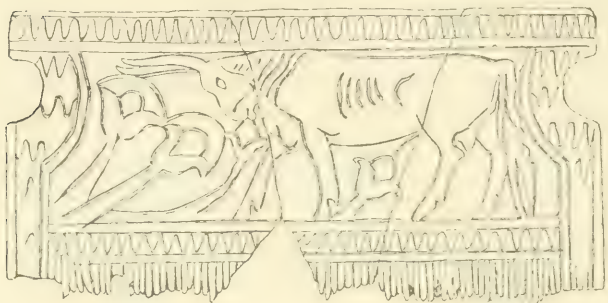
« 2^o A hauteur de l'épaule droite du mort, un peigne en ivoire, brisé en trois morceaux se raccordant (hauteur : 0^m05, les dents sont cassées, un éclat vers le milieu

1. Cf. Merlin, *Bulletin archéologique du Comité*, 1917, procès-verbaux, p. CXLII-CXLIII.

2. Audollent, *Carthage romaine*, p. 267. Pour les découvertes faites sur cette colline, voir en dernier lieu Delattre, *Bulletin archéologique du Comité*, 1907, p. LXXIV, p. 443 et suiv.

3. Le tombeau était un peu au-dessus de la route empierrée qui se trouve entre l'Institution Lavigerie et le tramway électrique, immédiatement au sud de la propriété Jeancolas.

monte jusqu'à la zone des sujets; longueur 0^m101)¹; il présente sur chaque face, au-dessus des dents dont il n'existait qu'une rangée, un sujet assez finement gravé au trait. D'un côté, un sphynx au repos, couché à gauche, dont la tête humaine est coiffée du kila et dont les pattes



Peigne en ivoire trouvé dans un tombeau punique à Carthage.

sont allongées; devant lui, deux grandes fleurs de lotus; sur sa croupe est perché un oiseau regardant vers la droite. De l'autre côté, un taureau s'avance vers la gauche, la tête baissée, les cornes en avant; devant lui, deux grandes fleurs et un bouton de lotus; un autre bouton

1. Épaisseur de la tranche supérieure : 0^m04.

entre ses jambes. Le cadre qui entoure les images est décoré d'ornements horizontaux en dents de loup, continus en haut et en bas sur une seule rangée, semés de-ci



Statuette d'ivoire trouvée à Carthage.

de-là en lignes superposées à droite et à gauche ; vers le sommet des bords verticaux, se creuse une encoche demi-circulaire.

« 3° Contre le bras droit du cadavre, une statuette en

ivoire (hauteur 0^m16), représentant une déesse coiffée à la mode égyptienne et vêtue d'une longue robe. Les cheveux, que surmonte une tiare basse agrémentée sur son pourtour de quelques stries obliques, retombent en nappe continue sur les épaules et dans le dos; ils descendent bas sur le front. Le visage est très large pour sa hauteur et aplati; les yeux, dont la prunelle est indiquée, sont grands et allongés: les sourcils placés trop haut les font paraître plus grands encore; les oreilles sont énormes; les lèvres proéminentes sous un nez épaté dominant un menton fort peu accentué; au cou est passé un collier de grosses pendeloques triangulaires. Le vêtement consiste en une sorte de gaine retenue aux hanches par une ceinture dont les bouts croisés sur le ventre se terminent par des effilés; cette jupe est rehaussée en bas d'une frange et latéralement de deux bandes de carrés juxtaposés qui tombent de la ceinture jusqu'à terre; ces carrés sont plus ou moins saillants de deux en deux, les saillies d'une des bandes alternant avec celles de l'autre. Les bras collés au corps sont ployés au coude et les mains ramenées sur la poitrine pressent chacune un des seins pour en faire jaillir le lait. Les seins étaient faiblement marqués, les pieds ne sont pas figurés. Quatre trous pratiqués à la base, un devant, un derrière, un de chaque côté devaient permettre de fixer le cylindre. La matière est détériorée par places: l'épiderme de l'ivoire est écaillé et une entaille existe en bas, à gauche.

« Des objets en ivoire semblables à ceux que nous venons de décrire sont déjà sortis des sépultures puniques de Carthage.

« Le R. P. Delattre à Douimès¹ et Gauckler à Dermech²

1. Delattre, *Mémoires des Antiquaires de France*, t. LVI, p. 292, fig. 24; Berger, *Catalogue du Musée Lavignerie*, t. I, p. 191-192.

2. Hauteœur, dans *Catalogue du Musée Alaoui, Supplément*, p. 361-362, n^{os} 271-272. Gauckler, *Nécropoles puniques de Carthage*, t. I, pl. CXLIII, 1), 273 et 274 (Heuzey, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1900, p. 16 et suiv.; Gauckler, *Nécropoles puniques*, t. II, p. 418 et suiv.).

ont recueilli des peignes agrémentés de dessins au trait et sur certains desquels les motifs égyptiens et assyriens s'associent¹, comme sur le nôtre le sphynx et le taureau². Mais l'analogie est surtout frappante avec les peignes que M. Bonsor a découverts en Espagne, dans la vallée moyenne du Guadalquivir, près de Carmona³. Ces derniers sont de forme générale identique à notre exemplaire : une seule rangée de dents ; au-dessus, des représentations incisées à la pointe et souvent des encoches latérales. Leur décoration a aussi une parenté évidente, pour le choix des sujets et pour le style, avec celle du nouveau peigne de Carthage : animaux couchés ou marchant⁴, portant parfois un oiseau perché sur leur dos ; fleurs de lotus⁵ ; encadrements en dents de loup. Tous ces ustensiles ont manifestement une origine commune, peut-être carthaginoise⁶, plutôt phénicienne⁷.

« Quant à notre statuette, elle ressemble de fort près à celle que le R. P. Delattre a trouvée dans une tombe de Douimès le 10 juillet 1895 et qui a été publiée plusieurs fois⁸. Cette figurine est un peu plus petite que la nôtre et

1. Heuzey, *loc. cit.*, p. 18 ; Gauckler, *Nécropoles puniques*, t. II, p. 420.

2. Notre taureau est identique par exemple à ceux qu'on voit sur une coupe en bronze de style purement assyrien (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, p. 743, fig. 407).

3. *Revue archéologique*, 1899, t. II, p. 280 et suiv.

4. Cf. notamment un taureau qui s'avance à gauche vers une fleur de lotus sur une tablette d'ivoire (Bonsor, *loc. cit.*, p. 281, fig. 105, et p. 283, n° 10 ; cf. p. 243, fig. 44) ; pour le sphinx rapprocher Bonsor, *loc. cit.*, p. 290, fig. 134.

5. Des fleurs de ce genre sont reproduites en grand nombre sur une tablette d'ivoire de fabrication égyptienne ou phénicienne, aujourd'hui conservée au Musée britannique (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, p. 535, fig. 249 ; cf. p. 729).

6. Heuzey, *loc. cit.*, p. 16, cf. p. 18 ; Gauckler, *Nécropoles puniques*, t. II, p. 418, cf. p. 420.

7. Berger, *Catalogue du Musée Lavignerie*, t. I, p. 192 ; cf. Bonsor, *loc. cit.*, p. 380.

8. Delattre et Héron de Villefosse, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1895, p. 320 et suiv. ; Delattre, *Mémoires des*

n'est pas coiffée d'un *calathos*; les ornements de la robe sont légèrement différents¹, mais l'aspect général est le même. Ce qu'on a dit de la statuette de Douimès, de ses rapports avec une statuette de Chypre aujourd'hui au Louvre², de sa forme cylindrique déterminée par la forme même de la défense où elle a été sculptée³, mais d'où toute intention phallique n'est peut-être pas exclue⁴, de son caractère égypto-asiatique⁵, de son utilisation probable comme manche de miroir⁶, pourrait être répété à propos de la nouvelle effigie. Si l'arrangement de la coiffure est égyptien, le geste et la robe⁷ sont empruntés à l'art chaldéen, à ces images de déesses-nourrices symbolisant la fécondité, qui ont été exhumées fort nombreuses en Chaldée ou en Susiane et qui ont joui d'une popularité très durable dans toute la région dont la Mésopotamie forme le centre⁸.

Antiquaires de France, t. LVI, p. 352 et suiv.; Berger, *loc. cit.*, p. 77 et 78.

1. Chez nous, il n'y a pas de bande par derrière, les bandes latérales sont doubles et leurs carrés sont vides, sans diagonales.

2. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. III, p. 408-409, fig. 281.

3. Heuzey, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1895, p. 323; cf. Berger, *op. cit.*, p. 78.

4. Berger, *op. cit.*, p. 78.

5. Boissier, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1895, p. 323.

6. Delattre, *loc. cit.*; Berger, *op. cit.*, p. 78.

7. Les images de déesses-nourrices sont en général entièrement nues; il en est cependant qui sont vêtues d'une robe terminée en bas par un rang de franges (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, p. 607, fig. 298), quelquefois serrée par une ceinture (Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, t. I, p. 17, n° 2). Une plaque en terre cuite d'Égine (VIII^e siècle) montre une déesse se pressant les seins qui porte une simple jupe (Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. VII, p. 151, fig. 32).

8. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, p. 607, cf. p. 82; Heuzey, *Les figurines antiques du Louvre*, pl. II, n° 4; Pottier, *Les statuettes en terre cuite dans l'antiquité*, p. 3 et 6, fig. 4; Winter, *op. cit.*, p. 18, n° 1 et 2; p. 19, n° 1. La déesse nue qui se presse les seins, popularisée par les Phéniciens, est très commune à Chypre (Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. III, p. 450 et 555;

« La statuette, comme le peigne, est un produit typique de l'industrie phénicienne, dont l'habileté à façonner l'ivoire est bien connue¹ et qui s'ingénie à combiner les éléments tirés des pays avec lesquels elle est en rapports. »

Séance du 14 Mars.

Présidence de M. C. ENLART, président.

M. M. Prinnet, membre résidant, au nom de M. L. Germain de Maily, associé correspondant national, donne connaissance d'une note relative aux devises adoptées au xv^e siècle et au commencement du xvi^e par divers princes et grands seigneurs.

L'auteur estime qu'elles traduisent en termes voilés l'amour des fiancés pour leurs fiancées.

M. Enlart fait observer qu'il y a des devises simples et des devises doubles. Sur un anneau d'or découvert dans les fouilles de Théronanne, il y a un exemple de ces dernières : « Je vous tiens foi — Gardez-la moi. »

M. Martin fait quelques réserves sur l'interprétation de la devise de Charles le Téméraire, représentant le briquet avec : « Je l'ai empris », à laquelle on a ajouté un peu plus tard « bien en advienne ».

M. H. Martin, membre résidant, signale à la Société une miséricorde de stalle, conservée au Musée de Troyes, qui offre une curieuse déformation du type classique d'après lequel les artistes ont représenté sainte Geneviève.

Ils nous montrent ordinairement cette sainte debout, tenant un cierge qu'un petit diable éteint et qu'un ange rallume, alors que le sculpteur de la miséricorde, faute de

Winter, *op. cit.*, p. 11, n° 4; p. 14, n° 6; p. 17, n° 2; p. 18, n° 4; p. 19, n° 4, 5, 6) et se retrouve en Sardaigne (Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. III, p. 419, fig. 291); cf. la fin de la note précédente.

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. III, p. 845 et suiv., cf. p. 408; voir aussi t. II, p. 533-534, p. 730-731.

place, a figuré sainte Geneviève tissant, assise sur un tabouret, et le cierge a fait place à une lampe rustique.

M. Martin donne aussi quelques exemples d'autres transformations des attributs de saints, notamment celles qui sont advenues à saint Nicolas représenté comme baptiseur : la cuve, dans laquelle se trouvent trois enfants, aurait été, à l'origine, une nacelle contenant trois matelots.

M. Enlart fait observer qu'il y a, à l'église de Famagouste en Chypre, une représentation de saint Nicolas avec trois soldats dans une tour; dans la suite, cette tour a peut-être été représentée d'une façon assez schématique pour donner naissance à la légende des enfants dans le baquet.

Séance du 24 Mars.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Le président donne lecture d'une lettre de M. le baron J. de Baye, membre résidant, relative aux livres offerts à la Société par le grand-duc Georges de Russie, livres dont l'expédition avait été arrêtée, mais dont on a eu depuis des nouvelles.

Il communique ensuite une lettre de l'Alliance française en Russie portant la signature de différentes notabilités qui se rangent à nos côtés pour protester contre le vandalisme allemand.

Il signale enfin une circulaire de l'École des chartes, dans laquelle il est question de l'établissement d'une statistique des monuments détruits.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, entretient la Société de la destruction par les Allemands du donjon de Coucy.

Le président, à cette occasion, renouvelle sa proposition d'exclusion définitive des correspondants allemands

et autrichiens faisant partie de la Société, en ajoutant que par leurs actes les Allemands se sont mis au banc de la civilisation, et demandant que l'on n'imité pas les Anglais qui, dans les sociétés savantes, ne procèdent à l'exclusion des membres allemands que pour une période temporaire limitée à la durée de la guerre.

M. P. Girard, membre résidant, déclare qu'à l'origine il n'était pas partisan de ces mesures de rigueur, mais que, devant les atrocités allemandes, il a changé d'avis et qu'il est partisan de mesures absolument radicales.

M. Héron de Villefosse demande que la question soit renvoyée à la commission administrative avant de prendre un parti définitif.

M. P. Fournier, associé correspondant national, lit un mémoire sur l'histoire du droit canonique depuis le ix^e siècle jusqu'au xii^e siècle, montrant la répercussion que le droit canonique a eue dans la suite sur le droit civil.

Séance du 28 Mars.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

DEMOLE (E.). *Le culte préhistorique du soleil et le cimier des armes de Genève*. Genève, 1917, in-8°, 1 pl.

Le président annonce la mort de M. O. Vauvillé, associé correspondant national, décédé dans la région de l'Aisne qu'il habitait, pendant l'occupation allemande, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

Le président communique une lettre de la Société française d'archéologie qui, entre autres considérations, émet le vœu que, dans la restauration des monuments ayant souffert de l'invasion allemande, on laisse subsister

les traces des projectiles et qu'on ne cherche pas à masquer les marques du vandalisme allemand.

Il donne ensuite lecture du texte suivant relatif à la radiation des correspondants appartenant aux nations allemande et austro-hongroise, texte qui vient d'être élaboré par la commission administrative :

« La commission administrative de la Société nationale des Antiquaires de France, réunie au palais du Louvre le 28 mars 1917, émue de la destruction injustifiée des restes du château de Coucy et de tant d'autres dévastations systématiques commises sur le sol français, propose de rayer de la liste des correspondants de la Société les noms des nationaux des puissances ennemies. »

La résolution est adoptée.

M. H. Omont, membre résidant, donne lecture d'une note sur un inventaire du trésor de la cathédrale de Metz, daté de 1763, récemment entré au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale et qui ne paraît pas avoir encore été signalé :

« Deux anciens inventaires du trésor de la cathédrale de Metz ont déjà été publiés : l'un, daté de 1682, en extrait seulement, aux pages 308-313 de l'*Histoire et description de la cathédrale de Metz*, par le D^r E.-A. Bégin (Metz, 1843, in-8°); le second, daté du 10 août 1775, tout au long, aux pages 584-592 du tome III de *Kunst und Altertum in Elsass-Lothringen*, du D^r F. X. Kraus (Strasbourg, 1889, in-8°), d'après le recueil de Dupré de Geneste, portant le n° 822 [72] des manuscrits de la bibliothèque municipale de Metz.

« Le nouvel inventaire publié plus loin est récemment entré à la Bibliothèque nationale avec la collection Cloüet-Buvignier et se trouve aux fol. 112-118 du ms. nouv. acq. franç. 22683; il est daté du 15 juin 1763 et son préambule révèle l'existence d'un autre inventaire précédent, du 2 mai 1750. A côté de nombreux et précieux reliquaires, croix, bijoux, etc., on y remarquera les mentions de

treize des seize manuscrits anciens, la plupart recouverts de reliures d'ivoire et d'orfèvrerie (nos 21-25, 42-47, 71 et 72), envoyés de Metz, au début du xix^e siècle, à la Bibliothèque nationale¹, où ils sont venus rejoindre la Bible de Charles le Chauve et treize autres anciens manuscrits, offerts en 1675-1676 à Colbert par les chanoines de Metz². »

Inventaire des reliques, bijoux, livres et argenterie de l'église cathédrale de Metz, et qui se trouvent tant dans l'autel du trésor et le chœur que dans les sacristies de ladite église, fait ce jour d'huy quatorze juin mil sept cent soixante trois, par nous François Henry de la Broûe de Vareilles, trésorier, Henry Antoine de Bousmard, archidiacre de Marsal, Gabriel de Bezancon, ancien et nouveau maîtres de fabrique, Jean Michel George, gardien d'une des clefs du trésor, et Ambroise Antoine Lalliat, cointre, tous chanoines de laditte église, esdittes qualités commissaires et députés du chapitre d'icelle pour la rédaction du présent inventaire, à l'assistance et présence de M. Nicolas Manuel, aussi chanoine, en qualité de syndic dudit Chapitre, et comme gardien d'une desdittes clefs, et ce relativement aux changemens survenus depuis la confection du dernier inventaire dressé, que nous nous sommes fait représenter, en datte du deux may mil sept cent cinquante.

Dans l'armoire du milieu du grand autel, appelé le Trésor.

1. Le chef de saint Étienne, de vermeil, dont nous avons fait l'ouverture et qui s'est trouvé creux; il y a au haut dudit chef et en dedans un morceau du crâne du saint, attaché et qui paraît en dehors, avec deux grosses pierres vertes en forme de cailloux, qui y sont enchassées.

1. *Bibliothèque de la ville de Metz. Catalogue des manuscrits relatifs à l'histoire de Metz et de la Lorraine*, par M. Clerc (Metz, 1856, in-8°), p. 3-7; [Auguste Prost.] *Notice sur la collection des manuscrits de la bibliothèque de Metz*, p. 9-10 (en tête du tome V du *Catalogue général des manuscrits*, 1879, in-4°); L. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, t. II, p. 14. — Ces manuscrits ont été récemment l'objet d'une étude spéciale et magnifiquement illustrée, due à un amateur lorrain, M. Louis Weber, de Reiningen. *Einbanddecken, Elfenbeintafeln, Miniaturen, Schriftproben aus Metzser liturgischen Handschriften. I. Jetzige Pariser Handschriften* (Metz et Strasbourg, 1913, gr. in-4°, vii-59 pages et 120 planches).

2. L. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 448-451.

2. Item, sur ledit chef est une couronne aussi de vermeil, autour de laquelle il se trouve trois lignes d'écritures en émaille, ladite couronne enrichie de neuf roses, au milieu de chacune desquelles il y a un gros bouton émaillé, à chacun des quatre angles desdites roses quatre petits grenats, et aux deux côtés desdits boutons deux petites roses, composées chacune de quatre perles, avec une petite pierre verte dans le milieu, une desquelles petites roses de perles manque, plus manque un des grenats angulaires sur lesdites neuf roses¹, entre chacune desquelles se trouvent deux petits boutons de perle, et à celle du milieu desdites neuf roses pend une pierre précieuse de couleur gris de lin, en forme octogone, enchassée d'or.

3. Item, autour du col dudit chef est un carcan d'or, avec une inscription de deux lignes, portant le nom du sieur Nicolas Louve, donateur, en datte de l'an 1448².

4. Item, au dessus dudit carcan est un colier d'or, composé de treize chattons, dans lesquels six boutons émaillés et sept pierres blanches, et à l'une des extrémités dudit collier se trouvent huit perles enchassées en or, dont quatre blanches et quatre vertes : est attaché audit collier une croix aussi d'or, remplie de reliques, à laquelle croix pendent trois perles³. On y a remis l'ancienne belle agate, qui estoit dans le coffre. Laditte croix d'or a été ostée et remise à l'ange qui est au dessus du cailloux de saint Estienne ; on a pris les perles pour remettre aux croix d'or.

5. Item, au dessous desdits carcan et collier est un rang de huit pierres précieuses vertes et gris de lin.

6. Item, au dessous de ce même rang est un autre collier d'or, composé de huit chattons, dans chacun desquels sont enchassés huit perles, dont quatre blanches et quatre vertes, entre lesquels huit chattons il y a autant de roses émaillées.

7. Item, une chaîne d'or, en forme de bracelet, à laquelle sont attachées et pendent :

1° Une médaille d'or, représentant d'un côté l'image du Sauveur et de l'autre un Delta, avec cette inscription : *Bruneval, decanus Metensis, 1551* ;

2° A droite de laditte médaille une croix d'or, enrichie de cinq petits médaillons et de quatre perles, et dont le revers est émaillé en bleu, avec la figure du Sauveur et les attributs des quatre Évangélistes ;

3° A gauche est une croix, aussi d'or, crénelée, dans laquelle il y

1. Cette phrase a été biffée et en marge est écrit : « Il a été remis. »

2. Cet article manque dans l'inventaire de 1775.

3. Tout ce qui suit a été ajouté en marge.

a, d'un côté, cinq petits médaillons enchassés avec quatre perles aux angles, et, de l'autre, dans le milieu est une émeraude carrée enchassée;

4° Enfin deux feuilles d'or sur lesquelles sont gravées les armoiries du donateur.

8. Item, au dessous de ladite chaîne, en forme de bracelet, règne un rang de pierres fines, enchassées en vermeil, au nombre de dix, dont quatre vertes et six gris de lin.

9. Item, ensuite dudit rang est un cercle émaillé en noir et bleu, avec inscription, sur lequel sont attachées six grosses pierres de différentes couleurs enchassées en vermeil.

10. Item, sur les épaules dudit chef six pierres de chaque côté, enchassées de même en vermeil, dont une manque à gauche¹.

11. Item, et tout au bas dudit chef règne un autre cercle émaillé en noir, avec inscription, et deux pierres derrière, enchassées en vermeil.

12. Item, au derrière ledit chef est une large rose, aussy de vermeil, posée sur toutes les chaînes et carcans cy dessus mentionnés, enrichie de quarante une pierres de différentes couleurs, dont deux manquent.

13. Item, enfin pend à un des boutons en pierres, au dessous de ladite rose, une lame d'or sur laquelle sont gravées les armoiries du donateur du carcan cy dessus descript.

14. Item, un coffre d'argent doré, remply de reliques; au dehors, ledit coffre est orné des deux côtés de six figures en bas-reliefs, du troisième de deux figures en bas-reliefs, et du quatrième côté d'un *Agnus Dei*, aussy en bas-relief; autour dudit coffre se trouvent soixante-quatre pierres précieuses, de différentes couleurs et grosseurs, y en ayant plusieurs autres dont il ne reste plus que les chattons; le couvercle dudit coffre est enrichi d'une agathe, dans le milieu, et d'une autre pierre précieuse de couleur verte; le devant ou face dudit coffre est d'or, les côtés représentans lesdites figures sont de vermeil, les plattes bandes ou bordures et le dessus ou tablette de cuivre doré, ledit coffre servant de pied d'estal audit chef de saint Estienne. — Nota. La clef est déposée dans un autre

1. Cette dernière phrase a été biffée et en marge est écrit : « Elle a été remise. » — L'inventaire de 1775 ajoute : « Plus, sur les dites épaules en devant, il y a à droite un écusson fond d'or, chargé d'une aigle de sable épattée; et à gauche un autre écusson fond d'argent, sur lequel un lion de sable grim pant, armé et lampassé de gueules, avec couronne d'or, ledit écusson surmonté d'une crosse; l'un et l'autre desdits écussons rivés en dedans. »

coffre, qui est dans l'armoire en entrant dans la sacristie du chœur.

15. Item, le tabernacle dudit chef saint Étienne, couvert d'une feuille d'argent, peçant suivant les anciens inventaires quarante quatre marcs; ledit tabernacle surmonté aux quatre coins des attributs des Évangélistes, aussy d'argent, et enrichy de deux reliquaires ou enseignes d'or, pendantes et toutes couvertes de perles, saphires et émeraudes, pezantes trois marcs, trois onces, aussi suivant les précédens inventaires; il y manque quelques perles; les deux enseignes cy dessus sont attachées avec des chaines et annaux d'or¹.

16. Item, un petit tabernacle d'argent doré, en forme de dôme, surmonté d'un ange de même métal ayant au col un reliquaire, dont la garniture d'or, du poids de quatorse onces, sert de cadre à un cristal, sur lequel est gravé un crucifix. Les reliques sont renfermées sous les six grosses perles et les six grosses perles et six grosses pierres bleues, enchassées en or, entre lesquelles il y a douze autres plus petites pierres précieuses, montées en verre. — Nota, sous les six grosses perles et sous les six grosses pierres il y a des reliques. Il y a quatorse onces d'or dans la garniture².

17. Item, un reliquaire d'argent doré, dans lequel est renfermé le cailloux de saint Étienne, sur lequel on remarque des cheveux dudit saint. Ledit reliquaire posé sur quatre anges, dont deux n'ont plus d'ailles et le troisième en manque d'une; au haut est un autre ange, dont les ailles manquent, portant d'une main une couronne d'épines et à l'autre main une chaîne d'or, à laquelle pend une croix d'or, pleine de reliques, qui étoit cy devant après le chef de saint Estienne³. Le tout peçant suivant les anciens inventaires vingt un marcs; des pierres dont ledit reliquaire est orné une grosse et trois petites manquent⁴.

18. Item, deux grandes croix d'or, enrichies de perles et de pierrieres⁵; lesdites croix ensemble pezantes vingt-deux marcs, suivant les précédens inventaires. Au dos de l'une et de l'autre de ces croix, on lit : *Deodoricus, servus hujus ædis informator hæc crucis paria devotione dicavit*⁶.

1. Cet article manque dans l'inventaire de 1775.

2. Addition marginale.

3. Cette dernière phrase a été ajoutée en marge.

4. Les six derniers mots ont été biffés.

5. Le texte de l'inventaire ajoutait : « A l'une desquelles il manque quatre perles et à l'autre deux »; cette phrase a été biffée, et la mention suivante ajoutée : « On les a fait remettre. »

6. Cette phrase a été ajoutée en marge; elle manque dans l'inventaire de 1775.

19. Item, deux croix, revêtues sur le derrière d'or entièrement et sur le devant d'or émaillé : au milieu desquelles il y a des cartouches, enrichies de pierreries entièrement, en place des quelques perles qui s'y trouvoient mêlées avec des pierreries, suivant le précédent inventaire; lesdites croix qui ont été réparées en 1752 et sur lesquelles aucunes desdites pierreries ne manquent présentement, pezantes ensemble quatorze mares, suivant les anciens inventaires. — Racommodé à neuf en 1763, dans lesquels on a mis des reliques tiréz du coffre qui est sous le chef saint Gorgon¹.

20. Item, deux petits reliquaires de cristal surmontés d'une croix et posés sur un pied, le tout d'argent.

21. Item, un livre in-4° de saint Hyerosme sur les Évangiles, estimé du milieu du ix^e siècle², écrit en vélin, dont la plupart des lettres capitales sont d'or. Ledit livre couvert d'un côté d'ivoire artistement travaillé, enrichy à l'entour d'or et de pierreries avec des perles.

22. Item, un autre livre in-quarto de saint Hyerosme, estimé estre de la fin du vi^e siècle³, écrit sur vélin couleur de pourpre, couvert d'un côté d'ivoire bien travaillé, enrichy d'un côté d'or, perles et pierreries, et de l'autre côté il estoit cy devant couvert d'une feuille d'argent doré, fort endommagé, sur laquelle on distinguoit encore la figure du Sauveur, qui y avoit été gravée, avec cette inscription : *Via, veritas et vita*; et plus bas cette autre inscription : *Prasul Adelbero tertius*. Ce livre, ainsi que le précédent ont été recouverts de velours, on a remplacé les pierres précieuses qui manquoient sur les garnitures d'or et on les a garni de fermoirs sur lesquels sont gravés les armes du Chapitre, de dentelles et ornement d'argent doré la partie des couvertures où il n'y avoit point d'or; il y a de garnitures en or sur ces deux livres pour le prix de 4,000 ₣, sans conter les pierres précieuses et les autres ornements d'argent doré⁴.

23. Item, un livre, qui est un grand in-quarto, contenant tous

1. Addition marginale.

2. Cette mention de date a été ajoutée en marge. — L'inventaire de 1775 ajoute : « Et de l'autre côté entouré d'une dentelle en vermeil, avec deux fermoirs aussi en vermeil, aux armes du Chapitre; ledit livre décrit et analysé sous le n° 4 du Catalogue des livres du Trésor. »

3. Cette mention de date a été ajoutée de même en marge.

4. Tout ce qui suit, après « fort endommagé », a été ajouté entre lignes ou en marge. L'inventaire de 1775 est beaucoup moins explicite, il omet les inscriptions, mais ajoute que ce manuscrit est le n° 2 du Catalogue.

les Évangiles de l'année, écrit sur vélin, estimé estre du dixième siècle, et garny de fermoirs d'argent à jour¹.

24. Item, un autre livre in-quarto, contenant aussi tous les Évangiles de l'année, écrit sur vélin, couvert de velours violet, fermant à rubans, passés dans de petits annelets d'argent, du commencement du neuvième siècle².

25. Item, un petit livre d'Heures in-octavo, écrit sur vélin, avec une couverture de velours violet, garnie de fleurs de lys et d'une couronne, au dessus d'un E d'argent doré, ensemble d'un tourne-feuillet même métal, orné de perles, très bien travaillé, mais du xv^e siècle seulement³.

26. Item, la figure d'une Notre Dame de vermeil, haute d'environ deux pieds, très bien travaillée et posée sur un pied d'estal, au devant duquel il y a deux lions et sur le derrière deux boules pour supporter le tout, aussi vermeil.

Sous les gradins dudit armoire sont déposés deux coffres, dont l'un est scellé du sceau du Chapitre seulement et l'autre de différents autres sceaux, lesdits coffres contenant des reliques⁴.

Dans l'armoire dudit autel, du côté de l'Évangile.

27. Le bras de saint Étienne, d'argent doré, orné de quarante une pierres de différentes couleurs, avec une petite porte émaillée dans le milieu, sur laquelle, à l'extérieur, est représenté le martyr saint Étienne, et dedans est la relique du saint. Ledit bras sur un pied d'estal, même métal, orné de figures en bas-relief, parfaitement travaillé; ledit pied d'estal posant sur deux lions en devant, même métal, portant les armes du chapitre en émaillures et sur deux petites boules par derrière.

28. Item, le chef de saint Sébastien, avec son pied, le tout d'argent, enrichy de six belles pierres et de quatre figures de diacres aux angles, et donné par M. Jean-Baptiste Foës, chanoine, en l'année 1633.

29. Item, une figure de Notre Dame, d'argent doré, assise dans une chaise de même métal, dans l'intérieur de laquelle sont plusieurs reliques enfermées, le tout pesant suivant les inventaires précédens dix marcs. — Réparée tout à neuf en 1763⁵.

1. N° 6 du Catalogue (Inventaire de 1775).

2. N° 8 du Catalogue (Inventaire de 1775).

3. Les deux dernières mentions ont été ajoutées entre lignes. — N° 10 du Catalogue (Inventaire de 1775).

4. Tout ce paragraphe a été ajouté en marge. Il ne se trouve pas dans l'inventaire de 1775.

5. Addition marginale.

30. Item, un petit chandelier d'argent doré, orné de six branches, au bout de chacune est une agathe ainsy qu'à la tige, qui est ornée de trois petites figures¹; le tout pezzant suivant les anciens inventaires neuf onces.

31. Item, un reliquaire de cristal, posé sur un pied d'argent, avec un chapiteau aussy d'argent. Le cristal est endommagé². — Réparé et le cristal mis à neuf.

32. Item, le taix de saint Trudo, ou Tron, couvert de toute part d'argent, et où il y a des ouvertures pour voir la relique.

33. Item, une figure d'argent, représentant saint Antoine, posée sur un petit pied d'estal, orné de quatre figures, aussi d'argent. — Reblanchi et réparé³.

34. Item, un petit reliquaire, dont le pied est orné de quatre tours, au dessus est une branche de corail, au haut de laquelle il y a un petit crucifix et à côté une figure de la sainte Vierge; il manque de l'autre côté la figure de saint Jean; le chapiteau, qui manquoit à une des deux tours, a été réparé et on a mis dans les reliquaires des reliques tiréz du coffre saint Gorgon⁴. Le tout argent pezzant quatorze onces suivant les précédens inventaires.

35. Item, une croix de vermeil, couverte de pierreries et environnée de deux anges, portant des encensoirs d'argent; dans le milieu est un morceau de la vraye croix enchassé et sur le pied la figure d'un chanoine en relief.

36. Item, une paix d'argent doré, enrichie d'un grand nombre de figures, dont les unes sont en émail et les autres d'argent doré; le principal sujet représentant la flagellation. Au dessous est un petit reliquaire. Le tout orné de perles et pierreries et pezzant suivant les anciens inventaires sept marcs quatre onces. — Réparé tout à neuf et n'y manque aucune pierre⁵.

37. Item, une autre croix d'or émaillée, avec un gros grenat au milieu en oval et un peu offensé par dedans. Il manque à la dite croix deux perles⁶, seulement, ayant été réparée en 1751, et elle doit pezer onze marcs, conformément aux inventaires précédens.

1. L'inventaire de 1775 ajoute : « Représentant la sainte Vierge, saint Etienne et saint Jean. »

2. Cette dernière phrase a été biffée, et la suivante ajoutée en marge.

3. Addition marginale.

4. Cette dernière phrase a été ajoutée en marge.

5. Addition marginale.

6. La première partie de cette phrase a été biffée jusqu'ici.

— Lesdites perles sont remises et ne manque plus rien à la dite croix ¹.

38. Item, un petit saint Sébastien d'argent, au dessus duquel est un reliquaire en forme de couronne, entourré de petites pierres précieuses devant et derrière. pezant douze onces, suivant les anciens inventaires.

39. Item, un calice et sa patenne d'argent doré, sur le pied duquel il y a huit médaillons de figure ronde en bas-reliefs.

40. Item, un autre calice avec sa patenne d'argent doré, avec des fleurs de lys, sur le pied duquel sont gravées les armoiries de M. le princier Fournier.

41. Item, un soleil de vermeil, haut de dix-huit pouces ou environ, surmonté d'une croix, enrichie de diamans et de pierres précieuses; autour du soleil est un rang de diamans et de pierres précieuses et un second rang en cercle, formé de rubis et de petits diamans; sur le pied dudit soleil est un bas-relief représentant la Cène.

42. Item, un livre in-folio des Évangiles, écrit sur vélin, couvert de velours vert², enrichi d'un côté du martyre de saint Étienne, en relief d'argent doré, et de plus de dix pierres sur la couverture et de deux autres sur les fermoirs. — Réparé à neuf et couvert à présent de velours bleu³.

43. Item, un Pontifical, écrit sur vélin et couvert d'yvoire, figurée des deux côtés et fermant à fermoirs d'argent. Escrit sous l'archiepiscopat de Drogon. — Ledit Pontifical réparé à neuf, couvert de velours bleu, avec plusieurs ornemens dantelés et fermoirs d'argent⁴.

44. Item, une Bible, écrite sur vélin, du xv^e siècle, enrichie d'argent d'un côté seulement et de l'autre couverte de cuir. — Réparé à neuf; sur les fermoirs sont deux écussons d'armes, à trois merlettes et une étoille⁵.

45. Item, un livre des Évangiles, appelé *le Mandat*, écrit sur vélin, sans fermoirs, et orné de lames d'argent sur la couverture

1. Addition marginale.

2. Bleu, d'après l'inventaire de 1775, qui ajoute : « Ce manuscrit, écrit en lettres onciales, est du commencement du sixième siècle, sous le n° 1 dudit Catalogue. »

3. Addition marginale.

4. Cette dernière phrase a été ajoutée en marge. — N° 3 du Catalogue (Inventaire de 1775).

5. Cette dernière phrase a été ajoutée en marge. — N° 11 du Catalogue d'après l'inventaire de 1775, qui ne mentionne pas les écussons.

des deux côtés; du x^e siècle. Il y a à la fin dudit livre les foy et hommage fait par trois abbés de Sainte-Croix, Solival et Justemont à l'évêque Bertram: à présent couvert en velours jaune, avec fermoirs, dantelles et ornemens d'argent¹.

46. Item, un livre grand in-quarto, intitulé *Meditationes sancti Augustini*, écrit sur vélin, du plus beau gothique du xiv^e siècle, avec une couverture de velours violet, orné de plusieurs petits boutons d'argent doré, avec un tourne feuillet au haut duquel est une pierre rouge. Ledit livre n'a plus que deux fermoirs d'argent doré².

47. Item, un Missel, petit in-folio, écrit sur vélin, avec figures en mignature, couvert de velours rouge, sur un des côtés duquel est un crucifix, avec deux anges en relief de cuivre doré, et de l'autre la représentation de la sainte Vierge, aussi en relief de cuivre doré. On y a ajouté les figures de saint Pierre et de saint Paul, de même métal, le tout réparé à neuf³.

Dans l'armoire dudit autel du côté de l'Épître.

48. Le bras de saint Vincent, avec son pied d'argent doré, orné dans tout le tour de bas-relief, et soutenu par le devant de deux lions, chargez de l'écusson des armes du Chapitre: ledit bras, orné de cinq pendants d'agate et garny de quatre pierres sur le devant, doit pezer quarante marcs suivant les précédens inventaires.

49. Item, le chef de saint Gorgon, d'argent doré, du poids de 26 marcs; il est posé sur un coffre, orné sur le devant de galons d'or et de velours bleu, au milieu duquel est une petite couronne d'argent doré, ornée de petites perles et pierreries, le reste couvert de papier doré. Ledit coffre ayant été ouvert par Messieurs les commissaires fut trouvé rempli de reliques avec leurs authentiques. Messieurs en ayant pris quelques petites parcelles pour mettre dans les reliquaires, où il en manquoient ont fait refermer ledit coffre et sceller du sceau du Chapitre⁴.

1. Cette dernière phrase a été ajoutée en marge. — N° 7 du Catalogue, d'après l'inventaire de 1775, qui ne mentionne pas l'hommage à l'évêque Bertram.

2. N° 9 du Catalogue (Inventaire de 1775). — La fin de l'article, depuis « avec une couverture », a été biffée et remplacée en marge par : « couvert à neuf à présent, de velours bleu, avec fermoirs, dantelles et garnitures d'argent, réparé à neuf. Le vieux tourne-feuillet et la pierre ont été mis dans la casette ».

3. Cette dernière phrase a été ajoutée en marge. — N° 12 du Catalogue (Inventaire de 1775).

4. Tout le dernier paragraphe de cet article manque dans l'inventaire de 1775.

50. Item, une grande croix de cristal avec son crucifix d'argent doré, soutenue par un pied de même métal et auquel sont attachées les figures des quatre Évangélistes, avec un cartouche représentant les armoiries du cardinal de Lorraine.

51. Item, deux chandeliers de cristal, garnis d'argent doré.

52. Item, un petit vase de cristal, en forme de verre, garny d'argent doré, dont le pied est un peu cassé.

53. Item, un calice de cristal, enrichy d'argent doré, avec sa patenne aussy d'argent doré et émaillée par derrière.

54. Item, deux burettes, aussy de cristal, garnies d'argent doré; le pied d'une desquelles burettes est un peu endommagé.

55. Item, une navette à mettre encens, aussy de cristal, garnie d'argent doré et enrichie de quatre pierres fines, avec une petite ceüillere d'argent doré.

56. Item, une grosse coupe ou grand vase à l'antique, avec son couvercle d'argent doré, remplie du chef de saint Siméon et autres reliques, pezante suivant les anciens inventaires quatorze marcs et une once¹.

57. Item, une petite paix d'argent doré, où est la Véronique, pezant suivant les anciens inventaires quatorze onces six treseaux.

58. Item, une petite boëtte d'argent doré, dont le couvercle représente en dedans une petite paix, sur laquelle est la Nativité de Notre Seigneur, en nacre de perles, fort endommagée; cette boëtte renferme l'anneau ou bague de saint Arnould dans un ruban neuf².

59. Item, un *Agnus Dei*, en forme circulaire, posé sur un pied d'argent et surmonté d'une petite croix; dans lequel *Agnus Dei* sont renfermées plusieurs reliques; sur le pied se trouve cette inscription : *Desiderius Alberti, canonicus Metensis*. — Bien réparé³.

60. Item, deux girandolles d'argent, à cinq branches chacune, et sur les pieds desquelles sont des bas-reliefs, représentant les figures du sacrifice de la messe: lesdites girandolles données à l'église par M. Gilles Bonnaud, trésorier et chanoine en l'année 1745.

61. Item, une boëtte ou custode d'argent doré et émaillée, avec son chapiteau de cristal, garny d'argent doré, ouvert par le haut, et auquel il paroît manquer quelque chose.

1. En marge : « Nétoyé ».

2. L'inventaire de 1775 place après cet article le n° 74 du présent inventaire.

3. Addition marginale.

62. Item, un petit crucifix, posé sur une branche de corail, au bas duquel est une petite Notre Dame, le tout soutenu par un pied d'argent et peçant huit onces suivant les anciens inventaires.

63. Item, un petit crucifix, posé sur une petite croix de cristal fort endommagée, soutenue par un pied d'argent doré. — Réparé, en bon état¹.

64. Item, un petit crucifix posé sur une petite croix de cristal fort endommagée, soutenue par un pied d'argent doré. — Réparé, idem².

65. Item, deux petits reliquaires de cristal, posés sur des pieds d'argent doré, et surmonté chacun par un couvercle en forme de pyramide. Les reliques qui y sont ont été tirées du coffre qui est sous le chef saint Gorgon³.

66. Item, une burette d'agate blanche, garnie d'argent doré, et peçant suivant les anciens inventaires sept onces.

67. Item, une petite paix d'argent doré, avec une Nativité de Notre Seigneur, en nacre de perles, ornée de quelques pierreries.

68. Item, un gros calice, appelé le Calice à gerbes, avec sa patenne d'argent doré, sur lequel calice sont émaillées les figures des douze apostres : le tout peçant sept marcs quatre onces, suivant les anciens inventaires. Sur le pied dudit calice est écrit qu'il a été donné par M. de Gondrecourt, chanoine de cette église, en 1513.

69. Item, un reliquaire, dont le pied est de cuivre argenté et le haut d'argent, couvert en forme de tour, au dessus de laquelle est une croix ; ledit reliquaire contenant des reliques de la vraie croix et de saint Étienne. — Réparé à neuf⁴.

70. Item, une mitre épiscopale, enrichie de pierreries et de perles, dont plusieurs manquent.

71. Item, un livre de saint Hierosme sur les Évangiles, écrit sur vélin, dont la couverture est de velours jaune, d'un côté, et, de l'autre, enrichi d'ivoire entaillé avec de l'argenterie : il y a sur les deux fermoirs, qui sont d'argent, les armes du Chapitre⁵.

1. Addition marginale.

2. Addition marginale. — Après cet article l'inventaire de 1775 insère l'article suivant :

« Item, un reliquaire, avec un chapiteau surmonté d'un Christ, et deux petites tourelles de part et d'autre, le tout d'argent, a la réserve du pied qui n'est qu'argenté. »

3. Cette dernière phrase a été ajoutée.

4. Tout cet article a été ajouté en marge ; il est omis dans l'inventaire de 1775.

5. N° 5 du Catalogue (Inventaire de 1775).

72. Item, un autre livre de saint Hyerosme sur les Évangiles, écrit sur vélin, dont la couverture est de velours rouge, d'un côté et de l'autre, enrichie d'yvoire bien travaillée, fermé avec des fermoirs d'argent doré¹.

Dans le tabernacle dudit autel.

73. Ledit tabernacle, garni de quatre colonnes d'argent, dont les bases et chapiteaux sont de cuivre doré d'or moulu, trois anges adorateurs de même métal, sur la porte une croix d'argent, garnie de cinq pièces montées en vermeil, huit autres pièces pareillement en vermeil, avec un petit *Agnus Dei* et une Adoration des roys, pareillement montés en vermeil, le reste dudit tabernacle est d'ébène, bois des Indes et de pierres de porfire².

74. La figure de Charlemagne à cheval, qui étoit cy devant dans la sacristie, mise dans ladite troisième armoire; ladite figure réparée tout à neuf en 1763.

75. Item, sous un des gradins sont six clefs des portes du Trésor³.

76. Un petit soleil d'argent doré, ayant deux anges pour supports.

77. Item, une petite coupe à l'antique et couverte, servant de ciboire, laquelle pèse neuf onces suivant les anciens inventaires.

Au maître autel, dans le sanctuaire.

78. Un devant d'autel représentant le martyr saint Étienne, patron de cette église, en argent, avec quelques ornements en vermeil, donnez à l'église par feu M. de Rochereau, doyen.

1. N° 13 du Catalogue (Inventaire de 1775). — Après cet article l'inventaire de 1775 ajoute les trois articles suivants :

« Item, ledit catalogue, qui est un petit livret couvert de velours jaune et qui contient par numéro l'analyse et description de tous les livres du Trésor cy dessus inventoriés.

« Item, une petite boîte quarrée, couverte de cuir, sur laquelle est écrit : *Reliques*, et scellée des sceaux du Chapitre, lesquelles reliques ont été trouvées dans les chapelles démolies lors de la destruction du cloître de cette église.

« Item, un paquet de six clefs de doubles serrures du Trésor, dont on pourroit se servir en cas qu'on voulut fermer à doubles clefs chacune des serrures dudit Trésor. »

2. Article ajouté en marge; la rédaction en est différente dans l'inventaire de 1775.

3. Les articles 74 et 75 ont été ajoutés en marge. L'article 75 est omis dans l'inventaire de 1775, et l'article 74 a été inséré plus haut dans ce dernier inventaire; voir la note à l'article 58.

79. Item, un gradin, aussi d'argent, dont les ornemens en vermeil; donné à l'église, en 1762, par M. Thomas, chanoine et grand-aumônier.

Dans la sacristie du chœur.

Dans la première armoire, pratiquée dans le mur, proche la porte d'entrée :

80. Un calice de vermeil, avec sa patenne aussy vermeil, sur le pied duquel il y a des armoiries représentantes deux licornes; lequel calice sert journellement au grand autel.

81. Item, un autre calice et sa patenne, d'argent doré, sur le pied duquel il y a un petit crucifix en bas-relief.

82. Item, un petit coffre de bois uny et quarré, fermant à clef, dans lequel est renfermé actuellement :

1° Une croix d'or, s'ouvrant à charnière, ornée de quatre petites pierres précieuses;

2° Plus, le sceau en argent des armoiries du Chapitre pour l'administration de l'évêché, *sede vacante*;

3° Un petit paquet, dans lequel une rose de vermeil, détachée de la couronne de saint Étienne, un bout de chaîne d'or, remise à la croix que porte l'ange au dessus du cailloux de saint Estienne¹, avec un petit morceau d'or émaillé de ladite couronne, et une grosse pierre agathe, montée en vermeil, détachée du chef de ce saint; remise au chef de saint Estienne;

4° Un autre petit paquet, contenant plusieurs pierreries détachées, de différentes couleurs et grosseurs;

5° Un autre paquet de plusieurs cristaux et verres;

6° Un reliquaire argent doré, dans l'intérieur duquel est une petite chapelle en relief avec deux anges en adoration, ledit reliquaire orné de trois grosses pierres;

7° Un paquet qui contient une petite paix d'agate, enchassée en vermeil, représentant l'Adoration des Mages; plus un *Agnus Dei* (ces deux pièces ont été posées sur le tabernacle²); un petit crucifix de cuivre; deux fermetures de livre, argent doré, avec un petit ornement du même livre. — Remis auxdits livres;

8° Enfin la clef du coffre qui sert de pied d'estal au chef saint Étienne, ladite clef enfermée dans une petite boîte de bois ronde.

83. Item, un grand corporallier de bois, dans lequel sont renfermées deux anciens peignes et deux éguilles.

1. Toute cette phrase a été ajoutée en marge.

2. La phrase entre parenthèses est ajoutée en marge, ainsi que la mention finale. — L'inventaire de 1775 ne donne pas de détail pour cet article.

84. Item, une pierre d'autel portative, de jaspe, garnie d'argent doré¹.

85. Item, un tableau de Notre Dame, avec une bordure d'argent et de pierreries; il y manque six chattons, leurs pierres et trois autres pierres.

86. Item, un coffre de bois, en long, couvert de papier marbré, rempli de reliques, avec les lettres de vérification de Mgr de Coislin, évêque de Metz².

87. Item, une bourse³, avec sa palle, brodée en or.

[88.] Il s'est trouvé manquer les quatre petits chandeliers d'argent, donnez par M. d'Aubusson, qui ont été portés à la Monnoye, par ordre du Chapitre, en 1760⁴.

89. Item, une crosse d'évêque, en ivoire, fort ancienne.

90. Item, le bâton de M. le Grand Chantre, en vermeil, avec sa masse, représentant le martyre de saint Étienne, et aux armes du Chapitre, fait en l'année 1750; ledit bâton posé dans son étuy.

91. Item, une navette d'argent, à mettre encens, avec sa ceillère aussy d'argent, donnée à l'église en 1746 par M. Faure, chanoine.

92. Item, un petit reliquaire d'argent, dans lequel il y a des reliques; le verre est brisé⁵.

93. Item enfin, dans ladite armoire, quantité de reliques, qui ont été trouvées dans les chapelles, démolies lors de la destruction du cloître de cette église, et qu'on a remises dans une boîte scellée du sceau du Chapitre⁶.

Dans la seconde armoire qui suit la précédente.

94. Une grande croix d'argent, bien travaillée, où sont les armes de M. de Colbert, pezante suivant les anciens inventaires vingt-neuf marcs.

95. Item, six grands chandeliers d'argent, desquels il y en a quatre, qui pèsent chacun 21 à 22 marcs, et les deux autres 23 à 24 marcs.

96. Item, le saint Paul qu'on porte au cloître, en ivoire, garni d'argent.

97. Item, un réchaud d'argent à mettre sur l'autel.

1. Cet article est omis dans l'inventaire de 1775.

2. Cet article est omis dans l'inventaire de 1775.

3. Inventaire de 1775 : « Une vieille boîte. »

4. Cet article est omis dans l'inventaire de 1775.

5. Après cet article l'inventaire de 1775 insère ici les articles 105 et 107 du présent inventaire.

6. Cet article est omis dans l'inventaire de 1775.

98. Item, six petits chandeliers d'argent haché, achetés nouvellement pour remplacer les six petits chandeliers d'argent qui ont été portés à la Monnoye par ordre du Chapitre en 1760.

99. Item, un petit plat, avec deux burettes, le tout d'argent et ancien; ledit plat armorié des armes de M. Fournier, princier.

100. Item, un autre plat godronné, avec deux burettes, le tout d'argent proprement travaillé, fait à neuf et acheté en la présente année 1763¹.

Dans une petite armoire joignante, fermante à deux rollets, en devant des vitres de laditte sacristie².

101. La figure de Charlemagne, à cheval, d'argent doré, pezant dix-sept marcs suivant les anciens inventaires³. — Réparée et remise au Trésor⁴.

102. Item, une autre petite figure de Charlemagne, en bronze.

103. Item, une coquille d'argent, servant à l'eau bénite.

104. Plus une boëtte d'argent doré dans son étuy et où sont les saintes huïlles.

Dans une espèce de coffre long, au dessus d'une des tables.

105. Un bâton, appelé le Bâton de saint Materne, avec un pommeau sous lequel il y a une pierre précieuse bleue, couvert de lames d'or, à l'exception d'environ un pied par le bas, qui a été racommodé en vermeil.

106. Item, un bâton, appelé communément le Bâton de Charlemagne, que l'on dit avoir été anciennement revêtu de lames d'or, lesquelles à la suite des temps ont été enlevées et volées. Le peu qui en restoit a été employé en la présente année à réparer les garnitures d'or, qui sont aux livres du Trésor, suivant la conclusion du [Chapitre].

107. Item, une béquille, appelée la Canne de Charlemagne, dont la poignée est garnie en partie de vermeil⁵.

Dans laditte sacristie, à découvert et sans être enfermé.

108. Deux grandes croix d'argent, servant aux processions.

109. Item, deux grands encensoirs d'argent, avec une navette.

1. Cette dernière phrase est omise dans l'inventaire de 1775.

2. Cette mention est omise dans l'inventaire de 1775.

3. Addition marginale.

4. Cet article est porté plus haut dans l'inventaire de 1775.

5. Les trois articles 105, 106 et 107 ont été omis dans l'inventaire de 1775.

110. Item, un grand bénitier, avec son goupillon¹. — Le tout d'argent; le petit, avec son goupillon, ayant été porté à la Monnoye par ordre du Chapitre en 1760.

111. Item, quatre grands chandeliers de fer, garnis de feuilles d'argent.

112. Item, sur la table où le prêtre s'habille, une croix avec son Christ et deux petits chandeliers; le tout de vermeil.

113. Item, trois bâtons de rosette, doréz et très bien travaillés, renfermés dans leur étuy en long, lesquels ont été faits par ordre du Chapitre en 1763; en place de ceux mentionnez dans l'inventaire précédent, pour porter les croix épiscopales et les trois autres qui sont dans le Trésor².

Dans la sacristie de la nef.

114. Deux calices de vermeil, avec leurs patennes aussy de vermeil.

115. Item, un calice d'argent, aux armes du Chapitre, avec sa patenne³. — Le second, dont il est fait mention dans le précédent inventaire, ayant été donné à l'église de Jouaville.

116. Item, quatre autres calices d'argent, avec leurs patennes.

117. Item, un autre calice neuf et non encore consacré, pour remplacer celui qui a esté donné à l'église de Jouaville⁴.

Qu'est tout ce qui s'est trouvé devoir estre inséré et décrit au présent inventaire, que nous avons ainsi clos et fermé en présence des s^{rs} François Lhôte et Louis Genotel, prestres, marguilliers de la sacristie du chœur de laditte cathédrale, à la garde et dépôt desquels nous avons laissés les clefs des armoires et les effets de laditte sacristie cy dessus détaillés et qui ont signé avec nous et le s^r *** D'herclouville, aussi prêtre, marguillier de la sacristie de la nef de ladite église, par rapport à l'argenterie de ladite sacristie cy dessus inventiorée, que nous avons également laissée à sa garde

1. Ce qui suit a été omis dans l'inventaire de 1775.

2. Cet article, ajouté en marge, a été omis dans l'inventaire de 1775.

3. Ce qui suit a été omis dans l'inventaire de 1775.

4. L'inventaire de 1775 porte au lieu des deux derniers articles :

« Item, un autre calice aussi d'argent, avec sa patenne.

« Item enfin, un autre calice de vermeil, avec sa patenne, renfermé dans un étui en maroquin rouge, donné à l'église en 1770 par M. de Bousmard, chanoine et archidiacre de Marsal, suivant l'inscription qui se trouve en dedans du pied dudit calice. »

et dépost. Fait et achevé à Metz, le quinze juin mil sept cent soixante trois¹.

M. L. Mirot, associé correspondant national, communique deux documents du 12 mars 1409, relatifs à des travaux entrepris au château de Rouen et concernant des gargouilles de bois, revêtues de plomb, placées à la porte et aux tours, d'ordre du comte de Tancarville, capitaine du château.

« La première de ces pièces est une quittance de Jean Tostis, dit l'Escot, faiseur d'images, qui reconnaît avoir reçu de Jean Auber, vicomte de Rouen, 12 livres tournois, à la suite d'un marché fait par le comte de Tancarville, en présence de Guillaume du Fresnay, charpentier, et de Guillaume de Bayeux, maçon, maîtres des œuvres de charpenterie et maçonnerie du roi, « pour avoir fait et ymaginé du boiz du Roy et livré audit chastel deux grandes « gargouilles de boiz faictes par maniere de bestes serpentes revestues de testes, de piés, de jambes, de queues « teurses entour eulx, creuses par dessus en maniere de « goutieres pour geter eanes, lesquelles contiennent chacune cinq piés de lonc et pié et demie en son carré par « derriere, et lesquelles ont esté plommées et ordonnées « de plom par Guillaume Cuvelier, plommier, et par luy « assises sur les aumures de la maçonnerie de nouvel « faicte sur les tours et porte de l'entrée dud. chastel de « Rouen, avec six autres petites gargouilles faictes de bois « pour semblable, en figures d'estranges bestes, contenant « chascune pié et demy de lonc, pour recevoir et mettre « à dessoubz des crestes et des tiers poins des lucanes « illec faictes sur icelles tours et porte, semblablement « pour estre plommées par ledit plommier, et lesquelles « gargouilles dessus dictes ont esté ainsy ordonnées estre « faictes et assises pour la salvacion du pont leveiz de « ladicte entrée dudit chastel, et affin que les eanes qui

1. Au dos de cet inventaire (fol. 119 v°), on lit : « Inventaire à rectifier des reliques et joyaux. Février 1764. »

« charront doresenavant de dessus icelles tours et porte se
« tournent pour cheoir es fossés d'un costé et d'autre
« d'icelui pont leveiz¹ ».

« Le second document est une quittance de Michel du Tot, marchand, bourgeois de Rouen, de 29 l. 15 s. t. pour fournitures destinées à souder ces gargouilles et à les garnir d'un revêtement qui les préservât de la rouille; à savoir « trois cent livres de fin estain, par lui livrées au « poiz de la viconté de l'eau de Rouen..., lequel estain « avec ce qui ensuit a esté employé par Guillaume Cuve-
« lier, plommier, à blanchir et souder les plombs de nou-
« vel ordonnez estre faiz au chastel de Rouen es tours et
« porte de l'entrée dudit chastel, avec deux livres de mine
« pour faire les couleurs de lad. plommerie; item deux
« livres de verniz à bois, deux livres de cire, six livres de
« sief, le tout pour faire et alleer lesd. couleurs de lad.
« plommerie, au feur de ix l. x s. t. pour cent d'estain,
« vallent m^c xxviii l. x s. t.; item pour les deux livres de
« mine vi s. t.; item pour les deux livres de verniz à boiz
« vi s., iii d. t.; item pour les deux livres de cire vi s. t.;
« item pour les vi livres de sief v s., vi d. t.² ».

MM. Enlart, Demaison et de Villenoisy présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente à la Société de la part du R. P. Delattre, associé correspondant national, le dessin d'une curieuse lampe chrétienne, récemment découverte à Carthage et représentant la *Résurrection de Lazare*.

« Ce sujet à été reproduit à satiété par les premiers fidèles³. C'est un de ceux qu'on rencontre le plus souvent sur les fresques des catacombes, sur les sarcophages, sur les pyxides d'ivoire, sur les *capselle* d'argent, sur les

1. Bibl. nat., ms. fr. 26036, n° 4157.

2. Bibl. nat., ms. fr. 26036, n° 4158.

3. Voir les nombreuses représentations réunies par le P. Garucci, *Storia dell' arte cristiana*; cf. Ph. Lauer, *La capsella di Brivio*, dans les *Monuments Piot*, t. XIII, p. 229, pl. XIX.

verres dorés ou autres objets de l'époque chrétienne¹. Cependant, les lampes en terre cuite de la même époque, si nombreuses dans les régions où le christianisme s'est développé de bonne heure, n'ont fourni jusqu'ici, à ma connaissance, aucun exemple de cette représentation. Ce seul motif suffirait à rendre la lampe de Carthage digne d'être signalée, si la façon dont le sujet a été traité ne méritait pas aussi d'attirer l'attention des archéologues plus spécialement adonnés à l'étude des monuments chrétiens.

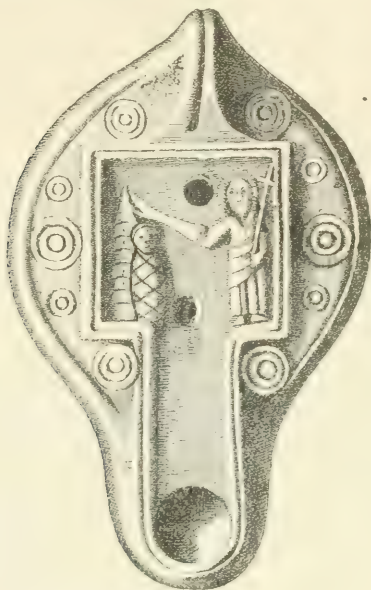
« Tout d'abord, la scène est encadrée d'une manière assez particulière. Une double moulure en relief se développe carrément sur trois de ses côtés. Sur le quatrième côté, au lieu de compléter le carré, la moulure descend à droite et à gauche jusqu'au bec de la lampe et contourne le trou de la mèche. Les petites ouvertures destinées à recevoir l'huile, placées au milieu de la scène, et le gros trou réservé à la mèche se trouvent ainsi compris dans l'encadrement.

« Conformément au texte de l'évangile de saint Jean (XI, 43, 44) on voit à gauche Lazare, sous la forme d'une momie, le corps étroitement serré par des bandelettes sépulcrales entrecroisées. Les pieds et les mains sont cachés sous cette enveloppe; la tête est voilée d'un suaire qui, laissant la face à découvert, s'étend sur la chevelure. Le mort revient à la vie; ses yeux sont ouverts. A l'appel de Jésus, *Lazare veni foras*, la momie s'est soulevée; elle se dresse devant la porte du tombeau représenté par une tourelle au toit pointu. C'est le moment où Jésus donne l'ordre au peuple de délier les pieds et les mains du mort.

« A droite, on voit Jésus debout, drapé, de face, coiffé de longs cheveux descendant sur les épaules; le visage est

1. En 1880, M. Drury Fortnum a présenté à une des conférences de la Société des amis de l'archéologie chrétienne de Rome un anneau dont le chaton est orné de la scène de la *Résurrection de Lazare*; cf. *Bulletin d'archéologie chrétienne*, édit. franç., 1881, p. 120, avec un dessin.

entouré de barbe. Il porte la croix sur l'épaule gauche tandis qu'il étend la main droite au-dessus de la tête de Lazare. D'après le dessin du marquis d'Anselme, l'avant-bras serait démesurément allongé; la main étendue toucherait le toit pointu de la tourelle? N'ayant pas vu la lampe elle-même, je ne puis pas dire si le dessin est par-



Lampe chrétienne trouvée à Carthage.

faitement exact et si le geste du Christ a été nettement reproduit.

« Tel est l'ensemble de ce petit tableau. On comprend facilement que sur une surface de peu d'étendue il n'était pas possible de représenter l'une des sœurs de Lazare, ni les apôtres témoins du miracle, comme ont pu le faire quelquefois les sculpteurs de sarcophages qui disposaient d'un plus grand espace. On s'est borné aux indications

sommaires données par les figures de Jésus et de Lazare. C'est pour la même raison que l'édifice sépulcral a été indiqué par une conception d'une forme bizarre et inusitée et qu'on l'a imaginé très mince à cause du peu de place disponible. On sait que sur d'autres objets chrétiens, notamment sur la pyxide d'ivoire de Brescia, le tombeau présente l'aspect d'un édifice carré à fronton, précédé de plusieurs degrés, sur le seuil duquel la momie de Lazare se tient droite. Quelquefois elle est dressée sous un édicule composé de deux colonnettes soutenant une petite coupole; parfois le tombeau est pourvu d'une porte à deux battants. Ces détails d'ailleurs ne s'accordent pas avec le texte de saint Jean (XI, 38), où il est dit formellement que le sépulcre de Lazare était une grotte dont l'entrée se trouvait simplement fermée par une pierre.

« Remarquons encore que, sur les sarcophages de l'Italie et de la Gaule, Jésus est constamment représenté imberbe et que dans la scène de la *Résurrection de Lazare* il touche ordinairement la momie avec une baguette. Sur la lampe de Carthage, le Seigneur est barbu et ne tient pas de baguette, si le dessinateur a formellement reconnu les détails.

« Cette lampe est d'une assez grande dimension; elle mesure 0^m15 de longueur. Elle porte au-dessous la lettre A tracée à la pointe.

« Nous devons des remerciements à notre cher correspondant le P. Delattre qui a bien voulu nous faire connaître cet intéressant monument chrétien. »

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 2^e TRIMESTRE DE 1917.

Séance du 4 Avril.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Le président présente à la Société un exemplaire de la plaquette en argent de notre regretté confrère J. Déchelette, qui a été encadrée d'une façon très artistique par les soins de M. Costa de Beauregard, associé correspondant national, et demande que ce précieux souvenir soit exposé dans notre salle de séances.

M. L. Demaison, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Dans la dernière séance, j'ai dit quelques mots d'une statue en bois de noyer, recouverte de plomb, représentant un Centaure décochant une flèche, qui surmontait le pignon méridional du transept de la cathédrale de Reims. Voici un échantillon de ce bois que j'ai recueilli, il y a plus de ving-cinq ans, lors de la réparation que l'on a faite du pignon. La statue primitive, exécutée vers 1503 par un tailleur d'images de Reims, nommé Jean Bourcamus, avait beaucoup souffert des injures du temps ; elle a été supprimée et remplacée par une copie en bois d'acajou, revêtue également d'une enveloppe de plomb qui, grâce à des moulages, reproduisait assez fidèlement les traits du sagittaire du xvi^e siècle.

« Il a été question, dans la même séance, des gargouilles

en plomb figurant les têtes d'un bœuf et d'un rhinocéros, ainsi que divers animaux fantastiques, qui servaient à l'écoulement des eaux entre les gâbles des portes de la façade occidentale. Les historiens rémois de notre cathédrale, Mgr Tourneur, le chanoine Cerf, ont considéré ces gargouilles comme des ouvrages modernes. Je dois avouer que j'éprouve aussi quelque doute sur leur ancienneté. En effet, pendant les années 1611 et 1612 d'importantes réparations furent faites au grand portail. Un cahier des charges, de cette époque, nous apprend que l'on devait « maçonner une gargouille du costé de la prison, entre « les arches et le petit portail..., garnie d'une gouttière « en fer, couverte de plomb, pour faire saillir les eaux ». Les travaux de plomberie, accomplis alors, paraissent avoir été assez considérables, et Nicolas Lescalier, plombier, reçut le 10 novembre 1612, pour ouvrage de son métier, la somme de 63 livres 14 sols¹. Nos gargouilles remontent peut-être à cette date, et il est possible même que le bœuf et le rhinocéros soient encore plus récents.

« Nous avons pour le croire une raison qui me paraît décisive. La figure du rhinocéros représente cet animal avec une parfaite exactitude. Je ne crois pas que du xiii^e au xv^e siècle on ait pu en produire une image aussi ressemblante. Le rhinocéros, bien connu dans l'antiquité et amené plus d'une fois à Rome pour les jeux de l'amphithéâtre, est tombé au moyen âge dans un oubli presque complet. On n'en avait conservé que des notions très vagues, et surtout l'on ne disposait aucunement des matériaux nécessaires pour une iconographie précise. C'est seulement au début du xvi^e siècle que le monde occidental a fait de nouveau connaissance avec le rhinocéros. L'un d'eux a été conduit au Portugal en 1513; Albert Durer l'a figuré et en a donné une gravure sur bois d'après un dessin qui lui avait été envoyé de Lisbonne. Plus tard, d'autres individus parurent à Londres en 1686 et en 1739.

1. Cerf, *Histoire et description de Notre-Dame de Reims*, t. I, p. 69 et 70.

Un de ces animaux fut exhibé en 1749 à la foire de Saint-Germain et fournit le sujet d'un tableau au peintre Oudry. Enfin, on en voyait un autre, sous le règne de Louis XVI, dans la ménagerie de Versailles¹.

« Il y a donc tout lieu de penser que la gargouille de Reims a été faite probablement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, en un temps où le rhinocéros était devenu familier non seulement aux savants et aux artistes, mais au public. Le plombier rémois, s'il ne l'avait pas vu en nature, a pu, au moins, avoir de bonnes estampes à sa disposition, et ceci nous explique la fidélité de la représentation qu'il nous en a donnée. Un artiste du moyen âge n'aurait pu en faire autant. Ces gargouilles, du reste, paraissent avoir été en pierre à l'origine; on en distingue encore les amorces. Pour apporter un peu plus de précision dans la question, il faudrait pouvoir consulter les documents relatifs aux restaurations de la cathédrale, conservés dans les archives de Reims, mais les événements nous rendent actuellement ces recherches impossibles. »

MM. Enlart, Monceaux et Michon présentent diverses observations sur les diverses représentations du rhinocéros, tant dans l'antiquité qu'au moyen âge.

Séance du 14 Avril.

Présidence de M. C. ENLART, président.

M. A. Levée, associé correspondant national, poursuit son étude de la Tapisserie de Bayeux, dont il a entretenu la Société à la séance du 7 février.

M. L. Demaison, associé correspondant national, à la demande de M. Babelon, donne à la Société des nouvelles récentes de la cathédrale de Reims.

Dimanche dernier, la cathédrale n'était pas sensiblement

1. J'emprunte une partie de ces renseignements à un naturaliste très versé dans la connaissance de la zoologie historique, Paul Gervais.

plus abîmée qu'elle ne l'était il y a quelques semaines. Lors d'une dernière visite faite par notre président, les curieuses maisons en bois n'avaient pas encore été incendiées. L'hôtel de ville a reçu quelques projectiles, mais n'a pas encore été trop gravement endommagé.

Séance du 18 Avril.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Le président entretient la Société des dégâts causés à la ville de Reims.

Depuis quelques jours, l'hôtel de ville a été gravement endommagé.

A l'église Saint-Rémy, un arc-boutant de l'abside a été démoli par les obus.

Enfin, l'abbaye de Saint-Pierre-les-Dames, qui datait du xvi^e siècle, a été complètement incendiée.

M. Cl. Pallu de Lessert, membre résidant, fait la communication suivante :

« En 392, une scission se produisit parmi les donatistes ; les primianistes se distinguèrent des maximianistes. Cette séparation amena des conflits d'ordre juridique assez nombreux. Dans celui dont je m'occupe, Primianus assigna Maximianus en restitution d'une maison que celui-ci occupait à Carthage et qui, disait-il, appartenait à la communauté de son église. L'affaire fut portée devant le légat du proconsul ; la sentence de celui-ci donna gain de cause à Primianus.

« La formule employée par saint Augustin, à propos de cette sentence, a beaucoup intrigué les interprètes : *Dico : persecutionem passus est Maximianus, fecit Primianus. Et recito gesta quibus ostendam domum, quam Maximianus propriam defendebat, Primianum, procuracione mandata exorcisterii ecclesiastici nomine, favente sibi « sacer-
« dote » legato, quod ipsa gesta indicant, abstulisse*¹. « Je

1. *Contra Cresconium*, IV, 57.

« prétends que Maximianus a souffert persécution et Primianus fut le persécuteur. Je lis les actes par lesquels je montrerai que Primianus, agissant comme représentant de l'exorcisterium ecclésiastique, a dépouillé son adversaire d'une maison que celui-ci prétendait lui appartenir en propre; et cela grâce au légat qui le protégeait. »

« Que vient faire dans ce texte le mot *Sacerdos* qui précède la mention du légat? C'est ce qui a embarrassé les interprètes. Il suffit de lire la curieuse note 27 de Tillemont sur les donatistes¹. Si on le considère comme un nom commun, cette partie de la phrase n'a aucun sens admissible; on ne lui en donne un, assez peu satisfaisant, du reste, qu'en le mutilant. Tillemont concluait qu'il fallait voir là le nom du légat-juge, à moins qu'il ne s'agit, dit-il, du pontife païen de l'Afrique chargé de juger la question. Inutile de dire que cette magistrature n'a jamais existé.

« Il n'est pas douteux qu'il s'agit là d'un *cognomen*. Il n'est peut-être pas très répandu, mais il en reste un certain nombre d'exemples. Sa rareté, du reste, ne peut que donner plus de valeur aux rapprochements que je vais faire.

« Ces rapprochements sont tirés de deux inscriptions, malheureusement incomplètes, mais néanmoins fort intéressantes quand on les étudie de près.

« L'une vient de Tebessa². La partie supérieure est perdue. Le nom du proconsul a disparu. Mais le fragment qui reste nous apprend que cet anonyme était *judex sacram cognitionum*, ce qui implique que le texte est du Bas-Empire. Cette déduction est confirmée par la présence du proconsul à Theveste qui ne fait plus partie de la Numidie. Le fragment nous montre auprès du proconsul et comme légat un fils appelé Flavius Rhodinus Primus Junior.

« La seconde inscription a été trouvée à Carthage³. Du

1. *Histoire ecclésiastique*, t. VI, p. 724, édit. de 1699.

2. *C. I. L.*, VIII, 1873.

3. *C. I. L.*, VIII, 1148-14279.

nom du proconsul, il reste peut-être quelques lettres sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. Mais, et c'est ce qui est intéressant, il nous apprend qu'il avait un second fils, également son légat, dont le nom était Flavius Sacerdos. Ce Flavius Sacerdos a bien des chances d'être le légat qui a jugé l'affaire de Primianus et dont parle saint Augustin.

« Si maintenant nous remarquons qu'à Tebessa le proconsul est assisté de Flavius Rhodinus Primus, nous serons portés à en conclure que celui-ci était le *legatus Hipponiensis*, tandis que son frère Sacerdos devait être légat pour Carthage et n'avait pas de raison d'être nommé à Theveste, tandis qu'il ne pouvait être omis à Carthage et devait même y figurer en première ligne. Or, si Sacerdos était légat de Carthage, nous nous trouvons de plus en plus d'accord avec le témoignage de saint Augustin, puisque ce fut dans cette ville que se jugea le procès de Primianus.

« Reste une question. Quel pouvait être le nom exact du proconsul lui-même, père de Sacerdos et de Flavius Rhodinus Primus Junior? Cette épithète de Junior est une indication qui, croyons-nous, ne manque pas de valeur. Elle est en effet très souvent employée, comme chez nous du reste, pour distinguer le père et le fils lorsqu'ils portent les mêmes noms. Elle donnerait donc à supposer que le proconsul a dû, comme son fils, s'appeler Flavius Rhodinus Primus. Or, en tête du fragment de Carthage, on reconnaît trois lettres qui donnent PRI. C'est ce qu'avait reconnu Johannes Schmidt dans le *Corpus*. Cependant, je dois rappeler pour mémoire qu'un fragment d'Henchir ben Hassem, publié par M. Merlin, mentionne un proconsul du nom de Ti. Julius Primus qui appartient peut-être à la période de 388-392¹.

1. Voir Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, t. I, p. 299; Monceaux. *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. IV, p. 300-301. — Dans mes *Fastes*, j'ai rangé, un peu à la légère je l'avoue et sur une affirmation de Joh. Schmidt, ce proconsul parmi les « incertains » du Haut-Empire.

« En résumé, nous sommes portés à croire que le Flavius Sacerdos n'est autre que celui qui a jugé comme légat de Carthage l'affaire de Primianus à la fin de 392 ou au commencement de 393, que son frère était alors légat pour le diocèse d'Hippone et que le proconsul, leur père, s'appelait Flavius Rhodinus Primus comme son fils. Il y a, du reste, dans la liste des proconsuls d'Afrique, entre 390 et 393, une lacune où ce nouveau venu peut trouver sa place. Nous croyons que beaucoup de conjectures s'appuient sur des données plus fragiles. »

M. Toutain confirme l'opinion de M. Pallu de Lessert sur l'explication du mot *Sacerdos* comme étant un *cognomen*.

Mgr Batiffol propose une traduction légèrement différente du texte que vient d'étudier M. Pallu de Lessert.

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique trois plombs antiques, récemment trouvés à Carthage, qui tous les trois présentent à la face un oiseau aux ailes déployées :

« 1. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Sur la face, un oiseau aux ailes déployées; au-dessus, une étoile. Au revers, dans une couronne, restes d'une inscription en trois lignes :

■■■■
PIKI
OY

[Mxy]στῆς?

« 2. — Plomb de 0^m022 environ de diamètre. Sur la face, un oiseau aux ailes déployées; au-dessus, un disque. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

8
■ \ + N
A

MxyϞ

« 3. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur la face, dans une couronne, un oiseau aux ailes déployées; au-dessus, les lettres **8B**. Au revers, un monogramme en forme de **M**, que nous ne pouvons reproduire ici, et qui se résout en *Μαρίου*. »

Séance du 25 Avril.

Présidence de M. C. ENLART, président.

M. P. Fournier, associé correspondant national, continue la communication qu'il avait commencée, à la séance du 21 mars, sur l'histoire du droit canonique et conclut en faisant remarquer la véritable transformation qu'a apportée l'influence de Grégoire VII.

M. M. Prinet, membre résidant, fait la communication suivante :

« L'ordonnance de Henri II, donnée à Amboise le 26 mars 1555, avant Pâques (c'est-à-dire 1556), renferme un article, le neuvième, qui constitue, à ce que l'on croit, la première mesure prise en France pour interdire les changements de nom de famille.

« Cet article est ainsi conçu : « Pour éviter à la supposition des noms et armes, défenses sont faites à toutes personnes de ne changer leurs noms et armes, sans avoir nos lettres de dispense et permission, sur peine d'estre pugniz comme faulsaies et d'estre exauthorez¹ de tout degré et privilege de noblesse². »

1. *Exauthoré* signifie déchu. Voir : Cotgrave, *A french and english Dictionary*; Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*.

2. *Ordonnance du Roy sur l'ordre et reiglement du ban et arriere ban au pais, duché et generalité de Normandie; autre ordonnance pour le reiglement des tailles. abreviation des procès, deffences pour la superfluité des habitz: extrait d'aucuns articles des anciennes ordonnances pour les aides et tailles*. Rouen, B. Belis et Th. Mallard, 1556, in-16. — Bibl. nat., F 29624 (2).

« Il a été cité et diversement commenté non seulement par les auteurs qui ont écrit de l'histoire des noms, mais par ceux qui ont publié des traités de droit civil français et qui ont composé des répertoires de législation et de jurisprudence. Ce qui est particulièrement curieux, c'est que ce texte a été allégué, au xix^e siècle, par les tribunaux. On le trouve invoqué, par exemple, dans les considérants des arrêts de la Cour de cassation du 13 janvier 1813¹ et du 16 novembre 1824², ainsi que dans ceux d'un arrêt de la Cour de la Guadeloupe du 27 novembre 1822³.

« Dalloz a cru pouvoir résumer les opinions de la jurisprudence en ces termes : « L'ordonnance du 26 mars 1555 « n'a même pas été abrogée par la loi du 6 fructidor an II, « qui interdit à toutes personnes de changer de nom, sous « des peines correctionnelles et même criminelles en cas « de récidive⁴. »

« En revanche, Merlin assurait que le Parlement de Paris, n'ayant pas enregistré l'ordonnance de 1556, ne la reconnaissait pas pour loi⁵. « Nous disons, ajoute-t-il, que « le Parlement de Paris n'avait pas enregistré l'ordonnance « du 26 mars 1555, et en effet, nous ne la trouvons ni dans

1. La cour considère « que de la prohibition contenue dans la loi du 6 fructidor... on ne peut pas induire que le gouvernement ait entendu aliéner l'attribut essentiel de sa puissance, d'autoriser les changements de noms dans certains cas et en connaissance de cause; que ce pouvoir qui lui appartient et par la nature des choses et par l'ancienne législation consignée dans l'ordonnance de 1555, dite l'ordonnance d'Amboise, renouvelée par la loi du 11 germinal an XI, n'a pu être détruit par une loi de circonstance qui ne contient aucune dérogation à cet égard ». Il s'agit de la loi du 6 fructidor an II (Dalloz, *Jurisprudence générale; répertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence*, article *Nom-Prénom*).

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, 4^e édit., t. X, p. 207, (article *Promesse de changer de nom*).

« le *Recueil* de Fontanon¹, ni dans celui de Guénois², ni
« dans celui de Niron et Girard³, c'est-à-dire dans aucune
« des collections les plus complètes des anciennes lois que
« le Parlement de Paris avait enregistrées. Cette ordon-
« nance n'est d'ailleurs citée que par trois auteurs : Deni-
« zart⁴, au mot *Nom*; M. Hanrion de Pansey, dans le
« *Répertoire de jurisprudence*⁵, au même mot; Laroque,
« dans son *Traité de la noblesse*, chapitre LXXII⁶, et dans
« celui de l'*Origine des noms*, chapitre xxx⁷; et tous trois
« la citent sans aucune mention d'enregistrement⁸.

« Du reste, ni Bouchel ni Brillon, qui entrent dans de
« longs détails sur les changements de noms, le premier
« dans sa *Bibliothèque civile*⁹, le second dans son *Diction-*
« *naire des arrêts*¹⁰, ne disent le mot de cette ordonnance,
« et on ne peut pas présumer que cette ordonnance eût
« échappé à leurs recherches si elle eût été enregistrée et
« connue comme telle.

« Enfin, ce qui est décisif, nous avons fait rechercher
« cette ordonnance avec le plus grand soin dans le dépôt

1. *Les édits et ordonnances des roys de France.*

2. *Recueil des ordonnances royaux.*

3. Pierre Néron et Étienne Girard, *Les édits et ordonnances des très chrestiens roys...*

4. J.-B. Denisart, *Collection de décisions nouvelles.*

5. *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, publié par Guyot. L'article *Nom* est du président Henrion de Pansey.

6. G.-A. de La Roque, *Traité de la noblesse et de ses différentes espèces*, édit. de 1678, p. 281.

7. *Traité de l'origine des noms et des surnoms*, édit. de 1681, p. 182.

8. Chérin (*Abrégé chronologique d'édits, déclarations, règlements, arrêts et lettres patentes des rois de France de la troisième race concernant le fait de noblesse*, édit. de 1788, p. 44) a noté que l'ordonnance d'Amboise avait été « publiée en la Cour des aides et finances de Normandie, le 23 avril, après Pâques, 1556 ».

9. *La bibliothèque ou trésor du droict françois.*

10. *Dictionnaire des arrests ou jurisprudence universelle des Parlemens de France.*

« des archives judiciaires que le sieur Terrasse¹ a mises
« dans un si bel ordre, et non seulement cette ordonnance
« ne s'est pas trouvée à la date que lui donnent les auteurs
« qui la citent, soit dans les registres contenant les lois
« enregistrées au Parlement de Paris, soit dans les tables
« très bien faites de ces registres, mais elle ne s'y est
« même pas trouvée à aucune des années du règne de
« Henri II.

« Une chose d'ailleurs bien remarquable, c'est que,
« parmi tous les jurisconsultes, parmi tous les magistrats
« qui ont écrit dans d'autres ressorts que celui du Parle-
« ment de Paris, nous n'en avons pas trouvé un seul qui
« fasse la plus légère mention de cette ordonnance². »

« Je ne cite que les deux opinions, nettement tranchées,
de Merlin et de Dalloz. Il s'est produit plusieurs autres
avis. Cette variété provient du fait qu'aucun des auteurs
du XVIII^e, du XIX^e et du XX^e siècle dont j'ai consulté les
ouvrages, n'a connu les circonstances qui ont accompa-
gné et suivi la promulgation de l'ordonnance. Aucun n'a
même lu en entier, semble-t-il, le texte dont il a parlé.
Tous ont raisonné sur un extrait fort court qui s'est trans-
mis de livre en livre, depuis le XVII^e siècle³.

« J'ai pu facilement retrouver, avec le texte complet de
l'ordonnance, quelques autres documents qui permettent,
je crois, de reconnaître la vérité.

« Le 26 mars 1556, Henri II a donné, à Amboise, une
ordonnance concernant les tailles de la généralité de Nor-
mandie. Dans l'exposé placé en tête de cet acte, le roi
s'exprime ainsi : « Comme nous ayons esté deuement
« avertys de plusieurs exactions et concussions qui se
« sont commises en nostre pays et generalité de Norman-
« die, par les sergents et commissaires des tailles, et

1. Voir, sur cet archiviste, H. Bordier, *Les archives de France*,
p. 8.

2. Extrait d'un réquisitoire prononcé par Merlin, à la Cour de
cassation, le 13 janvier 1813.

3. Il se trouve déjà dans le *Traité de l'origine des noms de La
Roque*, cité plus haut.

« mesmes aussi des grands frays où sont consommez les
« biens de la pluspart de noz subjetz contribuables aux
« tailles, par l'infinité et multiplication des procès susci-
« tez chascun jour...; et davantage se sont faites par cy
« devant grandes usurpations et entreprinses par plu-
« sieurs particuliers dudit pays, soubs pretexte d'avoir
« usurpé le tiltre et qualité d'escuyers, les autres soubs
« couleur d'estre officiers ou d'avoir payé quelque petite
« finance pour noz droicts des francs fiefz, en l'an mil
« quatre cents septante et septante un, sans avoir fait
« apparoir de chartre particuliere des commissaires lors
« à ceste fin deputez; autres ayans changé leurs noms et
« armes, sans nostre congé et permission... »

« C'est dans cette mesure relative aux tailles, et aux
seules tailles levées en Normandie, que, accessoirement,
a été inscrit l'article, concernant les noms, qui nous
occupe.

« L'ordonnance fut adressée pour enregistrement à la
Cour des aides de Normandie et celle-ci l'enregistra, en
effet, le 23 avril. De plus, elle la fit imprimer avec une
autre ordonnance, concernant le ban et l'arrière-ban, qui
lui avait été également adressée. En tête de la plaquette,
éditée à Rouen par les libraires Thomas Mallard et Bona-
venture Belis¹, on plaça un avis au lecteur contenant une
satire assez vive contre les magistrats.

« Je congnoy fort bien, amy lecteur, combien difficile
« est instituer loix en une republicque, assez suffisantes
« pour satisfaire au regime et gouvernement populaire,
« estant le peuple composé de plusieurs et diverses sortes
« d'hommes, de divers cerveaux et jugement; et que
« nature corrompue par la premiere masse suscite chas-
« cun jour nouvelle zizanie et engendre nouveaux char-
« dons, pour lesquelz extirper et desraciner du tout,
« l'homme de soy n'est suffisant. D'avantage je prevoy
« combien d'hommes ont en vain travaillé à inventer nou-
« velles loix, statutz et ordonnances pour cuider policier

1. Voir ci-dessus le titre de la plaquette.

« et reduire à quelque bon et sain reiglement les monar-
« chies, empires et royaumes, pour n'estre parvenuz à
« leurs desirs par ce que leurs loix n'ont esté observees,
« ou autrement interpretees et renversees par les malings
« espritz des magistratz et officiers instituez. A ceste occa-
« sion, le Philosophe se complaignoit de ceux qui travail-
« loient à instituer nouvelles loix et ordonnances. *Pour-*
« *quoy, disoit-il, ne travaillez-vous autant à instituer loix*
« *pour bien eslire et creer magistratz ?*

« C'est le but où chascun debvroit tendre de inventer
« ordonnances politiques pour choisir un bon officier qui
« seroit luy-mesme la loy vive, estant la loy escrite un
« magistrat muet¹. A ceste fin, il induyt une comparaison
« assez à propos. Si un marchand entreprenoit de faire
« voyages et navigations, descouvrir provinces, regions,
« royaumes et païs, pour recouvrer bons vins de toutes
« parts, puis après les mettre et garder en vaisseaux
« aigres et puants, que adviendrait-il ? Ce seroit peine
« perdue, et le bon vin aussi. Le semblable avient des
« plus simples et louables ordonnances que l'homme pour-
« roit inventer ; si les magistrats et officiers sont aigres,
« avares et corrompus, les loix et ordonnances sont par
« eux aussi converties d'equité en rigueur et de justice en
« injustice. En un mauvais cerveau et jugement d'homme
« reprouvé, la plus sainte loy est pervertie en abomina-
« tion. C'est la cause pourquoy les hommes debvroient
« trop plus travailler à instituer loix, statutz et ordon-
« nances pour bien eslire un magistrat et officier que à
« inventer nouvelles ordonnances pour les querelles
« civiles, ce qu'il pourra quelque jour avenir quant les
« officiers seront plus necessaires que volontaires.

« Cependant, tu pourras lire ce petit recueil d'ordon-
« nances pour le soulagement des nobles et roturiers, des
« riches et des povres, sans autre plus long discours, en
« attendant une plus grande et divine entreprinse de

1. *Magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum magistratum* (Cicéron, *De legibus*, l. III, c. 1).

« publier loix politiques pour bien instituer magistratz
« en la justice, par la grace de l'autheur de tout bien
« auquel je pry t'inspirer à sa sainte volonté. »

« Le Parlement de Rouen se crut visé par ces critiques. Il estima que le fait de l'enregistrement de l'ordonnance par la seule Cour des aides était attentatoire à ses droits : la Cour souveraine des généraux des aides n'étant compétente que pour enregistrer les ordonnances relatives aux impôts et l'acte en question concernant, outre les impôts, l'état des personnes, l'enregistrement rentrait dans les attributions du Parlement¹.

« Le Parlement envoya au roi une délégation composée du président Louis Pétremol et des conseillers René Desbuis et Claude Le Georgelier. Ces magistrats obtinrent de Henri II la révocation de l'ordonnance, non seulement en ce qui concernait l'enregistrement, mais encore, — nous ne savons pour quels motifs, — quant aux dispositions de la plupart de ses articles.

« L'ordonnance d'abrogation fut donnée à Paris le 17 août 1556. Adressée pour enregistrement au Parlement de Normandie², elle fut entérinée le 24 novembre et imprimée par les soins du Parlement³.

1. L'ordonnance aurait dû être adressée, à la fois, pour enregistrement, au Parlement et à la Cour des aides.

2. La formule de mandement de l'ordonnance du 17 août est la suivante : « Sy donnons en mandement à noz amez et feaulx les gens tenantz nostre court de Parlement à Rouen, chambre criminelle durant les vaccations, generaulx de la justice de noz aydes, baillyz, vicontes et autres officiers audict pays de Normendie que ceste presente nostre ordonnance et declaration ilz facent lire, publier et enregistrer en leurs registres de nosdictes courts et jurisdictions, icelles entretiennent, gardent et observent et facent entretenir, garder et observer de point en point selon sa forme et teneur. »

3. *Ordonnances du Roy sur l'ordre et reiglement du baon et arriere baon pour le pays de Normandie, publices en la court de Parlement à Rouen, nonobstant la publication qui en avoit esté faicte en la Court des aydes audict Rouen, à laquelle le Roy a declairé la congnoissance n'appartenir du contenu esdictes ordonnances et cassé la publication qui en avoit esté faicte en*

« Révisant, article par article, le texte qu'il avait signé le 26 mars, Henri II s'exprime ainsi : « Sur le neufiesme, « concernant ceulx qui changent leurs noms et armes sans « permission du roy, qui seront declarez faulsaïres et pri- « vez et exauthorez de tout degré et privilege de noblesse, « nous avons dict et disons que ledict article sera laissé et « remys à la disposition de droict, pour en juger par icel- « luy, les cas occurrens. »

« C'est, si je ne m'abuse, déclarer que les changements de nom seront réglés suivant le droit commun ; c'est remettre à cet égard les choses *in statu quo ante*.

« Des observations qui précèdent, il ressort : 1° que l'ordonnance du 26 mars 1556 n'était applicable qu'à la Normandie ; 2° qu'elle n'a été en vigueur que pendant quelques mois. »

M. H. Jadart, associé correspondant national, adresse une note donnant de nouveaux détails sur la destruction, par le bombardement de Reims, de la célèbre abbaye de Saint-Pierre-des-Dames, monastère de bénédictines, dont il subsistait de grands pavillons en brique et pierre du xvi^e siècle, construits par l'abbesse Renée de Lorraine, sœur du cardinal Charles de Lorraine.

La Société des « Amis du Vieux-Reims » avait visité les bâtiments et leur décoration de la Renaissance le 21 février 1914. On en retrouvera la description et les vues dans les ouvrages sur Reims de J.-B. Géruzez, Prosper Tarbé et Bazin.

ladicte Court des aydes, avec l'arrest de ladicte Court sur la publication d'icelles; autre ordonnance du Roy sur le fait des tailles et estat des personnes nobles et autres, mesmement des chapperons de velours, ensemble l'edict et letres patentes dudict seigneur par lesquelles il ha corrigé et abrogé la plupart des articles de ladicte ordonnance, avec l'arrest de la court de Parlement sur la publication dudict edict et lettres patentes d'abrogation. Le tout publié en la court de Parlement à Rouen, le XXXIII. jour de novembre 1556. Rouen, Martin Le Mégissier, 1556, in-16. — Bibl. nat., F 46813 (3).

Le président ajoute quelques détails sur la cathédrale de Reims, qui a été bombardée avec des obus de 305. Samedi dernier, la voûte de la cinquième travée du sud a été traversée par un de ces obus; un arc-boutant de la nef a été endommagé ainsi que les figures colossales qui étaient placées au transept.

Il annonce, d'autre part, que l'église de Ham est à peu près intacte; par contre, l'église de Hombleu, du xii^e siècle, dans l'arrondissement de Péronne, a été détruite.

M. E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, rend compte de la visite qu'il vient de faire à Soissons en qualité de membre de la Commission des monuments historiques.

La cathédrale a été assez abîmée et la toiture défoncée. Le 18 avril dernier, la cathédrale a reçu encore un obus; elle avait été précédemment bombardée avec sauvagerie et n'avait pas reçu moins de vingt et un obus incendiaires. Toutefois, la charpente est encore à peu près intacte, quoiqu'une grande partie des voûtes soient tombées.

L'église Saint-Pierre-du-Parvis, qui avait été transformée en un dépôt de grenades, a sauté et il n'en reste plus que la façade.

L'église Saint-Léger de Soissons n'a pas été par trop endommagée. Il en est de même du Musée et de l'église Saint-Jean-des-Vignes.

Séance du 2 Mai.

Présidence de M. H. MARTIN, vice-président.

M. O. Costa de Beauregard, associé correspondant national, apporte la plaquette de M. J. Déchelette, qu'il a eu l'obligeance de faire mettre dans un cadre et qu'il offre à la Société.

Le président remercie M. Costa de Beauregard de sa générosité et, conformément à une décision précédente, *

il est entendu que le cadre sera placé dans la salle des séances.

M. le comte A. de Loisne, membre résidant, fait la communication suivante :

« Le communiqué britannique du 25 avril dernier mentionne un important succès à *Bithem*, au nord-est de Trescault, et tous les journaux ont signalé sous la même dénomination la prétendue localité. Il y a lieu de lui restituer son véritable nom : *Bilhem*, brasserie et hameau. commune de Trescault (Pas-de-Calais). Ce vocable, d'origine germanique, a été formé par la combinaison du suffixe *Hem*, manoir clos de haies, village (gothique : *Haims*; allemand : *Heim*; anglais : *Ham*), latinisé *hamus*, et du nom d'homme gallo-romain *Bilo*, *Billus*, qui figure au *Corpus*¹, ainsi que dans les listes onomastiques de de Vit². On en retrouve la forme originale : *Bilehem*, dans la coutume d'Artois, qui désigne la localité du nom de *Bille-Hem*³, et sur la carte de Cassini, qui l'orthographie : *Bilheim*. C'était un fief dont la famille Josson avait, au xviii^e siècle, la seigneurie. Elle en porte encore aujourd'hui le nom. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs chrétiens récemment découverts à Carthage :

« 1. — Plomb de très petite dimension (environ 0^m015 de diamètre). Sur chacune des faces, dans une couronne, une inscription grecque en deux lignes :

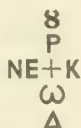
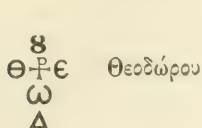
+ACO	XOY
TOC	■COY
+ "Αστος (δοῦλος)	Χ(ριστ)οῦ [Ἰη]σοῦ?

1. *Corp. inscr. lat.*, t. XII, n° 569.

2. *Onomasticon*, p. 722.

3. Maillart, *Coutume d'Artois*, p. 27

« 2. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

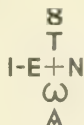
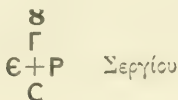


« 3. — Plomb de 0^m017 environ de diamètre. Sur la face, buste d'un personnage nimbé, en Orant. Au revers, un monogramme cruciforme :



Νεανίου

« 4. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :



« Il fait observer que la dimension des plombs est en rapport avec leur ancienneté : ceux qui remontent à une époque très reculée n'ont guère que 0^m013 de diamètre, tandis que ceux qui datent du moyen âge arrivent à en avoir 0^m025 et 0^m030. »

Séance du 9 Mai.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Le président adresse ses félicitations à notre confrère M. le vicomte Delaborde qui vient d'être nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Il annonce la mort de M. L. Boutry, associé correspondant national, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

Il fait passer des photographies de la cathédrale de Reims prises par le service de l'armée, photographies indiquant les désastres causés par le bombardement des Allemands.

M. A. Jadart, associé correspondant national, entretient la Société de l'incendie de l'hôtel de ville de Reims, qui a été détruit par les obus incendiaires allemands, et déplore particulièrement la perte des collections précieuses contenues dans cet édifice.

Les Allemands, dans un but de destruction aveugle, arrosent d'obus les environs des monuments qui commencent à prendre feu pour empêcher toute possibilité d'arrêter les progrès du fléau.

Le président ajoute que, à Péronne, certaines maisons de bois ont été démontées : on ignore si c'est pour les emporter comme curiosité en Allemagne ou si c'est pour en utiliser les matériaux dans un but de défense.

A Péronne encore, les Allemands ont volé le buffet d'orgue de l'église Saint-Jean, ainsi que les orgues elles-mêmes.

M. de Loisne, de son côté, fait savoir que, si l'église d'Athies, près de Péronne, a encore sa façade à peu près intacte, tout le reste de l'édifice a été détruit.

M. F. Deshoulières, associé correspondant national, entretient la Société de l'école de l'abbaye de Noirlac :

« Dans le volume du Congrès archéologique de France tenu à Bourges en 1898, M. E. Lefèvre-Pontalis a consacré à l'abbaye de Noirlac¹ une étude définitive. Il en a restitué le plan et il ne reste plus que quelques détails secondaires à élucider.

1. Département du Cher.

« C'est ainsi qu'en se reportant au manuscrit de dom Estiennot sur les *Antiquités bénédictines du Berry*¹, on trouve la mention de divers emplacements que nous avons tenté de situer avec un succès resté parfois, nous l'avouons, assez hypothétique.

« Un premier passage du savant bénédictin, qui écrivait en 1673 et 1674, porte qu'auprès du *mystagogium*, « *prope* « *mystagogium* », repose un chevalier dont les armes sont de... à la croix ancrée de..., avec cette épitaphe : « Cy « gist Messire Guillaume de Saussure, chevalier, seigneur « du Vernay et du Mas-Sarrasin, qui trépassa le xv... « MCCCCXXIII. »

« Il nous semble qu'ici le doute n'est pas permis, et notre éminent confrère M. Prou a bien voulu confirmer cette interprétation. Le *mystagogium* est la salle où l'on conservait les objets sacrés, le trésor ou la sacristie. La sacristie de Noirlac a été exactement identifiée; c'est une petite pièce faisant suite au croisillon sud de l'église et ouvrant sur l'angle nord-est du cloître.

« Une autre indication est plus difficile à comprendre. D'après celle-ci, l'abbé Garnier aurait été inhumé « *in parte* « *claustrî ecclesiæ viciniori dicta collationis* ». Nous avouons notre impuissance à saisir le sens de cette phrase, d'ailleurs incorrecte. Est-ce une allusion à des emplacements de tombes précédemment indiqués dans la salle capitulaire? S'agit-il d'une pièce nommée *collatio* par une altération de langage qui nous échappe? Nous ne saurions prendre parti.

« Enfin, un troisième passage donne un renseignement plus précis. Dom Estiennot rapporte que le corps de l'abbé Robert, fondateur de l'abbaye, est déposé *in arca lapidea ad limen claustrî prope scholam*.

« On sait que certains bâtiments conventuels bénédictins contenaient des écoles. On trouve une école dans le plan de Saint-Gall, mais elle était placée au nord de l'église, en dehors du cloître, qui se trouvait au sud. Le

1. Bibl. nat., ms. lat. 12743, 2^e partie, ch. xli.

plan de Cluny en 1625 nous montre le « collège » également à l'extérieur du cloître et dans le voisinage septentrional du porche de l'église. M. Enlart a signalé dans l'abbaye cistercienne de Fossanova¹ une école, elle aussi assez éloignée du cloître. Il avance cependant que, dans beaucoup d'établissements relevant de la règle de Cîteaux, on avait prévu à côté du « chauffoir » une salle où l'on instruisait les novices².

« Nous pensons que telle devait être la destination de l'école de Noirlac. Mais il s'agit de la situer parmi les pièces avoisinant le cloître.

« Celles-ci ont toutes leur affectation nettement établie par M. E. Lefèvre-Pontalis. Cependant, il existe une lacune au sud-ouest du cloître ; c'est un espace en partie démoli, à une époque que nous ne saurions préciser, et qui devait être un magasin annexé au cellier, puisqu'on y retrouve des amorces de voûtes, en partie reconstruit au XVIII^e siècle, aux abords du réfectoire, et où notre confrère place la cuisine.

« Certains archéologues avaient situé celle-ci à l'angle sud-est du cloître, dans une vaste salle recouverte de huit voûtes d'arêtes et partagée en deux par une file de trois colonnes. Elle renferme, avec une pièce voisine bâtie en retour, vers l'Orient, deux cheminées. M. Lefèvre-Pontalis a démontré l'invraisemblance de cette attribution en raison de l'éloignement du réfectoire et il y place le chauffoir, ainsi que l'y autorise l'existence des cheminées.

« Nous émettons l'hypothèse que là pouvait être l'école, école réservée aux novices, soit qu'elle ait occupé l'une des deux pièces, soit que l'emplacement tout entier ait été réservé alternativement à l'enseignement des jeunes et au réconfort des moines après les travaux de l'hiver.

« Cette solution est rendue d'autant plus vraisemblable qu'aucun autre emplacement *ad limen claustrum* ne reste disponible pour recevoir cette affectation. »

1. Italie.

2. Enlart, *Manuel d'archéologie*, t. II : *Architecture monastique*.

M. Prou fait quelques réserves sur l'interprétation du mot *schola*, qui peut signifier groupe, par exemple dans les locutions bien connues *schola cantorum*, *schola palatii*, très employées au ix^e siècle, et discute également l'interprétation de la locution *ad limen claustrî*.

Mgr Batiffol, membre résidant, expose que, dans le petit jardin situé derrière le chevet de Notre-Dame, on a déposé trois fragments du maître-autel construit par Viollet-le-Duc et qui avait été brûlé pendant la Commune en 1871.

Il serait à désirer que l'architecte ne mêlât pas ces restes de sculpture moderne avec les anciens vestiges de la cathédrale.

M. R. Cagnat, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dans son rapport sur les travaux de fouilles et de restaurations exécutés en 1916 par le service des monuments historiques d'Algérie, M. Ballu a écrit : « Nous avons chargé M. Glénat de faire quelques recherches chez M. Louis (Félicien), dans le terrain où a été trouvé l'Apollon Pythien. M. Glénat reconnut tout d'abord la présence de mosaïques de dallage, en partie signalées en 1903 par le regretté Waille. La plus curieuse, non encore connue, est un pavement ornementé qui présente en haut et en bas deux inscriptions. Celle du haut est effacée : il ne reste que trois lettres de la première des deux lignes qui existaient : RVM. Celle du bas est intacte et ainsi conçue :

THYBRIDIORVM
BASILIANORVM

« Elle donne le nom des propriétaires de la maison où était la belle statue d'Apollon ; c'est un fait acquis désormais.

« Un autre pavage, déjà connu¹ et représentant deux

1. Il a été décrit par de Pachtère dans l'*Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, t. III, p. 103, n° 430.

« quadriges, fut mis au jour; il mesure 7 mètres sur
« 7 mètres. Enfin, un troisième dallage de mosaïque, éga-
« lement reconnu antérieurement¹, a été dégagé dans une
« salle ayant 15 mètres de largeur dans le sens est-ouest,
« et pour limite au sud un mur garni d'une niche demi-
« circulaire qui abritait l'Apollon, les morceaux de cette
« statue ayant été trouvés gisant à terre au pied de cette
« niche. Malheureusement, les mosaïques sont en mauvais
« état. »

« L'intérêt de ces découvertes est incontestablement de
nous faire connaître le nom des heureux possesseurs de la
statue d'Apollon et de la villa où elle était conservée². Les
deux génitifs *Thybridiorum* et *Basilianorum* indiquent soit
une famille de Thybridii Basiliani, le nom du chef étant
Thybridius Basilianus, soit la famille d'un homme sur-
nommé Thybridius, à la façon des personnages du iv^e et
du v^e siècle, et d'une femme dont le surnom aurait été
Basiliana. C'est ainsi qu'on a découvert à Henchir-Gueci-
ret, sur la frontière tripolitaine, une grande inscription,
disposée autrefois à l'entrée d'une demeure fortifiée de
l'endroit, où on lit : à gauche, *Maniliorum*; à droite,
Arliorum, et, au milieu, *In his proediis M. M(anilius)*
Ingenus v(ir) d(eyotus) et *Cirellia Nepotilla h(onesta)*
m(atrona) uxor ejus, etc.³.

« M. Gsell attribue les mosaïques au iv^e siècle; j'ai déjà
indiqué que la forme des surnoms inscrits sur le nouveau
pavement conduit aux mêmes conclusions. Ce personnage
paraît d'ailleurs entièrement inconnu. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P.
Delattre, associé correspondant national, directeur du

1. Sans doute celui qui, dans le même recueil, porte le n° 431.

2. Sur cette villa de la propriété Félicien, jadis Nicolas, aujourd'hui Louis, voir Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, t. IV, p. 16, n° 25, et add. p. 2.

3. *Bulletin archéologique du Comité*, 1905, p. 266.

Musée Lavigerie, communique des plombs byzantins récemment découverts à Carthage :

« 1. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Face complètement fruste. Au revers, sous une croix grecque, restes d'une inscription en quatre lignes :

+

ΑΠΟΝΠ		
ΤΩΝSK		+ ἀπὸ ὑπ[ά]των (καὶ) κ[ομ]μ[ε]ρ[ι]χ[ρ]ίου
ME		

« 2. — Plomb de 0^m025 environ de diamètre. Sur la face, buste d'un personnage nimbé, en Orant. Au revers, un monogramme cruciforme :

$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{P} + \text{N} \\ \text{A} \end{array}$	Ἀρνοῦ
--	-------

« 3. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

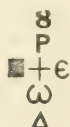
$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{T} \\ \text{P} \\ \text{B} + \text{K} \\ \text{A} \end{array}$	Βαχτρίου?	$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{P} \\ \text{Σ} + \text{I} - \text{E} \\ \text{A} \end{array}$	Ἀξιέρου?
--	-----------	---	----------

« 4. — Plomb de 0^m02 de diamètre. Sur chaque face, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{P} \\ \text{Γ} + \text{Ε} \\ \text{Ω} \end{array}$	Γεωργίου	$\begin{array}{c} \text{V} \\ \text{Δ} + \text{Δ} \\ \text{A} \end{array}$	Δαυίδ
--	----------	--	-------

« 5. — Plomb, brisé en partie, qui avait environ 0^m022

de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :



Θεοδώρου?



Δαυίδ?

Séance du 16 Mai.

Présidence de M. C. ENLART, président.

M. J. Formigé, associé correspondant national, envoie la note suivante relative à l'éclairage de certains souterrains antiques :

« Au cours d'une visite du Sérapéum à Sakkâra, en Égypte, nous avons remarqué une série de petites niches demi-circulaires creusées dans les parois du couloir sensiblement à la hauteur de l'épaule. Ces niches, qui comptent environ 0^m15 de large et de haut, sont séparées par des intervalles à peu près égaux mesurant quelques mètres. Nous avons déjà fait la même observation dans le couloir intérieur de l'édifice africain bien connu qui porte le nom de Tombeau de la Chrétienne.

« Il est fort probable qu'il ne s'agit pas là de deux cas isolés, mais au contraire d'une disposition qu'on doit retrouver dans beaucoup de constructions analogues. La destination de ces niches ne paraît pas douteuse : elles avaient pour but de recevoir chacune une petite lampe dont la lueur permettait, lorsqu'on devait circuler dans ces couloirs obscurs, d'obtenir un éclairage suffisant sur tout le parcours. »

M. Enlart fait observer que pareille disposition se rencontre en France dans différents endroits, notamment dans le grand escalier du x^v^e siècle au château de Châteaudun.

M. M. Prinet, membre résidant, en réponse à une note

de M. Joseph Depoin parue dans le *Bulletin du Comité archéologique* de 1914, étudie une série de noms de baptême empruntés à l'Écriture sainte qui ont été employés en France antérieurement au xiv^e siècle sous des formes féminisées : Helia, Isaia, Jeremia, Johanna, Jacoba, Matthaëa, Luca, Andrea, Simona, Lazara et Stephana.

Séance du 23 Mai.

Présidence de M. C. ENLART, président.

M. R. Cagnat, membre résidant, donne connaissance d'une lettre officielle qu'il a adressée, en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au président de la Société.

Dans cette lettre, M. Cagnat fait connaître que l'Académie est appelée, pour la première fois cette année, à distribuer les arrérages de la fondation de M^{lle} Pellechet, en son vivant bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, destinés à être employés annuellement à la consolidation des monuments anciens classés ou non classés, et à l'effet de les préserver de la ruine. Il est entendu que cette somme ne doit pas servir à des restaurations dont la nécessité ne constituerait pas un besoin absolument urgent.

M. J. Formigé, associé correspondant national, envoie une note, accompagnée de deux dessins, relative à la place qui était réservée à l'autel du dieu Consus, dans les cirques romains.

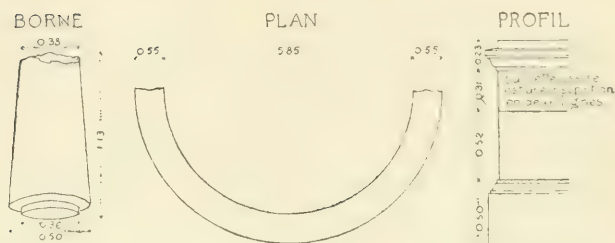
« Le Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines de Saglio, à l'article *Consus*, rappelle que l'autel de ce dieu à Rome était placé à l'extrémité orientale du Circus Maximus, au voisinage de la meta prima ; que pendant toute l'année il demeurait couvert de terre, et qu'on ne le déblayait qu'aux jours de fête du dieu, soit le 21 août et le 15 décembre, jours où l'on donnait des courses de chevaux et de

chars en son honneur. Il convient de rechercher à quel endroit se trouvait exactement placé cet autel?

« Tacite¹ nous dit : « *Per ima montis Palatini...* » Tertullien² précise : « *Ara Conso illi in Circo defossa est ad primas metas sub terra...* » et ailleurs il ajoute : « *Consus (ut diximus) apud metas sub terra delitescit...* »

« L'étude des metæ du cirque de Maxence à Rome nous montre une disposition qui devait être générale, puis-

DOUGGA



qu'elle est basée sur la logique et qu'elle se retrouve au cirque de Dougga en Tunisie et à celui d'Arles en France. Il y a donc lieu de penser qu'elle existait aussi au Circus Maximus. En voici la description :

« Le soubassement des trois obélisques, si souvent représenté sur les reliefs romains, est composé d'un mur épais en fer à cheval, orné à l'extérieur de moulures et parfois de sculptures comme à Arles³ ou d'inscriptions comme à Dougga⁴. Sur ce mur, une voûte en calotte supportait les

1. Tacite, *Ann.*, XII, 24.

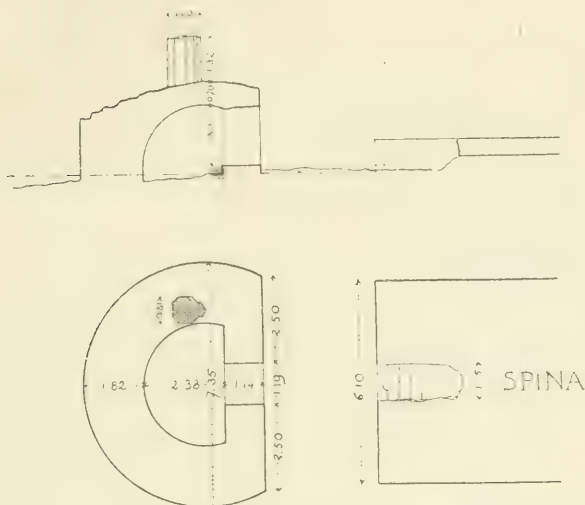
2. Tertullien, *De spectaculis*, 5 et 8.

3. Des sculptures analogues ont été trouvées à Avignon et à Narbonne; on en voit sur la mosaïque de Barcelone.

4. D^r Carton, *Thugga*, Tunis, in-8°, donne cette inscription p. 107. Elle nous apprend que ce cirque a été édifié vers 223 sous le règne d'Alexandre Sévère. Cf. *Corp. inscr. lat.*, VIII, 15524 et 15525.

petits obélisques dont l'un est encore conservé au cirque de Maxence : il en reste le noyau central qui devait être habillé de métal ou plutôt de marbre¹.

« Le soubassement constituait une chambre en fer à cheval dont la convexité était tournée vers les extrémités du cirque et la base vers la spina. Dans cette base s'ouvrait une porte² dont le croquis ci-joint montre le plan et



la disposition exacte par rapport à la spina. Cet arrangement avait l'avantage d'éviter les frais d'un massif et de fournir deux petits magasins au centre de la piste. Mais nous pensons qu'il fut copié sur le plus ancien et par suite le prototype des cirques, le Circus Maximus.

« Il nous paraît probable que l'autel du dieu Consus était placé à l'intérieur de la meta, dans cette petite chambre, de sorte qu'il était ainsi très facile à repérer. Il se trouvait en même temps protégé contre les accidents

1. Un autre, brisé, gît au pied de la meta à Dougga.

2. Cette porte est visible sur la mosaïque de Barcelone.

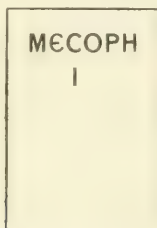
qu'aurait fatalement produits le passage des chevaux et des chars dans un terrain remué deux fois par an. Du reste sa présence dans la piste paraît invraisemblable, puisque aux fêtes du dieu qu'on célébrait par des courses on le déblayait. Comment aurait-on pu user de la piste avec le double obstacle de l'excavation et de l'autel mis au jour? »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait la communication suivante :

« Notre cher et laborieux correspondant de Carthage, le R. P. Delattre, m'écrit qu'il a continué pendant le mois d'avril l'exploration d'une vaste construction souterraine, exactement située au milieu de l'atrium de la grande basilique voisine de Saint-Monique. Il en est sorti l'épithaphe d'un certain Dynamius :

DYNAMIUS FIDELIS IN PACE

« Au même endroit a été trouvée une dalle ne portant que quelques lettres grecques, disposées sur deux lignes, à la partie supérieure. Le reste de la dalle ne présente aucune trace de gravure, du moins de ce côté :



« Hauteur, 0^m275; largeur, 0^m165.

« Le P. Delattre ajoute que l'autre côté du marbre laisse voir les portions d'une épithaphe chrétienne de trois lignes qui ne me paraît pas avoir le moindre rapport avec ces lettres. Le marbre a dû être retourné et employé pour une nouvelle tombe.

« Les caractères de la première ligne indiquent le nom du mois égyptien *mesori*, souvent mentionné dans les inscriptions grecques d'Égypte, d'Éthiopie ou de Cyrénaïque. La forme *Μεσορή* est fréquente¹. La lettre isolée Ι fournit le quantième du mois, c'est-à-dire le 10 de mesori. La date en question se rapporte vraisemblablement à la mort d'un défunt, car l'exploration en cours n'a guère fourni jusqu'ici que des inscriptions funéraires; cette mention devait former le complément d'une épitaphe gravée sur une autre dalle juxtaposée. »

M. J. Tardif, membre résidant, entretient la Société de fouilles exécutées à Saint-Pair, en 1914.

« Dans le courant d'août et de septembre 1914, M. E. Delangle, architecte-expert et professeur à l'École Bréguet, à Paris, a fait déblayer avec l'aide de mineurs belges la partie de sa propriété située sur le chemin d'intérêt commun qui conduit de Granville à Genêts en passant par Saint-Jean-le-Thomas et Dragey. C'est dans la portion de terrain limitrophe de ce chemin, et en contre-haut d'un mètre cinquante environ au-dessus du sol de cette voie, que les fouilles dirigées par M. E. Delangle et l'auteur de cette note ont mis à jour diverses sépultures, qui paraissent remonter aux temps mérovingiens et peut-être même à la fin de l'époque mérovingienne.

« En nivelant ce terrain sous la direction de M. Delangle, on a découvert sur un espace assez restreint trois séries différentes de sépultures.

« Dans le premier groupe, les corps avaient été inhumés dans le sol sans être protégés soit par des pierres, soit par toute autre mesure de protection.

« Dans un deuxième groupe, placé un peu plus bas, on a rencontré une dizaine environ de squelettes, dont la tête seule était recouverte par deux pierres plates juxtaposées en forme de toit et assemblées à peu près à angle droit. Ces lames de pierre assez minces ont été extraites

1. Voir les tables du *Corp. inscr. graec.*

très vraisemblablement des carrières de schiste du voisinage soit sur la côte même, soit dans l'intérieur du pays. Ces schistes se travaillent assez facilement et peuvent être débités en feuilles minces comme des ardoises de grande dimension.

« Le troisième groupe comprend les sépultures avec sarcophage qui sont au nombre de cinq. Deux de ces cercueils sont entièrement brisés; un troisième, dont on a retrouvé tous les morceaux, a pu être en partie reconstitué. Quant aux deux autres, ils ont moins souffert quoique leurs parois latérales aient été diminuées de hauteur. Aucun couvercle de ces cercueils ne s'est conservé en entier. Il y a tout lieu de penser que les dalles de pierre qui les couvraient ont été brisées lors de la violation de ces sépultures, probablement dans les premières années du x^e siècle. Ces sarcophages, qui paraissent avoir été taillés dans la carrière et transportés ensuite sur le lieu de la sépulture, sont en une sorte de tuf coquillier, qui durcit à l'air et provenait vraisemblablement de Sainteny, où il existe encore des carrières de ce genre de pierre.

« Deux de ces sarcophages ont la forme d'un trapèze très allongé et rétréci à l'une de ses extrémités; quant au troisième, c'est une auge rectangulaire. On constate dans deux de ces cercueils une disposition particulière : leurs parois latérales ont été légèrement taillées en biseau, en même temps que la dalle qui recouvrait le corps était aussi entaillée de façon à coincer cette dalle dans l'intérieur du sarcophage; de cette manière, la sépulture ne pouvait être violée qu'en brisant le couvercle en morceaux. L'un des trois sarcophages restés à peu près intacts a eu ses parois latérales arasées d'un centimètre environ, sur tout son pourtour, probablement à la suite d'une tentative faite pour enlever le couvercle sans le briser. Deux de ces cercueils renfermaient les restes de deux corps superposés, particularité qui se rencontre assez fréquemment dans les cimetières antiques. Les ossements étaient relativement bien conservés sans être trop friables comme cela arrive souvent pour les sépultures creusées dans un sol sablonneux.

« Voici les dimensions des sarcophages qui subsistent aujourd'hui :

« 1^o Le plus grand des sarcophages à forme trapézoïdale est long de 2^m22, large à la tête de 0^m62 et aux pieds de 0^m32; l'épaisseur des parois est de 0^m07.

« 2^o Le second de ces sarcophages a 1^m98 de longueur, 0^m65 de largeur à la tête et 0^m36 aux pieds; les parois ont 0^m075 d'épaisseur.

« 3^o Le sarcophage rectangulaire, qui était très abîmé, a été reconstitué en consolidant les divers fragments au moyen de joints au ciment. Les dimensions de ce cercueil sont moindres que celles des deux autres sarcophages : sa longueur n'est que de 0^m92, sa largeur de 0^m60 à la tête et de 0^m32 aux pieds; l'épaisseur moyenne des parois est de 0^m08.

« L'orientation de ces sépultures est conforme aux traditions chrétiennes : la tête des défunts était tournée du côté de l'Occident et les pieds du côté de l'Orient. Toutefois, il n'est pas inutile de faire remarquer que la direction donnée à ces sépultures est plutôt du nord-est au sud-ouest que de l'est à l'ouest. C'est du moins ce qu'on constate à l'aide de la boussole; mais cela n'a rien de surprenant parce que la déclinaison de l'aiguille aimantée a éprouvé de nombreuses variations depuis le iv^e ou le v^e siècle de notre ère. Il n'en est pas moins permis d'en conclure que le système d'orientation des sépultures mises au jour dans ces fouilles indique nettement leur caractère chrétien.

« L'endroit où ont été découvertes ces sépultures faisait certainement partie du cimetière gallo-romain et mérovingien de Saint-Pair, qui couvrait une grande partie du versant sud de la petite colline sur laquelle a été bâtie la bourgade de ce nom. Cette nécropole s'étendait très vraisemblablement vers l'ouest jusqu'aux dunes et à l'est jusqu'à une ligne qu'il est difficile de préciser exactement, mais qui restait en deçà d'un lieu-dit appelé le Buhot; au nord, ce cimetière avait pour limite une ruelle nommée au moyen âge « rue de l'Auditoire », parce qu'elle aboutissait en face d'un bâtiment où les abbés du Mont-Saint-Michel faisaient tenir par leur sénéchal les plaids seigneu-

riaux de la baronnie de Saint-Pair, bâtiment qui subsistait encore il y a une vingtaine d'années avec ses fenêtres à meneaux ; au sud, la limite ne pouvait guère dépasser le cours d'un petit ruisseau, qui descend du plateau où se trouve un ancien moulin à vent des moines du Mont-Saint-Michel et se jette dans la mer. La portion occidentale de ce vaste emplacement, qui confinait aux dunes, était connue jadis sous le nom de « Champ Chelous ». Cette dénomination semble bien être dérivée de la locution latine *campus callosus*, qui désignait un terrain caillouteux ; car on a trouvé, en exhumant les sarcophages précédemment décrits, des couches de sable mélangées de cailloux roulés, qui proviennent de sédiments laissés par la mer en se retirant. La formation des termes « Champ « chelous » est absolument conforme aux règles de la philologie romane ; en effet, la ligne de démarcation entre les dialectes normands et français part de Granville et suit, dans le département de la Manche, une direction qui coïncide à peu près avec le tracé de la ligne de Granville à Paris. Toutefois, dans les alentours de cette première ville, il s'est produit quelques incertitudes par suite de la persistance des vestiges de l'invasion normande : on ne saurait donc s'étonner que l'expression française « Champ « chelous » voisine avec des noms de lieux scandinaves tels que le cap Lihou et la Houle à Granville ainsi que le lieu-dit le Buhot à Saint-Pair. Il n'est pas inutile de faire remarquer que le village de Saint-Pair et son territoire, pendant tout le moyen âge, ont appartenu au *pagus Constantinus* et dépendaient du diocèse de Coutances ; mais, une fois la petite rivière du Thar franchie, on pénètre dans le *pagus Abrincatinus* et dans le diocèse d'Avranches où il ne se rencontre plus que des formes de noms de lieux purement françaises.

« Les dimensions étendues de cette nécropole attestent l'importance qu'avait aux époques gallo-romaine et mérovingienne la bourgade de *Scessiacus*, qui est devenue Saint-Pair. Peut-être ces nombreuses sépultures se sont-elles groupées autour de l'ermitage ou cellule de Saint-

Gaud, ancien évêque d'Évreux, que la tradition place à l'angle nord-ouest de ce cimetière.

« Il est très difficile d'attribuer à ces sarcophages une date même approximative parce que les points de repère manquent absolument. Les pièces de monnaie, qui sont d'un grand secours pour la fixation de l'âge de ces sépultures, font complètement défaut parce que ces tombes ont été violées et pillées par les Normands, vraisemblablement entre les années 919 et 921 environ, ainsi que l'indique une petite chronique du Mont-Saint-Michel. On a bien trouvé autour des sarcophages une certaine quantité de menus débris de poteries anciennes, mais ces divers fragments n'ont pas été recueillis dans les cercueils, ils ont été ramassés autour des sépultures et rien ne prouve qu'ils en aient été extraits. La plupart de ces fragments n'ont aucune valeur, mais dans le nombre il y en a qui proviennent de poteries vernissées et ont un caractère plus artistique : quelques-uns de ces débris sont simplement ornés de hachures en creux, d'autres les portent en relief; certains morceaux sont décorés de deux filets en creux rapprochés l'un de l'autre; enfin, un fragment présente des motifs de décoration un peu plus compliqués consistant en une suite de lambrequins séparés par des glands. »

M. Prinnet indique qu'il pourrait être utile, pour la question de date, de se reporter à l'ouvrage de M. l'abbé Cochet sur la *Normandie souterraine*.

M. E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, entretient la Société du voyage qu'il vient de faire à Coucy et d'où il a rapporté une série de photographies.

La petite ville de Coucy donne l'impression d'une Pompéi ou d'une Tingad moderne : toutes les maisons ont été rasées à quelques pieds au-dessus du sol.

Quant au donjon, il ne reste qu'un énorme tumulus de pierres amoncelées, pouvant avoir une vingtaine de mètres de hauteur sur soixante à la base.

Séance du 30 Mai.

Présidence de M. C. ENLART, président.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, fait une communication sur une peinture italienne du xv^e siècle qui se trouve dans l'église San Petronio à Bologne.

« Cette peinture représente le triomphe de l'Église sur la synagogue. Elle a été malheureusement presque entièrement refaite au début du xix^e siècle. Il y avait dans le manuscrit de Hérald de Lansberg datant du xii^e siècle, manuscrit qui a été brûlé en 1870 dans la bibliothèque de Strasbourg, une figure à peu près analogue. Cette tradition s'est conservée très longtemps, puisque à Aix-les-Bains il y a un tableau du xvii^e siècle qui représente à peu près le même sujet. »

M. Deshoulières rappelle qu'à Saint-Rémy de Reims il existait un vitrail du xiv^e siècle montrant également le triomphe de l'Église sur la synagogue.

Mgr Batiffol, membre résidant, fait part à la Société du résultat de son dépouillement des délibérations du chapitre de Notre-Dame de Paris.

« Ces registres contiennent les notes du chanoine Ravinet qui, depuis, devint évêque de Troyes. L'auteur indique que les restaurations du chœur de la cathédrale ont commencé en décembre 1857 et ont duré pendant près de six ans. Il donne le procès-verbal du déplacement des corps des évêques, qui furent transférés dans un caveau s'étendant sous la nef jusque vers le grand portail.

« Le chanoine Ravinet, dans ses notes, parle de l'enlèvement des revêtements en marbre du chœur placés là sous Louis XIV : derrière ces revêtements on a relevé des traces de peinture datant vraisemblablement du xiii^e siècle.

« Le 15 février 1858, on a trouvé à 0^m75 au-dessous du sol les restes de fondation de l'église Saint-Étienne, sur

l'emplacement de laquelle a été construite la cathédrale actuelle.

« Un peu plus tard, on a découvert un tombeau dans lequel se trouvait un sceau en argent. »

M. Prinnet fait remarquer que ce sceau est celui d'Isabelle de Hainaut.

Le président signale à ce sujet les fouilles exécutées à la cathédrale de Lausanne où, parmi les tombeaux, on a trouvé divers objets précieux.

M. Bapst rappelle que les dessins de Viollet-le-Duc relatifs à la restauration de Notre-Dame ont été exposés autrefois au Palais de l'Industrie.

M. Babelon présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, communique la note suivante de M. A. Brutails, associé correspondant national.

« L'église d'Ambarès est connue : Leo Drouyn en a publié jadis une brève monographie¹, dans laquelle il a inséré une description due au marquis de Castelnau. Cette église, de construction romane et à nef unique, était primitivement couverte d'une charpente, sous laquelle on a tourné à l'époque moderne une fausse voûte de briques à plat.

« M. le curé a bien voulu me signaler au-dessus de l'abside et plus haut que cette fausse voûte une véritable voûte maçonnée. Il s'agit d'une voûte sur croisée d'ogives dont on ne voit que l'extrados et qui est dépourvue d'intérêt. Par contre, la ferme correspondant à l'arc triomphal est une curiosité rare.

« C'est, dans l'ensemble, une ferme de type roman à contrefiche. Le poinçon porte, vers l'ouest, un motif bien connu, l'étoile à six rais inscrite dans une circonférence; au sud et au nord, la décoration est plus simple et la photographie jointe à cette note me dispense d'une descrip-

1. *Société archéologique de Bordeaux*, t. II, p. 63-66.

tion ; au-dessous et au centre de l'entrait, l'ouvrier a taillé une hélice à nombreuses ailes.

« Il serait facile et inutile de chercher des ornements analogues dans l'architecture orientale. Mieux vaut apparemment constater que l'industrie du bois a employé et emploie encore l'étoile à six rais et l'hélice : je notais récemment des hélices sur des éléments de charpente recueillis au Musée de la chapelle Santa-Agneda de Barcelone ; quant à l'étoile à six rais, des chevriers andorrans et des huchiers basques la sculptent sur les colliers de bois de leurs chèvres ou sur leurs bahuts.

« Mais ce qui fait principalement le prix de cette ferme d'Ambarès, c'est qu'elle est datée. La face ouest de l'entrait, ou plus exactement la moitié nord de cette face, porte gravée au simple trait, en minuscules gothiques, une inscription étonnamment conservée :

[E]n l'an mil CCCC LXX fo feyt aquest trap aun lo mitan (?), laquan hobra feren mestre arñt de tranco-haut e m^e p. blanc. jhs m^a.

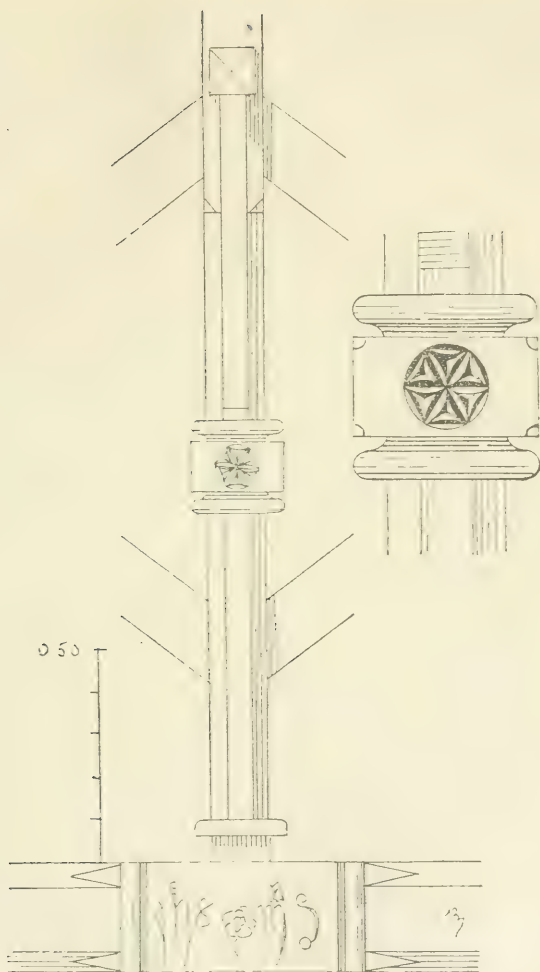
En 1470 fut faite cette poutre avec le poinçon (?), lequel travail firent maître Arnaud de Tranco-haut et maître Pierre Blanc.

« Suit un dessin qui représente peut-être une doloire. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, entretient la Société des découvertes qui se font dans les fouilles d'Ostie.

« Notre confrère M. Michon, à deux reprises différentes, a signalé l'intérêt des mosaïques trouvées sous les portiques qui entouraient le forum de Cérès, il a montré leur importance au point de vue des importations de blé faites à Rome par les villes maritimes de l'Afrique du Nord dont les navires fréquentaient le port d'Ostie¹. Des mentions de ces villes se lisent en effet sur plusieurs mosaïques qui formaient le pavage des locaux possédés à Ostie par les associations de naviculaires africains ou sardes.

1. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1913, p. 236-244 ; 1915, p. 153-156.



Charpente de l'église d'Ambarès datée de 1470.

« Jusqu'ici on n'avait rencontré sous ces portiques aucune indication intéressant le commerce maritime de la Gaule avec l'Italie, mais récemment, en nettoyant une des mosaïques découvertes sur le côté nord du Portique des corporations, un habile ouvrier italien, Gustavo Maioli, en a fait revivre en partie le sujet. Dans la portion conservée de cette mosaïque, on lit maintenant avec netteté la légende explicative :

(feuille) *navic.* NARBONENSES (feuille)

« M. R. Paribeni pense qu'il faut rétablir le mot *navig(a-tores)* ou *mer(catores)* aujourd'hui détruit¹. J'aime mieux supposer le mot *navic(ularii)* comme sur les mosaïques relatives aux villes maritimes africaines précédemment retrouvées.

« La mosaïque des naviculaires narbonnais est formée de cubes noirs sur fond blanc. L'inscription placée entre deux feuilles en surmonte l'encadrement, dont la partie basse a disparu avec une grande partie du sujet qu'il entourait. Dans la partie haute de la mosaïque, on distingue un navire pourvu d'une voile centrale fixée au grand mât; il porte à la poupe un col de cygne proéminent. A droite, se dresse une construction assez élevée, étroite comme une tour, qui ne paraît pas représenter un phare, car il n'y a ni gradins, ni feu allumé au sommet; la terrasse est remplacée par un toit à double pente. Cette construction étroite repose sur une base plus large qui porte une sorte de potence à laquelle seraient suspendus deux ballots paraissant être en rapport avec le navire au moyen de cordages. On y a vu un expédient de chargement des navires, en usage à Narbonne et rendu nécessaire par les conditions spéciales du port de cette ville, lequel n'était pas placé sur le bord de la mer mais à l'embouchure de l'Aude.

« On ne voit pas bien pour quelle raison la situation du

1. *Notizie degli scavi*, 1916, p. 326, et p. 327, fig. 5.

port aurait rendu le chargement plus difficile. D'ailleurs, rien n'autorise à croire que le mosaïste ait voulu représenter le chargement d'un navire à Narbonne; il semble même assez naturel de supposer que la scène peut se passer à Ostie. Quoi qu'il en soit, un bas-relief, retiré des remparts de Narbonne et conservé au Musée lapidaire de la Mourguier, nous montre le *chargement à quai* d'un bateau de commerce qu'une planche relie à la terre ferme. Deux portefaix, les épaules chargées de marchandises, traversent la planche en se dirigeant vers le bateau afin d'y déposer leurs fardeaux¹. Il est bien évident que, sur ce monument narbonnais, le chargement a lieu à Narbonne où il s'exécute le plus naturellement du monde sans recourir à un procédé spécial. Le petit problème offert à notre curiosité par ce qui se voit encore sur la mosaïque ne paraît donc pas résolu.

« On remarquera la ressemblance du bateau de la mosaïque avec les bateaux connus par les bas-reliefs narbonnais. Celui qui est conservé dans la maison Viguiier de Lestagnol nous montre une voile analogue fixée au grand mât et aussi un col de cygne proéminent à la poupe².

« Je me contente pour le moment de signaler ce document nouveau et plein d'intérêt pour l'histoire du commerce maritime de la Gaule avec l'Italie et aussi pour l'organisation du service de l'annone. Je me propose de revenir plus tard sur la question.

« En même temps que cette mosaïque, M. Paribeni en signale une autre portant l'inscription :

NAVICVLARI CVRBITANI D S
navicularii Cur(u)bitani d(e) s(uo)

« Il s'agit des naviculaires de Curubis, ville maritime de la province proconsulaire, située entre Clypea et Neapolis, qui correspond à la ville actuelle de Kourba en Tunisie. »

1. Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs*, n° 685.

2. Id., *ibid.*, n° 686.

Séance du 6 Juin.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

MARCEL (Chan.). *Un bienfaiteur insigne du Musée de Langres. Pierre Guyot de Giey. Sa vie. Sa maison. Ses collections (1771-1844).* Langres, 1917, in-8°, pl.

Mgr Batiffol, membre résidant, continuant sa revue du dépouillement des registres des délibérations capitulaires de Notre-Dame, donne le compte-rendu de la découverte des dix-neuf cercueils qui étaient inhumés à l'intérieur de la cathédrale.

Il rappelle le vol qui eut lieu le 20 août 1860 dans le trésor de la cathédrale. La plupart des objets purent heureusement être rachetés et remis en place.

M. Toutain donne quelques précisions sur les fondations du mur que l'on a trouvé dans le sol de Notre-Dame. On sait que ce fut au cours des recherches faites dans ces maçonneries que l'on découvrit les quatre autels romains dont l'un était plus spécialement affecté aux *nautæ parisienses*.

Le président compare ce mur à celui qui fut découvert par lui dans les fouilles effectuées à la cathédrale de Thérouanne, *civitas Morinorum*.

M. Chénon expose qu'à Bourges le chevet de la cathédrale avait été construit, par suite d'agrandissements successifs, sur un mur très épais qui devait former le rempart de la ville.

Mgr Batiffol ajoute qu'on lui signale que, dans la Chalco-graphie du Louvre, il existe des descriptions des tombes et des cercueils qui étaient autrefois à Notre-Dame. Toutes ces indications correspondent parfaitement avec les procès-verbaux d'invention des corps lors de la restauration de Viollet-le-Duc.

M. É. Michon, membre résidant, communique une inscription récemment découverte à Ruad, petite île sur la côte de Syrie, à la suite de l'occupation par la France.

L'inscription est gravée sur une plaque de basalte qui servait de socle à une statue de Julius Quadratus, originaire de Pergame et qui fut gouverneur de Syrie.

M. Toutain présente quelques observations.

Séance du 13 Juin.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

BROSSERON (J.). *Le cromlech de Gellainville. Son emplacement et sa destruction*. Chartres, 1917, in-8°.

M. Boucher, agent de la Société, apporte l'album de la Chalcographie du Louvre, édité en 1699, indiquant les différents monuments qui se trouvaient à l'intérieur de Notre-Dame, monuments qui recouvraient les cercueils exhumés lors de la restauration de Viollet-le-Duc.

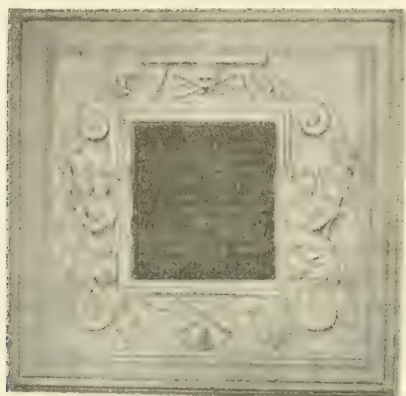
M. L. Dimier, associé correspondant national, fait une communication sur un petit monument de la Renaissance, du plus beau style et de la plus parfaite exécution, conservé dans la chapelle du château d'Ussé en Touraine, qui appartient au comte Bertrand de Blacas.

« Une simple épitaphe le compose, enfermée dans un cartouche et accompagnée de deux figures d'anges tenant des flambeaux. Au-dessus est une tête de mort. Cette épitaphe est celle de Madeleine d'Alesso, fille de Jean du même nom, qui fut évêque d'Orléans, et mourut en 1591.

« Le buste de Jean d'Alesso est au Louvre et provient des Minimes de l'ancien village de Nigeon, existant autrefois à l'endroit du palais du Trocadéro. Ces Minimes y avaient remplacé les Bonshommes ou Grandmontains, en conséquence de la faveur dont jouit auprès de Louis XI

saint François de Paule, leur fondateur. Le monastère fut désigné depuis sous le nom de Minimes tantôt de Chaillot, tantôt de Passy, le nom de Nigeon ayant disparu de l'usage.

« Jean d'Alesso était petit-neveu de saint François de Paule, et c'est ce qui fait qu'il eut là son tombeau, que Millin a décrit et gravé dans ses *Antiquités nationales*. Or, voici qui revient au monument d'Ussé. P. 21 du fas-



Épitaphe de Madeleine d'Alesso.

Chapelle du château d'Ussé appartenant à M. de Blacas.

cicule consacré par cet auteur aux Minimes de Chaillot, une seconde sépulture est décrite en ces termes : « Dans « la même chapelle (celle du tombeau de Jean d'Alesso), « on lit l'épitaphe de Madeleine d'Alesso, une des filles « de Jean, épouse de Pierre de Chaillou. » Suit la copie de cette épitaphe.

« C'est celle qui se trouve maintenant dans la chapelle d'Ussé. On ignorait qu'elle fût accompagnée de sculpture ; aucune description d'autrefois n'avait mentionné cet ornement. L'identité cependant ne fait pas de doute. M. de Blacas, en me faisant l'honneur de me la montrer, n'a pas

manqué de m'apprendre qu'elle lui venait de M^{me} de Duras, son arrière-grand'mère, à qui le gouvernement l'avait rendue après la Révolution, comme descendante des d'Alesso.

« Justement, je trouve aux sorties du Musée des Monuments français, tenues en 1816 par Lenoir, *Archives* de ce Musée, t. III, p. 198, la mention suivante : « N^o 332. « Cénotaphe de mademoiselle d'Alesso, par Germain Pilon. « Ce petit monument, qui était aux Bonshommes de Passy, « a été rendu à madame la duchesse de Duras. »

« Ainsi, les indications de provenance se joignent à la conformité de l'építaphe pour assurer l'identité du monument. C'est un chef-d'œuvre de l'art. Toutefois, la mention de Germain Pilon en cette affaire ne peut passer pour autre chose que pour une invention de Lenoir.

« Voici le texte de l'építaphe :

Cy devant gissent noble damoiselle Magdeleine d'Alesso, femme de noble homme messire Pierre Chaillou, conseiller secrétaire du roy, laquelle trespassa le xxiii jour d'août M V^e III^{xx} III, ayant esleu ici sa sépulture, avec feues nobles personnes Jehan d'Alesso, petit neveu de M. S. François de Paule, sieur de l'Escau et d'Eraigny, et damoiselle Marie de la Saussaye, ses père et mère. Priez Dieu pour leurs âmes.

« Donc, Madeleine d'Alesso mourut en 1583. Il est impossible de dire si le monument fut fait après sa mort ou préparé dès auparavant. Tout ce qu'on peut assurer, d'après le style, c'est qu'il est des environs de cette année-là. »

M. L. Demaison, associé correspondant national, entretient la Société d'une statue qu'il estime représenter les traits de saint Louis, qui fait partie d'une série de quatorze statues placées dans les contreforts de la cathédrale de Reims.

« M. le chanoine Cerf a publié, il y a trente ans, dans les *Travaux de l'Académie de Reims*¹, sur les statues

1. T. LXXIX, année 1885-1886 [1887], p. 182-202.

abritées dans les niches des quatorze contreforts du transept de la cathédrale de Reims, une étude dont on peut ne pas admettre toutes les conclusions, mais qui contient des observations intéressantes et, à mon sens, très bien fondées. Il reconnaît dans ces statues des rois de France, et je partage entièrement cette opinion. Il ne saurait être ici question des rois de Juda, comme on l'a parfois prétendu. Les monarques français avaient tous les titres pour former comme un cortège autour de la cathédrale des sacres; du reste, les images de certains d'entre eux, accompagnées de leurs noms, et par conséquent d'une identification certaine, figuraient dans les beaux vitraux du ^{xiii}^e siècle qui ornaient les fenêtres supérieures de la nef, et que les bombes allemandes ont si cruellement anéanties. Rappelons aussi que des statues du roi Charles V et de plusieurs autres personnages historiques du même temps se voient sur la face latérale nord de la cathédrale d'Amiens.

« M. Cerf s'est efforcé de donner un nom à chacune des quatorze statues qu'il a étudiées. C'est là une entreprise fort difficile et dont les résultats sont très contestables. A la vérité, le personnage ayant un lion sous ses pieds, placé à l'angle sud-ouest du transept, peut bien être Pépin le Bref. Il est assez vraisemblable également que la statue voisine représente Charlemagne, « l'empereur à la barbe fleurie », tel que nous le dépeignent les chansons de geste, tel que l'on pouvait se le figurer au ^{xiii}^e siècle. Pour la plupart des autres, on ne peut que rester dans l'incertitude. Les sculpteurs qui ont exécuté ces statues vers 1230 n'ont eu évidemment, pour les rois les plus anciens, aucune tradition iconographique qui leur permit d'en donner des images fidèles, et ils ont laissé, sans nul doute, un libre cours à leur fantaisie. Mais, quant aux souverains alors récents, à ceux surtout qui ont été les contemporains des premières constructions de notre cathédrale, on connaissait bien leurs traits et l'on avait tous les éléments nécessaires pour les reproduire avec exactitude. Nous possédons ici de véritables

portraits que de sérieuses recherches permettraient peut-être d'identifier. On a déjà mis en avant, pour l'une de ces statues, le nom de Philippe-Auguste; cette hypothèse n'a pas été appuyée sur des raisons suffisantes, et elle aurait besoin d'être confirmée par de nouvelles études. Pour saint Louis, au contraire, nous sommes très bien informés, et je n'hésite pas à le reconnaître dans la statue qui se trouve sur la face occidentale de la tour du nord-ouest, dans le contrefort voisin de l'angle de la nef. M. l'abbé Cerf a émis le premier cette idée, et je crois qu'il a eu là une heureuse inspiration. Il n'a pas été guidé, en effet, par une pure question de sentiment, par une impression superficielle ou par une vague tradition, mais par une comparaison très décisive avec des portraits anciens du saint roi qui offrent avec notre statue une complète ressemblance.

« On possède d'assez nombreuses images de saint Louis, les unes contemporaines de son règne, les autres d'une date un peu postérieure, mais présentant des garanties de fidélité. Elles concordent bien entre elles et nous permettent de reconstituer d'une façon très précise la physionomie du pieux souverain. Nous pouvons aisément y avoir recours, car elles ont été depuis longtemps publiées et mises en lumière dans deux mémoires pleins de précieux renseignements, l'*Essai iconographique sur saint Louis*, par G. Le Breton¹, et les *Documents parisiens sur l'iconographie de saint Louis*, d'A. Longnon².

« Les documents mis ainsi à notre disposition n'ont pas tous la même valeur. Nous n'insisterons point, par exemple, sur les figures des sceaux qui sont, en général, un peu conventionnelles et ne visent nullement à l'exactitude. Mais il en est autrement pour les sculptures, les peintures, les œuvres d'orfèvrerie. Elles méritent notre confiance et nous devons citer ici au moins les princi-

1. Paris, 1880.

2. *Société de l'Histoire de Paris*, 1882.

pales, celles qui ont le plus de rapports avec la statue de Reims.

« 1° Buste en or, reliquaire de la Sainte-Chapelle, commandé par Philippe le Bel, pour renfermer le chef de saint Louis. Détruit en 1793, il nous est connu par une gravure insérée dans l'*Histoire de saint Louis*, de Joinville, publiée en 1668 par Du Cange.

« 2° Tympan de la Porte rouge, en la façade septentrionale de la cathédrale de Paris. Ce tympan, sculpté vers 1270, nous montre, à gauche de la sainte Vierge, un roi agenouillé qui paraît être saint Louis, d'après l'opinion de M. de Guilhermy.

« 3° Statue de saint Louis, au portail de l'église Saint-Vincent de Carcassonne. Il est coiffé d'une couronne dont les fleurs de lis ont disparu; il porte sur son bras droit la couronne d'épines et tient un sceptre, aujourd'hui brisé, de la main gauche. « La tête, dont l'expression est remarquable », écrit M. J. de Lahondès¹, « reproduit les traits nobles, les larges boucles de cheveux du buste en or repoussé de la Sainte-Chapelle, que la gravure nous a conservés. » Cette statue est postérieure à la canonisation de saint Louis, en 1297; d'après le caractère de la sculpture, elle paraît être du même temps que les statues de Saint-Nazaire de Carcassonne, exécutées de 1315 à 1320².

« 4° Portrait de saint Louis, peint par un anonyme vers la fin de l'année 1316 ou dans le courant de l'année 1317, dans le registre LVII de la chancellerie royale³. Il semble que l'on y retrouve, malgré ses petites dimensions, l'expression de la statue de Reims.

« 5° Saint Louis lavant les pieds des pauvres, peinture de l'autel de l'église basse de la Sainte-Chapelle de Paris, paraissant remonter aux vingt premières années du

1. *Congrès archéologique de France, tenu à Carcassonne en 1906* [1907], p. 47. Voy. la photographie de la statue, p. 44.

2. *Ibid.*, p. 38.

3. Archives nationales; reproduit en tête du t. XXI du *Recueil des hist. de la France* (1855).

xiv^e siècle. Nous avons un dessin de cette peinture, aujourd'hui disparue, dans les manuscrits de Peiresc¹. M. Longnon en a donné un fac-similé dans le mémoire que nous avons cité. Le dessinateur qui a travaillé pour Peiresc, outre la copie de la scène entière, a reproduit à part la tête de saint Louis, « semble-t-il, à la grandeur de l'original² ». M. Longnon pense que l'on a quelque chance d'avoir ici son image réelle³. Le saint roi, qui avait, dit-on, laissé croître sa barbe dans les dernières années de sa vie, porte ici, en effet, une barbe courte, tandis qu'il a le visage entièrement rasé dans la plupart de ses portraits. Malgré cette particularité qui le distingue de notre statue rémoise, il n'en offre pas moins avec elle une extrême ressemblance.

« 6^e Vitrail de la nef de la Sainte-Chapelle, représentant saint Louis dans la cérémonie de la translation de la couronne d'épines et des autres saintes reliques. M. de Guilhermy pense que le vitrail a dû être fait par un artiste qui avait assisté à cette cérémonie et qui nous a transmis fidèlement les traits de saint Louis.

« 7^e Saint Louis, à genoux, offrant le modèle d'une verrière, sur un vitrail de la cathédrale de Chartres. L'expression de son visage lui donne aussi une ressemblance frappante avec la statue de notre cathédrale.

« Toutes ces images ont les mêmes caractères et nous procurent incontestablement une idée juste du type de saint Louis. La statue de Reims est plus impressionnante encore. Elle a le réalisme d'un portrait; ce visage doux, paisible et ascétique, cette bouche qui paraît légèrement entr'ouverte, ont été certainement reproduits, sinon d'après nature, du moins d'après un excellent modèle. Nous nous plaisons à y reconnaître celui qui a été à la fois un saint et un grand roi. Nous lui retrouvons jusqu'à cette légère inclination de la tête qui lui était habituelle, ainsi

1. Mss. de Peiresc, conservés à la bibliothèque de Carpentras, vol. X, n° 1779.

2. *Op. cit.*, p. 5.

3. C'était déjà l'opinion d'un érudit du xvii^e siècle, Vyon d'Hérouval (*Ibid.*, p. 6).

qu'en témoigne une anecdote rapportée par un de ses contemporains, Thomas de Cantimpré, et qui est visible aussi dans la statue de Carcassonne et dans la peinture de la Sainte-Chapelle. Nous pouvons donc conclure avec assurance que nous possédons à Reims le portrait le plus ancien et le plus authentique de saint Louis. »

M. Mâle, contrairement à l'avis de M. Demaison, estime que l'idée de portrait n'a jamais été de mise au ^{xiii}^e siècle. C'est seulement au ^{xiv}^e siècle que l'on a commencé à avoir l'idée de chercher à donner une ressemblance aux sujets sculptés. Au surplus, au ^{xv}^e siècle, toute la partie supérieure de la cathédrale de Reims a été détruite par un incendie et il y a de fortes présomptions pour que les statues aient été refaites à cette époque.

M. Prou présente quelques observations sur le plus ou le moins d'authenticité que l'on peut donner aux portraits figurés dans les sculptures du moyen âge.

M. Prinnet, de son côté, fait remarquer que, en ce qui concerne les portraits figurés sur les sceaux, on doit apporter une très grande circonspection, car il est arrivé plusieurs fois que l'on a conservé la figure du père tout en plaçant dans l'inscription le nom du fils.

Séance du 20 Juin.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

TOUTAIN (J.). *Notre belle France. Sa tradition nationale.*

Son rôle historique. Paris, 1917, in-12.

MÂLE (E.). *L'art allemand et l'art français du moyen âge.*

Paris, 1917, in-8°.

M. E. Petit, associé correspondant national, soumet à la Société un missel daté de 1556.

Il présente également une enluminure reproduisant une ancienne peinture à la détrempe de la Sainte-Chapelle.

Mgr P. Batiffol, membre résidant, fait une communication sur les diverses pérégrinations d'une statue en bois de Notre-Dame-de-Lorette qui avait été déposée au Cabinet des antiques à l'époque de la Révolution et qui fut remise au pape Pie VII en 1801.

M. Michon fait observer que, lors de l'enlèvement du trésor de Lorette, certaines œuvres d'art furent définitivement perdues, notamment un tableau de Raphaël qui n'est jamais arrivé en France.

M. Stein signale qu'il pourrait être utile de consulter, au sujet de la statue de Notre-Dame-de-Lorette, les procès-verbaux de la Commission des arts.

Séance du 27 Juin.

Présidence de M. H. MARTIN, premier vice-président.

Ouvrages offerts :

CANTARELLI (L.). *Il primo prefetto di Costantinopoli*. Roma, 1917, in-8°.

MAUGER (G.-E.). *Quelques considérations sur les jeux en Chine*. Paris, 1917, in-8°.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société de la part de l'auteur, M. Luigi Cantarelli, de l'Université de Rome, associé correspondant étranger honoraire, un mémoire intitulé : *Il primo prefetto di Costantinopoli*, extrait des *Comptes-rendus de l'Académie royale des Lincei*, vol. XXVI, 1917.

« Dans ce travail intéressant, notre savant correspondant étranger honoraire s'est appliqué à rétablir la carrière politique du premier préfet de Constantinople et à dissiper les obscurités qui enveloppaient sa biographie. La préfecture de cette ville fut instituée par Constance

qui créa à Constantinople une administration copiée sur celle de Rome. Le premier titulaire de cette haute fonction s'appelait Honoratus. Quelques lettres de Libanius lui sont adressées; elles forment la principale source de renseignements propres à reconstituer son *cursus honorum*. On ignore son nom de famille et sa patrie. Après avoir été élevé à la préfecture du prétoire des Gaules en 359, Honoratus fut nommé préfet de la ville de Constantinople, *vir illustris præfectus urbis Constantinopolitanæ*, le 11 décembre 359; il occupa ce poste jusqu'en 361.

« Souhaitons que M. Cantarelli nous donne bientôt la série des préfets de Constantinople dont cette notice est comme le prélude. Personne n'est en état de traiter ce sujet avec une compétence plus parfaite. »

M. Cl. Pallu de Lessert, membre résidant, fait la communication suivante :

« M. Cagnat a eu l'obligeance de me communiquer une inscription récemment découverte à Khamissa qui nous fait connaître un nouveau proconsul d'Afrique. Je dois ajouter qu'en me la remettant il l'a accompagnée d'observations sur son identification qui simplifient singulièrement ma tâche de commentateur, quoique je diffère peut-être d'opinion avec lui sur certains points de détail. Cela soit dit uniquement pour dégager sa responsabilité si je me trompe :

vale RIO SEVERO COs
proc OS · PROV · AFRIC LEg
au G · PRO · PR · GERMAN
 LEG · AVG · PRO · PR · LY
ciæ e T · PAMPHYLIAE · XV v
s. f. so DALI · HADRIANI · LEg
le G · XVI · F · F · CVR · VIAE
 O · PR · PL · QVAEST · IIII VIR · VIAR · CVR (*sic*)
r. p. mu NCIPI · THVBVRS · NVMDAR · OPTIMO PATRONo
 D D P P

« Le texte en lui-même donne lieu à quelques observations. Il manque quatre à cinq lettres à gauche. Le *Cur-*

sus est établi dans l'ordre indirect; le titre de *Sodalis Hadriani* n'est évidemment pas à sa place chronologique, car, ainsi que nous allons le voir, il a dû suivre la légation de Lycie et Pamphylie. — Les lignes 7 et 8 présentent des difficultés sérieuses de restitutions; une faute du lapicide est certaine. Il y a, d'une part, après les mots CVR·VIAE une lacune qui semblerait indiquer que la voie dont Severus a été curateur n'a pas été nommée. Y avait-il ensuite [PR·VRBAN]O TR·PL, comme M. Cagnat serait assez porté à le croire? C'est, semble-t-il, la seule manière de tenir compte de l'O qui est resté.

« Sous le bénéfice de ces observations, les fonctions que ce personnage a exercées paraissent les suivantes :

VI vir viarum curandarum,

Quæstor,

Tribunus plebis,

Prætor urbanus?

Curator viæ...

Legatus legionis XVI f. f. (flavia firma ou flavia fidelis),

Sodalis Hadriani,

XV vir sacris faciundis,

Legatus Augusti proprætore Lyciæ et Pamphylæ,

Legatus Augusti proprætore Germaniæ (inferioris ou superioris),

Proconsul provinciæ Africæ.

« Dans cette énumération on peut relever deux indications chronologiques importantes. Il y a d'abord la mention *Sodalis Hadriani* qui prouve que l'inscription est postérieure à la mort d'Hadrien, c'est-à-dire à 138. Il y a encore le titre de *legatus Augusti proprætore Lyciæ et Pamphylæ*.

« Dion Cassius¹ nous dit qu'en 135 Hadrien céda au Sénat la province de Lycie et Pamphylie qui, jusque-là, avait été administrée, au nom de l'empereur, par des légats, et prit en échange la Bithynie. Malheureusement, on ne peut faire un fonds sérieux sur ce texte, car nous

1. LXIX, 14.

connaissions quatre gouverneurs de Lycie et Pamphylie qui, postérieurement à cette date, portent le titre de légats impériaux : Cn. Arrius Cornelius Proculus en 139, C. Julius Aquilinus en 141, C. Voconius Saxa Fidus en 144-146, D. Rupilius Severus en 149-151. Cela donnerait à supposer ou que la mesure ne reçut pas une exécution immédiate ou qu'elle ne fut que temporaire.

« Mais il reste ceci, c'est qu'en 130 cette province avait à sa tête un légat impérial dont les noms s'adaptent parfaitement au fragment de Khamissa : Valerius Severus. Il est mentionné, comme du reste tous ceux que je viens de citer, par l'inscription d'Opramoas à Rhodiapolis qui nous a fourni des indications chronologiques précieuses pour l'histoire de cette province pendant près de trente ans¹.

« Maintenant faut-il pousser les choses plus loin et dire que ce Valerius Severus est le même que C. Valerius Severus qui, six années auparavant, fut consul en 124? J'y vois deux objections :

« 1^o La légation impériale de Lycie-Pamphylie donnée postérieurement au Consulat me paraît un fait anormal. Tous les gouverneurs sur lesquels nous avons des données précises n'ont été consuls qu'après cette légation :

« Clodius Eprius Marcellus, légat en 57, fut consul en 61.

« Julius Quadratus, légat en 90, fut consul en 93.

« L. Julius Marinus Cæcilius Simplex, légat en 98-100, fut consul en 101.

« Roscius Pompeius Falco, légat en 105-106, fut consul en 109.

« Cn. Arrius Cornelius Proculus, légat en 139, fut consul en 145.

« C. Voconius Saxa Fidus, légat en 144-146, fut consul désigné à la fin de sa légation².

1. *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*, III, n° 739, voir aussi n° 763.

2. *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*, III, n° 763.

« Il n'y a pas d'exemple certain du contraire. Tout au plus y a-t-il quelque hésitation pour Domitius Apollinaris qui fut consul en 97.

« 2° Le proconsulat d'Achaïe, que Valerius Severus, le consul de 124, exerça vers 118, n'est pas mentionné dans le *Cursus* de Khamissa.

« En somme, il faut, à mon avis, dire que le proconsulat de Severus, après la mort d'Hadrien, est certain et son identification avec le légat de Lycie-Pamphylie de 130 à peu près indubitable, mais qu'il faut se montrer très réservé sur son identification avec le consul de 124.

« Rien au surplus ne nous permet de dire à quelle époque du règne d'Antonin il faut le placer. »

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 3^e TRIMESTRE DE 1917.

Séance du 4 Juillet.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

HUSSON (S.). *L'exaltation de la victoire de la Marne*. Meaux, s. d., in-12.

Le président adresse à notre collègue M. le comte H.-F. Delaborde l'expression des sentiments de condoléance de la Société à l'occasion de la mort glorieuse de son troisième et dernier fils.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, au nom de la Commission des impressions, rend compte de ses négociations avec notre imprimeur M. Daupeley au sujet de la continuation de l'impression du *Bulletin* :

« Par suite des événements actuels, et notamment par suite de la mobilisation de son personnel, M. Daupeley, imprimeur de la Société, s'était vu dans l'obligation de nous informer qu'il se trouvait contraint, à son grand regret, d'arrêter l'impression de nos publications. Après un nouvel examen de la situation, il est revenu sur sa première détermination : malgré les grosses difficultés de l'heure présente, il est prêt à reprendre l'impression du *Bulletin*. Il nous le fait savoir avec tant de bonne grâce

et en termes qui témoignent d'un dévouement si profond à l'œuvre de notre Société que la Commission des impressions tient à lui en exprimer sa reconnaissance. Nos confrères voudront certainement se joindre à elle pour remercier aussi M. Daupeley de sa décision. »

La proposition de M. de Villefosse est adoptée à l'unanimité.

M. V. Chapot, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dans le dernier fascicule de la *Revue des Études anciennes*¹, M. W. Deonna, privat-docent à l'Université de Genève, revenant sur un épisode des jeux en l'honneur d'Anchise, — Énée attachant une colombe à un mât de navire fiché en terre et les héros rivalisant à qui saura l'atteindre, — fait un rapprochement pénétrant de ce récit avec une peinture de vase² : sur une œnochoé de Naples, on voit trois éphèbes qui tirent de l'arc contre un coq juché sur une colonne. Et il conclut, à propos de ce passage du livre V de l'*Énéide* : « Il s'agit d'un jeu rituel, « dans lequel les participants s'efforçaient d'atteindre au « sommet d'un mât, reproduction de l'arbre de vie, l'oi- « seau du feu céleste, dispensateur de la fertilité, à l'aide « de flèches symbolisant les rayons lumineux. »

« L'explication est, à mes yeux, très plausible, tout comme le rapprochement. Mât et colonne ne sont point tellement différents et, de même, coq et colombe me semblent interchangeables en la circonstance. Et sans doute le rite comportait encore d'autres variantes. Je voudrais en effet signaler, comme se prêtant à la même interprétation, un petit monument fort peu connu et dont je n'ai du reste trouvé trace qu'au précieux *Répertoire de reliefs* de M. Salomon Reinach³. Il appartient au Musée de Stockholm et provient de Rome, nous dit-on; il est

1. T. XIX (1917), p. 101-110.

2. Cf. sa fig., p. 102.

3. T. III, p. 522, 3.

accompagné d'une inscription fausse, mais n'a lui-même rien de suspect. Le recueil cité indique seulement son numéro d'ordre, sans mentionner aucune autre reproduction ni aucun commentaire; le dessin rapide et unique dont j'ai dû me contenter a peut-être été exécuté d'après une photographie. A en juger par ce croquis, l'ouvrage serait fort médiocre : c'est du travail industriel de l'époque impériale.

« Sur un grand cippe ou dé parallélépipédique, mouluré haut et bas, est placé le trépied apollinien qu'enlace un serpent de ses replis; tout à côté se dresse une torche allumée; au pied du cippe, un jeune Éros tend son arc et va décocher une flèche contre le reptile, dont la tête émerge au-dessus du trépied. Il est seul, à vrai dire, et le relief paraît complet; mais le sculpteur a pu vouloir rendre un moment de l'exercice rituel. Qu'un Amour remplace ici un adolescent, un mortel, rien de surprenant; nous avons des quantités de sujets figurés où des Éros s'approprient les occupations des hommes, voire les fonctions des dieux. L'animal visé n'est plus dans ce relief le coq ni la colombe, c'est le serpent; mais il est consacré à la même divinité, Apollon, dieu de la lumière. Le flambeau qui brille auprès du trépied évoque une idée toute pareille. La flèche est manifestement dirigée vers la tête de l'animal; le trépied et son support remplacent sans inconvénient le mât ou la colonne. Le symbolisme de cette représentation est renforcé encore par ceci qu'elle reproduit une des grandes actions du dieu lui-même, qui mit à mort le serpent Python, exploit rappelé par des œuvres d'art assez nombreuses. Le fait que l'on se sert des armes propres au dieu, pour frapper une image où sa personnalité même s'incarne, n'étonnera pas ceux qui ont quelque lueur de la mythologie comparée.

« Puisque je me suis occupé d'un travail de M. Deonna, je voudrais encore ajouter quelques observations à propos du *Catalogue des bronzes* du Musée de Genève qu'il vient de publier avec beaucoup de soin et de méthode¹. Tout ce

1. *Ville de Genève, Musée d'art et d'histoire. Catalogue des*

qui touche à cette généreuse cité, qui a manifesté si utilement ses sympathies dans la guerre européenne, ne peut qu'éveiller chez nous un très vif intérêt. Cette collection est riche et variée; je ne m'attarde pas à en signaler les caractéristiques, voulant m'arrêter seulement à quelques numéros qui appellent des observations.

« Le n° 68 (p. 29) représente, dit l'auteur, « un sacrificeur barbu, la tête recouverte de la toge. La main droite tenait la patère; on distingue encore, dans la main gauche fermée, les restes d'un manche, peut-être du *lituus* ». Je ne crois pas que ce personnage tienne un *lituus*, surtout de la main gauche si peu relevée; il n'en aurait que faire d'ailleurs pour sacrifier; j'ai idée bien plutôt que cet objet indistinct et mutilé est un *volumen*, renfermant quelque prière consacrée dont l'officiant va donner lecture au cours de la cérémonie. Il y a d'autres exemples de ce type plastique.

« Le n° 97 (p. 36) est ainsi décrit : « Poignée moulurée, ornée, d'un côté d'une tête de cheval, de l'autre d'une tête de bélier. » Je ne puis voir une poignée dans cette pièce; poignée de quel instrument et comment emmanchée? Au bas du cou du cheval on remarque le départ d'un petit cylindre, probablement creux, dont l'extrémité s'évase; un appendice analogue commence au cou du bélier. Quelque monture, aujourd'hui perdue, s'engageait dans l'un et dans l'autre; et ce qui reste doit être l'extrémité antérieure de quelque ornement d'applique pour un meuble, je ne saurais lequel. Vu les dimensions très réduites de l'objet (0^m082 de longueur totale), on pourrait encore songer à quelque meuble votif de proportions minuscules. En tout cas, le cylindre médian, avec ses trois moulures saillantes, n'était pas fait pour être saisi à la main; sur trois ou quatre centimètres de long il n'offrait même pas une prise suffisante.

« J'ai enfin noté (n° 131, p. 44) la « base d'une statue

bronzes figurés antiques, publié au nom de la Direction générale du Musée par W. Deonna (extrait de l'*Indicateur des antiquités suisses*, 1915-1916).

« de Bacchus, circulaire, ... avec l'inscription : *Libero*
« *Patri Cocliensi P. Severicus Lucanus v. s. l. m.* » Il n'est
point spécifié que ce texte est au *Corpus*¹. Un mot est fait
pour intriguer : *Cocliensi*. Alfr. Holder² le marque d'un
point d'interrogation, sans doute parce qu'il soupçonne là
une épithète topique qui aura été mal transcrite. Une
autre hypothèse est concevable. On nommait *cochlea* un
appareil, fondé sur la vis d'Archimède, servant à élever
des eaux à un niveau supérieur. J'ai autrefois, sur les
bords de l'Euphrate, retrouvé une inscription inédite³,
mentionnant l'emploi d'un semblable appareil, et qu'avois-
sinait l'image du dieu fleuve, sculpté dans le roc. Peut-
être le Liber Pater, autrement dit Bacchus, était-il consi-
déré comme le protecteur d'un ouvrage analogue ou du
moins, et plus probablement, d'un lieu dit auquel la
cochlea aurait donné son nom. Et le nom de l'endroit, à
son tour, aura fourni au dieu un qualificatif. La chute de
l'*h* s'explique sans peine en une région où le grec n'était
pas usuel. Ce petit texte est revenu au jour à Saint-Prex,
sur une langue de terre qui s'enfonce dans le lac Léman,
près de Morges. Les habitants se seront peut-être livrés
à un de ces travaux hydrauliques qui sont une spécialité
des Suisses et ont pu être déjà familiers à leurs ancêtres
les Helvètes. »

Mgr P. Batiffol, membre résidant, communique à la
Société ses impressions sur l'état des monuments de la
ville de Verdun qu'il vient de visiter il y a quelques jours
à peine.

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 5032. Zangemeister le croyait faux jus-
qu'à l'examen de la pierre, qui l'a convaincu du contraire.

2. *Alt-cellisches Sprachschatz*, Leipzig, Teubner, I, p. 1058. Il
place à tort l'inscription à Lausanne.

3. *Bull. corr. hell.*, XXVI (1902), p. 205 et suiv.

Séance du 11 Juillet.

Présidence de M. H. MARTIN, président.

Ouvrage offert :

MIROT (L.). *Note sur une famille florentine établie en France au XIV^e siècle.* Rome, 1916, in-8°.

Le président donne connaissance d'une lettre de M. Delpont, de Perpignan, relative à une inscription qui se trouve dans le pavement de la sacristie de l'église de Prats-de-Mollo.

M. L. Demaison, associé correspondant national, en réponse à des objections soulevées à la séance du 13 juin dernier, fait une communication en vue de démontrer qu'au moyen âge il y a eu de nombreux exemples de représentation des rois de France dans les sculptures des cathédrales. Passant ensuite à la question des portraits au xiii^e siècle, il mentionne, à ce propos, une fresque de la cathédrale de Reims. Cette peinture se voit sur le mur de l'ancienne salle du chartrier, près des orgues; elle représente trois dignitaires du chapitre et date du dernier quart du xiii^e siècle.

M. Demaison cite également des miniatures de la même époque, dans le ms. latin 6912 de la Bibliothèque nationale, étudié par notre confrère le comte P. Durrieu, et rappelle le portrait de Charles I^{er} d'Anjou, roi de Sicile, peint à Naples en 1282 par un moine du Mont Cassin nommé Jean.

M. A. Levé, associé correspondant national, signale la tendance vers le portrait que l'on peut rencontrer dans quelques épisodes de la tapisserie de Bayeux.

M. L. Dimier, associé correspondant national, émet

certaines objections sur la question de l'époque à laquelle on a commencé à faire des portraits.

M. Martin est d'avis que, dès la fin du ^{xiii}^e siècle, on a parfois cherché à reproduire les traits des personnages contemporains.

M. P. Girard, membre résidant, présente le dessin d'un monument découvert à Givona, village proche de la frontière serbe dans la région de Salonique. Ce dessin, relevé par M. Puthomme, élève à l'Ecole des beaux-arts, a été transmis par lui à son père qui l'a communiqué à M. Paul Léon, directeur au ministère des Beaux-Arts. Le monument, de forme quadrangulaire, porte une inscription grecque d'époque tardive.

La reprise des séances est fixée au mercredi 17 octobre ; dans l'intervalle, il sera tenu une séance de vacances qui aura lieu le 5 septembre.

Séance du 5 Septembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

DEMOLE (E.). *Une amulette d'archer du XV^e siècle*. Genève, 1917, in-8°.

MAGISTRETTI (M.) e MONNERET DE VILLARD (U.). *Liber notitiae Sanctorum Mediolani, manoscritto della biblioteca capitolare di Milano*. Milano, 1917, in-4°.

Le président présente à la Société l'ouvrage de MM. Magistretti et Monneret de Villard, intitulé : *Noticiae Sanctorum Milani* et publié d'après un manuscrit unique de la fin du ^{xiii}^e siècle appartenant à la bibliothèque du chapitre de Milan.

M. P. Gauchery, associé correspondant national, fait une communication sur l'ancien jubé de la cathédrale de Bourges, dont les restes furent découverts en 1850. Rappelant les travaux de MM. O. Roger et A. Boinet, il signale que M. Boeswillwald, architecte des monuments historiques, avait eu l'intention de donner une reconstitution de ce jubé; M. Boeswillwald, n'ayant pas poursuivi ce projet, le travail a été repris par MM. Gauchery et Roger.

M. Gauchery fait passer un calque et des dessins montrant le plan et l'élévation du monument qui comprenait huit arcades et une grande arcade centrale. Le tympan de ces arcades offrait un fond de « verre églomisé » sur lequel se détachaient des scènes de la vie des apôtres.

M. Enlart présente des photographies de quelques jubés particulièrement remarquables, tels que ceux de Sion, de Vezzolano et de Beverley. Dans ce dernier, le fond des arcades était peint, particularité qui peut être rapprochée du travail de verre églomisé que l'on voyait à la cathédrale de Bourges.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 4^e TRIMESTRE DE 1917.

Séance du 17 Octobre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

MERLIN (A.). *L'église du prêtre Vitalis à Sufetula*. Tunis, 1917, in-8°.

— *Les inscriptions des Thermes d'été de Thuburbo majus*. Paris, 1916, in-8°.

Le président fait part à la Société de la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. M. Collignon, membre résidant, et en celle de M. Join-Lambert, associé correspondant national pour le département de l'Eure.

M. É. Michon, membre résidant, offre à la Société, de la part de l'auteur, deux brochures de M. A. Merlin, associé correspondant national : *L'église du prêtre Vitalis à Sufetula* et *Les inscriptions des Thermes d'été de Thuburbo majus*.

« Les fouilles commencées en 1914 et achevées en 1915 à Thuburbo ont mis au jour un grand monument dont la dédicace gravée sur une grande plaque de marbre nous apprend qu'il doit être désigné sous le nom de *thermae aestivales*. La plaque est malheureusement brisée en nombreux fragments et il en manque une partie, mais, grâce à la reconstitution qui a été opérée au Musée du Bardo et

au fait que le marbre est opisthographe, le texte en peut être rétabli. Il en résulte que c'est sous le règne de Constance II et Julien, en 361, Clodius Hermogenianus étant proconsul d'Afrique et Crepereius Optatianus légat du diocèse de Carthage, que les bains en question ont été achevés et pourvus de tous les embellissements désirables par un certain Annius Namptoius, *jurisconsultus, magister studiorum*, sans doute un professeur de droit, avec le concours de la population entière de Thuburbo.

« Intéressant encore davantage est l'édifice qu'étudie notre confrère dans sa seconde notice, *L'église du prêtre Vitalis à Sufetula*. Toute décorée de mosaïques variées, pavée dans le sol de ses différentes nefs de nombreuses sépultures dont les épitaphes offrent des textes instructifs, elle constituait une basilique à cinq nefs terminée à chaque extrémité par des absides surélevées, derrière l'une desquelles, flanquée de deux *secretaria*, est disposé un baptistère. Les relevés de M. Émonts, architecte de la Direction des Antiquités, permettent de suivre la description dans tous ses détails. Ils donnent en particulier, à grande échelle, la cuve baptismale, tapissée elle aussi de mosaïques, d'une forme oblongue nouvelle en Afrique, et qui retient à juste titre l'attention. J'ajouterai que dans le baptistère on a recueilli un grand fragment d'un de ces bassins à rebords ornés de reliefs que j'ai eu l'occasion d'étudier devant la Société, où sont figurés la résurrection de Lazare, l'arche de Noé, l'enlèvement d'Élie, Adam et Ève, le combat de David et de Goliath, et qui est un des exemplaires les plus marquants d'une série dont j'ai essayé de montrer l'importance. »

Le président donne connaissance d'une note de M. C. Bruston, associé correspondant national, sur l'inscription d'une croix-reliquaire publiée en 1916 dans le *Bulletin* de la Société¹ et dont il propose une nouvelle lecture.

Mgr P. Batiffol, membre résidant, signale un nouveau

1. *Bulletin*, 1916, p. 270.

texte relatif aux bonnettes de saint Martin, dont M. Enlart a parlé dans son *Manuel d'archéologie*¹. Ces bonnettes ou *manualia* étaient des manches mobiles faites d'étoffe précieuse. Celles de saint Martin, conservées à Tours, étaient de taffetas violet. Elles ont été figurées au xvi^e siècle sur une tapisserie de Montpezat (Tarn-et-Garonne) détruite au xviii^e siècle. Le texte en question se trouve dans l'*Expositio Missae*, de la fin du vi^e siècle, attribué à saint Germain de Paris.

M. P. Monceaux indique que l'usage des *manualia* remonte au iv^e siècle.

M. Martin, rappelant à ce sujet la légende de saint Martin qui se dépouille de sa tunique pour la donner à un pauvre, fait ressortir qu'il y est bien spécifié qu'un ange vient apporter les deux bonnettes à saint Martin.

M. Martin ajoute quelques détails sur l'époque à laquelle les gants devinrent partie du costume épiscopal. Ces accessoires qui, à la fin du x^e siècle, vers 990, n'étaient pas encore obligatoires ne le devinrent qu'à la fin du xiii^e siècle.

Séance du 24 Octobre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

CHÉNON (E.). *Le « pays » de Berry et le « détroit » de sa coutume*. Paris, 1916, in-8°, une carte.

— *Notes archéologiques et historiques sur le Bas-Berry*. 12^e série, s. l. n. d., in-8°.

M. H. Martin, membre résidant, fait une communication complémentaire relative aux « bonnettes » de saint Martin. Il commente le texte de Sulpice-Sévère et montre différentes reproductions figurées du miracle de saint Martin.

1. T. III, *Costume*, p. 334.

Le président donne lecture des paroles d'adieu qu'il a prononcées à l'occasion des obsèques de notre regretté confrère M. Collignon.

M. Pallu de Lessert, membre résidant, fait la communication suivante :

« La réorganisation de l'administration impériale à la fin du III^e siècle comporte, on le sait, la création de quatre grandes préfectures divisées en diocèses, subdivisés eux-mêmes en provinces. A la tête des diocèses furent placés des fonctionnaires relevant des préfets du prétoire et qui, au V^e siècle, figurent dans la *Notitia dignitatum* sous le nom de vicaires qui leur est resté dans l'histoire. Le Haut-Empire avait connu déjà d'autres représentants des préfets : ils étaient nommés à titre exceptionnel pour remplacer ou aider dans des cas extraordinaires les préfets absents, empêchés ou surchargés. On les désignait généralement sous le nom d'*agens pro praefectis praetorio*. Il y en eut encore de loin en loin depuis Dioclétien. On les caractérise aujourd'hui par le nom de vice-préfets.

« La distinction entre ces représentants généraux occasionnels et les délégués à la fois locaux et permanents des préfets n'est pas toujours facile à faire. Elle est d'autant plus délicate que la langue officielle a perdu alors la belle précision qu'elle avait sous le Haut-Empire. Longtemps on a enseigné sans conteste, comme l'a fait Godefroy, que les expressions *agens pro praefectis* ou *agens vice praefectorum praetorio* et autres analogues désignaient avant tous les délégués locaux et étaient synonymes de *vicarius*. Assez récemment, sous l'inspiration de Borghesi, il a été soutenu que ce titre avait toujours été propre aux délégués extraordinaires dont nous venons de parler, c'est-à-dire aux vice-préfets, comme on dit aujourd'hui. Dans les provinces africaines la question offre un intérêt particulier. Le vicaire n'a dans son ressort que cinq provinces : la Byzacène, la Tripolitaine, la Numidie, les deux Maurétanies sitifiennes et césariennes ; la Proconsulaire est en dehors, car le proconsul relève directement du préfet du prétoire d'Italie. Lors donc qu'on trouve un *agens vice*

praefectorum praetorio, on devrait dire, dans l'opinion de Borghesi, qu'il ne s'agit plus d'un simple vicaire, mais d'un vice-préfet dont l'autorité s'étend sur la Proconsulaire elle-même.

« Ces explications étaient nécessaires, quoiqu'elles soient familières à un grand nombre de vous, pour faire comprendre les quelques observations que je vais présenter.

« La découverte il y a cinq ans à Souk-el-Abiod (l'ancienne Puppūt) d'une nouvelle inscription est venue raviver la controverse que ce petit problème d'histoire a soulevée. M. Merlin en communiqua le texte à l'Académie des inscriptions et l'accompagna d'un commentaire où il montrait qu'un des nombreux intérêts de la trouvaille était de permettre la restitution d'une autre inscription dont je vous parlerai tout à l'heure¹. En attendant, voici celle publiée par M. Merlin :

D. N. Arcadio inclyto pio felici Augusto, administrantibus Fl. Macrobio Maximiano, V(iro) c(larissimo) p(rimi) o(rdinis) c(omiti), ag(enti) vic(es) p(raefecti) p(raetorio) et Fl(avio) Synesio Fi[li]o[mat]io, v(iro) c(larissimo) cons(ulari) prov(inciae) Fl(aviae) Val(eriae) Byz(acenae), Fl(avius) Calbinus, v(ir) d(evotissimus), fl(amen) p(er)pe(tuus), cur(ator) Reip(ublicae) numini majestatique ejus semper dicatissimus.

« Dans une communication faite ici même le 17 juillet², je montrais que cette inscription ne pouvait être que des années 397 ou 398. Quelques semaines plus tard, M. Cuq indiquait aussi cette date et, de plus, s'appuyant sur le titre d'*agens vices pr. pr.*, il faisait de Fl. Macrobius son vingt-neuvième vice-préfet du prétoire³. Enfin notre confrère M. Michon, à propos de l'inscription d'un modius trouvé à Ponte-Puñide en Espagne, publiait dans le der-

1. *Comptes-rendus*, 1912, p. 115.

2. *Bull. des Antiq. de France*, 1912, p. 363.

3. *Comptes-rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1912, p. 392.

nier volume de nos *Mémoires* une dissertation très fouillée qui l'amenait à examiner de nouveau la thèse des vice-préfets. Il y montre notamment que l'importance donnée par ses défenseurs aux textes de Cledonius et de Cassiodore avait été exagérée; il avait aussi la bonne fortune de produire pour la première fois une constitution du Code Théodosien où apparaît nettement l'identité des vicaires et des *pro praefectis*¹.

« Je n'entends pas revenir ici sur la démonstration de notre confrère : je n'y pourrais rien ajouter. Je veux seulement signaler un point de la question qui paraît jusqu'ici avoir échappé à ceux qui s'en sont occupé.

« L'inscription de Puppit ne nous apprend directement que peu de choses touchant le problème dont nous cherchons la solution. Elle nomme en premier lieu l'*agens vices*, puis le gouverneur de la Byzacène. C'est très correct. Que Macrobius ait été vice-préfet ou simplement vicaire d'Afrique, il devait passer avant son subordonné Flavius Synesius. Mais, comme je l'ai dit, cette inscription a permis à M. Merlin de reconstituer les parties essentielles d'un autre texte jusqu'ici indéchiffrable et qui, lui, est très important. Il vient de Henschir-el-Mden, près de l'ancienne Vina, en Proconsulaire² :

ADMINIstran
TIBVS D
VC AMP PRo
ET ALEXANDro
POCAGVPPI
NVS FPP EX cur
RPAD
THERMARVM
POSVit d. d p. p

*Administrantibus D... V(iro) c(larissimo) amp(lissimo)
pr(oconsule) [Africae] et Alexandro, p(rimi) o(rdini) c(or-*

1. C. 4, Cod. Theod., *De proximis*, VI, 26; voir aussi c. 16, Cod. Theod., *De appellationibus*, XI, 30.

2. C. I. L., VIII, 962-12440.

*nite) ag(ente) v(ices) p(rae)fecti) p(ractorio), ... nus f(la-
men) p(er)p(etuus), ex cur(atore) r(ei)p(ublica) ad... ther-
marum posu[it, d(ecreto) d(ecurionum), p(ecunia) p(ublica)]*.

« Ce qui frappe dans ce texte, c'est l'ordre dans lequel figurent les deux magistrats. Le proconsul y a le premier rang, l'*agens vicem p. p.* ne vient qu'ensuite. Celui-ci n'a pas sur celui-là la préséance qui appartiendrait incontestablement à Alexander s'il était un vice-préfet. Or, si Alexander n'est pas un vice-préfet, il n'est qu'un vicaire.

« Prenons maintenant une autre inscription qui a beaucoup embarrassé les commentateurs à raison de sa construction grammaticale. Elle provient d'Henchir-Msaadin, l'ancienne Furni, également en Proconsulaire, et met en présence le proconsul Festus Hymetius et l'*agens vicem Antonius Dracontius*¹ :

Clementissimo principi ac totius Or[bi]s Aug(usto), d(omino), n(ostro) Valentiniano, proconsul[atu] Festi v(iri) c(larissimi), simul cum Antonio Dracontio v(iro) c(larissimo) ag(ente) v(ices) p(rae)fecti) p(ractorio). Ordo Furnitanus consecrav[it].

« Je ne retiens de ce texte qu'une chose : c'est le proconsul qui est encore nommé le premier, c'est-à-dire qui a la préséance.

« Il est vrai que ce même Dracontius, dans une inscription de Constantine, est dit *vir clarissimus vices agens per Africanas provincias*². M'inclinant devant cette formule, j'ai reconnu jusqu'ici qu'elle impliquait une autorité générale sur toutes les provinces africaines y compris la Proconsulaire; j'ai admis que Dracontius pouvait avoir été vice-préfet³. Il me semble aujourd'hui que cette interprétation ne s'impose pas. Mais, avant de dire pourquoi, je demande la permission de citer un autre texte provenant

1. *C. I. L.*, VIII, 10609-14752.

2. *C. I. L.*, VIII, 7014 et p. 1847.

3. Cf. *Fastes des provinces africaines*, t. II, p. 193 et suiv.

aussi de Constantine qui se rapporte au vicaire Umbonius Juvas¹. Le début manque :

..... *cojugi [ad pristin] am faciem res[tituit] Umbonius Juvas [agens per] Africam pro pra[efecto, curante] ac dedicante Fl. Barb[aro Donatio] Julio Vero et...*

« Ainsi voilà trois formules : *vicarius Africae, agens per Africam pro praefecto, vices agens per Africanas provincias*. Dans la première (*vicarius Africae*), le mot *Africa* désigne les cinq provinces de Byzacène, Tripolitaine, Numidie, Maurétanies césarienne et sitifiennne, à l'exclusion de la Proconsulaire; cela est indiscutable et indiscuté. Pourquoi ce mot aurait-il un sens plus large et engloberait-il la Proconsulaire elle-même dans la formule *vices agens per Africam* ou *vices agens per provincias Africanas*? Sous l'influence de la nouvelle organisation administrative, il semble que le mot *Africa* ait eu tendance à prendre une acception qu'il n'avait pas sous le Haut-Empire.

« Cela explique, d'un autre côté, comment le proconsul L. Aradius, ayant été chargé d'une véritable délégation du préfet du prétoire sur toute l'Afrique, ne se dit pas *perfunctus officio p. p. per Africam*, mais précisera dans une énumération qui a surpris les commentateurs : *eidemque judicio sacro per provincias Proconsularem et Numidiam, Byzacium ac Tripolim itemque Mauretanium Sitifensem et Caesariensem perfuncto officio praefecturae praetorio*².

« Si cette explication est exacte, il nous faut donc retrancher, jusqu'à plus ample informé, de la liste des vice-préfets : Antonius Dracontius, Umbonius Juvas, Alexander, Claudius Avitianus aussi bien que le dernier venu de Puppis, Fl. Macrobius Maximianus. On ne doit les tenir que pour de simples vicaires d'Afrique. Le proconsul L. Aradius présente seul le caractère de vice-préfet.

« Reste une difficulté très sérieuse, je le reconnais.

1. *C. I. L.*, VIII, 7068 et p. 1848.

2. *C. I. L.*, VI, 1690.

C'est celle qui résulte de l'expression *administrantibus* s'appliquant à la fois au proconsul d'Afrique et à l'*agens vices* Alexander. Elle semble donner à celui-ci une place dans l'administration de la Proconsulaire. Nous avons rencontré cette formule dans l'inscription de Puppūt, mais là il s'agit du *vices agens* et du gouverneur de Byzacène; or, l'un et l'autre, à des degrés divers de la hiérarchie, méritent bien la qualification d'administrateurs de la province. Mais, du moment où nous nous refusons à voir dans le *vices agens* le supérieur du proconsul, quel rôle peut-il jouer auprès de lui dans la Proconsulaire, rôle qui ne peut être qu'égal ou inférieur?

« Je ne vois qu'une explication que je ne ferai qu'indiquer sans la développer. Si le proconsul avait, en principe, l'administration de sa province, il ne l'avait pas nécessairement toute entière, certains services lui échappaient plus ou moins au bénéfice le plus souvent du vicaire. M. Cagnat, dans sa récente étude sur l'administration de l'annone, nous en cite un cas : « Le proconsul d'Afrique dans sa province, le vicaire d'Afrique dans le reste du pays et plus d'une fois même dans la Proconsulaire étaient les collecteurs suprêmes de l'impôt. » En note, notre savant confrère conclut, après avoir cité des textes à l'appui : « Il y a entre les deux gouverneurs, à cet égard, un partage ou si l'on veut une confusion de pouvoirs qu'il est très difficile d'éclaircir; les différentes lois nous révèlent des états successifs et peut-être en partie temporaires de la question¹. »

« Cette confusion ou ce partage existent-ils dans d'autres cas? Je ne le considère pas comme impossible. Le *cursus publicus* relève, en principe, du proconsul; or, certains textes font allusion à des conflits entre lui et le vicaire. Le partage de Theveste entre celui-ci et le proconsul est, d'autre part, aussi curieux que suggestif. Il faudrait passer

1. *L'annone d'Afrique*, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, t. XI, 1915, p. 269. Voir aussi *Comptes-rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1912, p. 118, note 4.

en revue toutes les branches de l'administration africaine et les modifications fréquentes que celle-ci a subies sous le Bas-Empire. Cette étude, j'ai des raisons de le croire, justifierait l'hypothèse que j'émetts. »

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, sur deux plombs de bulle qui ont été récemment découverts à Carthage :

« 1. — Plomb dont le diamètre varie entre 0^m023 et 0^m027. — Poids, 11 gr.

Face :

+ΘΕ
ΟΤΟΚ
ΕΒΟΗΘ
|

+ Θεοτόκε,
βοήθ(ε)ι

Revers :

+ΓΕΩ
ΡΓΙΣΤ
ΡΑΤΗΛ
ΑΤΣ

+ Γεωργίου
στρατηλάτου

« 2. — Plomb de 0^m023 de diamètre. — Poids, 8 gr.

Face :

+ΘΕΟ
ΤΟΚΕΒΟ
ΗΘΙΓΕΩ
ΡΓΙΩ+

+ Θεοτόκε,
βοήθ(ε)ι
Γεωργίω

Revers :

ΣΚΡΙ
ΒΩΝΗ
ΑΠΟΝΠΑ
ΤΩΝ+

Σκριβώνη
ἀπὸ ὑπάτων

Séance du 31 Octobre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

Musée du Louvre. Catalogue de la collection Arconati-Visconti. Paris, 1917, 40 pl.

M. J.-J. Marquet de Vasselot, membre résidant, fait hommage du catalogue de la collection des peintures, sculptures et objets d'art donnée au Musée du Louvre par M^{me} la marquise Arconati-Visconti, catalogue qu'il a rédigé en collaboration avec MM. Leprieur, André Michel et Migeon.

Le comte P. Durrieu, membre résidant, signale les particularités que présente un plateau d'accouchée peint en Italie au xv^e siècle et qui fait partie de la collection Arconati-Visconti.

On y voit Vénus, entièrement nue, environnée de personnages rangés en demi-cercle. Le peintre a indiqué d'une manière fort expressive la nature des sentiments que les attraits de la déesse inspirent à ceux qui la contemplent.

M. Durrieu rappelle que, à la même époque, les artistes français avaient l'habitude de représenter Vénus vêtue.

MM. Enlart, Marquet de Vasselot, Pallu de Lessert, H. Martin ajoutent quelques remarques.

Séance du 7 Novembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

DAREMBERG et SAGLIO. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 52^e fascicule. Paris, 1917, in-4°.

LAFAYE (G.). *L'achèvement d'une œuvre française*. Paris, 1917, in-8°.

M. Lafaye, membre résidant, offre à la Société le fascicule LII (*Vota-Zythum*) du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, qui termine ce grand ouvrage, commencé il y a quarante-cinq ans (1872). Des membres de la Société, MM. Toutain, Chapot et Cumont, ont rédigé plusieurs des articles contenus dans ce fascicule. M. Lafaye fait hommage en même temps d'un article intitulé *L'achèvement d'une œuvre française*, où il a retracé les origines et l'histoire du *Dictionnaire*, en s'efforçant de mettre en lumière le rôle d'Edmond Saglio qui, après avoir présidé si longtemps à sa publication avec une inlassable persévérance et une autorité reconnue de tous, ne fut pas assez heureux pour le voir arriver à son terme. La Société s'associe à l'hommage que M. Lafaye demande, dans cette occasion, pour un savant d'un si haut mérite toujours vivant dans le souvenir de ses confrères.

Sur le rapport de M. M. Prinet, M. Pierpont Barnard, professeur d'archéologie médiévale à l'Université de Liverpool, présenté par MM. E. Lefèvre-Pontalis et H. Martin, est élu associé correspondant étranger.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, parle d'une vierge romane conservée dans la petite église de Gavarnie (Hautes-Pyrénées) et en fait passer un croquis très fidèle sous les yeux des membres de la Société.

MM. de Villenoisy et Marquet de Vasselot, ainsi que Mgr Batiffol, ajoutent quelques commentaires à cette communication.

M. Prou, membre résidant, signale à ce sujet qu'il existe dans l'église de Châteauneuf-les-Bains une vierge romane en étain repoussé et appliqué sur une âme de bois. Cette vierge présente un oiseau à l'Enfant Jésus. Sur le piédestal de la statue se trouve l'inscription : MATER DEI, en caractères du XIII^e siècle. M. Enlart rapproche cette vierge de celle que l'on peut voir dans l'église de Beaulieu.

M. Stein, membre résidant, fait part à la Société de l'identification à laquelle il est arrivé d'un certain Arnoul Gréban, dont il est question dans les registres des délibérations capitulaires de Notre-Dame de Paris conservés aux Archives nationales.

Dans ces documents, le nom d'Arnoul Gréban figure pour la première fois à la date du 17 juillet 1450. Il était alors qualifié d'organiste et de maître de chapelle de la cathédrale. Le 9 janvier 1454, on trouve la mention de son départ et de son remplacement.

M. Stein démontre que cet Arnoul Gréban était le même que le poète du ^{xv}^e siècle, originaire du Mans, qui fut l'auteur d'un poème en 30,000 vers sur la Passion.

MM. Durrieu, Delaborde, Mgr Batiffol et M. Demaison présentent quelques observations.

Séance du 14 Novembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

CHARBONNEAU-LASSAY (L.). *Le sceau d'Estème Couret et les anciens emblèmes bas-poitevins du Sacré-Cœur*. Fontenay-le-Comte, s. d., in-8°.

FAYOLLE (marquis DE). *Le retranchement du Plessis-Bouchard à Bazoges-en-Pareds (Vendée)*. Fontenay-le-Comte, 1917, in-8°.

M. J. Toutain, membre résidant, fait la communication suivante, par laquelle il détermine le caractère du dieu Alisanus, dont le nom figure sur deux patères de bronze étudiées en 1881 par M. de Villefosse dans une séance de la Société :

« On ne saurait voir en ce dieu, suivant l'hypothèse d'Allmer et de Holder, le dieu d'Alise ou du Mont Auxois; *Alisanus* ne peut pas dériver d'*Alisia*, la vraie forme du nom de la cité, dont l'ethnique bien connu est Alisiensis.

Si Alisanus est une forme adjective de type analogue à Silv-anus ou Borm-anus, on peut le rattacher au mot ligure ou germanique *alisa* ou *aliso*, qui désignait, d'après Holder, l'arbre qui porte en français le nom d'*alizier*. Alisanus, dans cette hypothèse, serait le dieu des aliziers. On sait que les Gallo-Romains adoraient le dieu Hêtre, *Fagus deus*, le dieu Chêne, *Robur deus*. Le culte des arbres était très populaire parmi les habitants de la Gaule romaine; il a même survécu longtemps à la chute du paganisme.

« Mais une autre hypothèse se présente aussi à l'esprit. *Alisanus* appartient à tout un groupe de vocables, tels que Alisantia, Aliso, Alisa, qui désignaient des cours d'eau de notre pays : *Alisantia* a donné les formes Auzance, Aussance, noms de rivières nombreuses; *Aliso* a donné Auzon, orthographié parfois Ozon; *Alisa* semble avoir été le nom d'un affluent de l'Aube, qui s'est appelée au moyen âge Ausa ou Oza, d'où en français moderne Auze ou Oze. Enfin, Holder cite un affluent de la Seine, l'Osain ou Hozain, dont le nom latin était *Alisanus*. Deus Alisanus pourrait donc être un cours d'eau divinisé. On connaît dans la Gaule romaine beaucoup d'exemples de fleuves ainsi élevés au rang divin, l'Icaunis (Yonne), la Sequana (Seine), la Matrona (Marne), la Soucona (Saône), le Rhin (Renus). Dans cette hypothèse, il convient de rappeler que les deux ruisseaux, dont les vallées encadrent au nord et au sud le Mont Auxois, s'appellent aujourd'hui l'Oze et l'Ozerain, ce dernier nom passant pour être un diminutif du premier. L'Oze et l'Ozerain prennent leurs sources sur le versant nord-ouest de la côte d'Or, dans la région qui s'étend d'Arnay-le-Duc jusque vers le Mont Affrique et Dijon. Alisanus ne serait-il pas un de ces cours d'eau divinisés? Il est vrai que les deux patères de bronze n'ont pas été recueillies dans les vallées de ces ruisseaux. Mais elles ont été découvertes en plein champ et non dans un sanctuaire. Ce sont des objets mobiliers, d'un déplacement facile. La plaque de bronze qui porte l'ex-voto à la Dea Bibracte a été trouvée à Autun même.

Une dédicace à la Dea Sequana a été exhumée en 1907 à Salmaize, bourg situé dans la vallée de l'Oze à plusieurs kilomètres des sources de la Seine. Il ne faut donc pas tirer argument de ce que les deux patères de bronze dédiées à Alisanus proviennent de pays situés hors des vallées de l'Oze et de l'Ozerain.

« L'une et l'autre des deux hypothèses présentées s'accorde avec ce que nous savons des cultes populaires de la Gaule romaine, où les arbres d'une part et d'autre part les cours d'eau étaient fréquemment adorés. »

M. Pallu de Lessert ajoute quelques observations.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, présente un petit manuscrit faisant partie de ses collections. Il explique que, dans les marges, les enlumineurs inscrivaient des devises formant, à l'aide d'un anagramme, une sorte de marque de propriété. M. Durrieu a relevé dans certains des manuscrits de sa bibliothèque les devises suivantes : *Ha ce moine — Je m'enlace — La haine ly ennuye*, ainsi qu'un monogramme : *E. D.*, dont l'identification paraît obscure.

M. C. Enlart, membre résidant, entretient la Société de l'album de Villard de Honnecourt, dont Jean de Cambrai se serait servi et auquel ce dernier aurait même ajouté le dessin d'une figure.

Séance du 24 Novembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

DURRIEU (P.). *Une gravure du début du XVI^e siècle*. Paris, 1917, in-8°.

HANNEZO (J.). *Les voies antiques et romaines du département de l'Ain*. Bourg, 1917, in-8°, pl.

TOUTAIN (J.). *Les cultes païens dans l'empire romain*.

1^{re} partie, t. III, 1^{er} fasc. : *Les cultes africains, les cultes ibériques*. Paris, 1917, in-8°.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, fait hommage à la Société d'un extrait des *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* intitulé : *Une gravure du début du XVI^e siècle*.

M. J. Toutain, membre résidant, fait hommage à la Société du troisième volume de son grand ouvrage sur les cultes païens dans l'empire romain.

M. J. Toutain, membre résidant, présente, de la part de M. Hannezo, associé correspondant national à Mâcon, une importante étude archéologique sur les voies antiques et romaines du département de l'Ain :

« Cette étude, fondée sur une connaissance précise et détaillée de la région et de tous les vestiges préhistoriques et historiques dont elle est parsemée, est appelée à rendre les plus grands services. Les principales routes, déterminées par notre érudit correspondant, sont celles qui mettaient en communication Lyon et Genève; Lyon, Mâcon et Tournus par la rive gauche de la Saône; Vienne et Saint-Claude; Mâcon, Bourg et Genève; Mâcon et la région de Besançon à travers le Jura; d'intéressantes pages sont consacrées aux chemins antiques du Bugey et du Valromey, à Izernore considérée comme étoile de routes. M. Hannezo fait justement observer qu'il y a « un « véritable intérêt pour la science géographique ancienne « à limiter les champs d'études à un département ou à « une province déterminée, afin d'accumuler avec plus de « facilité et de précision le maximum de preuves; les « dures se feront ensuite de région à région, simplement, « mécaniquement. »

M^{gr} P. Batiffol, membre résidant, lit une communication sur le costume prêté au pape par la fausse donation de Constantin. Il montre que ce costume ne concorde pas

avec les descriptions contenues dans les *ordines romani* des VIII^e et IX^e siècles. Le costume décrit par la donation constantinienne est plutôt carolingien et dénote le IX^e siècle. Cette constatation vient à l'appui de l'hypothèse qui voit dans la donation constantinienne un document contemporain des fausses décrétales, fabriqué vers 840-850, et français comme elles.

Mgr Batiffol montre la reproduction d'un dyptique de saint Grégoire datant du IX^e siècle, et auquel on aurait, par le moyen de certaines additions, donné un caractère religieux.

Mgr Batiffol, MM. Monceaux et Enlart échangent des vues au sujet de la *Ferula pastoralis*.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, signale un portrait de Jules II où ce pape est représenté sous le costume d'un général d'armée. Cette représentation est connue par un des dessins du recueil d'Arras.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs byzantins récemment trouvés à Carthage :

« 1. — Plomb de 0^m024 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \cdot \text{O} \cdot \\ \text{T} \\ \text{I-B-}\Theta\text{-E} \\ \text{K} \\ \cdot \text{W} \cdot \end{array} \quad \text{Θεοτόκος, βοήθει}$$

$$\begin{array}{c} \text{////} \\ \Pi + \text{E} \\ \text{A} \end{array}$$

« 2. — Plomb de très petite dimension (diamètre environ 0^m013). Revers fruste. Sur la face, dans une couronne, une croix latine accostée de l'α et de l'ω :

$$\text{A} \dagger \omega$$

« 3. — Plomb de 0^m024 de diamètre. Sur chaque face, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{A} + \text{N} \\ \text{W} \end{array} \quad \text{Ἰωάννου}$$

$$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{T} \\ \text{P} \\ \text{Σ} + \text{EK} \\ \text{W} \\ \text{A} \end{array}$$

« 4. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur la face, un personnage debout, à demi effacé. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \text{V} \\ \text{M} + \text{E} \\ \text{K} \end{array}$$

« 5. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un grand monogramme, l'un en forme de Π, l'autre en forme de N. On doit lire probablement :

Πάβλου νοταρίου.

Séance du 28 Novembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

DURRIEU (P.). *La provenance d'une miniature représentant sainte Catherine*. Paris, 1916, in-8°, pl.

FORMIGÉ (J.). *Cabanes de pierres sèches dans le Vaucluse*. Caen, 1914, in-8°, pl.

— *Cathédrale de Meaux. Histoire et développements*. Pontoise, 1917, in-4°, pl.

— *Deux hypothèses sur l'arc d'Orange*. Paris, 1910, in-8°.

FORMIGÉ (J.). *Monographie de l'église de Cormeilles-en-Vexin*. Pontoise, 1915, in-8°, pl.

— *Observations sur le théâtre romain d'Orange*. Paris, 1916, in-8°.

— *Le prétendu cirque romain d'Orange*. Paris, 1917, in-4°.

M. H. Martin, membre résidant, communique deux photographies des restes du collège des Bernardins à Paris. L'une représente le réfectoire que l'on croit être du ^{xiii}^e siècle; l'autre donne l'image d'une des clefs de voûte de l'ancienne sacristie. M. Martin démontre que les armes ornant cette clef de voûte sont celles de Guillaume Curti ou Courthieu, créé cardinal le 18 décembre 1338 et mort le 12 juillet 1361. Il en tire la conclusion que cette partie des bâtiments n'a pu être terminée que vers le milieu du ^{xiv}^e siècle, peut-être même seulement dans les années qui ont suivi la mort du cardinal Guillaume Curti.

M. Prinnet donne son adhésion à l'opinion de M. Martin en faveur de laquelle il apporte de nouveaux arguments; il cite le sceau du cardinal, apposé à une charte datée de 1351 et qui porte les mêmes armes que celles qui sont sculptées sur la clef de voûte en question.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, donne quelques explications sur le « cardinal blanc » (cistercien), le « cardinal noir » (bénédictin), le « cardinal gris » (franciscain).

Séance du 5 Décembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

CASTELLANE (comte de). *Observations sur le monnayage de Corbie au IX^e siècle*. Paris, 1917, in-8°, pl.

Il est procédé aux élections pour le renouvellement du bureau et des commissions.

Sont élus pour 1918 :

Président : M. H. Martin.

1^{er} Vice-président : M. P. Monceaux.

2^e Vice-président : M. H. Stein.

Secrétaire : M. M. Prinnet.

Secrétaire-adjoint : Mgr P. Batiffol.

Trésorier : M. É. Chénon.

Bibliothécaire-archiviste : M. G. Espinas.

Membres de la Commission des impressions : MM. Héron de Villefosse, H. Omont, M. Prou, É. Michon, Ph. Lauer.

Membres de la Commission des *Mettensia* : MM. E. Babelon, H. Omont, R. Cagnat et A. Blanchet.

Membres de la Commission des fonds : MM. P. Girard et E. Lefèvre-Pontalis.

La vacance d'un siège de membre honoraire (siège de M. Passy) est déclarée ainsi que celle de deux places de membres résidants (siège de MM. Noël Valois et M. Collignon). L'élection d'un membre honoraire aura lieu le troisième mercredi de janvier 1918; l'élection aux sièges de membres résidants est fixée au premier mercredi de février.

Séance du 13 Décembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrage offert :

BAYE (baron DE). *Souvenez-vous!* (conférence). Petrograd, 1917, in-4°.

Le président donne connaissance d'une lettre de M. Ch. Ravaisson-Mollien qui pose sa candidature au

siège de membre honoraire déclaré vacant lors de la dernière séance.

M. Hughes Krafft, associé correspondant national, donne lecture d'une communication relative à une cheminée de la fin du xvi^e siècle, existant naguère encore à Reims :

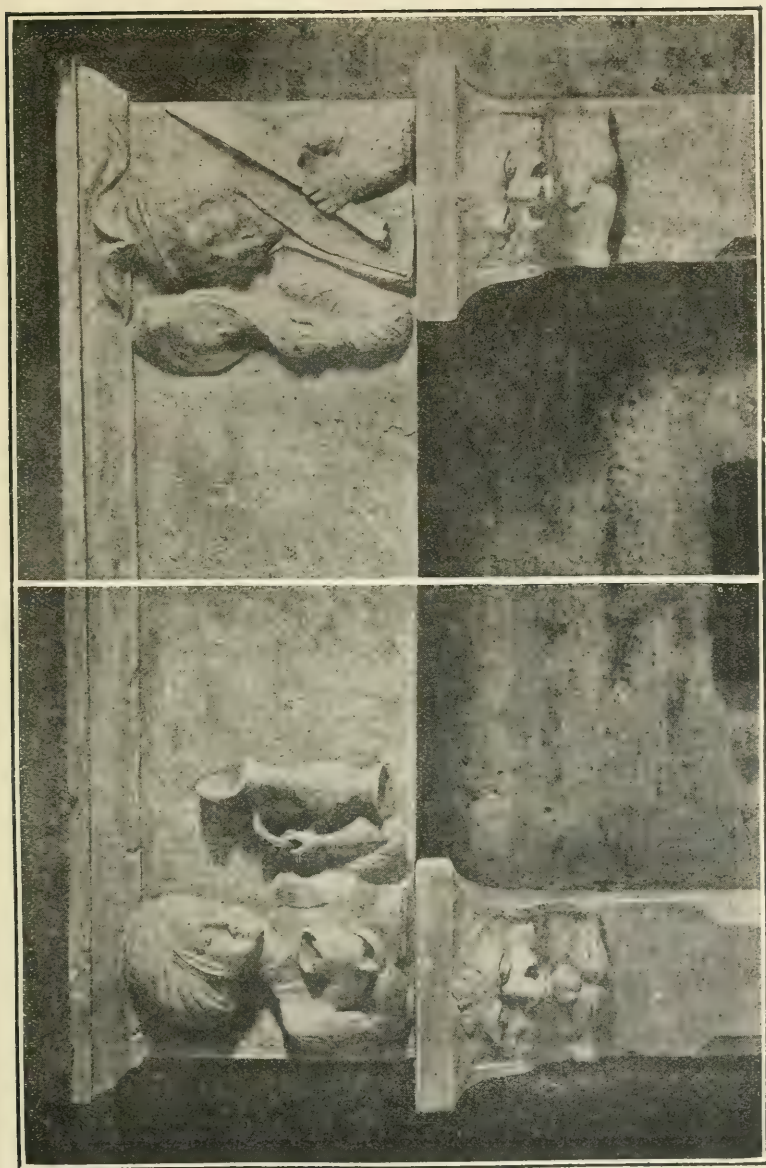
« Cette cheminée se trouvait dans un vieil hôtel situé au cœur même de la ville, à petite distance de l'abside de la cathédrale, au coin de la rue de la Grue et de la rue Eugène-Desteuque (autrefois rue Sainte-Marguerite).

« L'immeuble, construit au xvi^e siècle pour la famille Féret de Montlaurent, — ainsi que le constate une brochure publiée en 1889 par l'abbé Cerf, — fut vendu vers 1657, c'est-à-dire avant l'exode de Reims de Hubert Féret de Montlaurent qui exerça, à trois reprises, les fonctions de lieutenant des habitants. L'acquéreur était Louis Ballet, conseiller au Présidial, qui, en 1664, le revendit à Louis de la Salle, également conseiller au Présidial. D'après l'abbé Cerf, c'est dans cet hôtel même que Jean-Baptiste de la Salle, fils de Louis de la Salle, aurait fondé le célèbre « Institut des Frères de la Doctrine chrétienne. »

« D'apparence très simple, comme la plupart des vieilles demeures rémoises, la maison ne comportait aucune décoration de façade sur rue. Sa grande porte cochère donnait accès à une cour carrée qu'encadraient des bâtiments latéraux et un principal corps de logis.

« L'aile de gauche et le bâtiment du fond, remaniés au xvii^e et au xviii^e siècle, étaient ornés, à hauteur du premier étage, de bustes anciens (disposition très fréquente dans nombre de maisons rémoises) et contenaient deux belles rampes d'escalier en fer forgé, un grand salon d'époque Louis XV, avec toutes ses boiseries sculptées et toutes ses peintures décoratives, un beau trumeau sculpté de l'époque Louis XVI.

« Du xvi^e siècle subsistaient plusieurs grandes consoles de bois sculpté dans le style de la Renaissance, servant de supports d'encorbellement à l'étage de l'aile de droite,



CHEMINÉE DE L'HÔTEL FÉRET DE MONTLAURENT A REIMS.

ainsi que de vastes caves superposées et, enfin, la cheminée dont il va être question.

« Celle-ci était connue de l'abbé Cerf et, avant lui, de M. Habran qui en fit (en 1869) un dessin colorié conservé dans les collections de la bibliothèque municipale de Reims; mais, complètement ignorée du dernier propriétaire de l'immeuble, elle restait cachée et invisible par suite d'aménagements nouveaux destinés à l'installation d'une cuisine moderne.

« C'est en faisant photographier, — pour une importante collection de clichés commencés en 1908, — les divers détails décoratifs de l'hôtel Féret de Montlaurent que nous avons retrouvé, après bien des années d'oubli, la cheminée dont voici la description.

« Elle se composait de deux corbeaux en pierre sculptée, avec chanfreins sur les angles et mascarons au sommet, d'un large linteau en pierre sculptée, avec un écusson au centre et figure en buste à chaque extrémité. La partie supérieure se perdait dans la hotte du fourneau.

« L'écusson, de forme très florentine, rappelle les grands écussons du palais Strozzi; les armes qu'il renferme sont celles des Féret de Montlaurent : d'argent à trois fasces de sable¹.

« La figure de droite représente un homme à mi-buste, vêtu d'un surtout à crevés et coiffé d'un béret sur lequel se déploient deux plumes; il a la barbe courte, taillée en pointe, et donne bien l'impression d'un personnage de l'époque de Henri III; dans la main droite, il tient un jambon ou un cuissot de gibier, dans la main gauche un grand couteau tranchant.

« La femme, qui forme pendant, est vêtue d'une robe ouverte en carré et munie de manches longues à crevés.

1. Les Féret de Montlaurent construisirent, également au xvi^e siècle, un autre hôtel situé à Reims, dans la rue du Barbâtre, et dont les deux superbes façades sur cour sont ornées de sujets allégoriques reproduisant les planètes, sous forme de dieux et de déesses. Au milieu des sculptures, d'exécution très sobre et distinguée, se détache le monogramme de Régnault Féret.

Elle porte une vaste coiffe à plis nombreux, en forme de résille, d'où s'échappent des mèches de cheveux qui retombent sur les tempes. D'une main elle tient un gobelet et de l'autre un broc à couvercle.

« La sculpture des mascarons et celle de l'écusson paraissent bien meilleures que celle des deux figures, dont l'exécution est assez grossière. Aussi peut-on se demander si cette ornementation est due à une seule et même main et si elle a été exécutée d'après une seule et même inspiration.

« En tout cas, ensemble et détails de la cheminée offrent beaucoup d'intérêt, surtout en raison de la signification allégorique donnée aux deux personnages représentés. De plus, le costume de la femme fournit des indications précieuses pour l'histoire du costume en général et pour celle du costume au xvi^e siècle en particulier; la coiffe semble de nature à attirer l'attention de ceux qui s'occupent spécialement de cette époque.

« Tout en ayant feuilleté la plupart des ouvrages connus qui traitent du costume, nous n'avons, en effet, retrouvé qu'une seule figure se rapprochant quelque peu de celle qui décore la cheminée de Reims. C'est celle d'une dame italienne du xvi^e siècle, reproduite en couleurs dans l'ouvrage de Racinet.

« Laissant à d'autres, plus érudits, le soin d'établir les comparaisons et les déductions que peut susciter la vieille cheminée rémoise, nous nous bornerons, en cette brève notice, à évoquer le souvenir d'un monument curieux qui, hélas, a disparu.

« Dès l'automne de 1914, l'ancien hôtel Féret de Mont-laurent a été entièrement détruit avec tout ce qu'il contenait, — en même temps que les innombrables maisons qui formaient un riche quartier de plusieurs hectares dévasté par les obus allemands.

« Toutefois, il subsiste une reproduction de la cheminée, car la Société des Amis du vieux Reims put en faire prendre un moulage, quelques années avant la guerre, et l'installa au centre de la salle de son Musée.

« Fixé contre un mur mitoyen, ce fidèle témoin n'a malheureusement pas pu être enlevé avec les autres objets des collections de la Société (actuellement hospitalisées au Musée des Arts décoratifs) et il est resté à Reims, de même que quelques pierres sculptées encastrées dans les murs du siège social de la Société.

« Bien que placés à proximité de l'Hôtel-de-Ville, incendié par l'ennemi en mai 1917, ces locaux-ci ont été préservés jusqu'alors. Souhaitons de les retrouver, — tels qu'ils existent encore à l'heure actuelle, — le jour où la ville martyre sera enfin délivrée et rendue à ses habitants exilés. »

M. Prinnet signale à Villersexel (Haute-Saône) deux pieds-droits d'une cheminée de la même époque, scellés en guise de décoration sur la façade extérieure d'une maison. Ces pieds-droits représentent des personnages analogues à ceux de la cheminée de Reims, à cette différence près que les figures de Villersexel sont en leur entier et non en buste.

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie l'inscription que portait le reliquaire de la sainte Épine, conservé, avant la Révolution, à l'église Saint-Hippolyte de Poligny.

« Cette légende ne nous est connue que par les deux copies, évidemment fautives, qu'en a laissées l'historien de Poligny, François-Félix Chevalier. Elle devait se lire ainsi :

*Sit tibi copia, si sapiancia formaque detur,
Sola superbia destruit omnia, si comitetur.*

« C'est une mauvaise leçon de deux vers qu'Antoine de la Sale a inscrits, comme il suit, dans son roman du *Petit Jehan de Saintré* :

*Si tibi copia, si sapientia formaque detur,
Sola superbia destruit omnia, si comitetur.*

« On connaît plusieurs variantes de cette sentence qui a eu un grand succès au moyen âge. Antoine de la Sale y voyait, sans apparence de raison, la traduction d'un précepte de Thalès de Milet. »

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, présente la photographie d'une sculpture sur bois figurant Jérusalem avec le Saint-Sépulcre et la mosquée d'Omar; il rappelle une miniature publiée par lui dans le *Florilegium* Melchior de Vogüé.

M. M. Prou, membre résidant, lit la note suivante, sur l'origine du nom de lieu Andresy :

« Un privilège du pape Luce II, daté du 9 janvier 1145, met au nombre des églises appartenant à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens l'église de Saint-Hilaire, sise dans la *villa* appelée *Honorisiacus*¹. Cette même église reparait dans un privilège d'Alexandre III² du 23 janvier 1170, qui, d'ailleurs, reproduit le texte de celui de Luce II. On n'a jusqu'ici identifié la *villa* d'*Honorisiacus* avec aucune localité moderne; car l'on ne saurait tenir compte de l'identification avec Héricy (Seine-et-Marne), proposée par Quantin³, et, on doit le dire, avec hésitation. Dans une autre bulle d'Alexandre III, du 13 avril, mais d'une année indéterminée entre 1166 et 1179, énumérant les églises où l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif avait la présentation du curé, nous ne trouvons plus l'église de Saint-Hilaire d'*Honorisiacus*, mais nous y voyons

1. « Altare sancti Hilarii quod est in villa quae vocatur Honorisiacus. » L'original de ce privilège apostolique fait partie de la collection Tarbé aux archives municipales de Reims. M. W. Wiederhold a publié ce document dans son recueil intitulé : *Papsturkunden in Frankreich*, V, p. 46, n° 20, mais d'après une copie de Dom Cotron; il a imprimé (p. 47) *Honorifiacus*. L'original porte très nettement *Honorisiacus*.

2. Quantin, *Cartulaire général de l'Yonne*, t. II, p. 215. Cf. Jaffé-Loewenfeld, *Regesta pontificum romanor.*, n° 11714.

3. Quantin, *ibid.*, p. 549.

paraître l'église Saint-Hilaire de *Andrisiaco*¹ et à la même place qu'occupe celle d'*Honorisiacus* dans les privilèges de Luce II et d'Alexandre III, c'est-à-dire immédiatement après les églises de Saint-Savinien, à Sens, et de Saint-Loup de Naud. D'où cette déduction que probablement Saint-Hilaire d'*Honorisiacus* et Saint-Hilaire d'*Andrisiacus* sont une même église.

« *Andrisiacus* est aujourd'hui représenté par Saint-Hilaire-lès-Andresis (Loiret, arr. de Montargis, cant. de Courtenay) et par le hameau des Andrésis, sur le territoire de cette commune².

« Or, l'église paroissiale Saint-Hilaire d'Andresy³ était sous le patronat de Saint-Pierre-le-Vif; la présentation du curé appartenait à l'abbé de ce monastère⁴. En outre, il y avait à Andresy un prieuré de Notre-Dame fondé par un seigneur de Courtenay au commencement du XII^e siècle et soumis à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif⁵.

1. Quantin, *ibid.*, p. 303. Cf. Jaffé-Loewenfeld, *ouvr. cité*, n° 13211.

2. La graphie *Andresis* est mauvaise; autrefois, on écrivait correctement Andresy, orthographe adoptée par Longnon dans le recueil des *Pouillés de la province de Sens*. Voir aussi l'*Inventaire des archives départementales de l'Yonne*, t. III, 1^{re} partie, p. 53-54. — On ne s'explique pas l'appellation de Saint-Hilaire-lès-Andresis, c'est-à-dire « près d'Andresis », qu'on lit déjà sur la carte de Cassini, puisque évidemment l'église paroissiale se trouvait au centre de la paroisse et qu'Andresy était là où se trouve Saint-Hilaire. D'ailleurs, dans le Livre des obits de Saint-Pierre-le-Vif, rédigé en 1298, on a correctement écrit : « Sacerdos sancti Hylarii de Andrisiaco... » (Julliot et Prou, *Geoffroy de Courlon. Le livre des reliques*, p. 178). Quant au hameau appelé aujourd'hui Les Andrésis (carte de l'Etat-major et Dictionnaire des postes), il me paraît répondre au hameau désigné, sur la carte de Cassini, sous le nom de Saint-André-lez-Andresis. Il y a eu à la fois oubli du sens de la préposition *lez* et contamination du nom de Saint-Hilaire par celui de Saint-André.

3. Dans la suite de cette note, j'adopterai, avec A. Longnon, l'orthographe Andresy.

4. Pouillé rédigé vers 1350, dans les *Pouillés de la province de Sens*, par A. Longnon, p. 48 B.

5. Voir : Longnon, *ouvr. cité*, p. 49 A; Julliot et Prou, *Geoffroy*

« Ainsi, l'identité de l'*Andrisiacus* de la seconde bulle d'Alexandre III avec l'actuel Saint-Hilaire-lès-Andresis n'est pas douteuse.

« Peut-on, d'autre part, identifier *Andrisiacus* avec *Honorisiacus*? Ce dernier vocable doit donner en français *Onresy*. Mais on sait que dans le groupe *n'r*, de seconde formation, il y a souvent intercalation d'une consonne de transition, le *d*¹, comme dans *cinere* = cendre, *ponere* = pondre, *tenerum* = tendre, *Veneris dies* = vendredi, *Portus Veneris* = Port-Vendres, etc. D'*Onresy*, on passe donc à *Ondresy*. Quant à la substitution d'*a* à *o* dans la syllabe initiale, elle n'est pas pour nous surprendre. Le son *on*, à l'atone et parfois à la tonique, a une tendance à se confondre avec *en* ou *an*. *Domniarium* a donné *danger*² et *calumnia* *challenge*. Sans compter que, dans l'espèce, comme me l'a fait remarquer mon confrère M. Antoine Thomas, l'altération d'*Ondr-* en *Andr-* peut être d'origine analogique et due à l'influence du nom propre *Andreas*. Il suffirait de faire ces constatations si nous n'avions un témoignage plus direct que dans le vocable *Andresy* l'*a* initial a remplacé un *o*. En effet, dans toute une suite de documents provenant des archives de Notre-Dame de Paris et qui s'échelonnent du ix^e au xiii^e siècle, une *villa* qu'on n'a jamais hésité à identifier avec *Andresy* (Seine-et-Oise) est désignée par les noms d'*Ondresiacus*, *Undresiacus*, *Undrisiaco*³; et même une

de Courlon. *Le livre des reliques*, p. 147, 173, 178, 181, 182, etc.; Quantin, *Inventaire sommaire des archives départementales, Yonne*, t. III, 1^{re} partie, p. 53-54, H 245 et 246; Quesvers et Stein, *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, t. I, p. 155.

1. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, introduction, § 484; Bourciez, *Précis historique de phonétique française*, § 197.

2. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, *ouvr. cité*, introduction, § 347; Bourciez, *ouvr. cité*, § 101.

3. Charte de l'évêque Inchadus, de 829 (Guérard, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 322; R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, n° 35, p. 49); diplôme du roi Louis V, entre 979 et 986 (Halphen et Lot, *Recueil des actes de Lothaire et de Louis V*,

de ces chartes, de l'an 992, transcrite dans le cartulaire appelé Petit Pastoral et dans un autre cartulaire de l'église de Paris, le Livre noir, est précédée dans le premier de ces recueils de la rubrique *De Undresi* et, dans le second, de la rubrique *De Andrisiaco*¹. Deux documents concernant cet Andresy prouvent que le *d* entre *n* et *r* est non pas original, mais le résultat d'une intercalation. Car si dans une charte de l'évêque de Paris, Inchade, de l'an 829, dont le texte ne nous est parvenu que par des cartulaires, on lit *Ondresiacum*², ce nom a été inséré dans certaines copies d'un diplôme de Charlemagne, remanié sinon forgé au x^e ou xi^e siècle, sous la forme plus ancienne *Onresiacum*³. C'est sous cette forme qu'il paraît aussi dans un diplôme de Charles le Chauve⁴.

« Ainsi, *Honorisiacus* a donné le nom français Andresy. Et c'est sur cette forme vulgaire qu'on a refait la forme *Andresiacus* ou *Andrisiacus*, sous laquelle sont désignées dans les documents latins, à partir du xii^e siècle, les localités appelées aujourd'hui Andresy (incorrectement Andrésis), Andrezé et Andrezieux, représentant un même nom latin par suite du traitement, différent suivant les régions, du suffixe *-acus* précédé d'*i*. Les modifications locales de ce suffixe sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter.

« Mais on sait que les noms de lieu terminés en *i-acus*

n° LVI, p. 132, l. 6, d'après l'original); charte de Rainoldus, évêque de Paris, de 992 (Guérard, *ouvr. cité*, t. I, p. 325); bulle de Benoît VII [prétendu original, du xi^e siècle] (R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, n° 65, p. 90); bulle d'Alexandre III, du 20 avril 1165 (R. de Lasteyrie, *ouvr. cité*, n° 457, p. 387); charte du doyen de Notre-Dame, de l'an 1216 (Guérard, *ouvr. cité*, t. I, p. 392). Dans une charte de l'an 1227 paraît la forme *Andrisiacus* (Guérard, *ouvr. cité*, t. I, p. 405).

1. Guérard, *ouvr. cité*, t. I, p. 325.

2. Voir plus haut, note 3 de la p. 228.

3. Pippini, *Carlomanni, Caroli magni diplomata*, éd. Mühlbacher (*Monumenta Germaniæ*, in-4°), n° 193, p. 259.

4. Diplôme de Charles le Chauve, du 19 avril 851; original aux Archives nationales, K 12, n° 1.

ont pour thème un gentilice romain. Cette règle comporte un tempérament : les noms de lieu remontant à l'époque où les trois noms étaient encore en usage chez les Romains ont été tirés d'un gentilice : de *Lucius*, *Luciacus*; de *Sabinus*, *Sabiniacus*; d'*Abbius*, *Abbiacus*; de *Patrinus*, *Patriniacus*, etc. Mais plus tard on a pu, par imitation¹, former sur des *cognomina* terminés en *-us*, et non en *-ius*, des noms de lieu en *-iacus*.

« Non seulement on a pu, mais on a dû le faire; car quelques noms de lieu ont eu pour thème des noms d'hommes francs latinisés avec la terminaison *-us*, et non en *-ius*, et d'où l'on a tiré, cependant, des noms de lieu en *-iacus*; ainsi de *Theodoricus*, *Theodericiaco*, de *Theodebertus*, *Theodeberciaco*².

« Revenons à *Andrisiacus* et à *Honorisiacus*. On pourrait penser à rattacher *Andrisiacus* au nom d'homme *Andricus*, nom d'ailleurs très rare et dont on n'a pas signalé d'exemple en Gaule³. Cette hypothèse doit être écartée. Car *Andriciacus* ne saurait donner *Andresy*, attendu que le *c* suivi d'*i* ne peut donner qu'une sifflante forte et non sonore⁴, donc *Andrecy* et non *Andresy*. Ainsi *Luciacus* donne Lucy, *Patriciacus* = Perrecy, *Tauriciacus* = Torcy, etc.

« *Andriciacus* rejeté, nous avons une autre étymologie à proposer, si l'on admet qu'*Andresy* peut dériver d'*Honorisiacus*.

« L'onomastique latine ne connaît pas *Honorisius*. Mais le nom *Honoratus* a été très fréquent chez les Romains; il s'est perpétué depuis l'antiquité jusqu'à l'époque bar-

1. La formation des noms de lieu avec le suffixe *acus* a été parfaitement exposée par MM. Berthoud et Matruchot dans *l'Étude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*, II, 1^{re} partie (Semur, 1902, in-8°), p. 3 et suiv.

2. Prou, *Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale. Les monnaies mérovingiennes*, p. 484, n° 2356 et suiv., et p. 487, n° 2373 et suiv.

3. De Vit, *Onomasticon*, t. I, p. 293.

4. Bourciez, *Précis historique de phonétique française*, § 119.

bare, et l'énumération des personnages historiquement connus et qui ont porté ce nom occupe plusieurs colonnes dans l'*Onomasticon* du P. de Vit¹. Du III^e au V^e siècle, on compte vingt-neuf évêques de ce nom, dont trois pour la Gaule; à quoi il faut ajouter deux évêques de Bourges du VI^e siècle. En outre, il y a eu à Rome une *gens Honoratia*², et une inscription latine a conservé la mémoire d'un certain *Honoratius, vilicus*³. Enfin, une localité d'Apulie, *Honoratianum*⁴, tirait son nom d'*Honoratius* ou d'*Honoratus*. Puisque le suffixe *-acus* intervient en Gaule dans la formation des noms de lieu de la même façon que le suffixe *-anus* en Italie, *Honoratiacus* réprendrait chez nous à *Honoratianus*.

« Je propose donc de voir dans *Honorisiacus* la déformation d'*Honoratiacus*, formé sur *Honoratius* ou simplement sur *Honoratus*. On sait que le groupe *ti* a passé à un son sifflant sonore lorsqu'il était précédé d'une voyelle⁵. Ainsi, *rationem* = *raison*, *latia* = *laize*, *Sarmatia* = *Sermaize*, *Palatiolo* = *Palaiseau*, etc. Mais l'a placé devant *ti* devrait donner *ai* ou *ei*, par l'influence rétrograde de l'*i*; l'on attendrait donc qu'*Onorasiacus* devint *On'raisi* ou *On'reisi*. Seulement, il semble que la diphtongue protonique *ei* se soit parfois affaiblie en *i*, car on trouve dans l'ancien français les formes *orison* pour *oraison* d'*orationem*, et *rouison*, *roison* pour *rouaison* de *rogationem*⁶. Et, dans les noms de lieu, de *Cavaniacus* on a eu *Caviniacus*⁷; de *Barbariacus*, *Barbiriacus*, aujourd'hui *Barbercy* ou *Barbery*⁸; *Octavianiacus* est devenu *Tavigny*. Enfin, il faut tenir compte de la confusion d'*e* et d'*i* à

1. De Vit, *Onomasticon*, t. III, p. 421-423.

2. De Vit, *ibid.*, p. 421.

3. De Vit, *ibid.*, p. 421, sub v^o *Honoratia*.

4. De Vit, *ibid.*, p. 421.

5. Bourciez, *Précis de phonétique française*, § 147 2^o.

6. Cf. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, sub v^o *Roraison*.

7. Berthoud et Matruchot, *ouvr. cité*, II, 1^{re} partie, p. 52, sub v^o *Cherigny-Saint-Sauveur*.

8. Berthoud et Matruchot, *ouvr. cité*, II, 1^{re} partie, p. 27-28.

l'époque mérovingienne. Par exemple, à l'époque mérovingienne, on écrit *Tidiriciaco* pour *Teodericiaco*¹.

« Donc d'*Honoratiacus* on peut passer à *Honorisiacus*.

« Mais l'existence d'un nom de lieu *Honoratiacus* n'est pas purement hypothétique. Elle est attestée par un document. En effet, parmi les possessions de l'abbaye de Luxeuil énumérées dans un diplôme forgé au xii^e siècle et mis sous le nom de Charlemagne, on trouve *Onoraciacus*², dont il ne nous importe pas de rechercher l'identification puisqu'il suffit, pour notre objet, que nous constatons qu'un vocable géographique est réellement sorti d'*Honoratus* ou d'*Honoratius*.

« En résumé : *Honoratiacus* = **Onoresiacus* = *Onorisiacus* = *On'resiacus* = *Ondresiacus* = **Ondresy* = *Andresy* = *Andresiacus*.

« Notre démonstration admise, l'on en tirera cette conséquence que la *classis Anderetianorum* mentionnée dans la *Notitia dignitatum*³, et dont le préfet résidait à Paris, n'a rien à faire avec Andresy-sur-Seine. Ainsi se trouvent corroborées l'opinion de M. Jullian⁴ et celle de M. de Pachtere⁵, les doutes de ce dernier équivalant à une négation. Si *Andresiacus* n'est, comme nous croyons l'avoir établi, qu'un nom de seconde formation, et si Andresy s'appelait au iv^e siècle *Honoratiacus*, le lien se rompt par quoi l'on a voulu attacher la flottille de la Seine au port d'Andresy. »

1. Prou, *Les monnaies mérovingiennes*, n^{os} 2356 à 2358, 2366 et n^{os} 2359, 2363, 2365.

2. *Pippini, Carlomanni, Caroli magni diplomata*, éd. Mühlbacher (*Monumenta Germaniæ*, in-4^o), n^o 300, p. 451, l. 20.

3. *Notitia dignit. Occid.*, XLII, 22.

4. C. Jullian, *Les Gaulois au confluent de l'Oise*, dans la *Revue des études anciennes*, t. XIII, 1911, p. 426.

5. F.-G. de Pachtere, *Paris à l'époque gallo-romaine*, p. 164.

Séance du 19 Décembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

VESLY (L. DE). *Six notes archéologiques*. Rouen, 1917, in-8°.

MONTAUDON (R.). *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques, France. I : Bourgogne*. Genève, 1916, in-8°.

Le président annonce à la Société le décès de M. l'abbé Requin, chanoine honoraire d'Avignon et associé correspondant national pour le département de Vaucluse.

M. E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, offre à la Société, de la part de l'auteur, un exemplaire de l'important travail de M. Raoul Montaudon sur la *Bibliographie des travaux de palethnologie et d'archéologie des époques préhistorique, proto-historique et gallo-romaine*.

M. H. Martin, membre résidant, fait la communication suivante :

« Toute une série d'émaux limousins de la fin du xv^e siècle sont regardés comme l'œuvre d'un émailleur du nom de Monvaerni, parce que sur l'un de ces émaux se lit l'inscription : *Monvae*, et sur un autre le mot : *Monvaerni*, qui devrait être lu : *Monvaerhl*. Le mot *Monvaerhl* pourrait être considéré comme un anagramme, qui contiendrait l'initiale d'un prénom et un nom fort connu dans l'histoire de l'émaillerie limousine : *M. Noualther*. A l'appui de cette hypothèse que le mystérieux Monvaerni, ou mieux Monvaerhl, serait un Noualher l'ancien, Martial ou Martin Noualher, il convient de signaler l'existence à Limoges, avant le xvi^e siècle, d'un Noualher émailleur, sur lequel on ne possède aucun renseignement. »

M. Marquet de Vasselot formule quelques remarques au sujet de la communication de M. Martin.

M. L. Dimier, associé correspondant national, donne lecture d'une note biographique sur le peintre Georges Van der Straeten, dit Georges de Gand :

« Voici un trait nouveau de la biographie d'un peintre dont on ne connaît pas d'ouvrages et dont l'identité est constituée à peine. Natif de Flandres, objet d'une mention rapide de la part de l'historien Van Mander, à qui nous devons les plus anciens récits touchant les peintres de ce pays, il a soulevé les doutes de son traducteur M. Hymans.

« Van Mander, ayant fait l'histoire du célèbre peintre Frank Flore d'Anvers, énumérant ensuite les élèves qu'il a formés, vient entre autres à nommer Georges de Gand : « Georges de Gand qui, dit-il, devint peintre du roi d'Espagne et plus tard de la reine de France, fut aussi élève « de Frank Flore¹ ». M. Hymans écrit en note : « Nous « ne savons qui est cet artiste. » Et il propose seulement de le reconnaître dans un certain Georges Van der Riviere, rencontré à Gand vers la même époque et dont on ne sait rien.

« J'ai été plus heureux que M. Hymans, grâce à une note fournie depuis par M. Bouchot dans un article sur *La préparation d'un livre au XVI^e siècle*². C'est une pièce comptable du roi de France, de l'année 1572. La voici : « A Georges Van den Straeten, peintre de la reine, « la somme de 250 livres tournois, dont ledit seigneur « lui a fait don en faveur de ladite dame et des services « qu'il lui fait chaque jour en son dit état, et pour lui donner meilleur moyen de s'entretenir en iceux, attendant « qu'il soit couché et employé en l'état de ses officiers « domestiques. »

« Le nom du peintre ainsi rémunéré indique un Flamand. Il s'appelle Georges; il est peintre de la reine de France;

1. T. I, p. 348.

2. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1892.

il vit à l'époque où a pu vivre un élève de Frank Flore : rien ne manque pour reconnaître en lui Georges de Gand.

« L'article de M. Bouchot montre Georges Van der Straeten requis d'un portrait du duc de Nevers de la maison de Clèves, lequel figurait en gravure sur un papier de fondation pour marier les filles, effet de sa munificence en 1578. Mentionné dans une lettre qui traite de la préparation de ce livre, il y est encore dit « peintre de la « reine ».

« Si la reine doit s'entendre de la reine régnante, il faudrait avouer qu'après avoir été en 1572 peintre d'Élisabeth d'Autriche, il l'était à nouveau de Louise de Lorraine en 1578. S'il s'agit de Catherine de Médicis, il n'a fait d'une année à l'autre que continuer de la servir. Les mêmes deux sens peuvent appartenir au texte de Van Mander. Ils ne touchent pas à l'identité du peintre.

« Ces rapprochements ne sont pas inédits. Je les ai résumés une première fois dans une *Histoire de la peinture en France au XVI^e siècle* (*French painting in the XVI. century*), puis dans un article des *Arts de Flandre et de Brabant*, où j'étudiais plusieurs peintres du nom de Georges vivant en France à cette époque.

« Si j'y reviens aujourd'hui, c'est que je suis en mesure d'ajouter un nouveau trait à la vie de Georges de Gand. Je le tire de Racinski, *Les arts en Portugal*, où le hasard des lectures me l'a fait trouver. Nouvelle pièce comptable, émanant de la reine de Portugal cette fois : « Alvaro « Lopez, je vous ordonne de donner à Georges d'Estrata, « peintre flamand, 7,000 reis, outre ce qu'Alphonse de « Zuniga lui a déjà remis par mon ordre d'après un autre « mandat : laquelle somme je lui fais payer pour le portrait de Don Antonio. Maître Emmanuel, d'après le con- « naissance fait par le greffier, vous tiendra compte de « 7,000 reis. Écrit par Sébastien de Fonseca à Lisbonne, « le 4 juillet 1556. Antoine de Sampaio l'a fait écrire. La « reine. » Racinski fait suivre mention du reçu, dont il donne la signature *fac-similé*. Il ajoute que, le 14 dé-

cembre 1556, le même peintre touche 80 cruzaes pour le portrait de Don Sébastien, petit-fils de la reine¹.

« La reine dont il s'agit est Catherine d'Autriche, sœur de Charles-Quint. Don Sébastien est le roi de Portugal, alors âgé de deux ans. Don Antonio est sans doute le prince de Portugal, neveu du roi Jean III et de Catherine d'Autriche, son épouse. Il avait alors vingt-trois ans. L'identité du peintre ne fait pas plus de doute que dans le rapprochement qui précède. Le nom de famille (ou le surnom) sert de lien entre la pièce française et la pièce portugaise ; de plus, la nation de l'artiste est formellement mentionnée.

« Van Mander dit qu'il fut peintre du roi d'Espagne avant de l'être de la reine de France. Nous ne serons pas trop étonnés qu'avant l'Espagne, le Portugal l'ait eu comme peintre de la reine. Nous apprenons que sa présence dans ce pays précéda de vingt ans l'époque à laquelle on le trouvait en France.

« Un autre résultat de cette mention, c'est qu'elle fait espérer de trouver en Portugal des ouvrages de ce peintre hier inconnu.

« Il y avait alors en France quatre peintres de portraits flamands : Jérôme Franck, Georges Boba, Herman Van der Mast et Georges de Gand. Jérôme Franck est imparfaitement connu par son portrait gravé et un tableau du Musée de Bruxelles, où il a collaboré avec Franck Flore ; Georges Boba l'est davantage par des pièces du Musée de Reims, un portrait du cardinal de Lorraine entre autres ; il y a de Van der Mast deux portraits à Amsterdam prêtés par M. Nérée de Babberich, dont la comparaison ne laisse pas douter que les deux *Bals du duc d'Alençon*, au Louvre et à Versailles, sont de lui, à quoi il convient de joindre un troisième *Bal* qui est à Rennes. Reste Georges de Gand. Nous sommes en possession de la Fondation pour marier les filles où le duc de Nevers est gravé en face de

1. Raczinski, p. 215, 216.

la duchesse sa femme. Mais les documents plus haut cités nous apprennent que le dessin de Georges de Gand fut réformé. Le portrait conservé n'est pas de lui.

« La manière de Georges Van der Straeten, dit Georges de Gand, vivant en France sous Charles IX et Henri III, avec le titre de peintre de la reine, après avoir servi la reine de Portugal et Philippe II, est donc à découvrir. La mention nouvelle relative à ce peintre étend, avec le champ des recherches qui le concernent, l'espoir de les voir récompensées. »

MM. Marquet de Vasselot et Stein ajoutent quelques observations à la communication de M. Dimier.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait la communication suivante :

« J'ai fait part à l'Académie des inscriptions, dans la séance du 17 juillet 1914, à la veille de la déclaration de guerre, de quelques renseignements adressés au secrétaire perpétuel par le commandant Donau et relatifs aux fouilles poursuivies par cet officier à Remada, dans l'extrême sud tunisien, d'abord avec ses propres ressources, plus tard avec une subvention de l'Académie¹. La principale découverte a été celle d'un fortin romain, entouré d'une enceinte rectangulaire dans laquelle furent recueillis des fragments de tuiles, estampillées au nom de la cohorte qui occupait ce fortin.

« Rédigée d'après les renseignements fournis par le secrétariat de l'Institut, ma note pourrait laisser quelques doutes sur l'état des tuiles recueillies. Elles ne sont pas intactes. Le commandant Donau a fait parvenir à l'Académie le produit de ses fouilles et son envoi ne comprend que deux tuiles, toutes deux à l'état de fragments. Mais, comme elles ont été marquées avec le même timbre, il se trouve que le premier fragment nous a conservé le commencement de l'estampille, tandis que le second nous en offre la fin.

1. *Comptes-rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1914, p. 475.

« Sur la première tuile on lit :

COHIIIFL

et sur la seconde :

... \FLAF

« Ainsi, la première fournit le début de l'estampille *coh(ors) II Fl(avia)* et la seconde permet de la compléter par l'adjonction des deux dernières lettres *AF = Afr(or-um)*, montrant que cette cohorte se composait d'Africains.

« La légende complète désigne donc la *coh(ors) II Fl(avia Afr(orum))*.

« Ces deux tuiles ont été données au Musée du Louvre par l'Académie des inscriptions. L'estampille, formée de grandes lettres, qui paraissent remonter au début du III^e siècle de notre ère, mesure 0^m18 de longueur sur 0^m035 de largeur.

« Dès l'année 1908, le commandant Donau avait senti l'intérêt qui s'attachait au déblaiement du fortin de Remada¹. A la même époque, il signalait à trente-cinq kilomètres au sud de Remada, à l'ouest de la vallée de Mekharig, une station romaine, dont il retrouvait les traces à Si-Aoun, endroit où sont les restes d'un superbe mausolée. A l'ouest de ce mausolée, sous une butte de ruines, une fouille fit découvrir une inscription du temps de Septime-Sévère (197-198), montrant qu'un poste militaire avait été créé sur ce point et que la garde en avait été confiée à cette même *cohors II Flavia Afrorum*, au déclin du second siècle² : ... *Q. Anicius Faustus co(n)s(ul) des(ignatus) praesidium poni jussi[t] su[b] cura Acmilii*

1. Recherches archéologiques effectuées par MM. les officiers des territoires du sud tunisien en 1907-1908, dans le *Bulletin archéol. du Comité*, 1909, p. 39.

2. *Ibid.*, p. 42-43.

Emeriti dec(urionis) alae, praepositi coh(ortis) Fl(aviae) Af(rorum) et n(umeri)? col...

« Un texte, daté du mois de mai 198, trouvé à Ména dans l'Aurès, nomme Aemilius Emeritus, décurion de l'*ala* I Pannoniorum, placé à la tête d'un détachement de la III^e légion et chargé de garder un important défilé¹. »

Séance du 26 Décembre.

Présidence de M. C. ENLART, président.

Ouvrages offerts :

CHÂTELAIN (L.). *Le « chien » de Volubilis*. Paris, 1917, in-8°, pl.

— *Les fouilles de Volubilis (Ksar-Faraoun, Maroc)*. Paris, 1916, in-8°.

— *Note sur les fouilles de Volubilis*. Paris, 1916, in-8°.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente à la Société trois mémoires dus à M. Louis Châtelain, associé correspondant national, actuellement mobilisé au Maroc comme lieutenant d'infanterie ; ils ont pour objet des découvertes faites récemment à Volubilis et auxquelles M. Châtelain a pris une large part :

« En 1916, tout en s'occupant de l'exploration de la ville antique, le lieutenant Châtelain a exposé sommairement à l'Académie des inscriptions les résultats obtenus jusqu'à cette époque, résultats qui présentent une certaine importance au point de vue archéologique. Les fouilles avaient amené le dégagement de l'arc de triomphe et de la basilique ; elles avaient permis d'explorer méthodiquement les abords de ces deux grands monuments, d'atteindre le forum et de mettre au jour un édifice en briques, une piscine, cinq boutiques précédées d'un portique, une huilerie et un tronçon de voie romaine.

1. *Corp. inscr. lat.*, VIII, 2465.

« Dans une seconde communication plus étendue, adressée au Comité d'archéologie, il a fait connaître le texte de vingt-deux inscriptions, recueillies sur le plateau de Ksar-Faraoun, nom actuel de la ville romaine. L'une de ces inscriptions offre un intérêt capital. Elle concerne le vainqueur de cet Aedemon dont parle Pline, qui, au commencement du règne de Claude, avait levé l'étendard de la révolte dans la Maurétanie Tingitane pour venger le meurtre du roi Ptolémée, dont le royaume avait été réduit en province romaine. Cet officier s'appelait M. Valerius Severus et sa femme se nommait Fabia Bira. C'était un Africain auquel Claude, en récompense des services qu'il avait rendus, accorda d'importants privilèges relatés dans l'inscription. L'empereur combla aussi de faveurs les habitants de Volubilis.

« Le troisième mémoire, extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*, est consacré à une curieuse découverte faite dans une maison voisine de l'arc de triomphe, celle d'un beau chien de bronze dont le mouvement est remarquable : il a été représenté par l'artiste dans l'attitude d'un chien qui aboie avec violence à la vue d'un visiteur suspect. Cette œuvre d'art peut donner aux fouilleurs l'espoir que leur zèle sera récompensé par d'autres surprises analogues. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, dépose ensuite sur le bureau, de la part de M. Henri Chabeuf, président de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, une circulaire relative au prix Saint-Seine. Ce prix, de 775 francs environ, sera décerné en 1918, par cette Commission, à l'auteur du meilleur ouvrage ou des recherches les plus utiles sur l'histoire générale ou particulière, religieuse, politique ou littéraire de la Bourgogne, qui aurait paru en France dans les cinq années précédentes (1913 à 1917).

M. G. Bapst, membre résidant, communique le texte de

plusieurs actes notariés concernant un sculpteur nommé André Pilon et qui était probablement parent de Germain Pilon, car il habitait dans une maison dont ce dernier était propriétaire.

MM. Stein, Dimier et le marquis de Sayve présentent quelques observations sur cette communication.

M. É. Michon, membre résidant, entretient la Société d'un sarcophage provenant de l'île de Casteloryzo et acquis par le Musée du Louvre en 1912. La face principale est décorée de reliefs empruntés à la légende d'Artémis et d'Endymion; le revers porte des guirlandes et des bucranes; les côtés offrent des combats d'animaux. Ce sarcophage se signale par un faire très spécial qui le distingue de ceux, pour la plupart d'origine romaine, qui sont conservés dans nos galeries.

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique deux sceaux byzantins, récemment trouvés à Carthage, et relatifs à des *commerciaires* ou employés des douanes :

« 1. — Plomb de 0^m026 de diamètre; brisé sur un tiers environ de la circonférence. Ce plomb, malheureusement mal conservé, présentait des dispositions particulières dont on n'avait pas encore d'exemple en Afrique. Chacune des faces était divisée en deux parties. Dans la section supérieure étaient figurés deux bustes, séparés par une petite croix. La section inférieure portait une inscription en deux lignes :

ΜΜΕΡΚΙΑ
ΝΑΠΟΕ

ΑΠΟΥΠ

....χο]μμερκια[ρίων], ἀπὸ ἐ[πάρχων],... ἀπὸ ὑπ[άτων...].

« C'est le sceau de deux commerciaires, anciens préfets, anciens consuls.

« 2. — Plomb de 0^m022 de diamètre. La face, presque fruste, semble avoir porté deux bustes d'hommes. Au revers, une inscription grecque en quatre lignes :

ΘΕΟ
ΩΡΞΕΝ Θεο[δ]ώρου, Ἐνοσίτου, κ[ο]μμε[ρχιαρίων].
ΟCΙΞΚ
ΜΜΕ

« Sceau de deux commerçaires, peut-être ceux auxquels appartenait le sceau précédent. »

LISTE DES PÉRIODIQUES

REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

EN 1917¹.

FRANCE.

AIN. — *Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain. Annales*, 49^e année, 1916. Bourg, 1917.

ALPES (HAUTES-). — *Société d'études des Hautes-Alpes. Bulletin*, 34^e-35^e années, 4^e série, n^o 16, 1915-1916; 36^e année, 4^e série, n^{os} 17-20, 1917. Gap.

AUBE. — *Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. Mémoires*, t. LXXX, 1916. Troyes.

AVEYRON. — *Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. Mémoires*, t. XIX. Rodez, 1917.

BOUCHES-DU-RHÔNE. — *Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. Rapport sur le fonctionnement de la bibliothèque du Musée Arbaud*, par M. Raimbault. Exercices 1914-1915, 1915-1916, 1916-1917. Aix, 1915, 1916, 1917. — *Séance publique du 15 juin 1916*. Aix.

CALVADOS. — *Société des Antiquaires de Normandie. Bulletin*, t. XXXI, 1916. Caen.

CHARENTE. — *Société archéologique et historique de la*

1. Le format des publications n'est indiqué que s'il est différent de l'in-8°.

Charente. *Bulletin et Mémoires*, 8^e série, t. VII, 1916, Angoulême, 1917.

CHARENTE-INFÉRIEURE. — *Société des archives historiques. Revue de Saintonge et d'Aunis. Bulletin*, t. XXXVII, 1917. Saintes.

CHER. — *Société des Antiquaires du Centre. Mémoires*, 1913, t. XXXVI; 1914-1916, t. XXXVII. Bourges, 1914, 1917, pl.

CORRÈZE. — *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. Bulletin*, t. XXXIX. Brive, 1917.

CÔTE-D'OR. — *Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune. Mémoires*, 1914-1915. Beaune, 1916.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. Mémoires, 4^e série, t. XII, 1910-1913; 5^e série, t. I, 1913-1916. Dijon, 1914, 1916.

CREUSE. — *Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse. Mémoires*, t. XX, n^{os} 1-2. Limoges, 1916-1917.

DORDOGNE. — *Société historique et archéologique du Périgord. Bulletin*, t. XLIII, n^o 6, 1916; t. XLIV, 1917. Périgueux, 1916, 1917.

DRÔME. — *Société d'archéologie et de statistique de la Drôme. Bulletin*, 1917, n^{os} 198-200. Valence.

EURE. — *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure. Recueil des travaux*, 7^e série, t. III, 1915; t. IV, 1916. Évreux, 1916, 1917.

GARD. — *Académie de Nîmes. Mémoires*, 7^e série, t. XXXVII, 1914-1915. Nîmes.

GARONNE (HAUTE-). — *Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres. Mémoires*, 11^e série, t. III et IV. Toulouse, 1915, 1916.

HÉRAULT. — *Académie des sciences et belles-lettres de Montpellier. Bulletin*, 1916, n^{os} 6-12; 1917, n^{os} 1-7. Montpellier, 1916, 1917.

LANDES. — *Société de Borda. Bulletin trimestriel*, 40^e année, 1916, 3^e et 4^e trim. Dax, 1916.

LOIRE-INFÉRIEURE. — *Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. Bulletin*, 1915, t. LVII. Nantes, 1917.

LOIRET. — *Société archéologique et historique de l'Orléanais. Bulletin*, t. XVIII, n^o 212, n^o 1-2, 1917. *Table des Mémoires et Bulletins*, 1894-1916. Orléans, 1917.

MAINE-ET-LOIRE. — *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers. Mémoires*, 5^e série, t. XIX, 1916. Angers.

MARNE. — *Académie nationale de Reims. Travaux. Annexe. Année 1915-1916. Séance tenue à Paris le 8 décembre 1916*. Reims, 1917.

MARNE (HAUTE-). — *Société historique et archéologique de Langres. Bulletin*, t. VII, n^{os} 97-99, 1917. — *Mémoires*, t. IV, n^o 5, 1917, in-4^o. Langres.

MEURTHE-ET-MOSELLE. — *Académie Stanislas. Mémoires*, 1916-1917, 167^e année. Nancy, 1917.

MEUSE. — *Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc et Commercy. Mémoires*, t. XLII. Bar-le-Duc, 1914-1917.

SAÔNE-ET-LOIRE. — *Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône. Mémoires*, t. XIV, suite et fin. Chalon-sur-Saône, 1917. — *Catalogue des collections... 2^e partie : archives (dessins et estampes), classées et inventoriées*, par P. Besnard, 1917.

SAVOIE (HAUTE-). — *Société florimontane d'Annecy. Revue savoisiennne*, t. LVII, n^o 4, 1916; t. LVIII, 1917. Annecy.

SEINE. — *Académie des inscriptions et belles-lettres*.

Comptes-rendus des séances de l'année 1916, septembre-décembre; 1917, janvier-juin. Paris.

Association pour l'encouragement des études grecques. Revue des études grecques, t. XXIX, n^{os} 133-134, juillet-septembre 1916; t. XXX, n^o 136, janvier-mars, 1917. Paris.

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques, publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée... par R. de Lasteyrie et A. Vidier, t. VI, n^o 3. Paris, 1916, in-4^o.

La Cité. Bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IV^e arrondissement de Paris. 16^e année, n^{os} 62-64, 1917. Paris.

Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin archéologique, 1916, n^o 2. Paris. — *Bulletin de géographie historique et descriptive*, t. XXX, 1916; t. XXXI, 1917. Paris, 1916, 1917.

Journal des Savants, 1916, n^{os} 10-12, octobre-décembre; 1917, n^{os} 1-9, janvier-septembre. Paris, in-4^o.

Pro Alesia. Nouv. série, n^{os} 7-10, 2^e-3^e années, 1916. Paris.

Société d'anthropologie de Paris. Bulletins et mémoires, 1915, n^{os} 3-6, 1915; 1916, n^{os} 1-2, 1917. Paris.

Société de l'histoire de France. Annuaire-Bulletin, 1916. Paris, 1917. — *Mémoires de Saint-Hilaire*, publiés par L. Lecestre, t. VI (1711-1715), 1916. — *Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne*, publiés par P. Bonnefon, t. II, 1917. — *Journal de Jean Vallier, maître d'hôtel du Roi*, publié par H. Courteault, t. III (1^{er} septembre 1651-31 juillet 1652).

La vie et les arts liturgiques. Notes d'art et d'archéologie, n^{os} 29-36, mai-décembre 1917. — *Mélanges de décorations religieuses*, n^o 1.

SEINE-ET-MARNE. — *Société historique et archéologique du Gâtinais. Annales*, 1916-1917. Fontainebleau.

SOMME. — *Société des Antiquaires de Picardie. Bulletin*, 1916, n° 3-4; 1917, n° 2. Amiens, 1917.

TARN-ET-GARONNE. — *Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Bulletin*. T. XLIV, 1916. Montauban, 1917.

VAUCLUSE. — *Académie de Vaucluse. Mémoires*, 1917. — J.-Ch. Roux, *Des troubadours à Mistral*, 1917, pl. Avignon.

VENDÉE. — *Revue du Bas-Poitou*. T. XXVIII, n° 3-4. Fontenay-le-Comte, 1915; t. XXIX, 1916; t. XXX, 1917.

VIENNE. — *Société des Antiquaires de l'Ouest. Bulletin*, 1916, n°s 2-3; 1917, n° 1. — *Mémoires*, 1916-1917. Poitiers, 1917.

VIENNE (HAUTE-). — *Société archéologique et historique du Limousin. Bulletin*, t. LXV; t. LXVI, n° 1. Limoges, 1916, 1917.

YONNE. — *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Bulletin*, année 1916, 2^e semestre, t. LXX; année 1917, 1^{er} semestre, t. LXXI. Auxerre, 1917-1918.

ALGÉRIE. — *Société de géographie et d'archéologie d'Oran. Bulletin*. T. XXXVI, n° 146; 1916, n° 3-4. T. XXXVII, n°s 147-148; 1917, n°s 1-2. Oran.

TUNISIE. — *Institut de Carthage. Revue tunisienne*, 24^e année; n°s 120-124, 1917. — *Mémoires et documents rares ou inédits relatifs à la Tunisie, publiés par l'Institut de Carthage. I. Journal de l'ambassade de Suleiman-Aga à la cour de France (janvier-mai 1777), rédigé par Ruffin; interprète du roi. Publié par M. Conon et P. Grandchamp*. Tunis, 1917.

DANEMARK.

COPENHAGUE. — *Aarboeger for nordisk oldkyndighed og historie, udgivne af det kongelige nordiske oldskriftselskab*, 1915, 3 Raekke, 5 Bind; 1916, 3 Raekke, 6 Bind.

ESPAGNE.

MADRID. — *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. LXX-LXXI, 1917.

Boletin de la Sociedad española de excursiones, t. XXIV, n° 4, 1916.

Revista de archivos, bibliotecas y museos, 3^e série, t. XXI, janvier-août 1917.

VALLADOLID. — *Boletin de la Sociedad castellana de excursiones*, t. XV, n^{os} 170-171, 174-176, 178-179, 1917, in-4°.

ÉTATS-UNIS.

NORWOOD. — *Archaeological Institute of America. American journal of Archaeology*, 2^e série, t. XXI, n° 2, 1917.

PHILADELPHIE. — *American philosophical Society Proceedings*, t. LV, n^{os} 4, 6-8, 1916.

WASHINGTON. — *Smithsonian Institution. Bureau of American ethnology. 29th annual report, 1907-1908, 1916. 30th annual report, 1908-1909, 1917. 31th annual report, 1909-1910, 1916. — Bulletin 55, 1916. — Smithsonian report for 1915. Publications 2388, 2398-2399, 1916.*

WORCESTER. — *Proceedings of the American Antiquarian Society at the semi-annual meeting held in Worcester*, 18 octobre 1916. 1916.

GRANDE-BRETAGNE.

CAMBRIDGE. — *Cambridge Antiquarian Society. Proceedings with communications*, n° 68, 1917. — *Octavo publications*, n° 48, 1917.

ÉDIMBOURG. — *Royal Society of Edimburg. Proceedings*. Session 1915-1916, vol. XXXVI, parts III-IV, 1916. Session 1916-1917, vol. XXXVII, 1917. — *Transactions*, t. LI, 1916-1917.

Society of Antiquaries of Scotland. Proceedings. Session 1915-1916, t. L, 1916.

JERSEY. — *Société jersiaise. 42^e bulletin annuel*, 1917, in-4°. — *Actes des États, juillet 1795 à fin décembre 1798*, 1916, in-4°.

LONDRES. — *Society of Antiquaries of London. Proceedings*, 25 novembre 1915-29 juin 1916. 2^e série, t. XXVII. — *Archaeologia*, t. LXVII, 1916, in-4°, pl.

ITALIE.

BOLOGNE. — *R. Deputazione di storia patria per la provincia di Romagna. Atti e memorie*, série 4, t. VI, n° 4-6, 1916; t. VII, n°s 1-3, 1917.

FAENZA. — *Bollettino del museo internazionale delle ceramiche*. 5^e année, 1917, in-4°.

FLORENCE. — *Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa*, 1917; table, 1917.

ROME. — *Memoirs of the American Academy in Rome*. Vol. I: *School of classical studies*, 1915-1916. Bergame, 1917, in-4°.

TURIN. — *Accademia reale delle scienze di Torino Atti*,

vol. LI, disp. 1^a-15^a, 1915-1916, 1916. — *Indici generali del volumi 41-50*, 1916. — *Observazioni meteorologiche fatte nell' anno 1915*, 1916.

PORTUGAL.

LISBONNE. — *Academia real das sciencias da Lisboa. Boletim da segunda classe*, t. VIII, 1913-1914. Coimbra, 1915. — *Boletim bibliografico*, 2^a serie, t. I, n° 3, 1916. Coimbra, 1916. — *Historia e memorias*, A. Girard. *Memoria*, por P. Choffat. Lisboa, in-4°.

SUÈDE.

STOCKHOLM. — *Kungl. Vitterhets historie och antikuitets Akademien. Antiquarisk. Tidskrift for Sverige*, t. XXII, n° 1.

SUISSE.

ZURICH. — *Antiquarische Gesellschaft in Zurich. Mitteilungen*, t. XXVIII, n° 2. — *Die Mönburg*, von K. Hauser, 1917, in-4°. — *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, nouv. série, t. XIX, n°s 1-3, 1916-1917. — *Musée national suisse à Zurich. 25^e rapport annuel*, 1916-1917.

ERRATA.

P. 41, l. 20, *au lieu de* : médicale, *lisez* : médiévale.

P. 95, l. 17 et 26, *au lieu de* : Levée, *lisez* : Levé.

P. 103, l. 11, *au lieu de* : Charles VI, *lisez* : Philippe VI.

P. 174, l. 9, *au lieu de* : Hérald de Lansberg, *lisez* : Hérade de Landsberg.

P. 176, l. 8, *au lieu de* : Santa Agneda, *lisez* : Santa Agueda.

TABLES

DU

BULLETIN DE 1917.

I.

Index par noms d'auteurs.

	Pages
ARBAUMONT (J. d'), A. C. N. Son éloge funèbre . . .	75
AUBERT (M.), A. C. N. Lettre à la Société écrite par lui du camp de Freiberg	96
BABELON (Ernest), M. R. Élu membre de la Commis- sion des <i>Mettensia</i>	221
— Observations.	85, 175
BAPST (Germain), M. R. Le sculpteur André Pilon .	241
— Observations.	175
BARANTE (baron DE), A. C. N.	83
BATIFFOL (Mgr Pierre), M. R. Les mots <i>theologia</i> et <i>theologi</i> chez saint Augustin	86
— Restes d'un autel moderne, détruit en 1871, dépo- sés derrière le chevet de Notre-Dame de Paris .	161
— Fouilles du chœur de Notre-Dame de Paris en 1857	174, 180
— Statue provenant du trésor de Lorette. . . .	189
— Visite à Verdun	198
— Bonnettes ou <i>manualia</i> de saint Martin . . .	203
— Le costume du Pape d'après la fausse donation de Constantin.	217
— Élu secrétaire-adjoint	221
— Observations.	94, 146, 213, 214
BAYE (baron DE), M. R. Lettre écrite par lui de Mos- cou et adressée à M. Martroye, A. C. N. . . .	96

— Lettre relative aux livres offerts à la Société par le grand-duc Georges de Russie	116
BEAUFILS (P.), A. C. N.	83
BESSO (commandeur Marco), A. C. É.	83
BLANCHET (Adrien), M. R. Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i>	221
BOUTRY (L.), A. C. N. Son éloge funèbre	76
BRULARD (D ^r), A. C. N. Son éloge funèbre	76
BRUSTON (Charles), A. C. N. Nouvelle lecture de l'inscription d'une croix reliquaïre publiée dans le <i>Bulletin</i> de 1916	203
BRUTAILS (Auguste), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	85
— Note sur la charpente de l'église d'Ambarès	175
CAGNAT (René), M. R. Reçoit les félicitations du président	83
— Mosaïque au nom des <i>Thybridiorum Basilianorum</i>	161
— Lettre écrite comme secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres au sujet de l'attribution du legs Pellechet	164
— Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i>	221
CANTARELLI (Luigi), A. C. É. H. Hommage d'un de ses ouvrages	85
CHAPOT (Victor), M. R. Figuration d'un jeu rituel dans une sculpture du Musée de Stockholm	195
— Explication de deux bronzes du Musée de Genève.	196
— Interprétation de l'épithète « <i>Cocliensi</i> » dans une inscription ayant formé la base d'une statue de Bacchus	198
CHÂTELAIN (Louis), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	240
CHÉNON (Émile), M. R. Reçoit les remerciements du président	84, 93
— Élu trésorier.	221
— Observations.	94
COLLIGNON (Maxime), M. R. Sa mort	202
COURET (comte A.), A. C. N. Son éloge funèbre	76

DELABORDE (comte H.-F.), M. R. Reçoit les félicitations du président.	157
— Reçoit les condoléances de la Société	191
— Observations.	214
DELATTRE (R. P.), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	102
— Lampe chrétienne figurant la Résurrection de Lazare trouvée à Carthage.	136
— Épitaphe chrétienne trouvée à Carthage	168
— Plombs trouvés à Carthage. 107, 156, 163, 211, 218, 242	
DELPONT. Lettre relative à une inscription de Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales)	199
DEMAISON (Louis), A. C. N. Reçoit les témoignages de sympathie de la Société	83
— Trésor d'argenterie à Reims	86
— Statue du centaure à la cathédrale de Reims.	140
— Renseignements sur la cathédrale de Reims	142
— Statue de saint Louis à la cathédrale de Reims	183
— Les portraits des rois de France à la cathédrale de Reims	199
— Observations	136, 214
DESHOULIÈRES (François), A. C. N. Date de la construction de l'église de Saint-Aoustrille-les-Graçay.	96
— Identification de divers locaux dans l'abbaye de Noirlac	199
— Observations.	174
DIMIER (Louis), A. C. N. Le peintre Georges van den Straeten dit Georges de Gand	135
— Monument funèbre de Madeleine d'Alesso au château d'Ussé	181
— Observations.	200, 242
DURRIEU (comte P.), M. R. Hommage d'un ouvrage de M. Brutails, A. C. N.	85
— Hommage d'un de ses ouvrages.	217
— Manuscrit avec miniatures dans le style des Bourdichon	84
— Le triomphe de l'église sur la synagogue, peinture à San Petronio de Bologne	174
— Plateau d'accouchée italien du xv ^e siècle	212

— Vierge romane de Gavarnie	213
— Anagrammes dans les marges des manuscrits	216
— Sculpture représentant le Saint-Sépulcre	227
— Observations.	214, 220
DUVAL (Louis), A. C. N. Sa mort	95
ENLART (Camille), M. R. Album de Villard de Honnecourt.	216
— Coupole de l'église de Figeac	103
— Observations.	91, 95, 96, 115, 116, 136, 142, 164, 201, 212, 213, 218
ESPINAS (Georges), M. R. Reçoit les remerciements du président	84
— Élu bibliothécaire	221
FORMIGÉ (Jules), A. C. N. L'autel du dieu Consus dans les cirques romains	165
— L'éclairage des souterrains antiques	164
FOURNIER (Paul), A. C. N. Lecture d'un mémoire sur l'histoire du droit canonique du ix ^e au xii ^e siècle.	117, 147
GAUCHERY (Paul), A. C. N. Ancien jubé de la cathédrale de Bourges.	201
GERMAIN DE MAIDY (Léon), A. C. N. Les devises des princes au xvi ^e siècle	115
GIRARD (Paul), M. R. Dessin d'un monument grec, avec inscription, découvert à Givona	200
— Élu membre de la Commission des fonds	221
GRUAZ (Julien), A. C. É.	83
HANNEZO (Jules), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages	217
HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), M. H. Hommage d'ouvrages de M. L. Cantarelli, A. C. É. H., 85 et 189; du R. P. Delattre, 102; de M. L. Châtelain, 240; reçoit les remerciements du président	83
— Étiquettes antiques.	88
— Note de M. A. Merlin sur un tombeau punique découvert à Carthage	108

— Destruction du château de Coucy par les Allemands	116
— Lampe chrétienne figurant la Résurrection de Lazare trouvée à Carthage.	136
— Épitaphe chrétienne à Carthage	168
— Note de M. Brutails sur la charpente de l'église d'Ambarès.	175
— Les <i>Navicularii Narbonenses</i> dans les fouilles d'Ostie	176
— Élu membre de la Commission des impressions .	221
— Tuiles découvertes dans les fouilles de Remada .	238
HOMOLLE (Théophile), M. R. Bas-relief avec inscription trouvé dans la plaine de Phalère	108
JADART (Henri), A. C. N. Reçoit les témoignages de sympathie de la Société	83
— Destruction de l'abbaye de Saint-Pierre-des-Dames à Reims	154
— Destruction de l'hôtel de ville de Reims	158
JOIN-LAMBERT, A. C. N. Sa mort.	202
KRAFFT (Hughes), A. C. N. Reçoit les témoignages de sympathie de la Société	83
— Cheminée de l'hôtel Féret de Montlaurent à Reims	222
LAFAYE (Georges), M. R. Hommage du dernier fascicule du <i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i>	213
— Hommage d'un de ses travaux consacré au rôle d'Edmond Saglio dans le <i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i>	213
LA ROCHE-GUYON (duc de), A. C. N.	83
LAUER (Philippe), M. R. Élu membre de la Commission des impressions	221
LÉCUREUX (Lucien), A. C. N.	83
LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), M. R. Hommage d'un ouvrage de M. Montaudon.	234
— Discours prononcé en quittant la présidence .	66

— Compte-rendu d'une visite à Soissons	155
— Compte-rendu d'une visite à Coucy.	173
— Élu membre de la Commission des fonds	221
LEVÉ (A.), A. C. N. Reçoit les témoignages de sympathie de la Société	83
— Lit un mémoire sur la tapisserie de Bayeux . .	95
— Observations.	199
LOISNE (COMTE A. MENCHE DE), M. R. Armoiries de la statue funéraire de Jeanne de Boulogne à la cathédrale de Bourges.	90
— « Bilhem », vrai nom de « Bithem », imprimé dans les communiqués	156
— Destruction de l'église d'Athies	158
MAGISTRETTI (M.) et MONNERET DE VILLARD (U.). Hommage d'un de leurs ouvrages	200
MÂLE (Émile), M. R. Reçoit les remerciements du président	84
— Observations.	95, 188
MARQUET DE VASSELLOT (Jean-Jacques), M. R. Hommage du catalogue de la collection Arconati-Visconti	212
— Observations.	212, 213, 235, 238
MARTIN (Henri), M. R. Hommage d'un ouvrage de M. L. Mirot	102
— Reçoit les remerciements du président	84
— Miséricorde de stalle du Musée de Troyes représentant sainte Geneviève	115
— Communication complémentaire relative aux bonnettes ou <i>manualia</i> de saint Martin	204
— Les restes du collège des Bernardins à Paris. . .	220
— Élu président	221
— L'émailleur « Monvaerni »	234
— Observations.	85, 115, 204, 212
MARTROYE (François), A. C. N. Communication d'une lettre reçue de M. de Baye.	96
— Le titre de <i>Sublimitas tua</i> dans une lettre de saint Augustin	101

MAURICE (Jules), M. R. Retenu en pays envahi; témoinage de sympathie de la Société.	83
MERLIN (Alfred), A. C. N. Hommage de deux ouvrages.	202
— Note sur un tombeau punique de Carthage	109
MICHON (Étienne), M. R. Hommage de deux ouvrages de M. Merlin	202
— Reçoit les remerciements du président	83
— Inscription découverte à Ruad en Syrie	181
— Élu membre de la Commission des impressions	221
— Sarcophage de Casteloryzo	242
— Observations.	142, 189
MIROT (Léon), A. C. N. Hommage d'un de ses ouvrages.	102
— Travaux de plomberie au château de Rouen en 1409.	135
MONCEAUX (Paul), M. R. Note de M. A. Merlin sur un chaton de bague et des intailles trouvées à Carthage	87
— Notes du R. P. Delattre sur des plombs antiques de Carthage	107, 146, 156, 163, 211, 218, 242
— Élu 1 ^{er} vice-président.	221
— Observations.	86, 142, 204, 218
MONNERET DE VILLARD (U.). Voir MAGISTRETTI.	
MONTAUDON (R.). Hommage d'un de ses ouvrages	234
MONTILLE (L. DE), A. C. N. Sa mort.	91
OMONT (Henri), M. R. Inventaire du trésor de la cathédrale de Metz en 1763	118
— Élu membre de la Commission des impressions et de celle des <i>Mettensia</i>	221
PALLU DE LESSERT (A. CLÉMENT), M. R. Explication du cognomen <i>Sacerdos</i> attribuée à Flavius, légat de Carthage en 392, et identification de ce per- sonnage	144
— Identification du proconsul d'Afrique Valerius Severus à l'occasion de deux inscriptions décou- vertes à Khamessa	190
— Note sur les <i>agentes pro praefectis</i> à l'occasion d'une inscription découverte à Souk-el-Abiod.	205

PETIT (Ernest), A. C. N. Missel du xvi ^e siècle et vue de la Sainte-Chapelle	189
PIERPONT-BARNARD, A. C. É.	213
PRINET (Max), M. R. Plaque de foyer aux armes de Marc le Groing	94
— Armoiries de P. de Crosse, évêque de Saint-Papoul	90
— Note de M. Germain de Maily sur les devises des princes au xvi ^e siècle	115
— L'ordonnance d'Amboise (1566, n. st.) au sujet des changements de noms de famille	147
— Emploi de noms bibliques féminisés pendant le moyen âge.	164
— Élu secrétaire	221
— Inscription du reliquaire de la sainte Épine de Poligny.	225
— Observations.	173, 188, 220, 226
PROU (Maurice), M. R. Reçoit les félicitations du président	83
— Élu membre de la Commission des impressions	221
— L'origine du nom de lieu Andresy	227
— Observations.	161, 188, 213
REQUIN (abbé), A. C. N. Sa mort	234
SAYVE (marquis DE), A. C. N. Observations	242
STEIN (Henri), M. R. Signification du mot <i>Cementarius</i>	102
— Identification d'Arnoul Gréban	214
— Élu 2 ^e vice-président	221
— Observations.	189, 238, 242
TARDIF (J.), M. R. Cimetière mérovingien de Saint-Pair.	169
TOUTAIN (Jules), M. R. Observations	146, 180, 181
VAUVILLÉ (O.), A. C. N. Sa mort.	117
VILLENOISY (François DE), A. C. N. Observations	136, 213
VIREY (Jean), A. C. N.	83
VOGÜÉ (marquis DE), M. H. Son éloge funèbre	70

II.

Index géographique.

- ALESIA, 214.
AIX-LES-BAINS, 174.
AMBARÈS (Gironde), 175.
AMSTERDAM, 237.
ANDRESY (Seine-et-Oise), 227.
ARLES, 166.
ATHIES (Somme), 158.
AUTUN, 107, 214.
AVIGNON, 166.

BARCELONE, 166, 176.
BAYEUX, 95.
BEVERLEY (Angleterre), 201.
BÉZIERS, 85.
BILHEM (Pas-de-Calais), 156.
BOLOGNE, *Église San Petronio*, 174.
BORDEAUX, 107.
BOURGES, *Cathédrale*, 90.
BRUXELLES, 237.

CARCASSONNE, 186.
CARMONA (Espagne), 113.
CARTHAGE, 87, 102, 107, 136, 144, 146, 156, 163, 211, 218, 242; *Couvent de Sainte-Monique*, 168.
CASTELNAUDARY, 88.
CASTELORYZO, 242.
CAUROY - LES - HERMONVILLE (Marne), 103.
CHARTRES, *Cathédrale*, 182.
CHÂTEAUNEUF-LES-BAINS, 213.
CHÂTILLON-SUR-SEINE, 106.
CHYPRE, 114.

CONSTANTINE, 209.
CONSTANTINOPLE, 190.
CURUBIS (Tunisie), 179.

DERMECH (Tunisie), 112.
DOUGGA (Tunisie), 166.
DOUIMÈS (Tunisie), 112, 113.
DURHAM (Angleterre), 95.

FAMAGOUSTE, 118.
FIGEAC (Lot), 103.
FOSSANOVA (Italie), 160.

GAULE, 85, 139, 178.
GAVARNIE (Hautes-Pyrénées), 213.
GENÈVE, 196.
GIVONA (Serbie), 200.
GRAUFESENQUE (La) (Aveyron), 88.

HAM (Somme), 155.
HENCHIR-BEN-HASSEM, 145.
HENCHIR-EL-MDEN, 207.
HENCHIR-GUECIRET, 161.
HENCHIR-MSAADIN, 208.
HOMBLEU (Somme), 155.

IZERNORE, 217.

JÉRUSALEM, 227.
JOUAVILLE (Moselle), 134.

KHAMISSA (Algérie), 190.
KOURBA (Tunisie), 179.
KSAR-FARAOUN (Maroc), 241.

- LAUSANNE, *Cathédrale*, 175.
- MANS (Le), *Cathédrale*, 102.
- MARSEILLE, 85.
- MENA (Tunisie), 240.
- METZ, 118.
- MILAN, 200.
- MONTPEZAT (Tarn-et-Garonne), 204.
- NAPLES, *Musée*, 195.
- NARBONNE, 88, 177, 179.
- NEUVY-SAINT-SÉPULCRE (Indre), 96, 100.
- NOIRLAC (Abbaye de) (Cher), 159.
- ORANGE, 88, 89.
- OSTIE, 176.
- PARIS, 107, 183; *Archives nationales*, 186; *Bibliothèque de l'Arsenal*, 85; *Bibliothèque nationale*, 119, 199; *Chaillot*, 182; *Collège des Bernardins*, 220; *Hôtels Beautreillis*, *d'Étampes*, *Saint-Maur*, *Saint-Paul*, 102; *Musée du Louvre*, 242; *Notre-Dame*, 161, 174, 186, 214, 229; *Sainte - Chapelle*, 186, 187, 189.
- PÉRONNE, 158.
- PHALÈRE, 108.
- POLIGNY (Jura), 226.
- PONTE - PUÑIDE (Espagne), 206.
- PRATS-DE-MOLLO (Pyrénées-Orientales), 199.
- PUPPUT (Tunisie), 206.
- REIMS, 86, 103, 222; *Cathédrale*, 140, 142, 155, 158, 183, 199; *Hôtel de ville*, 158; *Saint-Pierres-Dames*, 143, 158; *Saint-Rémy*, 96, 143, 174.
- REMADA (Tunisie), 238.
- RENNES, 237.
- ROME, 195; *Circus maximus*, 165; *Monte-Testaccio*, 85.
- ROUEN, 151; *Château*, 135.
- RUAD (Syrie), 181.
- SALMAIZE (Côte-d'Or), 216.
- SENS, 105, 107; *Saint-Pierre-le-Vif*, 227.
- SI-AOUN (Tunisie), 239.
- SION (Suisse), 201.
- SOISSONS, *Cathédrale*, 155; *Saint-Léger*, *Saint-Jeandes-Vignes*, *Saint-Pierredu-Parvais*, 155.
- SOMMIÈRES (Gard), 89.
- SOS (Lot-et-Garonne), 107.
- SOUCK-EL-ABIOD (Tunisie), 206.
- STOCKHOLM, *Musée*, 195.
- STRASBOURG, 174.
- SUFETULA, 108, 202.
- SAINT-AOUSTRILLE-LES-GRACAY (Cher), 96.
- SAINT-HILAIRE-LES-ANDRESIS (Loiret), 227.
- SAINT - JOUIN - DE - MARNES (Deux-Sèvres), 99.
- SAINT-PAIR (Manche), 169.
- SAINT-PAPOUL, 90.
- SAINT-PREUX (Suisse), 98.
- TEBESSA (Algérie), 144, 210.
- THUBURBO MAJUS, 203.

TOURS, 204.	VERDUN, 198.
TRESCAULT (Pas-de-Calais), 156.	VERSAILLES, 141.
TROYES, <i>Musée</i> , 115.	VERTAULT, 105.
TUNIS, <i>Musée du Bardo</i> , 87.	VEZZOLANO, 201.
	VIENNE (Isère), 85, 107.
	VILLERSEXEL (Haute-Saône), 226.
USSÉ (Indre-et-Loire), <i>Château</i> , 181.	VINA (Tunisie), 207.
	VOLUBILIS (Maroc), 240.

III.

Index des illustrations.

1. Étiquette antique en bronze.	89
2. Peigne en ivoire trouvé à Carthage	110
3. Statuette d'ivoire trouvée à Carthage	111
4. Lampe chrétienne trouvée à Carthage	138
5. Plan partiel du cirque de Dougga	166, 167
6. Charpente de l'église d'Ambarès	177
7. Monument funéraire de Madeleine d'Alesso à Ussé	182
8. Cheminée de l'hôtel Feret de Montlaurent à Reims	223

IV.

Renseignements généraux.

Bureau de la Société pour 1917.	5
Membres honoraires	7
Associés correspondants étrangers honoraires	9
Membres résidants.	10
Associés correspondants nationaux classés par dé- partements	15
Associés correspondants nationaux résidant à l'étran- ger	39

Associés correspondants étrangers.	39
Associés correspondants nationaux et étrangers, classés par ordre alphabétique	44
Sociétés savantes avec lesquelles la Société est en correspondance	54
Discours de M. E. Lefèvre-Pontalis, président sor- tant	87
Membres résidants de la Société mobilisés	82
Rapport sur la situation financière de la Société .	91
Jetons de la Société	94
Décision au sujet du manuscrit jadis donné à la Société par M. Sultanoff	94
Décision prise de continuer la tenue des séances hebdomadaires malgré l'absence de chauffage .	95
Subvention ministérielle accordée à la Société . .	101
Exclusion des associés correspondants de nationa- lité ennemie	116, 117
Vœu de la Société française d'archéologie au sujet de la restauration des monuments détruits . .	118
Don par M. le comte O. Costa de Beauregard de la plaquette de J. Déchelette destinée à être exposée dans la salle des séances	140, 155
Négociations de M. Héron de Villefosse avec M. Dau- peley, imprimeur de la Société, au sujet de l'im- pression du <i>Bulletin</i>	194
Renseignements donnés par le président de la Com- mission des antiquités de la Côte-d'Or au sujet du prix Saint-Seine à décerner en 1918	241
Renouvellement du bureau et des commissions pour l'année 1918	221
Liste des périodiques reçus par la Société en 1917.	244
Errata.	252
Index par noms d'auteurs	253
Index géographique	261
Index des illustrations.	263

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés.*

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Années 1817-1834, — ou t. I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Années 1835-1850, — ou t. XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Années 1852-1868, — ou t. XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Années 1869-1879, — ou t. XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Années 1880-1889, — ou t. XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Années 1890-1899, — ou t. LI à LX.
- 7^e série, 10 vol. in-8°. Années 1900-1910, — ou t. LXI à LXX.
- 8^e série, 4 vol. in-8°. Années 1911-1914, — ou t. LXXI à LXXIV.

Les tomes I à XIX, XXVI et XXVII sont *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXXIII, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1915, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste Prost.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 3 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 2 fr.

IV-V (1903-1908). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, publié par Paul MARICHAL. In-8°, 2 volumes de xi-583 et cxxii-293 pages. Le tome I est *épuisé*; t. II, 10 fr.

VI (1909-1912). CHRONIQUE ET CHARTES DE L'ABBAYE DE SAINT-MIHIEL, publiées par André LESORT. In-8° de lxix-510 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de xxxii et 676 pages, 10 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904. xviii-495 p. et 25 pl., 20 fr.

Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 1 fr.

Nogent-le-Rotrou, l'imprimeur-gérant : DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE
1917



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie *C. Klincksieck*, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés*.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Années 1817-1834, — ou t. I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Années 1835-1850, — ou t. XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Années 1852-1868, — ou t. XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Années 1869-1879, — ou t. XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Années 1880-1889, — ou t. XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Années 1890-1899, — ou t. LI à LX.
- 7^e série, 10 vol. in-8°. Années 1900-1910, — ou t. LXI à LXX.
- 8^e série, 5 vol. in-8°. Années 1911-1918, — ou t. LXXI à LXXV.

Les tomes I à XIX, XXVI et XXVII sont *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXXIII, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1916, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste Prost.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 3 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 2 fr.

IV-V (1903-1908). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, publié par Paul MARICHAL. In-8°, 2 volumes de xi-583 et cxxii-293 pages. Le tome I est *épuisé*; t. II, 10 fr.

VI (1909-1912). CHRONIQUE ET CHARTES DE L'ABBAYE DE SAINT-MIHEL, publiées par André LESORT. In-8° de lxix-510 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

*des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)*

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de xxxii et 676 pages, 10 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, xviii-495 p. et 25 pl., 20 fr.

Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 1 fr.

Nogent-le-Rotrou, l'imprimeur-gérant : DAUPELEY-GOUVERNEUR.



DC
2
S73
1916-17

Société nationale des
antiquaires de France
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

